

La psychanalyse n'est pas un objet sacré au-delà de toute critique et du jugement de l'histoire. Certaines impostures du freudisme ont déjà, depuis longtemps, été dénoncées. Mais depuis un quart de siècle, de nombreuses études historiques fouillées accumulent les données accablantes et dénoncent ce qui apparaît de plus en plus comme une invention mensongère, voire une escroquerie, et en tout cas comme une prodigieuse rhétorique de désinformation. Sigmund Freud fut d'emblée un expert qui inventa des patients, une étiologie, et de prétendus effets thérapeutiques. Ce « Livre noir du freudisme » dévoile au grand public des informations et des points de vue nouveaux sur l'état réel du freudisme.

Jacques Bénesteau est psychologue clinicien, formé aux Universités de Nice, Paris V et Aix-en-Provence. Après vingt-six années de carrière en pédopsychiatrie, il pratique désormais au sein du Service de Neuro-pédiatrie du C.H.U. de Toulouse et est, depuis 1974, Chargé d'enseignement à l'Institut de Formation en Psychomotricité de la Faculté de Médecine de Toulouse-Rangueil.

Longtemps indisponible, cet incontournable de la psychologie est à nouveau proposé aux lecteurs, dans une version identique à la dernière édition imprimée chez Mardaga.

39,90 €

MARDAGA

www.editionsmardaga.com



9 782800 501512

JACQUES BÉNESTEAU

MENSONGES FREUDIENS

Histoire d'une désinformation séculaire

Jacques Bénesteau

Mensonges freudiens

Histoire d'une désinformation séculaire

Préface de Jacques Corraze



M A R D A G A

Préface

Jacques Corraze

Professeur Honoraire des Universités

L'homme est bien le seul être vivant à posséder une dimension historique puisque l'histoire est une construction humaine. Pour autant, l'histoire n'est pas artificielle et sa rigoureuse complexité la rend dépendante d'une révélation continue de documents. L'entreprise est donc toujours à reprendre parce que c'est le présent qui qualifie ses interrogations et la critique impitoyable de ses sources. Au bout du compte, un jour, il arrive que l'histoire héroïque tourne à l'infamante histoire. C'est justement ce qui arrive à la psychanalyse et à son illustre créateur.

Jacques Bénesteau prend ainsi la suite logique de travaux qu'il connaît bien, avec une analyse enjouée personnelle et une précision de dissection obstinée. Finalement, avec Sigmund Freud, nous sommes en présence d'une énorme piperie, montée par un grand et authentique artiste, réduisant le grand Barnum à un farceur de petites fêtes intimes. Un imposteur à la stature de géant, organisant, par un labeur acharné quotidien, toute une longue vie durant, une géniale, grandiose et baroque forgerie à l'échelle planétaire et traversant, déjà, plus d'un siècle, réussissant, à force d'autorité surprenante et d'étonnante courageuse vitalité, à faire, de la plupart de ses victimes, des complices qui, à leur tour, vont fortifier le travail, faire avancer la machine et camoufler, par de nouvelles escroqueries, les escroqueries originelles et fondatrices. René Zazzo, qui connais-

sait pourtant bien le poids des idéologies et qui m'honorait de son amitié, me demanda, un jour, s'il fallait prendre au sérieux les critiques de van Rillaer qui l'avaient secoué. Que dirait-il aujourd'hui ?

Il y a deux façons de porter la critique décisive au cœur de la psychanalyse, si l'on fait abstraction de sa portée thérapeutique, ce qui n'est pas évidemment négligeable et qu'on se limite à l'aspect proprement théorique. On peut entreprendre une étude épistémologique et mettre à jour sa logique et la nature de l'administration de ses preuves. C'est ce que font, et ont fait, nombre d'auteurs de Grünbaum à Cioffi. On peut aussi faire une approche d'historien, révélant les événements et leurs interprétations, servant à les dissimuler et à les voiler systématiquement sous de faux sens, c'est ce qu'ont fait Ellenberger, Sulloway et tant d'autres aux résultats desquels on va se heurter. C'est pour la voie de l'historien que Jacques Bénesteau a opté. Remarquons que le bénéfice de cette dernière méthode est patent car elle permet de comprendre que la rhétorique de la langue et la logique du discours sont des expressions fidèles et indissociables du fonctionnement mental de l'auteur.

La personnalité de Freud surgit, magnifique, de cette histoire et emporte la conviction, une fois dissipés la stupeur, le malaise et l'outrage qu'engendrera toujours la démolition sacrilège des idoles, par le travail d'un obscur historien qui *paraît* besogneux, irrévérencieux mais talentueux, et se voit « chargé de la vengeance des peuples ». Car, comme l'écrit encore Chateaubriand, « si le rôle de l'historien est beau, il est souvent dangereux ».

Cet homme, il y a encore quelque temps, universellement célébré, n'était pas fait pour se soumettre à une vérité, il était la Vérité, de la science comme de ce qui n'en est pas, celle qui se rit des misérables contradictions subalternes, dont il en définissait les règles qu'il s'empressait de ne pas suivre, imposait son imagination féconde aux êtres et aux choses puisqu'il les engendrait, comme essences de lui-même, les uns comme les autres, les manipulant par subtilités humaines et manœuvres magiques nécessairement efficaces par leur équilibre de dés pipés, les sortant du néant et les y replongeant. Toujours persécuté, incompris et en lutte solitaire avec les forces du Malin, il rejetait, dans les catégories infamantes et les ténèbres de leur propre inconscient perversi, tous ceux qui osaient murmurer la moindre critique, émettre le petit soupir de réserve, suggérer la délicate invraisemblance d'un succès. On entassa cadavres sur cadavres. Rien ni personne ne purent arrêter sa marche triomphale. D'abord chef de bande, puis chef d'école, il finit au rang des phares de l'humanité et mérita l'éternelle soumission des populations

dont il avait libéré l'esprit et, comme il l'avait prophétisé, accomplit la réincarnation de tous les conquérants de Moïse à Christophe Colomb, en passant par Alexandre et Hannibal pour sortir de la vie, glorieux, toujours persécuté par la haine et la maladie mais debout, dans l'Histoire. Depuis, il a pris place au rang des dieux, à moins qu'il ne soit que le dernier avatar de l'Unique.

Gardons nous de substituer un songe enfantin à un rêve féérique et n'allons pas croire que ces arguments apparaîtront comme décisifs à tout un chacun et que les rongeurs de textes, aussi subtils soient-ils, suffiront à l'éveil. On n'abandonne pas, avec un serein détachement, un pouvoir tutélaire et confortable sur les hommes, on ne se départit pas, en quelques veilles studieuses, de l'arrogance de certitudes acquises à grand prix, sans trop d'intellectuelle besogne, on ne se dégage pas, sans héroïsme, d'une possession spirituelle, on ne rejette pas toute une culture, sans souffrance et sans se défendre des grossiers barbares d'abord, en niant leur existence, pour, ensuite, les ridiculiser et enfin proclamer qu'on avait toujours su mais que de toute façon personne n'aurait compris et que le silence servait à protéger les autres, tous les autres, du léthal désespoir, par la grâce, toujours recommencée, d'une vérité narrative.

Quand les effets de l'épistémologie demeurent discrets, l'histoire préside aux catastrophes spirituelles massives. La psychanalyse fonctionne comme les grands mythes qui jalonnent la vie de l'humanité, sa disparition, tout comme la leur, est de celles que le destin offre aux croyances dont une culture se nourrit. Auguste Comte en avait éventé le secret : « Personne, sans doute, n'a jamais démontré logiquement la non-existence d'Apollon, de Minerve, etc., ni celle des fées orientales ou des diverses créations poétiques ; ce qui n'a nullement empêché l'esprit humain d'abandonner irrévocablement les dogmes antiques, quand ils ont enfin cessé de convenir à l'ensemble de sa situation »¹.

NOTE

¹ Auguste Comte, *Discours sur l'Esprit Positif*.

PREMIÈRE PARTIE

LA DÉSINFORMATION

« Si rien n'est plus raffiné que la technique de la propagande moderne, rien n'est plus grossier que le contenu de ses assertions, qui révèlent un mépris absolu et total de la vérité. Et même de la simple vraisemblance. Mépris qui n'est égalé que par celui — qu'il implique — des facultés mentales de ceux à qui elle s'adresse. »

Alexandre Koyré (1943)¹

Sélectionner les informations est une opération mentale permanente, que toute communication sociale doit imposer à ses partenaires pour l'intelligibilité des échanges. La sélection n'est pas une désinformation, même si chacun garde des informations inconnues de son interlocuteur ou de son lecteur.

La désinformation est la manipulation délibérée de l'information pour contrefaire la vérité, qu'il faut ignorer. Elle est l'instrument d'une falsification intentionnelle de la perception et de la représentation qu'autrui se fait de la réalité, dans un dessein qui profite soit à un individu, soit à une collectivité. C'est une manipulation des consciences et des images mentales. À cet égard, les champions des techniques sophistiquées de la désinformation sont les militaires et les services secrets, les groupes industriels ou politiques, car elles ont permis aux uns et aux autres de gagner des guerres sans bataille ce qui, selon Sun-Tsé qui les préconisait plusieurs siècles avant Jésus Christ, constitue la forme suprême de l'art de la guerre². Une guerre commerciale fut remportée par une célèbre marque de soda, qui laissa entendre dans un pays musulman de la péninsule arabique que le produit concurrent était fabriqué avec de la *pepsine*

de porc... Voilà un prototype des techniques dont se servent, *mutatis mutandis*, les stratégies des idéologies, à commencer par les freudiens. Ou le Kominform, pour la même fin : la domination totalitaire.

Dans la désinformation, le procédé le plus commode, des plus simples, consiste à soustraire l'information. Les singes cercopithèques sont déjà capables de cette duperie pour s'assurer un avantage sur la concurrence et promouvoir leur capital génétique, par l'appropriation égoïste des ressources alimentaires et des partenaires de leur procréation. Que dire des primates hominidés?

La prévarication de l'information exige moins d'effort que le mensonge. Le mensonge est une arme à double tranchant : il nécessite de fournir une information fausse pour en dissimuler une autre, vraie, ce qui comporte un risque que la vérité soit dévoilée par la distraction, l'inintelligence de son auteur, ou les qualités contraires de sa victime. La suppression des données à la source est un moyen libérant le menteur par omission de l'obligation de contrôle du faux. Aussi cette soustraction est-elle moins consommatrice de son énergie et d'une intelligence toujours limitée. Tant que la censure n'aura pas été découverte, le truqueur n'est pas en danger : il n'y a rien à démentir car ni le vrai ni le faux n'est vérifiable. L'important dans le secret étant qu'on ne sache pas qu'il existe un secret, il conviendra simplement au préalable de dissimuler la censure, « cette chienne au front bas qui suit tous les pouvoirs » que reconnaissait Victor Hugo dans *Les Chants du Crépuscule*.

La langue russe est aussi belle que riche pour manipuler les images mentales et les contrefaire s'il convient de falsifier les communications. Le Russe possède deux mots pour un seul concept : la vérité. La *Pravda* est une petite vérité, immédiate et vulgaire, pragmatique et solide, quotidienne et publique, définitive et sensorielle. La *Istina*, vérité profonde, plus abstraite et réfléchie, lointaine et inachevée, exigeante, reste à découvrir. La *Pravda* est révélée au commun par les sens ; la *Istina*, d'ailleurs essentielle à la liturgie orthodoxe, se mérite par l'intelligence de l'élite ou de l'aristocrate. La propagande freudienne a usé de la première pour empêcher la connaissance de la seconde, dans des caviardages savants dont Sigmund Freud fut lui-même l'agent, et ses successeurs les imitateurs fidèles et scrupuleux. La contrefaçon, la prévarication et le camouflage, l'invention et l'incrustation, et puis bien d'autres méthodes plus subtiles de manipulation de l'information écrite ou orale ont été employées par les freudiens, dans des proportions qu'il est difficile pour l'honnête homme d'imaginer, aussi longtemps qu'il n'a pas

consulté la littérature, elle-même réservée aux spécialistes puisqu'une petite partie seulement a été traduite...

Une masse considérable de documents essentiels à la compréhension de la construction de la psychanalyse a d'abord été l'objet de la forme la plus primitive de mystification : la soustraction totale ou partielle des informations. Au premier chef, elle a servi à supprimer les preuves des autres falsifications. Cet embargo n'est rien d'autre que le premier stade de la création sociale du mythe psychanalytique. La suppression active de l'histoire ménage alors la place indispensable à la bonne exécution de la seconde étape, plus complexe, qui sera la fabrication d'un passé conforme à l'idée que l'on veut insérer dans le présent. Le but est la domination idéologique dans une illusion invulnérable aux objections. 1984?

NOTES

¹ Koyré, *Réflexions sur le mensonge* : 13-14.

² Sun-Tsé, *L'art de la Guerre* (in G. Chaliand, 1990 : 281-303). Cf. Roland Jacquard, 1986, et Vladimir Volkoff, 1999.

Chapitre 1

L'embargo des archives

« Le mensonge, ce rêve pris sur le fait »
Louis Ferdinand Céline (1932)¹

« La réalité demeurera à jamais "inconnaissable" »
Sigmund Freud (1938)²

LES BONS EXEMPLES DU CRÉATEUR

Une lettre de Freud à sa fiancée Martha Bernays, datée d'avril 1884, nous apprend que Sigmund songe à son destin héroïque. Il n'a que 27 ans. Et bien qu'il soit tenaillé depuis l'enfance par une énorme aspiration à la valeur, par la peur de l'anonymat et de la médiocrité, il affirme à sa promise dans une formidable rhétorique du déni que « Je ne suis guère ambitieux. Je n'ai pas besoin d'être reconnu pour savoir que je suis quelqu'un »³. Pourtant, celui qui avait peur qu'on oubliât son nom puisqu'il n'avait « rien fait de remarquable jusqu'ici »⁴, annonce un an plus tard à Martha que, n'ayant toujours rien dans sa courte carrière pour justifier ses présomptions à la reconnaissance universelle, il pense déjà à ses biographes. Venant de détruire ses notes, lettres, extraits scientifiques et manuscrits *des 14 années précédentes* — soit, à 28 ans, la moitié de sa jeune vie —, il leur a coupé l'herbe sous les pieds. De sorte que, lui écrit-il encore, « chacun d'eux pourra garder son opinion personnelle sur le "développement du héros", je me réjouis déjà des erreurs qu'ils commettront »⁵. De fait, les biographes commettront une énorme quantité de bévues, mais surtout contribueront en toute connaissance de cause à la désinformation dont le héros légendaire donna les meilleurs exemples.

En 1897, Freud détruit ses tirés à part d'une conférence litigieuse datant de mars 1885 sur la cocaïne, puis la retire de son épreuve de titre destinée à appuyer sa demande de nomination comme professeur à la faculté⁶. Mais l'article en question, nuisible à l'image glorieuse qu'il cherchait à fabriquer, avait déjà paru et l'affaire n'a pu être effacée de l'histoire.

La publication posthume de «Entwurf einer Psychologie»⁷ ne comporte que les deux manuscrits envoyés à Wilhelm Fliess le 8 octobre 1895. Le troisième et dernier carnet, qui contenait la solution d'énigmes et de controverses historiques, a disparu depuis plus d'un demi-siècle et sans doute Freud l'a-t-il éliminé aussi⁸. Ses lettres à Charcot n'ont pas survécu non plus. Mais une courte correspondance de Charcot à Freud, entre 1888 et 1892, a été retrouvée parmi les documents de ce dernier. On y trouvera, entre autres choses, le démenti d'une affirmation du Viennois selon laquelle il avait des raisons de suspecter que Charcot, ulcéré par son sans-gêne, avait mal reçu ses nombreux commentaires personnels et notes critiques de bas de page, qu'il ajouta dans sa traduction des *Leçons* du neurologue de la Salpêtrière sans lui avoir demandé son avis. En réalité, ce courrier de Charcot, non publié parce qu'il ne fallait pas contredire les propos mensongers de Freud, est enthousiaste et le félicite très chaleureusement de ses initiatives⁹.

En 1907 et mars 1908 disparurent encore dans les flammes une grosse quantité de papiers, dont le courrier de Wilhelm Fliess que Freud prétendra plus tard avoir perdu ou ingénieusement dissimulé au point de ne plus le retrouver malgré ses recherches. En 1915, ayant très peu de malades, il eut le loisir de rédiger 12 articles très denses, sans compter les premières conférences d'*Introduction à la Psychanalyse* qui paraîtront l'année suivante¹⁰. Parmi les 12 articles, 6 seront brûlés en 1917, qui devaient faire partie de la «métapsychologie», et un septième¹¹ ne sera édité que 70 ans plus tard, après avoir été retrouvé à Londres en 1983 dans une vieille valise parmi les dossiers que Sandor Ferenczi avait légués à Michael Balint. Enfin, peu de temps avant son départ de Vienne en 1938, il supprima encore de nombreux documents.

Ainsi, au moins sept fois — en 1885 (le 28 avril, puis le 31 août en quittant l'hôpital général de Vienne), 1897, 1907, 1908, 1917, 1938, puis à différents moments —, Freud a éliminé ses notes, courriers, manuscrits, et ses journaux cliniques, ce qu'on peut trouver légitime puisqu'il s'agissait de ses documents. Mais ce qui est intéressant dans cette entreprise de destruction systématique tient à la nature des informations écartées et des traces qu'il a cherché à effacer sans toujours y parvenir.

LES INQUIÉTANTES ÉTRANGETÉS DES ARCHIVES FREUD

Un volume considérable de documents historiques, de la jeunesse du héros à sa mort, est entreposé dans plus d'une vingtaine d'endroits au monde, principalement dans des bibliothèques universitaires à Jérusa-

lem, New York, Washington, Stanford, Yale, Columbia, Londres, Manchester, Colchester, Vienne, Zurich, Bâle, Genève, Munich, Tübingen, ou ailleurs. Une partie appartient encore au *Freud Museum* de Londres. Mais la plus imposante se trouve à la section des manuscrits de la Bibliothèque du Congrès (*The Library of Congress*) des États-Unis à Washington, constituant la *Freud Collection*, souche-mère de plus de quatre-vingt mille documents, dont environ quarante-cinq mille manuscrits, et de vingt à trente-cinq mille lettres, sans compter l'iconographie ni les reliques¹².

Que ce qui est publié de Freud subisse un contrôle pour le reversement des droits d'auteur à ses légataires (ses petits enfants) ne doit gêner personne puisque ce n'est que l'application des dispositions testamentaires. Avec cette particularité que les *Freud Copyrights* (à Wivenhoe, près de Colchester en Angleterre) s'occupant de cette gestion peuvent aussi exiger, avant d'accorder à un auteur les droits d'édition d'une iconographie, un contrôle du contenu du texte *sur* Freud devant l'accompagner. Cette pratique singulière contraint les éditeurs à prendre des précautions en citant Freud.

Paul Roazen, qui note¹³ cette étrangeté parmi d'autres, rappelle que Freud avait pourtant coutume d'offrir à ses patients et à des visiteurs des images de sa personne sans que ceux-ci le lui demandassent. Bizarrement, l'édition originale du même livre de Roazen (1993) contient une riche, et rare, documentation photographique qui a disparu de la traduction française¹⁴ laquelle ne le signale pas, alors qu'il est question de son importance historique dans le texte, et particulièrement du destin curieux d'un portrait de Freud. Il faut encore un œil exercé par l'habitude du soupçon justifié pour se rendre compte que Roazen avait déjà eu droit à des traductions tronquées de ses livres. Ainsi, le «Comment Freud analysait»¹⁵ ne représente que 54 des 600 pages du «Freud and his followers» du même auteur (1975), et sans son iconographie. Les trois volumes de l'imposante biographie de Freud par Ernest Jones ont aussi perdu en France leurs photographies, ce qui n'est pas non plus signalé par l'éditeur. L'iconographie originale de «la vie de Freud», romancée par Irving Stone en 1971, et celle du superbe livre de l'historien Frank Sulloway (1979), ont également disparu de leurs traductions françaises, la même année, en 1998¹⁶.

Mais les dispositions prises par les cerbères de l'organisation psychanalytique pour interdire l'accès à la documentation sont beaucoup plus étonnantes. De très nombreuses pièces essentielles ont été rendues inaccessibles au regard des curieux, des historiens et des érudits, parfois

jusqu'au XXII^e siècle! Les historiens le regrettent, puisque condamnés par les freudiens à l'ignorance, ils seront tous morts avant d'avoir pu contempler leurs sources. Sans compter qu'on peut vraiment se demander quel sera l'intérêt de la psychanalyse lorsque, par exemple, une lettre de Sigmund Freud à Josef Breuer sera libérée de cette interdiction en 2102, soit 177 ans après le décès de son destinataire à qui elle appartenait. Quels secrets peut bien contenir le lot de documents d'abord réputé pendant des années inaccessible jusqu'en 2102, puis soudain déclassé et expressément interdit jusqu'en... 2113?!¹⁷

Les entretiens copieux d'Esti Freud (Ernestine Drucker, disparue en 1980), enregistrés par Kurt Eissler, ne seront disponibles qu'en 2053, pour les yeux ou les oreilles seulement des survivants de l'élite freudienne, sans doute en raison des relations houleuses que celle-ci, le mouton noir de la famille, entretenait avec son beau-père Sigmund — qui la traitait ouvertement de « Messhugga », c'est-à-dire de *dingue*, en Yiddish¹⁸ — et avec Martin Freud, son Don Juan de mari décédé en 1967. D'ailleurs, le courrier de Sigmund Freud à son fils aîné Martin est soustrait des regards des mortels jusqu'à 2013 pour une partie, 2032 pour une autre. Des interviews d'un autre fils (Oliver, mort en 1969) sont consignées jusqu'en 2057¹⁹. Les entretiens de septembre 1953 de Carl Jung avec Eissler, concernant la correspondance Freud-Jung, sont bloqués jusqu'en 2010²⁰. Les entrevues de Kurt Eissler avec Albert Hirst, le neveu de la tragique Emma Eckstein, ont subi le même sort, et sont enfermées avec 14 lettres de Sigmund Freud à Emma, à la bibliothèque du Congrès dans le fameux *Container Z*, qui ne sera ouvert qu'en 2100. Ou encore, un entretien de Freud avec Julius Liebman ne sera consultable qu'en 2007. Le choix de ces dates est-il commandé par une magie numérologique? Que faut-il donc dissimuler?

Ces affaires sont de pures merveilles, proprement ridicules. Pour autant que je sache, nulle part au monde, dans aucune nation civilisée, de telles restrictions, d'une telle ampleur et d'une telle durée, n'ont été imposées, en dehors des secrets d'État des staliniens, assez poreux, et peut-être de l'*Enfer* du Vatican, dont les secrets ordinaires, vaporeux, ne sont gardés que pendant soixante années.

Divers mythes ont été fabriqués sur le personnage d'Albert Einstein²¹ et sur sa vie privée car, une fois reconnu comme un génie sympathique, il devait devenir héroïque. Sa vie privée semble avoir été gommée, puis remplacée par celle d'un autre, fiction plus convenable et sans aucun travers. L'enfance d'Albert a été révisée, et il y a lui-même contribué. Il est ainsi inexact qu'il ait souffert d'un retard de langage, ou qu'il fut un

mauvais élève, selon le modèle du cancre relevant le défi par la seule force de son caractère, sans l'intelligence qui serait apparue seule ou malgré lui, plus tard. Il fut un rebelle, certes, mais parce qu'il était un génie.

À l'instar d'Anna Freud pour les archives de son père, Helen Dukas, la secrétaire d'Einstein, fut de son vivant sa cerbère qui thésaurisa les documents, étouffant la correspondance privée, écartant ses brouillons, sauf ceux qu'elle avait discrètement récupérés dans les poubelles du savant, telle Marie Bonaparte dans celles de Sigmund Freud. Après la mort d'Albert Einstein, en 1955, son ami et exécuteur testamentaire Otto Nathan fonda les Archives Einstein, qui avaient pour but d'enterrer la documentation biographique jusqu'au XXI^e siècle, empêchant les historiens de révéler au public des aspects nuisibles de l'image du héros. Plus de 400 livres ont été ainsi publiés sur Einstein, qui ne pouvaient livrer qu'une petite partie de la vérité. Jusqu'à ce que, quelques temps avant la mort d'Otto Nathan en 1987, des actions en justice retirassent de ses mains ces précieuses informations qu'il s'était abusivement réservées. Alors, des dizaines de milliers de documents, dont les originaux sont à Jérusalem, furent libres d'accès, trente ans après la mort du savant, même si certains matériaux restent encore prohibés pour des années.

Mais, s'il est vrai qu'on a soustraits ou déformés les faits pour préserver le montage héroïque du personnage Albert, il reste la physique d'Einstein — c'est-à-dire un édifice scientifique objectif indépendant de sa personne — et non une fable forgée par la manipulation. Chez les freudiens, le personnage du Héros *et* ses produits sont des artifices, et la désinformation est au service de cette double fabrication.

Dans le domaine de l'histoire des sciences et des idéologies, les restrictions des Archives Freud sont en tout cas inouïes et inconcevables. Mais ce n'est pas tout.

En effet, cette censure absurde — intéressant des archives personnelles d'individus décédés — est une décision posthume. Les dernières volontés de Freud ne mentionnent nulle part cette obligation pour les siennes, du moins par écrit. Pour faire bonne mesure, le testament de Sigmund Freud est lui-même verrouillé à la Bibliothèque du Congrès jusqu'à l'an 2007, selon les ordres explicites d'un ancien responsable des Archives Freud, Kurt Eissler, figurant sur le catalogue de la Freud Collection. Or, les dispositions testamentaires de Freud, qui n'interdisent rien, sont réputées publiques depuis leur enregistrement à Londres en 1939, ce qui permit à Paul Roazen de les publier en 1990²².

LES CERBÈRES ET LE FIL À PLOMB

Depuis 1939, Anna Freud contrôlait de main de maître une abondante quantité d'archives privées de feu son père Sigmund, dans sa dernière demeure à Londres, une affaire familiale qui deviendra le Freud Museum, ouverte au public en juillet 1986. Avec 14.000 visiteurs l'an, le *Freud Museum, 20 Maresfield Gardens, London NW3*, station Finchley Road, est aujourd'hui, dans le quartier Hampstead où Anna Freud fonda aussi sa « clinique », un lieu de pèlerinage plus important que la *Sigmund Freud-Gesellschaft 1090 Wien, Berggasse 19, Österreich*, ou bien que le village natal de notre héros, à Freiberg — Pribor en Moravie dans l'actuelle Tchéquie, au nord des Carpates —, dont la place principale porte maintenant le nom (*Freudova Naměstí*) après avoir eu celui d'un autre, Staline (*Stalinova Naměstí*)²³. En septembre 1996, la statue de Lénine, à Prague, fut remplacée par celle, géante, de l'autre vedette factice du monde virtuel, Mickaël Jackson. *Sic transit gloria mundi...* Un billet de banque autrichien a été orné du portrait de Freud, et l'effigie de Bertha Pappenheim a figuré sur un timbre postal : mais ce n'était point pour honorer la rencontre de Bertha, alias *Anna O.*, avec la psychanalyse.

En 1951, au moment de la première édition des lettres de Freud à Fliess et de l'*Esquisse* de 1895, Kurt Eissler va fonder, aux États-Unis, les *Archives Sigmund Freud* qui recevront de Londres des masses de documents photocopiés, enrichis de nombreux dons et prêts des correspondants et collaborateurs de Freud, puis des témoignages auxquels s'ajouteront des films et des enregistrements magnétiques, dont 400 interviews par Eissler lui-même. Curieusement, une grosse partie du financement originel de la fondation, vers Londres, venait du camp des jungiens. Ces Archives devaient être mises à l'entière disposition des spécialistes, pour faciliter les études historiques sur le fondateur et les pionniers de la psychanalyse, selon les termes mêmes des statuts de cette association non lucrative. Mais, estimant que « les historiens ont assez de génies, tels Darwin ou Newton, à leur disposition pour laisser Freud tranquille », Kurt Eissler va s'empresse d'en restreindre la consultation. Aussi, ce fond considérable sera-t-il déposé à la Bibliothèque du Congrès de Washington, et ce statut officiel de donateur permettra à Eissler et à Anna Freud d'exiger d'emblée de l'administration de la bibliothèque cette restriction d'accès à des archives privées, entreposées en un lieu public financé par des fonds publics, à la façon des dossiers américains « Secret Classé-Défense » qui s'y trouvent aussi. La règle est appliquée de façon draconienne, y compris à l'élite du mouvement, et

aujourd'hui encore *aucun* initié, hormis Anna Freud elle-même, n'a pu lire certains matériaux brûlants, totalement prohibés.

Dans les années 1960, à Londres, le canadien Paul Roazen put néanmoins approcher des dossiers cachés dont la publication va occasionner de gros scandales, eu égard à la nature des pièces. Il ne s'agissait pourtant que de l'affaire Tausk et de l'analyse d'Anna Freud par son propre père. Aussitôt, ceux qu'on appelle « les chiens de garde » de l'organisation vont sévèrement aggraver la censure, déplacer encore des dossiers des archives londoniennes vers les coffres de la Freud Collection à Washington, par valises diplomatiques s'il vous plaît!²⁴ Mais certains morceaux choisis n'arriveront jamais à destination, et, selon toute vraisemblance, les informations les plus gênantes ont été effacées physiquement, puisque des personnes autorisées ne les retrouveront plus ensuite. Ce fut un verrouillage.

Quelques passionnés de la vérité — et Peter Swales est un des plus célèbres sinon le plus étrange —, partant du constat d'une soustraction de l'information et de la multiplication des mensonges, ont été contraints, dans ces conditions, de se transformer en détectives spécialisés dans la recherche historiographique pour tout vérifier, rétablir les données manquantes à partir des témoignages des survivants ou des documents hérités, et des traces retrouvées sur tous les continents, par exemple dans les archives municipales ou les registres d'hôtels de l'ex-Empire Austro-Hongrois. Ce qui a valu à ces « révisionnistes » et « fouille-merde » ! d'être dénigrés puis mis au pilori par le mouvement freudien à chaque parution de leurs troublantes nouvelles²⁵.

Ni la disparition d'Anna Freud en octobre 1982, ni le départ obligé de Kurt Eissler dans la tourmente de l'affaire Masson à la même époque²⁶, n'ont vraiment changé l'application rigoureuse de cette soustraction, active depuis plus de quarante ans, car leurs successeurs ont poursuivi cette sombre besogne de prévaricateurs vigilants des documents historiques. Pour rencontrer Mademoiselle Freud, il était bon, pour commencer, de présenter son passeport²⁷. Ensuite, elle se rendait le cas échéant disponible « seulement cinquante minutes, le temps d'une séance d'analyse »²⁸, mais refusait de livrer une seule information regardant son père, renvoyant le curieux à ce qui était déjà publié. Car « le père de la psychanalyse et sa fille, qui avaient fait tous deux de la communication des renseignements les plus secrets la base de leur science et de leur thérapeutique, n'étaient eux-mêmes, de leur vivant, nullement disposés à laisser jeter des regards sur leur personnalité »²⁹. Malheureusement, avec la personne d'Anna Freud, qui n'a jamais accepté qu'on enregistrât son

témoignage sur qui que ce soit, s'est effacée aussi une ressource capitale de l'histoire de la psychanalyse.

Il semble bien qu'on assiste, depuis le début des années 1990, à une levée partielle des limitations et à un début de libéralisation, très relative et sous contrainte : de nouveaux éléments sont certes rendus accessibles à la lecture, mais après suppression de très nombreux passages compromettant³⁰. Il faut reconnaître en toute justice qu'après avoir été évincé en 1985 de la direction des Archives, le pur et dur orthodoxe Kurt Eissler — qui, jusqu'à son décès à New York en février 1999, avait surtout le défaut de respecter loyalement mais aveuglément son engagement vis-à-vis du freudisme en général et d'Anna Freud en particulier — a créé la *Freud Literary Heritage Foundation* dans le but de réunir le financement de l'édition intégrale de la correspondance de Freud, que nous attendons, avec cinquante ans de retard.

Car les correspondances ont été truquées et expurgées dans plus de 80 % des cas, au point que la plupart sont, soit sans intérêt, soit vides de signification historique pour le spécialiste ne possédant pas des sources indépendantes de référence, ou qui ne ferait pas partie du gratin autorisé à consulter la documentation réservée à l'élite du mouvement. Ceci reviendrait donc à dire que — tel le vampire seul capable d'initier un autre soi-même — seuls les psychanalystes assermentés, ou bien seuls des individus jugés favorables à leur dogme par les censeurs de l'organisation seraient qualifiés pour appréhender l'histoire du freudisme ! Pour avoir un avis autorisé sur le stalinisme : adressez-vous au premier secrétaire du Parti communiste. Bizarre ?

Plusieurs éléments sont à noter. Quinze à vingt mille lettres de la main de l'inventeur de la psychanalyse ont été répertoriées — voire 35.000, selon la dernière évaluation de l'historiographe Paul Roazen³¹ —, et on estime qu'entre cinq mille et dix mille ont disparu, tout simplement. Sur les 10.000 lettres qui restent, un peu plus de 4.000 ont été éditées, partiellement, et 3.650 demeuraient encore interdites au début de l'an 2000. Une infime partie de ces informations a été publiée, mais ce qui l'a été a subi des coupures et des extractions, considérables et non signalées. Les courriers reçus par Sigmund Freud ont été détruits par lui, de sorte qu'on n'a pu reconstituer les messages des correspondants que par la lecture de leurs brouillons. Bien souvent, les correspondances ne sont pas vraiment des correspondances, mais des fragments de courriers de la main de Freud reçus par des destinataires qui les ont conservés et que l'on a sélectionnés ensuite pour n'en révéler que des miettes. Ceux qui ont prêté leurs documents aux Archives Freud ne peuvent plus les récu-

pérer ultérieurement. Ainsi, quand Helene Deutsch voulut emprunter les siens, en 1978, il lui fut même impossible de les consulter au moment où son futur biographe Paul Roazen, alors devenu *persona non grata* depuis ses précédentes publications, cherchait à réunir sa documentation. Anna Freud et Kurt Eissler firent tout leur possible pour empêcher l'accès à l'information.

Voyons quelques exemples.

La correspondance abondante entre Freud et Otto Rank — dont Tola Rank (sa veuve, surnommée Beata) possédait l'intégralité avant son décès en 1967 — n'est toujours pas publiée³². Celles avec Franz Alexander, ou avec Sandor Rado, plus brèves, ne le sont pas davantage³³. En outre, les mémoires de ce dernier, entreposés à l'université Columbia aux États-Unis, sont toujours inédits — car Rado fut « un traître » à la cause. Des trente ans de courriers à Oscar Pfister, de 1909 à 1939, les plus intéressants ont disparu, suite à une sélection impitoyable d'Anna Freud en 1962, et ceux de Pfister à Sigmund Freud ont été détruits. La dernière édition française de cette correspondance, en 1991, est identique à l'originale de 1963, et — comme le dit la note de couverture, signée humblement J.B.P. — « dès l'instant où la psychanalyse entend professer une morale ou une religion, fût ce la sienne, elle entre à son tour dans le champ de l'illusion »³⁴. En outre, l'interruption entre fin 1913 et fin 1918, affirmée par les éditeurs, est démentie par Freud lui-même en 1915 (« Pfister écrit encore de temps en temps, mais chacune de ses lettres m'irrite ») dans une lettre à Binswanger, et dans une autre adressée en 1916 à Ferenczi³⁵. L'échange épistolaire avec Arnold Zweig de 1927 à 1939 est aussi sévèrement expurgé, avec suppression totale de 25 lettres et des coupures non signalées. Par contre, l'édition du courrier de Freud avec Stefan Zweig est complète, bien qu'une partie ait été perdue³⁶.

La première édition de la correspondance des 500 lettres de Sigmund Freud avec Karl Abraham, entre 1907 et 1926, pourtant durement amputée, choqua tant le traducteur anglais Eric Mosbacher qu'il se cacha sous le pseudonyme de « Bernard Marsch »³⁷ ! La correspondance « vive et volumineuse »³⁸ entre Freud et Eugen Bleuler, essentielle eu égard à la stature et à la position scientifique du second, très critique vis-à-vis de la psychanalyse — car Bleuler, fondateur de la psychiatrie moderne, était convaincu à juste titre que le freudisme était plus politique que scientifique —, demeure prohibée en dehors de quelques fragments, si bien que le lecteur ne connaît que la version freudienne de leur opposition³⁹.

Les courriers échangés entre 1903 et 1915, puis de 1931 à 1932, entre Freud et le Baron (*Freiherr*) Christian von Ehrenfels — un des créateurs de la « Gestalt-Theorie », défenseur de l'idée aujourd'hui incorrecte d'une sélection eugénique, et qui donna des conférences appréciées à la *société psychanalytique du mercredi* chez Freud —, semblent avoir été effacés. La veuve de von Ehrenfels écrivit à Freud le 12 mai 1935 pour récupérer les lettres de son mari, décédé en 1932, mais on ignore ce que ces courriers sont devenus⁴⁰. Le psychanalyste maudit Wilhelm Reich mourut en 1957 dans un pénitencier américain où, gravement perturbé depuis des années, et ayant commercialisé des accumulateurs d'énergie sexuelle cosmique, il purgeait une peine pour escroquerie. Kurt Eissler enregistra ses conversations avec lui en 1952. Mary Higgins éditera ces entretiens⁴¹ en 1967, mais se verra refuser d'y associer les lettres, édifiantes, de Freud à Reich, lesquelles seront aussitôt interdites de consultation dans les containers des Archives.

Le terrible *Journal Clinique* de Sandor Ferenczi, de 1932, a été étouffé pendant plus de 50 ans, ce qui se conçoit bien en le lisant, ne serait-ce que dans le portrait psychologique réaliste et sans concession que l'auteur fait de son maître, manquant selon lui de la compassion et de l'humilité indispensables pour soigner des patients⁴². Sa conférence historique du congrès de psychanalyse à Wiesbaden en 1932 eut la chance de n'être écartée que pendant 17 ans⁴³. La censure porta évidemment sur l'énorme correspondance entre Ferenczi et Freud, qu'Anna Freud tenta de sélectionner puis de bloquer quand ses neveux (héritiers des documents) voulurent la publier⁴⁴. L'édition de 1.236 lettres, sur les 2.500 recensées par Michael Balint, a enfin commencé, soixante ans après la mort de Sandor Ferenczi en 1933⁴⁵. Anna Freud n'a ménagé aucun effort pour empêcher que la totalité des échanges entre son père et le Hongrois fussent édités, car, écrivit-elle, « si cela ne tenait qu'à moi, nous ne publierions tout simplement pas les lettres »⁴⁶.

Anna Freud a aussi verrouillé en Angleterre le courrier de son père à Edoardo Weiss, qui fonda la société psychanalytique d'Italie en 1925. Car le lecteur y aurait eu confirmation, du vivant d'Anna Freud, de ce qu'elle avait toujours nié, à savoir qu'elle avait été longuement analysée — avec bien sûr toute la bienveillante neutralité nécessaire — par son géniteur dès l'été 1918 jusqu'en 1922, puis du printemps 1924 à 1929, c'est-à-dire durant au moins neuf années, à raison de cinq à six heures par semaine. « Son analyse progresse bien », écrivait son père à Sandor Ferenczi le 20 octobre 1918. Les preuves sont nombreuses et indiscutables, malgré le refoulement et le déni nerveux des milieux analytiques pendant près de quatre-vingts ans⁴⁷.

Il faut dire que Freud n'était pas le seul des analystes de la première génération à pratiquer la psychanalyse « familiale », complaisamment appliquée aux enfants, maris, épouses, maîtresses, amants, amis, ou proches. Carl Jung, Ernest Jones, Sandor Ferenczi, Karl Abraham, Wilhelm Reich, Erich Fromm, Melanie Klein ont tous pratiqué ces acrobaties. On songe aussi à Max Graf qui « analysa » son fils sous les ordres très persuasifs de son maître Sigmund Freud, puis sa propre femme Olga König (mère de leur enfant Herbert, alias « le petit Hans »), après la première psychanalyse de celle-ci 19 Berggasse, juste avant d'en divorcer⁴⁸.

Melanie Klein, qui inventa le concept de « mauvaise mère », analysa trois de ses enfants : Erich, alias « Fritz », Hans, alias « Felix », et Melitta, alias le cas « Lisa », dont elle fit des publications cliniques démonstratives⁴⁹. L'analyste Melitta Schmideberg, devenue médecin, ce que sa génitrice n'était pas, fut réanalysée quatre fois par d'autres spécialistes, et entretenait avec sa mère, qui, semble-t-il, la persécutait, des relations ouvertement hostiles pendant des années. En 1936, Melitta avait dû informer les autorités britanniques de psychanalyse qu'un travail de M. Klein et collaborateurs (« On the bringing up of Children ») était un plagiat⁵⁰. Vieille habitude.

Anna Freud — ennemie héréditaire de Melanie Klein, et « la vraie foi » de son analyste de père —, avait fait, à 26 ans, en 1922, sa première intervention officielle à la société psychanalytique de Vienne sur le cas d'une enfant soi-disant dotée de fantasmes masochiques et masturbatoires, sans signaler, bien entendu, qu'il était autobiographique : il s'agissait de ses propres fantaisies. Du moins pouvait-elle le croire. Un auditeur de sa conférence, un analyste de la société de Vienne apparemment naïf, remarqua en public que la malade évoquée par Anna était « une personne totalement anormale dont l'incapacité et l'infériorité se manifesteraient nécessairement dans la vie sociale » ! Sigmund le père, qui analysait encore sa fille à l'époque et dont il était spécialement fier, se vit obligé, devant le bouleversement émotionnel d'Anna, de la défendre avec vigueur sans rien trahir devant ses fidèles⁵¹. Haute voltige.

Sigmund Freud, cependant, remettait de son côté en circulation, pour l'enseignement, le « matériel clinique » tiré de l'analyse de sa fille Anna — « matériel » présenté, ainsi que ses propres fantasmes, comme des preuves indépendantes —, alors qu'elle était déjà engagée dans la profession et que ces détails intimes étaient d'une origine facile à reconnaître par les habitués qui l'écoutaient. Les secrets « sexuels » d'Anna avaient été décodés et publiés dès 1919 par son père⁵². On trouve dans

les deux textes, celui de Sigmund en 1919 («un enfant est battu») et l'exposé de sa fille en 1922 («fantasmes et rêveries diurnes d'une enfant battue»), les mêmes fantasmes, dans de mêmes termes — sans compter des rapprochements singuliers avec le cas «Dora», rédigé par Freud en 1901 quand Anna venait d'avoir cinq ans. Le fil conducteur est Sigmund le père, lui seul, qui avait obtenu de sa fille une «confession» complète sur le divan. Les fantaisies d'Anna, qu'elle attribue à une soi-disant jeune fille de 15 ans, sont celles de son géniteur qui la manœuvre comme il avait précédemment manipulé Emma Eckstein, Ida Bauer (le cas *Dora*) et Herbert Graf (le cas du *petit Hans*).

Dès lors, on comprend mieux la réaction vive de Freud à l'attaque dont Anna, sa créature et son double, fut victime lors de cette séance de 1922, qui ne figure évidemment pas dans le recueil des *Minutes* de la Société Psychanalytique de Vienne. On comprend aussi pourquoi Freud n'a laissé à aucun autre le soin de psychanalyser sa fille, en contradiction formelle avec toutes les règles édictées par lui-même, pas plus qu'il n'a accepté de se soumettre à une analyse qu'il exigeait de ses disciples avant d'exercer la profession qu'il avait inventée.

Les quelques 300 courriers entre Anna Freud et son père ne sont pas édités, pas plus que la correspondance d'Anna avec sa grande amie Dorothy Burlingham, ni les lettres qu'elle échangea sans discontinuer avec Ernest Jones⁵³, son soupirent d'un temps vite déçu et freiné par Sigmund, le père. La correspondance entre Anna Freud et Eva Rosenfeld — nièce de la chanteuse Yvette Guilbert et amie d'un temps de la famille —, a également été expurgée dans l'édition⁵⁴. Et les échanges, de 1912 à 1936, entre Lou Andréas-Salomé et Sigmund Freud ne nous en diront pas plus, ni sur l'analyse d'Anna par Sigmund, dont *Lou*, égérie séductrice, eut comme plusieurs familiers la confiance, ni sur l'affaire Viktor Tausk dont celle-ci fut la maîtresse, ni sur d'autres histoires puisque toutes les lettres essentielles ont été exclues ou caviardées par Anna Freud en 1966.

Quand Paul Roazen tenta, pour la rédaction de son «Freud and his Followers» de 1975, d'interviewer un ancien analyste, en lui demandant simplement *quand* il avait rejoint la Société Psychanalytique de Vienne, celui-ci lui répondit sèchement que ce n'était pas ses affaires, et ensuite qu'il n'aurait certainement pas «nos secrets»⁵⁵.

C'est là ce que Frank Sulloway appelle «la grande réticence paranoïaque» des freudiens⁵⁶. Le paranoïaque est un faible qui fronce les sourcils. Et les secrets, dangereux pour ceux qui les perdent, deviennent des instruments de pouvoir pour celui qui les garde.

NOTES

¹ Céline (1932), *Voyage au bout de la nuit*.

² *Abrégé de Psychanalyse*, 73.

³ Cité par Schur, 1972 : 51.

⁴ *Ibid.*

⁵ Lettre du 28/4/1885, in Schur, 1972 : 53-55 (& in *Correspondance 1873-1939*).

⁶ La conférence évacuée : Freud 1885, *Über die Allgemeinwirkung des Cocains*. L'épreuve de titre : Freud 1897, *Inhaltsangaben der Wissenschaftlichen Arbeiten...* Sur cette désinformation, voir ici le chapitre : *La Potion Magique*.

⁷ In S. Freud (1895), *La naissance de la psychanalyse*, PUF, 1969 : 307-396.

⁸ Selon Frank Sulloway (1979) : 114; & Lettre de Freud à Fliess du 8/10/1895.

⁹ Cf. note de Masson, in *Complete Letters Freud-Fliess* : 19-20 n. & pour la correspondance avec Charcot : Gelfand (1988). Les propos mensongers de Freud se trouvent dans 1901, *Zur Psychopathologie des Alltagslebens* (Psychopathologie de la vie quotidienne : 171-172, fin du chap. 7).

¹⁰ Cf. Jones, vol. 2 : 197-199.

¹¹ 1915, *Übersicht der Übertragungsneurose*.

¹² Cf. Jeffrey Masson (1984), *The Assault on Truth* : XXII; & «Freud, sa correspondance et ses correspondants», in *Revue Internationale d'Histoire de la Psychanalyse*, 1989, n° 2. Cf. Library of Congress, 101 Independence Avenue. S.E. Washington D.C. 20 540, USA (site Internet : www.loc.gov).

¹³ Roazen (1993), *Meeting Freud's Family* : 103.

¹⁴ Roazen, *ibid.* (1993), *Mes rencontres avec la famille de Freud*, Éditions du Seuil, 1996.

¹⁵ Trad. fr. Navarin (1989). Une autre partie de *Freud and his followers* (Paul Roazen, 1975) fut éditée sous le titre «la saga freudienne» en 1986 aux Presses Universitaires de France.

¹⁶ Irving Stone (1971), trad. fr. *La Vie de Freud*, Pygmalion/Gérard Watelet, 1998) & Sulloway (1979), trad. fr. *Freud, Biologiste de l'Esprit*, 2^e édition, Fayard, 1998).

¹⁷ Crews (1995) : 132.

¹⁸ Roazen (1993) : 163.

¹⁹ Cf. Roazen (1993), *passim*, et p. 71, 118, 136; voir également Sulloway (1991) : 248-249.

²⁰ Introduction de l'éditeur de la *Correspondance de Freud avec Jung* (page 17).

²¹ Cf. Denis Brian (1996), *Einstein. A Life*.

²² Cf. Freud (1939), *Last Will*; et Roazen (1990) pour ses commentaires. Le testament de Freud (1939, *Last Will*) est réédité dans Roazen (2001), chap. 65.

²³ On peut visiter aujourd'hui les «Freud Museum» sur des sites Internet, vers Vienne : <http://freud.tO.or.at/freud/index-e.htm>; et vers Londres : <http://www.freud.org.uk/>.

²⁴ Roazen (1993) : 60. Cf. aussi Janet Malcolm (1984).

²⁵ Cf. John Forrester (1994) & Elisabeth Young-Bruehl (1994).

²⁶ Cf. Masson (1984), *The Assault on Truth*; Janet Malcolm (1984) & Young-Bruehl (1988) : 409 sq. Après avoir été renvoyé des archives, Jeffrey Masson fit procès et gagna des dollars en quantité.

²⁷ Berthelsen (1989) : 9.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*

³⁰ Lynn & Vaillant (1998) : 163.

³¹ Roazen (2001) : 125.

³² Roazen (2001) : 211.

³³ Roazen (1975) : 510.

³⁴ Freud, *Correspondance avec le pasteur Pfister, 1909-1939*, Gallimard, 1991 (collection Tel).

³⁵ *Lettre de Sigmund Freud à L. Binswanger, 10/1/1915; Freud à Ferenczi, 29/4/1916.*

³⁶ Les Zweig, Arnold (1887-1968) et Stefan (1881-1942), ne sont pas apparentés; ces écrivains eurent des relations épistolaires avec Freud. Arnold a été analysé à Berlin et fut à la fin de ses jours une notoriété de l'Allemagne de l'Est, et Stefan s'est suicidé avec son épouse en 1942.

³⁷ Roazen (2001) : 157. Une nouvelle édition du courrier Freud-Abraham est présumée complète.

³⁸ S. Freud à L. Binswanger, 24/10/1910. On compte 50 lettres de Bleuler et 7 de Freud.

³⁹ Extraits du courrier in Alexander & Selesnick : *Archives of General Psychiatry*, January 1965 : 1-9. Cf. Cioffi (1998) : 168.

⁴⁰ Annotation de Molnar in Freud, 1939 *Kürzeste Chronik* : 131-132.

⁴¹ Reich parle de Freud; Paris, Éditions Payot, 1970.

⁴² Ferenczi, *Journal clinique; janvier-octobre 1932* (J. Dupont, éd.), Payot, 1985.

⁴³ Cf. Masson (1984), *The Assault on Truth* : 145-188 (ce livre de Masson contient la conférence de Ferenczi, 1932 : p. 291 sq.).

⁴⁴ Roazen (1993), chap. 3.

⁴⁵ Un autre inédit parut la même année, en 1992 : la *Kürzeste Chronik* de S. Freud. Il s'agit d'un simple aide-mémoire d'une vingtaine de feuillets établi de 1929 à 1939, laconique et trivial. Son inintérêt est la raison principale de cette édition tardive. Par contre, les annotations au jour le jour de Michael Molnar et les références historiques nouvelles extraites des Archives Freud en font un ouvrage précieux.

⁴⁶ Citée par Young-Bruehl (1988) : 278; sur les manœuvres de rétention des informations par Anna Freud, cf. aussi *ibid.* : 277 sq., 333 sq. et 409 sq.

⁴⁷ Cf., sur ce problème, Young-Bruehl (1988), chap. 3; Grosskurth (1991) : 68, 72-73; Roazen (1993), chap. 7; Webster (1995), chap. 20; et Lynn & Vaillant (1998).

⁴⁸ *Lettre de Freud à Jung, 2/2/1910.* Sur l'imposture Herbert/Hans, cf. ici le chapitre *Substance Clinique*.

⁴⁹ Grosskurth (1986) : chap. 5.

⁵⁰ Cf. Rodrigué (1996), vol. 2 : 283.

⁵¹ Cf. Young-Bruehl (1988) : 97 sq. et Webster (1995) : 410 sq.

⁵² Freud (1919), *Ein Kind wird geschlagen*.

⁵³ Cf. *Lettre de Jones à Sigmund Freud, 27/2/1936*, par exemple.

⁵⁴ Peter Heller, ancien patient d'Anna, a édité cette correspondance tronquée en 1992 (Roazen (2001) : 133-134).

⁵⁵ Paul Roazen (1975) : p. XXXIII. Cf. aussi Roazen (2001) : 41.

⁵⁶ Sulloway (1991) : 250.

Chapitre 2

L'histoire grotesque et sérieuse des lettres à Fliess

«As-tu jamais eu l'occasion de voir un journal étranger censuré par les Russes au passage de la frontière? Des mots, des phrases, des paragraphes entiers sont caviardés, de telle sorte que le reste devient inintelligible. C'est une sorte de "censure russe" qui apparaît dans les psychoses et qui donne lieu à des délires en apparence dénués de sens.»

Sigmund Freud à Wilhelm Fliess¹

Wilhelm Fliess et Sigmund Freud se rencontrèrent à l'automne 1887 à Vienne où, sur les conseils de Josef Breuer, le premier, médecin oto-rhino-laryngologiste farfelu de Berlin, assista à une conférence du second. Ce fut un coup de foudre réciproque, et le début d'une complicité intellectuelle intense qui devait durer plus de 15 ans. Les deux compères, qui se rencontraient régulièrement et entretenaient une correspondance fournie, avaient les mêmes théories originales, le même charisme et certaines dispositions de leurs personnalités, avaient fait le même voyage initiatique à Paris chez Charcot (Fliess en 1886, quelques mois après Freud), échangeaient des malades, avaient des amitiés et des ennemis en commun, et étaient des adeptes de la cocaïne — Freud précédant ici Fliess de quelques années.

De l'aveu même des freudiens et des spécialistes, les quinze dernières années du XIX^e siècle sont cruciales pour appréhender la construction des idées de la psychanalyse. Or, ironiquement, la censure la plus colossale

de l'histoire de l'édition freudienne, pour autant qu'on le sache, s'est produite dans cette correspondance de Freud à Fliess, dont les propos ci-dessus viennent d'être extraits, où Freud recourait à la fin de l'année 1897 à une image, le caviardage, qu'il remettra en circulation en plusieurs endroits, notamment dans la *Traumdeutung*, sa clef des songes publiée deux ans plus tard.

LETTRES PURIFIÉES

L'aventure rocambolesque des lettres de Sigmund Freud à Wilhelm Fliess² commence le jeudi 6 décembre 1928, quand Ida Fliess demande à Sigmund de lui restituer le courrier qu'il avait reçu de feu Wilhelm, son mari qui vient de disparaître — sans que Freud ait rédigé une notice d'éloge nécrologique, contrairement à ce qu'il fit pour ses autres compagnons. Et Freud n'aimait vraiment pas Ida, «intelligente mais stupide, venimeuse, une hystérique avérée; bref, perverse : non névrosée, mais perverse», contre laquelle il avait gentiment mis en garde Karl Abraham³.

Le lundi 17 décembre 1928, il répond à la veuve Fliess qu'ayant détruit après 1904 la plus grande partie de leur correspondance — ce qu'il avait fait durant l'hiver 1907-1908 —, il va s'efforcer d'en trouver les vestiges quelque part dans la maison, pour les lui donner tous sans restriction. Mais, de son côté, ajoute-t-il à Ida, il aimerait savoir si son propre courrier est bien protégé contre un quelconque usage futur. Et le 30 décembre suivant, il lui assure n'avoir rien trouvé des lettres envoyées par Wilhelm Fliess, ni d'autres qu'il sait avoir conservées. Cinquante ans plus tard, Anna Freud et Jeffrey Masson ne les trouveront pas non plus.

Huit années passent, puis, le mercredi 30 décembre 1936, Marie Bonaparte informe Freud qu'un bibliophile et marchand d'art, Reinhold Stahl, vient de lui faire une offre, au prix de 1.200 francs (480 dollars de l'époque), pour une masse de documents vendus par Ida Fliess. Ce sont les lettres de Freud à Fliess, celles de Josef Breuer à feu son époux, et divers manuscrits. Freud est très inquiet car, écrit-il à M. Bonaparte (3/1/1937), cette «correspondance était aussi intime que vous puissiez imaginer». Il serait très embarrassant qu'elle tombe entre des mains étrangères et il ne faut pas qu'elle soit connue de «la soi-disant postérité», rajoute Sigmund, reproduisant ici ses préoccupations de jeunesse. Marie Bonaparte lui rappelle (7/1/1937) que la condition fixée pour cette vente était que les lettres léguées par Wilhelm à Ida Fliess ne fussent en aucun cas cédées à un membre de la famille Freud, par crainte que des

documents d'une telle importance historique soient détruits. Elle les achète donc, non pour les lui rendre, mais pour les protéger dans une bibliothèque officielle afin que rien ne soit publié avant 80 ou 100 ans. De sorte que personne ne sera gêné par des informations éventuellement compromettantes. Sigmund Freud souligne (10/1/1937) à nouveau fortement le caractère *intime* de leur contenu et l'idée que les premières étapes de la psychanalyse sont *personnelles*. Quelques semaines plus tard, M. Bonaparte réunit enfin les documents, que Freud peut parcourir. Il l'incite alors à les éliminer — «un jour, il m'a dit "j'espère vous convaincre de les détruire"»⁴ — et insiste fermement pour qu'ils soient brûlés, ce qu'elle refuse.

Ensuite, le coffre de Marie Bonaparte à la Banque Rothschild de Vienne reçut ce trésor historique jusqu'à l'*Anschluss* de mars 1938.

Au printemps 1938, lorsque la décision de quitter Vienne fut enfin prise, les événements s'accéléchèrent. Sigmund Freud dut trier ses documents, 19 Berggasse. La Princesse, qui avait une vision prophétique de l'histoire, récupérait un à un les papiers qu'il n'avait pas détruits, directement dans sa poubelle, et les glissait sous ses jupes. Puis, jour après jour, elle les livrait à la légation de Grèce à Vienne, qui les adressait à son ambassade de Paris par valise diplomatique⁵.

Princesse de Grèce et du Danemark, elle dut ensuite vider son coffre de la banque Rothschild sous l'œil de la Gestapo, pour y récupérer le précieux courrier de Freud à Fliess qu'elle emmena en secret dans ses voyages à travers l'Europe. On le retrouve à Paris à la Légation du Danemark, puis traversant la Manche en 1941 protégé dans une solide caisse insubmersible. Finalement, le paquet arriva à Londres, où la Princesse l'offrit à Anna Freud à la fin des années quarante, laquelle le mit à la disposition d'Ernest Jones, après inspection, pour la rédaction de sa biographie⁶, fit des copies en vue d'une publication sélective, et enfin envoya plus tard l'ensemble à la Bibliothèque du Congrès à Washington où l'intégralité de l'inestimable écriture devait être *prohibée au moins jusqu'à l'an 2000*.

En 1950 paraît «Aus den Anfängen der Psychoanalyse», la première édition allemande de ces lettres de Sigmund Freud à Wilhelm Fliess associées à «Entwurf einer Psychologie», les deux carnets de mythologie cérébrale de 1895. La traduction anglaise «The Origins of Psychoanalysis» la suit en 1954, puis en 1956 «La Naissance de la Psychanalyse», traduction française de l'édition allemande. Ces trois publications sont identiques, dont Anna Freud de Londres, la Princesse Marie Bonaparte de Paris et Ernst Kris de New York sont les responsables.

Il est essentiel de savoir, d'une part, que tous trois se connaissent intimement, d'autre part, que des filiations biologiques et puis des attaches psychologiques profondes les relient au contenu du texte lui-même et à leur auteur. Pour saisir ce qui suit, le lecteur pourra s'aider d'un petit dessin des arborescences généalogiques. Ernst Kris, également auteur d'une longue introduction, était lié aux personnages du texte de plusieurs façons. Sa femme Marianne Rie avait pour mère Mélanie Bondy, la sœur d'Ida Fliess. Mélanie Bondy était mariée à Oscar Rie, grand ami de Sigmund Freud, pédiatre de sa progéniture, confrère initié de la loge viennoise du B'nai B'rith, compère de *taroks* (tarots autrichiens) les samedis soirs, connu sous le pseudonyme d'Otto dans la *Traumdeutung*, et familier des milieux psychanalytiques. Mélanie Bondy-Rie était, comme sa sœur Ida Bondy-Fliess, une patiente de Josef Breuer. La deuxième fille de Breuer, Margarethe dite *Grete*, s'était mariée en 1900 avec le médecin Arthur Schiff, un très proche parent de W. Fliess⁷. De son côté, la sœur de Marianne Rie-Kris, une autre Margarethe, avait épousé Hermann Nunberg, haut responsable du mouvement psychanalytique. Et les Nunberg seront plus tard les éditeurs, avec Paul Federn, des *Minutes* de la Société Psychanalytique de Vienne, autre morceau de bravoure dans la désinformation.

Mais des liens plus forts que les généalogies sont engendrés par la communauté persuasive du libidinal divan. Ernst Kris est le seul des trois protagonistes — les deux autres étant A. Freud et M. Bonaparte — à ne pas avoir été analysé directement par Freud-le-Père, mais indirectement, c'est-à-dire par sa fille Anna, et par Helene Deutsch en 1927. Cependant, Kris est encore en analyse avec Anna Freud en 1946, au moment où se discutent âprement les conditions de l'édition de cette correspondance Freud-Fliess. Ernst et Marianne Kris furent psychanalystes; leur fils Anton devint psychanalyste. Wilhelm et Ida Fliess eurent aussi un fils, Robert, qui devint psychanalyste. Annie Katan — née du mariage de la sœur d'Oscar Rie avec Ludwig Rosenberg, lui-même ancien patient de S. Freud qui l'utilisa sous le pseudonyme de Léopold dans le faux rêve de *l'injection à Irma* de la *Traumdeutung* — fut une amie d'enfance d'Anna Freud, laquelle la psychanalyisa; et Annie Katan fut psychanalyste.

Herr Professor, après s'être occupé quelques temps de Mélanie Bondy-Rie⁸ (la belle mère de Ernst Kris, et belle-sœur de Wilhelm Fliess), avait analysé Anna sa propre fille, Marie Bonaparte, Helene Deutsch (avant qu'elle le fût par Karl Abraham), les deux filles d'Oscar Rie — Margarethe Nunberg et Marianne Kris (après qu'elle le fût par

Franz Alexander) —, ou encore Ruth Mack Brunswick qui analysa Robert Fliess, fils de Wilhelm et Ida.

Ernst et Marianne Kris furent les collaborateurs directs d'Anna Freud à la clinique Hampstead de Londres. Ernst Kris, coéditeur des *Gesammelte Werke*, œuvres complètes de Freud en allemand, était aussi le spécialiste des intailles qu'il montait sur les anneaux rituels de la secte du *Comité Secret* et que Freud offrait à ses initiés préférés, dont un bon nombre vient d'être évoqué. Ou encore, James Strachey, traducteur de la *Standard Edition*, fut analysé par Sigmund Freud.

Et ainsi de suite, car la psychanalyse est une très grande famille.

Il est clair que tous ces rapports affectifs entrelacés forment un puissant réseau d'influences réciproques, et de suggestions, dont Sigmund Freud est le centre rayonnant, tout à la fois pédagogue, père éternel protecteur et protégé par sa progéniture, et détenteur de tous les secrets de ses adeptes, même après sa mort.

Conséquemment, cette édition est une allégeance familiale et une révérence à la généalogie idéologique. Elle va être une des plus sévères censures connues de l'histoire freudienne des publications posthumes, si l'on excepte les *Minutes* de la société psychanalytique de Vienne. A lui seul, l'avant-propos très bref des trois éditeurs est un formidable morceau d'anthologie. On y apprend que, sur les 284 envois de Freud, 168 seulement ont été publiés, dont une forte proportion a été censurée, car «l'auteur n'aurait pas consenti à les faire éditer»⁹. D'où vient cette idée? Je rappelle que le testament de Freud n'interdit rien, et aucune trace écrite n'autorise cette affirmation. C'est une décision posthume.

Le caviardage porterait, continuent nos éditeurs, sur ce qui risquerait de «contrevenir à la discrétion médicale ou personnelle», sur «les efforts que fit Freud pour saisir les théories scientifiques et les calculs des périodes élaborées par Fliess», sur des détails sans importance, et «enfin, certaines circonstances familiales et certains incidents survenus dans le cercle de leurs amis»¹⁰. Tout cela a été abrégé ou éliminé.

Mais, grâce à l'édition intégrale de ces lettres par Jeffrey Moussaieff Masson, d'abord en 1985 aux États-Unis, puis dans le texte originel allemand l'année suivante, nous savons désormais que :

— 1^o la «correspondance» s'étendit non pas du 24 novembre 1887 au 10 septembre 1902, mais de 1887 jusqu'au 27 juillet 1904, soit pendant environ dix-sept ans, ce qui fait, sans compter les deux carnets (sur les

trois de 1895) de l'*Entwurf einer Psychologie*, 301 envois de Freud à Fliess, et non 284;

- 2° toutes les censures ne sont pas signalées, et les traductions anglaises, mais surtout françaises, ont subi des distorsions de sens par rapport à l'original. Par exemple, celle-ci, une des moindres : «mes clients sont des gens malades», écrit Freud, «donc spécialement irrationnels et suggestibles», qui devient, dans la traduction française, «tous sont malades, donc des êtres particulièrement imprévisibles»¹¹. Dans cette toilette éditoriale, la suppression de la *suggestibilité* fait une différence lourde de signification, surtout dans cette lettre où Freud est littéralement furieux contre Fliess. Wilhelm Fliess vient en effet de comprendre que son confrère manipule ses patients, «lit dans les pensées d'autrui et n'y trouve que ses propres pensées», ce qui, précisément, écrit Freud, «ôte toute valeur à mes recherches». Pendant l'été 1900, Fliess l'avait percé à jour, et sa remarque mortelle — comme quoi ses «observations cliniques» sont des interprétations irrémédiablement contaminées par la persuasion, ce qui, au passage, fait apparaître Wilhelm Fliess aujourd'hui comme un des précurseurs d'Adolf Grünbaum — mit fin à leurs rencontres, qu'ils appelaient des «congrès», mais non à leur correspondance;
- 3° plus de 50 % des informations ont en fait été supprimées : 139 courriers ont été caviardés (de la suppression de quelques mots jusqu'aux trois quarts), 133 ont été totalement évacués;
- 4° 90 % des courriers sont censurés, car sur plus de 300 lettres, 29 seulement sont intactes et complètes!¹²

Je reviendrai dans ce livre sur les dossiers cachés les plus importants. Dans l'immédiat, contentons-nous de noter qu'avec la moitié des informations extraites des lettres à Fliess ont été principalement effacés :

- 1° l'adhésion de Freud à la théorie irrationnelle de la *névrose réflexe*, suffisamment puissante pour qu'il fasse pratiquer plusieurs interventions chirurgicales correspondantes sur lui-même ou des patients;
- 2° la croyance irrationnelle aux *périodes vitales* de Fliess, qui imprégnera Freud des années après leur séparation, dont il n'avait pas besoin de se convaincre au départ — contrairement aux affirmations des éditeurs cités plus haut, et à celles de Kris en particulier dans son introduction à la 1^{re} édition des lettres¹³ —, car Freud avait devancé Fliess dans ces errances;
- 3° la conviction irrationnelle en la magie des nombres, cette *numérologie kabbalistique* que l'on retrouvera chez Freud pendant des décennies après la rupture avec Fliess l'arithmomancien, et qui précéda leur rencontre, comme son affection pour la télépathie et l'occultisme;

- 4° les preuves de sales affaires humides, notamment concernant Emma Eckstein;
- 5° la plupart des traces de sa consommation régulière de *cocaïne*, pendant au moins douze ans;
- 6° le démenti de l'interprétation d'un rêve — *l'injection faite à Irma*, le noyau dur de la *Traumdeutung* de 1900, l'argument crucial de sa théorie onirique —, car on a vraiment du mal à croire que ce rêve, fait en juillet 1895, incorpore un événement qui s'est produit deux ans plus tard, au mois de mars 1897¹⁴;
- 7° les preuves, de la main de Freud, de l'impossibilité physique de l'analyse de dix-huit patients, qu'il n'avait pas pu tous voir et pour la plupart *inventés, avec leurs symptômes et la spéculation étiologique*, dans sa conférence cruciale d'avril 1896;
- 8° l'aveu qu'il n'avait pas pu rencontrer non plus sa «collection de plus de deux cents cas» de neurasthénie, dont il se réclamera avec autorité sinon arrogance dans un article de propagande paru au début de l'année 1898;
- 9° les circonstances de la rupture entre les deux hommes, dont l'initiative revient en fait à Fliess et non à Freud¹⁵;
- 10° l'histoire d'une querelle très violente entre les deux hommes, après leur séparation, à propos de l'affaire *Weininger-Swoboda* (c'est la raison de la suppression de l'année 1904 dans l'édition originelle)¹⁶;
- 11° les évidences des relations tendues entre Freud et différentes personnes, singulièrement Josef Breuer, plus tard disqualifié, comme Wilhelm Fliess.

La suppression des découvertes inouïes, que Freud prétend faire pratiquement chaque heure de chaque jour, fait évidemment douter de leur valeur. Et comme ces lettres n'intéressent en principe que le spécialiste et quelques curieux, on peut présumer que la première cible de la dissimulation est représentée par les analystes potentiels qui chercheraient à se renseigner sur l'origine historique de leur doctrine.

LA FABRICATION DU HÉROS

Le truquage des sources permet de faire croire que les idées de Freud ne doivent rien aux croyances de son temps, qu'elles sont originales et sans précédent, que la théorie psychanalytique en train de naître sous les yeux du lecteur est un pur produit de son créateur indépendant de l'histoire, seul au monde, contre tous, génie isolé et victime d'un ostracisme

malveillant, et tout à coup illuminé, bien malgré lui, par la révélation des découvertes révolutionnaires de son «auto-analyse» qui l'aurait rendu enfin perspicace. C'est l'élaboration du *mythe du héros*, analysée par l'historien Frank Sulloway en 1979, ce qui vaudra à son livre d'être qualifié de «prétentieux» par Peter Gay¹⁷. Sulloway a rétabli la position réelle de Wilhelm Fliess, eu égard à la désinformation active et aux exagérations des freudiens. Il a insisté sur la dette énorme de Freud vis-à-vis de son ami et des myriades de prédécesseurs, dette que le mouvement psychanalytique s'est ingénié à effacer par la contrefaçon rétroactive de cette histoire. C'est la construction de la mythologie freudienne.

Freud a pris la précaution d'éliminer les courriers que Fliess lui adressa, puis d'effacer de son autobiographie publiée en 1925 (*Selbstdarstellung*) quinze années d'amitié et d'échanges intellectuels, et d'oublier les emprunts qu'il lui fit. La contribution intellectuelle de son correspondant est écartée, et sa personne est dévaluée, diabolisée. Freud est nécessairement informé des modes de son époque. Mais, à moins qu'il ait lui-même affirmé le contraire dans ses récits, tous les auteurs qui eurent les mêmes idées — les plus extravagantes comme celles qu'il reniera plus tard — ont été inspirés par lui, l'ont imité, ou bien, tel Albert Moll, l'ont plagié y compris quand ils les avaient publiées *avant* lui.

Stefan Zweig, écrivain érudit et talentueux admirateur du freudisme jusqu'à la fin, publia, en 1931, un ouvrage, «La guérison par l'esprit», où, rappelant l'évolution des idées en psychothérapie, il trouvait naturellement de nombreux et subtils précurseurs à Sigmund Freud. Lequel fut très mécontent de cette révélation opposée à ses slogans déjà parus, et lui répondit aussitôt avec courroux. Ce n'était quand même pas une surprise : l'inconscient n'a pas été découvert par Freud, et les psychothérapies ne l'avaient pas attendu pour exister¹⁸. Il n'est pas possible évidemment de reconnaître des idées freudiennes, vraies ou fausses, avant Freud, et certainement pas *sans* la méthode qu'il était seul à pouvoir imaginer. La psychanalyse est le seul moyen d'accès aux vérités cachées de la «réalité psychique». Aucun contrôle externe n'est nécessaire et l'idée d'une vérification indépendante, serait-ce par une documentation historique ou biographique, est inimaginable, tout à fait déplacée. Car elle a le monopole définitif du vrai. Y compris en l'absence de la personne du patient, comme le montreront les études de Freud sur Léonard de Vinci, le président Schreber, Dostoïevski, et d'autres, qu'il ne rencontra jamais ; et très souvent, il se dispense de tout élément clinique.

Par exemple — mais nous en rencontreront d'autres de bien plus grande envergure —, dans une lettre à Fliess de la fin de l'année 1896, il lui assure avoir compris le mécanisme de l'agoraphobie chez les femmes : «c'est le refoulement de la compulsion à aller chercher dans la rue le premier venu, un sentiment de jalousie à l'égard des prostituées et une identification à elles». L'agoraphobe est une prostituée qui s'ignore, écrit-il, mais comme ses phrases suivantes précisent que *pas un seul cas de patient n'est achevé ni éclairci*, et qu'il ne possède aucun argument factuel, on peut logiquement conclure qu'il s'agit d'une spéculation vide¹⁹. De même, en février 1897, il accablait son père Jakob, disparu quelques mois plus tôt. Sigmund le rendait responsable de l'hystérie de son propre frère et de deux de ses sœurs, en raison de fellations imposées dans leur petite enfance — la tête des petites victimes tenues en étau dans les mains de leur géniteur à tous étant la cause des céphalées ultérieures ! Dans le courrier à Fliess où il annonce cette découverte de l'étiologie perverse des céphalées «hystériques», il ajoute qu'il n'a pas le temps d'aller à «la nurserie» pour y faire des «observations», en particulier du comportement d'Anna (qui a un an et demi), et que, de toutes façons, les femmes (Martha et Minna) s'opposent à son intrusion²⁰. Il n'avait alors à sa disposition aucune preuve, aucun malade, hormis lui-même. Et ces fantasmes de Freud disparurent — pour être remplacés par d'autres — en fait quand lui-même commença, l'été suivant, à se reconnaître une «petite hystérie»²¹...

Comme il l'affirme dans sa préface rajoutée en mai 1920 aux «Trois essais sur la théorie de la sexualité», personne «à l'exception des médecins qui exercent la psychanalyse, n'a en vérité accès à ce domaine, et par conséquent ne peut former un jugement qui ne soit déterminé par ses propres antipathies et ses préjugés. S'il était vrai, en général, que l'observation directe des enfants suffit, nous aurions pu nous épargner d'écrire ce livre»²². Ce qui ne l'empêchait pas de se réjouir des «observations directes» quand elles donnaient un faux-semblant de confirmation de ses dogmes et de se réclamer même des fabrications mensongères des analystes — les siennes ou celles de Hermine von Hug-Hellmuth par exemple —, sous réserve qu'ils fussent détenteurs du privilège d'appartenir à son obédience, et qu'il eût déjà publié lui-même ces idées, gardant ainsi la priorité. Ces prédécesseurs sont soit ignorés, soit lui servent de faire-valoir, ou encore il leur prête ses idées comme autant de confirmations extérieures.

En 1905, lors de la fabrication des «Trois essais sur la théorie de la sexualité», Freud utilise les études antérieures sur la question, tout en s'étonnant, après avoir longtemps cherché dans la littérature, de ne rien y

trouver sur l'évolution psychosexuelle avant lui²³. Pourtant, Freud s'inspire des autres, notamment d'un livre célèbre, «*Libido Sexualis*», du psychiatre et sexologue Albert Moll, dont il avait lu et annoté soigneusement les 850 pages de la première édition, dès 1897²⁴. Freud y avait vu ce qu'il croyait être seul à pouvoir imaginer, ce qui lui déplut car, écrivit-il à Fliess en le lisant, «entre nous, je ne céderais à personne la priorité de cette idée»²⁵.

Puis, en 1908, paraît un autre livre d'Albert Moll, «*la vie sexuelle de l'enfant*», très dense, qui contient en particulier une critique serrée des travaux de Freud sur la sexualité et sur la psychanalyse. Le problème avec Moll est que ce psychiatre faisait état, depuis 1897, de notions originales sur la sexualité de l'adulte et de l'enfant, normale et pathologique, *sans la psychanalyse*, que d'ailleurs il avait essayée sans aucun succès et dont il réduit les prétentions thérapeutiques à la suggestion. De plus, Albert Moll reproche à Sigmund Freud de prêter aux auteurs, qu'il draine, des propos qu'ils n'ont jamais publiés, et de les avoir inventés. Freud attribue par exemple au pédiatre hongrois S. Lindner — qui s'appuyait en 1879-1880 sur 500 observations personnelles — une confirmation externe de la satisfaction sexuelle du nouveau-né, qui aurait «une espèce d'orgasme» en tétant son pouce ou lorsqu'il devient rouge à satiété²⁶. Or, Lindner, montre Moll textes en mains, n'a jamais écrit cela; ce ne sont que de lourdes déformations, et le plaisir sexuel «orgasmique» du nourrisson est une fabrication de Freud qui n'a aucune observation. Nulle part dans son travail, Lindner n'invoque une sensation de nature sexuelle chez le nourrisson, ni dans les activités buccales ni dans les autres, et la lubricité était dans l'œil du Viennois²⁷...

Les répliques freudiennes vont être vives. Lors d'une réunion homérique de la société psychanalytique de Vienne, le dernier livre de Moll (1908) est d'abord éreinté, dans un exposé d'Oscar Rie qui a mystérieusement disparu des «*Minutes*»²⁸. Ensuite, dans les débats, chacun des membres tour à tour accable *la personne* du sexologue : il est mesquin, hargneux et borné, fourbe. Son ouvrage est insuffisant, malhonnête. Moll est un *plagiaire* éhonté qui a pillé les «Trois essais...» de Sigmund Freud. Mais tous les intervenants, y compris Freud, oublient de signaler que ce dernier s'inspirait *en 1905* du premier livre de Moll, «*Libido Sexualis*» de 1897, lequel n'est évidemment pas mentionné lors de la réunion.

L'autre réponse sera la création — accélérée au moment où Freud savait imminente la publication de «*La vie sexuelle de l'enfant*» par Moll qu'il comptait «écraser» — d'une soi-disant «preuve» externe de

ses propres théories. Ce sera le cas du «petit Hans», la première analyse d'un enfant destinée à valider ses interprétations tirées des seuls adultes et à faire valoir l'immense supériorité de la méthode freudienne par rapport aux observations vulgaires des prédécesseurs, de tous les prédécesseurs. Ce cas, qui parut en mars 1909, va se révéler, comme nous le verrons, un des plus formidables tours de prestidigitation rhétorique de Sigmund Freud.

Quelques temps après la parution du «petit Hans», Albert Moll rendit une visite de courtoisie à Freud, qui faillit se terminer en pugilat. Freud dira à ses correspondants, Karl Abraham et Jung, avoir voulu rosser son visiteur, qui «est une vilaine bête, non pas un médecin en réalité, mais doué de la constitution intellectuelle et morale d'un avocat marron». «Puis», rajoute Freud, «il s'est plaint que j'étais trop susceptible», et en partant, «il m'avait empuanti la chambre comme le Satan...»²⁹. C'était une infection satanique, étouffant la fumée permanente des cigares qui incommodait ses patients.

Enfin, le compte de Moll sera réglé par le merveilleux montage du «souvenir d'enfance de Léonard de Vinci», en décembre 1909, pour ses troupes et au début de l'année suivante pour le public³⁰.

MAQUILLAGE, ET TOILETTE ÉDITORIALE

Il fait peu de doute que Wilhelm Fliess fut une personnalité originale, irrationnelle. Mais Sigmund Freud n'avait rien à lui envier sur aucun point. Précisément, la suppression des informations a porté en priorité sur un certain nombre de déviances et d'imperfections dont il fallait blanchir *Le Héros*.

Quelles ablations? Il ne s'agit pas des petites faiblesses communes, que l'on a aussi éliminées du texte afin que le lecteur ignore que Sigmund Freud était en privé un homme ordinaire, pouvant profiter des séances pour rédiger son courrier — «J'ai en ce moment une dame en état d'hypnose devant moi et ainsi je puis me mettre à écrire en paix»³¹. La dame restera en transe jusqu'à la fin de sa rédaction à Fliess. Que Le Professeur se détende par une petite sieste réparatrice — «je dors l'après-midi pendant mes analyses»³² — devait être une information terriblement dangereuse, car elle fut aussi effacée. C'était sans doute là, par la vertu de la psychologie des profondeurs, une inversion de la transe hypnotique, et — comme le fera remarquer Abram Kardiner après son passage sur le divin divan *19 Berggasse* au début des années 1920 —

l'attention flottante peut faire sombrer l'analyste dans un insondable sommeil³³. Helene Deutsch avait eu droit à deux endormissements de Freud pendant son analyse en 1919³⁴. Mais lorsqu'en 1937 Smiley Blanton rapporta au Viennois qu'un patient américain — auquel Herr Professeur aurait répondu : «Es macht nichts» (ça ne fait rien) — s'était étonné de l'avoir entendu ronfler pendant son analyse, Freud répliqua à Blanton que *jamaïs de toute sa vie* il n'avait dormi pendant une séance³⁵...

Il convenait de maquiller les flétrissures dans l'image flatteuse du créateur de la psychanalyse. Comme le rappelle Elisabeth Young-Bruehl³⁶, au moment de la préparation de la première version de l'édition des lettres à Fliess, il fallait le protéger des attaques déjà irrévérencieuses de plusieurs publications de l'immédiat après-guerre. Ainsi, l'ouvrage d'Helen Puner en 1947³⁷ — livrant déjà une opinion proche de celle, mieux documentée, de l'iconoclaste Mariane Krüll en 1979³⁸ — avait eu le culot de supposer que Freud avait une haine pour son père Jakob, pour sa médiocrité, et pour sa religion; puis, partant dans une guerre contre les croyances séculaires, Sigmund avait fabriqué la psychanalyse comme une religion de substitution et remplacé son père par une fiction. Helen Puner avait eu l'audace, et hélas! du succès en librairie, bien avant Carl Jung et Peter Swales, de supposer que l'inventeur de la psychanalyse était en privé un homme commun qui pouvait avoir commis quelques écarts de fidélité conjugale. Tout cela était intolérable au mouvement : comment peut-on oser *penser contre* le freudisme? Comment, surtout, ces infidèles peuvent-ils prétendre appliquer à la personne du fondateur les instruments qu'il employa lui-même contre les contestataires, ces hérétiques, apostats, et autres renégats de l'orthodoxie?! Alors, sans répondre *au contenu* de leurs critiques, ces auteurs sont dévalorisés et avilis comme des malades, et puis toutes les informations susceptibles de leur donner raison sont supprimées, tout en insistant sur l'idée qu'ils n'étaient pas... bien informés. Ernest Jones jugera ces publications sacrilèges suffisamment périlleuses pour leur consacrer quelques commentaires aigris dans sa biographie rectifiée du grand homme.

En caviardant les lettres à Wilhelm Fliess, il fallait répondre au présent et rectifier le passé pour édifier l'avenir, organiser une histoire appropriée, prestigieuse, puis consolider dans la conscience du public l'illusion de la vérité psychanalytique en forgeant la statue immaculée de Freud.

Il aura fallu attendre plus d'un tiers de siècle pour admettre, avec l'édition de cette correspondance en 1985, que les informations élimi-

nées ne violaient pas des secrets médicaux. D'ailleurs, le moins qu'on puisse dire est que Freud n'a pas été discret. Ainsi, sur 43 de ses malades méthodiquement recensés et documentés — les seuls sur lesquels on possède des détails utilisables entre 1907 et 1939 —, nous avons des preuves comme quoi Sigmund Freud, violant les règles élémentaires de l'éthique médicale, *a rompu l'anonymat dans 100% de ces cas*, et communiqué à d'autres personnes des renseignements confidentiels issus de la relation thérapeutique regardant *plus de la moitié d'entre eux*!³⁹ Il suffit d'ailleurs de lire les correspondances, ou les récits des patients, pour se rendre compte à quel point la confiance des élèves ou des patients était inlassablement trahie par le grand médecin viennois. Carl Jung n'ignora aucun secret, Ernest Jones saura les détails de l'analyse de sa maîtresse Loe Kann, Sandor Ferenczi de la sienne, Elma Palos, Abraham Brill du pauvre Horace Frink, Ruth Mack de son futur époux Mark Brunswick⁴⁰. De même, Freud rédigea le cas de Mark Brunswick, d'une façon déguisée mais reconnaissable⁴¹. Les noms des malades pouvaient être dévoilés en public. À la société psychanalytique de Vienne, par exemple, le nom d'un patient de Freud, dont le père (Theodor Herzl, voisin du 19 Berggasse) était le célèbre fondateur du sionisme, sera révélé en réunion⁴². Il pouvait parler d'un patient à un autre malade, à des individus non concernés, à des proches ou des étrangers, et employait les confessions de ses disciples en analyse, ou les confidences de leurs maîtresses et amants, qu'il divulguait pour les manipuler ensuite. Quand ses anciens admirateurs, analysés par lui, tombaient dans l'opposition ou la disgrâce, alors les travers intimes et souffrances cachées des anciens alliés qui comptaient sur sa loyauté devenaient des armes contre les nouveaux ennemis. La fin des échanges avec Carl Jung, d'une violence inouïe au moment de leur rupture, suffit d'ailleurs à l'édification du lecteur de leur énorme correspondance sur la profondeur de l'estime que Sigmund Freud éprouvait à l'égard de ses plus précieux collaborateurs.

Plusieurs de ses cas publiés ont été reconnus de leur vivant, quelques-uns étaient proches de sa famille ou de ses amis et on pouvait discuter de leurs *secrets d'alcôve* avec une étonnante liberté.

Par exemple, quand le cas *Anna O.* — cette imposture prodigieuse qu'on présente encore comme le fondement historique du freudisme —, fut publié en 1895 dans les *Études sur l'Hystérie* de Breuer et Freud, la famille et l'entourage de la malade reconnurent Bertha Pappenheim dans Anna O. sans aucune hésitation, car «la chose était de notoriété publique»⁴³. De même, ayant rédigé son cas *Dora* en quinze jours en janvier 1901, Freud l'adressa le 5 juin suivant, sous le titre *Traum und*

Hysterie, au *Journal für Psychologie und Neurologie*. Mais Brodmann, le rédacteur en chef de la revue, lui renvoya aussitôt sa rédaction à cause de la violation du secret médical. Déjà, le psychiatre Ziehen, auquel il l'avait préalablement adressée, avait émis de sévères réserves en raison des indiscretions. L'auteur fut donc obligé de revoir sa copie, qui parut en deux parties, sous sa forme actuelle, à l'automne 1905 dans *Monatschrift für Psychiatrie und Neurologie*⁴⁴. Le freudien Patrick Mahony montre que l'anonymat de Dora n'en était pas un et que tous étaient au fait de son identité⁴⁵. Ida Bauer, alias Dora, était si aisément identifiable, y compris dans la publication définitive, qu'on peut se demander avec Max Scharnberg si ce n'était pas délibéré. Scharnberg défend l'idée que Freud livra intentionnellement des détails précis, pour une fois, afin que Dora se reconnaisse puis soit identifiée, ce qui fut le cas, et ce pour la punir de l'offense qu'elle lui fit d'abord en se rebellant contre la manipulation et la contrainte qu'il avait exercées sur elle pendant le « traitement » — dépourvu de tout effet par la faute de Dora selon Freud —, ensuite en mettant fin à leurs relations, brutalement et de son propre chef, le 31 décembre 1900⁴⁶.

Contrairement à l'affirmation des éditeurs de la première mouture truquée des lettres à Fliess, que reproduisit le servile Jones dans sa biographie — « l'auteur du présent ouvrage a pu prendre connaissance des lettres et des passages non publiés. Ils contiennent maints détails sans importance... », assurait-il⁴⁷ —, ce qui a été soustrait *est* le plus important, au point que notre vision de l'histoire de la psychanalyse se trouve irrévocablement bouleversée depuis l'édition enfin complète de ce courrier en 1985. Nous lui devons, outre des déchirements personnels, une révision dirimante des attitudes des spécialistes à l'égard du freudisme, puis un véritable bombardement de travaux dévastant ses constructions et ses mensonges, en même temps qu'un raidissement des gesticulations des thuriféraires de La Cause freudienne. Le lecteur français, qui ne peut toujours pas lire dans sa langue l'intégralité des œuvres de Sigmund Freud, est désinformé par l'absence de traduction des travaux historiques les plus importants, encore désinformé par la non-mention dans notre pays de ces *Lettres Complètes de Sigmund Freud à Wilhelm Fliess*, et toujours désinformé par l'édition préhistorique qu'il est obligé d'utiliser, celle de 1996 aujourd'hui, la septième copie conforme de l'originale de 1956 ne comportant toujours pas les modifications décisives déjà apportées en 1966 dans la *Standard Edition*, puis en 1975 dans la deuxième édition allemande⁴⁸.

NOTES

¹ Lettre du 22 décembre 1897. *The Complete Letters of Sigmund Freud to Wilhelm Fliess 1887-1904*, Jeffrey Masson éd.

² Cf. Schur (1972) : 574 sq.; Masson (1984), *passim* & 216 notes 17 et 18; et Masson (1985), introduction à *Complete Letters Freud-Fliess* : 5 sq., où l'on trouvera l'échange qui suit.

³ Lettre de Freud à Abraham, 13 février 1911, citée par Gay (1988), vol. 1 : 301. Dans l'introduction à la 1^{re} édition des *Lettres à Fliess*, cette lettre est tronquée par Ernst Kris (in *Naissance de la Psychanalyse* : 38 n2).

⁴ Carnet de M. Bonaparte, cité par Masson (1985, Introduction à *Complete Letters*), p. 9; et par Molnar (1992) in *Freud, 1939 Kürzeste Chronik* : 214.

⁵ Berthelsen (1989) : 83.

⁶ Cf. Jones, vol. 1, début du chapitre XIII.

⁷ Le mariage avait fait dire à Freud (Lettre à Fliess, 11/3/1900), narquois, que Fliess était victime d'une « Breuerisation » (*Verbreuerung*).

⁸ Lettre à Fliess, 22/6/1894. Cette lettre est très sévèrement purifiée, y compris de cette information.

⁹ Cf. Freud (1939) : *Last Will*; et Roazen (1990) pour ses commentaires.

¹⁰ Avant propos de « Naissance de la Psychanalyse, Lettres à Wilhelm Fliess, Notes et Plans (1887-1902) », trad. fr. PUF, 1956, pages V-VI.

¹¹ Lettre à Fliess 7/8/1901.

¹² Mon décompte selon Masson (1985) : *Complete Letters Freud-Fliess* (Appendix, p. 471-482). Quelques lettres de Fliess et de Freud ont été retrouvées à la bibliothèque de l'université de Jérusalem (*ibid.* : 30 n).

¹³ Ernst Kris, introduction à *Naissance de la Psychanalyse* : 1-43.

¹⁴ Cf. Wilcocks (1991) : chap. 7, qui met fin au montage. Le rêve en question est dans *L'interprétation des rêves* : 98 sq., 254 sq., et 1895, *Entwurf einer Psychologie* : p. 357 (trad. fr.). Le rêve de Freud, daté par lui du 24/7/1895 (Lettre à Fliess, 12/6/1900) ne peut pas contenir des informations relatives à la maladie de sa fille Mathilde, une diphtérie, qui aura lieu deux ans plus tard (cf. sa Lettre à Fliess 17/3/1897, bien sûr éliminée de l'édition originale).

¹⁵ Sulloway (1979) : 214 sq., et Masson, *Complete Letters Freud-Fliess* : 459.

¹⁶ Malgré les tentatives de dissimulation des fidèles (Jones, vol. 1 : 345; Schur (1972) : 278; Gay, vol. 1 : 260), cette affaire de plagiat et de mensonges éhontés, où Freud apparaît en mauvaise posture face à Fliess, est accessible depuis longtemps : cf. Ellenberger (1970) : 788; Roazen (1975) : 93 sq.; Szasz (1976) : 144 sq.; Sulloway (1979) : 223 sq.; Chauvelot (1992) : 55; Kerr (1994) : 80 sq.; et, bien sûr, l'année 1904 dans *Complete Letters Freud-Fliess* de Masson, éliminée de l'édition française.

¹⁷ Gay (1988), vol. 1 : 633.

¹⁸ Cf. Whyte (1960); Veith (1965); Ellenberger (1970); Sulloway (1979). « La guérison par l'esprit » de S. Zweig (1931) est traduit chez Belfond en 1982.

¹⁹ Lettre à Fliess, 17/12/1896 (fortement purgée).

²⁰ Lettre à Fliess, 11/2/1897 (dans la lettre datée du 8/2/1897). Ces propos ont été évacués de l'édition française. Par contre, on y trouve (*Naissance de la psychanalyse* : 170 n1) une note de l'éditeur indiquant que Freud est sur la voie de « la compréhension des phases évolutives de la libido », et que le fondateur met en doute le rôle étiologique des traumatismes sexuels subis dans l'enfance!

²¹ Cf., par exemple, Lettre à Fliess, 14/8/1897.

²² Freud (1905), *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*, préface 1920 (page 13).

²³ Freud (1905), *Drei Abhandlungen...* : 65 sq., et note 39.

²⁴ Sulloway (1979) : 303 (le titre exact du livre de Moll était *Untersuchungen über die Libido sexualis*).

²⁵ Lettre à Fliess, 14/1/1897.

²⁶ Freud (1905), *Drei Abhandlungen...* : 72-73. Dans le cas de l'homme aux loups, on trouve aussi cette découverte du grand observateur de la psychologie de l'enfant : « Les bébés ne souillent de leurs excréments que les personnes qu'ils connaissent et qu'ils aiment. Ils ne trouvent pas que les étrangers méritent cette distinction » (*Cinq Psychanalyses*, page 386 n1).

²⁷ Cf. Macmillan (1991) : 309.

²⁸ Minutes de la société psychanalytique de Vienne, séance du 11/11/1908. Cf. aussi Lettres de Freud à Jung des 8/11 et 12/11/1908, et Sulloway (1979) : 472.

²⁹ Sur ces propos, cf. Lettre de Freud à Abraham, 23/5/1909 (absente de leur correspondance, citée par Gay (1988), vol. 1 : 318), et Lettre de Freud à Jung, 16/5/1909.

³⁰ Cf. mon chapitre Léonard et les drôles d'oiseaux, et, sur le cas du « petit Hans », le chapitre Substance Clinique.

³¹ Caviardé dans la Lettre du 28/5/1888.

³² Caviardé dans la Lettre du 15/3/1898.

³³ Kardiner (1977) : 116.

³⁴ Helene Deutsch, entretiens avec Roazen (1975) : 461.

³⁵ Blanton (1971), *Journal de mon analyse avec Freud* (séance du 4/8/1937, p. 98-99).

³⁶ Young-Buehl (1994), *A History of Freud Biographies* : 159-160.

³⁷ Helen Walker Piner, *Freud : His Life and Mind*, Howell & Soskin, New York, 1947.

³⁸ Krüll (1979), *Sigmund, fils de Jacob*.

³⁹ Lynn & Vaillant (1998).

⁴⁰ Sur ces sujets, voir ici le chapitre : *Courte Chronique des Années de Plomb*.

⁴¹ En 1938 dans « Die Ichspaltung im Abwehrvorgang ».

⁴² Minutes, vol. 2, 9/12/1908.

⁴³ Hirschmüller (1978) : 213 n1. Sur le cas Anna O., voir ici le chapitre : *L'enfance de l'art*.

⁴⁴ Lettre de Freud à Ferenczi, 20/1/1909. Cf. Wilcocks (1991) : 191-192; Jones, vol. 1 : 397-398 & vol. 2 : 272-273; et Masson (*Complete Letters Freud-Fliess* : 457-458n). En affirmant avoir suivi Dora en 1899, Freud brouille les pistes dans la publication du cas en 1905 (*Bruchstück einer Hysterieanalyse*) et en 1914 (*Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung*) : c'était en fait à la fin de l'année 1900 comme l'indiquent, au jour le jour, ses courriers à Fliess.

⁴⁵ Mahony (1996) : 224.

⁴⁶ Scharnberg (1993), vol. 1 : chapitre 6. Sur Dora, voir ici le chapitre : *Substance Clinique*.

⁴⁷ Ernest Jones (1953), vol. 1 : 318-319.

⁴⁸ La « Standard Edition » anglaise (*SE vol. 1, 1886-1899 : Pre-Psychoanalytic Publications and Unpublished Drafts. Trad. James Strachey) contient une version remaniée en 1966, avec des ajouts, mais encore incomplète des courriers à Fliess.

Chapitre 3

La cause freudienne et son parrain

« Mais, dites-moi, votre Freud était névrosé jusqu'à la moelle ! »

Jean-Paul Sartre¹

CAPO DI TUTTI CAPI

Sigmund Freud a toujours exercé un contrôle dictatorial sur le contenu de l'édition de son école. Les équipes éditoriales des revues psychanalytiques étaient constituées et surveillées par lui. De même, la maison d'édition *Internationale psychoanalytischer Verlag*, fondée à Vienne en 1919, demeura sous son autorité, financée par ses proches, puis gérée par son fils Martin au début des années trente.

Dès 1910, il exige d'avoir connaissance des articles avant publication dans *Zentralblatt für Psychoanalyse*, la revue du mouvement, et ce « pour que certaines propositions puissent être éliminées d'avance » (*Lettre de Freud à Jung*, 13/1/1910). Il va effectivement supprimer des articles compromettants, censurer des paragraphes et ordonner à Carl Jung de veiller au maintien de l'orthodoxie. On doit lui ménager avant chaque parution une séance spéciale pour administrer son droit de « veto absolu » (*Lettre à Jung*, 2/5/1910)². La « franchise psychanalytique » consistant à « ne rien sacrifier aux fins de cacher la discorde aux adversaires de l'extérieur », il estime que, grâce à sa politique, son « influence sur le nouveau Zentralblatt sera illimitée » (*Lettre à Jung*, 26/5/1910). Il rassure Carl Jung sur le fait qu'il peut, lui écrit-il, « exaucer tout ce que vous demandez et supprimer ce qui ne vous plaît pas. Mon contrôle deviendra plus sévère avec le temps... » (*Lettre à Jung*, 31/10/1910). Jung, de son côté, s'autorise à réécrire les manuscrits qu'on lui confie avant parution, ou les retient pendant des mois, fait obstacle aux critiques ou empêche autoritairement la publication des réponses d'auteurs éreintés par les journaux du mouvement³.

Ayant repris des mains du dissident Alfred Adler la présidence de l'Association Psychanalytique de Vienne, Freud se considère « mainte-

nant comme l'exécuteur de la vengeance de la déesse offensée libido» et veille «aussi plus sévèrement qu'auparavant dans le *Zentralblatt* à ce que l'hérésie ne prenne pas trop de place» (*Lettre à Jung*, 3/3/1911). C'est pourquoi il fut excommunié : «Freud — en tant que dirigeant d'une église — renvoya Adler, il l'expulsa de l'église officielle»⁴, rappela Max Graf, le père du «petit Hans». Vingt-cinq ans plus tard, sa rancune tenace n'était pas retombée quand il honora la mémoire de l'apostat Alfred Adler, qui venait de mourir brutalement en mai 1936 : «Je ne comprends pas, écrit-il à Arnold Zweig, votre sympathie pour Adler. Pour un garçon juif d'un faubourg viennois, une mort à Aberdeen est une carrière inhabituelle en elle-même et une preuve de son avancement. Le monde l'a réellement généreusement récompensé pour le service qu'il lui a rendu en s'opposant à la psychanalyse»⁵.

Quand Freud se fâchera à l'automne 1912 avec l'autre renégat, Wilhelm Stekel — qui détenait depuis le départ d'Adler la responsabilité éditoriale du *Zentralblatt* —, sa faillite fut organisée sans état d'âme par Herr Professor. Estimant qu'un «rapide effondrement du *Zentralblatt* nous réjouirait tous»⁶, il incita ses fidèles de l'époque (Rank, Sachs, Jones, etc.) à retirer tous les articles prévus pour publication dans ce journal paroissial, et à fonder aussitôt une nouvelle revue officielle du mouvement. Ce qui fut fait : *Zentralblatt für Psychoanalyse* disparut rapidement sous les pieds du pauvre Stekel, et l'orthodoxe *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, bulletin consistorial contrôlé par Jones, Rank et Ferenczi, créatures de Sigmund Freud, s'y substitua.

En 1932, Sandor Rado était directeur éditorial d'*Imago* et de l'*Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, deux revues de propagande de large diffusion. Rado, alors aux États-Unis depuis 1931, s'était fait remplacer provisoirement sur le vieux continent par Otto Fenichel, et ce dernier, en partie du fait de ses sympathies bolcheviques, avait un différend avec Freud. Sigmund Freud profita alors de son absence pour prendre les affaires en main, car — écrivait-il à S. Rado toujours directeur officiel, et sans lui demander son avis — «j'ai décidé de déplacer l'équipe éditoriale à Vienne. Federn et Hartmann vont prendre en charge la revue internationale, Kris et Waelder (...) s'occuperont d'*Imago*»⁷. Sandor Rado avait la réputation d'un honnête et fidèle clinicien, et il analysa de nombreuses célébrités aux USA (Mary McCarthy, Leonard Bernstein, Benjamin Spock...). Les attitudes dictatoriales de Freud lui déplurent et, l'ayant fait savoir, il devint, en retour, définitivement «un traître».

Souvent, le Professeur octroie des bourses aux plus nécessiteux — Theodor Reik ou Otto Rank, par exemple, et puis plusieurs patients, tous assujettis à Freud —, fournit la clientèle à ses émules, protège ses disciples. Se fâcher avec lui pouvait signifier la ruine. Abram Kardiner rapporte que toute la structure économique du mouvement reposait depuis le début sur les épaules de Sigmund Freud, et que son clan était rendu tributaire de ses décisions. Il «était le dispensateur de toutes les faveurs et des patients pour tout le groupe des psychanalystes à Vienne, et c'était là à la fois une source de loyauté et de corruption (...) Il avait une quantité énorme de contrôle sur l'avancement du statut et de l'économie»⁸. Son pouvoir s'accrut encore avec la célébrité et l'exportation internationale de ses produits.

De la même manière, Freud dispose d'un droit de regard sur la parodie d'élection du président de l'IPA — l'Association Internationale de Psychanalyse fondée au printemps 1910 —, promeut les responsables des sociétés satellitaires, assure leur progression hiérarchique, prononce des destitutions, ou encore oblige ses adeptes (Rank, Ferenczi, Wittels, et d'autres) à lui lire en privé leurs sujets avant édition ou conférence. Il valait mieux ne pas avoir de pensée divergente, comme tous les hétérodoxes l'apprennent aux dépens de leur narcissisme lors de séances d'humiliation publique mémorables, inimaginables dans les milieux scientifiques, habituelles dans une secte et les régimes totalitaires. Et plusieurs auteurs ont vu leurs travaux interdits de publication pendant des années par la terrible censure freudienne.

L'infortuné Sandor Ferenczi fut victime de tout cela, et de la calomnie, pour des raisons qui n'étaient certainement pas scientifiques. Melanie Klein a subi le même empêchement, pour des motifs qui l'étaient encore moins : elle avait le tort de faire des propositions théoriques originales — fort dissidentes alors qu'elle utilisait l'Unique Méthode Freudienne fournissant la seule et suprême Vérité —, et surtout opposées à celles d'Anna, la fille du Grand Timonier. Aussi, quand Max Eitingon suggéra d'interdire la parution d'un ouvrage de la rebelle à Sigmund Freud, celui-ci répondit aussitôt que «si nous avons une bonne occasion de différer la publication du livre de Melanie Klein et finalement de le rejeter, nous devrions la saisir. Par égard pour Anna, je suis obligé d'être partial...»⁹.

Bref, l'embargo désinformatif avait été lancé par Sigmund Freud, et le mouvement psychanalytique emboîta son pas vif. D'ailleurs, les responsables des Archives Freud prendront après sa mort la précaution d'inter-

dire l'accès à l'information, dont, en principe jusqu'à l'an 2000, cet échange épistolaire avec Max Eitingon qui vient d'être cité.

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX

Dès le début du ^{xx}e siècle, les comportements sectaires des milieux psychanalytiques étaient reconnus par plusieurs observateurs — Aschaffenburg (1906), Friedländer (1909 et 1911), Hoche (1910), Boris Sidis (1910), et bien d'autres personnes que Freud dénigrera sans répondre au contenu —, avant d'être brillamment analysés par George Weisz en 1975, puis en 1976 par François Roustang quand il était encore psychanalyste¹⁰. De même, en 1919, «les médications psychologiques», une énorme compilation en trois volumes par Pierre Janet sur les psychothérapies recensant quinze années d'études, n'avait pu s'empêcher de faire le rapprochement avec le sectarisme de la *Christian Science*.

Toutefois, il faudra attendre Phyllis Grosskurth pour que l'on puisse enfin, en 1991, commencer à découvrir avec plus de détails les mœurs singulières du *Comité Secret*, dont l'existence n'avait été dévoilée qu'en 1944 par Hanns Sachs, un de ses membres. Sous l'autorité occulte de Sigmund Freud, ses élus réunissaient, de 1912 à 1927, dans «le secret le plus absolu», une véritable conspiration convaincue, comme les psychanalystes modernes, d'appartenir à une élite. Ils étaient sept initiés : Max Eitingon, Sandor Ferenczi, Karl Abraham, Otto Rank, Ernest Jones, Hanns Sachs, et puis Sigmund Freud, instigateur du *Comité* «strictement secret»¹¹. Le maître offrit à chacun une intaille antique, leur laissant le soin de monter ce bijou, signe de reconnaissance rituelle, sur une bague. Et, en 1920, quand Max Eitingon remplaça dans le groupe Anton von Freund, décédé, il hérita de l'anneau sacré de ce dernier, qui n'était pas analyste mais un riche brasseur. Les sociétaires échangeaient chaque semaine des lettres circulaires secrètes (*Rundbriefe*), dont Otto Rank s'appropriait la majeure partie lors de son départ fracassant en plein congrès de Salzbourg, le 22 avril 1924¹². Ensuite, Anna Freud, évidemment, occupa la place laissée vacante par Rank¹³.

Otto Rank, d'origine modeste et ayant connu une ascension fulgurante grâce à Freud, dut longtemps faire face aux critiques acrimonieuses et aux jalousies puériles de ses collègues, jugeant qu'il devait s'incliner pour une rectification didactique sur le divan et ainsi rentrer dans l'orthodoxie mentale, la leur — bien que ces contradicteurs ne fussent pas analysés eux-mêmes. Pour le défendre, Freud estimait au départ que son jeune affidé n'avait aucun besoin d'une analyse, et qu'il s'en était

dispensé comme lui-même depuis le début de sa collaboration à la cause. En quinze années d'intimité avec l'accusé, ça ne lui avait pas un seul instant traversé l'esprit, et eu égard à son parfait équilibre psychologique, Otto Rank, un des meilleurs éléments, ne nécessiterait *jamais* cette normalisation¹⁴. Tous pouvaient néanmoins constater que Rank, secrétaire de l'association psychanalytique de Vienne, ami personnel de Sigmund, membre du *Comité* et psychanalyste non analysé, souffrait de troubles de l'humeur et d'une phobie du contact l'obligeant à porter des gants en permanence pour se protéger des souillures et serrer les mains. Tous les membres du clan étaient psychologiquement des originaux. Mais l'essentiel étant pour Freud à ce moment le conformisme théorique et thérapeutique dans une soumission totalement aveugle, peu lui importaient les caractères spéciaux ou perturbés qui l'entouraient.

Fin 1923, Rank avait offert et dédié affectueusement à son maître l'ouvrage de sa vie «Le traumatisme de la naissance», bien convaincu que l'idée centrale était de Freud. De fait, car depuis 1910, après avoir lu le précédent livre de Rank «Le mythe de la naissance du héros» (1909), Sigmund Freud voyait dans l'horreur de la naissance le prototype de toute peur¹⁵. Certains croient toujours à ce mythe ancien, bien que les nouveau-nés auraient beaucoup de mal à mémoriser cet événement affirmé «traumatique» — la majorité étant dans le coma à leur naissance, surtout les plus traumatisés d'entre eux, sans compter l'inévitable amnésie des trois premières années apportée par l'immaturité du cerveau, qui rend impossible la fixation des souvenirs dans la mémoire événementielle. Mais les freudiens étaient dispensés d'enquête.

Freud soutenait Rank avec ardeur dans sa conviction et l'encourageait publiquement dans cette voie depuis au moins 1922. A partir du moment où le Professeur estimait que c'était là «le développement le plus important depuis la découverte de l'inconscient» et une splendide confirmation de ses points de vue, tous les freudiens retrouvaient automatiquement les fantasmes rankiens du *traumatisme de la naissance* chez leurs propres patients, alors que cette évidence ne les éclairait pas auparavant¹⁶.

Mais hélas ! comme Sandor Ferenczi, Otto Rank préconisait en plus une thérapie active, efficace et surtout brève, en laquelle Freud, après l'avoir vantée, vit bientôt un danger pour son dogme. Alors Freud changea d'avis, et ses fantasmes du *traumatisme de la naissance* s'évanouirent aussitôt magiquement chez les mêmes patients des mêmes émules, lesquels, n'attendant que ce revirement, attaquèrent incontinent, avec férocité, Rank... qui s'était trompé. Diable ! Le chef ne tolérât qu'une

pensée, la sienne; et ses prosélytes, les harpies, ne pouvaient posséder qu'une idée, la sienne.

Karl Abraham — lui-même non analysé car, suivant la voix de son maître, il n'en avait pas l'utilité —, verra aussitôt que Rank, du fait d'un conflit non résolu avec son père, était un grand malade régressant sur la voie morbide vers son stade «sadique anal» (une invention de K. Abraham) — sans l'avoir psychanalysé car Abraham, fidèle convergent, avait nécessairement raison¹⁷. Donc, Rank ne pouvait élaborer une idée divergente sans une pathologie mentale, sévère et nouvelle.

Du fait de cette opposition au Parrain, le redressement psychanalytique de Rank, naguère superflu, devint soudain un impératif catégorique, puis fut exécuté dans l'urgence par Sigmund Freud en séances intensives, quotidiennes et accélérées sous contrainte 19 Berggasse. Fin décembre 1924, désormais guéri de sa dérive mentale «exactement comme s'il avait accompli une véritable analyse», selon Herr Professor, Otto Rank dut alors rédiger des aveux forcés : sa dissension (émotionnelle) était le fruit de ses troubles névrotiques, d'une résistance infantile contre la vérité (théorique) révélée du Père. Rank adressa son incroyable lettre de contrition à tous les frères du Comité Secret, demandant leur Grand Pardon, un repentir ignoble visiblement dicté par Freud, semblable à la déposition humiliante de l'accusé d'un tribunal bolchevique. Soumis à la question de la psychanalyse, qui n'est qu'une pseudo-médicalisation de l'Aveu, l'ange Rank déchut.

Dès le lendemain de la repentance de Rank, le Grand Inquisiteur se réjouissait, auprès de Ferenczi, «de ne pas avoir accordé ma foi à quelque personne sans valeur ces quinze dernières années», et d'être «totalement dépourvu de culpabilité dans toute cette affaire»¹⁸. Freud ne cherchait pas à améliorer la condition psychologique lamentable de son ancien disciple aimé. Il fallait que Rank, rendu malheureux et influençable, servile, s'humiliât, puis avouât sa faute et la renvoyât à un trouble psychiatrique certifié, par écrit, dans le langage freudien. La santé psychologique requiert d'être en accord avec Sigmund Freud. La différence est le signe d'une anomalie mentale, ou la révélation de la nécessité d'une analyse, par définition. Dans sa maladie, Rank «ne voulait renoncer à aucune partie de la théorie dans laquelle se manifestait sa névrose»¹⁹. L'hérésie était cette névrose, dont son cerveau morbide fut lavé en quelques jours, car la psychanalyse rectifie les consciences. Tels sont ses buts : inquisition, conversion, manipulation. On appelle cela «l'analyse didactique». Et ce n'est pas gratuit.

Mais quelques temps après sa rédemption, Rank osa quitter définitivement le clan pour s'installer aux États-Unis, dans une pratique visant une efficacité thérapeutique qui ne pouvait être le freudisme, la seule vérité. Malgré sa guérison opportune de 1924 par l'analyse freudienne — qui, telle un vaccin, empêche la survenue future de déboires névrotiques, et assure la normalisation mentale —, il fut dès lors considéré comme irrémédiablement fourvoyé, irrécupérable et aliéné à nouveau.

La tradition répétera — et Sandor Ferenczi puis d'autres subiront les mêmes avanies —, que le freudisme avait perdu Rank à cause de sa folie. Une campagne de dénigrement fut entretenue par le gentil Ernest Jones qui laissa d'abord courir le bruit que son meilleur ennemi faisait fortune aux terribles États-Unis depuis 1925 grâce à des secrets de confession extorqués sur le divan à des patients, qui lui permettaient de gagner en bourse²⁰. Ensuite, Otto Rank, à la suite d'une cabale, fut honteusement exécuté en public lors d'une réunion officielle le 10 mai 1930 : traité de détraqué devant les plus hautes notoriétés du mouvement, il fut sur-le-champ exclu de l'Association Américaine de Psychanalyse et de l'Association Internationale de Psychanalyse, puis tous ses élèves durent retourner sur un divan orthodoxe pour la rectification mentale convenable²¹. Plus tard, on propagea la rumeur comme quoi Rank était mort fou dans un asile. En réalité, il fut emporté par une septicémie à 55 ans, en octobre 1939, quelques semaines après Freud.

Le hongrois Sandor Ferenczi eut droit à une mésaventure semblable. «Astrologue de cour» élevé au rang de «paladin et grand vizir secret» par le calife Sigmund Freud²², il fut un des rares élus du groupe à avoir été analysé par Lui, du moins pendant quelques heures, et resta le plus dépendant affectivement à son égard. Le grand vizir, comme d'autres, avait néanmoins bien des singularités. Il préconisait dans l'analyse de ses malades le recours à des procédés «actifs», que Freud appelait des «parties de pelotages»²³, avec contacts physiques, cajoleries et remontrances, punitions et petites fessées, caresses et gros baisers (la «Küsttechnik»), récompenses et cadeaux, et très généralement de laisser libre cours à l'expression des émotions, voire au relâchement sonore complet des sphincters si le stade anal était alors invoqué dans un retour du refoulé durant l'analyse réciproque des deux partenaires, l'un par l'autre. La psychanalyse mène à tout, à condition d'en sortir.

Le disciple préféré avait la réputation d'un grand clinicien, capable d'une profonde empathie à l'égard des malades, un des plus honnêtes, et fidèle à Freud. Mais, respectueux des patients qu'il voulait guérir à tout prix, Ferenczi accordait plus d'importance aux événements réels qu'aux

fantasmes, et fut dès lors, surtout à partir de 1932, accablé par Freud qui vit dans cette dérive objective et rationaliste un des plus terribles dangers encourus par son dogme, à juste titre. Alors, le mouvement le fit passer pour fou. Après sa disparition, en 1933, au décours d'une « anémie pernicieuse » — une maladie de Biermer que Freud puis Jones présentèrent comme une démente afin de réduire le contenu des propos hérétiques du hongrois à une pathologie mentale qu'il n'avait pas —, Ferenczi, à l'instar de Rank, fut l'objet d'une campagne de calomnies orchestrée, encore une fois, par son analysé Ernest Jones, savamment renseigné par leur maître à tous²⁴.

Mais enfin, quel est le rapport entre le freudisme et la connaissance ?

On sait que Freud rédigea de nombreux textes non pas en raison de l'importance des trouvailles qu'ils contenaient, mais parce qu'ils étaient, telle une Fatwâ lancée par un moufti, au service de la destruction de l'opposition et de la dissidence. Le catalogue des règlements de compte est copieux²⁵. Chaque nouvelle parution d'anciens fidèles — ceux qui, apostats, avaient quitté le mouvement et faisaient valoir leur indépendance sans obligatoirement critiquer le freudisme — devait, sur ordre de Freud, être réduite en miettes par les rédacteurs de l'orthodoxie de l'association viennoise, et plus tard du Comité Secret. Par anticipation, les objections ou dérives sont des attaques personnelles contre l'être aimé qui, comme telles, doivent être examinées dans la perspective d'*intentions* malveillantes à éradiquer dans l'œuf. Plus on admire Freud et on se soumet à lui, plus la cécité s'impose, plus il accorde des « droits proportionnels à la perfection de l'obéissance »²⁶ et la mort était la rançon de l'insoumission. Mais alors, le prétendu savoir freudien n'a aucune indépendance par rapport à sa personne ; il n'y a pas d'objectivité, et au sens strict, il n'est que la névrose freudienne.

La liturgie, l'idéologie, les manipulations et les comportements totalitaires des membres de cette secte restaient ignorés du fait de la rétention des informations depuis 80 ans. A lire ce qui a paru des échanges épistolaires, on est pris d'un vertige et, ainsi que l'écrivait Ernest Gellner, « on est en droit de se demander si l'on étudie l'histoire d'une association scientifique ou si l'on s'est égaré dans *Le Parrain* »²⁷. C'était, dira le psychanalyste français François Roustang, « au sens propre, une bande de délinquants, ou un gang de tueurs »²⁸, ou encore « une horde sauvage », selon les termes de Freud, dont le but était l'élimination de la concurrence de sa pensée unique.

LE MYSTÈRE MAX, DE LA HORDE SAUVAGE

Le milliardaire de la bourse Max Eitingon, après avoir financé l'expansion de La Cause et en grande partie la *Policlinique psychanalytique de Berlin*²⁹ fut, émigrant en Palestine en 1933, le fondateur de la *Hachevra Habpsychoanalitith B'Erez Israel*, la Société Psychanalytique d'Israël³⁰. Mort en 1943, il ne fut accusé d'avoir participé aux activités du NKVD-KGB qu'en 1988, par un ancien membre de la CIA, et son nom a été évoqué dans plusieurs *affaires humides* des services secrets soviétiques³¹.

Max a d'abord été cité dans l'assassinat de Trotski. En fait, l'élimination de Lev Davidovitch Bronstein, alias Trotski, fut organisée en août 1940 par Leonid Alexandrovitch Eitingon sur ordre de Bérià pour le compte de Staline. Leonid Eitingon, alias Nahum, alias Colonel Nahumov, alias Général Kotov, qui suivait à la trace Trotski depuis 1928, était un officier supérieur Oguépéou, ensuite guépéou puis NKVD, spécialiste performant pendant vingt ans des « Affaires Humides », *Mokryé Diéla* en russe dans le jargon du NKVD, l'administration lenino-stalinienne organisant la liquidation des personnes, une officine très démocratique, dont l'équivalent hexagonal fut le service des « affaires homo ». Les souvenirs de Sandor Rado, inédits et entreposés à l'université Columbia, prétendent que Max Eitingon était le demi-frère de Léonid³². Mais jusqu'à démonstration du contraire, Leonid Alexandrovitch serait un homonyme et non un membre de la famille de Max Eitingon — l'homme de l'ombre, le grand argentier du mouvement freudien.

Quoiqu'il en soit, la prohibition de la correspondance entre Freud et Max Eitingon, au moins jusqu'à l'an 2000, a de quoi faire rêver. Les informations qu'elle contient sont fort probablement politiques plutôt que psychanalytiques, pour autant que cela fasse vraiment une différence. Outre les coutumes étranges de la secte du Comité, une autre *affaire mouillée* qui défraya la chronique judiciaire avant la guerre aurait sa solution dans le courrier secret des *Rundbriefe*.

Le 22 septembre 1937, le général russe Yevguéni Karlovitch Miller, un chef des vétérans de l'armée blanche, allait rendre visite à des attachés militaires de l'ambassade d'Allemagne à Paris quand il disparut en plein jour avec son associé Skoblin. L'enquête révéla que la chanteuse exotique Nadejda Plevitskaïa était complice de son mari Nikolaï Skoblin dans l'enlèvement du Général Miller, et qu'ils étaient des agents soviétiques tous les deux. Nous sommes toujours sans nouvelles de Skoblin et du Général Miller.

Le nom de Max Eitingon fut évoqué lors du procès de décembre 1938, ce qui déclencha un scandale. Certes, Leonid Eitingon, l'officier supérieur du NKVD que j'évoquais plus haut, aurait pu être concerné par cette opération sanglante. Cependant, Max Eitingon et sa femme, qui étaient en relations étroites avec Moscou, avaient bien fréquenté leurs amis Plevitskaïa et Skoblin depuis les années vingt, leur avaient rendu visite à l'automne 1937, et notamment le 20 septembre, deux jours avant l'enlèvement. La veille de son arrestation, la chanteuse était chez Léonid Raigorodsky, le beau-frère de Max Eitingon. Dans sa déposition, Raigorodsky essaya de disculper Max, estimant qu'il y avait beaucoup d'Eitingon à Paris, sans trop s'arrêter sur le fait qu'il était le beau-frère d'un seul...

Le milliardaire Max Eitingon — qui, contrairement à ce qu'on a affirmé, n'avait pas été lessivé par le krach boursier de 1929 car il avait su placer ses œufs dans différents paniers — apparut soit comme le très généreux « mécène » de la chanteuse lascive Plevitskaïa, qu'il habillait de la tête aux pieds, soit comme un agent recrutant pour le compte des soviétiques, soit comme le financier de l'opération criminelle, ou bien tout cela à la fois. Lors de son arrestation, Nadejda Plevitskaïa refusa d'expliquer la provenance des vêtements et voitures de luxe, des milliers de francs, livres et dollars qu'elle avait en sa possession, d'une valeur considérablement supérieure à ses cachets. Néanmoins, Max Eitingon ne fut pas directement inquiété lors du procès, où Marie Bonaparte et le psychanalyste René Laforgue témoignèrent en sa faveur. Plevitskaïa fut inculpée mais, dans les tirs croisés des services d'espionnage de l'Est et de l'Ouest extrêmement nourris pendant la terreur stalinienne, et quelques mois après l'*Anschluss*, sa condamnation dépendait d'informations militaires classées. Elle devait purger une peine de 20 années, lorsqu'elle mourut en 1940, et elle emporta son secret, qui attend encore d'être éclairci dans les Archives du NKVD et dans les Archives Freud.

Peter Gay, l'historien fidèle à la Cause freudienne, est visiblement gêné par cette nouvelle affaire glauque, dont il dit n'avoir pris connaissance qu'au moment où son livre était à la correction³³. Ayant fait de nombreuses recherches minutieuses, il affirme ne pas avoir trouvé de preuve sur l'implication, qu'il juge invraisemblable mais possible, de Max Eitingon. Selon lui, les lettres d'Eitingon à Freud ne contiennent pas la moindre trace d'une collusion avec les bolcheviks à cette époque. James Rice de son côté, qui livre un résumé beaucoup plus net de l'histoire, reste prudent mais pense qu'une lettre de Freud à Eitingon datée du 12 décembre 1938, en plein cœur du procès de Nadejda Plevitskaïa, contiendrait la confirmation de cette implication de son associé, parfaite-

ment connue de Sigmund Freud³⁴. Nous devons donc attendre la publication de cette correspondance interdite, des *Rundbriefe*, ou à défaut celle des documents soviétiques pour en avoir le cœur net.

On ignore aussi d'où provenaient les fonds qui servaient au Comité à financer des actions occultes programmées pour assurer en Europe la propagande, empêcher les risques de sédition, affilier et inféoder les sections locales comme en une sorte de *Komintern*.

Psychanalyste de tragédie, d'abord jouet des relations entre Freud et Jung, puis personnage clef de la politique du mouvement et du Comité, Sabina Spielrein deviendra un « sous-marin » télégué par le Comité.

Avant la première guerre mondiale, il était clair que Carl Jung mentait à Freud dans ses courriers sur ses relations insolites avec Sabina Spielrein, sa pathétique patiente, comme sur de nombreux autres faits d'ailleurs. Sabina Spielrein fut hospitalisée à dix-neuf ans dans le célèbre établissement psychiatrique Burghölzli, en Suisse, où Jung, alors médecin chef âgé de trente ans, commença son traitement. Il en fit aussitôt sa maîtresse. Informée par une lettre anonyme de l'épouse de Jung, la mère de Sabina s'efforça de convaincre celui-ci d'y mettre fin avec dignité. Mais il refusa, en lui répondant que cette relation « thérapeutique » échappait aux règles morales ordinaires du rapport entre un médecin et sa malade, car la jeune femme ne lui versait pas d'honoraires pour ses soins... Sigmund Freud prit alors l'influencable Sabina Spielrein sous sa protection, l'admit à la société psychanalytique de Vienne en 1911, puis en analyse (1913-1914). Enfin, la rupture entre Jung et Freud étant consommée, elle devint une psychanalyste dévouée à sa cause et participa à l'exportation européenne du freudisme.

En 1921, la société psychanalytique de Genève avait le tort de son indépendance par rapport à Vienne et à l'Association Internationale de Psychanalyse, qui avaient déjà perdu le groupe de Zurich avec la défection de Carl Jung. Alors, Spielrein tenta sur commande une prise de contrôle en Suisse mais, perçue par les responsables locaux comme un « nonce apostolique prenant possession de son diocèse » — selon Pierre Bovet, qui tenait le petit groupe helvétique avec Edouard Claparède —, elle aboutit à un désastre et le groupe de Genève dut se dissoudre³⁵. Elle essaya, vainement aussi, de psychanalyser le psychologue Jean Piaget, qui la quitta brutalement au bout de quelques séances, puis garda ses distances; mais il demeura membre de la Société Psychanalytique de Genève jusqu'à sa mort en 1980³⁶.

Sabina Spielrein, fusillée par les Allemands en juillet 1942 avec ses deux filles, avait déjà perdu son mari, puis trois frères dans les camps de la mort de Staline durant les années trente³⁷. Elle a laissé trois caisses de documents secrets : la première fut découverte en 1977 à Genève, dans le Palais Wilson à l'Institut Rousseau où elle enseigna la psychanalyse en 1923 avant de partir à Moscou, la seconde dans les archives familiales de Claparède, et la troisième dans les archives personnelles du gendre de Claparède, le professeur de neurologie Georges de Morsier. Une petite partie seulement de ces documents a été rendue publique, avec moult précautions³⁸. Ce qui est accessible est déjà consternant pour la psychanalyse et ses inventeurs, alors nous attendrons le reste, là aussi, pour prononcer un jugement au regard de l'histoire.

Il ne fait pas de doute que la portion la plus importante de l'iceberg du Comité Secret demeure encore à explorer, d'autant que les *Rundbriefe* ultra-confidentielles, en dehors de courts extraits, n'ont jamais été publiées, ni les circulaires antérieures à 1927, ni celles qui reprirent fin 1932 à l'initiative d'Ernest Jones et d'Anna Freud. Au moins cinq cent vingt courriers furent échangés de 1920 à 1935 entre les protagonistes de La Cause — car, suivant Sigmund Freud et Ernest Jones, on dit aujourd'hui encore La Cause («die Sache»), parlant du freudisme comme autrefois du maoïsme —, ce qui représente plus de 2.000 pages entreposées dans l'ombre³⁹. Les autres courriers entre les sept mercenaires du Comité ont été généreusement expurgés, n'ont jamais paru, ou sont interdits. Comme les autres historiens, Phyllis Grosskurth se voit obligée de regretter toutes ces restrictions grotesques, dont la levée est indispensable à une histoire «basée sur les faits plutôt que la mythologie, les commérages, et les rumeurs qui ont gâché tant d'écrits sur Freud»⁴⁰. Déjà, en 1986, sa biographie de Melanie Klein était incomplète car elle n'avait pu accéder à la correspondance de Sigmund Freud avec Karl Abraham et avec Joan Rivière, sous embargo à la Bibliothèque du Congrès de Washington, suite à l'interdiction personnelle de K. Eissler⁴¹.

Je rappelle que des *Minutes* — transcriptions des enregistrements historiques des débats de la Société Psychanalytique de Vienne, ancêtre du Comité —, seules les premières années (1906-1915, puis des fragments de 1915 à 1918) nous sont parvenues, très édulcorées par son secrétaire Rank, et qu'il manque les vingt dernières⁴². Dans le volume 4 des *Minutes*, l'avant-dernière séance retranscrite est du 19 novembre 1918, et on saute tout à coup à celle du 20 mars 1938 : il manque ici vingt ans. «Nous possédons également les Minutes des séances tenues de 1918 à 1933, mais elles sont sans grand intérêt...», rapporte dans son introduction Hermann Nunberg, l'éditeur fidèle à la cause⁴³. Par ailleurs,

de fréquentes et fortes coupures ont été signalées. Les documents sont nécessairement accessibles, qui permirent par exemple de publier *De la genèse du fétichisme*, une conférence de Freud à la Société Psychanalytique de Vienne le 24 février 1909, absente de cette édition et pourtant consignée⁴⁴. La disparition de l'attaque iconoclaste contre Anna Freud en 1922 a déjà été signalée, comme l'offensive malhonnête du 11 novembre 1908 contre Albert Moll. De même, une discussion importante de Freud, le 29 janvier 1913, sur ses relations avec Wilhelm Fliess a été écartée⁴⁵. Et il ne faut pas oublier les contrefaçons des traductions américaine et française, par exemple dans l'exposé de Freud le 1^{er} décembre 1909 sur *Léonard de Vinci*.

Les mœurs et coutumes de la société psychanalytique de Vienne, de l'Association Psychanalytique Internationale et de ses différents satellites, puis du Comité, demeureront hermétiques aussi longtemps que les dossiers resteront inaccessibles au commun des historiens. Nous ne saurons rien des vendetta, crêpages de chignons, enquêtes inquisitoriales, rapports secrets des procédures d'excommunication, manœuvres d'intimidation, de normalisation et de bannissement, des procès en épuration qui se sont succédés depuis leurs fondations. Et sur ce qui s'est réellement passé, «un jour peut-être en saurons nous davantage, quand l'IPA voudra bien livrer ses archives»⁴⁶.

NOTES

¹ Propos de Sartre au psychanalyste Jean-Bertrand Pontalis (in Jean-Paul Sartre, *Le scénario Freud*, p. 16).

² Cf. aussi Freud (1914), *Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung* : 124.

³ Cf. *Correspondance Freud-Jung*, par exemple, p. 684 n4.

⁴ Max Graf, «Reminiscences of Professor Sigmund Freud», *Psychoanal. Quarterly*, 1942, II : 267. Max Graf quittera la société psychanalytique de Vienne aussitôt après la réunion du 11 novembre 1908, celle où le clan s'attaqua à Albert Moll.

⁵ *Lettre de Freud à Arnold Zweig*, 22/6/1936, exclue de leur correspondance (non signalé), citée par Jones, vol. 3 : 238.

⁶ *Lettre de Freud à Jones*, 8/11/1912.

⁷ *Lettre à Sandor Rado*, 10/5/1932, citée par M. Molnar in *Freud 1939, Kürzeste Chronik* : 126.

⁸ Kardiner (1977) : 121, cf. aussi Sulloway (1991) : 270-271, et Roazen (1975) : 382-383.

⁹ *Lettre de Freud à Eitingon*, 3/8/1931 (in *Freud 1939, Kürzeste Chronik* : 102).

¹⁰ Cf. Ellenberger (1970) : 793-794 & 802-803, 806; Sulloway (1979) : 460 sq. & 480 sq.; Friedländer (1911); Jurjevich, Ratibor-Ray M. (1915) : *The Hours of Freudism, a study of Brainwashing* (Crane publ., 1985); Weisz (1975); Roustang (1976). Dominique

Frischer (1977), bien qu'analysée, n'hésite pas à qualifier de *Mafia* la nomenclatura freudienne de France.

¹¹ Cf. la *Lettre de Freud à Jones du 1^{er} août 1912* et les suivantes.

¹² Grosskurth (1991) : 172.

¹³ Rundbrief de Berlin, 26/11/1924, mentionnée par Jones, vol. 3 : 84.

¹⁴ Rundbrief de Freud, 15/12/1922, citée par Grosskurth (1991) : 114.

¹⁵ Freud (1910), *Beiträge zur Psychologie des Liebesleben 1 : Über einem besonderen Typus der Objektwahl beim Manne*.

¹⁶ Cf. Roazen (1975) : 392 sq.; Sulloway (1979); Grosskurth (1991) : 143.

¹⁷ *Lettre d'Abraham à Freud*, 20/10/1924.

¹⁸ *Lettre de Freud à Ferenczi*, 21/12/1924 (citée par Grosskurth (1991) : 161). Cet épisode est dans Grosskurth (1991) (chap. 10) et la lettre inouïe de Rank (du 20/12/1924), *ibid.*, p. 158 sq.

¹⁹ *Freud à Ferenczi*, 24/4/1926.

²⁰ Grosskurth (1991) : 184.

²¹ Roudinesco & Plon (1997) : 278.

²² *Lettre à Ferenczi*, 13/12/1929.

²³ *Lettre de Freud à Ferenczi*, 13/12/1931, citée par Jones, vol. 3 : 188, et par Grosskurth (1991) : 201.

²⁴ Cf. Chauvelot (1992); Grosskurth (1991); mais surtout Masson (1984). La maladie de Biermer donne souvent des désordres neurologiques, mais la démence n'est pas systématique. Ses écrits et les témoignages permettent de penser que Ferenczi conserva son jugement jusqu'à la fin.

²⁵ Sulloway (1979), *passim*.

²⁶ Roustan (1976) : 25.

²⁷ Gellner (1985) : 148.

²⁸ Roustan (1976) : 14.

²⁹ Polyclinique et non polyclinique, car c'était la clinique du *peuple*, aux pratiques non éclectiques. Cf. *On forme des Psychanalystes*.

³⁰ Société Psychanalytique d'Israël, 74 membres IPA en 1992.

³¹ Dziak, J.J. (1988), «Chekisty : A history of the KGB», D.C. Heath & Co.; Schwartz, S., «Intellectuals and assassins-Annals of Stalin's killerati», *The New York Times Book Review*, January 24, 1988 : 3; Robert Conquest, «Max Eitingon, Another view», *The New York Times Book Review*, July 3, 1988 : 22; Peter Gay : «Stalin's killerati», *The New York Times Book Review*, March 6, 1988 : 2 & 33, Max Eitingon : «Further views», *The New York Times Book Review*, September 11, 1988 : 37; et *The International Bulletin of Political Psychology* (IBPP), vol. 4, N° 22, 5/6/1998 ([http : //www.pr.erau.edu/~security/archive/no22vol4.html](http://www.pr.erau.edu/~security/archive/no22vol4.html)).

³² Selon Roudinesco & Plon (1997) : 873, qui n'accréditent pas cette affirmation de Rado. Sur l'assassinat de Trotski, cf. Andrew & Gordievsky (1990), *Le KGB dans le Monde* : 161 et 173 sq.; Robert Conquest (1990), *La Grande Terreur* : 908-911.

³³ Gay (1988), vol. 1 : 645-648 (essai bibliographique du chapitre 4).

³⁴ Rice, James (1993) : 227 sq. et 231.

³⁵ Cf. Kerr (1994) : 493-494.

³⁶ Kerr (1994) : 495-496.

³⁷ Kerr (1994) : 478.

³⁸ Cf. Aldo Carotenuto (1981). Et surtout Kerr (1994).

³⁹ Cf. *Correspondance Freud-Jones* : 467 n2. Ces Rundbriefe — dont la première, de Ferenczi, est datée du 20/9/1920 —, sont entreposées à l'université de Columbia (Butler Library, Columbia University, New York); voir aussi : Library of Congress (Washington,

DC), et, en Angleterre : Archives of the British Psycho-Analytical Society (London), Sigmund Freud Copyrights Ltd (Wivenhoe).

⁴⁰ Grosskurth (1991) : 229.

⁴¹ Grosskurth (1986), *Melanie Klein. Son Monde et son œuvre* : 8.

⁴² Cf. *Minutes*, Nunberg & Federn (Eds), 4 volumes.

⁴³ *Minutes*, vol. 1, introduction : 10.

⁴⁴ *Minutes*, vol. 2 : 163; la conférence sera publiée 80 ans plus tard dans *Revue Internationale d'Histoire de la Psychanalyse*, 1989, n° 2 : 423-437.

⁴⁵ Cf. Sulloway (1979) : 219 et 219n.

⁴⁶ Roudinesco (1994), vol. 2 : 352-353.

Chapitre 4

Une courte chronique des années de plomb

«Les patients c'est de la racaille»¹, «je leur tor-
drais bien le cou, à tous»²; «sachez, en effet,
que, dans la vie, je suis terriblement intolérant
envers les fous, n'y découvre que ce qu'ils ont
de nuisible»³, et «le mieux est de les mettre sur
un bateau et de les expédier, ils ne méritent pas
le temps que nous leur donnons»⁴

Aménités de Sigmund Freud.

UNE CAUSE LÉGITIME DE DÉCÈS ?

Le mauvais sort accable l'entourage des freudiens.

En premier lieu, il y a des drames familiaux. Sigmund Freud perd sa fille Sophie, emportée à 27 ans par la grippe espagnole en janvier 1920⁵, puis trois ans plus tard, le fils de celle-ci (Heinz Halberstadt, dit «Heinerle», qu'il adorait) est foudroyé par la tuberculose dans sa 5^e année, quelques mois après la première opération du cancer de la mâchoire de son grand-père.

Et puis viennent les disparitions brutales sur lesquelles règne un silence souvent épais. Maria Freud, la sœur de Sigmund, surnommée «Mitzi», était mariée à Moritz Freud, un parent éloigné. Elle avait un garçon, et trois filles que leur oncle Sigmund diagnostiqua vite⁶ comme toutes hystériques, surtout la dernière, Martha appelée «Thom», qu'il décréta «sévérement hystérique» dès l'âge de 5 ans 1/2, plus tard talentueuse dessinatrice mais «plus qu'à moitié folle». Theodor («Teddy») — le fils de «Mitzi» — se noiera en 1923 à 18 ans, dans des circonstances très obscures. Jankev Seidmann — le mari de Martha «Thom» — se suicidera en 1929⁷, et sa veuve se laissera mourir l'année suivante, à 37 ans.

La nièce de Freud, Caecilia — seule enfant qui restait à sa sœur Rosa Graf, veuve qui avait déjà perdu Hermann, son fils de 20 ans en 1917 —, s'empoisonnera avec du véronal à 23 ans, le 18 août 1922, jour du 87^e

anniversaire de la mère de Sigmund, au domicile de celui-ci, 19 Berggasse à Vienne⁸.

Une part infime de la correspondance de Freud avec son meilleur ami d'enfance Eduard Silberstein nous est parvenue⁹. Dans ce qui a été publié, des historiens ont déploré une lacune entre 1881 et 1910, dont Anna Freud serait responsable. Ils le regrettent car au moins un événement d'importance s'est déroulé pendant cette période. Pauline, la jeune épouse d'Eduard, était atteinte d'une dépression, et son mari l'adressa de Roumanie à Sigmund Freud vers 1890 pour un traitement psychologique. La seule information que nous ayons est que, le jeudi 14 mai 1891, Pauline Silberstein se jeta du troisième étage dans la cage de l'escalier de l'immeuble où se trouvait le cabinet de Freud à l'époque, 8 Maria-Theresienstrasse à Vienne, dans la *Sühnhaus* (maison de l'expiation), ainsi nommée parce que l'édifice était construit sur les décombres du Ringtheater, ravagé par un incendie qui avait fait 500 morts le 8 décembre 1881¹⁰.

Au suicide de Pauline Silberstein en 1891, à celui de Caecilia Graf, s'ajoute un long cortège de morts violentes par autodestruction parmi les premiers analystes, dont la plupart avaient été choisis et formés avant la seconde guerre mondiale par Freud et ses premiers élèves. Et il faut encore compter leurs patients.

La fidèle Helene Deutsch et plusieurs freudiens tiennent leur maître pour directement responsable de la tragédie d'un des cas les plus célèbres de suicide d'un disciple, celui de Viktor Tausk, bien que les cerbères aient tenté d'étouffer l'affaire sous le contrôle d'Anna Freud. Fin 1918, Viktor Tausk avait demandé une analyse à Freud, qui refusa puis l'adressa à Helene Deutsch, plus jeune que lui et elle-même en formation 19 Berggasse depuis trois mois seulement. Freud renonça à cette analyse car Tausk, brillant, trop indépendant, entra en compétition avec lui sur son terrain de chasse et semblait lui voler ses idées. En outre, il en avait peur : « il va me tuer ! », dira-t-il au psychanalyste Ludwig Jekels qui voulut connaître les raisons de son refus¹¹. Il est clair que les renseignements rapportés ensuite sur le divan par Helene Deutsch à Freud, six heures par semaine, au sujet de Tausk qu'elle analysait, également six séances par semaine à partir de janvier 1919, jusqu'à ce que Freud l'obligeât autoritairement à interrompre cette analyse de Tausk, précipitèrent la fin de ce dernier : il se pendit et se tira simultanément une balle dans la tête le 3 juillet suivant¹². Et Paul Federn dira « que nous n'ayons pu conserver Tausk est notre honte »¹³.

S'affichant avec les manières et la barbe du prophète — tel Theodor Reik, qui rajoutait au style et au costume le gros cigare de même marque (« phallique » s'il n'est pas entre les lèvres du fondateur), ce qui lui valut le sobriquet de « simili-Freud » —, Paul Federn était devenu dès 1903 « l'Apôtre Paul ». Après la défection de Rank en 1924, Sigmund Freud lui confia la responsabilité des *Minutes* de la Société psychanalytique de Vienne, puis de la clinique psychanalytique de Vienne, et il fut adjoint en 1926 à la direction de l'*Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*. Non analysé, Federn était réputé pour la fréquence élevée des suicides parmi ses patients, dont la nièce de Sigmund Freud, Caecilia Graf en 1922, ou la nièce de Bertrand Russel, l'analyste Karen Stephen. L'histoire prétend que ses collègues, y compris Freud, lui envoyaient les cas les plus rebelles. Paul Federn s'est tiré une balle dans la tête, en 1950. Et en 1956, Ernest Jones affirma à Edoardo Weiss, analysé par Paul Federn, que ce dernier avait mitraillé le portrait de Freud avant de diriger l'arme contre lui-même¹⁴.

Entre 1902 et 1938, une dizaine des 149 membres de la société psychanalytique de Vienne se sont suicidés, et sur les 307 adhérents de l'association internationale de psychanalyse à l'époque, 25 au moins se sont donnés la mort. Viktor Tausk, Wilhelm Stekel, Otto Gross, Max Kahane, Herbert Silberer, Johann Honegger, Karl Schrötter, Edward Bibring, Karl Landauer, Monroe Meyer, Martin Peck, Tatiana Rosenthal, Karen Stephen, Clara Happel, Eugenia Sokolnicka et son analysée Sophie Morgernstern, Paul Federn et plusieurs de ses analysés, puis d'autres se sont suicidés à un moment ou à un autre, après avoir été considérés comme de fidèles et très remarquables psychanalystes¹⁵.

La liste n'est pas close. On pourrait ajouter bien d'autres noms parmi les analysés, des patients d'Alfred Adler (par exemple son ami Adolf Joffe, proche collaborateur de Trotski), de Jung, de Melanie Klein, de Donald Winnicott, de Lacan, et de leurs élèves. Bruno Bettelheim s'est bien suicidé, mais contrairement à ce qu'on croit, il n'était ni analysé ni psychanalyste¹⁶. Et plusieurs notoriétés du mouvement se sont laissés mourir (Geza Roheim par exemple).

A la suite du suicide de Johann Honegger le 28 mars 1911 par injection de morphine concentrée, Freud écrivit à Jung « je suis frappé de ce qu'en fait nous consommons beaucoup de personnes »¹⁷. Effectivement.

Dans la population générale, le taux de suicides varie selon les époques, les âges et les sexes. Mais les enquêtes suicidologiques estiment que, sur 100.000 adultes, 10 à 30 individus mettent volontairement fin à leurs jours. Sachant que sur les 350 psychanalystes officiellement

recrutés en Europe centrale avant la seconde guerre mondiale, plus d'une vingtaine se sont suicidés, on peut, en étant indulgent, considérer cette fréquence de 20 sur 350, contre disons 20 sur 100.000 dans la population générale, comme une anomalie épidémiologique fort inquiétante. C'est en tout cas une énigme chez des gens supposés soigner des malades mentaux, même en ignorant les extravagances de caractère, les dérangements psychologiques patents d'une étonnante fréquence, ou l'incidence des toxicomanies létales dans leurs rangs. Ce qui est moins surprenant dans la logique du système politique freudien est la dissimulation des évidences, ou leur minimisation quand celles-ci sont évoquées.

L'anthropologue Abram Kardiner, analysé par Freud, raconte dans ses souvenirs que lors d'une discussion avec Monroe Meyer et avec Sigmund Freud à propos du suicide récent de deux psychanalystes de Vienne, *Herr Professor* les regarda avec malice et dit : «Eh bien, le jour n'est pas loin où l'on considérera la psychanalyse comme une cause légitime de décès»¹⁸. Le jeune analyste Monroe Meyer, qui avait droit à six séances hebdomadaires avec Sigmund Freud, ne put faire connaître son avis sur un tel cynisme : il se suicida à son tour.

FREUD MUSEUM, 20 MARESFIELD GARDENS

Ruth Mack-Brunswick bénéficia pendant 16 ans (1922-1938) avec Freud, à Vienne puis à Londres, à une des plus longues analyses répertoriées, en dehors de leur célèbre patient commun, *l'Homme aux Loups*, qui détient le record avec près de 70 ans de psychanalyses aussi inefficaces. Sans doute était-elle plus perturbée que son malade, «*der Wolfsmann*». Pendant son analyse personnelle, son frère David Mack et son mari Mark Brunswick étaient sur le même divan, pas au même moment, et le trio assurait alors 60 % des honoraires de Freud. Après Freud, Ruth sera à nouveau analysée par Hermann Nunberg — le mari de Margarethe, nièce d'Ida Fliess, lequel psychanalyisa aussi au passage la jeune sœur de Mark Brunswick, époux de Ruth. Mais, gravement alcoolique et toxicomane depuis le milieu des années trente, Ruth Mack-Brunswick mourra prématurément en 1946 après avoir abusé de toxiques, malgré ses analyses interminables¹⁹.

Ruth Mack-Brunswick fut également l'analyste du célèbre psychiatre américain Karl Menninger, qui la voyait s'endormir pendant son analyse²⁰, de Max Schur, le médecin personnel de Freud, de Robert Fliess, fils de Wilhelm, de l'actrice Myrna Loy, de la critique littéraire Diana Trilling, de bien d'autres... La fille de Ruth hérita de l'anneau

sacré du Comité; et les coffres secrets de la *Library of Congress* recèlent, encore pour longtemps, une malle entière de documents personnels qu'elle avait cédés à son amie Marianne Kris, comme les interviews de David Mack — le frère de Ruth, devenu psychanalyste — enregistrés par Eissler mais interdits de consultation jusqu'en 2013²¹...

Les échanges de patients étaient courants entre les analystes. Alors aux États-Unis au milieu des années cinquante, Marianne Kris — encore une nièce d'Ida Fliess —, devint entre autre la psychanalyste de Norma Jean Baker, née Mortenson en 1926, plus connue sous le nom de Marilyn Monroe. Marilyn Monroe consomma autant de psychanalystes que de partenaires amoureux, et des meilleurs. Déjà en 1947, la lecture de la *Traumdeutung* avait enchanté Marilyn, car le rêve de nudité, du chapitre 4, lui avait révélé son désir de se dénuder, à son grand étonnement. Marianne Kris l'analysait depuis un an, lorsqu'en août 1956 l'actrice dut honorer une invitation à Londres pour un tournage. Elle amena ses problèmes psychologiques en Angleterre, et Marianne Kris, des États-Unis, passa la main à son amie Anna Freud, qui psychanalyisa Marilyn Monroe en jouant aux billes avec elle chaque jour. Était-ce le «transfert»? Toujours est-il que la descendante du Professeur, digne et raide fil à plomb, détecta dans le mouvement de va et vient des billes de verre, ces miniatures boules de cristal, «la peur des hommes», et puis un puissant «désir de contact sexuel»²². Stupéfiantes interprétations! On ne sait si le désir s'adressait à un homme ou à une femme. Mais le traitement «dynamique» fut expédié en une semaine grâce à la révélation. La pulpeuse vedette allait beaucoup mieux et put enfin se présenter, toujours en retard, devant les caméras et les hommes. Et ainsi fut tourné *The Prince and the show-girl* qui parut sans grand succès sur les écrans en 1958.

Marilyn Monroe revint aux USA et, ayant adressé à Anna Freud un gros chèque pour ses bonnes œuvres, reprit son analyse avec Marianne Kris pendant trois mois, après quoi elle fut hospitalisée en milieu psychiatrique. Ralph Greenson, psychanalyste formé à la vieille école de Vienne, prit la relève, mais il fut l'un des derniers à avoir parlé à la malheureuse la nuit de sa mort à 36 ans, le 5 août 1962.

Anna Freud et Dorothy Burlingham, toutes deux analysées par Sigmund — cette dernière, issue de la riche famille des joailliers Tiffany, le fut pendant douze ans (après l'avoir été par Theodor Reik de 1921 à 1927), et s'était, sur les conseils de Freud, séparée de son mari mélancolique qui se suicida en 1938 en sautant du 14^e étage —, vécurent

ensemble, à partir de 1925, plus de cinquante ans, d'abord à Vienne, ensuite en Angleterre, et en Irlande les week-ends.

Anna psychanalysa avec ténacité les quatre enfants de Dorothy Burlingham, lui demandant des honoraires de 20 dollars par séance pour chacun. Cependant, bien des années plus tard, Robert, le fils aîné de Dorothy, qui avait depuis longtemps des problèmes avec l'alcool, se coucha dans le lit de son ancienne psychanalyste Anna Freud, en l'absence de celle-ci, et puis s'empoisonna aux somnifères un dimanche de 1970, au cours d'une crise d'asthme dit-on²³. Sa sœur Mary (Mabbie, mariée avec le psychanalyste Simon Schmiderer), que la descendante du prophète présentait comme son cas le plus réussi bien que celle-ci eut des perturbations mentales toute sa vie, se suicidera à son tour en 1974 à la même adresse, 20 Maresfield Gardens, lieu hautement symbolique à Londres²⁴.

Aussi Paula Fichtl, domestique des Freud pendant 53 ans, pouvait-elle trouver curieux « que tant de patients de Mademoiselle et de Monsieur le Professeur se soient suicidés »²⁵. Mais la modeste servante ne voyait « rien d'anormal à ce que les enfants de Dorothy Burlingham soient psychanalysés par Anna Freud, qui, en fin de compte, est l'amante de leur mère, qui, à son tour, est psychanalysée par Freud, lequel avait, de son côté, psychanalysé sa propre fille »²⁶. Anna Freud — « la vraie foi » qu'on a aussi qualifiée de vierge sacrée ou de vestale —, n'aurait eu aucune relation amoureuse masculine. L'homme de sa vie était son père. Toutefois, selon sa biographe qui n'exclut pas l'homosexualité, son rapport avec Dorothy Burlingham se réduisit à une indéfectible mais platonique amitié²⁷. Fort curieusement, les lettres d'Anna Freud à sa grande amie Dorothy sont écartées des regards, ce qui ne permet pas d'éteindre les rumeurs persistantes sur les rapports des deux femmes²⁸. Bizarre. Et les souvenirs de Paula Fichtl sur Martha Bernays sont également interdits à la Bibliothèque du Congrès par mention spéciale de la main d'Eissler, qui les avait enregistrés²⁹. Vous avez dit bizarre ? Les courriers entre Freud et sa fille sont toujours inaccessibles. Enfin, la correspondance de Freud commencée au début des années 1880 avec sa femme Martha (décédée en 1951) est réduite à 93 lettres, dans l'ensemble anodines, et il en reste *plus de neuf cents*, toutes conservées sous clefs à la bibliothèque du Congrès, qui ont paraît-il une importance historique primordiale³⁰. Ce qui revient à constater que seulement 10 %, à peu près, de ces missives sont accessibles au manant. Comme c'est étrange ! On comprend mieux les intérêts de cette dissimulation pour le freudisme en lisant Han Israëls — qui put avoir accès à 300 des lettres de fiancé (*Brautbriefe*), entre Freud et Martha — qui dévoile les mensonges

de son créateur dans de bien sombres affaires aux origines de la psychanalyse³¹.

LES ICONOCLASTES ET L'AMOUR DE TRANSFERT

L'idée d'une liaison entre Sigmund Freud et sa belle-sœur, Minna Bernays, n'est toujours pas éclaircie. La jeune femme, célibataire, s'est installée définitivement 19 *Berggasse* chez la famille Freud l'année même de la naissance de la psychanalyse, en 1896. Elle resta très proche, physiquement et intellectuellement, de son ami et confident Sigmund jusqu'à la fin, pendant quarante-trois ans³². Dans l'appartement de Vienne — sonore, parcouru par les courants d'air, et qui comportait un choix de 17 pièces —, elle devait par exemple traverser la chambre contiguë de sa sœur Martha et de Sigmund, unique passage pour aller dans la sienne ou dans la salle de bain. Elle voyagea, seule et souvent, avec lui pendant leurs longues vacances d'été. Minna, que Sigmund son beau-frère appelait « mon trésor », aurait fait une confidence précise sur une relation extra-conjugale à Carl Jung, lequel gardera le secret pendant cinquante ans, jusqu'à un entretien privé avec John Billinsky, en 1957, dont le contenu ne fut rendu public qu'en 1969. La mythologie a fait de Freud un homme très prude et conventionnel, superstitieux et austère, et une aventure adultère est, *a priori*, peu probable. D'un autre côté, Jung n'était pas plus fiable que Freud, et la famille du médecin suisse continue également d'empêcher l'accès à ses documents personnels³³. Cependant, des textes autobiographiques du Viennois semblent, confrontés à plusieurs témoignages, étayer l'affirmation de Carl Jung. Freud, ce héros, fut-il bigame ?

Les relations affectives entre ces êtres pathétiques ne devraient fondamentalement intéresser personne, à part les amateurs de ragots et d'exploits journalistiques. Le problème n'est pas la vie privée de Sigmund Freud, sans pertinence et proprement futile pour autant qu'elle ne débouche pas sur de nouvelles inventions cosmétiques et ne se confonde pas, encore, avec ses productions intellectuelles. L'important est surtout l'honnêteté des successeurs dont il est permis de douter au regard du passé des fondateurs. L'essentiel est d'abord la discordance entre leurs propos et leurs comportements, que l'on appelle le mensonge quand on est aimable, double langage si l'on fait de la politique, et puis la suppression de l'information destinée à dissimuler le mensonge, ce que l'on nomme la désinformation quand on reste courtois, falsification si l'on est réaliste. La vraie question est de savoir pourquoi la totalité de la correspondance sur la période cruciale, après le 27 avril 1893 jusqu'au 25

juillet 1910, avait disparu en 1989 lorsque l'abondant courrier entre Minna Bernays et Sigmund a été rendu disponible à la bibliothèque du Congrès et pour consultation visuelle seulement ?³⁴ Qui l'a retirée du lot accessible au public cinquante ans après la mort de Freud ? Pourquoi le détournement a-t-il porté uniquement sur les courriers de cette période ?

Selon Albrecht Hirschmüller, d'habitude sérieux et bien renseigné, il n'y aurait pas de lacune dans ce courrier et une affaire sentimentale entre Minna et Sigmund est impossible³⁵. Nous pouvons le croire sans hésiter. Mais le catalogue du Freud Museum de Londres fait bien état de courriers référencés durant cette période, et les lettres auraient été subtilisées d'un coffre-fort familial, puis séparées du lot, avant l'envoi de la correspondance Minna-Sigmund vers le stock de Washington³⁶. Pour quelles raisons ces lettres secrètes sont-elles encore prohibées dans le mystérieux *Container Z3* de la section des manuscrits à la bibliothèque du Congrès, dont Frederick Crews³⁷ est obligé, en 1994, de signaler l'existence et de rappeler son contenu tabou au directeur des archives S. Freud (Harold P. Blum) et au secrétaire trésorier des archives et ex-président de l'American Psychoanalytic Association (Bernard L. Pacella), lesquels font semblant de l'ignorer ?

Pourquoi tout ce tapage nerveux ? Si, comme l'affirment les proches de Freud, ces lettres ne concernent en rien l'intimité du héros, pourquoi ne sont-elles pas publiées pour en finir avec les rumeurs sordides ? Ou bien ne s'agit-il pas, tout simplement, de protéger la doctrine, et non des personnes, contre des révélations mortelles de plus grande importance ? Sinon, il est permis de penser que ce qu'il convenait d'effacer est une nouvelle preuve que Freud fut bonnement un homme comme un autre, et non pas le personnage héroïque, pur et virginal, que la mythologie a essayé de construire.

Aussi longtemps que les documents ne seront pas accessibles, toutes les interprétations demeureront permises, la plus argumentée étant celle de Peter Swales selon lequel Freud aurait accompagné Minna en Italie durant l'été 1900 pour qu'elle s'y fasse avorter³⁸. Mais on ne doit pas interpréter sans être analyste et sans autorisation freudienne. Horrifiée par ce qu'elle conçoit comme « un délire d'interprétation » de Swales, une publication récente y voit « un fantasme majeur de l'historiographie révisionniste et antifreudienne »³⁹.

Doit-on rappeler que les premiers analystes ne se sont pas distingués par des scrupules dans la consommation sexuelle de leurs patients sur le divan, quand ils ne furent pas d'un cynisme, d'un manque d'empathie et de compassion tels qu'on n'aurait jamais hésité à les qualifier de socio-

pathes s'ils n'avaient été psychanalystes ? Ceci leur valut d'ailleurs de sévères sermons de leur père à tous, le présumé vertueux Sigmund Freud, bien plus terrible juge pour les conduites des autres que pour les siennes. Il administrait, en privé ou par correspondance, de cuisantes démonstrations d'autorité à ceux qui s'abandonnaient à leurs penchants dans « l'amour de transfert » pour les malades et élèves en formation. Devant le public, Freud se jugeait bien placé pour remplacer « les décrets de la morale par les égards dus à la technique psychanalytique » car la règle d'abstinence totale exige de ne jamais céder, y compris à l'amour vrai, et le passage à l'acte est toujours un échec de la psychanalyse⁴⁰.

Nombreux furent ceux qui, pourtant, succombèrent : ils se comptent, semble-t-il, par douzaines. Parmi les plus célèbres, ceux pour lesquels nous possédons des preuves, Carl Jung, Otto Gross, le pasteur Oscar Pfister, Ernest Jones, Wilhelm Stekel, Otto Rank, Sandor Ferenczi, Viktor Tausk, bien d'autres, étaient des analystes experts, mais aussi des virtuoses de la séduction des jeunes et belles patientes. Sandor Rado était un prédateur, y compris pour sa propre analyste, qui remplacera sa première femme. Plus tard, August Aichhorn s'occupa à sa façon de la formation de la psychanalyste Margaret Mahler, pendant trois années. Erich Fromm, également connu pour avoir analysé la fille de sa maîtresse Karen Horney, eut des relations spéciales avec son analysée Frieda Reichmann, dont il fera son épouse. Plus tard, les dames Horney et Reichmann furent analystes.

Le palmarès de Wilhelm Reich fut impressionnant⁴¹. René Allendy, cofondateur de la société psychanalytique de Paris en 1926, devint l'amant pervers d'Anaïs Nin pendant son analyse au début des années trente, avant que celle-ci ne sombrât dans l'inceste avec son propre père, puis dans les bras d'Otto Rank lors de sa seconde analyse, et ensuite, à New York, dans la consommation de ses propres « patients » pendant que Rank soignait les siens dans le bureau mitoyen.

Masud Khan fut, jusqu'à sa mort en 1989, une très riche notoriété de la British Psychoanalytic Society, qui l'avait placé au pinacle. Extravagant, burlesque, antisémite et anti-américain, il ne fut ni un prince pakistanais ni élève de l'*Oxford College*, contrairement à ce qu'il fit croire. Ce spécialiste... des perversions — de nombreuses fois analysé, y compris par Winnicott de 1951 à 1966 — faisait étalage en public de ses conquêtes sexuelles sur le divan, quand il ne battait pas violemment sa compagne attitrée. Et la société britannique fit tout pour étouffer le scandale⁴². *Of course*.

Les analystes du beau sexe ne sont pas en reste : Karen Horney, alors vieillissante responsable de formation des instituts de New York et de Chicago, était une terreur pour les patients, pour les analystes supervisés et les candidats qui ne pouvaient refuser ses faveurs sexuelles érigées en sacrifice initiatique obligatoire⁴³. Jacques Lacan, quant à lui, inventera « la Passe », en fait un rite de passage inquisitorial qui ne prostitue que le freudisme⁴⁴.

Comme Carl Jung, Ernest Jones avait aussi la réputation de séduire, non usurpée, mais s'il s'avéra plus fidèle dans ses choix, il eut parfois des difficultés à éviter les embrouilles, et dut par exemple monnayer le silence d'une accusatrice pour se soustraire à de graves ennuis à Toronto, où il s'était réfugié après une accusation pour attentat aux mœurs sur de jeunes enfants en Angleterre⁴⁵. La belle Loe Kann fut une de ses patientes, et sa concubine pendant plus de huit ans. Elle subit ensuite une analyse par Freud en 1912 et 1913, qui n'empêcha pas Loe de s'adonner à la morphine mais permit à Freud de la séparer d'Ernest. Lina, la meilleure amie de Loe, fut durant quelques années sa remplaçante dans « l'amour de transfert » du bon docteur Jones. Plus tard, mariée en 1914 à un autre Jones (Herbert, surnommé « Jones II » par Jones n° I), Loe Kann — que Freud admirait et qualifiait de « vrai bijou », un « trésor de femme »⁴⁶ — entretenait une correspondance « intime et régulière »⁴⁷ avec le Viennois, qui reste, elle aussi, inédite.

À Budapest, Sandor Ferenczi était un ami de la famille Palos depuis 18 ans, quand il prit en 1908 Gizella Palos en analyse, et en fit sa maîtresse. Gizella, mariée, avait deux filles, Magda, épouse du frère cadet de Sandor, et Elma. Ferenczi plaça alors Elma, qu'il connaissait depuis l'enfance, sur son divan en 1911, puis également dans son lit quand le prétendant de celle-ci se suicida. Freud, informé de la liaison triangulaire entre son grand vizir et les deux femmes, mère et fille, dut s'occuper en 1912 des problèmes d'Elma pendant quelques mois, pour une analyse dont il fournissait les détails au Hongrois, par correspondance, sans la télépathie par souci de discrétion. Freud conseilla à Ferenczi de choisir la mère, de 8 ans son aînée, plutôt que la fille, qui avait 14 ans de moins que lui (« je pense que vous méritez la vieille femme », lui écrivait-il), et, d'un autre côté, il incita fortement Gizella à renoncer à son mariage pour épouser Sandor. Ferenczi reprit Elma sur son divan, puis, bien qu'il voulût garder les deux, s'inclina sous la contrainte freudienne et choisit la mère Gizella. Enfin, la morale fut sauvée : en mars 1919, le jour même du mariage de Sandor avec Gizella, le précédent époux de celle-ci fut subitement emporté, soit par une crise cardiaque, soit par le suicide⁴⁸.

Freud contrôlait les informations et tous les protagonistes qu'il tenait par... disons, la libido. Tous, visiblement, se manipulaient, sur le divan et par écrit. A quelques heures d'intervalle, tous, ou presque tous, Jones et Loe Kann, Sandor Ferenczi et Elma Palos, Sabina Spielrein, auraient pu se croiser sur le pallier de Sigmund. Comme le remarquent John Kerr et Phyllis Grosskurth, Sigmund Freud, impitoyable juge du bien et du mal, s'était emparé des femmes et maîtresses de ses « fils adoptifs », principalement Jung, Jones et Ferenczi, puis les dominait tous par la connaissance des secrets de leurs turpitudes et de leurs travers. On peut dire que, sur chacun, en bon politique, il possédait des dossiers...

UNE AFFAIRE DE FRINK ET DE BIJUR

La lamentable histoire d'Horace Frink est encore l'objet d'une forclusion, pour parler lacanien, et exige d'assembler des éléments disjoints, d'accès bien difficile. Quand Paul Roazen l'évoqua pour la première fois en 1975, il ne disposait pas des archives familiales du principal intéressé, retrouvées dans un grenier par sa fille Helen, puis dans des dossiers du psychiatre américain Adolph Meyer, et publiées seulement, mais en partie, en 1988⁴⁹. Là encore, le lecteur français ne peut connaître que des versions épurées et incomplètes. Mais, depuis ces publications, l'hypocrisie et la mauvaise foi ne sont plus possibles.

L'affaire commença aux États-Unis, où Abraham Brill avait fondé en 1911 la société psychanalytique de New York, et Ernest Jones (alors à Toronto après l'accusation pour attentat aux mœurs) l'association américaine de psychanalyse, la même année. À l'époque, les deux hommes étaient en concurrence dans la politique expansionniste de Freud. Le premier représentait l'idéal américain du réalisme pragmatique, celui de l'efficacité thérapeutique — l'épreuve que Freud redoutait —, et prônait l'exercice strict de l'analyse uniquement par des médecins. Jones, par contre, valorisait une implantation plus généreuse de l'orthodoxie de la maison mère sur le nouveau continent, à conquérir même au prix d'une dé-médicalisation de l'entreprise.

Abraham Brill gouvernait avec autorité mais sans finesse sa prestigieuse société ; bien qu'accueillant, il était très difficile à manœuvrer à distance depuis Vienne. Dès lors, si le contrôle de Vienne était aisé sur l'association fidèle de Jones, le pouvoir lui échappait sur la société de New York.

Fort opportunément, Horace Frink, alors secrétaire de la société de New York et déjà analysé par Brill, va se présenter, 19 Berggasse, pour une analyse. Humble, charmant et subtil, ce jeune psychiatre de 38 ans — du moins jusqu'à sa rencontre avec Freud en février 1921 —, une excellente réputation quant à ses talents et son équilibre mental. Frink est de bonne qualité, juge son maître, « excellent, beaucoup plus sûr, dévoué et sérieux que Brill »⁵⁰. Prometteur et malléable, il pourra donc servir avantageusement la cause et être intronisé légat à New York lors des prochaines élections, après son initiation.

Pendant cette première analyse qui va durer plusieurs mois, Herr Professor apprend vite de Frink qu'il avait fait de la multimillionnaire américaine Angelika Bijur — sa propre patiente depuis 1912 —, également sa maîtresse. Bonne aubaine. Sans consulter l'épouse de Frink ni *a fortiori* le mari d'Angelika, Sigmund Freud promet aussitôt à Frink le bonheur s'il abandonne sa femme Doris Best et ses deux enfants pour se remarier avec Angelika. C'est le remède viennois.

Frink, en proie à des doutes et scrupules moraux, hésite à prendre une telle décision et sombre dans un conflit teinté de dépression. Il se lamente. En juillet 1921, il est encore à Vienne sur le divan, bien tourmenté. Freud le convainc alors de faire venir sa patiente maîtresse, afin d'éclaircir la situation et de lui annoncer la bonne nouvelle. Angelika Bijur rencontre donc Sigmund Freud — qui la plaça aussitôt sur le divan. Le Viennois lui suggère de divorcer du riche financier Abraham Bijur, pour avoir raison de son existence incomplète et parce que, selon lui, si elle quittait Horace maintenant, Frink ne deviendrait jamais normal et... succomberait à l'homosexualité. Il conseille aussi d'éclaircir la situation avec Abraham Bijur, que les deux amants vont mettre brutalement devant le fait accompli.

L'autorité et la bénédiction de Freud ont un poids énorme et, malgré sa honte, Frink, subjugué, se soumet : il informe son épouse Doris Best du bonheur familial sur ordonnance. Puis, à l'automne 1921, comme le scandale gronde à New York où les autorités sont informées, il oblige Doris à prendre le large avec sa progéniture. Effondrée, désespérée, celle-ci obéit, puis erre, sans argent, d'hôtels en pensions de famille, avec les deux enfants d'Horace.

En mars 1922, Doris et Angelika font chacune une demande de divorce.

Abraham Bijur, le mari bafoué qui doit se faire aider par un psychiatre, est moins complaisant que Doris Best. Il envisage un procès contre

Freud pour extorsion de fonds, et se prépare à publier une lettre ouverte dans un grand journal de New York, attaquant la conduite immorale du docteur viennois, qu'il qualifie de charlatan au passage, et ses dérives par rapport à l'éthique médicale, pour avoir brisé deux familles sans se préoccuper des avis ni des souffrances des principaux intéressés. Freud, informé du billet d'humeur, le juge fou, et répond que chaque être humain a droit à la gratification sexuelle et à l'amour tendre s'il ne les a pas trouvés avec son conjoint, rhétorique qui n'est pas un compliment pour celui d'Angelika, ni pour l'épouse de Frink⁵¹. En mai 1922, Abraham Bijur meurt opportunément avant la publication de son libelle, ce qui met fin à toute menace de procès.

Angelika hérite, et le divorce n'a pas à être prononcé.

Quelques semaines plus tard, Horace Frink, atteint d'une dépression majeure à forte charge de culpabilité, doit reprendre une dose d'analyse viennoise. Mais son état mental se dégrade encore chez Freud. Fin 1922, pendant cette nouvelle analyse, il présente une décompensation sévère, avec délire, hallucinations, dépersonnalisation, de gros troubles de l'humeur alternant détresse et agitation qui obligent Freud à le faire contenir physiquement et surveiller. À Abram Kardiner — d'abord analysé par Frink puis, à la même époque que lui, 19 Berggasse —, Freud montrera deux photographies, l'une prise avant l'analyse, l'autre après. Sur la dernière Frink, défait, lamentable, avait perdu plus de 20 kilogrammes en quelques mois. Kardiner est stupéfait, mais pour le soulager Freud, s'explique : « voilà ce que fait l'analyse ! »⁵²

Mais les élections à la société de New York approchent et il faut précipiter les événements. Dès lors, le 23 décembre 1922, Sigmund Freud déclare soudain à son malade que tout est terminé, qu'il est guéri, qu'il contrôle sa névrose — en dépit de toute évidence —, et donc doit se marier, maintenant que les conditions du bonheur sont réunies grâce à son analyse. De fait, quatre jours plus tard, la financière Angelika Bijur épouse enfin à Paris Horace Frink, lequel est dans un état pitoyable de stupeur et de prostration. En janvier 1923, Horace Frink est quand même élu président de la société, et l'entreprise politique est achevée. Brill ayant été écarté grâce à différentes pressions occultes, les coudées sont franches et, dès son retour d'une lune de miel en Égypte, Frink reçoit de Vienne l'ordre de réorganiser une société psychanalytique qu'il faut mettre au pas. Ce que Frink va servilement exécuter, du moins pendant quelques temps.

J'ouvre ici une parenthèse pour un exemple. Quand, au début de cette année 1923, Clarence Oberndorf voulut participer au comité de réorgani-

sation de cette société psychanalytique de New York, il s'entendit dire qu'il n'était pas le bienvenu. Oberndorf protesta, mais Frink, homme lige de Freud dont il suivait les directives, resta campé fermement sur les positions du chef et rejeta l'indésirable, en lui répondant : « Freud ne veut pas de vous ici »⁵³. Pour quelles raisons ?

En octobre 1921, l'analyse didactique du psychiatre Clarence Oberndorf par Freud avait bien mal commencé, car il ne connaissait pas les habitudes de la maison. Dès la première séance, Oberndorf, un homme du sud des États-Unis élevé par une nourrice noire, fit état d'un rêve où il se voyait sur une charrette tirée par deux chevaux, l'un blanc, l'autre noir. Interprétation du maître : il ne pourra jamais se marier, car il sera incapable de choisir entre une femme blanche et une noire... La première erreur d'Oberndorf fut de critiquer cette révélation, et donc de mettre Freud en colère. Ils vont ainsi chicaner âprement pendant des mois, jusqu'à ce que Freud, lassé, mette fin à l'analyse et le renvoie, le 25 février 1922. Il n'eut droit qu'au mépris du Professeur pendant son analyse : « parmi les américains, le pire est Oberndorf [...] il paraît stupide et arrogant... », écrivait-il à Jones⁵⁴. On ne doit pas contester Freud, à aucun moment. Mais surtout, l'autre erreur d'Oberndorf fut de s'opposer à l'analyse par des non-médecins, et de se placer du côté de Brill (avec lequel il avait fondé la société de New York en 1911), donc contre Freud dans la politique de contrôle à distance de la société par sa créature Horace Frink.

Abraham Bijur était décédé en mai 1922, avant le remariage d'Angelika, et, en mai 1923, Doris Best meurt à son tour de désespoir et d'une infection pulmonaire. Les deux enfants sont alors confiés à leur père Horace. L'équilibre mental de ce dernier se dégrade encore, notamment à l'automne 1923. Frink « semble avoir succombé à quelque psychose », écrira Freud rétrospectivement⁵⁵ alors qu'il l'avait déclaré guéri fin 1922.

Toute la société de New York est déjà informée des conditions du mariage arrangé par le Viennois pendant la querelle de pouvoir, et de l'état mental de Frink, car Freud, toujours aussi indiscret, faisait état du contenu de son analyse à Abraham Brill depuis 1921. Puis, en mars 1924, Brill doit lire devant les sociétaires, en l'absence du président Frink qu'il remplace, une lettre de Freud rapportant son incapacité mentale. Frink apprenant sa bonne fortune, annoncée en public dans un tel lieu par son premier analyste informé par le plus grand de tous, s'effondre alors et se fait admettre chez Adolph Meyer, dans l'institution psychiatrique de l'hôpital John Hopkins à Baltimore.

Angelika, de son côté, est atteinte d'un état dépressif et part en Scandinavie avec les enfants, tandis que Frink continue sa dégradation, dans un mélange de remords et de colère contre Freud, ne comprenant pas qu'il lui ait assuré fin 1922 qu'il était guéri. Angelika demande le divorce en juillet 1924, puis Horace Frink tente plusieurs fois de mettre fin à ses jours par différents moyens, dont une grave section artérielle. En 1925, le divorce est enfin prononcé. Frink reprend ses enfants, et continue la pratique psychanalytique. Mais, d'hospitalisations psychiatriques en rechutes graves, il finira par mourir dans un hospice à 53 ans, en avril 1936.

Un an avant sa mort, Horace Frink répondit malgré tout, à sa fille Helen qui lui demandait s'il avait un message à transmettre à Freud : « dis-lui qu'il était un grand homme, même s'il a inventé la psychanalyse »⁵⁶... Nous avons là comme un écho étrange du dernier message de Viktor Tausk à son maître Freud, rédigé quelques instants avant son double suicide : « je vous remercie pour tout le bien que vous m'avez fait », écrivit-il, « votre œuvre est géniale et grande, je prendrai congé de cette vie en sachant que je fus l'un de ceux qui assistèrent au triomphe de l'une des plus grandes idées de l'humanité »⁵⁷.

Le pouvoir était en jeu dans cette affaire, certes, mais aussi l'autre nerf de la guerre.

En effet. Dans un courrier de 1916 à Sandor Ferenczi, Sigmund Freud, rapportant avec amertume la situation financière de son clan, avait déjà fait un accès de colère et de jalousie à propos d'une donation substantielle (équivalant à plusieurs millions de dollars actuels) de la famille Rockefeller à Carl Jung, lequel était parvenu « à instaurer le lien recherché avec l'argent américain »⁵⁸.

Son Altesse Royale Marie Bonaparte, héritière princière et du casino de Monte-Carlo, Dorothy Burlingham de la famille des joailliers Tiffany, la famille de Ruth Mack-Brunswick, dont le père Julian fut un juge très généreux et ami personnel du président Roosevelt, le milliardaire Max Eitingon, Muriel Gardiner, Masud Khan, soi-disant prince du Pakistan, et puis d'autres ont tous largement contribué par leurs fortunes à l'expansion du mouvement. Le riche brasseur industriel Anton von Freund fut un de ces nombreux mécènes que Freud avait placés sur son divan. Il légua 11.000 couronnes à Freud. Après la disparition de von Freund en janvier 1920, Abraham Brill offrit à son tour 1.800 dollars. Puis Max Eitingon — qui succéda à von Freund au Comité secret —, lui avait remis un million de couronnes⁵⁹. Mais ce n'était toujours pas suffisant

pour Freud car, écrivait-il, « nos frais vont augmenter, mais il n'y a pas d'aide, nous avons besoin d'argent : de l'argent — de l'argent »⁶⁰.

Il était depuis longtemps évident pour Angelika Bijur, comme il l'avait été pour feu son mari Abraham, que Freud avait poussé au mariage comme un moyen de financer son mouvement et d'accroître son emprise dans l'expansion aux USA. Elle payait tout depuis le début : pour que Frink poursuive sans souci son travail quand il en était capable, sa psychanalyse à Vienne, ses déplacements, ses frais d'hébergement à l'hôtel, sa propre analyse par Freud avec des honoraires énormes, suffisants pour l'entretenir deux années, et les factures des hospitalisations d'Horace. Elle comprend enfin : « je n'ai pas encore rencontré un seul analyste qui ne me paraisse manifestement névrosé, perdu dans sa théorie et incapable de composer avec la vie »⁶¹. Hormis sans doute certains aspects de la vie. Quand, au printemps 1924, Angelika informa Freud que son mariage avec Horace était en train de virer au chaos, le télégramme lui répondant de Vienne n'était plus susceptible de la détromper : « vraiment navré. Ce en quoi vous avez échoué est l'argent »⁶². Angelika B. était, bien qu'il l'eût analysée, sans doute un obstacle pour Freud, car clairvoyante, elle « était intraitable sur les questions d'argent »⁶³. De son côté, le Viennois était, au moins à cet égard, très réaliste et, dès 1909, il avouait à son futur concurrent en la matière, Carl Jung, « surtout ne pas vouloir guérir, apprendre et gagner de l'argent ! Ce sont les représentations de buts conscients les plus utilisables »⁶⁴.

En novembre 1921, Freud s'était fait extrêmement pressant auprès de Frink assujetti sur le divan, dans des interprétations très persuasives : « puis-je vous suggérer que votre idée selon laquelle Mrs B. [Angelika Bijur] aurait perdu une partie de sa beauté peut être interprétée comme une perte de son argent ? Votre plainte comme quoi vous ne pouvez maîtriser votre homosexualité implique que vous n'êtes pas encore conscient de votre fantasme de faire de moi un homme riche. Si les choses se déroulent convenablement, transformons ce don imaginaire en contribution réelle au financement de la psychanalyse »⁶⁵.

Ce mariage était donc prévu pour enrichir la cause. Mais enfin, écrivait-il plus tard, « à quoi servent les Américains, s'ils n'apportent pas d'argent ? Ils ne sont bons à rien d'autre. Mon effort pour leur donner un chef en la personne de Frink, qui a si tristement avorté, est la dernière chose que je ferai jamais pour eux [...] Frink me semblait avoir un esprit clair et une belle intelligence. J'avais placé tous mes espoirs dans sa personne, bien que ses réactions en cours d'analyse fussent de nature psychotique »⁶⁶.

Dans cette lettre à Ernest Jones, le ton de Freud est furieux, mais il n'a aucun remords, son intention était pure — sans doute avait-il ici, comme dans l'affaire Fleischl von Marxow, « les meilleures intentions du monde »⁶⁷ —, et il est en règle avec sa conscience.

S'agissait-il d'une extorsion ? En tout cas, deux familles — dont Freud ne tint aucun compte — et l'équilibre mental de Frink avaient été ruinés, puis les deux époux abandonnés étaient morts. De toutes façons, estimait Sigmund Freud, il n'y a pas de scrupule à avoir, car « l'affaire n'était pas si mauvaise en un sens moral... »⁶⁸.

Encore une fois, ce cynisme nous fait demander avec Frederick Crews si « le discernement de Freud et l'analyse ont jamais fonctionné avec suffisamment d'indépendance par rapport à ses désirs »⁶⁹.

HERMINE VON HUG-HELLMUTH, ASSASSINÉE

Frau Hermine Hug von Hugenstein fut au départ une simple institutrice, telle Anna Freud née un quart de siècle plus tard. Mais elle reste une faussaire parmi d'autres, qui doit apparaître aujourd'hui encore dans l'histoire du freudisme comme la pionnière de la psychanalyse des enfants, puisque Sigmund Freud l'a toujours valorisée comme telle, car elle lui était politiquement nécessaire.

Hermine fut analysée entre 1908 et 1910 par le pur et dur freudien Isidor Sadger, qui appartenait au cercle des prophètes viennois. À ce moment, après le cas du petit Hans, le maître de la Berggasse a besoin de « preuves cliniques » externes, nouvelles et fraîches, pour renforcer sa position. Elle va les lui donner. Elle fait alors miroiter en 1911 son « analyse d'un rêve d'un petit garçon de 5 ans 1/2 » dans la ligne de visée des alouettes du mouvement. Il s'agit du cas de Rudolf, son neveu, appelé Rolf, fils illégitime de sa demi-sœur, qui lui servait de cobaye analytique depuis l'âge de 4 ans, et auquel elle attribuait ses propres fantasmes parfaitement conformes à ce que Freud et son clan, Wilhelm Stekel en tête, escomptaient. Rolf est donné par Hermine comme un modèle de petit pervers polymorphe, un infâme bambin sadique fondamentalement retors, haineux et doté de pulsions criminelles congénitales, jusqu'à ce que l'analyse, ou bien l'éducation inspirée par le freudisme, le libère de sa nature morbide. C'est une idée superbe pour Freud, d'autant que son propre fils adoptif, Carl Jung, vient de basculer dans la dissidence avec son clan. Freud confie aussitôt à Frau Hermine une rubrique permanente dans sa revue *Imago*, qui fait paraître son texte en 1913 sous

le titre « Aus dem Seelenleben des Kindes ». Et, la même année, elle est intronisée sous le pseudonyme de Hermine von Hug-Hellmuth dans le cénacle du mercredi soir, en tant que première experte, à 42 ans, de la psychanalyse des enfants — Anna Freud, qui n'a alors que 17 ans, n'interviendra pas sur ce terrain avant une dizaine d'années.

En 1915, Antonia, la demi-sœur de Hermine von Hug-Hellmuth, décède, et son testament interdit expressément qu'elle prenne l'orphelin Rudolf à sa charge. Hug-Hellmuth ordonne cependant à l'enfant — placé sous la tutelle de Sadger, l'analyste d'Hermine —, de vendre toutes les possessions de sa mère pour régler les funérailles de celle-ci, et le voyage en train pour venir, seul à huit ans, la rejoindre à Vienne. Puis elle le confie à une nourrice, avant de le récupérer à treize ans ; et il aura changé dix-huit fois d'adresse, dont une maison de correction.

Hermine von Hug-Hellmuth, protégée par la bénédiction officielle du Professeur viennois, publie en 1924 un autre document sur son cas (« Nouvelles voies pour comprendre la jeunesse »), fruit de ses brillantes analyses où elle accable encore son neveu Rolf, qu'elle éduquait soi-disant selon les préceptes du freudisme. Elle le qualifie de criminel dangereux, irrécupérable kleptomane, et représentation du sadisme. C'était pourtant là, selon Freud, un exemple de la réussite de la prophylaxie analytique. Mais Rudolf, qui était informé des propos malveillants, haineux et faux que sa tante écrivait et proférait en public sur sa jeune personne depuis toutes ces années, va enfin lui donner raison. C'en est trop : une nuit de septembre 1924, après avoir tenté de la voler, il met un terme à la carrière de la première analyste des enfants en l'étranglant.

Lors de son procès, à 18 ans, Rudolf essaiera bien de se défendre et de trouver des circonstances atténuantes dans les attitudes et les publications mensongères de sa tante depuis sa plus tendre enfance. Mais il avait à faire à forte partie, et le principal témoin à charge, l'exécuteur testamentaire et analyste d'Hermine, son propre tuteur Isidor Sadger, n'en trouvera aucune, car, dira celui-ci en assénant à la barre le coup de grâce à la place du juge, « je suis d'avis que l'être humain est achevé à 5 ans au plus tard et que, ensuite, on ne peut plus faire grand chose »⁷⁰. Constat d'incompétence qui, seule vérité reconnue par un freudien dans cette lamentable histoire, est dans la pure ligne du *Léonard* de Sigmund Freud : « dans les trois ou quatre premières années de la vie se fixent des impressions et s'établissent des modes de réaction au monde extérieur, qu'aucun événement ultérieur ne peut plus dépouiller de leur force »⁷¹. Mais alors, à quoi bon la psychanalyse ? Et pourquoi tant vanter les mérites de Hermine von Hug-Hellmuth ?

Malgré sa psychanalyse depuis l'âge de 4 ans par sa tante — la seule spécialiste officielle reconnue à l'époque par Sigmund, jusqu'à la formation de sa fille Anna —, le meurtrier de 18 ans, « dévoyé, bon à rien et brebis galeuse », fut condamné à 12 ans de cachot, avec obligation de se plonger pendant 24 heures dans l'obscurité complète à chaque anniversaire du meurtre. Quand il fut libéré en 1930, il demanda l'aide matérielle ou sympathique des analystes, de Sadger, son tuteur, de Helene Deutsch, qu'il harcela, puis de Paul Federn, à qui il mendia quelques sous. Tous refusèrent. Après quoi Rudolf disparut parmi les ombres des victimes du freudisme.

En 1914, l'experte Frau Hermine prétendit également avoir déniché un mystérieux journal analytique, autobiographique, d'une jeune fille. Ce « Tagebush eines halbwüchsigen Mädchens » est aussitôt acclamé par Lou Andréas-Salomé, par Stefan Zweig et surtout par Sigmund Freud qui écrira pour elle une lettre introductive très élogieuse, voyant là « un petit joyau », d'une « telle clarté et une telle véridicité... »⁷². Cette lettre devait accompagner la préface de Frau von Hug-Hellmuth — mais en réalité le journal est un faux grossier, fabriqué par elle, mélangé à quelques fournitures personnelles. Son livre, à peine édité fin 1919 après la guerre, va être démonté, puisqu'il est une invention délibérée pour complaire au mouvement : l'adolescente, « Grete Lainer » surnommée Ritta, prétendument analysée, n'a jamais existé. La syntaxe et la qualité littéraire du document sont hors de portée d'une jeune fille, et le contenu, comme ses préoccupations, sont étrangers au monde de l'adolescence, mais en conformité avec l'idéologie des freudiens. Certaines parties sont si longues qu'elles nécessitent chacune plus de cinq heures de rédaction d'un écrivain professionnel, ce qui laisse peu de temps pour vivre les événements à longueur de journée qu'elles décrivent. C'est physiquement impossible⁷³. Alors Freud retire le livre de la circulation, par une intervention directe chez son éditeur, *Psychoanalytische Verlag*, en 1922. Et Hug-Hellmuth jura jusqu'à la fin que son adolescente avait existé, mais qu'elle était morte à 20 ans et que son manuscrit avait été détruit...

Restent la lettre et les éloges bien nécessaires de Sigmund Freud, qui continuera pendant des années à recourir aux « observations » d'Hermine comme des ratifications indépendantes de ses idées. Dans des ajouts à sa « Traumdeutung », Freud se réclamait par exemple des analyses de Hermine von Hug-Hellmuth et, en 1917, les dernières pages d'un article sur un « souvenir d'enfance » de Goethe sont consacrées à des « observations » de « la doctoresse » — qui n'était pas docteur en médecine — devenues magiquement des vérifications externes pour renforcer ses

propres interprétations⁷⁴. En 1924, il insère une note dans ses «trois essais sur la théorie de la sexualité», affirmant qu'en 1913, «la doctoresse H.v. Hug-Hellmuth [...] a mis en pleine valeur le facteur sexuel négligé jusque là»⁷⁵. Il estime que «l'utilisation de la psychanalyse pour l'éducation préventive de l'enfant sain, de même que pour l'éducation corrective de l'enfant non encore névrosé...»⁷⁶ doit être favorisée. Et il rejoint sa protégée dans la «pédanalyse» pour sauvegarder sa politique contre les protestations des vrais spécialistes de la pédagogie et des universitaires opposés à la psychanalyse des enfants normaux que défendaient Hug-Hellmuth et quelques «novateurs». L'autobiographie complaisante rédigée par Freud en août et septembre 1924 valorise toujours von Hug-Hellmuth, politiquement correcte malgré tout⁷⁷. Voilà en effet un nouvel exemple de réussite de l'analyse appliquée à la pédagogie, assure-t-il au moment où, dans la nuit du 8 au 9 septembre 1924, Rudolf vient d'assassiner Frau Hermine...

Les fidèles suivront la voix du maître, même après les révélations des tromperies. Helene Deutsch estimera, à propos des impostures de Hermine von Hug-Hellmuth, que «peu importent les faits ! le livre est psychologiquement vrai, comme le démontre le fait qu'il soit devenu un classique des écrits psychanalytiques»⁷⁸.

Il s'est bien vendu, a été beaucoup lu, donc son contenu est vrai et chacun sait que la terre est plate. Les faits n'ont aucune importance, sauf quand la duperie accède au fait médiatique, la multiplication d'une croyance ou d'un mensonge devenant démonstration de leur «véridicité» psychologique. Apparemment, sans se rendre compte que le freudisme est en soi la forge idéale des «vérités narratives», l'hagiographe Emilio Rodrigué se croit obligé, en rapportant cette affirmation de H. Deutsch, de préciser qu'il «existe en psychanalyse la funeste tradition de trafiquer la réalité»⁷⁹.

NOTES

¹ «Die Patienten sind ein Gesindel», propos de Sigmund Freud (Ferenczi, *Journal clinique* : 148).

² Freud à Binswanger, qui lui demandait en quels termes il était avec ses malades (*Correspondance Freud-Binswanger* : 154).

³ Lettre de Freud à Pfister, 21/6/1920.

⁴ Freud (au sujet des pervers), cité par Roazen (1969), *Animal mon frère, toi ; l'histoire de Freud et de Tausk*, Payot, 1971 : 210.

⁵ Entre mars 1919 et juillet 1920, Freud rédigea un gros article, *Jenseits des Lustprinzips* (1920, «Au-delà du principe de plaisir») et on a imaginé que son pessimisme pouvait renvoyer à cette tragédie personnelle, mêlée aux conséquences affectives de la guerre. En fait, le thème anti-biologique de «la pulsion de mort» lui avait été fourni par Sabina Spielrein.

⁶ Lettre de Freud à Fliess, 27/4/1898 (éliminée de l'édition primitive, cf. *Complete Letters Freud-Fliess*).

⁷ Lettre de S. Freud à Sam, 6/12/1929, in *Lettres de famille de Sigmund Freud*.

⁸ Lettre de S. Freud à Sam, 20/8/1922, *ibid.*; *Lettres de Freud à Jones*, 24/8 et 3/9/1922; et Grosskurth (1991) : 110. Freud se dit ébranlé, mais quelques jours plus tard, il écrit à Ferenczi que Rosa a toujours été «une virtuose du désespoir» (*Lettre à Ferenczi*, 24/8/1922, citée par Gay (1988), vol. 2 : 445 n°7). Quatre sœurs de Sigmund Freud sont mortes dans les camps nazis : Rosa, Mitzi (Maria), Dolfi (Adolfine) et Paula. Seule fut épargnée la cinquième, Anna (1858-1955), qui avait émigré aux USA après avoir épousé le frère de Martha Freud (née Bernays).

⁹ Pour partie dans les *Lettres de Jeunesse*, pour une autre dans Stanescu (1971), *The Israel Annals of Psychiatry & Related Disciplines*, vol. IX, n° 3). L'édition de Boehlich (1991, *The Letters of Sigmund Freud to Eduard Silberstein*), plus complète, s'arrête aussi en 1881.

¹⁰ Grosskurth (1991) : 17, et *Lettres de Jeunesse* : 255. Son premier cabinet à Vienne, 7 *Rathausstrasse*, ouvert le 24 avril 1886, avait été transféré 3 mois plus tard au *Sühnhaus*, 8 *Maria-Theresienstrasse*. C'est après la mort de Pauline que Freud quittera ce *Kaiserliches Stiftungshaus* (le *Sühnhaus*) pour s'installer 19 *Berggasse*, du 12 septembre 1891 jusqu'au 4 juin 1938.

¹¹ Cité par Gay (1988), note 165 du chap. 8 (vol. 2 : 440), d'après les *Sigfried Bernfeld's Papers* (non publiés, voir le Container 17, Library of Congress, Washington DC).

¹² H. Deutsch, citée par Roazen (1975) : 321. Sur l'affaire Tausk, accablante, voir Roazen (1969); Roazen (1975) : 311 sq.; Roustang (1976), chap. 5; Van Rillaer (1980) : 182-183; Chauvelot (1992) : 15 sq.; Rodrigué (1996), vol. 2, chap. 46; John Farrell (1996) : 59 sq.

¹³ Cité par Roazen (1969, trad. fr. 1971, p. 176).

¹⁴ Roazen (1993), chap. 8.

¹⁵ Falzeder, cité par Crews (1998) : 261; Paul Roazen (1992) : 243.

¹⁶ Sur Bettelheim, voir ici le chapitre *Dérégulation*.

¹⁷ Lettre à Jung, 2/4/1911.

¹⁸ Kardiner (1977) : 105.

¹⁹ Roazen (1975) : 420, 435.

²⁰ Fuller Torrey (1992) : 160.

²¹ Roazen (2001) : 42, 71, 77.

²² Berthelsen (1989) : 155-156; Young-Bruehl (1988) : 391-392.

²³ Berthelsen (1989) : 165; Young-Bruehl (1988) : 378; Roazen (2001) : chap. 31.

²⁴ Roazen (1993) : 56; Young-Bruehl (1988) : 399-400. Dorothy décéda en 1978, 20 *Maresfield Gardens*.

²⁵ Berthelsen (1989) : 67.

²⁶ Berthelsen (1989) : 67.

²⁷ Cf. Young-Bruehl (1988) : 125-126. Roazen (1993, chap. 3) est du même avis.

²⁸ Roazen (1993) : 56. Selon Paul Roazen (2001 : 133), les courriers d'Anna et Dorothy sont au Freud Museum de Londres.

²⁹ Berthelsen (1989) : 150. Detlef Berthelsen rencontra Paula Fichl en 1966 et, après la mort de celle-ci en 1982, publia ses souvenirs (1989, *La famille Freud au jour le jour*), mais les enregistrements d'Eissler sont encore bloqués.

- ³⁰ Roazen (1975) : 47.
- ³¹ Cf. Mikkel Borch-Jacobsen, *London Review of Books*, vol. 22, n° 8, 13/4/2000. Cf. ici le chapitre *La Potion Magique*.
- ³² Selon Martha Bernays, sa sœur cadette Minna, qui avait perdu son fiancé en 1886, était présente au domicile de la Berggasse dès 1892 (in Roazen (1975) : 556 n17), mais officiellement, elle n'y était qu'en 1896. Minna disparut en 1941 à 76 ans, Martha en 1951 à 90 ans.
- ³³ Cf. Roazen (1993) : introduction ; et surtout Noll (1997).
- ³⁴ Roazen (1993) : 149-151 ; Esterson (1993) : 98 n5 ; et Kerr (1994) : 588.
- ³⁵ Lettre d'A. Hirschmüller du 13/9/1996 à E. Roudinesco, citée dans Roudinesco & Plon (1997) : 106.
- ³⁶ Roazen (1993) : fin du chap. 9.
- ³⁷ Crews (1995) : 134.
- ³⁸ Swales (1982) : *Freud, Minna Bernays and the Conquest of Rome : New Light on the Origins of Psychoanalysis*.
- ³⁹ Roudinesco & Plon (1997) : 106 et 107. Cf. sur cette affaire l'incident Aliquis autobiographique et codé par Freud (1901) : *Zur Psychopathologie des Alltagsleben* (chap. 2) ; Swales (1982) ; Gay (1988), vol. 1 : 637-638 (Essai bibliogr. du Chap. 1) ; Roazen (1993) : 149-151 ; Esterson (1993) : 97-99 ; Kerr (1994) : 136-142 et 147-148 ; Webster (1995) : 592 n27. La dernière hagiographie (Rodrigué (1996), vol. I, chap. 27) accorde, avec délicatesse, du crédit aux propos de Jung et à l'interprétation de Swales.
- ⁴⁰ Freud (1915) : *Bemerkungen über die Übertragungsliebe* (p. 121). Et aussi Freud (1912) : *Ratschläge für den Arzt bei der psychoanalytischen Behandlung*.
- ⁴¹ Cf. Shara (1983) : *Fury on Earth, a Biography of Wilhelm Reich*.
- ⁴² Cf. Roazen (2001), chap. 36, et Judy Cooper (1993). Judy Cooper fut sa patiente. Masud Khan eut maille à partir avec Jeffrey Masson lorsque ce dernier fréquentait les archives Freud de Londres. Des courriers entre M. Khan et Anna Freud sont encore entreposés à la *Library of Congress* de Washington (Roazen (2001) : 299).
- ⁴³ Paris (1994), *Karen Horney* (p. 142-143) ; Baird (1995), *Anaïs Nin. Biographie* ; Gabbard & Lester (1996), *Boundaries and Boundary Violations in Psychoanalysis* ; Frischer (1977), *Les analyses parlent* ; Augerolles (1989), *Mon analyse et moi*. Cf. le site Internet <http://www.advocatweb.org/hope/default.asp>.
- ⁴⁴ Cf. plus bas, chapitre *La Grande Illusion*.
- ⁴⁵ Cf. *Correspondance Freud-Jones*, et Grosskurth (1991) : 46 sq. Cf. aussi Brome (1982), *Ernest Jones*.
- ⁴⁶ Lettres de Freud à Ferenczi, 13/5/1913 ; Lettre de Freud à Jones, 8/6/1913 ; et cf. Grosskurth (1991) : 52.
- ⁴⁷ Molnar, in *Freud, 1939. Kürzeste Chronik* : 222.
- ⁴⁸ Roazen (1975) : 358.
- ⁴⁹ Roazen (1975) : 378 sq. L'essentiel se trouve dans *Edmunds (Lavinia) 1988* (article que reprend Crews (1998) : *Unauthorized Freud Doubters...*, p. 260-276, avec des commentaires). Cf. aussi Esterson (1993) : 121 sq., et Crews (1995, *Memory wars...*) : 38 sq.
- ⁵⁰ Lettre de Freud à Jones, 11-12/5/1922.
- ⁵¹ Crews (1998) : 264 et 268.
- ⁵² Roazen (1975) : 379.
- ⁵³ Kardiner (1977) : 121 ; cf. aussi Sulloway (1991) : 270-271.
- ⁵⁴ Lettre de Freud à Jones, 9/12/1921.
- ⁵⁵ Lettre de Freud à Jones, 12/8/1924.
- ⁵⁶ Helen Frink Kraft, citée par Crews (1998) : 261.
- ⁵⁷ Tausk à Freud, 3/7/1919 (in Rodrigué (1996), vol. 2 : 207).

- ⁵⁸ Lettre de Freud à Ferenczi, 29/4/1916. Voir Noll (1997) : 236, et ici le chapitre *Légende hagiographique*.
- ⁵⁹ Freud à Jones, 13/5/1920.
- ⁶⁰ Freud à Jones, 16/7/1920. En 1924, Samuel Goldwyn, de la Metro-Goldwyn-Meyer — qui avait commencé sa carrière en vendant des couches culottes —, proposa à Sigmund Freud, « le plus grand spécialiste mondial de l'amour », 100.000 dollars (l'équivalent d'un bon million de dollars 1990) pour la rédaction d'un scénario destiné au cinématographe sur les grands épisodes amoureux de l'histoire, ou sinon pour « venir en Amérique participer à une campagne visant à toucher les cœurs de la nation » (cité par Gay (1988), vol. 2 : 143), ce que l'illustre Viennois, malade, refusa.
- ⁶¹ Angelika Bijur à Adolph Meyer, in Crews (1998) : 270 (Meyer était un célèbre psychiatre qui, après avoir été son enseignant, soigna Horace Frink aux États-Unis, et devint un familier d'Angelika).
- ⁶² Crews (1998) : 270.
- ⁶³ Lettre de Freud à Jones, 25/9/1924.
- ⁶⁴ Lettre de Freud à Jung, 25/1/1909.
- ⁶⁵ Lettre de Freud à Frink, novembre 1921 (in Crews (1998) : 270, italiques miennes).
- ⁶⁶ Freud à Jones, 25/9/1924.
- ⁶⁷ Gay, vol. 2 : 309n. L'affaire Fleischl von Marxow est exposée ici dans le chapitre : *La Potion Magique*.
- ⁶⁸ Lettre de Freud à Jones, 6/11/1921.
- ⁶⁹ Crews (1995), *Memory wars* : 39.
- ⁷⁰ Cité par Roland Jaccard : *Le Monde*, vendredi 24/1/1992.
- ⁷¹ Freud (1910), *Eine Kindheitserinnerung des Leonardo da Vinci* : 63.
- ⁷² Freud (1915), *Brief an Frau Dr. Hermine von Hug-Hellmuth. Lettre du 27/4/1915*.
- ⁷³ Cf. Ellenberger (1970) : 841 et 881 n369.
- ⁷⁴ Freud (1900), *Die Traumdeutung* : p. 121 n1, 130 n2, 222 n1 (trad. fr.) ; et Freud (1917) : *Eine Kindheitserinnerung aus « Dichtung und Wahrheit »*.
- ⁷⁵ Freud (1905), *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*. Note 39 de la 2^e partie : 177.
- ⁷⁶ Freud (1925), *Selbstdarstellung* : 118.
- ⁷⁷ Freud (1925), *Selbstdarstellung* : 118.
- ⁷⁸ H. Deutsch, citée par Rodrigué (1996), vol. 2 : 195.
- ⁷⁹ Rodrigué (1996), vol. 2 : 195. Sur cette affaire, voir Ellenberger (1970) : 841 et 881 ; Roazen (1975) : 442 sq. ; Bertin (1989) : 273 sq. ; Jacques Le Rider : « Le dossier Hermine von Hug-Hellmuth » (*Magazine Littéraire*, n° 271, novembre 1989 : 48-50) ; Jacques Le Rider, préface à *Hermine von Hug-Hellmuth : Essais psychanalytiques. Destin et écrits d'une pionnière de la psychanalyse des enfants*, Payot, 1991 ; Roland Jaccard : *Le Monde*, vendredi 24/1/1992 ; Rodrigué (1996), vol. 2 : 190 sq. ; Roudinesco & Plon (1997) : 463 sq. ; et MacLean & Rappen (1991), *Hermine Hug-Hellmuth : Her Life and Work*.

Chapitre 5

La légende hagiographique

«Dissimuler ce qu'il est et, pour pouvoir le faire, simuler ce qu'il n'est pas : voilà donc le mode d'existence que, nécessairement, tout groupement secret impose à ses membres (...) La vérité est toujours ésotérique et cachée. Elle n'est jamais accessible au commun, au vulgaire, au profane. Ni même à celui qui n'est pas complètement initié.»

Alexandre Koyré (1943)¹

«L'exploration de l'inconscient découvre effectivement et véritablement la voie de l'initiation séculaire et éternelle.»

Carl G. Jung (1934)²

MYTHOGRAPHIES

Ernest Jones, le premier biographe attitré du Grand Fondateur et de son Mouvement, a légué à sa mort en 1958 une énorme quantité de documents personnels (les *Jones' Papers*) à l'Institut Psychanalytique Britannique qu'il avait fondé en octobre 1913. Leur accès est très sévèrement gardé, surtout depuis que Paul Roazen y a mis le nez au début des années 1960³. Faisant partie du cénacle, et du Comité Secret, Jones avait pu utiliser des informations cachées, dont la quasi-totalité est toujours interdite de consultation à l'historien qui n'appartiendrait pas à *La Cause*.

Il eut le privilège immense de voir et d'employer d'abondantes correspondances des divers protagonistes, inédites, réservées à son usage exclusif, soigneusement triées pour la rédaction de sa célèbre trilogie, et dont il cita de nombreux extraits. Cependant, ces extraits de lettres, tirés de leurs contextes, sont pratiquement tous orientés pour donner la couleur convenable à la grande épopée freudienne et aux portraits qu'il dessine des uns et des autres. Évidemment, son propre personnage — qualifié par Phyllis Grosskurth de «petit homme peu attrayant, avec sa

face de furet implorant pressée contre la vitre»⁴ et que Freud n'aimait pas du tout mais qu'il conserva parce qu'il était un *gentil* utile à la conquête des pays anglophones — est présenté sous un aspect favorable que les évidences dévoilées trente ans plus tard ont sérieusement démenti. Les peintures de ses ennemis personnels, qui furent nombreux, sont noircies, dénigrées, dévalorisées, de même les opposants à l'orthodoxie freudienne. Les autres personnes et les événements sont conformés à l'idéologie psychanalytique en cours de fabrication.

Ernest Jones eut recours à une correspondance considérable pour construire sa biographie «La Vie et l'œuvre de Sigmund Freud», mais certains documents ont quand même été définitivement écartés de sa vue⁵. Il est tout à fait inhabituel qu'un historien sérieux rédige ses travaux, et sélectionne sa documentation en rejetant des informations essentielles, tout en ayant sa main et ses idées contrôlées de l'extérieur par ceux qui sont l'objet de son étude. Jones est tout à la fois dramaturge et acteur, juge et partie.

Ses trois forts volumes étaient en fait guidés en continu par Anna Freud, qui les lisait, chapitre après chapitre, faisait des commentaires correctifs, et opérait nombres de choix décisifs. Certains de ces choix étaient intelligibles compte tenu de la nécessaire protection morale de quelques survivants. Par exemple, la version expurgée de la mort de Sigmund Freud élimine, à la fin du dernier volume de «La Vie et l'œuvre», les documents mettant en cause Max Schur, le médecin personnel de Freud, car on aurait pu l'accuser d'euthanasie, laquelle ne sera rendue publique qu'en 1972 dans le livre posthume de Schur lui-même. Mais cette discrétion, quelquefois légitime, est l'exception et non la règle de la sélection. La formidable biographie de Jones est certes un délicat et très britannique «understatement», une édulcoration diplomatique des vérités, mais aussi une altération raffinée des faits historiques et une propagande idéologique sous l'étroite surveillance des censeurs.

Le 8 avril 1954, Anna Freud indiqua fermement la marche à suivre à Ernest Jones : les lettres de son père à Jones, en anglais, n'étaient pas toujours correctes, aussi son courrier devait-il être fortement «amélioré», ce qui est une proposition révisionniste quand même assez troublante⁶. Sigmund Freud était, bien sûr, parfaitement anglophone, pratiquait des analyses en anglais, écrivait et lisait cette langue couramment, et était payé en dollars le plus souvent possible. Il était capable, oralement et par écrit, d'une «absolue maîtrise dans l'anglais le plus simple et le plus parfait», dira Joan Rivière⁷ qui donna, avec les «Collected Papers», sans doute la traduction la plus fidèle des œuvres de

Freud en langue anglaise. Et le Docteur Jones, qui admirait chez Freud «son aisance dans une langue étrangère» et «une excellente maîtrise, plutôt littéraire de l'anglais», était au fait de son talent rhétorique⁸. Dûment chapitré par Anna Freud, Jones en référa alors, pour garder ses arrières si l'on peut dire, à James Strachey — traducteur des œuvres complètes de Freud, dans la *Standard Edition* —, lequel ironisa et s'opposa à la modification des textes sacrés, ce qui ne l'empêchait pas de le faire de son côté. Ernest Jones, choisissant la pente la moins dangereuse pour sa propre légende, suivit malgré tout la ligne dure du fil à plomb de la descendante du Grand Homme, et non celle de la vérité.

Le courrier de Jones avec Freud (671 lettres, une bonne trentaine ont disparu)⁹ fut seulement édité en 1993, mais ceux de ses correspondants doivent rester verrouillés, pour la plupart jusqu'au milieu du XXI^e siècle. De plus, le précieux *Journal de Jones* sera sans doute aussi longtemps interdit que les correspondances originales de Marie Bonaparte, bloquées à la bibliothèque du Congrès jusqu'en 2020, et que même Jeffrey Masson, alors secrétaire des Archives Freud, ne put consulter entre 1979 et 1981, après avoir séduits Kurt Eissler et Anna Freud¹⁰.

Ernest Jones, en 1954, avait également entre les mains, outre les documents secrets, un spécimen personnel du *Journal* de Marie Bonaparte pour son travail. Or, l'exemplaire historique a ensuite été soustrait des *Jones' Papers*, après que Paul Roazen, toujours lui, l'ait compulsé au milieu des années 1960. Encore une fois : qui a retiré ce *Journal*, quand, de quel droit, et pourquoi ? A-t-il été détruit ou soutiré avec d'autres documents d'importance lors d'un transport diplomatique vers les oubliettes de Washington ? Ce journal, très indiscret et intime paraît-il, contiendrait des révélations sur l'analyse de la princesse par Sigmund Freud du 30 septembre 1925 jusqu'à la mi-novembre suivante, puis par «tranches» successives jusqu'en 1938. Ce *Journal* constitue les «Cahiers Noirs» à ne confondre ni avec les «Cinq Cahiers» — ses souvenirs de petite fille entre sept et dix ans —, ni avec sa *correspondance* inédite, ni avec les *mémoires*¹¹ que la princesse, disparue en 1962, rédigea à la quarantaine.

Le *New York Times* du 12 novembre 1985 affirma, dans une manière de *scoop* médiatique de Frank Hartmann, que le journal de Marie Bonaparte était enfin rendu disponible pour la publication. Mais il n'est toujours pas publié aujourd'hui. Consigné dans les archives de sa famille en vertu des dispositions testamentaires, il est encore interdit d'accès. Mikkel Borch-Jacobsen, recherchant ses sources et ce journal, obtint en mai 1995 une fin de non-recevoir de la légataire des archives de Marie,

Tatiana Fruchaud, sa petite fille. Jeffrey Masson¹² avait pu auparavant approcher l'exemplaire de la Princesse Eugénie de Grèce, la fille de M. Bonaparte, psychanalysée en même temps que celle-ci par Freud dans les années trente. Plusieurs spécimens seraient en circulation et, manifestement, Elisabeth Roudinesco dispose de sa propre copie. Selon Borch-Jacobsen¹³, le fameux exemplaire disparu de Jones serait différent des autres : mais en quoi, pourquoi, et comment le sait-on ?

Il y a, dans les dialogues de l'*Homme aux Loups* (HL) avec Karin Obholzer (KO), de savoureux échanges à propos des autorités de l'organisation, dont Ernest Jones : « – (HL) : Comment peut-on écrire une biographie et fabuler pareillement ? C'est ce que je ne comprends pas. – (KO) : Il y a trois gros volumes. – (HL) : Ce n'est pas une raison pour écrire des choses fausses. [...] Mais ce qu'écrit cet individu ; franchement, je me demande s'il avait toute sa tête. »¹⁴ Ce dialogue fait écho aux impressions tirées par Freud lors de la première rencontre avec le personnage Jones, lors du Congrès de Salzbourg au printemps 1908. Il le jugea curieux, « comme d'une race étrangère », rajoutant : « c'est un fanatique et il mange trop peu », à quoi son correspondant, Carl Jung, surenchérit, trouvant le gallois Jones énigmatique, « incompréhensible de façon angoissante (...) ce n'est pas un homme simple, mais un menteur incorrigible... »¹⁵.

En effet, il est clair qu'Ernest Jones introduisit de savantes coupures dans les correspondances et les documents qu'il publia, sans compter ses déformations de l'histoire. En cela, il avait suivi de bons exemples : ceux du créateur de la légende psychanalytique, dont les récits égo-historiques (de 1914 et de 1925 pour faire court) sont à la même enseigne. Même la célèbre *Selbstdarstellung* de 1925, que l'on savait inexacte, est de plus incomplète, ayant subi les ciseaux dans l'édition officielle si l'on en croit l'hagiographie¹⁶. Comme l'écrivit Sigmund Freud le 31 mai 1936 à Arnold Zweig, lorsque celui-ci lui proposa d'écrire sa biographie, « celui qui devient biographe s'oblige au mensonge, aux secrets, à l'hypocrisie, à l'idéalisation et même à la dissimulation de son incompréhension, car il est impossible d'avoir la vérité biographique, et même si on l'avait, elle ne serait pas utilisable ». Voilà des aveux très singuliers, de la part d'un soi-disant expert de « la vérité » infantile reconstituée chez ses patients adultes !

Cependant, si l'on peut faire des reproches au monumental travail du Docteur Jones pour ses libertés avec les faits historiques, il reste fascinant dans ce qu'il nous enseigne fidèlement des points de vue de Freud. Ernest Jones est le reflet de Sigmund Freud, lequel semble guider sa

plume d'outre-tombe. L'édifice des trois volumes de « la vie et l'œuvre de Sigmund Freud » devint alors une merveilleuse réalité virtuelle. Cette bible, rendue invérifiable pendant trois décennies par les restrictions d'accès à l'information, est encore le fond de commerce documentaire de la vulgarisation psychanalytique.

Tout historien sérieux, donc impartial, est contraint de vérifier ses sources en permanence, s'il tient à l'objectivité, c'est-à-dire à communiquer des faits indépendants des intentions de ceux qui les fournissent. Il ne peut se contenter des jugements, ni des interprétations, ni des seuls témoignages des acteurs de l'histoire. Jusqu'au début des années 1970, on ne disposait vraiment, pour connaître l'évolution de la psychanalyse, que de ce que Freud lui-même en avait dit, de la biographie partielle d'Ernest Jones, et de quelques commentaires isolés sur ce qui s'était passé. Dans l'ensemble, à de très rares exceptions près, de bon aloi, les affirmations des uns paraissaient confirmer celles des autres, et cette construction fictive avait alors une vraisemblance satisfaisant la communauté des fidèles et des admirateurs. Bien peu, en dehors de quelques originaux, pouvaient remarquer que les similitudes des points de vue ramenaient à une identité idéologique, que les historiens du freudisme étaient tous des freudiens et que les publications des uns étaient toujours conformes à celles des autres parce que tous s'imitaient ou se copiaient réciproquement. Il était évidemment impensable qu'un psychanalyste, historien de sa religion, fasse état d'éléments contraires à l'orthodoxie et aux dogmes que Sigmund Freud avait définis comme convenant à sa postérité. Bien peu d'auteurs, sans doute aucun, avaient noté que la quasi totalité des ressources historiques étaient inaccessibles, quand elles n'étaient pas détruites, et que ce qui avait été rendu public dans l'édition officielle avait été impitoyablement censuré.

En 1972, la biographie de Freud par son médecin personnel, le psychanalyste Max Schur, épousait de tels contours, avec ses références en majorité réservées ou interdites au public, ou renvoyées avec une très grande fréquence à la trilogie de Jones. Une des plus récentes, celle du psychanalyste Peter Gay, est en 1988 une modernisation, ou plutôt un ravalement, de la façade de l'édifice de Jones. Il utilise une abondance de citations extraites de la documentation réservée à l'usage des adeptes : mais, selon mon décompte, sur ses 2.730 notes et références bibliographiques, 1.018, soit 37 %, n'étaient pas publiées au moment de la parution de son livre, et surtout demeurent incontrôlables pour une large part.

Aucun comité de lecture d'une publication scientifique n'accepte une étude dont les sources seraient inaccessibles et invérifiables. Et le même Peter Gay se voit obligé de déplorer les restrictions d'accès à l'information imposées aux Archives Freud, y compris à lui-même. Le même Gay s'indigne encore de la propagation des rumeurs sur la personnalité sacrée de Freud sans faire le rapprochement avec l'interdiction de consultation dont la levée permettrait d'y mettre fin. Le même Gay, toujours, rapporte «une proportion étonnante de livres malveillants» sur le freudisme et «un grand nombre purement polémiques»¹⁷, dont il ne livre d'ailleurs pas la substance. Le même Peter Gay, enfin, se sent autorisé à trouver le volume de l'ouvrage de Henri Ellenberger «un peu démesuré»¹⁸, sans doute parce que celui-ci nécessite 930 pages pour couvrir une période de l'histoire de la psychiatrie bien plus étendue que sa propre hagiographie freudienne, de... 950 pages.

La parution du monument de Henri F. Ellenberger en 1970 — *The Discovery of the Unconscious : The History and Evolution of Dynamic Psychiatry* — fut en effet une désagréable révélation car la confrontation de l'exégèse officielle à des documents d'époque commençait à faire apparaître d'importantes, graves et troublantes contradictions, sur de nombreux points cruciaux entre les affirmations contenues dans la littérature freudienne et ce qui s'était réellement passé. Mais les sources d'Ellenberger étaient, pour l'immense majorité d'entre elles, extérieures au mouvement car la documentation interne, soumise à l'embargo des «chiens de garde», était alors encore hors d'atteinte. Comme on pouvait s'y attendre, l'historien connut les pires résistances quand il voulut publier son travail¹⁹. L'excellent ouvrage historique de l'australien Malcolm Macmillan rencontra aussi des obstacles pour sa publication, pendant cinq ans, puis fut édité en 1991 de façon confidentielle à un prix prohibitif sans aucune publicité éditoriale²⁰. Réaliser une étude rigoureuse sur l'histoire de la psychanalyse peut devenir un dangereux parcours du combattant, voire mettre une carrière universitaire en péril, et les freudiens sélectionnent les auteurs autorisés à accéder à leurs archives, avant de leur accorder le sceau de l'*Imprimatur*²¹.

La dernière hagiographie d'importance en date — par Emilio Rodríguez²², psychanalyste argentin vivant au Brésil —, traduite en France au début de l'an 2000, omet les critiques essentielles du contenu de la psychanalyse et, faisant silence sur les affaires importantes, se contente de reprendre les dits et faits institutionnels pour la gloire du mouvement freudien, visiblement éternel et indestructible. Il est intéressant de noter que l'auteur recourt quand même, avec prudence et édulcoration, aux lettres de Freud à Fliess tirées de l'édition complète de Masson, traduite

en portugais dès 1986. Mais la traduction française du livre de Rodríguez renvoie, pour ses références bibliographiques de ce courrier à Fliess, à l'antique «Naissance de la Psychanalyse» où quantités de documents ne figurent évidemment pas, que le lecteur français cherchera vainement, puisque cette édition, fac-similé de l'originale de 1956 encore recopiée en 1996, est toujours censurée aujourd'hui dans l'un des derniers territoires du freudisme... Et la victime ne peut se rendre compte de la désinformation, qui n'en finit plus.

CARL GUSTAV JUNG, ANTÉCHRIST LÉONTOCÉPHALE

En pratique, tous les premiers analystes et tous les continuateurs de la croyance ont eu droit, à des degrés variables selon leurs positions, à des reconstructions désinformatives, altérant leurs biographies pour en faire des demi-dieux, et de leurs affabulations des vérités indiscutables soi-disant élaborées à partir de faits. Du moins aussi longtemps qu'il s'agissait de fidèles ou d'autorités médiatiques indispensables à la cause freudienne et à son expansion — par exemple l'imposture grandiose mais utile de Bruno Bettelheim, que l'omertà de la nomenklatura a verrouillée pendant des décennies²³ —, car les dissidents, de leur côté, tombaient tour à tour sous les coups des démontages accablants, sinon calomnieux, par les freudiens orthodoxes et leurs turpitudes étaient déjà connues, en partie.

L'histoire se répète, et tout ce que l'on a pu dire des falsifications historiques des freudiens s'applique parfaitement à Carl Jung et à ses partisans, comme le montre, après John Kerr, le livre de Richard Noll, psychologue érudit et enseignant l'histoire des sciences à Harvard²⁴.

Les manœuvres des jungiens ont été vigoureuses — mais aussi vaines que les contorsions dérisoires des freudiens pour retenir leurs petits secrets —, pour empêcher Noll d'accéder aux documents cachés, pour l'interdire de publication, le faire taire et l'empêcher d'exposer ses découvertes, sans compter leurs tentatives de diffusion de commentaires faux et diffamatoires sur sa personne. Ce qui «non seulement en dit long sur leurs craintes de voir remise en cause leur autorité traditionnelle, mais illustre aussi leurs détestables manières»²⁵.

On retrouve d'abord dans la mystification jungienne l'embargo désinformatif des freudiens.

On croit souvent que la correspondance de Freud avec Carl Jung, sans doute une des plus riches, est complète, ce qui est inexact : elle

comporte en effet des coupures. Celle de Jung avec Ludwig Binswanger, de 1907 à 1911, jadis en possession de la famille Binswanger, a curieusement disparu²⁶. De même, la correspondance de Jung avec Ernest Jones s'est mystérieusement volatilisée après la parution du second volume de «la vie et l'œuvre de Sigmund Freud» en 1955²⁷. On ignore aussi ce qu'ont pu devenir les précieux courriers qu'entretenaient en cachette Ferenczi et Jung durant des années, après la rupture de ce dernier avec Freud en 1913²⁸. Deux volumes des lettres de Jung, pendant 30 ans jusqu'à sa mort en 1961, ont été «copieusement amendés et sélectionnés par ses héritiers pour donner de lui un portrait favorable»²⁹. Les administrateurs de la succession Jung bloquent encore l'accès à de nombreux documents réservés. Le petit «Livre Rouge» de Carl Jung reste interdit aux regards à la manière des journaux de Jones, de Marie Bonaparte, et d'autres notoriétés³⁰. Le contenu de son célèbre séminaire de Zurich en 1925, reporté dans des notes certifiées par Jung, fut longtemps réservé aux seuls élus et initiés, car «jusqu'à la publication des notes complètes en 1989, il était exigé de ceux qui souhaitaient lire ce document remarquable au moins cent heures d'analyse «approuvée» et l'autorisation de leur analyste»³¹.

Les hagiographies du personnage se sont, outre les documentations tronquées et trompeuses, pratiquement toutes inspirées d'une fausse autobiographie de Jung («Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées» de 1962), une *mythographie* présentée comme sincère, en fait un montage bricolé par Aniëla Jaffé, dernière assistante du médecin suisse, et arrangé pour forger de lui une image convenant à la légende et à l'idéologie jungienne³². Tout ce qui ne flatte pas la fable a été écarté, puis la plupart des survivants du culte jungien ont contribué à la désinformation et à la contrefaçon d'une histoire hallucinante, et empêché la connaissance dangereuse des vérités cachées depuis le début du siècle dernier.

Que fallait-il soustraire ici ?

Il fallait dissimuler les falsifications et truquages de Jung³³, son exploitation des femmes, des névrosés crédules, ou des familles fortunées. Il fallait effacer les expériences visionnaires de celui qui fut sa vie durant un adepte de l'occultisme, spiritisme, alchimie, graphologie, soucoupes volantes, *poltergeist* (ou esprit frappeur), divination astrologique et prémonition onirique, légendes du Saint Graal, entretiens avec les ancêtres ou les croisés morts en pèlerinage, entiché de rose-croix et de franc-maçonnerie³⁴... Et toutes les informations qui, le faisant passer pour fou, élimineraient son idéologie irrationnelle et sectaire, qu'on a pu considérer comme simultanément antisémite et anticatholique.

Carl Gustav Jung était le fils d'un pasteur qui se disait descendant de Goethe³⁵. Le grand-père maternel de C.G. Jung, le théologien hébraïste Samuel Preiswerk, recevait chaque semaine la visite spirituelle de son épouse défunte, sacrifiant à cette fin exclusive un fauteuil de son bureau. Sa fille Emilie, la future mère de Jung, devait alors se placer dans le dos de Samuel quand il travaillait, afin de protéger l'élaboration de ses sermons de l'esprit curieux des ectoplasmes présents dans la pièce. Entouré d'Hélène et Luise Preiswerk (ses deux cousines médiums), de sa mère Emilie, et de différents invités, le jeune Carl G. Jung pratiquait des séances de communication avec les spectres ou des expériences «surnaturelles» concluantes dont il tirera une thèse publiée en 1902, et fut pendant des années membre honoraire de l'*American Society for Psychical Research* qui se consacrait au «parapsychique». Dès 1902, «il avait manifestement établi [des] rapports entre l'hypnose, l'hystérie et le spiritisme bien avant d'avoir ouvert le moindre manuel de psychiatrie» et d'avoir rencontré Sigmund Freud. Et il «prit ces expériences spiritiques tellement au sérieux que les idées qu'il en retira conservèrent leur empreinte sur lui plus longtemps que la plupart des notions apprises à la faculté de médecine»³⁶.

Lors d'expériences ésotériques répétées, de trances dissociatives et hallucinées, Jung le gourou charismatique devint la réincarnation d'un «Christ Aryen», une sorte d'Antéchrist polythéiste, païen et polygame. Sous les traits d'un Abraxas léontocéphale — avatar à tête de lion, hermaphrodite à pattes en forme de serpents et armé d'un fouet —, il rencontrait en personne dans ses visions les dieux des temples mithraïques, et auto-déifié, il rédigea à leur intention ses «sept sermons aux morts». Dans son bureau, il dialoguait seul, mais à plusieurs voix, avec ces dieux païens de l'antiquité. Puis il inventa un culte des mystères pour initier ses élus aux vérités révélées, une église secrète où il convoquait, par l'ébranlement télékinétique de la clochette du perron de sa maison au bord du lac, les divinités préchrétiennes dont il était le maître³⁷. La demeure de Jung était une communauté névrotique d'illuminés dévoués à sa personne, un temple où se pratiquaient le spiritisme, la psychanalyse, l'astrologie, décidément interchangeables. C'était une secte messianique et d'initiation, inspirée du culte de Mithra, d'origine Perse et qui contrecarra le christianisme jusqu'à la fin du IV^e siècle. Le lourd symbolisme de Mithra terrassant le taureau — la tauroctonie mithraïque représentant la victoire de la vie sur les forces du mal — fascinait Freud et Jung. «Mes soirées sont fort occupées par l'astrologie. Je calcule des horoscopes, pour mettre la main sur le contenu de [la] vérité psychologique», écrivait Jung à Freud³⁸. Puis Carl Jung, à la suite d'une analyse astrologique, conféra à Sigmund Freud, né le 6 mai 1856, le redoutable

signe du taureau. Dès lors, Jung devenu Mithra dans ses propres fantasmes sacrifia Freud transformé en taureau châtré³⁹...

Le jungisme était une nouvelle religion polythéiste, païenne et près de la nature, dont l'objectif avoué était d'infiltrer culture et religions traditionnelles, voire de s'y substituer⁴⁰. Carl Jung, son Dieu principal, « déclara ouvertement à plus d'un interlocuteur que lui-même et ceux qui suivaient ses méthodes avaient été choisis pour devenir les rédempteurs de Dieu ». Eugen Bohler, son intime, rajouta qu'il « se croyait chargé d'aider Dieu à devenir conscient, et cela non pour nous les hommes, mais dans l'intérêt de Dieu Lui-même »⁴¹. Le clan jungien devait ouvrir à ses fidèles les portes de l'humanité vers un nouvel état de conscience plus élevé, à condition d'avoir affaire à un élu préalablement formé dans les règles, par la psychanalyse, transformation initiatique de soi et descente dans l'inconscient qui allait aussitôt devenir un moyen d'accès direct au royaume transcendant des dieux.

En 1911, quelques mois avant son exclusion, Wilhelm Stekel avait osé affirmer que le patient rêve dans le dialecte utilisé par son psychiatre pour le traiter, ce qui déclencha une féroce riposte de son maître Freud. On sait depuis belle lurette que, quand une personne consulte un psychanalyste freudien, elle fait des rêves freudiens, rankiens chez l'analyste rankien, kleinien chez un kleinien, winnicottien chez le psychanalyste correspondant, ou n'importe quoi chez celui qui escompte qu'on le nourrisse au gré de ses propres fantaisies. Grâce aux témoignages des consommateurs — par exemple Blanton, Doolittle, Kardiner, Wortis —, nous savons que la soi-disant « technique » psychologique de Sigmund le gourou n'était qu'une persuasion active. « *Simplement, il faut prendre en compte que l'association libre n'est pas vraiment libre* », écrivait-il, et l'analyste, « par son expérience, est en général préparé à ce qui va venir, et peut à présent mettre à profit le matériel que le patient met à jour... »⁴². Freud, maître dans l'art de la manipulation textuelle et des analyses — espérant une confirmation, illusoire, de son idéologie —, nous avait avertis : « dans le traitement psychanalytique, il est très important [pour l'analyste freudien] de s'attendre à ce qu'un symptôme ait une signification sexuelle », chez le client. Et de fournir à son patient l'interprétation correspondante par anticipation (« Erwartungsvorstellung ») pour le convaincre. Ou bien alors, continuait-il, l'analyste doit s'attendre à « la signification sexuellement opposée qui n'a peut-être pas été soupçonnée »⁴³. L'interprétation persuasive émane bien du psychanalyste. Mais l'astuce de Sigmund Freud consiste ensuite à faire croire qu'il s'agit d'une représentation (Vorstellung) que se forge le patient, *sui generis*. Comme si le fantasme venait de lui, non du dehors par la

suggestion du départ. L'interprétation forcée d'une signification sexuelle pourvoira à la validation automatique du dogme initial, car, de toute façon, le client qui se rebelle le confirmera par sa « résistance » et celui qui l'accepte donnera également raison à l'interprétation.

Depuis près d'un siècle, on sait que la contamination par la suggestion réciproque (de l'analysé par l'analysant et inversement) confère au « matériel clinique », quand il existe, c'est-à-dire aux fantasmes des patients, une validité bien illusoire, et à ceux des psychanalystes une autorité totalement usurpée : c'est là, dans la communication médecin-malade, une création d'informations factices et de fausses preuves dont se repaît le freudisme. L'absence d'effet thérapeutique supérieur à ce que produit la seule suggestion (ou l'effet placebo) en est d'ailleurs une confirmation et suffit à ruiner les prétentions des analystes⁴⁴.

Tous les analystes retrouvent ainsi chez leurs patients les fantasmes qu'ils désirent. Pour Lacan, l'inconscient est structuré comme un langage, pour Otto Rank, le traumatisme de la naissance l'agite, pour Alfred Adler, l'infériorité l'habite, pour Melanie Klein, le sein morcelé de la mère l'anime... Pour Freud, il est le réservoir des désirs sexuels refoulés dans l'enfance et dans la préhistoire de l'humanité, et pour Jung, l'inconscient est un musée complet des antiquités païennes, transmis de génération en génération par l'hérédité des caractères acquis. Car les connaissances biologiques des analystes se sont arrêtées au lamarckisme, et n'ont jamais intégré l'administration des preuves accumulées du contraire depuis un siècle.

Dès lors, la psychanalyse de Jung devait, par la force, retrouver cet inconscient collectif du paganisme réincarné en chacun. Malades et fidèles étaient ainsi libérés des chaînes de leurs névroses pour sombrer dans le fanatisme jungien.

Au palmarès des recrues du jungisme, on comptait plusieurs familles très fortunées.

Medill MacCormick, propriétaire du *Chicago Tribune* et bien placé dans l'arène politique, s'était fait soigner en 1908-1909 par Jung, lequel l'incita fortement à user de la polygamie comme adjuvant thérapeutique. « Ce riche Américain était une très belle prise pour le mouvement, et ce témoignage de leur succès international ne manqua pas de ravir Jung et Freud. Jung n'allait pas tarder à ferrer un trophée encore plus impressionnant pour la psychanalyse et pour lui-même : la fille de l'homme qui passait généralement pour le plus riche du monde occidental, Edith Rockefeller MacCormick »⁴⁵. La famille MacCormick était propriétaire

de l'*International Harvester*, l'empire des machines agricoles. Le fils Harold MacCormick, très proche des Rockefeller, épousa Edith, elle-même fille de John D. Rockefeller, dont la fortune (la *Standard Oil*) était estimée avant la première guerre mondiale à 2 % du produit national brut des États-Unis.

Au début 1913, au commencement du schisme avec Freud, Jung vint à New York en personne chercher Edith Rockefeller MacCormick, déprimée et agoraphobe, et entama derechef son analyse, qu'il continua sur le paquebot pendant la traversée du retour. Puis Edith s'installa avec enfants et domestiques à Zurich dans un hôtel, jusqu'en 1921, pour parachever son initiation.

Chaque nouvel adepte se doit de convertir ses proches, ses voisins, de les amener vers la rédemption et de poursuivre l'évangélisation. Dès lors, à l'automne 1914, Harold McCormick, le mari d'Edith, entama une analyse jungienne à son tour, puis leurs enfants, Fowler et Muriel. Plus tard, le financier Paul Mellon et sa femme vont s'incliner. «Les Rockefeller, les MacCormick et les Mellon comptaient parmi les familles les plus riches d'Amérique et l'on peut se demander si Jung serait encore aussi populaire aujourd'hui s'il n'avait pas gagné et converti leurs femmes à ses *mysteria*»⁴⁶. Car Edith Rockefeller MacCormick finançait les publications et traductions des travaux de Jung, alors inconnus du public, puis l'immeuble où les jungiens installèrent leur *Club Psychologique* en 1916, réglait les factures, avançait des prêts... «C'était presque deux millions de dollars d'aujourd'hui qu'il recevait. Et cela sans compter la traduction des œuvres de Jung en Anglais»⁴⁷. Plus tard, Edith achètera un autre Club (*Gemeindstrasse* à Zurich, toujours en fonction) remplaçant le précédent trop dispendieux. John D. Rockefeller épongera toutes les dettes de sa fille, laquelle restera déprimée et agoraphobe jusqu'à la fin de ses jours. Grâce à la fortune des Rockefeller MacCormick qui se dépensa ici par millions, Jung fut ainsi connu du monde entier. Il essayait.

Il fallait attirer les névrosés influençables, et surtout des femmes, vers son culte clientéliste à mystère. Jung se présentait à cet effet sous différents masques selon les besoins et, techniquement, il «trompait délibérément ses ouailles»⁴⁸ pour son insémination spirituelle, et lucrative. Quant aux plus belles patientes, la polygamie leur était recommandée sur ordonnance, avec applications pratiques sur le divan pour leur faire goûter l'inconscience collective... Quelques-uns allaient plus loin encore, dans des culbutes groupales de la plus grande bouffonnerie⁴⁹. Certains s'éloignaient du gourou décadent puis se réfugiaient dans les bras d'au-

tres illuminations transcendantes et sectes messianiques, ou bien encore se retournaient vers un freudisme plus orthodoxe et plus prolifique. Mais ni plus ni moins irrationnel, ni plus ni moins menteur, ni plus ni moins honnête.

CODA

Ainsi, l'histoire de la psychanalyse a dû se faire de l'extérieur, sans le concours des ressources immenses de la documentation interne que le mouvement s'était réservée.

Cette rétention des informations est en soi une grave anomalie. Elle a suscité bien des curiosités, et la vocation de spécialistes passionnés qui, par manœuvre habile ou séduction, sont quelquefois parvenus à soutirer une poignée de documents croustillants. Quelques révélations sur la désinformation freudienne ont pu être ensuite l'objet de désinformations à leur tour, sortes de nouveaux montages de propagande emboîtés dans la propagande, ce qui tient du prodige et de la plus grande cocasserie. Certaines de ces perles n'ont pas de pertinence pour l'historien, mais il est significatif de noter qu'elles sont, lors de leur divulgation dans la presse, pratiquement toutes à l'origine de scandales. Une tempête d'indignation se déclenche, associée à de curieux phénomènes émotionnels, montrant à la fois l'intolérance sectaire du monde psychanalytique au jugement extérieur ou à la simple confrontation à l'évidence du contraire de sa légende, et puis ce qui peut apparaître comme une de ses plus grandes faiblesses. «Après tout», écrivait François George, «un congrès de psychanalyse est aujourd'hui à peu près le seul lieu où puisse encore s'observer la grande hystérie qui enchantait Charcot»⁵⁰. Cette sensibilité spéciale à l'intrusion étrangère sur son territoire secret, et cette autoprotection par des règles différentes des lois communes, sont l'indice d'une grande fragilité psychologique dont on avait pu les croire épargnés par leur spécialité. Outre les convoitises des experts, ces attitudes ont engendré des suspicions bien légitimes sur l'honnêteté d'un cercle monopolisant aussi nerveusement et jalousement l'information.

Maintenant, la question est la suivante : quels sont donc les renseignements qu'il faudrait soustraire à la curiosité morbide du monde extérieur ?

Il en découlera bien d'autres interrogations. D'abord, pourquoi le mouvement psychanalytique a-t-il besoin d'échapper à la vérification ? La réponse pourra apparaître à la comparaison du contenu de ces sources

secrètes aux publications freudiennes. Les informations ont été, par exemple, retirées du regard des hommes parce qu'elles sont dangereuses à l'idéologie officielle qu'elles contredisent catégoriquement, et parce qu'elles nuisent à la survie de ses adeptes en tant que psychanalystes. Lesquels absorbent avec volupté les dogmes freudiens sans jamais en douter mais répugnent à entendre les contestations, surtout factuelles.

Ensuite, comment se fait-il que la psychanalyse soit la seule, de toutes les branches de la pensée à prétentions scientifiques, à traiter ses historiens, ses épistémologues, son public et l'honnête homme de cette manière ? La réponse à cette question est essentielle car elle renvoie à l'idée que le mouvement freudien n'a *jamais* obéi à des impératifs scientifiques — qui l'auraient ouvert à la communication et nécessairement au partage de ses données —, mais se définit, au contraire et depuis ses origines, par l'ignorance de l'objectivité et par des comportements sectaires qui l'isolent de la communauté des savants en une autarcie tremblante et agressive. Le mouvement freudien est l'archétype d'une secte cultivant chez ses adhérents et les naïfs « la psychologie du juste persécuté, du peuple élu entouré d'un monde d'ennemis qui lèsent ses droits et le menacent dans son existence. Inversion caractéristique de la situation réelle, qui nourrit le sursaut d'infériorité des totalitaires »⁵¹.

Enfin, comment se fait-il qu'on puisse, y compris en n'étant pas soi-même un de ses convertis, trouver normales les dispositions prises par le corps psychanalytique pour la protection de ses terribles secrets, mais résolument pathologiques, impudiques et honteuses, les révélations des historiens et la curiosité du monde scientifique à son égard ? Les réponses incombent ici aux sociologues et historiens des civilisations. La psychanalyse, religion sans dieu, sacrée dans nos sociétés, s'oppose aux autres croyances séculaires qu'elle veut supplanter sans contradiction. Et le besoin des hommes d'adhérer à une foi qui leur ment justifie son emprise. Disons-le : il s'agit là d'un assaut symptomatique de l'irrationnel *contre* la culture et la vérité. Et, dans notre civilisation, « la psychanalyse essaie de s'infiltrer en revêtant l'uniforme de la science, afin d'étrangler cette dernière de l'intérieur »⁵².

NOTES

- ¹ Koyré (1943) : 32-33.
- ² Cité par Noll (1997) : 151.
- ³ Roazen (1993) : 99 sq.
- ⁴ Grosskurth (1991) : 130.
- ⁵ Young-Bruehl (1994) : 162.
- ⁶ Roazen (1975) : 13; et Roazen (1993) : 91 sq.
- ⁷ Joan Rivière (*Lancet*, 30/9/1939), citée dans la préface à *Lettres de Famille de Sigmund Freud*, p. xi.
- ⁸ Jones (1959), cité dans la préface à *Lettres de Famille de Sigmund Freud et des Freud de Manchester*, p. x-xi.
- ⁹ *The Complete Correspondence of Sigmund Freud and Ernest Jones, 1908-1939*; Cambridge, Harvard University Press, 1993. Traduction aux Presses Universitaires de France en 1998.
- ¹⁰ Cf. l'introduction de Masson à « Complete Letters Freud-Fliess », 1985 : 6 n6. Des lettres de Marie Bonaparte à René Laforgue furent éditées par Bourgeron en 1993.
- ¹¹ M. Bonaparte, *À la mémoire des disparus*, 2 vol., PUF, 1958. Cf. E. Roudinesco (1994), *Histoire de la Psychanalyse en France*, vol. 1 : 320 sq.; et Roudinesco & Plon (1997) : article Bonaparte. Les « Cinq Cahiers d'une petite fille » furent imprimés pour l'auteur en 1958 (4 volumes, Imago Publishing).
- ¹² Préface à *Complete Letters Freud-Fliess*, op. cit., p. xi.
- ¹³ Borch-Jacobsen (1995) : 94 sq.
- ¹⁴ Obholzer (1980) : 207 et 208.
- ¹⁵ *Lettres de Freud à Jung* du 3/5/1908 et *Lettre de Jung à Freud* du 12/7/1908 (ma traduction).
- ¹⁶ Selon Peter Gay (1988, vol. 1 : 621), l'édition intégrale qu'il utilise se trouverait dans *Ilse Grubrich-Simitis, 1971 : Freud «Selbstdarstellung». Schriften zur Geschichte der Psychoanalyse* (pas d'éditeur).
- ¹⁷ Gay (1988), vol. 1 : 619.
- ¹⁸ Gay (1988), vol. 1 : 640.
- ¹⁹ Cf. Micale (1994).
- ²⁰ Macmillan (1991), *Freud Evaluated : The Completed Arc*. Cf. Frederick Crews (1996) : note 4. Néanmoins, Macmillan a eu du succès et son livre eut droit à une nouvelle édition, avec un chapitre supplémentaire et plus accessible (Cambridge, the MIT Press, 1997).
- ²¹ Voir la préface de Max Schernberg (1993), vol. I.
- ²² Rodrigué (1996), 2 vol.
- ²³ Sur ce sujet, voir ici le chapitre *Dérégulation...*
- ²⁴ Kerr (1994), *A Most Dangerous Method*; et Richard Noll (1997), *Jung, le Christ Aryen*.
- ²⁵ Noll (1997) : 293.
- ²⁶ Cf. *Correspondance Freud-Binswanger*, 1995 : 224 n11.
- ²⁷ *Correspondance Freud-Jung* : 516 n1.
- ²⁸ Kerr (1994) : 454.
- ²⁹ Noll (1997) : 10.
- ³⁰ Noll (1997) : 10 et 150.
- ³¹ Noll (1997) : 131.
- ³² Noll (1997) : 300 n1.
- ³³ Les mensonges de Jung sont encombrants, sur Otto Gross, ou sur Johann Honegger (Noll, *ibid.* : 278 sq.) par exemple.

³⁴ Voir Kerr (1994) : 50 sq., 70, et *passim*; Webster (1995) : 385 sq.; et surtout Richard Noll (1997).

³⁵ Kerr (1994) : 45.

³⁶ Noll (1997) : 46 (pour ces deux citations).

³⁷ Noll (1997) : 147, 160, 170-171, 240-241.

³⁸ *Lettre de Jung à Freud, 12/6/1911.*

³⁹ Cf. l'analyse de Noll, pages 144 sq., et la dernière partie de Freud (1912-1913) : *Totem et Tabou*.

⁴⁰ Noll (1997) : 75 sq. et chapitre 4.

⁴¹ Noll (1997) : 12 (pour ces deux citations).

⁴² Freud (1925), *Selbstdarstellung*, pages 68 et 69 (c'est moi qui souligne).

⁴³ Freud (1908), *Hysterische Phantasien und ihre Beziehung zur Bisexualität* : 155 (c'est moi qui souligne).

⁴⁴ Depuis Gaupp (1900) et Woodworth (1917), les travaux sur la suggestion abondent : cf. Van Rillaer (1980 : 191 sq.), Sebeok & Rosenthal (1981), Esterson (1993 : 236 sq.), Macmillan (1991 : 213, 570 sq.), Erwin (1996 : 93 sq.) et bien sûr le fatal Grünbaum (1984 à 1996).

⁴⁵ Noll (1997) : 213-214.

⁴⁶ Noll (1997) : 223.

⁴⁷ Noll (1997) : 236.

⁴⁸ Noll (1997) : 181.

⁴⁹ Par exemple, le psychologue polygame Henry A. Murray et sa maîtresse Christiana Morgan (Noll (1997) : 103 et 275.), tous deux ésotériques inventeurs, dans les années trente, d'un soi-disant test psychologique, le *Thematic Aperception Test*, lequel, dans le meilleur des cas, n'apprend rien au psychologue qu'il ne sache déjà et dont la validité est médiocre. Christiana disparut en 1967 dans des conditions mystérieuses : ivre, elle se noya dans 50 cm d'eau, près de Murray qui, à l'enquête, ne se souvint plus de rien (Roazen (2001) : 257 sq.).

⁵⁰ F. George (1979) : 134 n1.

⁵¹ Alexandre Koyré (1943), 34 n2. Cf. Weisz (1975); et John Farrell (1996), *Freud's Paranoid Quest*.

⁵² Knight Dunlap (1920), *Mysticism, Freudianism, and Scientific Psychology*.

DEUXIÈME PARTIE

MENTERIES ET DÉRAISON

« In a time of universal deceit, telling the truth is a revolutionary act. »

George Orwell¹

« Veritas vel silentio consupitur vel mendacio. »

Ammien Marcellin²

NOTES

¹ En ce temps de mensonge universel, dire la vérité est un acte révolutionnaire.

² La vérité est violée aussi bien par le silence que par le mensonge.

Chapitre 6

Superstitions¹

«Entre une séance de psychanalyse et une séance de spiritisme, la différence est la suivante : d'après les normes à l'honneur dans la haute culture universitaire dominante de notre temps, les esprits et les spectres que l'on convoque dans celle-ci ne sont plus respectables.»

Ernest Gellner²

SIGNES DE CROIX

Dans les montagnes du Harz, au pays de Goethe en Basse-Saxe, les paysans conjuraient les mauvais sorts. Ils s'y protégeaient des sabbats des sorcières en allumant des feux, clouaient des signes contre les maléfices, et les trois croix ††† dessinées à la craie sur les portes se chargeaient d'éloigner le Malin et ses sortilèges. Souvent, Sigmund Freud et les siens y séjournaient, et le Comité Secret refaisant le monde à sa mesure y devisait dans les chaleurs de l'été.

Le tracé rituel se retrouve en de multiples occasions dans les correspondances de Freud, du moins dans celles que les censeurs nous ont laissé lire, jusqu'en 1938 quand lui parviennent les «nouvelles en provenance d'††† Allemagne (...), les vagues d'immigrants qui déferlent sur les rivages de ce pays, l'incertitude quant à ce que l'avenir proche nous réserve, tout cela exclut un confort véritable»³. Le signe de la croix était un sacrifice à l'imprévisible, une conjuration magique du ††† Chaos. «Il faut donc que la sorcière s'en mêle», disait Goethe⁴. Et Sigmund Freud répondit à l'intolérable désordre que «nous savons que les premiers pas vers la maîtrise intellectuelle du monde environnant, où nous vivons, consiste à découvrir des généralités, des règles, des lois, qui mettent de l'ordre dans le Chaos»⁵.

Le dimanche 5 novembre 1899 — le lendemain de la parution de la *Traumdeutung*, sacrée mais antidatée en 1900 pour inaugurer un siècle... qui commencera en fait le lundi 1^{er} janvier 1901 —, Freud avoue à Fliess ne pas savoir «encore quoi faire de la ††† féminine...». Freud ne saura

jamais quoi faire de la ††† maudite sexualité féminine, vaste «continent noir» inexploré et dangereux. Cette information n'est pas caviardée par l'édition française, bien que la lettre soit expurgée d'une ††† phrase. Les ††† y sont simplement remplacées par +++ fournies sans aucune explication, ce qui est une manière de dissimuler une soustraction derrière trois additions⁶. Mais les damnées ††† disparaissent totalement de cette édition dans un courrier du 8 mai 1901. Il y est question de la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, travail «tout à fait informé» où il se «trouve des tas de ††† choses interdites», dit l'original. On les retrouve aussi en avril 1904, dans des propos dérisoires de Freud sur les ††† *Études sur l'hystérie* et la clef des songes⁷.

Et les ††† reviennent encore dans la ††† correspondance avec Jung, par exemple le 1^{er} janvier 1907 («vous savez, la ††† sexualité»), ou le 27 août 1907 («lorsqu'on se trouve en face de son ††† inconscient»). Carl Gustav Jung connaît bien l'usage du signe des trois croix, qu'il pratique quand il devine la terrible emprise qu'essaie d'exercer son maître et le «††† danger» qu'il représente⁸. Quand il finit par comprendre, après des échanges d'une férocité inouïe avec le Viennois, il rédige une lettre de démission de la présidence de l'association internationale de psychanalyse, qui marque la fin des relations avec Sigmund Freud, et en adresse une copie à tous les responsables des sections locales de l'association. Sur l'exemplaire personnel de Freud, Jung prend la précaution de tracer ††† à son intention⁹. Alors le médecin suisse se retrouvera seul, un protestant dans l'hérésie, divaguant vers le polythéisme païen.

Carl Jung conservait sur lui la clef d'une cache secrète d'une alcôve de son bureau¹⁰, où se trouvaient différents objets de valeur, dont la correspondance de Sigmund Freud, et puis les morceaux du couteau à pain brisé pendant une séance de «télékinésie». Lors d'une de ces séances de démonstration à Vienne, fin mars 1909, il aurait fait craquer à distance la bibliothèque de Freud, grâce à ce qu'il appelait «le phénomène d'extériorisation catalytique», ce qui, soi-disant, aurait saisi d'horreur son interlocuteur¹¹. En réalité, «Freud admit avoir été très impressionné par ses exploits et avoir tenté de l'imiter après son départ»¹² mais, bien sûr, l'homme de science aurait vite trouvé des explications physiques à la «télékinésie» et conseilla à son homologue helvétique de garder la tête froide à ce sujet¹³. Car le psychanalyste est rationnel, ou bien il n'est pas psychanalyste.

En 1905, sa fille aînée Mathilde Freud est malade. Il faut la protéger, à distance, efficacement mais sans la télékinésie. Sigmund sacrifie une pantoufle, et, visant soigneusement, atteint en pleine tête une statue de sa

collection d'antiquités, représentation de Vénus qu'il tue sur le champ. Mathilde est vite guérie.

Devant les mauvais sorts, à la perte d'une amitié ou plutôt d'une alliance en péril, des couvercles d'encriers, des figurines égyptiennes, différents objets vont y passer. En 1925 encore, ses précieuses lunettes et leur étui sont sacrifiés sur l'autel de son inquiétude, en attendant un train qui ne voulait pas venir. Malgré son auto-analyse, Freud a toujours eu une phobie des transports ferroviaires, mais ce jour-là, le train contenait sa fille Anna et un accident s'était produit, dans un autre ††† train¹⁴. Quand ils concernent des psychanalystes, ces comportements sont cachés sous l'appellation «méprises et maladroitness» et autres «actes manqués» évidemment non symptomatiques d'une névrose¹⁵.

TRANSMISSIONS DE PENSÉES

Dans ses écrits publics, Freud refuse apparemment de croire à l'occultisme.

Il reprend une étrange distinction entre le «paranormal» et la «télépathie» dont il n'arrivera jamais à se défaire. Dès 1901, il écrivait à Fliess : «je crois à la transmission de pensée et continue de douter de la 'magie'»¹⁶. Apparemment, l'émission de Berlin à Vienne était brouillée : Fliess pensait l'inverse, estimant la magie, méprisant la télépathie... En 1937 encore, lors d'une discussion avec le Dr Smiley Blanton, son patient qui lui demandait ce qu'il fallait penser du «paranormal», Freud affirma qu'il faudrait vérifier tout cela, mais que le jeu n'en vaudrait pas la chandelle, «excepté pour la télépathie dont l'existence est possible et qui mérite d'être étudiée»¹⁷.

Ernest Jones — qui se défend, dans un gros chapitre¹⁸ tout entier consacré à l'occultisme, d'avoir adhéré lui-même à de telles balivernes — prétendit que Freud différenciait aussi d'un côté la transmission de pensées, d'un autre la télépathie. Selon Freud, les pensées se transportent en effet par une onde, inconnue mais matérielle, qui se reconvertit à l'arrivée comme dans le télégraphe ; la télépathie, par contre, sorte d'empathie à distance, requiert une sensibilité spéciale fondée sur un lien affectif entre l'émetteur et le récepteur, telle que si un événement *fâcheux* (et uniquement *fâcheux*) touche l'un des deux, l'autre en sera informé¹⁹... Il fut lui-même le récepteur des deux formes de télécommunication.

Par exemple, dans la nuit du 8 au 9 juillet 1915, Freud fait un rêve prémonitoire : son fils Martin, étant à plus de 250 km de là sur le front

de guerre, va être blessé ou pire encore. Quelques jours plus tard, il se confirme que Martin n'a été que légèrement atteint. Alors son père lui demande toutes les précisions nécessaires à la vérification de la valeur prédictive des rêves²⁰. Et Freud prétendra en 1922, grand Dieu, n'avoir *jamais* fait de rêve prophétique, juste avant de rappeler à la page suivante du même texte son rêve de Martin «qui se trouvait au front et y était tombé»²¹.

Les messages télépathiques atteignent plus aisément un corps endormi qu'un cerveau à l'état de veille, et le matériel transmis dans l'atmosphère d'un individu à l'autre est ensuite recyclé dans le rêve sous forme de symboles décodés par la psychanalyse²². Le jour, la télépathie est de médiocre qualité et manque de la précision de la divination onirique nocturne. Néanmoins, elle est parfaitement possible, malgré les déformations subies lors du transport des messages d'un cortex cérébral à un autre, même si la cocaïne fait planer quelques doutes sur celui qui reçoit les vibrations ou les rayons...

Les premières expériences diurnes de Sigmund Freud en la matière remonteraient à 1880 — c'est-à-dire quinze années avant Carl Jung qui n'eut sa ligne directe de navigation avec les défunts qu'en juin 1895 —, quand il réunissait quelques proches et des condisciples autour d'un guéridon frétilant pour des exercices «paranormaux»²³. Puis, au milieu des années 1880, seul dans un pays étranger, il lui arrivait souvent d'entendre une voix connue et chère l'appeler par son nom. Dès lors, il notait l'heure exacte de «l'hallucination» pour se renseigner à son retour²⁴.

A Vienne, deux mois après ses fiançailles de juin 1882, il cassa par accident l'anneau de Martha Bernays, sa promise alors à Hambourg. Il n'existe pas de coïncidence et tout est déterminé par des *intentions* occultes, volontiers inconscientes. S'il s'était agi d'une autre personne, l'inventeur de la psychanalyse aurait peut-être interprété dans cet «acte manqué», au demeurant réussi, un indice d'une intention refoulée de rupture (c'est sûr, puisque ça lui résiste), ou pour le moins un signe d'ambivalence œdipienne vis-à-vis de sa fiancée, c'est-à-dire marquant sa préférence inconsciente pour sa propre mère, sinon la belle-mère putative, ou sa future belle-sœur Minna...

Pour l'instant, c'est un présage sinistre regardant l'attachement amoureux de Martha transmis à longue distance, soit 750 km à vol d'oiseau, ce qui est probablement le chemin naturel des vibrations dans ce transfert céleste des affects, car ni l'espace ni le temps ne sont rien quand on aime, et aucun obstacle ne doit les arrêter dans l'éther. Sigmund a un mauvais pressentiment, puis cherche à comprendre. Ayant scrupuleuse-

ment noté les détails de l'incident, et décidé à «mettre fin à une superstition», il écrit aussitôt de Vienne à Hambourg-Wandsbek pour demander à sa fiancée si, à ce moment fatidique précis, «à onze heures le jeudi passé» lorsqu'il brisa la bague, soudain elle l'avait moins aimé²⁵. Soulagé, Sigmund put certifier qu'à ce moment exact... Martha mangeait un gâteau.

Souvenons nous qu'il faut tout vérifier, c'est le réflexe du chercheur scientifique confronté à ces «obscur problèmes à la frontière de l'hypnotisme (transfert de pensée, etc.)»²⁶, finalement proches du mystérieux «rapport» des magnétiseurs et de la relation psychanalytique.

En octobre 1912, inquiet, il s'apprêtait à écrire à Sandor Ferenczi pour demander au Hongrois pourquoi il ne lui avait plus envoyé de lettre depuis plusieurs jours. Tout à coup, Freud s'arrêta, car *penser* à rédiger ce courrier coïncidait avec *le fait* qu'un «message télépathique lui parvenait vraisemblablement de Budapest»²⁷. Sigmund tint compte du renseignement subliminal, puis remit sa lettre à plus tard pour éviter les interférences et que les courriers se croisassent. De fait, la lettre tant attendue de Ferenczi arriva, qui le réconforta²⁸.

Le 1^{er} octobre 1909, à leur retour des États-Unis, Ferenczi et Freud vont à Berlin consulter *Frau Seidler*, une célèbre diseuse de bonne aventure. Freud est convaincu qu'elle détient le pouvoir de lecture directe des pensées, en particulier de celles de Ferenczi qui a le talent d'émetteur-récepteur. La voyante, à qui ils avaient montré une lettre, découvre en explorant l'esprit de ses clients, ô stupeur, qu'elle venait de Vienne. Freud est fortement ébranlé par la divination extralucide de la provenance du courrier... qui indiquait cette adresse en toutes lettres.

Moins d'un an après l'expérience Seidler à Berlin, Freud n'avait aucun doute sur la réalité de ces événements extraordinaires²⁹. Aucune vérification n'était nécessaire, car il était d'emblée plus que disposé à y croire. Et par la suite, rien ne pouvait plus le distraire de sa certitude.

Dès 1911, il était membre correspondant de la Société de Recherches Psychiques de Londres, dont le psychanalyste T.W. Mitchell sera d'ailleurs président en 1922. En 1912, il rédigea à l'intention de ces experts en occultisme une généreuse «note sur l'inconscient»³⁰, en anglais, traduite en allemand l'année suivante. En 1915, Freud était fait membre honoraire de la surnaturelle Société Américaine de Recherche Psychique, fondée en 1906 — à laquelle Carl Jung avait déjà adhéré en 1907 au moment où il créait aussi la «Société Freud» de Zurich que, via

une patiente suggestible, la famille Rockefeller financera à coup de millions de dollars quelques temps plus tard³¹.

Durant l'été 1921, trois périodiques spécialisés dans l'occultisme proposèrent à Freud d'y contribuer, ce qu'il refusa. Néanmoins, à l'un des éditeurs, Hereward Carrington de New York, il écrivit que s'il avait sa vie à refaire, il la réserverait «à la recherche psychique plutôt qu'à la psychanalyse», déclaration qu'ensuite Freud dénia, contre l'évidence³². En décembre 1923 encore, il fut nommé membre honoraire de la Société de Recherches Psychiques de Grèce. Helene Deutsch, sa fidèle élève, écrira deux articles paranormaux, en 1926 et en 1932, pour la Société de Recherche Psychique de Boston, Georges Devereux en 1953 un livre sur la psychanalyse et l'occultisme, Wilhelm Stekel sur le rêve et la télépathie, Otto Rank et Sandor Ferenczi différents articles sur ces graves questions, et bien d'autres psychanalystes les suivront. Margaret Mead, à qui l'on doit une des plus formidables impostures de l'anthropologie culturelle, était aussi dominée par l'irrationnel, la télépathie, l'horoscopie, les objets volants (identifiés par elles), les communications avec les morts et avec les végétaux, et fut très longtemps adhérente, comme Freud et Carl Jung, à la Société Américaine de Recherches Psychiques³³. Maryse Choisy, grande égérie française de la psychanalyse dans les années quarante et cinquante, fonda également l'AROT, Association pour la Rénovation de l'Occultisme Traditionnel, entreprise irrationaliste devant promouvoir la réalité des mythes, de l'hermétisme, de l'ésotérisme, voyance, superstitions kabbalistiques, etc. Les esprits sont faits pour se rencontrer.

En 1912 encore, Sigmund Freud poussait Ferenczi à préparer «une étude à fond» sur le sujet³⁴, destinée à une publication d'importance, puisqu'il s'agissait de sa revue de psychanalyse appliquée (*Schriften zur angewandten Seelenkunde*) où avait paru deux ans plus tôt son cher «souvenir d'enfance de Léonard de Vinci»³⁵. Freud lui proposa même un titre, «l'inconscient et la transmission de pensée», mais Sandor Ferenczi, découragé par l'immensité de la tâche, renonça. Ce dernier pouvait néanmoins s'affirmer «un formidable voyant, ou plutôt, lecteur de pensée!» et, rajoutait-il à Freud, «je lis (dans mes associations libres) les pensées de mes patients. La future méthodologie [psychanalytique] devrait en profiter»³⁶. Et Ernest Jones rapportera l'information de Freud comme quoi Ferenczi, dans une psychanalyse mutuelle avec une de ses anciennes patientes, pratiquait également la télépathie transatlantique³⁷.

La conférence de Ferenczi sur la télépathie le 19 novembre 1913 à la Société Psychanalytique de Vienne reçut un excellent accueil. Le même

soir se présenta aussi en séance nocturne spéciale devant les freudiens, pour l'exécution de quelques passes parapsychiques, le «Professeur» Alexander Roth, grand maître médiumnique. Mais rien ne se produisit : l'esprit n'y était pas, à moins qu'il souffrît d'une rude concurrence en ce lieu. Pour le curieux d'histoire de la psychanalyse, la seule surprise sera la disparition magique de toute la séance du 19 novembre des officielles *Minutes* de la Société³⁸...

Freud était mécontent de cette soirée, aussi invita-t-il Roth à son domicile pour une nouvelle démonstration en petit comité technique composé de lui-même, son frère, Anna Freud, Hanns Sachs, Otto Rank, Eduard Hitschmann, et les épouses. Hélas ! encore une déception : l'expérience fut «tout à fait lamentable»³⁹. Plus tard, les participants furent stupéfaits d'apprendre qu'ils avaient eu affaire à un escroc... Était-ce la raison de l'échec de ses prestations ? Roth, qui n'était professeur de rien, et d'ailleurs illettré, avait surtout extorqué à Ferenczi une lettre d'accréditation des autorités psychanalytiques pour valoriser sa notoriété, document que Freud, uniquement furieux du détournement de son pouvoir, ou si l'on veut d'un abus de confiance, le pressa de racheter⁴⁰.

Il faudra attendre le mois de mars 1925 pour obtenir une spectaculaire confirmation de la transmission de pensée à trois, entre Sandor Ferenczi, Sigmund et Anna Freud. Freud, jouant cette fois le rôle du médium dans son costume de ville, analysa ses propres associations mentales influencées par les émetteurs amis près de lui, et fut enfin très satisfait de ses performances extrasensorielles d'auto-analyse télépathique. Dès lors, la *Rundbrief* du 15 mars 1925 put proclamer de Vienne, 19 Berggasse, la victoire sur la télépathie⁴¹.

Les historiens des sciences doivent s'étonner et regretter que les expériences ésotériques «cruciales» de 1925, car il y en eut plusieurs, n'aient pas été divulguées ni décrites. Nous savons seulement qu'Anna — pythie qui possédait selon son père «la sensibilité télépathique»⁴² — répondit trente ans plus tard à Ernest Jones qu'elles avaient bien trait à «la transmission de pensée»⁴³ sans plus de précision sur cette délicate découverte scientifique. Aussi ne connaissons nous l'étendue des compétences de l'équipe des spécialistes *ghost-busters* de Vienne qu'à la parution des *Jones' Papers*, et des *Rundbriefe*, ces lettres secrètes qui circulaient entre les membres du Comité occulte.

En dehors des considérations sur les croyances, superstitions et processus mentaux irrationnels — qui réclament une psychanalyse quand elles ne sont pas le fait de psychanalystes, sauf des dissidents —, que l'on trouve en de nombreuses publications de Freud, au moins sept

textes d'importance touchent directement au sujet du paranormal. Rêves prophétiques, pressentiments, présages, prémonitions, astrologie, influences sumaturelles, *Doppelgänger*, retour des morts, occultisme, numérologie, divination, spiritisme, perception extrasensorielle..., et, par dessus tout, le transfert de pensée ou télépathie, en sont les mots clés⁴⁴. Dans ses écrits officiels, Sigmund Freud reste sur une prudente réserve utilitaire, du moins en apparence, car d'importantes contradictions textuelles trahissent ses hésitations à livrer l'étendue de ses convictions, notamment à l'égard de la « télépathie ».

Comment comprendre en effet l'avis de cet homme qui se qualifie d'impartial, qui affirme ne pas avoir d'avis sur les phénomènes télépathiques (« je ne sais rien là dessus »⁴⁵), et qui simultanément cherche à nous persuader dans une rhétorique confuse qu'il existe *un fait* télépathique — par exemple « *le fait incontestable* que la télépathie est favorisée par l'état de sommeil »⁴⁶ — accessible à l'analyse, laquelle est une technique bien plus objective que l'interprétation des occultistes ?

En réalité, Freud s'est depuis longtemps rallié à l'opinion « que la télépathie existe effectivement et qu'elle constitue le noyau de vérité de beaucoup d'autres assertions qui, sans elle, seraient incroyables »⁴⁷. Dès lors, « l'analyse, qui n'a par ailleurs rien à voir avec l'occultisme, vient de façon remarquable au secours de la télépathie »⁴⁸. Mais, rajoute-t-il en 1925 au sortir de ses essais pratiqués dans le cercle de ses intimes, « on aimerait bien, à l'aide de la psychanalyse, augmenter ses connaissances en matière de télépathie et les assurer plus solidement »⁴⁹.

Ces essais pratiqués dans le cercle des intimes sont les fameuses « expérimentations » de mars 1925, que Freud jugeait « étonnamment réussies » dans la *Rundbrief* secrète destinée au *Comité*. Il estimait alors que « l'affaire devient urgente pour nous »⁵⁰, c'est-à-dire que la psychanalyse, comme elle fit de la croyance religieuse une de ses provinces, doit s'emparer de l'occultisme. Le « transfert de pensées » était devenu une affaire politique, avant d'être libidinal. Cependant, pour éviter que le freudisme fût ridiculisé en devenant une branche de l'occultisme, il convenait de manœuvrer avec d'innombrables précautions, responsables de cette retenue et de cette confusion rhétorique dans les écrits publics de Freud, habituellement plus habile.

Karl Abraham et Ernest Jones doivent aussi — c'est du moins ce qu'affirme ce dernier — retenir leur maître visionnaire dans son enthousiasme débordant. Freud, de son côté, ne veut pas laisser Ferenczi, encore plus fougueux et hâtif en ces matières ésotériques, dévoiler d'un seul coup toutes ses cartes dans une conférence qu'il prépare pour le

congrès psychanalytique de septembre 1925 à Hambourg ; alors, il l'en empêche⁵¹. Jones avoue son effroi devant l'engagement du mouvement dans l'occultisme, car il est obligé de noter que Freud indique clairement, dans son article de 1925, son acceptation officielle de la télépathie⁵².

Pour Freud, l'affaire est déjà entendue, et dans un courrier à Ernest Jones, il lui rafraîchit la mémoire : « Vous vous souvenez que pendant notre voyage dans le Harz, j'avais émis un jugement favorable sur la télépathie. Mais il n'y avait aucune nécessité à le faire publiquement ; ma conviction n'était pas très affirmée et la nécessité des précautions diplomatiques destinées à protéger la psychanalyse d'un rapprochement avec l'occultisme devait aisément l'emporter sur les autres considérations. Ceci dit, le travail sur la *Traumdeutung* pour l'édition complète a fourni l'incitation à une reprise en compte du problème de la télépathie, et, entre-temps, mes propres expériences, à la suite d'essais faits avec Ferenczi et ma fille, ont acquis une telle force de conviction à mes yeux, que face à elles, les précautions diplomatiques n'avaient plus lieu d'être »⁵³. Sa conversion était donc inévitable, même si c'est là son « affaire personnelle ».

De fait, en septembre 1921, dans les *+++* montagnes du Harz, Sigmund Freud avait lu et commenté longuement un travail qu'il avait rédigé du 2 au 6 août précédent pendant ses vacances hygiéniques à Bad-Gastein. Là, trois ans et demi *avant* la « preuve » de mars 1925, les membres enchantés du *Comité* avaient déjà entendu leur chef faire état, malgré sa prétendue répugnance, de sa conversion définitive, nette et claire à cette altitude, au « transfert de pensée ». Oubliant tout à coup dans l'enthousiasme que son adhésion à la télépathie doit comporter une opposition à l'occultisme, Freud affirme que l'occultisme mérite la sympathie de son mouvement. N'existe-t-il pas en effet d'importantes similitudes entre l'occultisme et la psychanalyse ?

Nous sommes ici en terrain connu. Car la psychanalyse et l'occultisme ont tous deux souffert du même préjudice, du « même traitement dédaigneux, hautain, de la part de la science officielle »⁵⁴. En effet, les contestations du freudisme « qui nous viennent du dehors ne nous apportent rien que nous n'ayons déjà entendu de la bouche de nos malades »⁵⁵ et le rebelle se comporte « à l'égard de la psychanalyse exactement comme le névrosé en traitement »⁵⁶. Si le malade résiste, il confirme l'interprétation de l'analyste. Si vous résistez à la doctrine freudienne, vous dévoilez vos troubles mentaux, à quel point la théorie est justifiée, et combien vous avez besoin de sa cure. Vous-vous abandonnez au freudisme, ou bien vous

êtes fou. «Cet état de choses est à la fois effrayant et rassurant. C'est une lourde tâche que d'avoir pour patient le genre humain tout entier»⁵⁷. Ah ! et eu égard «à l'immense misère névrotique répandue sur la terre», il n'existe hélas ! qu'une petite poignée d'analystes freudiens pour sauver les damnés⁵⁸.

Dès lors, si vous dénigrez l'occultisme, il est à la fois justifié et renforcé. Ainsi, la résistance à l'une ou bien à l'autre «vérité» ne peut que conforter leur bien fondé respectif. Aussi, dans un monde pathologique et méchant, réclavons une communauté de travail entre les psychanalystes et les occultistes, ou plus précisément la maîtrise légitime de la science des premiers sur le savoir des seconds. Voilà pourquoi «une alliance et une communauté de travail entre analystes et occultistes paraîtraient aussi faciles à concevoir que riches en perspectives»⁵⁹.

Les auditeurs étaient prêts à relever dans ces propos militants le défi — en dehors de quelques réfractaires au progrès de la science, lesquels, effrayés, incitèrent Freud à davantage de prudence, et le poussèrent à enterrer son texte révolutionnaire. Ce qui fut respecté pendant vingt ans⁶⁰.

NOMBRES

Même si l'on soumet les récits occultistes à un examen critique scrupuleux, «il nous reste un matériel considérable que l'on ne peut négliger si aisément»⁶¹. Très bien. Même si Freud prétend «ne rien savoir» à son sujet, nous retiendrons qu'il existe un matériel télépathique qui, telle la substance clinique de la psychanalyse, ramène infatigablement à des «cas innombrables», à une «remarquable» quantité de faits, et à des masses «considérables» d'observations «indubitables», «incontestables» et tout à fait certifiées. Mais ni les faits, ni leur nombre, ni la façon dont ils sont prétendument obtenus ne sont jamais fournis avec précision et objectivité. Nous devons nous contenter de croire, le cas échéant, à leur invraisemblable existence.

Le créateur de la psychanalyse a toujours eu des problèmes avec les nombres. Malgré ses calculs périodiques extravagants, mais toujours corrects, il avouait à Wilhelm Fliess ses insuffisances en la matière⁶². «Mes capacités ou mes talents sont très restreints. Zéro pour les sciences naturelles ; zéro en mathématiques ; zéro pour tout ce qui est quantitatif», disait-il encore avec clairvoyance à Marie Bonaparte en 1926⁶³. Il évita le plus souvent possible de publier des données quantifiables et des faits

reproductibles. C'est en raison de son incompétence que ces informations disparaissent après 1896 et que le complexe d'Œdipe fut fabriqué.

Le jeu qui consiste à dépister les erreurs de calculs et les impossibilités, d'abord amusant, devient vite assommant. En voici une, que les lecteurs avaient sous les yeux depuis sa publication au printemps 1896 sans s'en rendre compte jusqu'à Max Scharnberg qui les dessilla près d'un siècle plus tard.

Dans son article crucial sur l'étiologie de l'hystérie, Freud prétend avoir trouvé «dans quelques dix-huit cas» de patients les sources sexuelles de cette névrose et avoir pu «en obtenir confirmation par le succès thérapeutique». Mais, rajoute-t-il à ses auditeurs invisibles, on pourrait lui objecter que «la dix-neuvième et vingtième analyses» lui auraient appris que les symptômes hystériques peuvent renvoyer à d'autres facteurs, donc que «l'étiologie sexuelle ne serait plus valable universellement, mais à quatre-vingts pour cent»⁶⁴. Outre le fait qu'il était physiquement impossible que Freud ait analysé ces soi-disant 18 cas — parmi d'autres incohérences et inventions majeures sur lesquelles je reviendrai —, Max Scharnberg a attiré notre attention sur cette arithmétique excentrique qui assure, devant les meilleures autorités médicales et scientifiques de Vienne, que *18 patients représentent 80 % de 20 personnes*!⁶⁵ Quant à la «confirmation par le succès thérapeutique», elle fut totalement absente, de son propre aveu, ce qui le contraindra à l'abandon de la théorie en question 17 mois plus tard.

Dix-huit est un nombre magique.

Freud a choisi d'invoquer 18 cas dans sa conférence d'avril 1896 que nous venons de rencontrer — et, bizarrement, son élève Felix Gattell a aussi 18 cas d'hystérie l'année suivante après avoir passé des vacances avec lui⁶⁶ —, de rassembler 18 convives au repas d'une importante fête familiale à Hambourg-Wandsbek le 24 août 1886⁶⁷, et ainsi de suite.

Mais *dix-sept* est bénéfique aussi, bien qu'à un moindre degré. Jeune garçon, Sigismund aimait jouer à la loterie le n° 17, et en avait tiré le trait de caractère «constance» (*Beständigkeit*). C'est ainsi que la date des fiançailles de Martha et Sigmund, le 17 juin de 1882, fut décidée à cause de ses vertus numérologiques⁶⁸. Tenaillé par la jalousie, Freud sera quand même obligé de la rejoindre brièvement à Wandsbek un mois plus tard, le 17 juillet de 1882, pour une petite vérification. Et, pendant des années, les époux Freud devaient commémorer les fiançailles *le 17 de chaque mois*. Pour un tel engagement, gardé secret, le 18 eût sans doute été préférable au 17, mais le 17 juin de 1882 avait le saint avantage

d'être en plus un samedi. Et il y a d'autres heureuses correspondances du calendrier. La veille du 17 janvier 1885, Freud envoie à Martha ses «pensées affectueuses pour le 17. Entre parenthèses, sais-tu que mon cours a commencé, lui aussi, le 17?»⁶⁹ L'appartement de la Berggasse comptera 17 pièces. Coïncidence magique?

Dans les écrits autobiographiques et la correspondance de Freud, on trouvera encore de nombreuses indications sur ses préoccupations numériques depuis la plus tendre enfance. La signification symbolique des nombres encombre sa littérature, particulièrement dans la *Traumdeutung* et dans le chapitre rajouté en 1910 à la «psychopathologie de la vie quotidienne». La liste en serait fastidieuse.

Dans le trousseau de la *Gematria Kabbalistique*, les nombres 17 et 18 sont bénéfiques, et les clefs de nombreux secrets.

La Kabbale est, dans la tradition mystique juive, la transmission par voie initiatique des mystères du verbe et de l'écriture, seulement accessible à l' élu ayant accédé à la maturité et à la sagesse. La connaissance du kabbaliste n'est pas produite par une analyse logique de la réalité factuelle, mais sous les faits et au-delà de la raison, livrant une illumination soudaine, la conviction d'une certitude : la compréhension absolue du sens profond des choses du monde sous les apparences. C'est l'intelligence intuitive, fulgurante, des valeurs cachées, des vérités latentes, sous les artifices de leurs présentations manifestes — l'écriture sainte, le verbe, le rêve — qui restent toutes à décoder. Derrière les apparences, il y a d'autres apparences, dit le Talmud. L'univers entier est un réseau de symboles que le kabbaliste décrypte grâce à une herméneutique, par l'interprétation des signes et la divination. La Kabbale a la réputation de rendre fou, car tel le voyage de «l'auto-analyse», on ne se glisse pas impunément dans son ésotérisme.

Il est clair que Sigmund Freud fut imprégné de certaines aspirations mystiques, notamment dans la tradition hassidique paternelle, et des rapprochements inévitables entre la psychanalyse et ce système d'interprétation des signes ont plusieurs fois été faits⁷⁰. Sigmund lisait l'hébreu dans la Bible de Philippson offerte par son père Jakob, et il «connaissait à fond» le Livre des livres, qu'il étudiait depuis sa septième année⁷¹. Le «fait que je me plongeai très tôt, à peine terminé l'apprentissage de la lecture, dans l'étude de l'histoire biblique, a déterminé d'une manière durable, comme je m'en suis aperçu par la suite, l'orientation de mes intérêts», écrit-il dans son autobiographie⁷².

L'herméneutique kabbalistique fabrique aussi son langage, sa grammaire, son système de règles propres où la logique vulgaire n'a pas cours. Elle étudie les combinaisons de lettres (*notarikon*), les permutations des mots et des lettres (*temoura*), mais surtout la valeur numérique des mots par le calcul des éléments constitutifs de l'écriture (*gematria*)⁷³.

Dans la langue hébraïque, chiffrée, chacun des vingt-deux graphèmes a son équivalent numérique, et chaque symbole numérique possède une signification secrète. À la fin du XIII^e siècle, Gykatilla faisait remarquer «que la sommation des lettres du mot EHAD, unité, égale 13 et correspond à la sommation des lettres du mot AHAVA (amour), qui est égal aussi à 13»⁷⁴. Unité et amour, leur somme = 26, équivaut à l'addition des lettres du tétragramme YHWH (Iahvé, qui signifie «je suis qui je suis»), le nom de Dieu. Et du premier verset au dernier, la Bible — ou la *Torah chébi ketav* (loi écrite, par opposition à la *Torah chébeal pé*, loi «dans la bouche», de la tradition orale du Talmud) — est dépositaire des clés du verbe créateur.

En hébreu, le 17 signifie «bien», et le 18 «la vie» (ou le cœur). Le summum est 18 (*'haït-Youd*) et ses multiples, notamment le 36 (qui combine les lettres hébraïques *Lamed*, sacrifice, et *vov*, liberté) car, selon la légende hassidique, il y a 36 Justes sur Terre et si l'un meurt, un jeune doit le remplacer. Le 18, source de *Lamed-vov*, est la vie et symbole de régénération. 18 ans, 36 ans, sont d'heureux passages dans l'existence d'un homme. Et d'heureux présages aussi. Un événement correspondant au 18, parfois au 17, est présumé heureux.

L'opposé est le *cinquante-deux*, qui donne en hébreu «chien», et 52 est un nombre néfaste, surtout pour les hommes qui *entrent* dans leur 52^e année. *Par anticipation*, le 51 devient un présage très nocif.

Dans la *Traumdeutung*, analysant un rêve accordant de l'importance à l'année 1851 (qui combine, en passant, le merveilleux 18 et le précurseur du maudit 52), Freud nous rappelle cette évidence : «51, c'est l'âge où l'homme est le plus exposé, où j'ai vu mourir subitement des collègues, un, entre autres, qui, après avoir longtemps attendu, venait d'être nommé professeur peu de jours avant»⁷⁵.

Paraît-il, le 7 est tabou puisque la base du système numérique étant, selon Freud, de 6, le premier de chaque série suivante (7, 13, 19...) reçoit une superstition défavorable. Dans son arithmétique, il s'étonnait qu'il y eut tant de nombres premiers à chaque début de série...

Wilhelm Stekel voyait dans le chiffre 3 un triangle œdipien, ou l'association des 2 testicules à 1 pénis. L'essentiel; et une grande découverte.

Karl Abraham, qui n'était pas acquis à la subtile logique mathématique de Freud, en avait proposé une autre : le 7 est l'addition du 3 mâle et du 4 femelle, et symbole d'abstinence, car le septième jour de la semaine est jour de shabbat. Mais Freud dut le mettre en garde contre une telle naïveté, car «on peut faire les associations les plus étranges avec les chiffres, aussi soyez prudent...»⁷⁶. De fait, les nombres peuvent être très dangereux. Ah ! «c'est le moment d'être habile ! Aux gens avisés de calculer le chiffre de la Bête ! car c'est le chiffre d'un homme, et ce chiffre est six cent soixante-six»⁷⁷. 666 ? Et trois fois six...

Le 6 mars 1907, Alfred Adler crut avoir enfin trouvé des arguments cliniques assez convaincants pour faire valoir sa théorie du complexe de l'infériorité organique devant la société psychanalytique du mercredi, où il présenta un cas illustratif au domicile de Freud. Son patient était un étudiant juif, russe, bègue, à «tendances anales-érotiques», affecté par une obsession des nombres 3, 7 et 49, et puis préoccupé par la taille de sa verge, ce qui confortait, contre Freud, l'idée adlérienne d'une infériorité organique déterminant les névroses. Dans la discussion du cas, Otto Rank va tendre la perche à son maître, en présumant que le 7 (le nombre sacré des Juifs, assure-t-il) et le 49 (7 fois 7 = le jubilé des Juifs, rajoute-t-il), «signifient le petit et le grand pénis».

Freud pense en effet depuis longtemps réduire cette grosse affaire à son «complexe de castration», qu'il s'empresse alors d'opposer à la dissidence du ci-devant Adler dans une démonstration publique criante de vérité. Voici pourquoi, selon Freud, le malade est inquiet de l'aspect de son membre : le 3 est le symbole du pénis du Chrétien (ainsi soit-il, sans doute à cause de la Sainte Trinité), le 7 représente le petit pénis et le 49 le gros membre viril juif. La symptomatologie obsessionnelle est ici un compromis entre le désir d'être baptisé et celui de garder le gros organe juif. Alors, le patient russe est suspendu dans son hésitation pathologique et le bégaiement entre le 3 et le 49, par... le complexe de castration. «Finalement», affirme Freud, «c'est comme si le patient disait : je veux être baptisé — mais le pénis juif est tout de même plus grand. (Je reste donc Juif.)». Un moindre mal évite le moindre mâle, pour parler lacanien. C'est-à-dire qu'il est malade, certes, mais il conserve le glorieux organe qu'il aurait perdu dans la conversion au christianisme⁷⁸.

Ces discussions savantes sont encore plus piquantes quand on sait qu'Adler qui — comme Freud et bien d'autres — n'avait reçu l'onction psychanalytique de personne, s'était par contre converti au protestantisme en 1904, *lege artis*, par souci d'intégration dans la société vien-

noise, à l'instar de nombreux Juifs à l'époque⁷⁹. Freud le savait et c'était là, dans cette herméneutique numérolologique farfelue, une torpille talmudique à double détente adressée dans le camp adlérien, en présence de Carl Jung et de Ludwig Binswanger, les deux seuls *gentils* (goyim) de cette assemblée, lesquels durent adopter un profil bas ce soir-là pour laisser passer le projectile sacré.

Depuis 1902, les apôtres du mercredi soir pénétraient, à 21 heures en catimini, les appartements du 19 Berggasse, pour assister dans la dévotion à la «Psychologische Mittwochsgesellschaft» — société psychologique du mercredi, qui devait devenir la «Wiener Psychoanalytische Vereinigung», ou Société Psychanalytique de Vienne en 1908 —, et ressortaient incognito dans les fumées de cigares par une porte dérobée. Pendant la première guerre mondiale, jaillissant d'un fiacre, Sigmund pouvait s'y présenter habillé d'un frac, col de fourrure, haut de forme en soie, canne à pommeau et manche d'ivoire⁸⁰. Il y avait là «comme une atmosphère de fondation d'une religion», dira l'émule Max Graf (le père de Herbert, alias *le petit Hans*), «le Professeur était notre prophète et nous les disciples, ses apôtres»⁸¹.

À la fin de cette réunion ésotérique de mars 1907, la première cérémonie à laquelle il assistait, le pur Ludwig Binswanger s'entendit dire par Freud qui le prit à part : «alors, maintenant, vous l'avez vue cette bande ?!»⁸².

La joyeuse bande freudienne récidiva, effectivement, quelques temps plus tard.

Grâce à sa revue satirique «le Flambeau» (*Die Fackel*), Karl Kraus, écrivain polémiste de grand talent, s'en prenait aux valeurs surfaites de la société viennoise, spécialement au freudisme depuis l'affaire Weininger, ce qui irritait car il s'était alors rangé du côté de Wilhelm Fliess contre Sigmund Freud. Ses formules cinglantes et bien ajustées — par exemple : «la psychanalyse est cette aliénation mentale dont elle-même se prétend le traitement»⁸³ — sont restées dans les esprits, et déplurent aussi car son célèbre périodique faisait brillamment mouche à tout coup. *Die Fackel* — une sorte d'Alan Sokal⁸⁴ avant l'heure —, fut également à l'origine de prodigieux canulars auxquels se firent prendre les insectes de l'intelligentsia de l'époque. On aura peut-être du mal à le croire, mais *Die Fackel*, au faite de sa gloire à partir de 1911, n'eut qu'un seul rédacteur, Karl Kraus, travaillant jour et nuit, et fournissant 34.000 exemplaires, sans compter le bruit. Une de ses cibles, la *Neue Freie Presse* — le plus important journal germanique, dont Moriz Benedikt était propriétaire et rédacteur en chef et considéré alors comme la tribune culturelle

de la société juive de Vienne, véritable institution équivalant au *Times* aujourd'hui —, ne tirait qu'à 50.000 exemplaires par livraison.

D'abord, le journaliste Karl Kraus osait critiquer la psychanalyse, et ensuite, il attaquait la *Neue Freie Presse* pour laquelle il avait travaillé préalablement.

Voilà de très sévères symptômes qu'il convenait d'extirper par l'interprétation analytique. L'affaire fut vite réglée.

Le 12 janvier 1910, la « bande » du mercredi eut tout lieu de se réjouir d'une prestation de Fritz Wittels — un prosélyte qui avait déjà essayé de psychanalyser le turbulent touche-à-tout Kraus⁸⁵. Wittels était alors un collaborateur régulier de *Fackel*, avec cette particularité qu'il devait lire ses textes devant Freud, puis les amender selon ses ordres avant parution, alors que ceux-ci ne le concernaient pas⁸⁶. Wittels était aussi un ami intime de Kraus⁸⁷, ce virtuose du trait empoisonné qu'il retrouvait lors de virées nocturnes au café Frohner, dans l'immeuble de l'Hôtel Impérial. Mais cette relation avec Kraus n'encomrait pas les scrupules de l'ami Fritz. Il va montrer à son maître Freud quel bon élève il est, utilisant la psychanalyse en tant qu'arme, visant bas, contre la personne de son ami Kraus. Dans sa conférence, intitulée « la névrose de *Fackel* » — qu'on peut traduire par « la névrose du flambeau » —, Wittels nous apprend que Kraus avait perdu son père et que sa revue contestataire aurait pu être une réaction de révolte à ce deuil. On comprend tout. Mais les dates ne correspondent pas à cette logique : Karl Kraus avait commencé à éditer *Die Fackel* en 1899, bien avant la disparition de son père, en mai 1908. Fritz Wittels insista malgré tout : « il se peut que le désir de mort ait gagné, dans l'inconscient de l'enfant, une intensité suffisante par anticipation »⁸⁸. Encore un voyage dans le temps, et dans l'irrationnel. Quoiqu'il en soit, la rhétorique freudienne assure qu'avec son « petit organe », Kraus s'était armé de son porte flambeau contre « le grand organe » de « *Neue Freie Presse* ». Nous avons compris : c'était encore la lutte du petit pénis contre le gros pénis, ou, si l'on veut, de David contre Goliath.

Déjà, dans une note au cas du petit Hans, Freud affirmait en 1909 que « le complexe de castration est la plus profonde racine inconsciente de l'antisémitisme... »⁸⁹. Dans « Le souvenir d'enfance de Léonard de Vinci », dont la rédaction est contemporaine de cette séance spirituelle de 1910, nous apprenons aussi, stupéfaits de cette découverte, que la circoncision est une cause importante de l'antisémitisme, du fait de l'idée de castration qu'implique ce rite⁹⁰. La castration étant l'opération par laquelle on empêche la reproduction, on imagine mal que l'ablation du

prépuce puisse y parvenir. La psychanalyse étant irréfutable, en dépit de la démographie et de la biologie, Freud s'était empressé d'ajouter que la circoncision est l'équivalent inconscient d'une castration. Admettons. Mais il n'y a pas de castration du tout, ni dans la circoncision, ni dans le fantasme. Évidemment, le *Kastrationskomplex* pose un problème redoutable à la compréhension. La castration, thème curieusement récurrent, est une grave préoccupation des analystes et de Sigmund Freud, après la masturbation, avant le complexe d'œdipe.

Dans les années 1920, on avait attribué à Sigmund Freud le numéro de téléphone A 18170⁹¹. Ce qui dut le combler d'aise car il réunissait ses deux nombres fétiches des meilleurs augures, le 18 et le 17, encadrés par le A et le 0. Freud n'aurait pas mieux choisi lui-même. Un numéro précédent, 1 43 62, avait été pour lui une terrible menace, puisqu'il signifiait l'imminence de son décès.

Dans une célèbre lettre à Jung, datée du 16 avril 1909⁹², Freud adopte « formellement » le Suisse comme fils aîné, et l'« oint » successeur et prince héritier « in partibus infidelium ». C'est-à-dire dans le pays des infidèles, car Jung, protestant, avait pour charge de naviguer en territoire analytique, dans un diocèse non chrétien. Puis Freud incite son correspondant de Zurich à garder la tête froide au sujet de l'occultisme et des craquements de bibliothèque dus aux esprits frappeurs. Sigmund Freud a alors bientôt 53 ans, a donc dépassé le terme fatidique indiqué par le 52, valeur néfaste entre toutes, et semble autorisé par cette récente quiétude à donner paternellement au jeune Carl Jung, qui a 20 ans de moins, des leçons de sagesse, avant de « confirmer la nature spécifiquement juive de [son] mysticisme ». Puis, Sigmund Freud se lance dans la confidence et fait état de ses propres préoccupations, très anciennes. Depuis longtemps, il est harcelé par la peur de mourir entre l'âge de 61 et 62 ans. Il y a peu, lors d'un voyage en Grèce, il fut obnubilé par les nombres 60 et 61, plus ou moins 1, qu'il voyait partout autour de lui, dans les rues, les transports, et qu'il avait notés consciencieusement, à toutes fins utiles. À l'hôtel d'Athènes, le n° 31 lui fut alloué — « avec une licence fataliste, tout de même la moitié de 61-62 » et le 31 voisinait souvent à côté d'un 2 multiplicateur nocif —, et jusqu'à des temps très récents encore ce nombre l'a poursuivi, partout. Et Freud reprendra dans un article de 1919, *Das Unheimliche*, cette préoccupation bizarre d'un homme obsédé et harcelé par le nombre 62, exemple soi-disant fictif que l'auteur semble choisir par le plus grand des hasards sans signaler qu'il est autobiographique⁹³. Inquiétante étrangeté en vérité.

Comme il n'est « nullement superstitieux », rajoute-t-il dans sa lettre à Jung, il a tenté une analyse de ces convictions. Elles ramèneraient à 1899. Cette année-là, plusieurs événements importants se sont produits. D'abord, la *Traumdeutung* a paru. Ensuite, on lui a attribué un nouveau numéro de téléphone : 1 43 62. Signification : puisqu'il est âgé de 43 ans, puisque l'œuvre de sa vie vient de paraître, alors il peut mourir... à 62 ans. Mais si l'arithmomancie a occupé ses vacances en Grèce, courant septembre 1904, c'est que cette année-là aurait coïncidé avec « l'attaque » de Wilhelm Fliess. En fait, l'obsession de l'immortalité était bien antérieure à 1899, et à la rencontre avec Fliess. Elle le tennaillera encore jusqu'à son décès à Londres à 83 ans.

NOTES

¹ Pour simplifier, les lettres de Freud à Fliess éliminées de l'édition primitive (in *Naissance de la Psychanalyse*, de 1956 à aujourd'hui) seront dans ce qui suit symbolisées par (\$E), et celles victimes d'une petite ou d'une grosse purge par (\$P). Ma référence reste l'édition intégrale *The Complete Letters of Sigmund Freud to Wilhelm Fliess*, par Jeffrey Masson en 1985.

² Gellner (1985) : 201.

³ Lettre de Freud à Lampl de Groot, 20/11/1938, citée par Molnar, in *Freud 1939, Kürzeste Chronik* : 251. De même que l'incendie du Reichstag en mars 1933, l'autodafé de ses livres à Berlin en mai 1933 avait laissé Freud indifférent.

⁴ Goethe, *Faust* : Part I, *Hexenküche* (Cuisine de la sorcière, verset 2365).

⁵ Freud (1937), *Die endliche und die unendliche Analyse* : 243.

⁶ Dans cette même lettre (3/11/1899), Freud fait aussi allusion à un article — terminé le 10/11/1899 (*Eine erfüllte Traumahnung*) mais bloqué jusqu'en 1941 — sur la « prémonition onirique accomplie ». Il écrit « je comprends maintenant comment naissent les rêves prémonitoires et ce qu'ils peuvent signifier », qui change de sens en devenant impersonnel (« la compréhension » des rêves prémonitoires et leur signification) dans le texte français purifié des lettres à Fliess.

⁷ Lettre à Fliess, 24/4/1904 (\$E).

⁸ Lettre de Jung à Freud, 2/11/1907.

⁹ Le 20/4/1914; Kerr (1994) : 470.

¹⁰ Introduction à *Correspondance Freud-Jung* : 15.

¹¹ Kerr (1994) : 212 sq.; Schur (1972) : 304.

¹² Jones, vol. 3 : 434.

¹³ Lettre de Freud à Jung, 16/4/1909.

¹⁴ Jones, vol. 3 : 432-433.

¹⁵ Par exemple, dans le chap. 8 de Freud (1901), *Zur Psychopathologie des Alltagslebens*.

¹⁶ Lettre à Fliess, 8/5/1901 (\$P).

¹⁷ Blanton (1971), séance du 5/8/1937, p. 99.

¹⁸ Jones, vol. 3, chap. 14.

¹⁹ Jones, vol. 3 : 432.

²⁰ Jones, vol. 2 : 192, et vol. 3 : 441.

²¹ Freud (1922), *Traum und Telepathie* : 25 et 26.

²² Cf. Freud (1925), *Einige Nachträge zum Ganzen der Traumdeutung*.

²³ Fuller Torrey (1992) : 9-10; Roazen (1975) : 232 sq.; et Noll (1997).

²⁴ Ajout de 1910 à Freud (1901), *Zur Psychopathologie des Alltagslebens* (chap. 12, trad. fr. p. 279). Selon Jones (vol. 3 : 430), ces hallucinations se produisirent surtout à Paris en 1885-1886, c'est-à-dire à un moment de forte intoxication cocaïnique.

²⁵ Lettre à Martha, 26/8/1882. Cf. Jones, vol. 1 : 119, et vol. 3 : 430.

²⁶ Freud (1889), *Über Forel « Der Hypnotismus »*.

²⁷ Jones, vol. 3 : 440.

²⁸ Lettres de Freud à Ferenczi, 17/10/1912 et de Ferenczi à Freud, 21/10/1912.

²⁹ Lettre de Freud à Ferenczi, 20/8/1910.

³⁰ Freud (1912), *A Note on the Unconscious in Psychoanalysis*.

³¹ Cf. Noll (1997), chap. 10, et ici chapitre *La légende hagiographique*.

³² Jones, vol. 3 : 443-444.

³³ Cf. Freeman (1983); Fuller Torrey (1992); Freeman (1999), *The fateful Hoaxing of Margaret Mead*.

³⁴ Lettre de Freud à Ferenczi, 6/6/1912.

³⁵ Freud avait incité également Alfred Adler à élaborer son travail sur le marxisme et la psychanalyse pour le publier dans cette revue. Cf. *Minutes de la société psychanalytique de Vienne*, Nunberg & Federn (Eds), vol. 2, 10/3/1909.

³⁶ Lettre de Ferenczi à Freud, 22/11/1910 (italiques siennes).

³⁷ Cf. Lettre de Freud à Jones, 29/5/1933, et Jones, vol. 3 : 460. La patiente extralucide serait Mrs. Severn, alias R.N. dans le *Journal clinique* de Ferenczi.

³⁸ Cf. *Minutes*, vol. 4 : 248 (19/11/1913).

³⁹ Lettre de Freud à Ferenczi, le 23/11/1913.

⁴⁰ Lettre de Freud à Ferenczi, 27/11/1913.

⁴¹ D'après Jones, vol. 3 : 444. *Rundbrief* (circulaire) non publiée.

⁴² Lettre de Freud à Abraham, 9/7/1925.

⁴³ Anna Freud à Jones, 24/11/1955, in *Jones' Papers*, non publiés mais cités par Gay (1988), vol. 2 : 129. Gay rajoute, car ce n'était apparemment pas assez clair, qu'en cachant la vérité, Anna cherche ici à défendre son père « comme elle le faisait depuis longtemps et ne cesserait jamais de le faire » (*ibid.* : 130).

⁴⁴ Cf. Freud (1899), *Eine erfüllte Traumahnung*; (1901), *Zur Psychopathologie des Alltagslebens* (chap. 12, 1910); (1919), *Das Unheimliche*; (1921), *Psychoanalyse und Telepathie*; (1922), *Traum und Telepathie*; (1925), *Einige Nachträge zum Ganzen der Traumdeutung*; (1933), *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse* (2^e conférence). Le *Doppelgänger* (in article de 1919) est une sorte de double spéculaire.

⁴⁵ Fin de l'article de Freud (1922), *Traum und Telepathie*.

⁴⁶ Freud (1922), *Traum und Telepathie* : 47 (italiques siennes).

⁴⁷ Freud (1925), *Einige Nachträge zum Ganzen der Traumdeutung* : 150.

⁴⁸ Freud (1922), *Traum und Telepathie* : 33.

⁴⁹ Freud (1925), *Einige Nachträge zum Ganzen der Traumdeutung* : 151 et 152.

⁵⁰ *Rundbrief*, 15/3/1925 (Jones, vol. 3 : 444. Non publiée).

⁵¹ Lettre à Ferenczi, 30/3/1925 (citée par Jones, vol. 3 : 445).

⁵² Jones, vol. 3 : 446; Lettre de Jones à Freud, 25/2/1926; et Freud (1925), *Einige Nachträge zum Ganzen...*

⁵³ Lettre de Freud à Jones, 7/3/1926 (cf. aussi Jones, vol. 3 : 447).

⁵⁴ Freud (1921), *Psychoanalyse und Telepathie* : 8.

⁵⁵ Freud (1916-17), *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse* : 270.

⁵⁶ Freud (1925), *Die Widerstände gegen die Psychoanalyse* : 133.

- ⁸⁷ Freud (1925), *Die Widerstände...* : 133.
- ⁸⁸ Freud (1918), *Wege der psychoanalytischen Therapie* : 140-141.
- ⁸⁹ Freud (1921), *Psychoanalyse und Telepathie* : 8 (c'est moi qui souligne).
- ⁹⁰ Il s'agit du manuscrit intitulé *Vorbericht* (i.e. rapport préliminaire), qui prit plus tard le titre de *Psychoanalyse und Telepathie* (1921, publié en 1941). Certains éléments peu compromettants seront remis en circulation en 1932 (*Neue Folge der Vorlesungen...*, 2^e conférence). Deux mois après *Vorbericht*, Freud rédigea *Traum und Telepathie* (1922).
- ⁹¹ Freud (1925), *Einige Nachträge zum Ganzen der Traumdeutung* : 150.
- ⁹² Par exemple *Lettre du 19/9/1901* (SE).
- ⁹³ Cité par Jones, vol. 2 : 422.
- ⁹⁴ Freud (1896), *Zur Ätiologie der Hysterie*. *GW 1 : 435; *SE 3 : 199-200; *NPP : 91 (italiques miennes).
- ⁹⁵ Scharnberg (1993), vol. 1 : 46.
- ⁹⁶ Cf. Scharnberg (1993), vol. 1 : 191 sq. et vol. 2 : 48 sq.
- ⁹⁷ Freud (1939), *Kürzeste Chronik* : 207. Ils se marièrent civilement le 13/9/1886, religieusement le 14/9/1886.
- ⁹⁸ Jones, vol. 3 : 429.
- ⁹⁹ Byck (1975) : 111.
- ¹⁰⁰ Cf. Bakan (1958); Marthe Robert (1974); D. Klein (1981); Emmanuel Rice (1990); Yerushalmi (1991).
- ¹⁰¹ Jones, vol. 3 : 397.
- ¹⁰² Freud (1925), *Selbstdarstellung* : 15.
- ¹⁰³ Cf. Schur (1972) : 44 sq.; et surtout Bakan (1958), *passim*.
- ¹⁰⁴ André Chouraki (1992), *La pensée juive* (PUF, 6^e éd.) : 95.
- ¹⁰⁵ (1900), *Die Traumdeutung* (L'interprétation des rêves : 373, cf. aussi p. 436-437).
- ¹⁰⁶ *Lettre à Abraham*, 22/8/1924, citée par Jones, vol. 3 : 119.
- ¹⁰⁷ *Apocalypse*, 13 : 18.
- ¹⁰⁸ Pour cet épisode, cf. les *Minutes*, vol. 1, séance du 6/3/1907.
- ¹⁰⁹ Un autre disciple de Freud, Otto Rank né Rosenfeld en 1884, renonça au judaïsme en 1903 pour devenir catholique, mais y revint en 1918 pour se marier. Karl Kraus, juif, s'était fait protestant en 1911, tels Adler et Weininger.
- ¹¹⁰ Roazen (1975) : 178n.
- ¹¹¹ Graf (1942) : 47.
- ¹¹² *Correspondance Freud-Binswanger* : 48; et cf. Kerr (1994) : 132-134.
- ¹¹³ «Psychoanalyse ist jene Geisteskrankheit, für deren Therapie sie sich hält» (Karl Kraus, *Die Fackel*, 30/5/1913). Sur Karl Kraus, voir Thomas Szasz (1976).
- ¹¹⁴ Cf. Sokal & Bricmont (1997).
- ¹¹⁵ *Minutes*, vol. 2, à la séance du 12/1/1910.
- ¹¹⁶ Wittels, *Freud et la femme enfant* : 71.
- ¹¹⁷ Cf. les mémoires de Wittels (in : Wittels, *ibid.*).
- ¹¹⁸ Fritz Wittels (12/1/1910). *Minutes* (Nunberg & Federn, Eds), vol. 2 : 375 (italiques miennes). *Die Fackel* disparut en 1936 avec la mort de Karl Kraus, et *Neue Freie Presse* lui survécut jusqu'à l'*Anschluss* du printemps 1938.
- ¹¹⁹ Freud (1909), *Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben (der kleine Hans)* : 109 n1 (trad. fr.).
- ¹²⁰ Freud (1910), *Le souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* (note 4 du chapitre 3).
- ¹²¹ Berthelsen (1989) : 33.
- ¹²² Dans leur correspondance, et qu'on trouvera aussi dans Schur (1972) : 281-284, à qui elle paraît suffisamment importante pour la citer *in extenso*.
- ¹²³ Freud (1919), *L'inquiétante étrangeté* : 190.

Chapitre 7 Délire à deux

«La différence entre les psychiatres et les autres malades mentaux, c'est un peu la différence entre la folie convexe et la folie concave.»

Karl Kraus (1904)¹

Dans son livre brillant sur la rhétorique du mensonge freudien, Robert Wilcocks assimile les deux compères, Freud et Fliess, à leurs précurseurs *Bouvard et Pécuchet*². Quand Flaubert mourut, le 8 mai 1880, il laissa un ouvrage inachevé, qui devait initialement s'intituler «les deux cloportes», et qui commença à paraître en décembre de la même année. L'étudiant Freud venait alors de couronner son 24^e anniversaire, Fliess son 22^e, ils ne connaissaient pas un mot de psychiatrie, ne s'étaient pas rencontrés, n'étaient pas docteurs, et ignoraient tout de la cocaïne. Et pourtant, ils étaient déjà là, dans le *Bouvard et Pécuchet* de Gustave Flaubert, car ces caractères délicieux, mais de précieux ridicules pris au sérieux, sont éternels. Ils sont parmi nous. Bouvard et Pécuchet devisent ainsi des tumulus antiques qui «contiennent des squelettes, ayant la position du fœtus dans le sein de sa mère. Cela veut dire que le tombeau était pour eux comme une seconde gestation les préparant à une autre vie. Donc, le tumulus symbolise l'organe femelle, comme la pierre levée est l'organe mâle. [...] Anciennement, les tours, les pyramides, les cierges, les bornes des routes et même les arbres avaient la signification du phallus — et pour Bouvard et Pécuchet, tout devient phallus. Ils recueillirent des palonniers de voiture, des jambes de fauteuil, des verrous de cave, des pilons de pharmacien. [...] et si l'on se récriait, ils levaient, de pitié, les épaules»³.

La seule particularité qui distinguait les deux médecins, Freud et Fliess, de la plupart des scientifiques contemporains, et notamment de l'honorable Josef Breuer — élevé dès 52 ans, en 1894, au rang de membre de l'*Académie des Sciences*, distinction très rare pour un médecin généraliste, ce qui provoqua des jalousies chez ses collègues, au moment même où Breuer se sépara de Freud —, est l'irrationnel. Par-dessus tout, nos deux épistoliers partageaient de Vienne à Berlin les

mêmes penchants pour l'irrationnel, et c'est là, avec la conviction d'appartenir à une élite incomprise, probablement la raison de leur fascination mutuelle, immédiate et durable. Parfois, Fliess devançait Freud, mais souvent, le neurologue-numérologue viennois précédait de loin le rhinologiste-biorythmologue berlinois dans l'inclination vers des idées divergentes, marginales même dans le contexte scientifique et les croyances de l'époque dont ils s'étaient éloignés, prétextant un ostracisme qu'ils s'étaient inventé, dans lequel ils se complurent tous les deux.

L'alter ego Fliess avait développé plusieurs théories spéciales, s'inspirant à sa façon de travaux antérieurs, et Freud fut touché par elles, notamment par deux qui répondaient en écho à ses préoccupations et qui eurent d'importantes ramifications ultérieures : la névrose réflexe (1893) et la périodicité vitale (1897).

LES SERRURIERS ET LA NÉVROSE RÉFLEXE

En 1893, l'oto-rhino-laryngologiste berlinois établissait une liaison entre les tissus érectiles des fosses nasales et les muqueuses génitales, supposés embryologiquement équivalents. Voilà deux corps spongieux, élastiques et caverneux. La relation est déterminante, car l'état des tissus du nez est corrélatif de celui de l'autre, et une altération de l'un conduit à celle de l'autre. C'est un *rapport réflexe naso-génital*. Fliess estime pouvoir confirmer l'interaction par 75 % des 300 publications disponibles sur la question. L'administration de cocaïne, qu'il utilise depuis 1886, ou la cautérisation électrique (*Galvanokautische Behandlung*) des mêmes tissus du nez donne des modifications quasi immédiates des muqueuses génitales, et apporterait les preuves définitives d'une telle interaction. Des affections diverses, et les troubles menstruels, pourraient ainsi être soignés par voie nasale. Mais la trouvaille de Fliess, comme toutes les découvertes de génies injustement méconnus ou rapidement oubliés, mérite une généralisation plus vaste. Sans avoir ni la formation ni la clientèle psychiatriques, il estime avoir démontré dans 130 cas le rapport entre le nez et des manifestations de névrose.

La *névrose réflexe* donne des tensions musculaires, céphalées, sensations de vertige, intolérance à l'alcool, cauchemars, problèmes d'estomac, sexuels, respiratoires ou du rythme cardiaque. La source de ces maux est soit dans le nez, soit génitale. La masturbation est particulièrement redoutable car, en irritant la muqueuse, elle produira à distance des troubles nasaux et des gastralgies. Traitements : cocaïne dans le nez,

sinon cautérisation intra-nasale, ou ablation chirurgicale des parties fautives. Les cibles de prédilection étaient les cornets et les sinus.

Le nez, le nez, vous dis-je ! Il ne manquait qu'un stade nasal.

Et le lecteur frissonne en apprenant que Fliess, « expert en tous domaines », se lança en 1895-1896 dans des expériences avec des rayons X, sur lesquelles Freud demanda des informations que nous attendons encore⁴. Nous savons toutefois que ses tentatives de cocaïnisation nasale furent, à la même époque, un cruel échec dans l'accouchement sans douleur.

Freud eut connaissance de la névrose réflexe plusieurs mois avant la parution du travail de son ami⁵. Ce fut la révélation. Ne nous arrêtons pas, pour l'instant, sur le fait qu'il en avait lui-même tous les symptômes, y compris l'intolérance à l'alcool.

Au début de l'année 1893, il assimile le tableau à la « neurasthénie » dont il vient d'identifier les manifestations protéiformes chez ses propres malades, et pousse Fliess à développer davantage l'étiologie sexuelle, en particulier « les pratiques sexuelles nocives » solitaires qui y prédisposent, dans les deux sexes. Il faut, rajoute Freud, avant toute recherche, annoncer « par anticipation le résultat tel qu'il est vraiment, c'est-à-dire comme quelque chose de tout à fait nouveau »⁶. Car il est persuadé que Fliess détient la clef universelle qui déverrouille les secrets des maladies, « le passe-partout, la formule étiologique » qui avait échappé à tous.

Les clefs ouvrant les serrures de tous les secrets sont en service depuis longtemps dans la boîte à outils kabbalistiques de l'aruspice Sigmund Freud. Et, dans sa petite enfance, Sigismund, domicilié 117 rue des serruriers à Freiberg, aimait déjà bricoler dans l'atelier d'un serrurier... La clef du mystère de la neurasthénie est l'*abusus sexualis*, ici l'abus de masturbation, un vieux réflexe. Dès lors, « espérons que bientôt la névrose nasale réflexe sera généralement connue sous le nom de maladie de Fliess »⁷. L'ami Fliess, en qui Sigmund Freud a une confiance absolue, et dont la notoriété devrait s'imposer dans l'univers, est ainsi devenu « le Messie »⁸, à l'effigie duquel il conviendrait d'ériger une statue au centre du *Tiergarten*, le célèbre jardin public de Berlin⁹.

Très vite, Freud reconnaît la névrose nasale partout chez ses patients, qu'il s'empresse d'envoyer en nombres, comme plusieurs membres de son entourage — sa fille aînée Mathilde avec Martha, sa sœur Maria (alias *Mitzi*) avec ses trois filles soi-disant toutes hystériques, et puis d'autres — pour la cure radicale chez *Herrn Dr. Wilhelm Fliess, Heydts-trasse, Berlin*¹⁰. Son étiologie réflexe se retrouvera magiquement dans le

cas Ida Bauer, alias *Dora*, «un cas qui cadre tout à fait avec la collection déjà existante de mes passe-partout», écrivit Freud au moment où il venait de la rencontrer¹¹. La malade, en raison de pertes blanches, s'était assurément masturbée, puisque «sur de tels indices [...] la *preuve indubitable* de la masturbation est faite». Voilà pourquoi Dora a des pertes et une gastralgie réflexe, car «on sait avec quelle fréquence les gastralgies se rencontrent justement chez les masturbateurs. D'après une communication personnelle de W. Fliess, ce sont précisément ces gastralgies qui peuvent être suspendues par des applications de cocaïne au "point gastrique" du nez qu'il a trouvé. La guérison s'opère par la cautérisation de ce point»¹².

En 1905, Freud affirmera également avoir été capable de «constater» que, chez les névrosés graves, le père avait souffert de syphilis dans plus de la moitié des cas¹³. Notre grand inventeur, qui regrette amèrement que le monde médical ne reconnaisse pas ces certitudes¹⁴, sera malheureusement le seul à s'en apercevoir.

Nous ne saurons jamais avec *quelle fréquence* les «masturbateurs» sont gastralgiques — évidence flagrante qui disparaîtra mystérieusement quelques temps plus tard, et information clinique que Freud possédait, «avant toute recherche», mieux que ses lecteurs ou que les «ânes arrogants» de la psychiatrie de son époque —, ni comment Fliess déterminait les cibles nasales destinées à la cocaïne, mais ce que l'histoire a retenu est que deux psychanalystes de haut rang seront adressés de la sorte à Fliess : Sigmund Freud en personne à plusieurs reprises, et puis la malheureuse Emma Eckstein, une dramatique erreur parmi les autres.

LA SAIGNÉE D'EMMA

Durant l'été 1979, Jeffrey Masson consultait le fameux courrier original, apparemment complet, de Freud à Wilhelm Fliess qu'Anna Freud déposait chaque matin, pile après pile, sur son bureau de Maresfield Gardens, à Londres, et dont il faisait la recension. Il s'étonnait d'y voir des paragraphes entiers biffés transversalement, largement, page après page, par la main droite de la descendante de Sigmund, Anna, «le fil à plomb de la psychanalyse»¹⁵. Déjà, en 1953, une lettre d'Anna à Ernest Jones, lequel voulait son avis sur les relations entre Emma Eckstein et son père, disait avoir écarté de la correspondance à Fliess ses nombreuses lettres en rapport avec cette affaire parce qu'elles seraient «plutôt ahurissantes pour le lecteur» («rather bewildering to the reader»)¹⁶. De fait !

Les lettres de Freud à Fliess concernant cette histoire, qui n'est certainement pas un des «détails sans importance» de Jones, ont été totalement supprimées jusqu'en 1985. Les Français ne peuvent pas les lire dans leur langue, bien sûr. D'un autre côté, la correspondance d'Emma Eckstein avec Freud, et les entretiens de Kurt Eissler avec le neveu de celle-ci — Albert Hirst, analysé par Freud au début des années 1910 et qui laissa des souvenirs non publiés —, sont encore consignés dans le *container Z* des Archives de la Library of Congress de Washington. Révélée d'abord en partie, mais gommée, par Max Schur (1966 et 1972), très édulcorée ou bien masquée dans les hagiographies officielles, l'affaire Eckstein ne sera présentée de façon plus précise qu'en 1984 par Masson, puis à partir de l'année suivante avec l'édition complète des lettres de Freud à Fliess¹⁷.

Au moment où l'affaire commence, Emma Eckstein, qui aura 30 ans en janvier 1895, est «analysée» par Freud depuis deux ou trois années pour des troubles hystériques de «conversion», des douleurs gastriques et une dysménorrhée avec hémorragies génitales depuis l'adolescence. Elle ramène ces perturbations à des facteurs organiques, ce que Freud refuse d'admettre. Il ne demande aucun examen médical, car, pour lui, leur cause indiscutable est la masturbation, refoulée et conflictuelle.

Freud voyait dans la masturbation la source de nombreux dégâts, y compris de la neurasthénie ou de l'hystérie, qu'il reconnaissait dans son entourage et dans son propre cas. C'était pour lui une «addiction primordiale», dont les autres dépendances (il citait ici l'alcool, la morphine, le tabac, mais omettait la cocaïne) ne sont que de pâles substituts¹⁸. Dans les entrées de l'index des *Minutes* de la société psychanalytique de Vienne, la masturbation est au premier rang, et tous les cas connus de Freud auront, selon lui, des problèmes avec la masturbation.

Freud est persuadé, et cette conviction le poursuivra longtemps après la séparation d'avec Fliess, que tous les gastralgiques sont des masturbateurs («c'est un fait bien connu»), que la masturbation est la source des douleurs abdominales, qu'il y a un lien entre le nez et l'appareil génital et entre les troubles génitaux et ceux du nez. Il faut supprimer la masturbation. Le traitement des dysménorrhées et des gastralgies est donc nasal, pour toucher le point masturbatoire que l'otorhinologue Wilhelm Fliess a trouvé dans le nez.

À la Noël 1894, Fliess vient de Berlin à Vienne, à la requête de Freud pour examiner la malade. Les deux compères préconisent alors l'intervention chirurgicale, la première de ce genre pour Fliess, et une première mondiale aussi : *une trépanation doit guérir une névrosée de sa mastur-*

bation. L'ablation de l'os coupable, le cornet nasal moyen gauche, est réalisée début février 1895, à Vienne. Le même jour, Freud, dont le nez est irrité et infecté par l'abus de cocaïne, en profite pour se faire soigner... par application de cocaïne et cautérisation électrique des fosses nasales, comme il le fera à plusieurs reprises. Puis Fliess rentre aussitôt à Berlin sans se préoccuper de l'opérée.

Près d'un mois s'écoule.

À Vienne, Emma Eckstein ne s'est toujours pas remise de l'opération. Selon les lettres de Freud à Fliess, elle a un œdème facial, des hémorragies nasales, des sécrétions purulentes devenues fétides, des douleurs et un état infectieux, sans compter les perturbations affectives qu'il mentionne assez peu. Le 8 mars 1895, Freud se décide alors à faire intervenir Rosanès — un médecin ORL dont il psychanalysera la femme plus tard —, lequel, après inspection de la fosse nasale, retire lentement une interminable bande de gaze « d'au moins un demi-mètre » oubliée depuis le début de février par le Docteur Fliess dans la cavité ! C'est alors une scène sanglante (*Verblutungsszene*), une hémorragie foudroyante : Emma, les yeux exorbités, au bord de la syncope, est saignée à blanc. Freud, qui ne supporte pas le sang, livide, se trouve mal.

Emma est aussitôt hospitalisée et finira par s'en remettre quelques mois plus tard, mais plusieurs opérations seront nécessaires — on songea même à une ligature de la carotide externe, car elle eut trois récurrences d'hémorragies nasales qui vont durer douze jours — pour réparer les dégâts et qu'elle soit hors de danger. Freud lui rend visite régulièrement dans un sanatorium et reprend l'analyse, entre les injections de morphine, les soins et les insomnies.

Freud, au départ, se lamente ; il est « misérable comme un chien » (15 mars 1895) et il s'accable. Mais il est surtout inquiet pour la notoriété de Fliess — dont il ne met pas en doute la compétence car ce serait douter de la sienne — et pour les risques encourus. Ensuite, son courrier à Fliess va faire le silence sur la patiente pendant une année.

En avril 1896, il a trouvé la solution : « ces saignements étaient hystériques ». Elle avait eu des épisodes semblables dans l'enfance. À 15 ans déjà, elle accueillait, lors de ses menstruations, ses hémorragies génitales avec joie, car celles-ci lui permettaient d'être aimée dans sa maladie ; puis elle eut le désir d'être soignée par un jeune médecin, et dès lors elle commença à saigner du nez à cet effet. Freud vient de découvrir ce que plusieurs années d'analyse lui avait caché : elle avait des saignements de nez depuis l'enfance. Hémorragies nasales et génitales sont réunies par

la même signification sexuelle. Emma était la source des hémorragies nasales l'année précédente, à la suite de l'opération et au sanatorium, car elles étaient le moyen infaillible pour accaparer le médecin et attirer, cette fois, l'amour de Freud qui lui rendait visite. Finalement, c'est la réalisation d'un vieux désir érotique. Malgré la forte résistance d'Emma, il est arrivé à la convaincre de cette vérité. Freud n'a plus aucun doute que les épisodes hémorragiques ultérieurs, « psychogènes », résultaient d'un désir amoureux à son égard. De cette manière, Fliess et Freud sont disculpés et leur conduite catastrophique est dissociée de ses conséquences : le motif des saignements n'est ni l'opération aberrante, ni la compresse oubliée plusieurs semaines par le grand chirurgien, mais bien le désir sexuel d'Emma, endogène et inconscient¹⁹.

Nous apprenons quelques temps plus tard qu'Emma est devenue la première femme analyste, ce qui en dit long sur le pouvoir de persuasion de son maître. Freud lui envoie des patients, et elle découvre dans ses analyses, ô stupeur, les fantasmes de séduction et de masturbation qu'il lui attribuait²⁰. Elle confirme si bien la vérité psychanalytique que Freud peut, dans un article de 1907, se réclamer d'elle, comme il s'appuiera sur les « travaux » mensongers de Hermine von Hug-Hellmuth. Madame Emma Eckstein, « seule exception » dans toute la littérature consacrée aux bons enseignements à donner aux enfants sur la sexualité, a, en effet, se réjouit-il, rédigé à son fils de dix ans une lettre qui va tout à fait dans le sens des leçons de la psychanalyse²¹. Or, Emma Eckstein n'a jamais eu d'enfant...

À 40 ans, elle a encore des douleurs abdominales et des hémorragies génitales... Il refuse toujours de reconnaître une cause organique et lui propose à nouveau la psychanalyse, convaincu d'une rechute de la névrose. Désespérée, elle fait intervenir à son insu une jeune femme médecin, qui retire aussitôt un abcès abdominal volumineux. Emma est sortie d'affaire en un clin d'œil. Freud est furieux de ce qu'il considère comme une ingérence déontologiquement inacceptable²². Il est fâché de cette intervention professionnelle qu'il voit comme un affront personnel alors qu'il ne s'était pas inquiété des gestes médicalement peu orthodoxes de Fliess, qu'il avait préconisés et qui n'étaient ni nécessaires ni anodins.

Quelques années plus tard encore, on doit retirer à Emma, toujours victime de saignements génitaux, l'utérus en totalité. Diagnostic : un myome, une tumeur bénigne du tissu musculaire probablement responsable des hémorragies cycliques depuis l'adolescence²³. Emma Eckstein,

cloîtrée, inactive et alitée en permanence depuis 1905, défigurée par la trépanation de 1895, mourra en 1924 d'un accident cérébral.

Pour Freud, qui y revient en 1937, le cas de cette patiente est exemplaire : c'est la première psychanalyse réussie ! La psychanalyse achevée doit normalement protéger contre la survenue ultérieure de troubles névrotiques. Or, la malade avait rechuté !! Traitée d'abord « avec succès », elle devint par la suite une malade irrécupérable... Pourquoi ? L'opération, c'est-à-dire l'hystérectomie et non pas la trépanation de Fliess qu'il omet de signaler, fut cette fois le traumatisme responsable. Sans celle-ci, « on n'en serait pas venu à une nouvelle irruption de la névrose ». Donc, elle avait été guérie par la psychanalyse, mais la chirurgie gynécologique avait entre-temps détruit ses bienfaits, et elle « ne redevint jamais normale jusqu'à la fin de sa vie »²⁴.

Le fond de l'histoire a été évacué par les cerbères de la cause afin que le lecteur l'ignore. Il ne peut se rendre compte que Freud renverse la logique des événements, et des responsabilités dans ce qu'il faut bien appeler une faute médicale grave. Il n'a pas demandé un examen gynécologique pour sa malade. À aucun moment, il ne met en doute le diagnostic initial, ni l'opération nasale, ni la valeur de sa psychanalyse, ni bien sûr sa compétence ni celle de Fliess. Il attribue à autrui la paternité des erreurs, et fait d'Emma l'origine des hémorragies répondant à des désirs inconscients, ce qui lui avait permis de disculper les vrais auteurs de ses souffrances.

En mars 1896, Wilhelm Fliess opéra une autre patiente, atteinte d'une dysménorrhée, par la trépanation du cornet nasal moyen gauche, avec encore une fois des conséquences catastrophiques : hémorragies massives et larmes de sang. Il recourut alors à une explication numérologique, par le calcul des périodes de 28 et 23 jours, plutôt que de reconnaître sa responsabilité²⁵. Au même moment, début 1896, Freud en trouva une autre pour sa propre patiente : ce sont les désirs d'Emma, qui n'ont rien à voir avec le monde réel. Dans les deux cas, par la numérologie ou par l'inconscient, les réalités sont escamotées.

Emma n'avait pas pu être guérie d'une maladie qu'elle n'avait pas, ni par l'analyse, ni par la trépanation nasale. Il aurait sans doute mieux valu qu'elle ne rencontrât jamais Sigmund Freud. Mais c'étaient trois premières mondiales : la première trépanation nasale d'une névrosée masturbatrice, la première psychanalyste, et la première analyse réussie par Sigmund Freud. Ensuite advint la quatrième invention, le freudisme.

PÉRIODICITÉ VITALE

Ce qui devait surtout ravir Sigmund Freud fut la périodicité vitale, la spéculation vedette de Fliess, dont le Viennois eut connaissance un an avant sa parution dans la presse²⁶.

Les organismes sont en effet gouvernés par des périodes vitales, les unes, de 28 jours, sont féminines, les autres, de 23 jours, masculines. Les animaux à sang chaud et les humains sont bisexuels, à la fois mâles et femelles, dans des proportions variables ; mais, selon le cycle vital transmis avant la naissance par la mère, la masculinité ou la féminité s'imposera à l'individu de façon prédominante. Les périodes sont entrelacées avec les phénomènes astronomiques, et pas seulement avec le cycle de la lune : les étoiles aussi sont en relation intime avec les processus organiques, et nous avons là un rapport avec le cosmos. La théorie permet de réduire définitivement la complexité des êtres vivants à quelques principes simplificateurs qui les rendent toujours prévisibles, enfin, par le savant qui connaîtrait les lois de Fliess.

On peut prédire la naissance, les événements marquants d'une vie, la mort, les pathologies, à l'aide de calculs. L'addition, la soustraction, la division, les racines de 23 et de 28 vous suffisent, et vous avez tout compris. Vous aurez accès aux énigmes de l'univers. Voyons cela. 28 divisé par 23 ? C'est le *sex-ratio* ! Nous vérifions grâce à Wilhelm Fliess qu'il y aura 121,7 mâles conçus pour 100 femelles chez les mammifères.

Avant même la parution officielle du travail de Fliess, Freud prévoit et comprend tout des cycles sexuels de Martha, des poussées dentaires de sa progéniture, de ses propres accès de fatigue et de céphalées ; il prédit ensuite ses troubles de santé, déduit les crises de poésie de son fils Martin, les premières règles de Mathilde, les maladies des proches, les faits essentiels de son existence, de celle de son entourage, des hommes illustres, et puis de ses patients²⁷. C'est imparable : il n'y a rien qu'on ne puisse prévoir entre la date de la fécondation et celle de la mort. L'invention ne produit pas d'erreur, du moins entre les mains d'un homme de science expérimenté. Donc, si un chiffre correspond à un fait ultérieur, à une date rattachée à un événement déterminé, vous êtes assuré que l'opération par laquelle vous avez obtenu ce nombre relève d'une loi épistémiquement fondée par sa valeur prédictive. L'arithmétique est « exacte » quand elle produit un nombre entier, semble-t-il (il est toujours possible d'arrondir les valeurs obtenues) ; et quand ce nombre entier est corrélatif de l'apparition d'un événement, alors l'opération vérifie la loi qui permet

de le prévoir. Puisque le calcul ne peut se tromper, si la relation nombre-événement ne se confirme pas... alors l'événement est faux !

Application.

Dans une lettre bien sûr éliminée de l'édition primitive, et datée du samedi 30 juillet 1898, Sigmund Freud demande à Fliess — qu'il considère comme «le Kepler de la biologie», capable de résoudre les grandes énigmes de l'humanité —, de bien vouloir lui calculer la date prévue par ses périodes pour la mort de Bismarck. Freud a manifestement quelque chose en tête. Mais il est étrange qu'il demande à son partenaire de prévoir un décès qui s'est déjà produit, précisément ce jour-là... Mais passons.

Nous n'avons évidemment pas les formules de Fliess réclamées par Sigmund Freud. Mais, dans la lettre suivante, pleine de calculs savants, Freud rappelle à son correspondant que son père Jakob «a toujours maintenu être né le même jour que Bismarck — le 1^{er} avril 1815. Quand il fallut convertir la date à partir du calendrier juif, je n'ai jamais accordé beaucoup de crédit à une telle affirmation. Il [Jakob] est ainsi décédé au bout d'une vie dont la durée peut être qualifiée d'assez longue, le 23-24 octobre 1896; B. [Bismarck est mort] le 30 juillet 1898. B. [Bismarck] lui a survécu pendant 645 jours = $23 \times 28 + 1$. *Le "1" est sans aucun doute dû à une erreur de mon père. Dès lors, la différence entre les deux vies est de 23×28 . Tu sais certainement ce que cela veut dire*»²⁸. Admirable raisonnement. Et admirable incohérence : pourquoi, s'il n'a «jamais accordé beaucoup de crédit à une telle affirmation», se sert-il de cette base pour aligner dans une arithmétique abracadabrante les «périodes» de son père sur celles de Bismarck? Et quelle «erreur» le $+1$ représente-t-il?

Grâce aux lois Freud-Fliess, vous pouvez désormais vérifier de façon rétrospective les allégations de vos proches. Ici, Jakob Freud s'est égaré, d'un jour, mais la science des périodes appliquée par son fils a changé tout cela : il lui fallait mourir la veille et se rapprocher ainsi de l'admirable Bismarck.

Ernest Jones rappelle que son maître était un fervent admirateur de Bismarck, «à tel point que lorsqu'il dut modifier la date de naissance [de son père Jakob] pour l'accorder non plus au calendrier juif mais au calendrier chrétien, il choisit celle de Bismarck»²⁹. Jones rajoute, «en passant, que la coïncidence qui existait entre les dates de naissance de la mère de Freud et de l'empereur François-Joseph avait une origine semblable»³⁰. Mais Freud écrivit à Fliess³¹ que les dates de naissance de

sa mère et d'autres membres de sa famille, qu'il lui donnait afin d'alimenter ses calculs périodiques, ne seront pas utilisables, du fait des incertitudes du calendrier juif, ce qui ne lui interdisait pas d'en faire un usage très personnel.

L'arithmomancie a toujours raison, et seuls les faits peuvent se tromper.

En 1906, Fliess, ayant atteint le sommet dans son art et se réclamant encore de Sigmund, vérifiera que Jakob Freud, ayant vécu 29.792 jours, c'est-à-dire $38 \text{ cycles} \times 28^2$, il avait bien été dépassé par Bismarck de 644 jours, soit 23×28 exactement, car le «+1», erreur du fils et non du père, avait magiquement disparu³²...

«*Ich beuge mich vor Dir als Ehren-Astrolog*» («Je m'incline devant toi, astrologue émérite»), écrivait humblement Sigmund Freud en 1896, avant la parution du livre de Fliess, pour honorer ses vertus divinatoires³³. Vingt-cinq ans plus tard, devant les ravis du Comité dans les montagnes du Harz, préférant alors la télépathie à l'horoscopie, il se montra plus critique à l'égard des «occultistes d'obédience astrologique» — il s'était certes fâché entre-temps avec Jung, autre astrologue émérite, mais pas encore avec Ferenczi, son «astrologue de cour» —, et remarqua que des milliers d'individus nés à la même date, sous le même signe, avaient en réalité des destins bien différents³⁴. Cette simple évidence rationnelle n'a pas été appliquée, ni à la spéculation des périodes numérologiques, ni à la psychanalyse.

Comme le notait, il y a un siècle, le subtil Richard von Krafft-Ebing, «le mode de calcul, donné par Fliess à l'appui des périodes de vingt-trois et vingt-huit jours, permettrait tout aussi bien la démonstration des périodes avec d'autres nombres»³⁵. Il n'est jamais apparu au génie fondateur de la psychanalyse qu'on pouvait obtenir n'importe quel nombre entier positif, n'importe quelle période, n'importe quelle prévision à partir de la savante formule de Fliess : $28x \pm 23y$. C'est magique et automatiquement vérifié. Soient 28 et 23, leur somme (encore le $+++$ 51), leur différence 5, leur produit 644, leur division, leur cube, leurs racines carrées, alors la combinaison de tout ou partie de cette arithmétique élémentaire d'illuminés vous donnera infailliblement raison dans vos prédictions, *puisque'il n'y a aucun nombre entier qui ne puisse être ainsi obtenu*. De plus, en choisissant deux nombres au hasard qui n'auraient pas de diviseur commun, vous aurez le même résultat³⁶.

Les éditeurs de la correspondance de Freud à Fliess se sont évertués à effacer de l'histoire de la psychanalyse les informations montrant la

composante irrationnelle et les errances du héros, dans ce qu'on ne peut appeler qu'une purge, sévère et combinée aux mensonges. Je rappelle qu'aucune des lettres de Freud à Fliess à cet égard n'est complète, et que les censeurs en ont rejeté la majorité. Et puis, l'hagiographie a fait le reste, les auteurs s'imitant l'un l'autre dans la manipulation.

L'introduction de Kris à cette édition tronquée avait déjà anticipé, à la place de ses lecteurs, l'heureux événement : vous allez voir que Freud va laisser très vite à Fliess le non-sens, et garder la raison. Bien sûr, sinon comment la psychanalyse aurait-elle pu être inventée en se maintenant dans la déraison ?

Dans une note ajoutée à la lettre du 16 mars 1896, laquelle est expurgée comme d'habitude, Kris affirme — à la suite d'une remarque de Freud à Fliess sur la prudence rhétorique que ce dernier devait s'imposer dans ses publications — que « la réaction de Fliess à la lettre de Freud prépare la voie à une future rupture de leurs relations. Fliess exigeait une approbation inconditionnée [sic] de sa théorie des périodes »³⁷. La note ne dit pas comment fut connue « la réaction de Fliess », mais sous-entend que Freud commence à prendre dores et déjà ses distances par rapport à son correspondant, qui en faisait décidément trop. Dès lors, les courriers ultérieurs vont devoir confirmer que Freud s'éloigne de Fliess, qu'il abandonne à ses fantaisies pour se consacrer à sa science. Effectivement, dès les lettres suivantes, la censure et le caviardage se font plus vigoureux encore. Dans celle du 6 décembre 1896 — dont bien plus de la moitié (qui contient une très grosse quantité des calculs farfelus de Freud) est passée à la trappe —, l'éditeur a laissé un très bref passage sur les périodes de 23 et 28 jours, mais affirme que pour l'auteur, cela « représente le maximum de ses efforts pour faire concorder les idées de Fliess avec les siennes »³⁸. La suite doit renforcer cette conviction, par l'élimination physique, hors des yeux des lecteurs, de toute preuve du contraire.

Par exemple, dix jours plus tard, la lettre suivante est fortement expurgée, d'abord d'une bonne grosse moitié — soi-disant « non communiquée » mais qui contient évidemment « l'arithmétique » kabbalistique habituelle — et caviardée ensuite d'une préoccupation de Freud pour qui, « clairement tous les 28 jours » (c'est le cycle féminin), se produit une perte de désir sexuel et de sa puissance virile. Comment Kris peut-il savoir que cette partie, si elle n'est pas communiquée, témoigne, comme il l'écrit, d'une « nouvelle tentative de rapprochement » ? En réalité, l'éditeur empêche le lecteur de comprendre qu'il est question, non d'un ultime et dérisoire essai de rapprochement, mais bien d'une assimilation

des idées de Fliess par Freud. Freud y exprime sa rancœur contre Robert Binswanger qui « vient juste de publier un épais manuel sur la neurasthénie dans lequel la théorie sexuelle — c'est-à-dire mon nom — n'est même pas mentionnée ! J'aurai ma froide vengeance sur lui dès que je saurai comment interpréter la neurasthénie sur la base de ce qui sera bientôt, je l'espère, un amalgame de nos théories »³⁹.

Malgré son prétendu mépris de l'arithmomancie fliessienne, Freud défendra son collègue avec bec et ongles contre les critiques. En 1898, une revue du livre de Fliess osa formuler quelques points de vue contestant ses arguties. C'est inimaginable, insensé ! Voilà bien « un exemple de ce genre d'impertinence qui est caractéristique de l'absolue ignorance », écrit Freud, qui va aussitôt démissionner du journal médical irrespectueux, le très sérieux *Wiener klinische Rundschau*⁴⁰. Son nom disparut de la liste des rédacteurs dès le numéro suivant, et Oscar Rie, familier de Freud et de Fliess, le suivra. Un an plus tard, Fliess est toujours « le nouveau Kepler » de la biologie⁴¹.

Ainsi, quelques années après la première édition incomplète des lettres à Fliess, et bien qu'il ait eu accès à la totalité du courrier, Ernest Jones pourra en toute sérénité affirmer que *Freud n'avait apporté aucune contribution aux hypothèses mathématiques de son ami*, que les « convictions de Fliess avaient un fondement pathologique », que les critiques ont été amenés « à reléguer ses travaux dans le domaine de la psychopathologie », que Freud, très vite après leur rupture, n'y pensa plus et ridiculisait ces calculs arbitraires du médecin de Berlin qui lui faisaient prévoir n'importe quoi⁴².

Wilhelm Fliess a été rendu coupable d'une mauvaise influence et d'un dévoiement de la rigueur intellectuelle de son correspondant, ce qui n'est pas une excuse mais plutôt une tentative d'explication pathétique plaçant Freud en position de victime passive et naïve d'un agent extérieur, comme toujours. En soi, ce n'est pas non plus un éloge des qualités morales ni de la force de caractère du Saint Fondateur.

En réalité, les convictions de l'un ne peuvent être discernées de celles de l'autre. Nous savons que l'adhésion de Freud à l'irrationnel était bien antérieure à sa rencontre avec le magicien berlinois, et ses premières expériences personnelles furent d'ailleurs contemporaines de la parution du merveilleux *Bouvard et Pécuchet* de Gustave Flaubert.

Ernest Jones, puis Max Schur, insistent sur l'idée que Freud fut manipulé, par exemple dans sa superstition de mourir à 51 ans qu'il devrait aux facéties absurdes de son correspondant loufoque⁴³. En vérité, quand

Freud en fit état pour la première fois, du moins dans cette correspondance, Fliess n'avait encore rien écrit sur ces cycles (28 + 23). Plus d'une bonne année avant lui, Freud rapportait à Fliess sa propre préoccupation : ne va-t-il pas quitter brutalement ce monde entre 40 et 50 ans, ou plus sûrement à 51 ans, comme le physicien Kundt qui venait de disparaître ?⁴⁴ L'inquiétude était suffisante pour que Freud pressât son ami de trouver une explication scientifique « définitive » à ces obsessions récurrentes. Ses superstitions furent nombreuses, dont celles regardant sa propre mort ne sont qu'une expression. Il craignait de disparaître successivement à 41 ans, puis à 42, quelque part entre 40 et 50 ans, à 51 ans, plus tard vers 61 ou 62 ans, à 81 ans, l'âge de son père ou de son demi-frère Emmanuel lors de leurs décès, ou enfin, quand cette dernière échéance de 81 ans fut passée, à 95 ans comme sa mère. Mais ce sont ses nombres et sa superstition, non pas Fliess, qui le poursuivirent.

Comme le note Frank Sulloway, dans ces croyances de Freud, la numérologie se calculait *en années*, et n'avait aucune signification dans les périodes biorythmiques que Fliess voyait *en jours*. Voilà encore un mythe « qui nous enseigne quelque chose sur Freud et ses biographies, mais rien à propos de Fliess »⁴⁵.

Enfin, des années après leur séparation, Freud, déjà adhérent à différents clubs « paranormaux », était encore un fervent adepte des cycles fliessiens, car, écrira-t-il en 1916 à Josef Popper-Lynkeus, « même après que notre amitié eut pris fin, j'ai conservé une certaine foi en cette idée »⁴⁶.

Une fois la totalité du courrier à Fliess rendue enfin disponible en 1985, l'autre fidèle Peter Gay sera nécessairement obligé de reconnaître les dérives et la complicité active du créateur de la psychanalyse, et de garder ses distances, au moins à cet égard, avec Jones⁴⁷. Cependant, comme le fait remarquer Elisabeth Young-Bruehl⁴⁸, le prudent Gay, désirant effacer les aspects polémiques, va consacrer à la longue période pré-analytique proportionnellement deux fois moins de pages que son prédécesseur, semblant alors voyager en train rapide devant un gigantesque paysage dont il ne tire que quelques instantanés photographiques à travers les vitres en évitant les spectacles les moins ragoûtants. L'histoire ne dit pas si Ernest Jones, qui réserva la totalité du premier de ses trois épais volumes à cette période, avait, pour reprendre l'expression acide de Phyllis Grosskurth⁴⁹, sa « face de furet implorant pressée contre la vitre » du train express de Peter Gay.

SOLIPSISME

Au printemps 1884, Freud était d'humeur sombre, car rien ne marchait, et jalousement amoureux de la lointaine Martha, il souffrait de désordres « névrotiques », ceux qu'il attribuera à la masturbation quand il s'agira de ses malades. Il avait en tout cas, au choix, selon les moments et les analystes : une neurasthénie, la névrose réflexe ou « maladie de Fliess », une hystérie (petite), une névrose d'angoisse, des phobies (sociales, des transports, du sang), un abus de tabac, les accidents de son auto-analyse, un trouble cardiaque, une mauvaise alimentation mal digérée, un défaut de sommeil, « une psychonévrose fort grave aux symptômes normaux » (!), les tracasseries de l'argent, les fautes des vexations des méchants, une hypocondrie, l'excès de poudre cocaïnique magique à laquelle il s'adonne dès cette époque, etc. Ces perturbations ne peuvent en aucun cas être soignées avant l'invention du remède par le malade.

Le traitement de tout cela est d'abord... la cocaïne, qui donnera des troubles guéris par un autre... l'auto-analyse, chef d'œuvre du solipsisme autosuffisant qui ne profitera qu'à lui.

Le pauvre Wilhelm Fliess restera sur le quai, à Berlin, seul avec ses fantaisies. Fliess s'enfonça dans ses fantasmagories douteuses au moment même où Freud s'envola dans l'auto-analyse. Et Freud aurait créé la psychanalyse *sui generis*, grâce à son périlleux voyage qui « prendra un jour une place éminente dans l'histoire des idées ; le simple fait que cela se soit produit restera, sans doute pour toujours, un problème confondant pour le psychologue »⁵⁰. Confondant de naïveté, effectivement.

L'auto-analyse de Freud est une aventure inouïe, sans précédent ni successeur, c'est un sacrifice épique (Kris, 1956), la décision la plus audacieuse qu'un homme ait jamais prise sur lui-même (Marthe Robert), héroïque, « véritablement herculéenne » (Jones, Nunberg), « unique et incomparable », « le plus étonnant exploit de Freud » (Max Schur), qui « fait partie des plus grandes découvertes de tous les temps » débouchant sur des résultats à mettre en parallèle avec la théorie de l'évolution de Darwin et du principe de la relativité d'Einstein (Fine). Avant cela, « sa faculté critique était émoussée », faisant de lui une proie facile pour des esprits dérangés comme celui de Fliess, mais après ce miracle, « le degré d'objectivité auquel il était parvenu [...] aiguillait son esprit critique sur les hypothèses de Fliess » (Schur), même si « son analyse ne le libéra pas complètement de cette part d'irrationnel » (Gay)⁵¹.

Les spécialistes ne sont pas d'accord entre eux pour déterminer l'instant du déclenchement de la prodigieuse épopée, ni sur sa durée : les uns le situent dès 1895, d'autres à différents moments de l'année 1897 ; paraît-il, Freud lui-même se serait trompé dans la datation (Jones), mais Schur est sûr que l'entreprise commença... *inconsciemment* (!) bien avant 1897. Elle aurait duré, au choix, des semaines, des mois, des années, ou bien jusqu'à sa mort en 1939. Il y a consensus par contre sur l'idée que Freud, bien qu'il fut « un névrosé normal »⁵², est ressorti de sa plongée dans ses rêves et de l'association libre appliquée à soi-même, définitivement lavé, dès 1900, des impuretés de la contamination irrationnelle de Wilhelm Fliess, et débarrassé des vilains symptômes « névrotiques normaux » d'une « psychonévrose fort grave »⁵³. « Une vraie auto-analyse est réellement impossible, sans quoi il n'y aurait plus de maladie », affirmait Freud⁵⁴, mais il émergea de sa superbe et infernale épreuve quand même transformé, enfin capable de distribuer ses bienfaits à ses semblables.

Il avait déjà la clef de toutes les serrures, désormais il leur ouvre les portes cachées du chemin de leur liberté. Wilhelm Fliess est demeuré dans les ténèbres, mais Moïse est de retour parmi les hommes.

Cette correspondance « est vraiment un cas de "folie à deux", avec Freud dans le rôle inattendu de partenaire hystérique d'un paranoïaque », répondait James Strachey, pourtant analysé par le « partenaire hystérique » en question, à Ernest Jones le 24 octobre 1951, quand celui-ci, gêné par ce qui n'avait pas été rendu public, lui demanda ce qu'il fallait en penser. À Jones — analysé par Sandor Ferenczi, l'amateur de psychanalyse par télépathie transatlantique —, ce bon Docteur Jones qui ne comprend toujours pas, Strachey conseilla de *publier les lettres dans leur intégralité*, et non, comme on le lui a suggéré, de supprimer les passages délicats dans sa biographie du Maître. Ainsi, les personnes survivantes pourront-elles corriger les inexactitudes et les mensonges, « à moins qu'Anna propose de brûler les originaux »⁵⁵.

Mais d'où vient l'idée que Fliess était paranoïaque ? Pour établir un jugement autorisé sur son état mental et sa contribution aux relations avec Sigmund Freud, on ne dispose pas des courriers de Fliess, puisque Freud les avait tous détruits, et puisque ses successeurs ont fait le reste de la besogne. Le présumé coupable était déjà mort, qui ne pouvait rien justifier ni expliquer quand les accusations furent proférées. Alors, comment a-t-on obtenu cette information, et sur quoi se fonde-t-on ?

Ne serait-ce pas encore une de ces revanches perfides, insérées de façon rétroactive dans une histoire qu'il fallait corriger parce qu'elle ne

comportait pas ces révélations, et ainsi donner le beau rôle à Sigmund Freud ? Les lettres de Freud qui peuvent dévoiler sa participation aux plaintes de Fliess ont toutes été exclues. Wilhelm Fliess, surtout au cours de l'affaire Weininger-Swoboda, s'indigna justement des comportements de Freud — dont les dispositions paranoïaques personnelles, fortement teintées de narcissisme, et celles de ses fidèles, sont aujourd'hui bien documentées et analysées⁵⁶ —, et eut des réactions, légitimes pour n'importe qui, ensuite qualifiées de paranoïaques par son ancien ami. Quand Freud, quelques temps plus tard, évoqua en effet ce conflit, il n'eut de cesse de présenter son ancien allié comme un fou furieux. « Mon ami d'alors, Fliess, a développé une belle paranoïa après s'être débarrassé de son penchant pour moi, qui n'était certes pas mince », écrit-il à Carl Jung⁵⁷, rapprochant la paranoïa de... l'homosexualité.

Deux ans plus tard, Freud rapportera à Ferenczi que Fliess avait des motivations pathologiques, accessibles à la psychanalyse. Il était devenu en effet médecin oto-rhino-laryngologiste parce que son père, décédé d'une infection (érysipèle) après avoir souffert des années durant d'une suppuration nasale, aurait pu être sauvé, et, deux ans plus tard, la mort de sa seule sœur « lui a inspiré la théorie fataliste des dates prédestinées de sa mort — comme pour se consoler ». En réalité, le père de Wilhelm Fliess n'était pas mort d'un érysipèle, mais, à la suite d'une douloureuse faillite commerciale, s'était suicidé en se jetant sous un train quand son fils avait vingt ans, ce que Freud ignorait. Et s'il l'avait su, gageons qu'il aurait trouvé une explication pathologique tout aussi plausible pour accabler son ancien ami.

Dans cette même lettre à Ferenczi, Freud omet évidemment de signaler, d'abord qu'il avait lui-même souffert de suppurations nasales abondantes (empyème) du fait de sa consommation de cocaïne pendant douze années et que Fliess l'avait soigné par des cautérisations nasales, et ensuite qu'il avait lui-même des préoccupations sur les dates prédestinées de sa propre mort bien avant que Fliess fit état de sa théorie des périodes, et qu'il les a *au moment précis où il rédige ce courrier à Ferenczi*. Le Viennois s'interroge en effet sur l'insistance de son correspondant hongrois sur le nombre 1909, et se demande si c'est là un compliment de Ferenczi pour l'année écoulée, ou bien la prémonition de la disparition de... Sigmund Freud. Interprétation, quand tu nous tiens... Et puis, il continue à régler le sort de Wilhelm Fliess : « Ce bout d'analyse, contraire à son désir, fut le motif intérieur de la rupture qu'il mit en œuvre de façon si pathologique (paranoïaque) »⁵⁸.

Dès lors, après Freud, ses fidèles gardiens du temple, Ernst Kris et Kurt Eissler, prirent encore le relais sous la surveillance de son héritière Anna, et les biographes perpétuèrent un mensonge érigé en dogme que, pendant des décennies, leurs lecteurs ne purent contrôler.

Frank Sulloway a essayé de reconstituer l'énigmatique personnage Fliess à la lumière de ses publications, et ne confirme pas les accusations infamantes des freudiens. Le psychiatre et historien de la médecine Iago Galdston⁵⁹ s'était déjà indigné en 1956, textes à l'appui, du traitement malhonnête et calomnieux réservé à Fliess par les milieux psychanalytiques, qui le présentent comme un malade mental, un paranoïaque nécessitant la cure, de préférence celle inventée par son collègue.

Que manquait-il à la diabolisation de Wilhelm Fliess? Allait-on le qualifier de criminel, de pédophile par exemple? Eh bien, c'est déjà fait, dans le jargon et les manières des psychanalystes! La seule interprétation d'un texte du psychanalyste Robert Fliess permit de suggérer, avec une lourde insistance — sans preuve et sans rectification possible puisqu'il était mort en 1970 —, que celui-ci aurait été victime de sévices sexuels de la part de son père Wilhelm, alors que cette information ne figure nulle part dans le document en question⁶⁰.

Wilhelm Fliess a été violemment calomnié par les psychanalystes, parce qu'il fallait purifier le premier d'entre eux. Leur héros est ressorti magiquement blanchi des sanies de la déraison par l'eau lustrale de leur séparation mélangée à de l'auto-analyse. À Fliess la lie et les scories, à Freud la perfection. En fait, lorsqu'ils se séparèrent en 1902, c'est-à-dire quand Fliess, ayant compris à qui il avait affaire, quitta Freud, enfin *Professor Extraordinarius*, ce dernier conserva toutes ses habitudes de pensée. Il y a bien une rupture historique, dirimante, dans l'articulation du raisonnement de Freud avant et après 1896-1897, et qui ne doit rien à Fliess ni à l'auto-analyse. Mais on cherchera vainement une modification semblable après son divorce avec Fliess. Bien au contraire, ses façons spéciales de penser, qui étaient déjà là bien avant leur rencontre, se sont exacerbées par cette libération qui leur accorda à la fois l'indépendance et la maturité. Il ne pouvait les répudier en même temps que la personne de Fliess car, dans la mesure où elles lui étaient psychologiquement consubstantielles, il lui aurait fallu se renier soi-même, de sorte que l'irrationnel imprégna la psychanalyse, avec et sans Wilhelm Fliess, jusqu'à la fin. Car la psychanalyse est l'art de spéculer sans fait.

L'engouement immédiat de Freud reposait sur de bonnes raisons : le système de Fliess est une simplification *irréfutable*, c'est-à-dire qu'il ne se trompe jamais, s'applique à tout, et permet par la numérogie l'illu-

sion d'une validation automatique nécessaire aux interprétations causales des coïncidences fortuites. Un calcul arbitraire mais « exact » faisait office de preuve, car, pour Freud, science et divination occulte sont confondues, et il est toujours possible de s'accommoder avec les chiffres si l'arithmétique ne tombe pas « juste » dans la prévision. Fabriquer le passé des personnes par la psychanalyse est la magie de Fliess, mais sans les nombres, pour l'immuniser définitivement contre la vérification et l'exempter de la critique de la raison.

NOTES

- ¹ Kraus, *Die Fackel*, 6/10/1904; in Szasz (1976) : 127.
- ² Wilcocks (1991), *Maelzel's Chess Player* (particulièrement chap. 3).
- ³ Flaubert (1880), *Bouvard et Pécuchet* (chap. 4 : 179-180).
- ⁴ *Lettre à Fliess*, 13/2/1896 (\$P).
- ⁵ *Lettre à Fliess*, 4/10/1892 (\$P).
- ⁶ *Manuscrit C* de 5/1893 (\$P).
- ⁷ *Manuscrit B*, 8/2/1893; et *Manuscrit C* de 5/1893 (\$P). Cf. aussi *Lettre du 30/5/1893* (\$P).
- ⁸ *Lettre à Fliess*, 10/7/1893 (\$P) et *Lettre à Fliess*, 29/9/1893 (\$E, purge complète car Breuer y est qualifié d'obstacle aux progrès de la carrière de Freud à Vienne, alors que les *Études sur l'hystérie* n'ont pas encore paru et qu'ils viennent de rédiger en collaboration, fin 1892, la communication préliminaire qui en sera le 1^{er} chapitre).
- ⁹ *Lettre à Fliess*, 11/12-1893 (\$E).
- ¹⁰ *Lettre à Fliess*, 14/4/1898 (\$P), 27/4/1898 (\$E).
- ¹¹ *Lettre à Fliess*, 14/10/1900 (\$P). Carl Jung reprendra le trousseau plus tard : « Maintenant, tu as la clef de la mythologie et le pouvoir d'ouvrir toutes les portes » (Jung (1925), cité par Noll (1997) : 122).
- ¹² Freud (1905), *Bruchstück einer Hysterieanalyse* : 57-58 (italiques miennes).
- ¹³ Freud (1905), *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (conclusion, p. 153).
- ¹⁴ Freud (1905), *Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora)* : note p. 12. Et une des raisons de voir en « Dora » une hystérique était que son père avait souffert de syphilis.
- ¹⁵ Berthelsen (1989) : 168.
- ¹⁶ *Lettre d'Anna Freud à Jones*, 19/11/1953. Non publiée (Jones' Archives, London Institute of Psycho-Analysis) mais citée par Masson (1984), *The Assault on Truth* : 55.
- ¹⁷ Cf. principalement Masson (1984), *The Assault on Truth* : 55 sq. et Appendice A; Esterson (1993), chap. 1; Scharnberg (1993), vol. 1; Wilcocks (1994 et 2000); Dolnick (1998) : 45 sq. Dans ce qui suit, ma source est : *The Complete Letters Freud-Fliess* (Masson éd., 1985).
- ¹⁸ *Lettre à Wilhelm Fliess*, 22/12/1897 (caviardée).
- ¹⁹ *Lettres (censurées) à Fliess*, 26-28/4, 4/5 et 4/6/1896.
- ²⁰ *Lettre à Fliess*, 12/12/1897. Cf. Masson (1984) : 114.
- ²¹ Freud (1907) : *Zur sexuellen Aufklärung der Kinder*.
- ²² Masson (1984) : 257-58 (d'après le témoignage d'Albert Hirst).
- ²³ Masson (1984) : 253.

²⁴ Freud (1937), *Die endliche und die unendliche Analyse* : 237 et 238.

²⁵ Masson (1984) (*The Assault on Truth*) : 98-99.

²⁶ Lettre à Fliess, 23/2/1896 (\$E) et suivantes.

²⁷ Cf., entre autres, *Lettres à Fliess*. En 1896 : 1/3 (\$P), 4/5 (\$P), 30/5 (\$E), 29/9 (\$E), 22/11 (\$E), 6/12 (\$P), 17/12 (\$P); en 1897 : 29/3(\$E), 12/4 (\$E), 16/5 (\$P), 25/5 (\$P), 22/6 (\$E), 3/10 (\$P), 15/11 (\$E); en 1898 : 10/3 (\$P), 14/4 (\$P), 30/7 (\$E), 1/8 (\$E); 27/6/1899 (\$P) et 21/11/1900 (\$E).

²⁸ Lettre à Fliess, 1/8/1898 (\$E, italiques et compréhension miennes). Dans une lettre à Fliess (2/11/1896), Freud affirme avoir fait un rêve la nuit qui a suivi les funérailles de son père; mais, dans la *Traumdeutung* (1900, trad. fr. : 273-274), ce même rêve est daté de la veille de l'enterrement pour devenir prémonitoire et révélateur d'un désir...

²⁹ Jones, vol. 1 : 211, qui veut apparemment parler du calendrier grégorien.

³⁰ Jones, vol. 1 : 211n (italiques siennes et incompréhension mienne).

³¹ Lettre à Fliess, 15/11/1897 (\$E). Sigismund Schlomo Freud était né le 1^{er} jour d'Iar de l'an 5616, puis rattaché à l'Alliance des Élus 8 jours plus tard. L'an 2000 était, selon la Thora, placé 5761 ans après la création d'un monde sans paléontologie.

³² Sulloway (1979) : 143; et *Complete Letters Freud-Fliess* : 201 n1.

³³ Lettre de Freud à Fliess, 9/10/1896 (\$E).

³⁴ (1921), *Psychoanalyse und Telepathie (Vorbericht)* : 14.

³⁵ R. von Krafft-Ebing (1898), *Psychopathia Sexualis*, chap. 3 (tome 1 : 87).

³⁶ Remarques de Sulloway (1979 : 141 sq.) reprenant Martin Gardner (1966).

³⁷ *Naissance de la psychanalyse* : 142 n2.

³⁸ *Ibid.*, *Naissance...* : 158 n1 (italiques miennes).

³⁹ Lettre à Fliess, 17/12/1896 (\$P) (*Complete Letters* comparées à *Naissance de la psychanalyse*; italiques miennes).

⁴⁰ Lettre à Fliess, 14/4/1898 (\$P), puis Lettre du 27/4/1898 (\$E).

⁴¹ Lettre à Fliess, 27/6/1899 (\$P).

⁴² Jones, vol. 1, successivement : 334, 344 et 321 (italiques miennes).

⁴³ Jones, vol. 1 : 341; Schur (1972) : 229.

⁴⁴ Lettre du 22/6/1894 (\$E). Freud a alors 38 ans, et se persuade qu'il n'a plus que 13 années pour atteindre l'âge fatal en fumant ses cigares, mais Kundt était mort en fait... à 62 ans.

⁴⁵ Sulloway (1979) : 166.

⁴⁶ Lettre à Popper-Lynkeus, 4/8/1916 (citée par Schur (1972) : 374); cf. aussi *Lettres de Freud à K. Abraham*, 13/2/1911 et 25/11/1915; Lettre de Freud à Jung, 17/2/1911; Freud (1913), *Die Disposition zur Zwangsneurose* : 190 n1; Freud (1920), *Jenseits des Lustprinzips* : 57. Dans la *Traumdeutung* (1900, trad. fr., p. 150n-151), il dit, dans une note de 1910, avoir fait des « recherches » pour éprouver la périodicité des rêves.

⁴⁷ Gay (1988), vol. 1 : chap. 2.

⁴⁸ Young-Bruehl (1994) : 169.

⁴⁹ Grosskurth (1991) : 130 (déjà cité).

⁵⁰ Kurt Eissler (1971) (cité par Sulloway (1979) : 447).

⁵¹ L'armoire aux épithètes est ouverte chez Kris, *Naissance de la psychanalyse* : introduction, *passim*; Jones, vol. 1, chap. 14; Nunberg : introduction à *Minutes de la Société Psychanalytique de Vienne*, p. 13; Fine (1963) : 32 sq.; Schur (1972) : 19, 99, 174, 268 sq.; Sulloway (1979) : 207 sq. et 447 sq.; Gay (1988), vol. 1 : 124 et 178 sq. Pickworth Farrow publiera en 1945 une méthode pratique d'auto-traitement (*A practical method of self-analysis*, ou *Psychanalysez vous vous-même*), avec la préface autorisée de Freud (1926, *Bemerkungen zu E. Pickworth Farrow.*).

⁵² Fine (1963) : 32.

⁵³ Jones, vol. 1 : 335.

⁵⁴ Lettre de Freud à Fliess, 14/11/1897.

⁵⁵ Lettre de Strachey à Jones, 24/10/1951, non publiée mais citée par Masson (1984, *The Assault on Truth* : 216 n7, italiques miennes, « folie à deux » en français dans le texte). « Anna » est bien sûr Anna Freud.

⁵⁶ Cf. John Farrell (1996) et Crews (1998) : 215 sq. et 247 sq.

⁵⁷ Lettre de Freud à Jung, 17/2/1908. Cf. aussi la lettre de Freud à Jung du 16/4/1909.

⁵⁸ Lettre de Freud à Ferenczi, 10/1/1910 (cf. aussi Jones, vol. 2 : 469-470, lettre incomplète).

⁵⁹ Cité par Sulloway (1979) : 146.

⁶⁰ Masson (1984), *The Assault on Truth* : 138-142.

Chapitre 8

La potion magique

« Je serai sous l'effet de la cocaïne que j'absorberai pour maîtriser ma terrible impatience. »

Sigmund Freud (1884)¹

« "Je l'ai fait", dit ma mémoire. "Impossible", dit mon orgueil et il n'en démord pas. En fin de compte — c'est la mémoire qui cède. »

Friedrich Nietzsche (1886)²

L'incursion de Freud dans la cocaïne mélange trois épisodes différents diversement appréciés, de portées inégales, et qui ont subi plusieurs degrés de désinformations : la découverte de l'anesthésie locale, son prosélytisme et sa consommation personnelle.

COCAÏNUM MURIATICUM, SOLUTION À 5 %

La découverte de l'anesthésie locale par la solution «muriatique» (chlorhydrate) de cocaïne durant l'été 1884 a été le fait d'un futur ophtalmologiste alors âgé de 27 ans : Karl Koller³. Et Freud n'y fut pour rien, contrairement à ce qu'il a fait croire. Comme le constatait avec délicatesse Hortense Koller-Becker, la fille du découvreur, fréquemment, cette découverte a été attribuée à Leopold Königstein, parfois à Freud, mais l'histoire de l'anesthésique a été l'objet de nombreuses déformations, «presque toujours dans la littérature de vulgarisation et souvent couplées avec le travail de son vieil ami Sigmund Freud»⁴.

Dans les laboratoires d'Amérique du Nord et surtout d'Europe, les recherches allaient bon train durant la seconde moitié du siècle. Sur le vieux continent, l'alcaloïde avait été extrait de la divine plante *erythroxylon coca* par l'allemand Friedrich von Gaedeke en 1855, puis Albert Niemann en fit l'analyse chimique et le cristallisa en 1859 à Göttingen. Dans leurs observations, Karl Damian Ritter Schroff, en 1862, puis le médecin russe Vassili von Anrep, en 1880, avaient déjà pressenti les

capacités analgésiques de la substance sur les muqueuses : l'un ne sentait plus ses lèvres ni sa langue, l'autre ignorait la piqure de l'aiguille. L'idée était donc suspendue dans l'air du temps, n'attendant que sa capture. En Autriche, les revues spécialisées et manuels pharmacologiques dont disposaient les étudiants en médecine faisaient mention de ces travaux empiriques. Comme d'autres, les trois amis Leopold Königstein, Sigmund Freud et Karl Koller en avaient pris connaissance, mais seul le dernier fera preuve d'audace et de méthode.

Freud rencontra la molécule au printemps 1884, commença à la goûter, puis à la savourer, et fit son apologie dès son premier article rédigé très rapidement en juin. Il était alors, comme souvent, impatient, et pressé de rejoindre à Hambourg-Wandsbek Martha Bernays, qu'il n'avait pas vue depuis un an. Pour l'heure, il s'y préparait avec entrain, grâce à ce qu'il appelait « la poudre magique », et débordait d'énergie.

Notons que l'intoxication par la cocaïne distrait fortement l'attention et la mémoire, même des meilleurs. Son souvenir des événements de l'époque sera encore bien embrouillé dans son autobiographie de 1924 : Freud y assurera qu'en juin 1884, il avait été séparé de Martha pendant deux années, alors qu'elle avait quitté Vienne un an plus tôt, le 14 juin 1883 ; il soutiendra également en 1923 au Professeur Meller puis à Fritz Wittels qu'il attendait alors ces retrouvailles depuis deux ans, peut-être plus⁵...

Il annonça alors à Martha qu'à cette prochaine rencontre, ça allait barder, car, lui écrivait-il, « prends garde, ma Princesse ! Quand je viendrai, je t'embrasserai à t'en rendre toute rouge et te gaverai jusqu'à ce que tu deviennes toute dodue. Et si tu te montres indocile, tu verras bien qui de nous deux est le plus fort : la douce petite fille qui ne mange pas suffisamment ou le grand monsieur fougueux *qui a de la cocaïne dans le corps*. Lors de ma dernière grave crise de dépression, j'ai repris de la coca et une faible dose m'a magnifiquement remonté. Je m'occupe actuellement de rassembler tout ce qui a été écrit sur cette substance magique afin d'écrire un poème à sa gloire »⁶. Sigmund Freud était distrait, et avait trois motifs pour son « excitation inouïe » : l'amour, la poudre et l'ambition.

Dans cet article, « Über Coca », rédigé en quelques jours et publié le 1^{er} juillet 1884, seul le dernier paragraphe faisait brièvement allusion à ce que disaient déjà les publications du moment, dont étaient informés ses collègues autant que lui : « les applications qui reposent sur la propriété anesthésiante devraient donner bien d'autres résultats encore »⁷.

Freud, rejetant d'un revers de manche les mises en garde — qui sont pour lui des ragots, « des racontars » — contre un produit déjà réputé dangereux, s'intéressait alors aux effets stimulants sur l'état général (*par voie orale*) du « remède miracle », puis aux vertus euphorisantes (*par voie nasale*) d'une drogue dont il fera une panacée par expérience personnelle et un produit de substitution (*par injection*) de l'addiction à la morphine. L'anesthésie locale (instillation et injection) n'était absolument pas son centre d'intérêt, et il passera à côté de la gloire.

Quand Freud revint de vacances, son collègue Karl Koller avait franchi la dernière étape dans le laboratoire de Stricker. Précédée d'un mûrissement rapide du savoir, la découverte de l'anesthésique avait demandé tout au plus une poignée de jours d'expérimentations habiles à la fin de l'été 1884, en son absence. Le 15 septembre, Josef Brettauer lut le texte de Koller au congrès d'ophtalmologie d'Heidelberg, et obtint l'ovation ; le 17 octobre suivant, Koller fit un tabac devant la noble et célèbre *Société Impériale de Médecine de Vienne* ; en quelques semaines, sa réputation se répandit comme une traînée de poudre dans les milieux médicaux et paramédicaux au niveau mondial. Et puis, les stocks de cocaïne furent vite dévalisés, alors que son prix passait au meilleur marché de 2,5 à 800 dollars le gramme !

C'était fini, Karl Koller avait définitivement triomphé.

Les suites sont curieuses.

Dès le 9 novembre jusqu'au 4 décembre 1884, Freud entreprit avec ardeur une série d'expériences pour évaluer les effets de l'alcaloïde dans la force musculaire grâce au dynamomètre d'Exner, dont il fut lui-même le seul sujet absorbant de copieuses rasades de décoction cocaïnique. Ses résultats, inutilisables car la confrontation avec d'autres travaux était définitivement impossible, furent publiés le 31 janvier 1885. Les éruptions du sujet Freud sont notées en détail à chaque fois. Mais on cherchera vainement le rapport entre les doses de cocaïne ingérées (on en ignore l'unité) et les variations de la force, d'une part, et, d'autre part, les relations qu'il dit découvrir entre la force et la courbe des températures (aucune mesure thermométrique)⁸.

C'était le travail d'un amateur, bâclé dans l'urgence du besoin de se racheter et de rattraper le temps perdu. L'indigence de la méthode, étonnante au regard des standards de la médecine expérimentale de l'époque, la rendait totalement non reproductible, donc invérifiable. « La technique en était trop simple, l'exposé incertain et fait sans esprit critique. C'était l'œuvre d'un débutant ordinaire », reconnaît son biographe attitré⁹. Et un nouvel échec aussi, dans l'unique « expérimentation » qu'il ait entreprise seul.

Enfin, Freud rapporte que « Karl Koller conçut, *indépendamment de mon effort personnel*, l'heureuse idée de provoquer une anesthésie et une analgésie complète de la cornée et de la conjonctive au moyen de la cocaïne dont on connaissait depuis longtemps l'effet neutralisant sur la sensibilité de la muqueuse »¹⁰. Donc, tout le monde le savait. L'auteur rappelle également qu'il avait lui-même attiré l'attention de ses lecteurs sur l'intérêt de la substance en anesthésie dès son premier article paru en juillet 1884, avant la découverte en question. Si l'on réfléchit bien aux sous-entendus, Koller, en définitive, avait cueilli sans effort le fruit d'une plante que d'autres firent pousser à sa place, et Freud faisait partie de ces jardiniers précurseurs. Admettons. Mais, avant Karl Koller, personne n'avait signalé l'effet de la substance sur la cornée. L'autre implication de sa rhétorique est qu'il faisait à ce moment un « effort personnel » dans la même direction que Koller, ce qui est simplement faux. Sigmund Freud n'avait rien cherché et n'avait rien trouvé.

Une quarantaine d'années plus tard, en 1924, l'admirateur Fritz Wittels s'apprêtait à publier la première biographie de son maître, et lui en adressa une copie. Dans cet ouvrage, Wittels dépeint Freud comme un héros doté du « complexe de Jéhovah », objet d'un culte fanatique, un despote intolérant, incapable de reconnaître ses erreurs, coupable de légèreté avec la vérité historique, et responsable d'exécutions sommaires des opposants, nombreuses dans les rangs de la Société Psychanalytique de Vienne, dont les *Minutes* ont étrangement perdu les traces. Comme d'autres, Wittels dut quitter la Société en 1911. On comprend pourquoi il aura fallu attendre 70 ans pour que le lecteur français puisse à nouveau accéder, en 1999, au livre de Wittels, précédé de ses souvenirs, lesquels étaient enfouis depuis les années 40 dans la bibliothèque Brill à New York¹¹. Car Freud y lut, entre autres choses, qu'il avait été profondément affecté par la perte de la priorité dans la découverte de l'anesthésique, et qu'il rumina pendant des années sa rancœur et les raisons de ses échecs. C'était là pour lui, après toutes ces hérésies et ces défections dans ses rangs, et au moment de l'apostasie de son élève Otto Rank, plus qu'il n'en pouvait supporter. Freud trouva la biographie extrêmement désagréable, « mauvaise, douteuse et trompeuse », et ajouta que l'auteur de l'infime brochure était d'un type immortel de fripouille (« *Lausbube* »¹²).

Sigmund Freud va fournir sur la découverte de l'anesthésie une réponse privée, puis aussitôt une autre, médiatique, destinée aux foules et à l'histoire, pour la propagande.

En premier lieu, il va attaquer la personne de Wittels. D'abord, « Jupiter courroucé » suggéra lourdement à son prétendu détracteur de faire acte de contrition, et de corriger, lui écrit-il, « le péché commis par votre biographie »¹³. Ses lettres privées à Wittels sont sèches, méprisantes et sans concession¹⁴. Il s'y emploie à dénier avoir eu le moindre souci dans cette priorité, mais ajoute qu'en 1884, il pressentait l'emploi de la drogue en ophtalmologie et chargea Königstein de le faire en son absence. Mais quand il revint à la fin de l'été, son collègue « avait fait du mauvais travail et tout laissé tomber, et c'est un autre homme, Koller, qui avait fait la découverte »¹⁵. Ici, le sous-entendu accable les qualités de l'ami Königstein, qui gâcha l'esprit et l'œuvre.

En 1933, Freud n'avait toujours pas décoléré, et il adressa à Wittels, alors aux États-Unis depuis 1928, la lettre antipathique qu'il méritait toujours : « en ce qui concerne vos *ruminations* et vos doutes sur votre *méfait* d'il y a dix ans, permettez-moi de vous faire remarquer que défaire est une tâche difficile en général et qu'il vaudrait mieux s'en remettre à la magie »¹⁶. En effet. La magie vint aussitôt, en 1933, dans un humble repentir révisionniste de Fritz Wittels, rectifiant sa publication de façon rétroactive « dans trois revues scientifiques de marque »¹⁷. Et « cette révision », ajoutera Wittels dans ses mémoires, « ne laissait rien à désirer en termes de confession et de rétractation »¹⁸. La révision historique déplut encore à Freud, Jupiter fulminant. Wittels dut à nouveau s'expliquer, puis s'humilier, sur le contenu de son livre et des articles correctifs. « J'en fus malade », écrira dans ses souvenirs le pitoyable biographe, qui pratiqua aussitôt une auto-analyse pour extirper les raisons morbides de la faute.

Il n'y eut aucune réconciliation entre les deux hommes, contrairement à ce que laissèrent croire les autorités freudiennes pour édifier les naïfs sur la bonté et la mansuétude de leur héros.

La réponse publique de Freud au livre de Wittels se trouve dans la célèbre *Selbstdarstellung*, qu'il rédigea d'un seul jet en août et septembre 1924, immédiatement après sa dernière lettre du 15 août à Wittels. Il y reprend, au sujet de l'incident anesthésie, les mêmes propos dilatoires, mais y rajoute une touche familiale. Il avait, affirme-t-il, demandé à l'ophtalmologiste Königstein de bien vouloir « examiner dans quelle mesure les propriétés anesthésiantes de la cocaïne pouvaient s'appliquer à l'œil malade ». Ensuite, il partit en vacances. A son retour de congé, c'est Koller, concède-t-il quarante ans après, qui avait empoché la palme, et à juste titre. Freud était prédisposé à faire cette imminente découverte, mais il dut à sa fiancée d'avoir été retardé dans la recherche — « je dois

ici, revenant en arrière, raconter que ce fut la faute de ma fiancée si je ne suis pas devenu célèbre dès ces années de jeunesse», insiste-t-il —, même s'il ne lui a pas gardé rancune «de cette occasion manquée»¹⁹.

En fait, entre la rédaction de *Über Coca*, ou sa parution le 1^{er} juillet 1884, et puis le séjour à Wandsbek en septembre, il s'écoula de nombreuses semaines durant lesquelles il ne réalisa, bien qu'il fut désœuvré, aucune recherche déterminée dans cette direction, car il n'y pensait pas. Et avant d'aller rejoindre Martha en août 1884, Freud avait indiqué à Leopold Königstein l'intérêt d'employer la solution de cocaïne pour les douleurs du globe oculaire en tant qu'analgésique, *par voie orale*, comme il l'utilisait lui-même pour ses gastralgies, *et non par instillation*, comme anesthésique de la cornée, ce qui eût pris une toute autre importance dans la délicate chirurgie de l'œil.

Leopold Königstein, de son côté, se préoccupait des effets de la cocaïne (vasoconstrictrice) dans l'inflammation oculaire. Et quand Koller affirma que l'alcaloïde était un parfait anesthésique de contact, Königstein répliqua à ce dernier qu'il se trompait²⁰. Par contre, il est vrai que Sigmund Freud n'émit aucune protestation officielle pour faire valoir sa propre contribution. C'est Königstein qui, dans un conflit sordide, contesta à ce moment la priorité de la découverte de Koller. Mais, en réalité, Leopold Königstein avait essayé chez l'animal, après l'exposé d'Heidelberg, une solution alcoolique de la cocaïne, par instillation sur la cornée, qui échoua car cette préparation est irritante, à la différence du muriate de cocaïne. Freud, appelé comme arbitre de la querelle, se rangea honnêtement du côté de Koller sans hésitation²¹. Mais ni Freud ni Königstein ne travaillaient réellement vers cette cible. Des trois camarades qui possédaient au départ le même niveau d'information, Karl Koller était bien le seul à avoir fait la recherche originale et le pas décisif.

Trois historiens et psychanalystes fidèles — Siegfried Bernfeld en 1953, Ernest Jones la même année, bien que celui-ci atténue les dossiers du précédent dont il se sert, et Peter Gay en 1988, chacun fort respectueux de la vérité psychanalytique, possédant des cartes secrètes et des matériaux prohibés dont ils se réclament ici sans tous les découvrir — estiment pourtant avoir d'excellentes raisons pour abonder dans le sens du pauvre Fritz Wittels. Les quelques documents du fonds des *Jones' Papers* que Paul Roazen put regarder, avant qu'ils fussent écartés des yeux des historiens indiscrets, vont dans la même direction. Par exemple, Freud annonça clairement en 1909-1910 à un neveu d'Emma Eckstein, Albert Hirst — qui le rapportera dans un échange de courrier avec Jones

en novembre 1953, puis confirmera dans un entretien avec Paul Roazen —, avoir été à l'origine de la découverte de l'anesthésique²².

En 1934 encore, dans une lettre au professeur J. Meller qui devait célébrer par un long article le cinquantième anniversaire de la découverte, Sigmund Freud affirmera explicitement avoir transmis son idée à Karl Koller, qui n'aurait donc pu l'avoir seul, sans lui. Freud dit à Meller avoir prescrit en 1884 une solution cocaïnique à 5 % pour soulager un collègue souffrant de l'abdomen, et c'est alors, il en est certain, que Koller, qui était présent, «prit connaissance des propriétés anesthésiques de la drogue»²³. Nous avons pourtant lu, dans l'article publié 50 ans plus tôt par le même Freud, que tout le monde, y compris son auteur avant la trouvaille de Koller, était déjà informé des propriétés de la substance sur la muqueuse...

«Mais tant d'incrédulés de tous côtés me détournèrent de la bonne voie», reprochait Freud dès 1884, au lendemain de la découverte de Koller²⁴. Le destin, le mauvais sort, la femme, et les hommes, tout s'acharne contre lui. Freud était décidément le centre de l'invention : il savait, mais soi-disant freiné par la faute de Martha, et bien qu'il disposât de plusieurs semaines pour la mettre en pratique, il n'en fit rien ; alors, il la souffla à Königstein, lequel s'avéra incapable d'en profiter, puis c'est l'autre, Koller, qui, même s'il «connaissait depuis longtemps l'effet neutralisant sur la sensibilité de la muqueuse», lui vola cette idée de pionnier et récupéra les lauriers. Admirons la magnanimité de l'inventeur de la psychanalyse pour avoir gardé au secret sa paternité pendant des décennies et ainsi permis à Koller de bénéficier jusqu'à sa mort en 1944 d'une gloire partiellement usurpée.

Il est indéniable que Karl Koller découvrit l'anesthésique. Il est possible que Freud y ait contribué, parce que les deux jeunes médecins se fréquentaient, et en concentrant l'attention des spécialistes sur la drogue dans un article destiné à séduire, flamboyant et fort remarqué dans la culture de l'époque. Mais même en étant méticuleux et méthodique, «il n'est pas certain que Freud aurait inventé l'anesthésie locale», car ses pensées «n'allaient pas à la chirurgie. Anatomiste du cerveau par vocation, neurologue faute de mieux et médecin malgré lui, il voulait tirer le maximum de la situation», comme le remarquait le révérencieux Siegfried Bernfeld²⁵.

Ces querelles de priorité n'auraient pour le lecteur moderne qu'une valeur mesquine si Freud n'était pas aussi discordant dans ses propres écrits, et s'il n'y en avait eu bien d'autres. Nous en avons vu un exemple avec Albert Moll. Ernest Jones crut bon d'affirmer que son maître n'a

jamais été préoccupé par la priorité, et jugeait indignes les questions de propriété intellectuelle, sans s'appesantir sur les différentes significations de ces derniers termes²⁶.

En fait, les spécialistes ont identifié les preuves de la préoccupation de Sigmund Freud par les questions de *sa* priorité dans plus de 150 occasions²⁷. Il lui arrivait d'en rêver. Il est indiscutable qu'il a vivement regretté de ne pas avoir eu la primauté dans cette découverte majeure de la médecine et de la chirurgie, ou ailleurs. Et c'est pourquoi il fera tout pour rattraper le temps, et reprendre l'avantage ensuite, d'abord en compagnie de la poudre magique.

Mais ce sera encore un discours sans la méthode, avec le mensonge.

LE TROISIÈME FLÉAU

Ernst Fleischl von Marxow, l'assistant du savant Brücke, était un ami de Sigmund Freud, qui l'admirait, et un talentueux physiologiste qu'on considérait comme un être d'exception. Une infection contractée à 25 ans dans le laboratoire d'anatomie pathologique de von Rokitsky obligea le célèbre chirurgien Billroth à l'amputer partiellement du pouce droit, en plusieurs opérations. Les opiacés étaient, à ce moment, la seule réponse possible au névrome — une prolifération nerveuse terriblement douloureuse dans son cas — qui bourgeonna dans le moignon. Le malheureux s'adonna alors à la morphine, qui fut son premier problème. Son autre ami, Josef Breuer, essaya sans succès de le soigner avec les moyens du bord contre la morphinomanie. Sigmund Freud intervint, et ce fut le second problème : à l'addiction opiacée, il ajouta la dépendance à la cocaïne, deuxième drogue que le Viennois préconisait en injection pour le soigner de la première.

Le troisième problème est celui de Freud qui prétendit, au moment même où il savait son ami Fleischl plus gravement malade depuis près d'un an du fait de ses œuvres, l'avoir guéri en quelques jours grâce au remède miracle en injection. Le quatrième est encore le sien : Freud, alors qu'il l'avait officiellement publié, certifia n'avoir jamais indiqué un tel traitement, puis, à l'instant précis où la psychanalyse était lancée, fera tout pour effacer la dramatique erreur de sa vie et de l'histoire. Le dernier problème est qu'aux mensonges de leur héros, qu'ils tentèrent d'évacuer, les hagiographes rajoutèrent les leurs, une petite psychanalyse posthume du créateur pour assurer sa rédemption, et une diabolisation de tout avis contraire pour éjecter la faute hors du champ de leur idéologie.

Martha Bernays apprend de son fiancé Sigmund qu'il caresse, le lundi 21 avril 1884, le projet de faire l'essai thérapeutique d'une substance extraordinaire trouvée dans la littérature, et dont il attend le meilleur, «particulièrement dans les états si pitoyables, consécutifs au sevrage de la morphine (comme chez le Dr Fleischl)». Il ajoute : «nous n'avons besoin que d'un peu de chance de cette sorte pour envisager de nous installer»²⁸. Je rappelle que Freud était un esprit peut-être supérieur mais certainement indigent durant ces années, aux abois, absolument fou de Martha mais sans les revenus nécessaires à la fondation d'une famille. Il dut emprunter beaucoup, y compris à Josef Breuer et à Ernst Fleischl. «Je suis très obstiné et très téméraire et j'ai besoin de grands stimulants», précisait-il²⁹. Et la cocaïne coûtait déjà très cher pour ses maigres revenus.

Le mercredi 30 avril 1884, Sigmund essaya le *cocainum muriaticum* sur lui-même, à raison d'un 20^e de gramme par dose, du moins au début. Ce premier patient fut si satisfait de la magique potion — car lors de ses crises de dépression, elle le rendait joyeux — qu'il s'empressa, euphorique, de l'administrer derechef au second, Fleischl von Marxow, qui s'y accrocha aussitôt, «comme quelqu'un qui se noie»³⁰.

L'absorption de la drogue supprime la faim, les douleurs d'estomac, les nausées du seul sujet Sigmund Freud. *Donc*, la substance miracle pourrait éradiquer les embarras digestifs *quelle qu'en soit la cause et chez tous les patients*³¹. Il ressent l'allégresse, «l'excitation inouïe», l'endurance, l'optimisme, l'illusion de la perspicacité, la maîtrise des inhibitions sociales, etc. Et surtout, n'oublions pas le retour de la flamme virile et de la libido car «le Dr Freud est *certain* d'avoir observé une excitation sexuelle après consommation de coca»³². Nous ne savons pas comment le Dr Freud put s'en assurer. Mais c'est la grande secousse. Dès lors, puisque c'est bon pour lui, c'est bon pour vous, tous autant que vous êtes. Avec une lourde insistance, il recommande la drogue à Martha et lui en envoie continûment, pour la langueur et ses joues roses, à ses sœurs, pour le mal des transports et les fatigues, à ses collègues, pour leurs malades. Mais ça ne suffit pas : il faut que le monde entier soit éclairé de la révolutionnaire panacée.

C'est à ce moment que Freud réunit quelques documents, amalgamés à la va-vite pour la rédaction de son plaidoyer enthousiaste de juin 1884, que nous connaissons : *Über Coca*. L'article est rédigé à la hâte du 6 au 18 juin 1884, empli de fautes d'orthographe, brouillon, se trompant dans la formule chimique de la cocaïne, mélangeant les dates et les noms, mais dithyrambique. L'auteur, «comme s'il était amoureux de son

sujet»³³, ne s'encombre d'aucune enquête sérieuse, d'aucune réflexion méthodologique, *a fortiori* d'aucune statistique, ne retient dans la littérature hétéroclite que ce qui conforte son propre jugement absolument digne de confiance, et s'empare contre les calomnies dont le divin poison a été victime avant lui. Serait-ce un dépliant publicitaire de laboratoire pharmaceutique? *Über Coca* est assurément de la propagande, d'un auteur sous l'influence de son sujet. Au moment où Freud le rédige, il consomme la cocaïne et «en nous référant à nos connaissances actuelles [*sic*], nous dirions qu'il était en train de devenir un malfaiteur public»³⁴.

La Coca? C'est formidable, affirme l'expert. Elle est un stimulant bien plus puissant que l'alcool et moins dangereux. Ses résultats aphrodisiaques sont variables (!) mais la faiblesse du soldat en campagne n'y résiste point. Ses effets sont remarquables dans les troubles digestifs et de l'estomac, contre vomissements, asthme, dyspnées, mal des montagnes, mélancolie, cachexie, alcoolisme, divers désordres psychiques et physiques, et sa décoction a donné entière satisfaction à un médecin dans un cas d'opiomanie. Selon certains travaux américains, «le côté positif de la coca est qu'elle n'est pas dangereuse pour l'organisme, contrairement à l'usage chronique de la morphine»³⁵. L'action de la coca s'oppose directement à la morphine, et ne transforme pas le morphinomane en cocaïnomanie. Il faut arrêter brutalement la morphine et aussitôt lui substituer la cocaïne. Lui-même a eu, grâce au remède, «l'occasion d'observer la désintoxication entreprise soudainement chez un morphinomane» qui, au cours d'une cure antérieure, «avait subi les pires maux qui peuvent accompagner l'abstinence». Le patient, Fleischl évidemment, s'en est relevé, même si, pendant les premiers jours, «il lui fallut trois décigr[ammes] de *cocainum muriaticum*; mais après dix jours déjà, il put se passer du produit»³⁶.

Dans son article, Freud ne spécifie pas le mode d'administration de la drogue : il se réclame simplement d'un témoignage anecdotique de Joseph Pollak, qui préconisait des injections dans un cas de migraine soignée par de la morphine, qui fut d'ailleurs un échec de la cocaïne contre la migraine et la morphine, transformé là en référence externe.

Pour les entreprises pharmaceutiques, toutes ces bonnes nouvelles sur leurs produits (dérivés cocaïniques, hygrine, ecgonine), tirés de l'*erythroxylon coca*, sont une publicité et une excellente aubaine. La compétition était lancée. Dès le lendemain de l'annonce de la découverte de l'anesthésique, Merck, son fournisseur allemand de poudre magique, fera parvenir une grosse quantité d'ecgonine à Freud qui en absorbera de

très fortes doses³⁷. Freud, encore, fera, en août 1885, un bilan des vertus comparées des préparations cocaïniques des deux firmes concurrentes, Merck d'un côté, et de l'autre Parke, Davis & Co, entreprise de Detroit dans le Michigan qui le rétribua par une somme rondelette. Résultat : match nul quant aux effets de la drogue, mais les produits américains sont... moins chers, et l'expert promet un bel avenir à la divine substance. Freud essaiera aussi la molécule chez des malades diabétiques, puis contre le mal de mer, d'abord grâce à sa sœur Rosa, et encore sur lui-même en se donnant le vertige sur les balançoires du *Prater*, le parc d'attraction de Vienne. Mais nous ne connaissons pas les résultats.

Et c'est un article du généreux E. Merck qui, qualifiant Ernst Fleischl de «chercheur» en matière de désintoxication, révèle, en octobre-novembre 1884, le procédé exact utilisé par son expert Freud : *cocainum muriaticum* de 0,05 à 0,15 g, jusqu'à 0,5 g par jour en injections hypodermiques. «Pour arriver plus vite à l'abstinence [de morphine], on injecte des doses de 0,1 g de cocaïne chaque fois que le patient a envie de morphine. [...] Selon le Dr Freud qui, parmi d'autres, put constater, dans un tel cas, une guérison après dix jours de traitement à la cocaïne (trois fois par jour, on administrait le produit par doses de 0,1 g en injections sous-cutanées), il y a antagonisme direct entre la cocaïne et la morphine»³⁸.

Un mois plus tard, un état des travaux publié dans une célèbre revue américaine reprend la cure radicale de la morphinomanie en dix jours par injection de cocaïne, qui permet de «se passer d'asiles pour les intoxiqués»³⁹. Alors, sur les deux continents, de nombreux articles de confiantes revues médicales embouchent tour à tour les trompettes de la renommée viennoise.

Le jeudi 5 mars 1885, fort de cette reconnaissance internationale, Sigmund Freud entre en scène devant les élites de la Société Psychiatrique de Vienne (*Psychiatrischen Verein*). Il fait publiquement le point sur ses expériences personnelles, ses sensations inouïes, ses publications, étend largement le champ d'application de la drogue à des perturbations que personne n'avait réellement explorées (dépression, mélancolie, hystérie, hypocondrie, etc.), et puis édifie la société savante du Procédé-Freud contre la morphinomanie. La cocaïne est un remède sans équivalent dans l'addiction à la morphine. Et Freud sera spécialement fier d'un résumé de sa prestation qui paraîtra dans la grande revue médicale anglaise, *The Lancet*, d'autant qu'à ce moment, il avait entamé les démarches officielles en vue de sa promotion comme enseignant (*Dozent*

tur) et qu'il lui importait de garnir son épreuve de titres du maximum de travaux de qualité.

Le lecteur doit bien s'imprégner de ce qui suit.

Dans cette conférence, il n'a toujours qu'un seul cas, le même, pour lequel il utilisa «environ 0,20 g de cocaïne par jour et le traitement dura 20 jours». Il n'y eut pas d'accoutumance. Et, continue l'orateur, «en me basant sur les connaissances que j'ai acquises au cours de mes expériences sur l'action de la cocaïne, je conseillerais sans hésiter pour ce type de désintoxication d'administrer la cocaïne en injections sous-cutanées et par doses de 0,03 g à 0,05 g sans craindre d'augmenter les doses»⁴⁰.

Passons sur l'ajout progressif, d'un article à un autre, de nouveaux exploits admirables de la drogue dans des directions qui n'ont jamais été examinées sérieusement. Passons sur les variations des posologies des injections (de 1 à 3 fois), passons sur la modification de durée de la cure radicale (de 10 à 20 jours), d'une publication de Freud à une autre, car nous sommes indulgents avec l'impatience et les difficultés de calcul du Docteur viennois. Mais il y a des limites à ce que même la morale laxiste de ce début de siècle peut supporter, quand elle est informée.

Les archives Bernfeld sont inédites, les *Jones' Papers* interdits, et la majeure partie des énormes correspondances de cette époque avec les confidentes Martha et Minna Bernays reste prohibée. Freud et Fleischl entretinrent un courrier également inaccessible⁴¹, et des éléments restent à éclaircir entre 1884 et 1887. Siegfried Bernfeld et Ernest Jones demeurèrent discrets, soudain pudiques et vagues dans le récit des événements. Pourtant, ils possèdent tous les documents nécessaires à la compréhension des lecteurs. Et on est bien obligé d'affirmer que Sigmund Freud ment publiquement sur cette affaire depuis le début, puis que les freudiens masquent une fraude séculaire sous la désinformation.

Avant la rédaction de *Über Coca* (été 1884), Fleischl était déjà dans un lamentable état, du fait du cocktail morphine plus cocaïne. Les extraits de lettres de Freud qui nous sont parvenus de cette époque le qualifient de «pitoyable», gisant par moments inanimé à force de souffrir, au bout d'une semaine de traitement, dès les premiers jours de mai 1884. Freud ne pouvait se faire aucune illusion sur le poison, car, écrit-il à Martha le 12 mai, «avec Fleischl, les choses vont si mal que je ne puis me réjouir d'aucun succès»⁴². Freud, Koller, Breuer, Obersteiner, Exner, et d'autres amis médecins durent se relayer pour visiter le malade et le veiller régulièrement. Sa dégradation fut rapide pendant la rédaction de l'article apologétique. Le 12 juillet, quelques jours après la parution de *Über*

Coca, puis en octobre 1884, Sigmund rapporte encore à Martha que son malade continue son intoxication⁴³.

Ensuite, des courriers non publiés de Sigmund Freud, dont prit connaissance Bernfeld grâce à Jones qui les lui confia⁴⁴, permettent de dater l'aggravation du calvaire d'Ernst von Marxow au commencement de l'hiver 1884-1885, avant sa conférence de mars 1885.

Sigmund Freud sait ainsi parfaitement, en mars 1885 — au moment où il prétend publiquement son seul cas Ernst von Marxow guéri en quelques jours de la drogue, par une autre drogue à laquelle il s'adonne lui-même depuis un an —, que Fleischl lutte toujours, au bord du suicide, à la fois contre l'assaut intolérable de la douleur, contre la morphine, et contre la cocaïne qu'il préconisa pour l'en soulager onze mois plus tôt. Il rapporte depuis le début un effet thérapeutique en fait absent, en sachant qu'il n'existe pas, chez son ami toujours gravement malade et qu'il visite fréquemment. Et malgré tout, il métamorphose le fiasco d'une unique tentative en triomphe pour le plus grand nombre des morphinomanes.

Fleischl souffrait d'une morphinomanie avant Freud, d'une cocaïnomanie après Freud, et puis du *cocaïnisme*, résultat connu d'une intoxication chronique par cet alcaloïde dont il consommait d'énormes quantités. Voici le cocaïnisme dont Fleischl était atteint depuis des semaines : syncopes et convulsions, agitation et excentricité incontrôlable, insomnies complètes, alternance d'abattements profonds et de crises de *delirium tremens*, hallucinations visuelles et cutanées au cours desquelles le malade tentait d'arracher avec ses ongles des insectes («cocaïne bugs»), à d'autres moments de la vermine blanche grouillant entre la chair et la peau...

Un mois après l'exposé, Fleischl «avait atteint les limites du plus extrême désespoir», disait Freud en privé⁴⁵. En effet, quand il n'était pas dans des états confuso-oniriques, de détresse, ou de syncope, il consommait alors, outre la morphine dont il ne s'était pas détaché, au minimum un gramme de cocaïne par jour, ce qui représenterait «cent fois» la dose habituelle que Freud s'administrerait gentiment, selon Jones. En juin 1885, Sigmund, qui continuait à adresser à Martha sa provision personnelle, la mettait en garde contre... l'accoutumance, et lui décrivait les terribles épreuves de son malheureux «patient» qu'il pensait voir mourir six mois plus tard.

Mais l'affaire n'est pas close, et de loin.

Il y avait des récalcitrants, et quelques professionnels prudents étouffés par le déferlement médiatique. Dès le début, mais surtout en 1885 et 1886, des spécialistes plus raisonnables s'étaient en effet élevés contre sa croisade en faveur de la cocaïne, qui faisait des adeptes chez les médecins et des ravages chez les toxicomanes.

Le prussien Louis Lewin, médecin et pharmacologue, qui essaya sur lui-même la plupart des drogues disponibles, y compris le peyotl et la mescaline qu'il fut le premier européen à explorer, avait émis aussitôt de vives protestations et critiqué nommément Freud. En 1885, écrivait-il plus tard, on « exprima l'idée funeste qu'on pouvait guérir la morphinomanie par la cocaïne. D'emblée, je fis des objections et je prédis que l'unique résultat serait l'usage simultané des deux produits, ce que j'ai appelé la "passion géminée". C'est ce qui arriva. Et pire encore »⁴⁶.

Notons que, telle la cocaïne, l'héroïne fut initialement employée comme remède contre le morphinisme, avec le succès que lui reconnaît aujourd'hui l'histoire des toxicomanies... D'un autre côté, William Halsted — un des plus grands promoteurs de la chirurgie nord-américaine et qui créa en 1885 le blocage de la conduction nerveuse par injection de cocaïne dans le nerf —, abusa de la cocaïne, et *c'est par la morphine qu'il essaya ensuite de se débarrasser de la cocaïne*, tentative qui fut un douloureux échec, puisqu'il se rendit dépendant des deux.

En juillet 1885, l'éminent spécialiste Albrecht Erlenmeyer, après avoir essayé la méthode Freud sur quelques patients, critiqua l'efficacité du produit comme thérapeutique et tira la sonnette d'alarme sur les troubles organiques et mentaux occasionnés par la cocaïne en injections. En janvier 1886, Heinrich Obersteiner rappelait que, depuis la diffusion de la drogue en Europe, de nombreux cas d'intoxication grave semblable au *delirium tremens* alcoolique, avec ici des hallucinations de petits insectes ou de vermine grouillant sous la peau, avaient été décrits dans la presse spécialisée. Ce médecin — un des amis de Fleischl qui le veillaient durant ses accès, et qui vantait six mois plus tôt, lors d'un congrès à Copenhague, les mérites du procédé de Freud, qu'il connaissait aussi — insista à son tour sur les terribles dangers de l'alcaloïde.

Enfin, Erlenmeyer encore, qui s'estimait « heureux de ne pas avoir jugé possible de recommander la cocaïne pour les cures de désintoxication », stigmatisa les dangers des injections préconisées sans hésitation par Freud en mars 1885 avec tous les détails posologiques, et l'accusa indirectement d'avoir ajouté à l'alcool et à la morphine « la cocaïne, ce troisième fléau de l'humanité »⁴⁷.

Il importe de se souvenir qu'entre-temps, Freud avait été nommé enseignant en neuropathologie (*Privat-Dozent*, le 5 septembre 1885), avait effectué un voyage d'études chez Charcot à Paris (du 13 octobre 1885 au 28 février 1886), s'était installé médecin à Vienne (Pâques 1886), puis marié (septembre), et avait essuyé une mémorable humiliation publique le 15 octobre 1886⁴⁸. Dès lors, il ne pouvait déchoir. Et le voilà donc vivement attaqué pour propagande funeste et irresponsable en faveur d'un poison. Il est moralement condamné. Mais rassurons-nous : il va se ressaisir.

Il fallut quand même attendre un an et demi pour obtenir enfin de Sigmund Freud une réponse, dans une grande revue médicale de Vienne le 9 juillet 1887⁴⁹. Et ce qui va se passer est absolument stupéfiant.

Il commence par accabler Albrecht Erlenmeyer en lui attribuant sa propre faute, puis s'enferme à nouveau dans l'affirmation de son « succès étonnant de la première cure de désintoxication d'un morphinomane qu'on avait entreprise sur le continent », et *nie* avoir recommandé des injections de cocaïne ! L'appréciation d'Erlenmeyer reposerait, en effet, selon Freud, sur une erreur grave : elle renvoie aux cas traités par injection. Car, écrit le fondateur de la psychanalyse, « au lieu d'administrer des doses efficaces (plusieurs centigrammes) *par voie orale, comme je l'avais proposé*, [Erlenmeyer] avait donné le produit en quantités minimales par injection sous-cutanée » et, ajoute-t-il, « les auteurs qui se sont opposés aux conclusions d'Erlenmeyer ont confirmé les miennes ». Et Sigmund Freud n'avait bien sûr *jamais* préconisé ces injections : il n'aurait pu commettre une telle infamie. Chacun sait, ce que le Dr Erlenmeyer semble ignorer, que la cocaïne injectée « présente un danger beaucoup plus grand que la morphine »⁵⁰.

Et ça continue. Freud décrit les horreurs (hallucinations, paranoïa, dégradation rapide, etc.) du cocaïnisme consécutives à l'administration de la substance injectée, sans évidemment signaler — *puisque il l'a prétendu guéri trois ans plus tôt* — qu'il s'agit des perturbations dont était encore affecté son ami Fleischl et, du moins peut-on l'espérer, *seul patient auquel il prodigua ce traitement*. Ces anomalies et déchéances sont « les tristes résultats qu'on a obtenus en voulant faire sortir le diable à l'aide de Belzébuth. De nombreux morphinomanes qui jusqu'alors s'étaient maintenus en vie, succombèrent désormais à la cocaïne ». Mais tous ces troubles ne peuvent survenir chez un homme normalement constitué, celui qui absorbe l'alcaloïde mais n'utilise pas la seringue et n'est pas morphinomane. Lui-même, n'est-ce pas, avait largement consommé la poudre pendant des mois sans problème. Pourquoi donc le

mortel ordinaire s'y abandonnerait-il ? Vous savez déjà que la coca ne provoque pas l'accoutumance, et ne transforme pas le morphinomane en cocaïnomane. La responsabilité du malade, de son tempérament, est alors engagée : il faut vraiment avoir une constitution débile pour s'abîmer dans ce venin. Enfin, « toutes les observations sur la cocaïnomanie et sur la détérioration causée par la cocaïne se rapportent à des morphinomanes, c'est-à-dire à des personnes qui étaient déjà sous les griffes du démon »⁵¹. Tout à coup, voilà Fleischl exclu de cette règle.

« Maintenant ça suffit ! », clame Freud, « je pense qu'il convient de cesser le plus vite possible de soigner les maladies internes et nerveuses par des injections sous-cutanées de cocaïne »⁵². Ce qui revient à dire que Sigmund, par une piètre auto-absolution *ad hoc*, donne raison à Lewin, à Obersteiner, et à Erlenmeyer, lesquels donnaient tort à Freud. Et puis, à tous, il administre des leçons sur les dangers de l'injection d'une drogue dont il avait fait la publicité ardente, alors que leurs inquiétudes étaient précisément justifiées par un péril qu'ils avaient évité après l'avoir cru. Le créateur de la psychanalyse se disculpe lui-même par l'attribution de sa faute à des critiques qui ne l'avaient pas commise, puis aux médecins et à leurs patients qui eurent le tort d'avoir suivi ses conseils.

Plusieurs patients et psychanalystes importants ont sombré dans les bras ténébreux de Belzébuth, la drogue. Avant Loe Kann, Ruth Mack-Brunswick, et d'autres, Otto Gross, brillant élève et patient de Jung, s'y adonna. Par expérience, Sigmund Freud reconnut très vite les signes de l'intoxication, puis que Gross était « pris dans la cocaïne et devait se trouver au début de la paranoïa cocaïnique toxique ». Carl Jung lui répondit que Gross était également adepte de l'opium, absorbé en forte quantité (6 grammes par jour !). Puis Jung tenta de le psychanalyser pour le débarrasser de cette nouvelle « passion gémée ». Carl Jung mentait à Freud sur les bienfaits de son traitement acharné, en présentant son malade exemplaire comme bien amélioré, alors que la dégradation s'imposait à lui⁵³. Cependant, Otto Gross lui échappa, vers « le crépuscule de son destin », à cause d'une présumée schizophrénie qui s'opposait à la désintoxication analytique de Jung. Mais Freud ne pouvait considérer Gross autrement que comme « tout à fait paranoïde », puisque celui-ci consommait la cocaïne « qui, comme je le sais, produit une paranoïa toxique ». Effectivement, quelques jours plus tard, Carl Jung était convaincu des conclusions de l'expert viennois. Otto Gross, toujours toxicomane, mais analysé, mourra dans la misère à 41 ans⁵⁴.

Dans cette affaire, Freud n'était pas le seul à plaider la cause de la drogue, ni le seul à l'utiliser dans la morphinomanie. Et ce n'était pas

contre sa personne mais contre des attitudes que guerroyait la ligue des moralistes. Néanmoins, quelques années avant la fabrication de la psychanalyse, il fut le plus célèbre des deux continents et sans doute le seul à avoir menti à ce point. Les autres, plus humbles ou plus honnêtes, se sont tus.

C'est en plein cœur de l'aventure cocaïnique que Freud entreprit les premières grandes manœuvres de destruction de ses documents, quelques semaines après sa conférence de mars, au moment où Fleischl était bien malade, très exactement le 28 avril 1885⁵⁵. Il recommencera le 31 août suivant en quittant l'hôpital général de Vienne.

Dans sa réponse aux critiques, assurant effrontément n'avoir jamais préconisé des injections, il se réclame de deux publications antérieures — *Über Coca*, de 1884, et son travail sur la force musculaire, publié en janvier 1885⁵⁶ —, où effectivement rien de tel n'est évoqué. Mais il est très étrange qu'en 1887, dans sa riposte, il cache l'essentiel, c'est-à-dire l'exposé devant la Société des Psychiatres puis l'article correspondant, accessible à tous depuis sa parution deux ans auparavant⁵⁷, où il indiquait sans l'ombre d'un doute, sans craindre d'augmenter les doses, et sans risque de voir le malade dépendre de la nouvelle drogue, que les injections sous-cutanées de cocaïnium muriaticum sont sans équivalent contre la morphinomanie, ainsi que l'avait démontré la guérison de son patient.

Dix ans plus tard, il éliminera une nouvelle fois le texte litigieux de la conférence de mars 1885 : « dans la collection de ses tirés à part qu'il avait conservée, on ne découvre aucun exemplaire personnel de cet article qui semble avoir été entièrement détruit »⁵⁸. Il ne gardera pas non plus les rééditions de son article-conférence. Ensuite, en 1897, il l'effacera aussi magiquement de la liste de ses travaux dans son épreuve de titres⁵⁹, destinée à appuyer sa demande de nomination comme professeur à la faculté, pour tenter de soustraire la faute et le mensonge du regard des autorités médicales, comme s'il n'était pas possible de le confondre en relisant cette conférence déjà parue.

La dernière grande lessive aura lieu en 1900 dans la *Traumdeutung* (l'interprétation des rêves), où il indiqua qu'en « recommandant, dès 1885, la cocaïne », il s'était « attiré de sévères reproches. Enfin, un très cher ami, mort dès avant 1895, avait hâté sa fin par l'abus de ce remède »⁶⁰. Le patient s'était lui-même (!) injecté le poison, mais « l'on se rappelle que je ne lui avais pas du tout conseillé de faire des piqûres »⁶¹. Fleischl, dont le nom n'est évidemment pas cité, apparaît donc égale-

ment responsable, alors que Freud avait fait de son seul cas le modèle de sa cure radicale par les injections.

Les fidèles hagiographes ont trouvé de bonnes excuses au créateur pour rendre compte de cette falsification qu'ils assimilèrent à un «oubli».

«L'omission» de l'article incriminé — quand même multiple, et accompagnée de tentatives d'effacement des preuves —, devient ainsi pour Ernest Jones «un tour que lui jouait son inconscient»⁶². Quand un psychanalyste ment, contrefait la réalité, déforme la vérité, c'est un refoulement inconscient ou, au pire, un «reniement de soi». Si un critique de la psychanalyse refuse d'admettre cela, il est de mauvaise foi, ou bien un malade mental.

Pour Siegfried Bernfeld, le comportement de Freud est techniquement explicable par la psychanalyse des actes manqués : c'est une «parapraxis», «une malhonnêteté inconsciente»⁶³. Il n'est pas délibérément malhonnête, mais inconsciemment. Le voilà responsable mais non coupable. L'analyse, qui sert à tout, nous enseigne que la véritable signification du désir est opposée à la nature de l'acte qui l'exprime. Quand on est psychanalyste, et surtout celui-là, toutes les intentions ne peuvent être que bonnes. Dès lors, l'intention de Freud était bonne mais involontairement gâchée par un acte contraire, à la manière de la découverte de l'anesthésique, dont l'idée prête à jaillir fut empêchée par quelques fâcheux.

Mais qu'est-ce qui pouvait troubler l'esprit du génie au point de lui faire manquer un acte aussi bien intentionné? Eh bien, voyez vous, la seringue de l'injection cocaïnique était, à cette époque, dotée dans les milieux médicaux d'une connotation phallique — *Bouvard et Pécuchet* sont décidément immortels —, et, dès lors, l'oubli de Freud était censé servir au refoulement du désir d'agresser avec cet instrument pointu son ami Fleisch! Interprétation pénétrante : mais de quoi? C'était, assure Bernfeld dans sa curieuse réification, «une défense contre la signification symbolique d'une méthode que l'on assimile à une agression sexuelle masculine»⁶⁴. Nous savons maintenant, grâce à une petite analyse de sauvegarde post-mortem, quelle était la bonne intention de Freud.

Dans leurs pathétiques contorsions pour retomber sur leurs pattes et disculper leur objet d'amour mystique, les laudateurs du mouvement⁶⁵ crurent utile d'accabler à nouveau la victime qui, comme beaucoup de toxicomanes, aurait dissimulé son état au jeune Docteur Freud. Encore

une fois, Fleischl est responsable et Freud, non coupable, aurait été dupé par son ami, par force exagérant les bénéfices de la cocaïne tout en négligeant ses méfaits. Mais les documents cités plus haut indiquent que Freud était d'emblée éclairé sur la morbidité du cas, et cet aveuglement qu'on lui attribue est très étrange quand, dans le même temps, on lui reconnaît, dès trente ans, de grands mérites psychiatriques. Enfin, c'est oublier que, pendant son intoxication «gémée», Fleischl chercha, certes, à dissimuler à Freud qu'il continuait de s'empoisonner à la morphine, mais celui-ci n'était pas dupe, car, écrivait-il dès le début de l'affaire à Martha, «... on ne peut pas faire confiance à un morphinomane»⁶⁶.

Après avoir enduré d'horribles souffrances pendant des années, Ernst Fleischl von Marxow mourut misérablement le 22 octobre 1891, à 45 ans. Son portrait orna le mur du cabinet de Freud jusqu'à la fin. Mais dans le seul courrier intime de Freud qui nous soit parvenu complet de cette époque, celui adressé à Fliess, on ne trouvera pas un mot de sa main après la perte de son tragique ami, et il ne rédigea aucune notice nécrologique ni de simple hommage, malgré l'importance du personnage, alors qu'il avait l'habitude d'honorer la mémoire des chers disparus croisés dans sa vie⁶⁷.

LE MONSIEUR FOUGUEUX QUI A DE LA COCAÏNE DANS LE CORPS

Il n'est plus possible de faire confiance aux exégètes, tant leur mauvaise foi est flagrante, et tant la dissimulation des évidences par la purge et le mensonge fut érigée en système. Toute allusion à la cocaïne impliquant sa consommation par Le Fondateur de la psychanalyse a été éliminée de l'édition originale des lettres à Fliess. L'essentiel des traces a été effacé des autres correspondances, ou bien se réduit à de courts extraits sélectionnés sous le contrôle d'Anna Freud pour la trilogie de Jones, et à quelques discrètes mentions dans les textes historiques réunis par Robert Byck dans les années sombres des Archives Freud.

La timidité de Siegfried Bernfeld, d'Ernest Jones et des fidèles partisans les mieux documentés, est intéressante. L'article de Bernfeld est d'une extrême pudeur et ne fait pas mieux que l'épais chapitre d'Ernest Jones. Ce dernier commet d'ailleurs un *lapsus calami* révélateur. Il annonce en effet que Fleischl von Marxow pouvait quotidiennement s'injecter au minimum *un* gramme de cocaïne, ce qui, selon lui, aurait représenté *cent fois* la dose habituelle (1/20^e de gramme, dit-il) que

Freud s'administrait⁶⁸. Or, bizarre, bizarre : 100 fois 1/20^e de gramme ne font pas 1 gramme, mais 5 grammes... La dose de 1/20^e de gramme prétendument absorbée par Freud au début, indiquée par Jones, représente 0,05 gramme. Si Fleischl consommait vraiment 1 gramme de cocaïne par jour, alors Freud en employait 20 fois moins que lui à cette époque, pour son plaisir ou ses expériences farfelues. Décidément, les analystes ne sont pas à l'aise avec le calcul élémentaire. C'est là une façon de réduire, par un jeu d'écriture de Jones, l'importance de ce qui aurait pu apparaître chez le héros comme une tache, ou une toxicomanie, c'est-à-dire une tare. L'autre façon consista à empêcher l'accès aux sources.

Les informations concernant les problèmes de santé de Freud sont sous le contrôle des fidèles du Mouvement. C'est encore une affaire de famille. Des révélations médicales importantes sur Sigmund Freud, notamment sur son cancer, dont le diagnostic est toujours discuté, sont entreposées dans les archives fermées de la bibliothèque du congrès de Washington à la demande expresse de Felix Deutsch, son premier médecin⁶⁹. Freud aurait souffert, selon les spécialistes, non pas du mortel épithélioma, mais d'une forme moins redoutable de tumeur de la mâchoire — une papillomatose verruqueuse d'Ackerman en l'occurrence —, laquelle, après avoir été favorisée par l'irritation cocaïnique, mêlée à un tabagisme de quarante ans, aurait dégénéré du fait des traitements inappropriés et excessifs par radiations. Le premier papillome fut opéré dans des conditions épouvantables en avril 1923, par Hajek, un ancien patient⁷⁰.

Jusqu'à sa mort, entre avril 1923 et l'automne 1939, Freud eut droit à environ soixante-dix interventions, dont seize majeures. Anna Freud s'occupait personnellement des curetages mineurs, dans un cabinet spécial appartenant à celui de son père. Le psychanalyste Felix Deutsch, médecin de Freud à l'époque du premier diagnostic, se brouilla avec son maître et fut remplacé, sur recommandation de Marie Bonaparte, par Max Schur, lui-même analysé par Ruth Mack-Brunswick, laquelle mourra polytoxicomane.

Le gros livre posthume de Max Schur est supposé traiter en détails des problèmes de santé de son patient Sigmund Freud⁷¹. Ayant accès à des renseignements directs et à des documents secrets, l'auteur n'hésite pas à livrer des informations intimes, puis des descriptions cliniques terrifiantes, et les comptes rendus opératoires des interventions chirurgicales importantes. Mais Schur, un fidèle analyste, bien qu'il était le mieux placé pour en parler en tant que médecin personnel de Freud, élimine la

cocaïne de ses nombreuses pages sur l'histoire médicale de son patient, alors même que les symptômes que celui-ci présentait, connus par les spécialistes pour être provoqués par la substance, étaient bien contemporains de sa consommation de la potion magique.

On a tenté de faire croire que Wilhelm Fliess procurait la cocaïne à Freud. Il est effectivement possible qu'il y eut des distributions de Berlin, plaque tournante du négoce du produit en Europe à ce moment, vers Vienne. Cependant, si Fliess avait la poudre sous la main à titre professionnel, et sur la main pour son usage personnel, il ne l'utilisait que depuis 1886, alors que le Viennois absorbait des quantités importantes de drogue au moins depuis le mois d'avril 1884, soit trois ans et demi avant de rencontrer le Berlinoise, cocaïne que Freud achetait ou bien que les laboratoires lui fournissaient gracieusement parmi d'autres cadeaux. Par ailleurs, la dernière publication de Freud sur la substance remontait à juillet 1887, alors que son premier contact avec Fliess n'eut lieu qu'en novembre de la même année.

Au départ, Sigmund Freud cherchait l'euphorie, à calmer sa «terrible impatience» et ses préoccupations matérielles du moment par l'illusion du bien-être, puis l'excitation intellectuelle valorisant sa productivité pour, grâce au nuage de poussière cocaïnique, enfin vivre dans le labeur solitaire le mirage de son invincibilité face à l'opposition et aux frustrations de son besoin de reconnaissance sociale. Après le temps des déceptions de ses premiers travaux biologiques, tous infructueux, vint celui des obligations mondaines. Puis la catastrophe de l'affaire Fleischl rendit urgente la reconquête de la considération parmi les célébrités médicales, car les nouvelles de son échec circulaient dans les couloirs depuis le printemps 1885. Il fallait séduire.

C'est à Paris, chez Jean-Martin Charcot, que se dévoila dès l'automne suivant ce caractère diplomatique de son intoxication. Il avait d'abord approché le maître de la Salpêtrière en faisant miroiter l'intérêt d'une traduction germanique de ses œuvres. Puis Freud ne résista plus aux invitations de son idole. Mais il ne possédait pas les talents sociaux de ses aspirations narcissiques. «Je voulais t'expliquer», écrivait-il alors à sa fiancée, «d'où vient que je suis si inabordable avec les étrangers, ainsi que tu le dis. La seule cause en est la méfiance, car j'ai trop souvent fait l'expérience que des gens communs ou méchants me traitent mal et cette méfiance disparaîtra dans la mesure où je n'aurai rien à craindre d'eux et où je deviendrai indépendant»⁷².

En janvier et février 1886, il y eut quatre ou bien cinq de ces invitations de Charcot. Alors, ce grand maladroit, un étranger de Vienne, brus-

que et arrogant parmi les notables auxquels il devait se mêler pour leur ressembler, recourut encore aux artifices de l'alcaloïde pour devenir affable, et se « délier la langue »⁷³ afin de glaner les faveurs de Jean-Martin Charcot. Ainsi, lors de la deuxième invitation chez son héros, avec son timide collègue Ricchetti — « lui, terriblement nerveux, moi très calme grâce à une petite dose de cocaïne »⁷⁴ —, il put affronter les esprits du temps qui se pressaient pour y briller. Et Freud, le nez repoudré, délivré de ses inhibitions, pouvait se glorifier de ses prestations en société, d'autant qu'il s'affirmait, dans des confidences à Martha rendues exagérément bavardes, onctueuses et complaisantes, par la délicieuse substance magique, le centre de l'intérêt général dans les petits salons de l'hôtel particulier du Napoléon de la Salpêtrière⁷⁵.

A l'époque, les publications médicales avaient déjà décrit avec précision la nocivité de l'intoxication cocaïnique pour la santé, et les modifications du caractère observées chez ses adeptes, que les travaux ultérieurs ont confirmées⁷⁶.

La majorité des cocaïnomanes absorbent leur produit par voie nasale, et les dangereuses injections sont exceptionnelles. La drogue n'a pas la réputation d'engendrer dans ce cas une dépendance physique telle qu'elle produise, lors de sa suppression, les gros désordres rencontrés dans l'addiction de longue durée à l'alcool, aux opiacés ou aux barbituriques. Mais, pour combattre la fatigue consécutive à la phase d'accélération de la vigilance, et l'effondrement de l'humeur après l'exaltation, le toxicomane doit consommer de nouvelles doses. C'est ainsi qu'on assiste à des oscillations de l'humeur et de l'état général, en fonction du cycle de l'absorption. Néanmoins, il y a une accoutumance, c'est-à-dire l'obligation d'augmenter progressivement ces doses pour obtenir des effets équivalents. Le véritable syndrome cocaïnique, celui dont souffrait Ernst Fleischl von Marxow, est rare, apparaissant surtout à la faveur d'une sévère intoxication prolongée, ou des injections, et non à l'arrêt de l'empoisonnement, quoiqu'on ait observé des accès graves après une prise unique, ou bien la « paranoïa cocaïnique » surprenant le malade et son entourage des semaines après l'interruption de sa drogue (« flash-back »). Dans le meilleur des cas, la suppression de la cocaïne occasionne apathie, insomnies, irritabilité, nausées et confusion pendant une semaine. Ensuite, les choses rentrent dans l'ordre. Mais les rechutes sont extrêmement fréquentes.

Les principaux risques encourus par le cocaïnomanes sont d'abord les troubles somatiques. Souvent, un nervosisme fébrile s'installe, avec des tics faciaux et des tremblements des extrémités. Les symptômes digestifs

mais surtout cardiaques — tachycardie, hypertension, troubles du rythme — sont de règle, comme les crises de céphalées; la sécheresse et l'inflammation des muqueuses conduisent aux infections, aux saignements de nez (épistaxis), aux suppurations (empyème), et aux perforations de la cloison nasale.

Les dérèglements psychologiques n'ont pas de rapport avec la quantité absorbée. Les effets de l'absorption de la substance par le nez, presque instantanée dans le cerveau, sont initialement une sensation d'euphorie, d'excitation physique sans borne et infatigable, la conviction d'une intelligence inépuisable, et une surestimation de soi ignorant tous les obstacles. L'attention se disperse, et la mémoire, devenant incertaine, mélange les informations et introduit des lacunes. Avec les modifications du sommeil, la vie onirique est exacerbée, qui peut faire intrusion dans les perceptions diurnes et se mélanger aux événements réels. Les altérations du caractère amplifient les dispositions personnelles antérieures, mais la confiance en soi est exagérée par la dissipation des inhibitions sociales et sexuelles. Alors, les idées s'embrouillent, confondant le vrai et le faux; la mémoire entremêle les repères, l'attention fusionne l'accessoire et l'essentiel; puis naissent des erreurs d'interprétation. On note des sautes d'humeur, un jugement dégradé par l'irritation, la suspicion, l'amertume et la jalousie morbide, d'autant qu'au bout d'un certain temps, le cocaïnomanes n'a plus la vigueur de ses illusions.

Les lettres de Sigmund Freud à Wilhelm Fliess font inlassablement référence à la drogue et à ses résultats sur leur rédacteur. On ignore la dose et la fréquence avec laquelle Freud l'ingérait ou bien se l'introduisait dans le conduit nasal à l'aide d'une brosse. On sait seulement qu'à certains moments, il s'en badigeonnait le nez à longueur de journée, alors que ses courriers devenaient logorrhéiques et incohérents⁷⁷.

Bien qu'il dût recourir plusieurs fois aux soins de son collègue berlinois, oto-rhino-laryngologiste, pour se soulager par la cautérisation et par... la cocaïne (!), des dégâts causés par la cocaïne sur ses sinus, les cornets et les muqueuses nasales, on ne dispose pas de preuve d'une perforation de la cloison nasale. Le cocaïnisme proprement dit est peu probable. Mais Sigmund Freud eut toutes les autres manifestations physiques et psychiques de l'intoxication cocaïnique commune — y compris l'hypersensibilité paranoïaque en quoi il était prédisposé —, particulièrement lors de la fabrication de la psychanalyse⁷⁸. Et l'efflorescence de l'onirisme, avec surproduction de rêves intenses, volontiers déplaisants, est un des signes caractéristiques du sevrage de la cocaïne.

Le moment où il interrompit vraiment son intoxication n'est pas déterminé. La dernière mention de l'usage de la cocaïne par Freud dans le courrier à Fliess qui n'a pas été expurgé — elle est bien entendu absente de l'édition française — se situe dans la lettre du 26 octobre 1896, où le Viennois rapporte la mort de son père, et dit saisir cette occasion pour abandonner la brosse. La première prise connue datant d'avril 1884, la consommation de cocaïne par le créateur de la doctrine psychanalytique dura donc *au moins douze années*. Mais, si l'on se fonde sur des signes indirects, d'abord ses symptômes physiques distinctifs — ceux que Max Schur met trop rapidement sur le compte de l'autre addiction, à la nicotine — que l'on remarque encore en 1899⁷⁹, ensuite sur les phénomènes psychologiques que la drogue engendre et que l'on suit à la trace jusqu'à cette époque, il est vraisemblable qu'il ait poursuivi cette habitude jusqu'à la parution de la *Traumdeutung*, en 1900, voire plus tard.

Thornton a estimé que, quand il formula ses spéculations, le raisonnement distordu de Freud était indéniablement faussé par la drogue, qui lui faisait confondre les faits et ses fantaisies, le rendant inapte à distinguer le vrai du faux, la subjectivité de l'objectivité, et son jugement était infiltré par l'onirisme. L'invention de la psychanalyse a été, selon elle, le produit d'un cerveau irrité par l'alcaloïde au moins jusqu'en 1912⁸⁰. La publication du réquisitoire de Thornton, en 1983, provoqua une vive polémique, et les admirateurs du prophète ne purent répondre autrement que par l'insulte et l'invective. Évitant d'étudier des répliques raisonnées à son contenu, ils s'efforcèrent, offensés, de détruire la personne de l'auteur. Ils virent, dans ce qui n'était qu'une opinion savante, «un exemple type de littérature diffamatoire» et un «suprême sacrilège»⁸¹, un blasphème, une thèse monomaniaque, anachronique, détestable, dogmatique, mal conçue, emplies de fautes d'orthographe, mais surtout antisémite. Thornton put faire rectifier cette dernière qualification indigne, mais se vit refuser tout droit de réponse dans les journaux ayant fait la revue de son travail, et des libraires crurent nécessaire d'écarter son livre de la vente⁸². Il ne manqua que l'autodafé.

La violence des réactions des freudiens n'a fait qu'attiser la curiosité des chercheurs sur ce qui s'était vraiment passé durant cette période. Ensuite, avec ou sans modération, les spécialistes se rallièrent au point de vue de l'historienne et à son attitude critique vis-à-vis de Freud et de ses partisans⁸³. Enfin, il y eut tout le reste.

Le héros du Docteur Jones avait une grande force : «le respect tout à fait extraordinaire que lui inspirait le fait isolé. Il s'agit là d'une très rare qualité». C'est «la façon dont travaille le cerveau d'un génie»⁸⁴. Le fait

unique était le sujet Sigmund Freud lui-même. Qui peut déjà, *avant* toute recherche et sans avoir rencontré un seul patient, annoncer «par anticipation le résultat tel qu'il est vraiment, c'est-à-dire comme quelque chose de tout à fait nouveau»⁸⁵.

Freud est sûr de posséder une excellente qualité. Il a confiance en son propre jugement⁸⁶, certitude qui devient absolue quand sa clairvoyance est altérée par la drogue, laquelle favorise une tendance antérieure à sa consommation, et que sa valorisation sociale ultérieure va encourager même après l'abandon de la cocaïne. Cette disposition psychologique permanente consiste à confondre ses pensées avec celles d'autrui, puis à généraliser sans délai sa conviction particulière de l'unique à l'universel, du provisoire, fragile et subjectif, au définitif et indiscutable. Ce raisonnement, qui fait des bonds quelquefois renversants, va directement de l'interprétation d'un individu à la révélation cosmique, et se dispense de vérification. Quant à la démonstration, elle va de soi. Josef Breuer disait en 1907 de son confrère, «Freud est un homme aux formulations absolues et exclusives. C'est un besoin psychologique qui, pour moi, conduit à des généralisations excessives»⁸⁷.

Séduisante quand elle rencontre des esprits organisés semblablement, fascinante pour l'épistémologue et l'historien spécialiste des croyances, cette logique colore tout l'édifice théorique et clinique de la psychanalyse, qui ignore les conditions minimales de l'objectivité scientifique. Indissociable de la personnalité de Sigmund Freud, elle va lui faire commettre d'épouvantables bévues, sera la source profonde de l'opposition scientifique — qualifiée par lui, tel le refus de sa persuasion par ses patients, de «résistance» pathologique — et la raison dernière des homériques fâcheries du créateur avec nombres de ses collègues et amis.

Dans la soi-disant expérimentation sur la force musculaire, Sigmund Freud fut lui-même son unique sujet. La généralisation à un seul essai avait commencé par son propre cas, suivi par sa tragique erreur médicale transformée en succès thérapeutique dans le cas unique d'Ernst Fleischl von Marxow, puis finit dans la contrefaçon, ses tentatives dérisoires de suppression des preuves, et le mensonge. Ailleurs, plus tard, ses fantasmes fabriqueront la théorie de la séduction et la répudiation immédiate de cette même théorie, l'universel «complexe d'Édipe», l'angoisse de «castration», inventeront des malades, leurs symptômes, leurs causes et leur traitement unique et sans rival, et puis la construction des trente ou quarante mythes de la psychanalyse⁸⁸. La psychanalyse est l'Homme Freud. Le freudisme est une mythologie unique et l'œuvre d'un seul. Mais le vocabulaire moderne utiliserait un terme plus fort, plus précis

que l'euphémisme «mythe» : exactement le produit d'un mythomane. Comme l'écrivait Mikkel Borch-Jacobsen, «il n'est pas surprenant que Freud soit devenu le théoricien du fantasme, de la satisfaction du désir et du narcissisme primaire : il avait lui-même une remarquable propension à halluciner ses théories, à fabuler ses données cliniques»⁸⁹.

Robert Wilcocks, dans son livre étincelant et rafraîchissant sur la rhétorique du mensonge freudien, attira notre attention vers des courriers absurdes de Freud à Fliess, encore incohérents en 1897-1899, et sur l'idée que le Berlinoise était probablement obligé de se bourrer les narines de poudre pour les lire et se mettre sur la même longueur d'onde que son correspondant de Vienne⁹⁰. Mais, avant Richard Webster, Wilcocks dut corriger quelques exagérations de Thornton, et ajouter que, même s'il avait cessé ses relations avec Wilhelm Fliess, son semblable, et puis de s'intoxiquer, Sigmund Freud garda sa logique irrationnelle, inséparable de son édifice. La cocaïne ne lui était pas indispensable. Car même sans sa drogue et privé de son Bouvard, Pécuchet restera Pécuchet.

LE FIN MOT DE L'HISTOIRE ?

Erythroxylon *coca* aura marqué à la fois la naissance et l'apothéose de la carrière médicale de Sigmund Freud.

John Pemberton, apothicaire d'Atlanta en Géorgie, vétéran blessé de la guerre de sécession, s'était comme d'autres rendu dépendant de la morphine pour soigner ses douleurs. Pour se débarrasser de l'opiacé, il fabriqua un élixir, savant mélange de cocaïne, de noix de kola (pour la caféine), et d'un soupçon d'alcool sucré. Pemberton aurait-il été inspiré par Freud dans la propagande de l'époque ? En tout cas, il garda sa dépendance, mais nous lui devons le *Coca-Cola*, commercialisé au printemps 1886 au moment où Freud s'installait dans son premier cabinet, 7 *Rathausstrasse*⁹¹.

Le noble registre officiel de la Royal Society ne quittait son siège de Londres, Burlington Road, qu'en une unique occasion : lorsque ses dignitaires mandatés apportaient en grand appareil ce livre historique à Buckingham Palace, pour l'application rituelle de l'auguste sceau du Roi, alors George VI depuis 1937, souverain protecteur de cette haute institution honorant les plus grands savants de la Couronne d'Angleterre depuis Isaac Newton. Il fut décidé que Sigmund Freud devait appartenir à l'immortelle Royal Society. Mais son état de santé empêchant un déplacement pour la signature du livre, on lui accorda le privilège du

Roi, et le registre lui fut amené par les autorités en son premier domicile londonien, alors sis à Saint John's Wood. Ce jeudi 23 juin 1938, en présence de sa fille Anna qualifiée de «Docteur» pour l'occasion, et de Madame Bonaparte — Son Altesse la Princesse Marie Georges de Grèce, qui enregistra la scène pour le cinématographe —, Sigmund Freud signa enfin le livre de la Société Royale. Il y reconnut, quelques pages plus haut, l'écriture de Sir Charles Darwin, ce qui, dit-on, l'aurait ravi. C'était une consécration pour cet homme qui rêva longtemps du prix Nobel.

Mais ce que l'histoire dans son ironie ne dit pas est qu'un cadeau royal fut offert à Sigmund Freud lors de cette cérémonie. C'était une fiole contenant les délicieux produits cocaïniques des Laboratoires Merk⁹².

NOTES

¹ Lettre de S. Freud à Martha, dimanche 29 juin 1884 (in Byck (1975) : 71).

² Friedrich Nietzsche (1886) : *Par-delà Bien et Mal*, 4^e partie, § 68. Cité aussi par Freud dans une note à (1901), *Zur Psychopathologie des Alltagslebens* (chap. 7, trad. fr., p. 157), et dans le cas *Rattenmann* (1909, *Bemerkungen über einen Fall von Zwangsneurose* : 218).

³ On trouvera un recueil de textes historiques et les publications de Freud dans Byck (1975) : cf. surtout Bernfeld (1953) et Koller-Becker (1963). Cf. aussi Van Dyke & Byck (1982). Ernest Jones (vol. 1 : chap. 6) se sert généreusement du travail de Bernfeld, mais contient des documents inédits, incomplets et soigneusement choisis. On lira des analyses partielles chez Ellenberger (1970) : 423 et 431-435 ; Roazen (1975) : 67 sq. ; Sulloway (1979) : 25-28 et 149-152 ; ou encore Gay (1988), vol. 1 : 103 sq., et essai bibliographique du chap. 1, p. 632.

⁴ Koller-Becker (1963) : 272.

⁵ Successivement : Freud (1925), *Selbstdarstellung* : 25 ; Jones, vol. 1 : 87 ; Lettre de Freud au Prof. Meller, 8/11/1923, in Gay (1988), vol. 1 : 101 ; Lettre de Freud à Wittels, 12/12/1923, in Jones, vol. 1 : 87.

⁶ Lettre à Martha, 2/6/1884 (italiques de Freud). Cité par Jones, vol. 1 : 93.

⁷ Freud (1884), *Über Coca* : 98.

⁸ Freud (1885), *Beitrag zur Kenntnis der Cocawirkung* : 118.

⁹ Ernest Jones, vol. 1 : 60-61. Cf. aussi Bernfeld (1953) : 292.

¹⁰ Freud (1885), *Beitrag zur Kenntnis der Cocawirkung* : 114 (italiques miennes).

¹¹ La première édition française de la biographie de Freud par Wittels (1924, *Sigmund Freud : Der Mann, die Lehre, die Schule*) parut en 1925. Cf. Wittels (1999), *Freud et la femme enfant*, qui contient cette biographie et les mémoires.

¹² Lettre de Freud à Jones, 23/10/1924.

¹³ Lettre de Freud à Wittels, 8/1/1929, in Wittels, *Freud et la femme enfant* : 154 sq. (italiques miennes).

¹⁴ *Lettres de Freud à Fritz Wittels*, 18/12/1923 et 15/8/1924 (cf. Freud (1923 et 1924), *Brief an Wittels*). Wittels (*Freud et la femme enfant*) cite plusieurs courriers. Mais des correspondances entre les deux hommes sont consignées dans les archives de la Library of Congress de Washington (« dans le fond secret jusqu'en 2000 », écrivait l'éditeur de Wittels, *Freud et la femme enfant* : 149n), et de nombreuses lettres de Wittels à Freud ont été détruites à Vienne en 1938 (*ibid.* : 120n).

¹⁵ *Lettre à Wittels*, 15/8/1924.

¹⁶ *Lettre à Wittels*, 19/11/1933, citée par Molnar in Freud (1939), *Kürzeste Chronik* : 153 (italiques miennes).

¹⁷ Par ex., Fritz Wittels (1933), « Revision of a biography », *The Psychoanalytic Review*, 20 : 361-374.

¹⁸ Wittels, *Freud et la femme enfant* : 159.

¹⁹ (1925), *Sigmund Freud présenté par lui-même* : 25-26. Cette *Selbstdarstellung* n'était pas seulement une réponse à Wittels, mais aussi à d'autres menaces politiques et à des critiques très dures, tel le recueil de Louis Lewin qui venait de paraître sur la cocaïne.

²⁰ Karl Koller (1934), cité par sa fille Koller-Becker (1963) : 254.

²¹ *Lettre de Freud à Wittels*, 15/8/1924 (in Byck, édité (1975) : 224-225), ce que confirmera Karl Koller en 1934 (in H. Koller-Becker (1963) : 254). Cf. aussi Bernfeld (1953) : 288-289. Après s'être allié à Königstein dans cette affaire, Julius Wagner-Jauregg rejoignit son camarade Freud du côté de Koller.

²² *Jones' Papers*, non publiés mais cités par Roazen (1975) : 70 n. Le témoignage de Hirst, enregistré par Kurt Eissler, est consigné à la Bibliothèque du Congrès de Washington, avec les courriers secrets entre Freud et Emma Eckstein.

²³ *Lettre de Freud au Professeur Meller*, 8/11/1934, non publiée, mais citée par Gay (1988), vol. 1 : 102.

²⁴ Cité sans référence par Jones, vol. 1 : 98.

²⁵ Bernfeld (1953) : 290 (italiques miennes).

²⁶ Jones, vol. 3 : 105.

²⁷ Merton (1976), cité par Sulloway (1979) : 467, et par Mahony (1984), *Les Hurlements de l'Homme aux Loups* : 125. Cf., sur ces questions, Weisz (1975) : 363, et Sulloway (1979) : 467 sq.

²⁸ *Lettre à Martha*, 21/4/1884 (in Byck (1975) : 68). Martha était déjà informée en 1883 des souffrances d'Ernst v. Marxow : cf. note de Masson, in *Complete Letters Freud-Flieiss* : 71 n2.

²⁹ *Lettre à Martha*, 19/6/1884, in Byck (1975) : 70.

³⁰ *Lettre de Freud à Martha*, 7/5/1884 (in Jones, vol. 1 : 89).

³¹ *Lettre à Martha*, 3/5/1884 (in Jones, vol. 1 : 89).

³² Merck (1884), *La cocaïne et ses sels* (in Byck (1975) : 102; italiques miennes).

³³ Remarque opportune de Jones, vol. 1 : 90.

³⁴ Jones publie ceci en 1953 (vol. 1 : 89); or, les « connaissances actuelles » étaient bien documentées et disponibles en 1884-1885 (cf. *infra*)!

³⁵ Freud (1884), *Über Coca* : 90.

³⁶ *Ibid.* : 96.

³⁷ Jones, vol. 1 : 97.

³⁸ Merck (1884), *La cocaïne et ses sels* (in Byck (1975) : 102). C'est moi qui souligne.

³⁹ *The Saint-Louis Medical and Surgical Journal*, 12/1884 : 502-505 (repris in Byck (1975) : 108).

⁴⁰ Freud (1885), *Über die Allgemeinwirkung des Cocains* : 129 (italiques miennes).

⁴¹ Cf. note de Masson, in *Complete Letters Freud-Flieiss* : 71 n2.

⁴² *Lettre de Freud à Martha*, 12/5/1884, prohibée dans le lot des *Brautbriefe* (lettres de fiancé), dont Han Israëls dénicha 300 exemplaires, cf. Borch-Jacobsen (2000), *London*

Review of Books, vol. 22, n° 8 (citant Han Israëls (1993), *Der Fall Freud : Die Geburt der Psychoanalyse aus der Lüge*, Europäische Verlagsanstalt, 1999). Je rappelle que, sur plus de 900 lettres de Freud à Martha Bernays, seulement 93 sont publiées.

⁴³ Borch-Jacobsen (2000), citant Han Israëls (1993), *Der Fall Freud* (*ibid.*).

⁴⁴ Bernfeld (1953) : 297 n51.

⁴⁵ Jones, vol. 1 : 100 (sans référence).

⁴⁶ Lewin (1924) : 216. Son article contestataire de 1885, alors qu'il est présent en 1931 dans l'édition américaine de son fameux recueil de 1924, *Phantastica*, ne figure pas dans l'édition française ni dans la publication de Byck qui n'en donne qu'un bref extrait (p. 25-26). On doit regretter aussi que les autres études de l'époque s'opposant à l'apologie de la drogue ne soient pas représentées dans l'excellente anthologie de Robert Byck collectée dans l'ombre d'Anna Freud en 1975.

⁴⁷ Erlenmeyer, janvier 1886; cité par Bernfeld (1953) : 297.

⁴⁸ Cf. ici le chapitre : *Occultation d'une bévue*.

⁴⁹ Freud (1887), *Bemerkungen über Cocainsucht und Cocainfurcht* (article repris dans Byck, avec une introduction précautionneuse d'Anna Freud...).

⁵⁰ Freud (1887), *ibid.*, *Bemerkungen...*, p. 170 pour les quatre dernières citations (italiques miennes).

⁵¹ Freud (1887), *Bemerkungen...*, p. 171 (pour ces deux citations).

⁵² Freud (1887), *Bemerkungen...*, p. 173.

⁵³ Noll (1997) : 92.

⁵⁴ Sur ces échanges, cf. *Lettre de Freud à Jung*, 19/4/1908; *Lettres de Jung à Freud*, 22/4/1908 et 19/6/1908; *Lettre de Freud à Jung*, 21/6/1908; et *Lettre de Jung à Freud*, 26/6/1908.

⁵⁵ Cf. sa *Lettre à Martha*, 28/4/1885, déjà citée, dans laquelle il déclare détruire 14 années de documents.

⁵⁶ *Beitrag zur Kenntnis der Cocawirkung*.

⁵⁷ « Über die Allgemeinwirkung des Cocains » (la conférence de mars) parut le 7 août 1885, et « *Bemerkungen über Cocainsucht und Cocainfurcht* » (sa réplique aux attaques) le 8 juillet 1887.

⁵⁸ Jones (vol. 1 : 106), qui reprend Bernfeld (1953) : 302.

⁵⁹ Freud (1897), *Inhaltsangaben der Wissenschaftlichen Arbeiten des Privatdozenten Dr Sigm. Freud, 1877-1897*. Cette épreuve de titres (visant la nomination au rang de *Professor Extraordinarius*, qu'il obtint en 1902) ne doit pas être confondue avec le *Curriculum Vitae* rédigé le 21 janvier 1885 pour sa candidature à la *Dozentur* (nommé *Privat-Dozent* en septembre 1885), lequel résume son palmarès universitaire et non ses publications.

⁶⁰ Freud (1900), *L'interprétation des rêves* : 103 (italiques miennes).

⁶¹ *Ibid.* : 109 (italiques miennes).

⁶² Jones, vol. 1 : 106.

⁶³ Bernfeld (1953) : 303.

⁶⁴ Bernfeld (1953) : 303.

⁶⁵ Par exemple, Haas (1983), cité par Hirschmüller (1998), *Les études de Freud sur la cocaïne* : 94.

⁶⁶ *Lettre à Martha*, 12/5/1884, prohibée dans les *Brautbriefe* (cf. Borch-Jacobsen (2000), citant Han Israëls (1993)).

⁶⁷ Otto Fleischl von Marxow, le frère du défunt, éditera ses œuvres complètes (*Gesammelte Abhandlungen*, J.A. Barth, Leipzig, 1893), où Sigmund Exner, également assistant de Brücke, ajouta une biographie de feu son ami.

⁶⁸ Jones, vol. 1 : 100 (cf. plus haut).

⁶⁹ Rodrigué (1996), vol. 2 : 292.

⁷⁰ Freud avait une confiance aveugle en ce chirurgien dévoué mais peu compétent. Quand Koreleïev, le maître de l'aéronautique soviétique, eut des problèmes cardiaques, il exigea d'être opéré par le meilleur : le ministre de la santé ! Koreleïev mourut sur la table d'opération et la Russie perdit son génie.

⁷¹ Schur (1972), *La mort dans la vie de Freud*.

⁷² Lettre à Martha, 2/2/1886 (in Byck (1975) : 162, et *Correspondance 1873-1939*).

⁷³ Lettre à Martha, 18/1/1886 (in Byck (1975) : 157, et *Correspondance*).

⁷⁴ Lettre à Martha, 20/1/1886 (in Byck (1975) : 159, et *Correspondance*).

⁷⁵ Lettre à Martha, 20/1/1886 (*ibid.*) et du 10/2/1886 (in Byck (1975) : 162-164, et *Correspondance*).

⁷⁶ Cf. Lewin (1924); Van Dyke & Byck (1982); Washton & Stone (1984); Jaffe (2000).

⁷⁷ Cf., par exemple, ses *Lettres à Fliess* des 24/1/1895 (\$E), 12/6/1895 (\$P), ou encore du 12/1/1897 (\$E). Cf. aussi Wilcocks (1991) : 87 sq.

⁷⁸ Cf., notamment, les 30/5/1893 (\$P), 24/1/1895 (\$P), 4/3/1895 (\$P), 20/4/1895 (\$E), 26/4/1895 (\$E), 25/5/1895 (\$P), 12/6/1895 (\$P), 24/7/1895 (\$E), 26/10/1896 (\$P), 12/1/1897 (\$E), 12/12/1897 (\$P), 27/9/1899 (\$E)...., pour n'en citer que quelques-unes.

Pour le reste de l'édification, voir l'index de *The Complete Letters of Sigmund Freud to Wilhelm Fliess 1887-1904* (Masson, 1985) aux entrées : *cocaine, heart condition, nose condition, nose operations* et *Eckstein Emma*.

⁷⁹ Cf., par exemple, la Lettre à Fliess, 27/9/1899 (\$E).

⁸⁰ Thornton, *The Freudian Fallacy : Freud and Cocaine* (2^e éd. révisée, 1986).

⁸¹ Gay (1988), vol. 1 : 632.

⁸² Webster (1995) : 559 n14.

⁸³ Cf. Swales P. (1983), *Freud, cocaine, and sexual chemistry : the role of cocaine in Freud's conception of the libido*. Privately printed by the author, reprinted 1989 in L. Spurling (ed.), *Sigmund Freud : Critical Assessments*, vol. 1, London/New York : Routledge; Wilcocks (1991) : 66 sq.; Fuller Torrey (1992) : 10 sq.; Esterson (1993) : 119 sq.; Webster (1995) : chap. 1.

⁸⁴ Jones, vol. 1 : 106-107.

⁸⁵ *Lettres à Fliess, Manuscrit C* de 5/1893 (\$P).

⁸⁶ Selon ses termes, in Lettre à Martha, 19/6/1884 (Byck (1975) : 70).

⁸⁷ Cité par Dolnick (1998) : 36.

⁸⁸ Frank Sulloway (1979) en dénombra 26, avant les découvertes des archives.

⁸⁹ Borch-Jacobsen (2000).

⁹⁰ Robert Wilcocks (1991) : 106 n32.

⁹¹ L'alcool fut supprimé en 1885 de la 1^{re} formule du *Coca-Cola*, puis la cocaïne sera interdite en 1903.

⁹² Cf. le *Times* de Londres, la *Kürzeste Chronik* (Freud, 1939) et les *Notes and Record of the Royal Society* à cette date. Le reste est accessible sur Internet, au siège du Freud Museum de Vienne : [http : //freud.i0.or.at/freud/index-e.htm](http://freud.i0.or.at/freud/index-e.htm).

Chapitre 9

Occultation d'une bévue

« Nous ne devons pas oublier que la relation analytique est fondée sur l'amour de la vérité — c'est-à-dire sur la reconnaissance de la réalité — et que cela exclut toute imposture et toute tromperie. »

Sigmund Freud (1937)¹

L'événement historique qui va nous occuper maintenant n'était en soi, du moins pouvait-on l'espérer à l'origine, en 1886, qu'une erreur d'appréciation de jeunesse donnant lieu à une blessure narcissique complètement imprévue par Sigmund Freud, une personnalité bouillant d'ambition. Si cette humiliation publique était restée isolée, Freud n'aurait vraisemblablement pas eu recours à son effacement, ni à la falsification de l'histoire qu'il exécuta plus tard, rétroactivement. Mais l'affaire prit son importance sur le moment parce qu'elle avait été précédée d'autres, semblables, notamment des cuisantes désillusions de la cocaïne. Et puis, elle se répéta à l'identique, en 1896, lors de la bifurcation constitutive de la naissance de la psychanalyse.

En 1924-1925, il lui faudra désinformer sur cette affaire car, le contexte et sa position ayant changé, son passé sera soigneusement rectifié pour ne pas altérer l'image publique de sa nouvelle célébrité, et de sa chère postérité. Alors, il ne s'agira plus d'une erreur de naïf ou d'immaturation, mais de toute autre chose : la rhétorique rétroactive du mensonge.

LE CONTEXTE

Son problème est, dira-t-il à Wilhelm Fliess, qu'il n'est « en réalité pas du tout un homme de science, pas un observateur, pas un expérimentateur, pas un penseur. Je ne suis par tempérament rien d'autre qu'un conquistador — un aventurier, si tu préfères — avec toute la curiosité, l'audace, et la ténacité caractéristiques d'un homme de cette trempe. De tels individus ne sont habituellement estimés que s'ils ont réussi, ont découvert quelque chose, sinon ils sont abandonnés sur le bord du

chemin [...] pour le moment, la chance m'a quitté et je ne découvre rien qui vaille»². En entreprenant ses recherches en biologie et neuropathologie, il voulait se distinguer du commun, mais, écrit-il à Martha, «il ne me semble nullement facile d'attirer sur moi l'attention du monde, car celui-ci a l'épiderme peu sensible et l'oreille dure»³.

D'abord, il s'était penché sur une grave question non résolue depuis Aristote : les testicules de l'anguille. «Personne n'a jamais vu, malgré les efforts innombrables accomplis au cours des siècles, les testicules de l'anguille», écrit-il dans son rapport final à l'Académie des Sciences de Vienne, le 15 avril 1877⁴. Grâce à une bourse universitaire, il avait pu disséquer, à Trieste, environ 400 spécimens de la bête, mais — signe du destin ? — ne trouva rien. Dans le laboratoire d'anatomie expérimentale de Stricker, six mois d'expériences acharnées de Freud sur des glandes donnèrent un résultat nul en 1878. Solomon Stricker recommença et réussit aussitôt⁵. En 1879, sa préparation chimique destinée à isoler les tissus nerveux pour la microscopie — un mélange d'acide nitrique et de glycérine, invention explosive connue à de justes concentrations —, n'eut aucun succès à l'extérieur du laboratoire⁶.

Puis, il crut approcher la théorie des neurones en 1882, qui lui échappa également⁷. Waldeyer fera la démarche scientifique enfin nécessaire, publiée sous sa forme moderne en 1891, dont Freud tirera une improbable extrapolation personnelle dans son «Entwurf einer Psychologie» de 1895.

Contester Freud au regard de la science risquant de saper les bases de leur légitimité, donc de leur dignité, les admirateurs du freudisme ont cru reconnaître chez lui, dès cette époque, un grand précurseur de la neuro-anatomie contemporaine, de la neuropsychologie et, passant par la cocaïne, de la psychopharmacologie... Il *devait* être un grand chercheur, et un découvreur, d'emblée. Ainsi, l'ouvrage sur l'aphasie, publié en 1891, est assurément «génial», affirment les exégètes, car la liste des notions modernes y «est presque infinie»; c'est un tournant vers les neurosciences actuelles, vanté par les historiens de la neurologie «les meilleurs du monde»⁸. En fait, son travail sur l'aphasie⁹, fondé sur des spéculations discutables, n'apportait rien de neuf : la publication est explicitement¹⁰ une offensive réglée contre les autorités du moment (Lichtheim, Meynert et Wernicke surtout), dont Freud, cherchant sa place, ne faisait pas partie. D'ailleurs, il ne dispose pas de cas clinique, à la différence des vrais spécialistes qu'il conteste. C'était son premier livre. Quant à l'«Entwurf einer Psychologie», de 1895 — un brouillon dont Freud était suffisamment mécontent pour ne pas le publier et pour

en éliminer le tiers —, on y vit aussi une «autre œuvre géniale»¹¹, bien que toutes les affirmations qu'elle contient soient fausses, comme le rappelle en 1988, après d'autres, Allan Hobson, neurophysiologiste et psychiatre formé à la psychanalyse, qu'il quitta¹². Cette «Entwurf», ou «Esquisse d'une psychologie scientifique» — l'épithète rajoutée aux titres français et anglais est déjà l'usurpation d'une prétention scientifique —, était une «Hirn-Mythologie», une mythologie cérébrale comme on en fabriquait depuis l'ésotérique Fechner (1873) avec beaucoup d'imagination. Imitation stérile de la psychophysique, échafaudée sur des connaissances parcellaires dépassées au moment de la rédaction, et réduction hautement spéculative, elle marquera la pensée dualiste de Freud du début jusqu'à sa fin.

Freud revint au laboratoire de Stricker en 1884, puis essaya avec des collègues — dont Julius W. von Jauregg, que nous rencontrerons bientôt — de reproduire l'expérimentation sur les glandes, et échoua à nouveau.

La même année, il décrit dans les moindres détails sa nouvelle création, la coloration au chlorure d'or des cellules et fibres nerveuses, car avant lui, «les histologistes ont imaginé d'innombrables procédés qui ne se sont montrés efficaces qu'entre les mains de leurs inventeurs»¹³. L'idée n'était pas originale. Le chlorure d'or était, et demeure, une préparation employée en photographie pour la conservation et le virage des épreuves noir et blanc. Et son utilisation en histologie lui avait été suggérée par son ami Ernst Fleischl von Marxow. Cependant, Freud est alors si fier de son résultat, «merveilleusement clair et précis», dit-il, sous l'objectif de son microscope, qu'il traduit aussitôt son article en anglais pour *Brain*, revue mondialement réputée. Là encore, les effets obtenus par d'autres experts sont insatisfaisants, variant d'excellents à tout à fait nuls¹⁴. En 1884, une soi-disant «expérimentation»¹⁵ sur l'influence de la cocaïne dans la force musculaire à l'aide du dynamomètre de Exner, pourtant simple mais mal conduite, échoue complètement. Et, quoi qu'il ait pu en dire, la découverte de l'anesthésie locale par cet alcaloïde lui avait définitivement échappé durant l'été de la même année.

Bref, c'est une accumulation de défaites. Malgré des travaux «méritoires» en physiologie, aucune invention n'est encore survenue. Dès lors, Freud prendra congé de la biologie parce que ses compétences scientifiques n'étaient pas à la hauteur de ses ambitions, et plus tard, il se libérera de la neurologie, puis de la psychiatrie de son temps, parce qu'elles n'étaient pas dignes de lui.

Outre son tempérament de conquérant déçu, Freud est de longue date tenaillé par un besoin d'affirmation de soi tolérant mal la critique et la

concurrence. Dans une lettre de cette époque à Martha, il écrit qu'«à l'école déjà, j'étais parmi les opposants les plus hardis, j'étais toujours là pour défendre quelque idée extrême»¹⁶. Au moment de la préparation de la *Traumdeutung* — dont le titre est une provocation délibérée, autant que son vocabulaire inconvenant aux yeux des contemporains¹⁷ —, il se réjouit du scandale, des impudences et des indiscretions qu'il est en train de concocter¹⁸. Plus tard, sa *Psychopathologie de la vie quotidienne* lui «déplaît terriblement et déplaît, je l'espère, encore plus aux autres»¹⁹. Iconoclaste, son but avoué est de «choquer le bourgeois», son destin est de «troubler la paix en ce monde»²⁰. Il est fermement disposé à entamer «une lutte avec Vienne»²¹, et puis, en cas de contradiction, il affectionne l'insolence, souvent l'arrogance, parfois l'agressivité. Par exemple : «J'ai récemment "commis" trois conférences sur l'hystérie dans lesquelles je me suis montré très insolent. J'aurai plaisir maintenant à me montrer arrogant, surtout si tu continues à être aussi satisfait de moi»²².

Le jeune psychiatre Joseph Wortis avait bien vu dans cet esprit de contradiction une faiblesse de caractère de Freud, dont il était loisible d'user pour le manipuler. Dans les années trente, il entama une analyse personnelle pour sa formation, qui se transforma vite en joute, dont Freud perdit le contrôle, car Wortis, malin, entrevit le truc. Il fit par exemple état d'un «rêve sexuel simple» lors d'une séance, et entreprit de l'analyser. «J'ai essayé, d'une façon peut-être tendancieuse bien que tout à fait psychanalytique — écrira Wortis dans ses mémoires —, de l'interpréter en lui donnant un contenu homosexuel. Freud n'admit pas cette interprétation et la contradiction qu'il m'apporta survint si rapidement et si facilement que je me rendis compte que la seule manière de l'amener à dire quelque chose était de dire le contraire. Je pensais qu'il y avait chez Freud plus qu'une tendance à la contradiction, plus qu'un soupçon de pessimisme et je commençais à croire que ces caractéristiques personnelles avaient trouvé leur expression dans la théorie psychanalytique»²³.

Déjà, à dix ans, *Sigismund* — qui s'appela ainsi jusqu'en 1878, en souvenir de la dynastie des rois de Pologne protecteurs des Juifs — décida lui-même du prénom de son frère qui venait de naître en 1866, et opta pour *Alexander* en l'honneur d'Alexandre le Grand de Macédoine. Son fils aîné prendra celui du célèbre neurologue parisien, *Jean-Martin*, mais il ne sera plus que *Martin* quand son père aura pris ses distances avec Charcot. Son deuxième garçon, *Oliver*, aura celui de Cromwell, son autre héros; enfin, *Ernst* Freud prendra le prénom de son premier objet d'admiration, Brücke. Les filles *Mathilde*, *Sophie* et *Anna* auront leurs prénoms choisis banalement, par affection pour des proches. Mais la dernière faillit s'appeler *Wilhelm*²⁴, prénom déterminé avant sa nais-

sance en décembre 1895, lors de la passion de Freud pour Fliess. Car, écrivit-il à Fliess, «s'il s'était agi d'un fils, je te l'aurais annoncé par télégramme puisqu'il aurait porté ton prénom. Mais comme c'est une fille appelée Anna, je te l'apprends plus tardivement»²⁵.

Notre conquistador pourra aussi se rapprocher de glorieux découvreurs, et s'identifier à des modèles plus achevés d'explorateurs et de grands guerriers, de conquérants de nouveaux mondes et de messies : Alexandre le Grand, Hannibal, Xerxès, Léonard de Vinci, Stanley, Nansen, Napoléon, Bismarck, Newton, Garibaldi, Kepler, Darwin, Copernic, Cromwell, Guillaume le Conquérant, Danton, Joseph — celui de la Bible, l'interprète juif des rêves prémonitoires du Pharaon, qui le récompensa par le pouvoir et les richesses —, voire... Zeus, mais au-delà de tous, Moïse²⁶. Quand Stanley Hall l'invita à une cérémonie pour le jubilé de la Clark University à Worcester, USA, il se trouva aussitôt «une ressemblance extraordinaire avec Christophe Colomb»²⁷.

Nous sommes à l'automne 1886 et Sigmund Freud a trente ans.

Après un diplôme tardif de Docteur en médecine obtenu en mars 1881, il est, par rapport à ceux de sa génération, en retard de trois années dans ses études médicales commencées treize ans plus tôt. Et sa carrière est en panne.

Après des travaux biologiques et zoologiques avec Claus, puis, jusqu'en juin 1882, comme assistant dans le laboratoire d'histologie de Brücke — qui l'incita à chercher sa voie dans une autre direction —, et deux semestres en chimie chez Ludwig, il avait passé trois mois en chirurgie chez Billroth, six mois en médecine interne (Nothnagel, d'octobre 1882 à avril 1883), quelques mois chez Meynert entre 1883 et 1886 (service des maladies nerveuses, puis laboratoire d'anatomie cérébrale), trois en dermatologie (Zeissl), quatorze en neurologie (Scholz), cinq en ophtalmologie, et trois semaines en pédiatrie (Adolf Baginski) à Berlin, à son retour de Paris en 1886²⁸.

Depuis quelques mois, il est chargé de cours (*Privatdozent*, 1885) à la faculté, exécute quelques travaux à l'institut des enfants malades de Kassowitz, et, depuis le dimanche de Pâques 1886, il a ouvert, très tardivement encore, son premier cabinet. Il est fortement endetté, la clientèle ne vient pas, et ces trois activités ne sont pas lucratives. Le nouveau camouflet que je vais évoquer se déroule un mois après son mariage avec Martha, qu'il attendait depuis quatre années de célibat épistolaire, et quinze jours après son voyage de noces au bord de la Baltique. Cette union avait été également repoussée de deux ans pour des raisons finan-

cières, sur les conseils de quelques amis — Josef Breuer, ou Fleischl von Marxow par exemple —, dont il dépendait pour des prêts et pour les patients qu'ils lui adressaient. Les jeunes époux vivent alors «une affreuse pauvreté»²⁹ et ce ne sont pas de vains mots.

Le succès n'est toujours pas là et notre homme, impatient et fougueux, distrait par ces raisons familiales, n'a pourtant pas perdu le fil conducteur de son besoin de gloire. Il est à la recherche de sa niche écologique pour asseoir son narcissisme sur le piédestal de la reconnaissance publique. Mais il n'a pas trouvé son chemin pour sortir de l'ornière. «Mes études insuffisantes ne me laissent pas la possibilité de faire de la médecine générale; il existe, dans mon instruction médicale, une lacune difficile à combler. Je n'ai appris strictement que ce qu'il fallait pour devenir neurologue», écrira-t-il deux ans plus tard à W. Fliess³⁰. Pendant longtemps, les patients de Freud ont été des cas neurologiques, et, lors de sa collaboration avec Breuer, celui-ci pouvait assurer les psychothérapies, Freud les soins neurologiques. Freud ne pratiquera essentiellement, à sa façon, la psychothérapie qu'à partir de 1895. Mais il a peu de goût pour la médecine — le sang lui répugnait — et il ajoutera : «Je suis devenu thérapeute malgré moi»³¹.

Les talents de Freud dans «la méthode anatomo-clinique», laquelle consiste à *deviner* la lésion organique derrière les symptômes, lui avaient fait mériter une bourse de stage et de voyage chez Charcot, à «la Mecque des neurologues», afin de parachever, durant l'hiver 1885-1886, ses études de neuropathologie. Toutefois, l'essentiel de ses performances consista à manipuler de la matière cérébrale avec Liberius Osipovitch Darkshevitch³² dans les laboratoires d'anatomie pathologique de la Salpêtrière.

À Paris, Sigmund Freud avait été mêlé à un grand débat médico-scientifique de l'époque en Europe : la culture hystérique. Le grand Charcot faisait ses présentations cliniques grâce à une douzaine de malades, habitant les locaux de la Salpêtrière, souvent appointés pour ses démonstrations pédagogiques par ses collaborateurs ou savamment préparés par ses élèves, dans un climat de suggestion réciproque tout à fait artistique et spectaculaire³³. Il n'y eut que cinq, peut-être six, «grandes hystériques» — dont la célèbre Blanche Wittman, la *prima Donna* dite «la Reine des hystériques», abonnée aux prestations théâtrales de ses convulsions, y compris dans les cafés des alentours. Si Charcot n'était pas dupe des simulacres, le rôle des communications sociales a toujours échappé à Sigmund Freud, surtout s'il était lui-même impliqué dans les manipulations réciproques médecin-malade dans le «transfert», lequel n'est rien

d'autre que l'appropriation par lui du «rapport» magnétique des hypnotiseurs, c'est-à-dire la suggestion³⁴. Et, comme disait Julius Wagner von Jauregg, «avec l'hypnotisme, on ne sait jamais lequel des deux met l'autre dedans»³⁵.

Jean-Martin Charcot va devenir quelques temps le nouvel archétype idéal de Freud. Les courriers adressés en janvier et février 1886 à sa fiancée pendant son stage dévoilent l'étendue de sa vénération, et de la révélation : dans des conditions favorables, dit-il, il pourrait égaler l'admirable neurologue, qu'il s'efforce d'imiter tout en se lamentant de son manque personnel de génie et d'assurance, et dont il décrit le bureau en détails, escomptant s'en servir comme modèle décoratif pour le sien³⁶. Ce ne fut pas non plus une mince fierté pour Freud quand sa première traduction germanique précéda, le 18 juillet 1886, de plusieurs mois l'édition française originale des travaux de Charcot. Le maître de la Salpêtrière eut toutes les raisons de se réjouir du travail «parfait» de Sigmund Freud sur ses *Leçons*, et de l'en féliciter dans son courrier, toujours inédit depuis plus d'un siècle³⁷.

Richard Webster fait remarquer que Freud avait subi à Paris une «conversion initiatique», accompagnée d'une adulation totalement aveugle³⁸. Il était revenu de son voyage à Paris subjugué par son nouveau maître, avec une surévaluation de la stature de Charcot, une image idéalisée sans se rendre compte, par défaut d'information, de la position réelle de celui-ci parmi les savants germaniques, ni surtout de la nature du débat. Assistant à quelques prestations magistrales dans une langue qu'il ne maîtrisait pas tout à fait, Freud avait été profondément marqué par l'ampleur du spectacle parisien, par l'aura du rhéteur et du clinicien exceptionnel que fut Charcot, au point qu'à son retour à Vienne, il décida que son propre destin, enfin trouvé, était dans l'étude des problèmes de l'hystérie et de l'hypnose. Mais, en raison de ses centres d'intérêts très spécialisés, de son inexpérience et, il faut bien le dire, de son orgueil, il restait très mal documenté sur l'envers du décor, sur les travaux scientifiques concernant l'affection à la mode. Il admettra d'ailleurs honnêtement qu'à l'époque, il ignorait la psychiatrie, et qu'«aux névroses, je n'entendais rien»³⁹.

Ce «médecin malgré lui», comme disait Siegfried Bernfeld⁴⁰, n'était pas informé de la littérature psychiatrique de son temps⁴¹, n'avait à son palmarès qu'un stage en psychiatrie de cinq mois chez Meynert en 1883, et possédait alors bien plus d'expérience dans la dissection du parenchyme nerveux que dans le maniement des problèmes macroscopiques des malades mentaux. Il n'était pas psychiatre selon les standards de

l'époque, ne sera pas considéré comme tel par ses collègues; mais il aspira toujours à ferrailer avec les psychiatres officiels, surtout les meilleurs.

Une conjuration de raisons personnelles va le précipiter dans la faute.

LA BÉVUE

C'est sous l'empire d'un état d'esprit très contrasté, poussé par sa volonté de conquête, aiguillonné par des vexations antérieures — et probablement par une dose de cocaïne, dont il avait besoin à l'époque dans les situations sociales difficiles —, qu'il se présente au siège de l'Académie des Sciences, devant les hautes autorités de la *Société Impériale de Médecine de Vienne*, le vendredi 15 octobre 1886, sans douter de rien et surtout pas de soi-même.

Depuis sa fondation, en 1800, cette *Kaiserliche Gesellschaft der Ärzte zu Wien* était une des sociétés savantes les plus prestigieuses au monde, et les orateurs qui y défendaient leurs travaux devaient obéir à des standards élevés d'exigence scientifique, être à la pointe des progrès de leur discipline, mais surtout avancer des innovations d'importance. Nombres de découvertes du siècle y ont été exposées, par exemple celles de l'anesthésie locale par la cocaïne, par Karl Koller en octobre 1884, ou de Semmelweis (qui travailla à l'institut gynécologique de Vienne) sur l'infection puerpérale, le 15 mai 1885.

Sigmund Freud, à moins d'être un extraterrestre isolé et ignorant les connaissances contemporaines, est informé de l'enjeu, des règles d'un milieu qu'il connaît pour l'avoir fréquenté, et des risques. Il faut, là, se soumettre aux impératifs d'une exposition rigoureuse de travaux inédits devant les plus grands savants européens de l'époque, et à un interrogatoire critique serré, toujours digne mais impartial, confraternel mais impitoyable, car c'était une consécration sociale rituelle dans des discussions académiques sévères, sans concession au sentiment, lequel n'avait pas sa place eu égard à la portée des inventions dans le monde exigeant de la médecine.

On ignore pourquoi Sigmund Freud y figura ce jour-là. Sa présence en ce lieu, à ce moment, est tout à fait incongrue : à trente ans, il n'est pas un savant, n'avait rien produit lui-même de notoire, hormis ses errances dans la cocaïne, et son contrat pour la bourse de voyage à Paris n'avait pas inclus qu'il exposât, ni par écrit ni certainement en cet endroit, les points de vue de Jean-Martin Charcot sur l'hystérie masculine et la névrose traumatique, dans la connaissance desquelles les médecins

germaniques s'estimaient alors, à tort ou à raison, les champions sur le vieux continent. Il n'avait à faire connaître aucune avancée, et ne disposait pas de patient ni de découverte clinique à soumettre à l'appréciation des autorités psychiatriques en octobre 1886. Freud est *déplacé* et ne le comprend pas.

Or, il présente les thèses de Charcot comme originales et révolutionnaires, alors que l'auditoire d'experts est plus informé que l'orateur sur tous les points abordés concernant l'hystérie en général, masculine en particulier. L'existence de « l'hystérie masculine classique » est alors enseignée depuis vingt ans et admise par les psychiatres, grâce à des études dont plusieurs promoteurs sont dans la salle, lesquels, pour la plupart, ont été les professeurs de Sigmund Freud. Et Freud ne fit état que de Charcot, ce que ses auditeurs ne pouvaient admettre.

Si l'on veut bien y réfléchir un court instant, en se plaçant froidement du point de vue de l'auditoire et non du sien ni de ses imitateurs, il fait preuve d'un manque de tact vis-à-vis d'autorités médicales plus savantes, et d'un défaut de clairvoyance eu égard aux circonstances, au savoir disponible, et à l'histoire.

Charcot est mondialement connu dans tous les milieux spécialisés, pour son œuvre ou à titre personnel. Theodor Meynert, considéré alors en Europe comme une sommité en anatomie du cerveau, est en excellents termes avec Charcot. Moriz Benedikt lui rend visite régulièrement à Paris, et le soutient depuis vingt ans. Benedikt avait d'ailleurs commandité le stage de Freud et lui avait donné une lettre d'introduction dont Charcot avait reconnu l'écriture avant même de l'ouvrir. Freud ne peut pas ignorer que Moriz Benedikt avait publié sur ces problèmes en 1864, et sur l'hystérie masculine en 1868. Il ne peut pas méconnaître qu'en 1885, avant son séjour à Paris, près de cent travaux sur la seule hystérie masculine étaient accessibles, et que seule une poignée d'irréductibles prenaient encore au sérieux la théorie utérine. Pour tous, c'était une antiquité ridicule, et l'hystérie masculine était un fait avéré avant Charcot. Charcot, contrairement aux croyances de Freud, n'avait pas pu réfuter la théorie utérine, puisque le français Pierre Briquet, parmi d'autres, l'avait déjà fait en 1859 — alors que Sigismund S. Freud n'avait que trois ans — dans un très célèbre traité résumant dix années d'études sur une population de plus de 400 cas, où il avait trouvé un homme pour vingt femmes affecté par ce qu'on appelait l'hystérie à l'époque. Briquet, au passage, avait signalé premièrement que l'hystérie n'a rien à voir avec un problème utérin, deuxièmement qu'il n'est pas possible d'admettre que les hystériques souffrent de « refoulements » sexuels car les prostituées sont bien plus souvent touchées que les nonnes.

Charcot, enfin, dans ses fameuses « leçons sur les maladies du système nerveux », rapportait les thèses et travaux sur l'hystérie masculine réalisées par des spécialistes français (Klein, sur 80 cas, Batault, sur 218 cas), anglais, américains et germaniques. Certes, le neurologue de la Salpêtrière exprimait son désaccord sur la « névrose traumatique » qu'il assimilait à une forme particulière d'hystérie masculine, post-traumatique. Cette assimilation nosologique était alors l'objet d'une vive controverse internationale, de haut niveau; et les savants allemands, de leur côté, voyaient dans la névrose traumatique une affection spécifique, distincte de « l'hystérie masculine classique ». Il y avait, certes, un débat sur l'indépendance de la névrose traumatique. Mais Sigmund Freud devait bien savoir que « l'hystérie masculine classique » était acceptée par tous, y compris dans son pays, et que la discussion était éteinte depuis longtemps à ce sujet. Freud avait deux bonnes raisons pour être informé : d'abord, il avait en mains sa propre traduction des « leçons sur les maladies du système nerveux » de Jean-Martin Charcot, avec ses notes et sa préface. Cette traduction venait de paraître à Vienne en juillet 1886, où ces éléments figuraient noir sur blanc. Et puis, Freud était présent à la fin de l'année 1885 à la Salpêtrière, au moment où Charcot exposait, *ex-cathedra*, ces cas d'hystérie masculine en situant parfaitement le problème et le niveau de réflexion des auteurs allemands⁴².

Pour l'histoire, qui se répète, notons que dans les très officiels, mais expurgés, enregistrements des débats de la Société Psychanalytique de Vienne, lors de la séance homérique d'éreintement mensonger de la publication d'Albert Moll, le 11 novembre 1908, il est quand même assez extraordinaire d'apprendre que « Freud a été le premier à voir que l'hystérie se produit chez les hommes et les enfants... » et qu'« avant Freud, on croyait que l'hystérie était une affection qui ne se produisait que chez les femmes... »⁴³. Sigmund Freud ne rectifia rien ce jour-là. Pourtant, là encore, il était bien placé pour corriger les erreurs de ses fidèles : comme l'hystérie masculine classique, l'hystérie chez les enfants était un objet d'études courant à l'époque. Charcot, par exemple, avait exposé ses cas personnels, en 1887, et Freud avait traduit ses « leçons du mardi » en 1892-93, où ceux-ci figuraient, comme les conférences sur l'hystérie masculine de 1885 qui se trouvent dans les « leçons sur les maladies du système nerveux » parues en 1886⁴⁴.

LA SOUSTRACTION

Remarquons, pour commencer, que le texte de l'exposé de Freud d'octobre 1886 a disparu, ce qui est en soi une curiosité intéressante, et sans

doute a-t-il a été détruit. Néanmoins, différents documents historiques ont permis aux historiens de reconstituer la séance. Seule nous est parvenue, publiée sous son nom, sa présentation ultérieure d'un cas clinique qu'il s'est senti obligé de produire, le 26 novembre 1886, affirmant en avoir été « sommé » par Meynert pour appuyer sa démonstration⁴⁵. En fait, Meynert l'invita à étudier un patient hystérique de son service, ce qui n'est pas la même chose, et Freud était allé le trouver ailleurs; mais il affirmera, en 1925, que les médecins-chefs chez lesquels il découvrit de tels cas lui « refusèrent l'autorisation de les observer et de les traiter »⁴⁶, ce qui est donc démenti par l'invitation de Meynert en 1886, laquelle n'est évidemment pas mentionnée dans l'autobiographie. Le cas en question s'avère pour le moins ambigu, non pertinent aux points critiqués le 15 octobre, et Freud commet une erreur d'appréciation, car il est un mélange d'hystérie masculine et de névrose traumatique⁴⁷. Malgré cela, il prétend avoir été applaudi⁴⁸, mais semble le seul à s'en être rendu compte, sans doute parce que son auditoire « a l'épiderme peu sensible et l'oreille dure ».

Son autobiographie publiée en 1925 contient, en deux pages, au moins une affirmation fautive par phrase concernant cette réunion, son contexte et ses suites⁴⁹.

Freud nous dit qu'il y aurait été victime d'un *accueil hostile*. Or, ce qui étonne est l'indulgence des autorités médicales de la Société Impériale, compte tenu de son absence de discernement, de sa méconnaissance et, d'une certaine manière, de l'affront qu'il leur fit en les faisant passer pour des ignares. Que l'accueil fut « froid » et austère n'avait rien de surprenant en ce lieu; toutefois, Freud ne fut ni mieux ni moins bien servi que les autres intervenants du même jour, et n'eut droit à aucun ostracisme, bien au contraire. Le président de la séance, Heinrich von Bamberger, reconnaît les mérites de Charcot, mais s'avoue « incapable de trouver quoi que ce soit de neuf dans le rapport du Docteur Freud, car tout ce qui a été dit est déjà connu depuis longtemps »⁵⁰. Et c'est très exactement là le problème que Freud est incapable de comprendre. Moritz Rosenthal, Theodor Meynert, Maximilian Leidesdorf, tour à tour, lui rafraîchissent la mémoire sur leurs propres observations et publications regardant l'hystérie masculine, que Freud est censé bien connaître, et parce qu'il a travaillé avec Meynert durant trois années, et l'*été précédent son exposé*. Il devait savoir qu'un cas d'hystérie masculine issu du service de Meynert venait d'être publié sous la responsabilité de celui-ci, en septembre 1886, *un mois avant* son intervention — mais il est vrai qu'à ce moment, l'attention de Sigmund était distraite par sa jeune épouse. Et par bien d'autres sources de dispersion.

Freud est seul fautif en cette affaire banale dont il attribuera la cause à autrui. Si l'on peut, à la rigueur, lui trouver son âge comme circonstance atténuante au moment de l'incident, bien qu'il ait déjà trente ans et qu'on le considère précoce et doué, il la perd quand il rédige à soixante-huit ans, en 1924, son autobiographie. Car, pour bien appuyer son trait, il y ajoute l'ingratitude et la déloyauté, et ce sont des euphémismes.

Heinrich von Bamberger — présenté par Freud comme un de ces réactionnaires attardés qui se sont offusqués de son exposé novateur — le soutenait suffisamment pour avoir été parmi ceux qui lui accordèrent une préférence lors de l'octroi de sa bourse et de son stage à Paris. Meynert avait «chaleureusement» ouvert à Freud les portes de son laboratoire de neuropathologie, et poussé à plusieurs reprises pour qu'il devienne médecin attaché des hôpitaux. Puis, avec Brücke et Nothnagel, Meynert l'avait proposé à la nomination au *Privatdozent* en juillet 1885, ce que le ministère entérina en septembre, malgré tout.

Les raisons qui firent de Theodor Meynert la bête noire de Sigmund Freud sont mal connues, parce qu'elles sont affectives, demeurent secrètes, et parce que le seul point de vue offert au public est celui de Freud⁵¹. Freud admirait encore son maître Meynert au moment des événements. Meynert l'attaquera, il est vrai, mais plus tard, en raison de son caractère dogmatique, catégorique, et non scientifique⁵². Theodor Meynert décrira alors chez Freud des défauts que sa propre réputation lui attribuait aussi⁵³, ayant débusqué les travers du personnage que la majorité des polémiques ultérieures (avec Breuer, Fliess, Bleuler, Adler, Jung, Fritz Wittels, pour ne citer que les plus importants) confirmeront par le même diagnostic. Sigmund Freud ne pardonnera jamais à qui que ce soit, *a fortiori* à l'un de ses mentors, de l'avoir démasqué avec une telle acuité.

En 1925, la personne de Meynert sera dépréciée de façon doublement rétroactive, en l'affirmant hostile à son égard d'emblée, *bien avant* la rencontre humiliante d'octobre 1886, et en dépit du fait que leur véritable brouille eut lieu trois ans plus tard, en 1889. Ainsi, écrira-t-il, quand Meynert, quelques années avant la fâcheuse réunion, l'avait honoré en lui promettant de lui céder sa chaire d'anatomie cérébrale, Freud avait déjà eu la puce à l'oreille, n'est-ce pas. Il avait «déjà deviné que cet homme génial n'était pas du tout favorablement disposé à mon égard»⁵⁴. Donc, il aurait refusé cette chaire, pour autant qu'elle lui ait été réellement promise. Freud lui avait aussi fait mordre la poussière en 1900 dans une autre vengeance posthume en affirmant que Meynert, *in articulo mortis*, lui aurait confessé avoir caché toute sa vie qu'il était lui-même atteint d'un des plus beaux cas de l'hystérie masculine classique qu'il

avait toujours niée. (Il est tout à fait clair que Meynert acceptait, comme les autres spécialistes, l'hystérie masculine classique.) Selon son propre aveu, continue Freud, Meynert «avait l'habitude de se griser au chloroforme» qui lui avait valu «un séjour en maison de santé». Et la confession ne manqua pas de susciter son «grand étonnement»⁵⁵.

Le cher biographe officiel du père de la psychanalyse finira le travail en 1953, avec une poignée de clous. Il nous révèle en effet que Theodor Meynert était un ivrogne. Jones ne cite pas la source de cette affirmation, mais puisqu'il ne rencontra pas Meynert, on peut présumer que ce jugement lui fut donné par Freud. Et, rajoute-t-il, «l'ivrognerie, nous le savons, se trouve souvent associée à la jalousie, à la méfiance et à l'hostilité. Dès lors, et jusqu'à la fin de sa vie, Meynert, qui mourut en 1892, eut quelques peines à garder la maîtrise de soi-même»⁵⁶. Du coup, Ernest Jones en oublie l'intoxication cocaïnique de son maître à l'époque.

Theodor Meynert reste donc pour la postérité, grâce aux fondateurs de la psychanalyse, un double toxicomane, abruti par les vapeurs d'alcool et de chloroforme, menteur sa vie durant, et qui, par son opportune hystérie, montre à quel point le monde médical fut malveillant et de mauvaise foi à l'égard de Freud dès 1886. Le compte est-il réglé? Pas tout à fait.

Freud prétend, dans un même paragraphe sur les suites de l'affaire de 1886, d'abord qu'«on» (Meynert évidemment) lui ferma le laboratoire d'anatomie cérébrale, ensuite qu'il n'eut pas de local pour assurer ses cours pendant plusieurs semestres, qu'il se retira de la vie académique et associative, et enfin, que «cela fait une éternité que je n'ai pas mis les pieds à la "société des médecins"»⁵⁷. Telles seraient les vérités officielles, propagées par lui, puis par ses adeptes qui ressassent «inlassablement les mêmes erreurs, lesquelles, à force d'être répétées sans autre examen, ont acquis une trompeuse apparence de vérité»⁵⁸. Car tout cela est faux. Ses fidèles ne peuvent l'ignorer puisque tout est vérifiable sans effort. Mais à la vérité factuelle, les psychanalystes préférèrent la vérité narrative. Malgré la mise en évidence d'une contrefaçon de l'histoire, l'hagiographie par ses plus dignes représentants la reproduit à l'infini. Peter Gay, par exemple, dévalue consciencieusement les auteurs iconoclastes sous des prétextes futiles qui sont autant d'insultes à l'intelligence du lecteur, alors qu'il intègre dans sa trame leurs informations quand elles lui conviennent. Ernest Jones est ainsi pour Gay un «disciple nullement servile» et «extrêmement bien informé», toutefois il faut lui reprocher «sa malveillance à l'égard des autres disciples de Freud» et «apparemment une jalousie invincible»⁵⁹. Et puis, Peter Gay fait

soudain sur cette aventure le silence complet, renvoyant à nouveau servilement à la biographie de Freud par Jones, bien qu'il ait rappelé qu'elle est inexacte sur de nombreux points, tout en oubliant que son prédécesseur, auquel il ne renvoie pas en l'occurrence sur cette appréciation, avait déjà pris quelques distances avec la fable⁶⁰.

Au moment de son exposé controversé d'octobre 1886, Freud n'était pas encore membre de la *Kaiserliche Gesellschaft der Ärzte zu Wien*. Il proposa lui-même sa candidature à ses mentors après la séance, le 16 février 1887, et fut inscrit définitivement le 18 mars suivant. Personne ne lui fit grief de ses attitudes. Pendant des années, il participera aux sessions, payera régulièrement ses cotisations, offrira à la société des spécimens de ses livres, et puis, membre d'honneur à partir de 1931, il ne quittera en fait la « société des médecins » qu'en 1938 à son départ de Vienne. Il est clair qu'en août et septembre 1924, au moment où il rédige sa « *Selbstdarstellung* », il y est encore et écrit pourtant qu'il l'a abandonnée presque quarante ans plus tôt ! Néanmoins, « il n'était pas homme à esquiver la proclamation de la vérité, aussi impopulaire fut-elle »⁶¹.

Bref, comme disaient nos grand-mères, « tout ça, c'est des menteries » !

Mais ce n'est pas fini.

À l'automne de cette année-là, Sigmund Freud donna en réalité des cours dans ces locaux prétendument fermés pour lui seul, et ses auditeurs furent nombreux⁶². Ses enseignements à l'université se poursuivirent deux fois par semaine jusqu'en 1917 — auxquels assistèrent ses apôtres fervents, y compris sa fille Anna et Max Schur. D'ailleurs, les fameuses *Conférences d'introduction à la Psychanalyse* firent partie des dernières leçons d'avant-guerre, et leur publication est généralement matérialisée à quelques centimètres de son autobiographie sur les rayonnages de librairie. Et on le retrouve encore enseignant, entouré d'admirateurs fanatiques, à l'institut de psychiatrie de l'hôpital général de Vienne en 1923, jusqu'à la veille de sa première opération de la mâchoire⁶³.

« Je n'ai jamais abandonné mes activités professorales, mais j'ai sagement continué à enseigner pendant trente-deux ans et n'ai mis fin à mes conférences libres qu'en 1918 », écrit-il au pasteur Pfister le 9 juin 1924. Mais alors, est-ce bien le même Herr Professor Sigmund Freud qui affirme quelques semaines plus tard, dans son autobiographie rédigée durant l'été 1924, « je me retirais de la vie universitaire » dans les suites de l'affaire de 1886 ? Dans le texte, il s'agit bien de son activité académique à l'université. Même Ernest Jones est obligé de s'arrêter sur cette extravagance de Freud⁶⁴.

Est-ce bien le même personnage qui affirme à Sandor Ferenczi : « La vérité est pour moi le but ultime de la science », puis à Albert Einstein : « Je ne compte plus parmi mes mérites de dire toujours la vérité ; c'est devenu mon métier » ?⁶⁵

ENVIES ET GRATITUDE

Non seulement il ne se retira pas de la vie académique, mais de surcroît, il en convoita tous les honneurs, fut ulcéré de n'avoir sa promotion au rang de *Professor Extraordinarius* qu'en 1902 et non dès sa première candidature en 1897, et, toujours à sa demande, obtint enfin le titre de *Professor Ordinarius* en octobre 1919⁶⁶.

« J'ai un grand talent pour me plaindre », dit-il⁶⁷, avouant aussi sa « soif de martyre »⁶⁸. Il a une propension punitive et d'expiation, estime Peter Gay⁶⁹, et « comme d'habitude, il gémit un tout petit peu plus que nécessaire »⁷⁰.

Mais il a surtout un tempérament sensitif qui l'entoure de malveillances, le persuade des perceptions, inexactes, de rejets réitérés, et d'un ostracisme perpétuel. Quand le clan de Melanie Klein attaquera son pur produit charnel, Anna Freud, il se demandera si ces agressions infâmes n'étaient pas, en réalité, dirigées contre lui-même⁷¹. À l'occasion de son fiasco du 15 octobre 1886, « les grandes autorités avaient rejeté mes nouveautés », alors « je me trouvai rejeté dans l'opposition », écrit-il⁷², bien qu'il témoigna manifestement lors de la réunion de son ignorance des problèmes, qu'il attribuera aux grandes autorités, lesquelles, après la séance, l'accepteront charitablement dans leur Société Impériale, malgré ses impardonnables bévues.

Mais de quelle opposition s'agit-il ? Où est donc l'ostracisme ? Est-ce le « splendide isolement » qu'il s'est imposé à lui-même suivant les conseils de son ami Wilhelm Fliess, et dont il aura, s'y étant installé complaisamment, toutes les raisons de se réjouir ?⁷³

Les mêmes plaintes se reproduiront dix ans plus tard — dans les suites de la conférence cruciale du 21 avril 1896 sur l'étiologie de l'hystérie — lors d'une série d'événements d'une toute autre envergure, et qui joueront un rôle clé dans l'histoire de la psychanalyse : là encore, il aurait été victime d'un « accueil glacial », de l'incompréhension des ânes arrogants⁷⁴, là encore, il prétendit se retirer d'une *Société de Neurologie et de Psychiatrie* réfractaire à son invention révolutionnaire, là encore, on l'y retrouve malgré tout, assidu des années durant aux prestations de ses

collègues ignorants⁷⁵. Freud dira pis que pendre du Baron (*Freiherr*) von Krafft-Ebing qui avait entendu clairement le 21 avril 1896 un conte de fées («Ein Wissenschaftliches Märchen»), quand Freud lui-même n'avait sobrement prévu qu'un *Conte de Noël*, mais c'est là, comme disait Rudyard Kipling, une autre histoire, prochaine et autrement plus grave.

Pourtant, un document manuscrit de von Krafft-Ebing daté du 10 mai 1897, et signé par cinq autorités magistrales de la Faculté pour appuyer la candidature de Sigmund Freud au titre de *Professor Extraordinarius*, confirme l'indulgence et la tolérance du pouvoir médical de l'époque à l'égard d'originaux comme lui : «la nouveauté de ces recherches et la difficulté de leur vérification n'autorisent pas de jugement sur leur importance dans l'immédiat. Il est possible que Freud surévalue et généralise exagérément ses découvertes. Quoiqu'il en soit, ses travaux en ce domaine sont la manifestation d'un talent inhabituel et d'une capacité à conduire des investigations scientifiques dans de nouvelles directions»⁷⁶. Lors de la réunion officielle du *Professorenkollegium*, qui eut lieu le 12 juin 1897, sa candidature fut acceptée à 22 voix pour, et 10 contre⁷⁷. Le décorum était un conservatisme autoritaire et ritualisé, le fond un libéralisme charitable et progressiste. Nous avons inversé tout cela aujourd'hui.

L'élévation au rang de *Professor* fut une éclatante victoire. Freud l'annonça quelques jours plus tard à Wilhelm Fliess comme la reconnaissance universelle de son infaillibilité, et puis comme une bonne leçon pour tous ses détracteurs. Sa Majesté l'Empereur François-Joseph Soimême est confondue par la vérité de la théorie de la sexualité; la certitude aveuglante de la signification des rêves pétrifie le Conseil des Ministres; la nécessité du traitement psychanalytique de l'hystérie est validée par un vote démocratique des deux tiers du parlement... C'est la renommée, l'approbation du peuple lui est acquise, les envois de fleurs pleuvent, et, rajoute Freud pour finir, «les admirateurs intimidés me saluent de loin dans les rues»⁷⁸. Cette lettre se trouve être la dernière de l'édition française. Une carte postale du 10 septembre 1902 la suit qui signe l'apothéose : «Amitiés du point culminant de mon voyage».

L'explication d'un tel délai — de janvier 1897, quand Nothnagel et Krafft-Ebing le proposèrent à la promotion, jusqu'à la signature de l'Empereur le 5 mars 1902 — lui paraît relever des méchantes pressions exercées pendant cinq ans contre lui au plus haut niveau des responsabilités ministérielles. Finalement, une patiente, la Baronne Marie von Ferstel, femme de diplomate, aurait pris l'initiative d'offrir un tableau de valeur

à son Excellence, le ministre de l'éducation Wilhelm *Freiherr* von Hartel. Car c'est ainsi que les affaires marchent : «J'ai appris que notre vieux monde est régi par l'Autorité, comme le nouveau par le Dollar. J'ai fait mes premières courbettes devant l'Autorité et puis donc en espérer une récompense»⁷⁹.

En fait, le tableau en question, d'Arnold Böcklin, était resté chez ses propriétaires.

Une autre bonne raison invoquée par Freud aux embûches dressées sur son chemin vers la célébrité mondiale est l'antisémitisme endémique.

Depuis que Sigmund Freud a évoqué les sources de l'opposition à la psychanalyse, conçues comme une pathologie mentale, et surtout dans un célèbre article rédigé en septembre 1924⁸⁰ immédiatement dans la foulée de sa mensongère *Selbstdarstellung*, les historiens se sont penchés, mais surtout après la seconde guerre mondiale, sur la question de savoir si, comme il l'écrivait lui-même, sa «qualité de Juif (...) n'a pas été pour une part dans l'antipathie générale contre la psychanalyse»⁸¹, et ces problèmes sont abondamment documentés.

Pour ceux qui nous occupent précisément, une réception antisémite de son allocution du mois d'octobre 1886 est difficile à admettre : trois de ses quatre contradicteurs (von Bamberger, Rosenthal, Meynert, Leidesdorf) étaient juifs eux-mêmes. En 1888, Freud voulut démissionner de la «société des médecins» car cette «honorable Chrétienté est très indécente» : elle voulait en effet inciter ses membres à souscrire pour la revue *Wiener klinische Wochenschrift*, laquelle devait soi-disant soutenir les vues élevées, chrétiennes et purifiées, d'un cortège de pontifes ayant «depuis longtemps oublié le sens du mot travail»⁸². Le bureau éditorial de ce journal, dirigé par Heinrich von Bamberger, était en réalité composé de nombreux Juifs, y compris Ernst Fleischl von Marxow, l'ami de Freud, et n'avait pas beaucoup d'honorables Chrétiens «très indécents» à sa disposition⁸³. Freud était en fait très susceptible sur ces questions.

D'autre part, une persécution antisémite retardant sa nomination comme *Professor Extraordinarius* est également improbable dans son cas particulier à ce moment-là. L'Empereur avait la réputation méritée d'être le protecteur des Juifs, qui venaient s'établir à Vienne depuis 1860, et surtout depuis la loi d'émancipation de 1867 accordant liberté de logement, de circulation, et l'égalité des droits. François-Joseph refusera quatre fois la nomination du maire élu de Vienne, le social chrétien Karl Lueger, du fait de la réputation antisémite de celui-ci. L'Empereur

ne pouvait supporter les querelles antisémites et exprimait son mécontentement, au point de quitter avec un ostentatoire fracas sa loge impériale du théâtre lorsque des spectateurs osèrent scander des slogans hostiles aux Juifs. Le ministre responsable des affaires universitaires, Son Excellence l'incorruptible Wilhelm *Freiherr* von Hartel, avait condamné l'antisémitisme devant le parlement, et puis était attaqué à cause de son zèle prosémite car *soixante-dix pour cent* des candidats gratifiés ces années-là par la *Dozentur* et promus à des postes élevés de l'enseignement étaient juifs, ce qu'on considérait comme une injustice eu égard à la démographie. Car, selon David Klein, on dénombrait à Vienne, un an avant la naissance de Freud, environ 6.000 Juifs, soit 1 % de la population de la capitale, puis, en 1900, 147.000, soit un peu moins de 9 %. À la fin du XIX^e siècle, 1,5 % de la population de tout l'empire Austro-Hongrois et moins de neuf pour cent des Viennois étaient juifs⁸⁴.

On peut se résoudre à affirmer, avec Elisabeth Roudinesco, que le prosémite est aussi antisémite, car « dans les deux cas de figure se cache un discours antisémite. Il est avoué et évident dans l'attitude dénigrante, il est voilé et refoulé dans le comportement philosémite. Décrier l'esprit juif ou l'inférioriser, cela revient au même que de l'étiqueter supérieur »⁸⁵. Quoi que vous fassiez, vous êtes antisémite. En poursuivant ce raisonnement, si Freud avait été honoré plus tôt, il aurait dû ce privilège à l'antisémitisme, s'il l'obtint si tard c'est encore à cause de l'antisémitisme, la « métaphore de tous les racismes »⁸⁶. L'antisémitisme est donc responsable du fait qu'à la fin du XIX^e siècle, à Vienne, plus de la moitié des médecins et des avocats étaient juifs, et que la plupart des banques et la quasi totalité de la presse étaient contrôlées par des Juifs⁸⁷.

En fait, ils « furent de plus en plus nombreux à parvenir à des fonctions de maître de conférences et de professeur dans les facultés profanes de l'Université, de médecins-chefs dans les hôpitaux, ainsi qu'à des postes de hauts et de très hauts fonctionnaires »⁸⁸ car, « dans l'élite intellectuelle, les attitudes antisémites ne jouaient pour ainsi dire aucun rôle »⁸⁹. Les autorités s'obligeaient à assurer un relatif équilibre dans la promotion et la circulation des compétences, et Freud ne fut certainement pas le seul déçu dans ces nominations : d'honorables Chrétiens furent négligés aussi.

Bien sûr, au printemps 1933, après l'accession d'Hitler au pouvoir, Sigmund Freud n'aura guère de raison de changer son jugement « en ce qui concerne la nature humaine, spécialement l'aryano-chrétienne »⁹⁰. Mais, en 1936, à Vienne, deux ans avant l'*Anschluss* nazi, dans des

conditions adverses bien troublées, 62 % des avocats et 47 % des médecins étaient juifs⁹¹.

Le baron (*Freiherr*) Richard von Krafft-Ebing mourut en 1902, année de la première nomination. Julius Wagner von Jauregg avait pris en 1899 sa succession à la direction de la clinique psychiatrique de l'hôpital général de Vienne au moment où Freud finissait la rédaction de la *Traumdeutung*.

Von Jauregg avait fait une partie de ses études avec son collègue Freud, qu'il tutoyait. Il était certes opposé à la psychanalyse, mais non à la personne de Freud, lequel était informé de l'état d'esprit de son collègue, d'abord par un disciple, l'analyste Viktor Tausk, qui appartenait à l'équipe médicale de von Jauregg depuis 1912, ensuite par Helene Deutsch, qui y figurait également et lui faisait des confidences sur le divan, 19 Berggasse depuis la fin 1918⁹².

En 1919, l'autorité universitaire de Wagner-Jauregg lui permet d'épauler son ancien camarade. Élevé au rang de Chevalier (*Ritter*), Conseiller à la Cour, il rédigea à cet effet une lettre le recommandant pour le titre convoité de *Professor Ordinarius* qui, cette fois, honora Sigmund Freud aussitôt⁹³.

Au début de l'année suivante, pourtant, Freud rédige à son tour un étrange rapport d'expert à la demande d'une commission d'enquête parlementaire du fait de plaintes de malades déçus pendant la guerre par des neuropsychiatres, et en particulier contre le *Prof.* von Jauregg. Découvert dans les Archives Militaires de Vienne, le texte, avec les débats, ne fut accessible qu'en 1956⁹⁴. Dans une rhétorique sophistiquée, qui semble défendre Wagner-Jauregg, en fait, l'expert y oppose les « succès extrêmement favorables dans des cas graves de névrose de guerre grâce à la méthode psychothérapique indiquée par moi » à « l'échec définitif de la thérapie électrique des névroses de guerre » utilisée par le précédent⁹⁵.

Lors des audiences qui eurent lieu quelques mois plus tard, Freud s'est conduit d'une manière déshonorante et hostile sans raison valable contre son protecteur qu'il chargea et accabla, transformant les auditions en joutes oratoires féroces et insultantes. Wagner-Jauregg est pour lui un *médiocre psychologue*, il incline à voir des simulateurs partout, il s'est trompé car il n'a pas utilisé *La* méthode psychanalytique dont les effets sont *extraordinaires*, et s'il avait été capable de le faire, ces plaintes n'auraient jamais eu lieu, etc.

Von Jauregg, catholique, a le même âge que Freud à un an près mais, seul des deux à être psychiatre, il s'était porté volontaire pour servir pendant toute la durée du conflit mondial, sans grade, ni uniforme, ni solde. Il avait soigné un nombre considérable de névrosés de guerre et de simulateurs, et pouvait objectivement se prévaloir d'une expérience que le psychanalyste de ville n'avait pas. Dès lors, un autre expert, Raimann, fut contraint de sortir de son rôle, et d'observer qu'il fallait quand même à Freud «un certain courage pour délivrer un rapport d'expertise sur ces sujets en ne sachant rien à leur propos» puisqu'il n'avait pas ces patients dans sa clientèle. Raimann rajouta que les disciples de Freud avaient dû admettre, dans un congrès en 1918, que sa méthode est inapplicable à ces cas, et que si la psychanalyse était aussi performante entre ses mains, on devait regretter que son inventeur n'ait pas jugé utile de venir lui-même placer ses brillantes compétences au service des malheureux sur les champs de bataille. Enfin, l'expert Fuchs rappela que tous les névrosés de guerre adressés par lui-même ou des collègues à des psychanalystes ont été des échecs de la psychanalyse⁹⁶.

Julius von Jauregg fut lavé des accusations qui pesaient sur lui, mais on peut présumer que la contribution de son poulain aux débats ne lui fut pas d'un grand secours.

Wagner von Jauregg est à ce jour le seul psychiatre à avoir reçu le prix Nobel de Médecine, en 1927, pour des travaux sur le traitement de la syphilis (malaria-thérapie). En 1924, peu rancunier — alors qu'on le dit de caractère ombrageux et infatué lui aussi —, il avait amicalement accueilli Anna Freud, institutrice sans diplôme de fin d'études secondaires et qui n'était pas étudiante en médecine, pour un stage dans son service de l'hôpital de Vienne. Dans ses souvenirs publiés après sa mort, en 1940, von Jauregg estima que Freud avait choisi l'enquête de 1920 comme une occasion de déverser toute sa haine contre lui⁹⁷. Mais d'où venait cette agressivité? Von Jauregg, qui n'attendait certes pas de Freud qu'il lui fit dans ces graves circonstances l'honneur de sa gratitude, mais simplement de son honnêteté, n'eut droit ni à l'une ni à l'autre.

Malgré l'originalité du *conquistador* et son agressivité à leur égard, les deux tiers des responsables de la Faculté Impériale de Médecine — à commencer par *Herren Prof. Nothnagel, Prof. Richard Freiherr von Krafft-Ebing*, puis *Prof. Julius Wagner Ritter von Jauregg*, les plus hautes sommités de la hiérarchie médicale du moment à Vienne — ont vivement soutenu *Prof. Sigmund Freud* sans défaillir du début jusqu'à la fin, ce qui n'est pas un moindre paradoxe. Ce n'est ni l'Homme Freud, ni son appartenance religieuse, qui était en jeu. C'était, comme d'habitude,

non pas *ce qu'il était*, mais *ce qu'il avait fait* qui fut responsable du délai dans l'attribution du titre de Professeur. Son prosélytisme en faveur de la cocaïne (même s'il l'avait supprimée en 1897 de son épreuve de titre, la publication était faite depuis plus de dix ans et les autorités étaient nécessairement informées), son soutien fanatique des idées de Charcot *contre* les spécialistes reconnus de son temps en 1886, ses vues très contestées en avril 1896 sur l'étiologie de l'hystérie (extravagantes, soutenues sans preuve et qu'il *répudia d'ailleurs lui-même* un an et demi plus tard), son ingratitude, son arrogance et son aveuglement, tout cela en fait l'avait desservi en haut lieu. Trop c'est trop.

Sigmund Freud a toujours eu de bonnes raisons extérieures à sa personne pour justifier ses échecs, ses erreurs et ses fautes, les prétendus retards dans la progression de sa carrière et à la propagation de Sa Vérité Psychanalytique Définitive à travers le monde. Comme les enfants frustrés, il procède par attribution externe, pour se purifier d'une offense faite en réalité par lui à autrui. D'abord, il geint; il est, comme il le disait dans l'affaire Eckstein, «misérable comme un chien». Ensuite, il est entouré de persécuteurs. Enfin, il ment pour s'extraire des responsabilités. Mais il est tel un chasseur hagard qui, le fusil fumant, vient de se tirer une balle dans le pied et cherche furieusement autour de lui d'où a bien pu venir ce sale coup.

NOTES

¹ *Die endliche und die unendliche Analyse* : 239.

² *Lettre à Fliess*, 1/2/1900 (éliminée, elle ne se trouve que dans l'édition complète de Masson). Dans cette lettre, Freud se plaint de ne pas être reconnu à Vienne, mais son narcissisme lui signifie aussitôt que sa grandeur apparaîtra plus tard au grand jour.

³ *Lettre à Martha*, 9/9/1883, citée par Ernest Jones, vol. 1 : 214-215.

⁴ Freud (1877), *Beobachtungen über Gestalten und feineren Bau der als Hoden beschriebenen Lappenorgane des Aals*.

⁵ Ernest Jones, vol. 1 : 60.

⁶ Freud (1879), *Notiz über eine Methode zur anatomischen Präparation des Nervensystems*. Alfred Nobel, stabilisant la nitroglycérine, avait inventé la dynamite en 1867.

⁷ Freud (1884), *Die Struktur der Elemente des Nervensystem* (texte établi en 1882).

⁸ Solms (1998) : 39-40.

⁹ Freud (1891), *Zur Auffassung der Aphasien. Eine kritische Studie*.

¹⁰ Cf. la *Lettre de Freud à Fliess*, 2/5/1891.

¹¹ Solms (1998) : 40.

¹² Hobson (1988) : 88 (voir aussi Juvet (1992), chap. 7). «Entwurf einer Psychologie» de Freud empruntait son titre à un travail d'exploration physiologique d'Exner, paru en

1892. Sur sa genèse, cf. Ellenberger (1970) : 478 sq.; Pribam & Gill (1976); Sulloway (1979), chap. 4; et Macmillan (1991), chap. 7.

¹³ Freud (1884), *Eine neue Methode zum Studium der Faserungsverläufe im Zentralnervensystem*.

¹⁴ Ernest Jones, vol. 1 : 224.

¹⁵ Freud (1885), *Beitrag zur Kenntnis der Cocawirkung*.

¹⁶ Lettre à Martha, 2/2/1886 (in *Correspondance 1873-1939*, et in Byck (1975) : 162).

¹⁷ Cf. Ellenberger (1970) : 452.

¹⁸ Lettre à Fliess, 9/2/1898.

¹⁹ Lettre à Fliess, 8/5/1901.

²⁰ Lettre à Binswanger, 10/9/1911. En fait, il s'agit de «troubler le sommeil du monde», expression empruntée à Hebbel («Gygès et son anneau», 1854) et remplacée en 1914 (*Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung* : 89).

²¹ Lettre à Martha, 13/5/1886 (in *Correspondance 1873-1939* : 229-230, et Gay, vol. 1 : 117).

²² Lettre à Fliess, 31/10/1895.

²³ Wortis (1954), *Psychoanalyse à Vienne, 1934. Notes sur mon analyse avec Freud* : 107 (séance du 10/12/1934).

²⁴ Lettre à Fliess, 20/10/1895.

²⁵ Lettre à Fliess, 3/12/1895.

²⁶ Cf. Bakan (1958); Marthe Robert (1974); Klein (1981); Rice, Emmanuel (1990); Farrell, John (1996), *Freud's paranoid quest*. Le Joseph de la Bible est dans la Genèse, 41 : 11-12.

²⁷ Lettre à Binswanger, 13/6/1909.

²⁸ Cf. Ellenberger (1970) : 430 sq.

²⁹ Ernest Jones, vol. 1 : 170. Sur cette période d'indigence, voir les chap. 7 à 9 (vol. 1) du même auteur.

³⁰ Lettre à Fliess, 29/8/1888.

³¹ Lettre à Fliess, 2/4/1896.

³² Freud (1886), *Über die Beziehung des Strickkörpers zum Hinterstrang und Hinterstrangkern nebst Bemerkungen über zwei Felder der Oblongata* (en coll. avec L. Darkshevitch). Cf. Rice, James (1993) : 26-31.

³³ Ellenberger (1970) : 98 et 435 sq.; Macmillan (1991) : 49 sq. et chap. 2; et Kerr (1994) : 26 sq.

³⁴ Cf. Freud (1890), *Psychische Behandlung (Seelenbehandlung)*.

³⁵ Cité par Wittels (1924), *Freud et la femme enfant* : 204.

³⁶ Cf. Lettres à Martha, 20/1 et 2/2/1886 (in *Correspondance 1873-1939*, et in Byck (1975) : 158, 162).

³⁷ Lettre de Charcot à Freud, 30/6/1892 (citée par Masson, *Complete Letters Freud-Fliess* : 20n), à comparer avec la fin du chap. 7 de Freud (1901), *Zur Psychopathologie des Alltagslebens*, où il prétend le contraire.

³⁸ Webster (1995) : 100.

³⁹ *Selbstdarstellung*, 1925 (*Freud présenté par lui-même* : 21).

⁴⁰ Bernfeld (1953) : 290.

⁴¹ Hirschmüller (1998), *Inapte à être psychiatre ?* : 53.

⁴² Jean-Martin Charcot, «A propos de six cas d'hystérie masculine, leçons sur les maladies du système nerveux 1885» (in Charcot, *L'Hystérie*, textes choisis, 1971 : 155 sq.). Sur ces questions, voir Ellenberger (1968); Ellenberger (1970) : 437-442; Corraze (1983).

⁴³ *Minutes de la Soc. Psychan. de Vienne*, séance du 11/11/1908 (Nunberg & Federn (Eds), vol. 2 : 50 et 50n).

⁴⁴ Charcot, *Leçons du mardi* (in op. cit., Charcot, *L'Hystérie* : 191 sq.).

⁴⁵ Freud (1925), *Selbstdarstellung* (*Sigmund Freud présenté par lui-même* : 26). Le cas en question est : Freud (1886), *Beobachtung einer hochgradigen Hemianästhesie bei einem hysterischen Manne*.

⁴⁶ Freud (1925), *Selbstdarstellung* : 26.

⁴⁷ Ellenberger (1968) : 220.

⁴⁸ (1925), *Sigmund Freud présenté par lui-même* : 27.

⁴⁹ (1925), *Selbstdarstellung*, rédigée en 1924 (*Sigmund Freud présenté par lui-même* : 26-27). Pour être édifié, il faut comparer terme à terme ce que Freud affirme et l'information historique sérieuse de Ellenberger (1968) : 207-225; Ellenberger (1970) : 437-442; et Sulloway (1979) : 36-42.

⁵⁰ Sulloway (1979) : 39 (selon les minutes des débats).

⁵¹ Des informations importantes sur leurs relations sont encore consignées dans le fond des documents Siegfried Bernfeld à la Bibliothèque du Congrès à Washington (Masson, *Complete Letters Freud-Fliess* : 32 n4), avec une partie des dossiers personnels des malades vus par Freud quand il était l'assistant de Meynert (une autre partie se trouve à l'Institut Psychanalytique de Chicago, cf. Hirschmüller (1998)).

⁵² Ellenberger (1970) : 442.

⁵³ Sulloway (1979) : 45 et 45n1.

⁵⁴ (1925), *Sigmund Freud présenté par lui-même* : 20.

⁵⁵ (1900), *L'interprétation des rêves* : 372 (et *SE 5 : 438; italiques de Freud). Sulloway (1979) : 45, avait attiré l'attention sur cette perfidie.

⁵⁶ Jones, vol. 1 : 263.

⁵⁷ (1925), *Sigmund Freud présenté par lui-même* : 27.

⁵⁸ Ellenberger (1968) : 225.

⁵⁹ Gay, vol. 1 : 623.

⁶⁰ Gay (1988), vol. 1 : 117. Cf. Jones, vol. 1 : 253-256.

⁶¹ Jones, vol. 3 : 438.

⁶² Jones, vol. 1 : 259.

⁶³ Wittels, *Freud et la femme enfant* : 33.

⁶⁴ Jones, vol. 1 : 256.

⁶⁵ Lettre à Ferenczi, 10/1/1910. Lettre à Einstein, 8/12/1932.

⁶⁶ Prof. *Extraordinarius* (professeur sans chaire) était un droit, et non une obligation, d'enseigner un programme libre; Prof. *Ordinarius* (i.e. attitré) était le grade le plus élevé, avec charge d'enseignement obligée, mais sans rémunération, qui permit surtout à Freud d'augmenter substantiellement ses honoraires de consultation privée. Sur les circonstances très controversées de ces distinctions, cf. Ellenberger (1970) : 452 sq.; Sulloway (1979) : 464 sq.; et Webster (1995) : 279-280.

⁶⁷ Cité par Ernest Jones, vol. 1 : 188.

⁶⁸ Lettre à Fliess, 11/3/1902.

⁶⁹ Gay (1988), vol. 1 : 241.

⁷⁰ Gay (1988), vol. 2 : 161.

⁷¹ Gay (1988), vol. 2 : 166. Voir l'excellente analyse de cet aspect essentiel du personnage Freud par John Farrell (1996), *Freud's Paranoid Quest*.

⁷² (1925), *Sigmund Freud présenté par lui-même* : 27.

⁷³ Lettre à Fliess, 16/4/1896. Lettre éliminée de la correspondance officielle, elle précède de cinq jours l'imposture de sa conférence sur l'étiologie de l'hystérie. Sur la fable de l'ostracisme, cf. Ellenberger (1970) : 448 sq.; et Sulloway (1979), chap. 13.

⁷⁴ Lettre à Fliess, 26/4/1896 (éliminée aussi, elle se trouve dans *Complete Letters Freud-Fliess*).

⁷⁵ Note de Masson in *Complete Letters Freud-Fliess*, 1985 : 184n.

⁷⁶ Archives officielles dénichées par Gicklhorn & Gicklhorn en 1960 et citées par Sulloway (1979) : 466 (italiques miennes). Cf. aussi Masson, *Complete Letters Freud-Fliess* : 228 n3, et 231 n3.

⁷⁷ *Complete Letters Freud-Fliess* : 231 n3.

⁷⁸ *Lettre à Fliess*, 11/3/1902.

⁷⁹ *Lettre à Fliess*, 11/3/1902.

⁸⁰ Freud (1925), *Die Widerstände gegen die Psychoanalyse*.

⁸¹ *Ibid.*, Freud (1925), *Résistances à la psychanalyse* : 133.

⁸² Pour ces dernières citations : *Lettre à Fliess*, 4/2/1888 (caviardée, en particulier de ces propos).

⁸³ Cf. note de Masson, *Complete Letters Freud-Fliess* : 20 n3. Au printemps 1898, Freud démissionnera d'une autre revue, *Wiener klinische Rundschau*, qui osa critiquer le travail de son ami Fliess.

⁸⁴ Klein (1981), *Jewish origins of the Psychoanalytic Movement*.

⁸⁵ Roudinesco (1994), vol. 1 : 139.

⁸⁶ Sic, Roudinesco (1994), vol. 1 : 139.

⁸⁷ Roazen (1975) : 28; et Forrester (1994) : 177.

⁸⁸ Hirschmüller (1978) : 27.

⁸⁹ Hirschmüller (1978) : 49.

⁹⁰ *Lettre au pasteur Pfister*, 28/5/1933. Cf. également Freud (1939), *Kürzeste Chronik* : 152.

⁹¹ Selon le recensement de Steven Beller (1990), *Vienna and the Jews 1867-1938*, Cambridge UP, p. 37, cité par Richard Pollak, (1997) : 41. Cf. sur la psychanalyse et l'antisémitisme : Ellenberger (1970) : 422 sq., 452 sq., 463 sq.; Hirschmüller (1978) : 26-29; Sulloway (1979) : 465; Klein (1981); Forrester (1994); Webster (1995) : 279-280; et Oxaal, Pollak & Botz (Eds, 1987), *Jews, Antisemitism and Culture in Vienna*.

⁹² Cf. Roazen (1975) : 460.

⁹³ Annotation de Molnar in Freud (1939), *Kürzeste Chronik* : 216.

⁹⁴ (1920), *Gutachten über elektrische Behandlung der Kriegsneurotiker*. Le texte a paru en anglais en 1956, en allemand en 1972, et en français en 1984.

⁹⁵ *Ibid.*, (1920), *Rapport d'expert sur le traitement électrique des névrosés de guerre* : 253.

⁹⁶ Sur cette affaire, cf. l'irremplaçable Ellenberger (1970) : 837-839. La présentation de Jones, vol. 3 : 24-27, est hostile à Von Jauregg, incomplète et sans scrupule.

⁹⁷ Ellenberger (1970) : 839.

Chapitre 10

Léonard et les drôles d'oiseaux

« Les enfants non allaités par leurs mères risquent mille fois plus que les autres de devenir homosexuels. »

Ayatollah Montazeri, Homélie de Téhéran, mars 1985.

« Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci » est un pur joyau¹. Un mot, un seul, délibérément inventé et non pas traduit par son auteur, y sert de clef de voûte à une fantasmagorie de cent cinquante pages jaillissant à gros bouillons du royaume des morts.

Le « Léonard » est une de ces nombreuses pièces d'analyse forgées *post mortem*, et *sine materia*, dont Sigmund Freud a l'habitude. On considère ces « pathographies »² pédagogiques comme des archétypes justifiant les prétentions du freudisme à être une science qui, par sa méthode unique, découvre ce qu'aucun procédé concurrent ne pourrait donner. Sa psychothérapie, irréductible à aucune autre, supplanterait déjà tout ce que la psychiatrie a pu générer avant elle. Mais cela ne lui suffit pas, et ces reconstructions pathographiques prouveraient la supériorité du freudien sur l'archéologue et l'historien.

L'édifice interprétatif se veut une preuve du formidable pouvoir de la technique freudienne d'accéder à la vérité historique — ici l'enfance d'un artiste, là celle d'un patient, ailleurs la préhistoire de l'humanité — à partir d'artefacts lointains obtenus des années, des siècles ou des millénaires plus tard. Et, *Saxa Loquuntur*, elle fait même parler la pierre³. Un mot, un rêve, une association mentale, un symptôme, une œuvre littéraire ou d'art, un vestige archéologique, un mythe érigé en événement authentique ou une légende prise au pied de la lettre, transportent une information cachée sur le passé de l'individu ou de l'espèce, encore emboîtée dans le présent qu'elle gouverne.

La psychanalyse a fabriqué la machine à voyager dans le temps. Non seulement, elle dévoilerait des vérités historiques, ontologiques et paléontologiques inconnues des meilleurs spécialistes, mais aussi la

raison des faits, c'est-à-dire les motifs inconscients de l'homme préhistorique imbriqué dans l'enfant incrusté dans l'adulte. Bonne nouvelle : l'homme préhistorique avait un inconscient, fossile vivant, et réservoir de mythes transmis de génération en génération par l'hérédité des caractères acquis. Seule la psychanalyse des signes actuels d'un immémorial passé peut leur accorder leur *vrai sens*, et aboutir à la compréhension. Elle détient la clé unique, mais universelle, de tous les secrets : l'interprétation lui livre en effet la connaissance ultime de la signification inconsciente, donc l'intelligence des moteurs véritables des phénomènes humains, puisque, selon son postulat, la signification détermine les comportements. Nul n'entre dans la signification s'il n'est psychanalyste (freudien bien sûr, pour un freudien), et nul autre que lui, serait-il jungien, ne peut comprendre que cette signification est toujours sexuelle.

Enfin, elle informe les mécréants des motivations névrotiques des historiens qui ne seraient pas psychanalysés, et leur enseigne la nature profonde des affaires du monde dont ils étaient tenus ignorants depuis l'origine de l'humanité jusqu'à l'invention de la seule *psychologie des profondeurs*, la psychanalyse. A ce titre, le *Léonard* est une leçon, mais d'un auteur qui n'en recevra de personne, car la psychanalyse ne retient pas celle de l'histoire. Et la psychanalyse ne s'applique pas aux psychanalystes.

Quod licet Jovi, non licet Bovi, ce qui est permis aux Dieux ne l'est pas aux Bœufs. D'ailleurs, Carl Jung notait, à propos du merveilleux *Léonard*, «c'est une cruelle jouissance que d'être en avance de Dieu sait combien de décennies sur le bétail à cornes»⁴. De fait, le pouvoir de persuasion de Sigmund Freud force le respect beaucoup plus pour les talents de l'écrivain que pour la sagacité de ses lecteurs.

ABRACADABRA, LE VAUTOUR PASSA...

Sigmund Freud a l'attention attirée par la vie de Léonard de Vinci, en 1906, à la lecture de sa biographie romancée en 1902 par Dimitri Merejkovski⁵. En octobre 1909, après son retour des États-Unis⁶, il réunit quelques documents et, le 1^{er} décembre suivant, offre à la Société Psychanalytique de Vienne le bilan de ses spéculations enchanteuses⁷. Cependant, l'exposé réservé ce mercredi-là aux fidèles comporte, comme nous le verrons, une singularité révélatrice quand on compare l'original à la *vulgate* que nous connaissons. Le modèle officiel, de trame identique mais destiné au public, est ensuite rédigé en quelques semaines au début de l'année 1910 et paraîtra à la fin mai.

Ensuite, l'auteur ajoutera bien des notes, modifiera le vocabulaire, ou bien éclairera le lecteur de nouvelles trouvailles, mais le texte ne subira aucune retouche substantielle malgré plusieurs éditions. Il n'y aura pas de refonte répondant à des objections capitales que Freud connaissait dès les origines de son étude et qui la réduisaient déjà à néant. Bien plus : chaque nouvelle édition va l'enfermer, en augmentant le poids des erreurs initiales par l'adjonction de notes allant toujours dans la même direction.

Nous savons depuis longtemps que le *Léonard*, une des œuvres favorites de Freud, voire «la seule belle chose»⁸ qu'il eût jamais écrite (mais chaque publication importante est son travail préféré, et chaque cas clinique est son meilleur cas), est une mystification. Il a construit une fable destinée à améliorer la pénétration sociale des précédentes illusions — principalement les cas du *Petit Hans* et de *Rattenmann* publiés quelques mois plus tôt — et elles-mêmes des montages de séduction narrative devant faire croire que la théorie psychanalytique pouvait recevoir des preuves thérapeutiques. Il fallait également verrouiller les vaines disputes, comme celle qui venait d'avoir lieu avec Albert Moll, et les rendre impossibles.

Peter Gay fait remarquer à propos qu'il «voyait dans son travail quelque chose comme une opération de reconnaissance en vue de l'invasion massive du domaine culturel, invasion qu'il préparait, les armes psychanalytiques à la main»⁹. Cette année-là, l'Association Psychanalytique Internationale (IPA) fut fondée au congrès de Nuremberg. Mais, initialement, l'intention de Freud était moins de construire son propre groupe indépendant que d'utiliser des organisations d'influence politique déjà existantes¹⁰. A cette fin, il avait demandé à Alfred Adler, très proche des activistes de gauche, de préparer un mémoire pour déterminer si les psychanalystes devaient s'enrôler dans le parti social-démocrate. Et c'est au moment de la rédaction du *Léonard* qu'il envisagea une organisation spécifique (l'IPA), tout en pensant que sa discipline interne devait être plus rigoureuse que dans une société scientifique¹¹. C'est une politique. Et l'allocution de Freud à ce congrès de Nuremberg était militante : il s'agissait indiscutablement de pénétrer les cultures par la psychanalyse¹². Léonard était destiné à coloniser la culture par la psychanalyse, Freud ayant la ferme conviction que «la mythologie devrait être entièrement conquise par nous» et que le «domaine de la biographie doit également devenir nôtre»¹³.

C'est le fait d'un homme seul qui, face à ses feuilles géantes de papier et la plume à la main, ne possède aucune information clinique justifiant son récit. Il s'en dispense.

Le paléontologue déduit certes le dinosaure entier à partir d'une griffe fossile. Mais la griffe existe. Or, Léonard de Vinci est bien en mal de confirmer ou d'infirmer par la technique de «l'association libre», ou de guider l'auteur dans ses savantes déductions par la «relation transférentielle» : il est mort 400 ans avant son «analyse». Il n'y a aucun malade. Où sont donc les faits ? Comment Freud les a-t-il obtenus ?

Outre le roman de Merejkovski et une biographie italienne de 1550 par Vasari, alors réputée, Freud s'était procuré deux sources principales : une étude de Smiraglia Scognamiglio datant de 1900, et surtout un travail de Marie Herzfeld de 1906. Il possède ainsi deux versions, en italien et en allemand, des carnets autobiographiques (ou *Codex Atlanticus*) que Léonard rédigea de la main gauche en écriture spéculaire, avec d'extraordinaires dessins visionnaires¹⁴.

Au début du vingtième siècle, on ne savait presque rien de la première enfance de l'artiste, comme le rappelle Freud dans son texte¹⁵.

Leonardo da Vinci (1452-1519) est l'enfant naturel de Caterina, et de Ser Piero da Vinci, lequel s'est marié l'année de sa naissance avec une autre femme que sa mère (Donna Albiera Amadori). En 1457, Léonard est enregistré officiellement comme membre de la famille de son père. Et c'est à peu près tout, en dehors des rumeurs. Ce qui était une conjecture à l'époque, sans preuve, se présente à Freud comme une certitude historique indiscutable : Léonard était homosexuel. Même s'il «semble exclu qu'il ait été sexuellement actif», on doit «le considérer comme un homosexuel inhibé ou comme *quelqu'un qui n'est homosexuel qu'en pensée*»¹⁶. Vingt-cinq ans plus tard, il verra encore dans Léonard de Vinci «un homosexuel idéal, c'est-à-dire qu'il l'était vraisemblablement par nature, mais pas en acte»¹⁷.

En vertu de sa doctrine conjecturale, deviendra par définition homosexuel un garçon élevé par une mère castratrice et un père déchu de sa virilité, ou bien sans père, par sa seule mère à laquelle il «s'identifie» pendant une période jugée cruciale à son orientation sexuelle. Par postulat, Léonard est pédéraste. Il s'en suit donc que Léonard doit avoir été élevé par sa seule génitrice avant d'être retrouvé chez son père en 1457. Et tout se joue avant cinq ou six ans, tel est le dogme : «dans les trois ou quatre premières années de la vie se fixent des impressions et s'établissent des modes de réaction au monde extérieur, qu'aucun événement ultérieur ne peut plus dépouiller de leur force»¹⁸. C'est là l'irréversibilité des influences précoces, qui rend difficilement intelligibles les tentatives de psychothérapie chez l'adulte. Outre le paradoxe, notons qu'il s'agit

encore d'un mythe : on apprend et on change à tout âge, sauf chez les psychanalystes.

Malgré l'indigence des informations, Freud possède ainsi des convictions inébranlables — rendant d'ailleurs parfaitement superflu le reste de son interprétation —, et des solutions bien antérieures à la documentation : «le matériel sur Léonard est si maigre que je désespère d'exposer de manière saisissable aux autres ce dont je suis à bon escient convaincu»¹⁹. Sa rhétorique va devoir prouver les *a priori*, sans fait, et servir aussi de démonstration des capacités de l'analyse à déchiffrer les premières années de la vie d'un individu, doté d'une inversion «en pensée» que Freud a toujours jugée pathologique, en comblant les lacunes biographiques par la seule force de son interprétation. Pour ses lecteurs, il renverse l'ordre logique, qui va chez lui des présupposés théoriques aux interprétations, et commence par l'interprétation, 400 ans plus tard, d'un seul fantasme tiré d'un seul souvenir de l'enfance de Léonard dont il se serait rappelé en 1505 à la cinquantaine.

De Vinci se serait souvenu que, alors nourrisson dans son berceau, un *vautour* passa et le heurta à plusieurs reprises entre les lèvres avec sa queue. C'est ce que Freud dit avoir lu dans le carnet, qui est une affirmation de sa part et non un fait. Ce carnet dit ceci : «Questo scriver si distintamente del nibbio par che sia mio destino, perchè nella mia prima ricordanza della mia infantia e' mi pareva che essendo io in culla, che un nibbio venissi a me e mi aprissi la bocca colla sua coda e molte volte mi percuotesse con tal coda dentro alle labbra». La citation est extraite de Scognamiglio par Freud²⁰, traduisant *nibbio* par *Geier* en allemand, c'est-à-dire, en français, un *vautour*.

L'interprétation freudienne commence et traite un soi-disant souvenir comme le «contenu manifeste» d'un rêve, dissimulant son «contenu latent». Le fragment de souvenir révèle en fait des fantasmes et désirs inconscients survenus plus tard dans la vie de Léonard, et rejetés à rebours dans la première enfance, lui apparaissant alors à l'âge adulte sous forme de mémoire.

Le fantasme est chargé : la queue du *vautour* est un appendice corporel qui évoque — puisque c'est une *queue* («mi aprissi la bocca colla sua coda») — un membre viril, indiquant donc chez de Vinci un fantasme de fellation qui se rapproche des fantasmes des femmes et des homosexuels passifs, et réminiscence de la succion du sein maternel dont il garde inconsciemment la nostalgie²¹. Encore une excellente nouvelle : les femmes ont des fantasmes de fellation. Les homosexuels *passifs*

aussi. Mais que font donc les mâles hétérosexuels et les homosexuels actifs?

Le *vautour*, assure-t-il, est « identifié » (par qui ?) à la mère et, quand il frappe le nourrisson entre les lèvres, l'image traduit le désir de l'enfant d'être « écrasé sur la bouche d'innombrables baisers passionnés »²², donc témoigne de l'intensité du rapport *érotique* de Léonard de Vinci avec sa mère célibataire.

Or, le *vautour* est un animal symbolique femelle. Pourquoi ? Eh bien, les Égyptiens avaient une divinité à tête de *vautour*, appelée Mout, de nature femelle, fécondée par le vent²³, et donc, tous les vautours étant femelles, *qui n'a pas de père*. Dans l'antiquité égyptienne, Mout était l'emblème de la maternité, qu'on retrouverait d'ailleurs dans la sonorité de l'allemand *die Mutter*, la mère, affirme Freud — associant ici des consonances qui ne pouvaient être que les siennes, et non celles de Léonard, pour s'approprier la crédulité des lecteurs.

Mais comment une créature femelle peut-elle s'offrir, du bout de la plume, à la fellation ? Eh bien, dit Le Professeur qui répond à tout, les Égyptiens figuraient Mout *souvent* avec des seins et un pénis en érection, tels les enfants qui s'imagineraient — du moins dans l'esprit de Freud — que tout individu, mâle ou femelle, est doté d'un phallus.

Et « Léonard peut très bien avoir connu la fable scientifique (*sic*) à laquelle le vautour doit d'avoir été choisi par les Égyptiens comme notation de la mère »²⁴. Freud ne nous dit pas au départ de son raisonnement qu'il faut que Léonard ait réalisé ce rapprochement, mais qu'il a pu le faire. Ce qui revient logiquement à dire qu'il a pu ne pas le faire parce qu'il pouvait — méconnaissant une égyptologie créée trois siècles plus tard — ignorer que les anciens Égyptiens avaient une déesse femelle à tête de vautour.

Mais un tour de passe-passe rhétorique transforme une simple possibilité discursive en conviction totale. L'auteur, dans sa syntaxe, saute d'ailleurs du conditionnel à l'impératif catégorique. En effet, il prétend d'abord que Léonard *aurait pu* s'informer par ses lectures du mythe chez les Pères de l'Église, qui y recoururent pour expliquer comment Jésus était né d'une vierge, et ensuite qu'il l'a assurément fait. Alors, Freud, ayant subrepticement glissé d'une supputation narrative vers une évidence factuelle, est magiquement autorisé à écrire que Léonard conçoit *certainement* le vautour comme un animal femelle né sans père, quand bien même aurait-il méconnu les croyances de l'antiquité égyptienne.

tienne. Dès lors, « nous tombons sur un renseignement qui élève jusqu'à la certitude la probabilité que Léonard ait connu la fable du vautour »²⁵.

Le seul fait historique certain, dit Freud oubliant tout à coup la soi-disant « homosexualité » refoulée de l'artiste, est qu'il a été *enregistré* en 1457 dans la maison paternelle. Sur ce qui s'est passé avant, nous n'en saurions rien sans la psychanalyse. Grâce à elle — sans compter un portrait psychologique complet du personnage sur lequel il n'avait à l'origine aucun élément solide —, nous savons désormais qu'il était chez sa mère solitaire pendant « trois années au moins, peut-être cinq »²⁶.

La logique était la suivante : 1° Léonard était homosexuel, donc il aimait la fellation, 2° son fantasme montre une queue-pénis de vautour agitée entre ses lèvres, 3° les anciens voyaient dans le vautour un animal sans père et toujours femelle, 4° « si nous essayons d'insérer cela dans le fantasme », le souvenir « signifierait que sa mère s'est penchée sur lui, lui a mis son pénis dans la bouche et l'y a remué plusieurs fois de-ci de-là »²⁷. Donc, c'était bien le symbole de sa mère. Alors, on saute du symbole à la réalité historique de la mère, qui l'éleva. La psychanalyse des fantasmes incrustés dans un souvenir d'enfance *démontre donc* que Léonard n'avait pas de père auprès de lui pour compenser le déficit en masculinité à un âge aussi sensible, et voilà pourquoi il devint homosexuel. Son fantasme du vautour signifie une identification inconsciente à un individu femelle, par un enfant élevé sans père.

Donc, son père Ser Piero l'a recueilli vers cinq ans.

Mais les jeux étaient faits et Leonardo Da Vinci, identifié à sa seule mère à laquelle il ne pourra plus être infidèle, demeura homosexuel jusqu'à la fin de ses jours, se consacrant à l'étude des machines *volantes* et, entouré d'éphèbes, à la peinture des madones aux si beaux *sourires*. Ce qui n'était au départ que pure spéculation vide devient dès lors un « fait que corrobore le fantasme au vautour »²⁸.

Tous les disciples sont brutalement confondus par la révélation. Le fascinant Léonard reconstitue la vie de l'artiste mieux que les spécialistes et, clairoient les admirateurs, contient la grande explication finale des origines de l'homosexualité.

Les œuvres du peintre sont l'objet de la plus psychanalytique attention, et on y découvre ce qui avait échappé à tous les critiques d'art. Soudain, le pasteur suisse Oscar Pfister a tout compris. Dans le tableau *Sainte-Anne, la Vierge et l'enfant Jésus*, de Léonard (1510), le révérend voit, en 1910, là sur le giron de la madone, les contours parfaits d'un *vautour*. Cela crève les yeux depuis quatre siècles et personne n'y avait

songé ! En 1913, Oscar Pfister diffusera un travail consacré à cette superbe confirmation du génie de son maître et, dira-t-il, « presque aucune des personnes à qui j'ai fait part de ma petite découverte n'a pu se soustraire à l'évidence de cette image-devinette »²⁹. Bien entendu, Carl Jung, autre protestant informé par le précédent sur ce qu'il convenait d'observer, *en trouve un aussi, mais ailleurs*³⁰..., ce à quoi Freud répondit que son vautour n'était pas tout à fait aussi net que celui du pasteur Pfister³¹. Sandor Ferenczi, de son côté, le devine « au premier coup d'œil — il est vraiment époustouflant »³².

L'auteur valorise ses ouailles, qu'il cite généreusement dans ses rééditions telles des vérifications externes, dans le but de renforcer la persuasion de son magique *Léonard*.

Et pourtant, Sigmund Freud sait parfaitement que son *vautour*, que tout le monde est persuadé de contempler dans tous les détails intimes, *n'a jamais existé*.

LE VOL DU MILAN

Léonard est intéressant car, hormis ses « cas cliniques », il concentre la totalité des talents de Sigmund Freud dans la manipulation de l'information. Par ses suites, il nous renseigne aussi sur la crédulité enfantine de ses admirateurs jusqu'à nos jours. Les milieux psychanalytiques, à l'évidence très gênés par ses incohérences — et pour sauver le héros avec leur idéologie favorite quand on a commencé à les rendre publiques malgré eux — ont pris l'habitude de les réduire à une unique « erreur de traduction ». Mais le fâcheux contresens serait déjà suffisant à lui seul pour anéantir la construction freudienne, et ce n'est absolument pas une erreur.

Commençons par remarquer le respect très approximatif de la documentation historique par Freud. Déjà, en 1892, l'essai biographique de Gabriel Séailles³³, que connaissait le Viennois, avait fermement mis en doute l'homosexualité de Léonard de Vinci, jugeant « monstrueuse » cette affirmation fondée sur des ragots. Le 8 avril 1476, Leonardo da Vinci a été impliqué à Florence dans un procès, avec d'autres personnes, pour « sodomie active », à la suite d'une accusation anonyme et calomnieuse en fait destinée à atteindre un autre individu, de l'illustre famille des Médicis. De Vinci fut disculpé la même année, le 16 juin³⁴. C'est le seul élément historique que l'on possède. Le reste est pure spéculation et l'homosexualité de l'artiste est toujours discutée aujourd'hui. Mais, pour

Freud, elle est une absolue certitude, bien avant 1910. D'où lui vient cette idée ? Sigmund Freud — dévoilant ici sa méconnaissance des comportements homosexuels — devait faire de Léonard un homosexuel uniquement passif, d'un type féminin, car c'était le postulat pour la suite du raisonnement.

La deuxième anomalie sérieuse, est qu'au moment où Freud prépare son récit pour la société psychanalytique de Vienne, puis en 1910, quand il le rédige pour le public, affirmant dans les deux cas que l'enfant était, *par définition*, élevé par sa mère seule, il ne tient aucun compte d'une étude d'un auteur français, qu'il a lue et consciencieusement annotée, laquelle signalait pourtant que Léonard n'a vécu chez sa mère Caterina que jusqu'au mariage de Ser Piero, l'année même de sa naissance en 1452³⁵. Ainsi, Leonardo a été élevé par son père. De toutes façons, Caterina n'est pas restée seule : elle épousa Antonio Buti, dit Le Querelleur (*Accattabriga*), dès 1453, ou 1454 au plus tard. À cinq ans, en 1457, quand Leonardo da Vinci fut inscrit sur les registres de déclaration fiscale, il vivait depuis son sevrage dans une famille normalement constituée. Son père, le notaire Ser Piero, de tempérament solide et fort viril, connu au moins cinq femmes, se maria avec quatre, et mourut en 1504 dans sa 78^e année, laissant douze enfants vivants. Le deuxième enfant n'est né qu'en 1476, de sorte que Léonard est resté fils unique élevé par Ser Piero et ses deux premières femmes — choyé dans le confort, et non comme le bâtard inventé par Freud — jusqu'à son indépendance.

La troisième anomalie grave comporte des rebondissements nombreux et inquiétants.

En janvier 1923, l'année de la troisième édition, l'érudit et historien de l'art Eric Maclagan attira l'attention — dans le *Burlington Magazine for Connoisseurs* qui avait publié dans sa précédente livraison un long compte-rendu du *Léonard* de Freud — sur le fait que Léonard de Vinci a en réalité écrit *nibbio*, qui signifie *milan*, et certainement pas *vautour*, qui se dit *avoltoio*³⁶. Or, dans le texte italien utilisé par Sigmund Freud, du souvenir cité plus haut, on lit bien *nibbio* qu'il traduit par *Geier* (*vautour*) et non par *Hühnergeier* (*milan*).

Certes, comme le rappelle Han Israëls³⁷, le russe de Merejkovski ne peut distinguer *milan* de *vautour* puisqu'il ne possède qu'un seul mot (*korchùn*) pour les deux oiseaux, ce qui fait que sa traduction allemande — par Carl von Gütschow en 1903 —, n'étant pas remonté aux sources, a rendu *korchùn* par *Geier*, un *vautour*. Mais Freud dit lui-même que Merejkovski est « emporté par son imagination »³⁸, et sait distinguer son roman d'un document historique, dispose des deux, et traduit lui-même

l'italien. Les sources du souvenir citées par Freud sont Scognamiglio, en italien³⁹, et sa traduction allemande par Marie Herzfeld, et non Merejkovski. Aucun dictionnaire italien-allemand ne permet de traduire nibbio par Geier. Notons que Herr Professor Sigmund Freud maîtrisait l'allemand, l'anglais, l'italien, lisait le grec, le latin, l'espagnol, le français, un peu l'hébreu, et, après avoir eu le tchèque comme seconde langue jusqu'à trois ans, connaissait bien le yiddish, que sa mère, toujours présente, utilisait quotidiennement. Il dominait suffisamment l'italien conversationnel pour l'utiliser durant ses fréquents voyages en pays latin. Dès 1898, il pouvait écrire qu'à Raguse, en Sicile, il avait « constamment parlé italien, c'est-à-dire que je m'étais habitué à traduire dans ma tête de l'allemand en italien »⁴⁰. Dans son opuscule, il emploie également la biographie en italien par Giorgio Vasari (*Vita di Leonardo da Vinci, 1550*)⁴¹, et cite, avec le latin et le grec, de nombreux extraits de différents textes, dont le *Codex Atlanticus*, en italien.

En d'autres endroits du *Codex Atlanticus* figurant en grande partie dans le livre de Smiraglia Scognamiglio que Sigmund Freud a sous les yeux, Léonard de Vinci parle effectivement du vautour (*avoltoio*) comme d'un charognard vorace qui suit l'armée dans ses campagnes, mais qu'il ne confond à aucun moment avec le milan (*nibbio*) du soi-disant souvenir. L'artiste, fasciné par les oiseaux, est très bien informé des différences radicales entre les deux rapaces et Freud, qui a malgré tout des rudiments de zoologie, n'a aucune raison de faire une erreur de traduction d'une telle envergure.

On ne trouvait pas de vautour en Toscane, et il est hautement improbable que le petit Leonardo ait pu être touché par ce volatile en Italie du nord. Par contre, les milans sont aussi communs en Italie que les vautours en Égypte. Néanmoins, les Égyptiens de l'antiquité ne croyaient pas qu'ils fussent des femelles fécondées par le vent. Et les Pères de l'Église n'utilisaient pas le mythe d'un milan toujours femelle fécondée par le vent pour se sortir d'affaire avec le Petit Jésus et l'Immaculée Conception de la Vierge. Eu égard à ses compétences dans le maniement des langues, du langage, de la rhétorique, et au rôle cardinal qu'il confère au fragment du souvenir dans sa théorie, le Professeur Freud est inexcusable.

Han Israëls a clairement montré, en 1993, documents historiques à l'appui, qu'il ne s'agit en rien d'une erreur de Freud mais d'une duperie : l'auteur sait bien ce qu'il fait en traduisant délibérément nibbio par vautour (*Geier*), dès 1909. Il est d'autant mieux au fait de la bonne traduction allemande de nibbio qu'il dispose de l'ouvrage de Marie Herzfeld de 1906 qui, quand elle reproduit le souvenir, utilise correcte-

ment le mot *Hühnergeier*, c'est-à-dire milan, et qu'il a fortement souligné avec un crayon rouge les passages correspondants dans son exemplaire personnel⁴². Mais il y a plus.

Han Israëls a débusqué une autre bizarrerie dans l'édition allemande des *Minutes* de la Société Psychanalytique de Vienne, qui retranscrit fidèlement les enregistrements de la séance du 1^{er} décembre 1909. En effet, quand Freud prononce son allocution sur Léonard de Vinci devant ses sociétaires éblouis ce mercredi-là, il emploie le mot milan (*Hühnergeier*), aussi longtemps qu'il traduit le souvenir d'enfance lui-même, mais utilise « vautour » (*Geier*) pendant l'exposé de son interprétation ! Et sa traduction du souvenir est alors indiscutablement la reproduction textuelle de celle de Marie Herzfeld. Han Israëls publie côte à côte⁴³ les fac-similés de la traduction de Herzfeld (1906) et de celle de Freud (1909), et cette dernière est de l'ordre de la copie. Les deux textes emploient *Hühnergeier* (milan).

Quelques semaines plus tard, le vautour recouvre de ses grandes ailes le berceau de Léonard dans la totalité de l'ouvrage destiné aux foules et le milan s'est envolé. L'inventeur de la psychanalyse avait connaissance des impossibilités et discordances historiques dès le début, lors des préparatifs de l'automne 1909, lors de son exposé en décembre, lors de la publication de mai 1910, lors des rééditions de 1919 ou de 1923, lorsqu'on les lui rappelait, et n'a absolument rien changé, bien au contraire : l'appareil de notes s'est épaissi par couches successives dans un dogmatisme intransigeant, ignorant toujours les oppositions de l'histoire, méprisant les spécialistes et leur documentation quand ils n'étaient pas en accord avec la théorie.

Sigmund Freud connaissait la revue *Burlington Magazine for Connoisseurs*, dans laquelle Eric Maclagan critiqua son travail. Ernest Jones lui avait envoyé l'exemplaire d'avril 1921, où un article de Mitchell lui donnait des fournitures et des trouvailles accroissant la vraisemblance d'une autre interprétation pathographique-fantasmagorique, et suffisamment valables pour mériter, en 1927, un appendice à son *Moïse de Michel-Ange* de 1914⁴⁴. Mais son Léonard n'eut pas droit à un traitement aussi équitable.

Dès juillet 1910, « un bienveillant compte-rendu » de son livre par Havelock Ellis dans *Journal of Mental Science* signalait déjà que l'oiseau de Léonard « pourrait bien ne pas avoir été un vautour » (« kein Geier gewesen zu sein »), à quoi Freud répliqua dans une note de l'édition 1919 que De Vinci avait bien « promu » (« ernannt ») l'animal au rang de vautour⁴⁵...

LES DÉVOTS SONT EMBARRASSÉS

Le système interprétatif de Freud est dévasté : Léonard de Vinci a été élevé par son père, il n'y a jamais eu de vautour, et *Herr Professor* le sait depuis le début. Et pourtant, des fidèles ont assisté à son apparition, estampillée de flagrante vérité visuelle dans l'éther, puis Freud a toujours refusé, jusqu'à la mort, d'altérer son *Léonard*. Quant à l'homosexualité de l'artiste, point de départ de sa réflexion, elle est une pure spéculation.

Le lundi 26 mai 1952, James Strachey, traducteur en anglais des œuvres complètes de Sigmund Freud, écrit à Ernest Jones — qui réunissait de son côté les éléments de sa biographie du grand homme, alors en cours de fabrication — qu'il s'étonne d'une affaire très gênante. En effet, *nibbio*, transformé par Freud en vautour, ça alors ! n'est qu'un vulgaire milan ! Et, dans la source que Freud possède — insiste Strachey —, Marie Herzfeld traduit bien *nibbio* par le mot allemand *Hühnergeier* (un milan), souligné en rouge, et non *Geier* (un vautour), comme il l'a écrit dans son livre. Jones, ennuyé, répond aussitôt à son correspondant qu'il faut corriger : « Je ne vois pas comment on peut altérer l'Écriture Sainte, ni même l'image-devinette, mais il faut bien sûr une note »⁴⁶.

Un an et demi de réflexions sont nécessaires à Jones pour trouver la solution, qu'il livre dans un courrier à Strachey, le 11 janvier 1954. Voilà comment traiter le cas dans la biographie : Sigmund Freud a dû lire dans Herzfeld seulement la deuxième partie du mot *Hühnergeier*, faisant *Geier*, ce qui donne assurément vautour (*vulture* en anglais).

L'idée laisserait croire au lecteur que Freud s'est trompé à la lecture des « *Hühnergeier* » contenus dans le souvenir bien traduit par Herzfeld, et Jones fait semblant d'ignorer le texte italien, de Scognamiglio, que son maître est censé traduire lui-même. Il faut trouver autre chose : ça ne tient pas. L'affaire est vite expédiée, en 1955, dans le deuxième volume du Grand-Œuvre du Docteur Jones qui sort une nouvelle astuce de sa manche. Alors voilà, écrit Jones : dans « les textes allemands de ce livre sur Léonard, l'oiseau est correctement appelé *Hühnergeier* (milan), mais, dans la traduction allemande de Herzfeld, celle qu'utilisait Freud, il n'est question que de *Geier* (vautour) »⁴⁷.

C'est là un chapelet de mensonges pathétiques évidents, devant cacher le montage de Freud, que Jones fait passer pour une erreur de Marie Herzfeld. Et il s'ajoute encore la sottise à la mauvaise foi car, enfin, si ce que Jones écrit était vrai : 1° Freud ne sait pas lire l'italien qu'il cite et traduit, 2° il n'a tenu compte que de Herzfeld et d'aucun de ces textes

allemands où *nibbio* est normalement traduit. Mais peu importe l'intelligence du lecteur, tant qu'on le laisse dans l'ignorance des informations utiles à sa compréhension. Herzfeld est donc rendue seule responsable, encore une fois en toute connaissance de cause. La malhonnêteté de Jones est claire, vis-à-vis de Marie Herzfeld et des lecteurs. Mais il ne s'arrête pas là. D'abord, le problème de traduction est une « partie non essentielle de l'argumentation de Freud » ! Ensuite, pour bien distinguer le Héros, jamais coupable, qui ne peut se tromper ni falsifier, de tous les naïfs, Jones s'obstine et trouve des victimes expiatoires commodes : les deux suisses, Oscar Pfister et Carl Jung. En effet, « l'aspect des deux oiseaux [*je précise à sa place : le vautour et le milan*] est assez différent pour diminuer l'importance des observations suisses »⁴⁸. Voilà du bétail à cornes devenu bouc émissaire. *Self excepting fallacy*, ce qui est vrai pour eux ne l'est pas pour Freud, et ces deux nigauds ont pensé tout seuls à voir le vautour sur le giron de la madone.

James Strachey a entendu le message, et dans le volume de la *Standard Edition* contenant le Saint Léonard, qui paraît en 1957, il attribue comme Jones, en dépit de ce qu'il lui écrivait précédemment, la faute à Marie Herzfeld. Et puis, il rajoute qu'on ne s'en serait rendu compte que « très récemment »⁴⁹. « Récemment », car Strachey se dissimule alors derrière la parution, l'année précédente, d'une autre critique dévastatrice du *Léonard* par Meyer Shapiro⁵⁰. Cet auteur, encore un érudit, faisait à nouveau état du problème de traduction de *nibbio*, et aussi du fait que le « souvenir » de Léonard n'était tout simplement pas un souvenir, mais bien, comme on le faisait dans le folklore à l'époque de Léonard, un *présage* présenté sous forme de réminiscence. Mais, en avril 1956, Shapiro citait très longuement Eric Maclagan, que les psychanalystes font semblant d'ignorer depuis janvier 1923. Par ailleurs, le doute était évoqué dès 1910 (dans l'article « bienveillant » d'Ellis cité par Freud lui-même), et il est clair, d'après son courrier à Jones évoqué plus haut, que Strachey a eu accès aux sources de Freud prouvant une traduction volontairement faussée *d'emblée*.

Ernest Jones et James Strachey, comme leur maître, trompent les lecteurs, tout simplement : les deux compères savent bien que leurs justifications sont inexactes, mais il leur faut protéger l'écriture sainte, leur prophète, sa théorie de l'homosexualité, et leur propre identité.

En 1967, l'édition de langue anglaise des *Minutes* de la Société Psychanalytique de Vienne poursuit l'épopée. La séance du 1^{er} décembre 1909 où Freud utilisa d'abord *milan* dans sa traduction du souvenir, ensuite *vautour* pour son interprétation, est corrigée. On y lit en effet

l'orateur employer *vulture* (vautour) dans les deux cas, et non *kite* (*Hühnergeier* = milan) puis *vulture* (*Geier* = vautour), contrairement au texte originel allemand. Dans une note, la traductrice Margarethe Nunberg et les éditeurs Hermann Nunberg et Ernst Federn — fidèles psychanalystes de la première heure⁵¹, d'origine autrichienne, et qui ont pourtant le texte allemand en mains —, après avoir évoqué l'objection rendant définitivement absurde l'interprétation de Freud, estiment que le vautour et le milan étant de toute manière des oiseaux, cela n'a pas grande importance.

Mais ce n'est pas tout. Car il y a l'édition française des *Minutes* viennoises !

Celle-ci utilise les deux textes précédents. L'avertissement de l'éditeur nous indique que son produit est une traduction de l'original allemand, mais « bien entendu » ajustée pour « bénéficier du travail déjà accompli par la traductrice américaine »⁵² en 1967. On s'attend donc à ce que l'honnête édition française respecte les enregistrements scrupuleux des minutes de la société savante de Freud, et s'aligne fidèlement sur les termes de la transcription allemande, puis insère une note expliquant, disons un euphémisme égaré, ou une « erreur d'interprétation » du texte américain. Ce n'est pourtant pas ce qui se passe : le texte de langue anglaise (vautour dans tous les cas, et non pas milan puis vautour) est jugé politiquement préférable à l'original, y compris sa note affirmant que milan et vautour étant deux oiseaux, utiliser l'un pour l'autre ne ferait pas grande différence⁵³... Effectivement. Pourquoi pas, dès lors, un perroquet, un héron, ou un pinson ? Une autruche ? Ou bien, pourquoi pas un aigle, comme le fit Erwin Christensen en 1944 dans *Psychoanalytic Review*, en lieu et place de l'embarrassant vautour ?⁵⁴

Autrement dit, même les sources historiques internes du mouvement sont rectifiées pour se conformer non pas à la vérité, mais au contenu de sa propagande destinée au public, lequel comporte les patients potentiels, des naïfs, des « laïques », et des futurs psychanalystes.

En 1994 paraissait encore un ouvrage français, « Léonard de Vinci. Mythologie ou théologie ? », adapté d'une docte thèse de Jean-Pierre Maïdani Gérard, reprenant les poncifs de la tradition freudienne la plus fidèle, y compris l'idée que la transfiguration du milan en vautour n'était qu'une banale erreur de traduction qui n'altère pas le concept central — en dépit de l'article définitif de Han Israëls paru l'année d'avant, lequel n'en avait laissé qu'un tas de ruines. Il est cocasse qu'ayant consacré de nombreuses pages à la soi-disant faute de traduction, et assuré que le « contresens » ne peut pas détruire l'édifice, l'auteur commette à son tour

un intéressant lapsus, qu'on peut qualifier de cosmétique, faisant encore d'un des *Hühnergeier* de Marie Herzfeld l'indispensable « vautour », dans un paragraphe où il corrige les erreurs d'interprétation de celle-ci⁵⁵.

« Le souvenir d'enfance » est, rajoute-t-il, pour Freud à la fois la source unique et la « validation » complète de sa théorie « étiologique » de l'homosexualité, comme quoi le lien excessif à la mère est responsable de l'inversion. Et Maïdani Gérard insiste sur l'opinion que la théorie axiologique de l'homosexualité est *entièrement* inscrite par Freud dans son *Léonard* : « elle n'a pu être formulée clairement et articulée fermement que grâce à l'étude du « cas Léonard » »⁵⁶. A juste titre, *puisqu'il n'eut jamais rien d'autre qu'un fantasme*.

Bref, le *Léonard* est obligatoirement fécond et « la psychanalyse n'y perd rien »⁵⁷. On peut toujours s'arranger avec le verbe, comme avec les nombres. Voilà une falsification changée en égarement inconscient, et à nouveau un fiasco métamorphosé en victoire. A l'instar de *Bouvard et Pécuchet*, et des précurseurs Pfister et Jung, Maïdani Gérard voit dans le doigt fréquemment érigé vers le ciel des peintures-devinettes de Léonard, un phallus, « ce phallus que personne n'« a », hormis peut-être le Père, qui est « aux cieux » invisible ; ce phallus que personne ne devrait craindre de perdre, s'imaginant l'avoir... », etc.⁵⁸ Freud n'avait pas fait cette pénétrante découverte.

Il y a toujours matière, pour le psychanalyste, à modifier les interprétations du fondateur pour y ajouter de « la signification ». Ainsi, Jacques Lacan s'était-il livré à une nouvelle analyse herméneutique, de second ordre, du cas du « petit Hans » dans son « séminaire » de 1956-1957 (*Les relations d'objet et les structures freudiennes*) et avait « révélé » du sens lacanien dans le texte et non chez un patient. Qui psychanalysera le texte de Lacan ? De même, il fallut cinq années de labeur acharné à Nicolas Abraham et Maria Torok pour aboutir à une réinterprétation « cryptonymique » du cas de « l'homme aux loups » de Freud⁵⁹. Ce qu'on peut trouver accessoirement délicieux est qu'une analyse pathographique donne lieu à une seconde analyse, puis à une troisième, etc., selon un procédé inépuisable que j'appellerai *la méthode Ripolin*.

LE VAUTOUR DANS LE NID DU COUCOU

Le vautour n'a jamais existé et Freud injecte délibérément cette pensée dans une réalité textuelle qui ne la contient pas, de la même manière que

Pfister et Jung projettent une perception absente du tableau de Léonard de Vinci.

Bref, le texte et l'œuvre d'art s'apparentent à ces soi-disant « tests projectifs » qui ne sont pas des tests, n'ont aucune valeur dans la plupart des cas, et nous renseignent beaucoup mieux sur les manies des interprètes que sur les caractéristiques psychologiques de la personne qui a fourni ces productions imaginaires⁶⁰. Aucun, parmi les admirateurs de Freud, ne s'était bien sûr préoccupé de savoir si on ne pouvait pas percevoir les formes d'un *vautour* dans n'importe quel drapé de n'importe quel artiste, ou bien dans un nuage, ou bien celles d'une chauve-souris étendue, alanguie sur les genoux de la madone. Avant que leur maître leur signalât ce qu'il fallait voir et la clef du mystère tirée d'une interprétation d'un faux souvenir sorti du berceau du peintre de Mona Lisa, aucun d'entre eux pourtant n'avait imaginé qu'on puisse — *plus de quatre cent cinquante ans plus tard, quand même!* —, distinguer l'anatomie d'un tel rapace à cet endroit précis (ou un autre, si l'on est jungien). Quand bien même le *vautour* aurait-il matériellement figuré dans le *Codex Atlanticus*, Léonard n'aurait pas pu être imprégné de la conviction d'un animal femelle née sans père, puisque c'est un fantasme freudien et non des anciens.

Comme il ne disposait d'aucun fait, ni historique ni clinique, Freud a inventé un fantasme, ou plutôt en a récupéré un dans sa propre panoplie pour l'insérer en contrebande dans un « souvenir » reconstitué quatre siècles auparavant par un adulte de 50 ans, et puis a fabriqué son interprétation, qui cacha le passager clandestin en chassant le milan.

Comment se fait-il que Sigmund Freud ait décidé de renvoyer à l'Égypte antique et non aux croyances populaires plus proches des Toscans du XV^e siècle, si ce n'est que ces dernières ne pouvaient apporter aucune fourniture crédible à son système de pensée? Comment se fait-il aussi qu'il ait choisi la seule *Mout* dans l'éventail des multiples créatures du panthéon égyptien?

Les Dieux composites de l'Ancienne Égypte — hybrides mélangeant des animaux, des végétaux, et différents matériaux — étaient des représentations anthropomorphiques, variant selon les provinces, les époques, ou leurs transformations⁶¹. *Mout* était figurée, le plus souvent, comme une créature femelle armée de griffes de lionne, et quelquefois affublée de la couronne impériale, un « pschent » à coiffe de *vautour*. Mais *elle n'avait pas de pénis* en guise de queue ou de plumage. S'il lui arrivait parfois — dans ses avatars périodiques, à certaines époques ou dans quelques provinces — d'être dotée d'un membre érigé, cet aspect n'était

pas permanent, alors qu'elle est toujours restée dans la mythologie *l'épouse hétérosexuelle* du Dieu Amon. Amon, dans une de ses incarnations, fut Min, une divinité très virile et érectile. Amon, Dieu-père national, symbole masculin, et Mout, la Déesse-mère nationale et symbole de maternité, vécurent heureux très longtemps, et eurent un fils qui n'était pas né du vent : Khonsou, le Dieu-enfant.

Plusieurs divinités étaient pourvues d'une forme ou d'une *tête de faucon* : Khonsou lui-même (souvent surmonté d'une lune), Montou (Dieu-Faucon, Dieu de la guerre, province de Thèbes), Ash (Dieu du désert), Harakhtès et Aton (Dieux solaires), Nemty (Dieu errant), Sokaris (Dieu de l'artisanat), et puis surtout Horus, le Dieu-national, le conglomérat de différents Dieux-faucons. C'est de surcroît *sous la forme d'un milan* qu'Isis, la mère d'Horus, planant au-dessus du cadavre de son époux Osiris, l'enfanta.

Pourquoi Freud n'a-t-il pas préféré ces chefs hiérakocéphales morphologiquement plus proches du milan que du *vautour*? Et pourquoi a-t-il choisi *Mout* plutôt que *Nekhbet*, précisément le Dieu *intégralement vautour*? Ou encore, puisqu'il y tient, pourquoi ne pas s'être emparé fermement du priapisme de Min, le seul Dieu véritablement ithyphallique, le Seigneur de la Procréation?

D'où lui viennent ces idées qui ne sont pas de Léonard, qui ne pouvaient l'être? L'image du *vautour* n'est pas de Leonardo da Vinci.

On est évidemment tenté d'appréhender le récit comme les fantasmes de Sigmund Freud et rien d'autre — certains, tel Eysenck en 1985, pouvaient considérer son œuvre entière comme autobiographique. Différents commentateurs, par exemple Ernest Jones, ou Peter Gay (qui n'a « nul doute qu'il fait corps avec son sujet »⁶²), ont noté l'identification héroïque de Freud à Léonard, ce qui est une façon de dire qu'il affecterait son personnage de ses propres tendances, qu'il décrit ensuite comme des faits étrangers sans se rendre compte — regardant à travers une fenêtre pour se voir passer dans la rue — qu'il contemplait en fait un miroir. D'ailleurs, son *Léonard* est historiquement la première apparition, en l'absence de tout patient, du concept freudien de narcissisme.

L'interprétation du Viennois est une concaténation des associations mentales de Sigmund Freud, toutes gouvernées par le raisonnement analogique ou agglutinant. Une consonance lointaine (*Mout-Mutter*) — rapprochement phonétique arbitraire entre deux langues étrangères par Freud et lui seul⁶³ —, une contiguïté spatiale approximative et une vague ressemblance des formes d'appendices corporels d'espèces zoologiques

distinctes (*coda* = queue de l'oiseau = pénis de l'homme), une coïncidence forcée de fonctions (tétée-fellation), ou encore une correspondance historique objectivement fortuite (rapace de Léonard = créature mythologique de l'ancienne Égypte), font office de démonstration puis sont imposées aux lecteurs, dans la manipulation rhétorique, comme des relations causales déterminantes, alors que ni ces informations ni ces analogies ne sont présentes dans le prétendu «souvenir».

Ce qu'il y a d'égyptien est la pyramide, mais inversée, pointe au sol, qui ne tient pas. Tels les sacs qui s'effondrent quand ils sont vides, l'exploitation de Freud s'affaisse sur elle-même.

Le fantasme du souvenir d'enfance de Léonard est bien de Sigmund Freud lui-même. En octobre 1865, âgé de neuf ans, peu de temps après la mort de son grand-père maternel Jacob Nathansohn qu'il a vu à l'agonie, le petit Sigismund Freud fit un cauchemar intense qui le réveilla, hurlant. Il dit s'en souvenir plus de trente ans plus tard, dans sa chère *Traumdeutung*, largement autobiographique. «Il était extrêmement net et me montrait *ma mère chérie avec une expression de visage particulièrement tranquille et endormie, portée dans sa chambre et étendue sur le lit par deux (ou trois) personnages munis de becs d'oiseaux*. Je me réveillai pleurant et criant, et troublai le sommeil de mes parents. Les personnages très allongés, bizarrement drapés, à becs d'oiseaux, je les avais empruntés à la bible de *Philippson*. Je crois que c'étaient des dieux à tête d'épervier appartenant à un bas-relief funéraire égyptien»⁶⁴.

A ma connaissance, il n'y a pas d'épervier dans le panthéon égyptien⁶⁵. Mais, curieusement, l'interprétation que Freud donne à son «rêve d'angoisse» n'est pas de la même eau que celle du souvenir de Léonard. Celle-ci, qui le concerne, est plus normative, très accessoirement sexuelle : ici, l'oiseau (*Vogel*) évoque à Freud, qui réfère à un jeu de mot (*vögeln*, vulgairement : un rapport sexuel), un commerce rigoureusement standard, et le lecteur doit ignorer l'objet de sa concupiscence. Il ne saura pas non plus si Amalia Nathansohn-Freud, sa Déesse-mère, avait le sourire de la Joconde ; mais les personnages ont déjà, sous sa plume, d'impossibles têtes d'épervier [*Sperber*], non pas de faucon, ni de vautour, ni de milan.

Dix ans après sa clef des songes, Freud sait que «les rêves de vol signifient originellement toujours : je peux faire l'amour [*vögeln*], je suis un oiseau...»⁶⁶, etc., vieux refrain de son propre souvenir d'enfance de 1865 interprété en 1899 et ré-injecté dans sa causerie du 1^{er} décembre 1909, un galop d'essai testant ses idées éblouissantes sur ses suggestibles sociétaires. En 1910, enfin, ayant décidé que Léonard était un

homosexuel amateur de fellations — mais «quelqu'un qui n'est homosexuel qu'en pensée» —, et que seule sa psychanalyse pouvait rendre compte de sa platonique «inversion», Freud remettait encore le cauchemar de 1865 en circulation, changeait les têtes, évacuait l'épervier, méprisait le faucon, plaçait le simulacre du vautour ithyphallique emmanché d'un long cou et fabriqué pour la circonstance dans le nid du milan, puis le coucou de ses propres fantaisies analogiques dans le berceau du grand artiste.

APOSTILLE : L'ABLATION DE GRANDS SECRETS

Carl Gustav Jung, ce médecin suisse qui rencontrait des soucoupes volantes aussi souvent que les volatiles décidés par son maître, commença sa descente rédemptrice quelques temps après le merveilleux Léonard, avant un essor plus ésotérique encore. Rétrospectivement, il verra dans sa «maudite correspondance» avec Freud à cette époque «la trace malheureusement ineffaçable de l'incroyable folie qui emplissait les jours de ma jeunesse. Le retour du pays des fantaisies nébuleuses à la réalité a duré longtemps. Dans mon cas, la Marche du Pèlerin a consisté à descendre mille échelles, avant que je puisse étendre la main vers la petite poignée de terre que je suis»⁶⁷.

«Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci», poupée gigogne sans queue ni tête, était une histoire fantastique exemplaire, et une construction volontairement mensongère dès ses origines. La version du «souvenir d'enfance...» de Freud que peuvent aujourd'hui contempler les Français, excellente au demeurant quant au texte, a été établie par Marie Bonaparte en 1927, aidée d'une universitaire italienne spécialiste de Léonard de Vinci, et revue pour l'occasion par Sigmund Freud en personne. Elle ne comporte pourtant aucun appendice, aucune rectification ni de mise en garde de l'auteur ni de sa traductrice, en dépit d'un appareil de notes confortable de l'un et de l'autre. Ce que l'on comprend bien car alors, l'ouvrage aurait dû, ce faisant, quitter la collection pour loger, disons pour être aimable, dans la série contes et légendes, au mieux dans le secteur mythologies, ou bien à côté des curiosités, tel *Le Président Thomas Woodrow Wilson*, récit présumé conjoint de Freud et de l'ambassadeur Bullitt⁶⁸.

La vénération de leur messie par les fidèles pourvoyeurs du Saint-Chrême en dit long sur leur conversion religieuse et sur le pouvoir de conviction de Sigmund Freud. Nous apprenons dans cette fantasmagorie beaucoup plus sur le respect de la vérité par Freud et par ses successeurs.

et sur leur honnêteté, que sur la vie d'un artiste génial et sur la nature de l'homosexualité. Parce que Sigmund Freud n'avait aucun fait en faveur de sa théorie, le reste suivit naturellement, pour fabriquer l'illusion d'une validation externe à sa spéculation vide. Il ne lui était plus possible de revenir par la suite sur les rouages de son invention, car la manufacture des illusions se serait arrêtée de fonctionner. Et alors, nous ne connaissons pas aujourd'hui les délices du freudisme.

L'extraordinaire *Léonard* est une imposture représentative d'un système de pensée unique, la psychanalyse, que défendent avec ardeur tous ses thuriféraires fanatiques. Les déformations de l'histoire du freudisme par l'hagiographie, la désinformation par les fidèles du mouvement et le caviardage des documents par les exégètes, sont, depuis un siècle, des archives aux divans, une seule « méthode » de mystification. Le créateur manipule inlassablement ses patients comme les données historiques et biographiques, et invente en quantité de fausses confirmations ou s'empare de celles de ses élèves, car il ne possède pas de preuves. Nombres de ses publications, de la cocaïne à son *Moïse* — en passant par ses cas cliniques et une collection impressionnante de reconstructions « pathographiques » fictives, mensongères ou malhonnêtes, sur Dostoïevski, sur le président Schreber, sur la Gradiva de Jensen, sur la préhistoire ou la conquête du feu... — sont de cet ordre⁶⁹. Dans le catalogue des 400 titres de l'œuvre de Sigmund Freud, le choix est imposant; malgré les efforts des historiens ces dernières décennies, il reste encore du travail, et une vie entière de chercheur pourrait être consacrée à leur démontage.

Le *Moïse et le monothéisme*, ouvrage testamentaire de fin de carrière, rédigé entre 1934 et 1938, telle une suite au *Totem et Tabou* de 1913-1914, déplut autant aux Juifs qu'aux spécialistes, qui virent là, malgré la protection de la célébrité, un « magnifique château construit sur le vide »⁷⁰, car Freud livrait une série d'interprétations sans fait perçues comme une provocation et une spéculation hardie contrefaisant les éléments connus de l'histoire. Des savants y détectèrent même de l'anti-sémitisme, « la voix d'un des plus fanatiques chrétiens exprimant sa haine d'Israël »⁷¹. La religion mosaïque, affirme l'auteur, était certainement une religion d'origine égyptienne, celle d'Aton, dieu solaire du panthéon, fondée par Amenhotep IV, pharaon qui se fit appeler Akhen-Aton. Moïse, qui n'était pas juif mais un aristocrate et haut dignitaire égyptien, transmet à une tribu sémitique élue non seulement la nouvelle religion, mais encore la coutume égyptienne de la circoncision. Le monothéisme est une invention égyptienne et non juive.

Quand il rédigeait *Totem et Tabou*, Freud se documenta, certes, mais il dut lire « de gros bouquins qui ne m'intéressent vraiment pas puisque je sais déjà ce qui en sortira, mon instinct me le dit »⁷². De même, il déclara avoir retardé la parution de la *Traumdeutung* de quatre ou cinq années pour attendre confirmation de ses découvertes et vérifier leur validité⁷³. Ce qui serait le signe de sa grande prudence scientifique. En réalité, il avait entamé sa rédaction en février 1898 et l'ouvrage fut terminé en septembre 1899⁷⁴. Il n'avait besoin d'aucune confirmation empirique. En outre, ce livre sur l'interprétation des rêves était pratiquement achevé quand, fin juillet 1899, il commença enfin à réunir les études des autres auteurs, nombreuses mais dont il ne sélectionna que celles qui convenaient à ses idées, pour bâtir la première partie de son travail, rédigée en dernier et consacrée à la revue des connaissances antérieures, car il savait ce qu'il fallait en conclure avant d'avoir ouvert un seul livre⁷⁵.

Quelles sont, ici dans son *Moïse*, les sources historiques qu'il possède pour annoncer ses découvertes archéologiques? Il avoue n'en avoir aucune. Alors, voilà la solution viennoise, l'aveu d'une technique et d'une attitude : « Nous savons », écrit-il après avoir admis sa « totale incompetence dans ce domaine », « qu'en traitant de façon si désinvolte et si arbitraire la tradition biblique, en utilisant seulement ceux de ses textes qui corroborent nos vues tandis que nous rejetons sans hésiter ceux qui infirment ces dernières, nous nous exposons à voir sévèrement critiquée notre méthode (*sic*) et nous diminuons la force convaincante de nos arguments. C'est là, cependant, la seule façon possible de traiter un matériel dont l'authenticité, comme on sait, a été sérieusement endommagée du fait de déformations tendancieuses. Espérons qu'une fois ces motifs secrets découverts, justice sera rendue à nos efforts. Il est impossible de parvenir à une certitude et nous prétendons d'ailleurs que d'autres auteurs ont agi comme nous »⁷⁶. Quand l'information historique fait défaut, la psychanalyse fabrique sa « vérité narrative », prétendument débusquée dans l'inconscient millénaire transmis, selon Freud, de génération en génération par la magie de l'hérédité des caractères acquis. La méthode est meilleure que l'historiographie, que la sociologie, que l'archéologie, que la paléo-anthropologie. Il rajoutera, dans une lettre à l'égérie Lou Andréas-Salomé à propos de son *Moïse* — dont il avait déjà psychanalysé la statue en 1914 —, une formule qui condense ainsi son credo sur sa vérité : « ce qui rend la religion forte, ce n'est pas sa vérité réelle mais sa vérité historique »⁷⁷. Étrange et révélateur distinguo.

En 1920, « Les trois maîtres », œuvre de Stefan Zweig consacrée à Honoré de Balzac, Charles Dickens et Fiodor Dostoïevski, irrita gravement le Professeur, et surtout l'opinion de l'auteur sur le dernier écri-

vain⁷⁸. Zweig valorise les talents et la subtilité psychologique du Russe, dont les personnages sont mus par des forces obscures, inconscientes. Dostoïevski, mort en 1881, apparaît en effet à Zweig plus profond que les psychiatres et les criminologues; il est le psychologue des psychologues sans la psychanalyse, et sans Sigmund Freud, que l'auteur ne cite même pas! Pour Freud, cet avis, et cet oubli de son nom, sont insupportables, et il s'empresse de s'en plaindre à Stefan Zweig, avec des arguments qu'il reprendra dans un article de 1928⁷⁹.

Fiodor Dostoïevski n'était pas épileptique, selon Freud, mais névrosé hystérique. Les «grands hommes dont on raconte qu'ils étaient épileptiques n'étaient rien d'autre que des hystériques. [...] Je crois que tout le Dostoïevski [de Zweig] aurait pu être construit sur son hystérie»⁸⁰. La profondeur de Dostoïevski qui confond ses lecteurs provient ainsi d'une névrose, et c'est sous l'afflux des fantasmes inconscients de sa pathologie mentale que l'écrivain russe accède à une compréhension des motifs secrets des drames humains *sans la psychanalyse*. Donc, Dostoïevski fut un antisémite, un barbare décadent, un esprit faible («*geringere Geister*»), masochiste et homosexuel latent, «névrosé, moraliste et pécheur», témoignant d'une sympathie «sans limite» pour les criminels. Et ses soi-disant crises comitiales, symptômes de l'hystérie, ne peuvent être comprises que par la science freudienne, pure et civilisée. Il ajoutera encore six ans plus tard, car il y tient, que le Russe était «un névrosé d'une grande perversité»⁸¹.

Pour comprendre un géant, un créateur, un génie, il faut le rabaisser, l'avilir, le considérer comme un malade, et le réduire à l'état de patient. Alors, la psychanalyse peut œuvrer à sa hauteur. Karl Kraus avait bien vu chez le freudien un faible, car «il aime et déteste son patient, il envie sa liberté et son pouvoir, et son affaire est de ramener ses forces au niveau de sa propre faiblesse. Il affirme que l'artiste sublime un défaut parce qu'il se sent incapable. La psychanalyse est, en réalité, un acte de revanche par lequel l'infériorité du psychanalyste est transformée en supériorité. Le patient tend naturellement à se soumettre au médecin. C'est pourquoi, aujourd'hui, n'importe quel idiot veut traiter son génie. Peu importe comment le médecin s'efforce d'expliquer le génie, tout ce qu'il arrive à faire est de montrer qu'il en est dépourvu. [...] Il n'y a qu'une justification à l'existence de la psychanalyse : elle sert à démasquer la psychanalyse»⁸².

Comme le dira Max Graf dans une intervention remarquée à la société psychanalytique de Vienne, «la technique de Freud à elle seule ne rend

pas intelligent et profond [...] elle n'est d'aucune aide à un bousilleur d'âmes»⁸³.

L'idée de «l'hystérie» de Dostoïevski est de Freud, que ne justifie aucun argument médical objectif. La réduction de la plupart des épilepsies à l'hystérie, selon une conviction qu'il possède depuis au moins trente ans au moment où il écrit son article, est d'ailleurs étrange chez un neurologue qui s'affirmait très exigeant dans ces matières⁸⁴. En réalité, le diagnostic indiscutable d'une épilepsie fut porté en juillet 1847, des convulsions accablant l'écrivain une fois par mois en moyenne pendant les trente-quatre dernières années de sa vie⁸⁵. Les perturbations émotionnelles de Dostoïevski étaient liées à l'épouvante des crises comitiales, qu'il craignait, puis à la culpabilité, qui les suivait, et certainement pas à des troubles névrotiques, inventés par Freud longtemps après sa mort. Nulle part dans la biographie de l'écrivain, on ne trouve de signe d'une «hystérie», ni après l'assassinat de son père, ni après une punition cruelle infligée, pour subversion, par le tsar — une exécution mise en scène et longuement simulée par un peloton en 1849 —, ni après son bannissement pendant dix ans et en Sibérie durant quatre années. Freud, qui assimile l'auteur aux personnages de ses romans, se livre à une psychanalyse *sauvage*, sans malade et sans preuve, de l'écrivain russe, mort depuis près de quarante ans, en rejetant tous les arguments contraires à l'élaboration du portrait antipathique d'un talentueux concurrent, pour mieux stigmatiser des défauts fabriqués par ses interprétations accablantes. Freud avait disposé d'un temps amplement suffisant — au moins entre sa réponse à Stefan Zweig en 1920 et son article «Dostoïevski et le parricide», paru en décembre 1928 — pour se documenter dans les 700 titres disponibles à l'époque sur l'auteur, dont il possédait une certaine quantité, et il aurait pu aussi rapporter que le Russe n'était pas non plus antisémite, bien au contraire, *ce qu'il savait parfaitement car il avait les documents nécessaires à portée de mains*⁸⁶. Mais il ignore la documentation, car Dostoïevski le possédait *devait* être un grand névrosé pour ainsi comprendre les fantasmes inconscients avant Freud.

Deux ans plus tard, dans une allocution que lut sa fille à Francfort, lors de la remise du prix Goethe, Freud estimera «que l'on devrait être reconnaissant à la psychanalyse quand, appliquée à un grand homme, elle contribue à faire comprendre la grandeur de son œuvre». «Si la psychanalyse, continue-t-il, se met au service de la biographie, elle a naturellement le droit de ne pas être traitée plus durement que cette dernière»⁸⁷, sauf apparemment si la biographie touche un grand psychanalyste, surtout Le créateur. Car, quand Fritz Wittels avait élaboré la première biographie de Freud, auquel il l'adressa, celui-ci lui avait répondu sèche-

ment qu'il lui semblait « que le public n'a rien à faire de ma personnalité et qu'en lire une étude ne peut rien lui apporter tant que mon point de vue est différent (pour de multiples raisons) »⁸⁸. Au printemps 1928, quelques mois avant la parution de l'article sur Dostoïevski, une étude sur Sigmund Freud, par Michaelis, avait paru, que Binswanger jugea admirable. Freud prétendit ne pas l'avoir lu, car « analyser un homme vivant est à peine admissible et certainement impoli ». Et il poursuit, à propos de Michaelis : « On laissera en suspens la question de savoir s'il s'agit d'une aggravation ou d'une diminution de l'impolitesse quand on n'envoie pas le résultat de la vivisection à sa victime [...] Nos analyses cliniques présupposent une plus grande familiarité avec leur objet »⁸⁹. Pourtant, ceci ne s'applique pas aux psycho-biographies dont il fut l'auteur. Le psychanalyste échappe à la psychanalyse, et le respect, qu'il exigeait des autres à son égard, doit s'adresser seulement à la personne des freudiens fidèles.

Il faut avant toute recherche annoncer « par anticipation le résultat tel qu'il est vraiment, c'est-à-dire comme quelque chose de tout à fait nouveau », avait recommandé Sigmund Freud à Wilhelm Fliess en 1893. C'est la méthode que nous connaissons. Dostoïevski était hystérique par définition. Et Léonard de Vinci était condamné à l'inversion avant l'examen de son dossier. Car Sigmund Freud savait déjà depuis longtemps, avant d'avoir rencontré quiconque, sans avoir récolté quelques faits, ni réalisé quelque étude que ce soit, par anticipation, que « le fait qu'un enfant grandisse parmi les personnes d'un seul sexe est, nous le savons maintenant, l'une des causes qui contribuent le plus à la formation de l'homosexualité »⁹⁰.

Au cours de son analyse, Joseph Wortis, alors jeune psychiatre sur le divan, demanda un jour de 1934 à Sigmund Freud ce qu'il pensait de cette dernière possibilité : supposons qu'un enfant ait perdu sa mère à sa naissance et que « seul, le père élève son fils, qu'arriverait-il dans ces conditions » ?

« En général », lui répondit le Professeur, « le garçon deviendra homosexuel ». Wortis, pragmatique, ajouta qu'il « serait intéressant de faire une enquête sur ces cas », à quoi l'illustre savant, qui trouvait cette question « abstraite », répliqua que « ce n'est pas nécessaire. Nous savons sans avoir besoin d'en faire comment ces situations évoluent »⁹¹. Quand bien même un enfant serait-il élevé par son seul père, sans mère, l'issue ne serait pas différente. Le père, ou la mère, tout cela n'a finalement aucune importance. Pas plus que les réalités, ni qu'un vautour, ni qu'un milan. Les faits sont interchangeable autant que de besoin, les freudiens

sont dispensés d'en tenir compte, et aucune étude sérieuse n'est vraiment nécessaire. Elle leur est d'ailleurs dangereuse, sinon fatale.

Quand une homélie d'un grand Ayatollah scandé que « les enfants non allaités par leurs mères risquent mille fois plus que les autres de devenir homosexuels », le procédé est le même ; l'incantation des foules aussi.

Quels moyens Freud possède-t-il pour vérifier l'universalité d'une théorie par ailleurs élastique ? Où sont donc les études (longitudinales ou prospectives, dirions-nous aujourd'hui) qui l'ont assuré que les enfants élevés sans père — ou bien sans mère, puisque nous venons d'apprendre que ces rôles sont indifférents — deviennent « en général » homosexuels ? Au regard de la fiabilité et de l'honnêteté de ses publications, on est en droit de se poser des questions sur la valeur des informations cliniques invoquées, jamais décrites.

Les enquêtes nécessaires ont été faites inlassablement, mais sans les analystes, qui s'y refusent. Les enfants, de l'un ou l'autre sexe, élevés par un seul parent, de l'un ou l'autre sexe, sont aussi masculins ou féminins que les garçons et filles élevés par les deux parents ensemble. Les garçons et filles élevés par des parents adoptifs ou biologiques dont les rôles sexuels sont typiquement déviants (ouvertement homosexuels par exemple, d'un genre ou de l'autre), ne sont ni plus ni moins masculins ou féminins que les enfants élevés dans une famille conventionnelle, et n'ont d'ailleurs pas plus de problèmes psychologiques que des individus du même âge tirés au hasard dans la population générale. À terme, à leur maturité, rien ne distingue ces groupes entre eux. Et les populations homosexuelles sont issues de n'importe quels types de familles. La constitution des rôles sexuels doit peu à la façon dont les enfants sont élevés, et beaucoup aux facteurs antérieurs à leur naissance. Le soi-disant complexe d'Œdipe, au cours duquel l'enfant « s'identifierait », on ne sait trop comment, de façon privilégiée à un parent d'un sexe ou bien de l'autre, est dépourvu de tout support objectif, et au moment supposé y correspondre dans l'évolution psychologique — disons entre trois et dix ans pour être très généreux —, rien de particulier n'affecte le développement des rôles sexuels masculin et féminin, lesquels sont antérieurs à l'âge de trois ans.

Les faits dont Freud s'était dispensé sont disponibles dans la littérature spécialisée, pour la plupart depuis longtemps⁹². Ils sont considérables, par leur quantité, par leur convergence, et par leur rigueur. Mais les analystes modernes n'en veulent toujours pas, et répugnent à les admettre, quand ils condescendent à en prendre connaissance. Dans le cas contraire, ils ne seraient plus des freudiens ni des analystes, alors qu'ils

tolèrent les incohérences et les mystifications de leur héros, quand ils ne superposent pas les leurs à la fabrication virtuelle utile à notre culture.

Le moins que l'on puisse dire est que leurs points de vue d'analystes de terrain sur le sujet de l'homosexualité restent extrêmement contrastés, sinon contradictoires⁹³. Quant à l'homosexualité « latente », que l'on peut qualifier de « péché muet », en pensée ou par intention (inconsciente bien entendu), les plus autorisés des analystes estiment ne l'avoir jamais rencontrée sur le divan consacré à cet effet. En dépit de leur grande expérience de la question, ils « n'ont pas pu valider l'omniprésence de l'homosexualité latente. Nous avons psychanalysé de nombreux individus de sexe mâle en étant dans l'incapacité d'observer chez eux la moindre trace de ce "complexe" »⁹⁴.

L'orthodoxie freudienne, dogme encore imprégné des idéologies du XIX^e siècle et infiltrant les nôtres, a considéré « l'inversion » comme une pathologie, puisqu'elle n'est pas au service de la procréation, but de toute sexualité normale. « Les perversions sont biologiquement inférieures car elles ne conduisent pas à la procréation », assurait Freud, rajoutant que l'homosexualité, évidemment, « ne comporte aucun danger de procréation » et puis qu'elle « ne peut pas, elle non plus, être acceptée comme normale »⁹⁵. Le *Comité Secret* proclama en décembre 1921 l'interdiction à tout homosexuel d'exercer la psychanalyse. La prohibition est encore appliquée, bien que de nombreuses notoriétés du mouvement, malgré leur analyse par Sigmund Freud ou ses catéchumènes, fussent homosexuels, par exemple le pur orthodoxe James Strachey. À propos d'un homosexuel qui voulait suivre une formation psychanalytique, Anna Freud répondit d'ailleurs « par expérience » qu'il n'était pas question « d'accepter des gens présentant des anomalies sexuelles »⁹⁶. En décembre 1973, les experts mondiaux de la psychiatrie décidèrent enfin d'écarter l'homosexualité de la nomenclature officielle des maladies mentales, *contre* les freudiens⁹⁷. Mais, actuellement, en raison de la désaffection croissante des hétérosexuels « normaux » dans la formation freudienne, une proposition d'embauche se fait, ouvertement destinée aux aspirants homosexuels.

Un peu de logique et une simple enquête, comme on les faisait déjà à l'époque, auraient pourtant permis aux freudiens de vérifier qu'il n'y a pas plus de troubles mentaux chez les homosexuels que dans la population générale. Les homosexuels dotés de perturbations psychologiques, ceux qui, pour cette raison, vont occasionnellement consulter un psychanalyste, sont infiniment moins nombreux que ceux qui n'en ont pas et n'ont *jamais* affaire aux freudiens ni aux psychiatres. Dès lors, combien d'homosexuels Freud a-t-il connus, de l'un et l'autre sexe ? Combien, parmi eux, et elles, étaient vraiment représentatifs de leur condition ?

Et nous attendons toujours, depuis le début du XX^e siècle, les effets du traitement analytique de l'*anomalie* homosexuelle. Pour autant qu'on sache, les psychanalystes n'ont *jamais* fait d'un homosexuel un hétérosexuel. Ne serait-ce pas ce qui pousse les freudiens à assurer, aujourd'hui encore, que la « thérapie » doit durer « probablement toute une vie » ?⁹⁸ C'est en quoi ces derniers sont en accord parfait avec leur maître à tous, Sigmund Freud, qui, dix ans après son divin Léonard où il avait tout compris de l'homosexualité, donna la sanction finale de son échec dans le seul cas clinique qu'il ait évoqué : « transformer un homosexuel pleinement développé en un hétérosexuel est une entreprise qui n'a guère plus de chances d'aboutir que l'opération inverse » et « la psychanalyse n'est pas appelée à résoudre le problème de l'homosexualité »⁹⁹.

Comme le remarque Simon Le Vay, un spécialiste de la neurobiologie des différences sexuelles qui ne cache pas son homosexualité, « dans l'esprit de l'optimisme médical qui a caractérisé le XX^e siècle, maladie implique guérison possible, et des milliers d'homosexuels ont été soumis à la psychanalyse, à la castration, à des greffes de testicules, à des traitements hormonaux, à des électrochocs et à la chirurgie cérébrale dans des tentatives de les "guérir" de leur triste état. Autant que je puisse le savoir, aucun de ces traitements n'a jamais produit le résultat attendu, mais les dégâts physiques et psychologiques qu'ils ont provoqués doivent être comptés parmi les crimes les plus graves jamais commis par la profession médicale. De surcroît, les parents des hommes et des femmes homosexuels doivent aussi être inclus dans les victimes du freudisme : le fait d'attribuer l'homosexualité au comportement parental, dans le contexte d'une société généralement hostile à celle-ci, revenait à leur faire porter une responsabilité et une culpabilité totalement imméritées »¹⁰⁰.

Le montage Léonard de Vinci était la psychanalyse même, une rhétorique formidable devant dissimuler le grand secret. Le voici : elle n'a strictement rien à dire, rigoureusement rien démontré, ici dans l'homosexualité, là dans la vie psychologique normale et pathologique, et, par ailleurs, n'a absolument rien fait de ses prétentions thaumaturgiques. Le nuage de sainte fumée rhétorique du *Léonard* était chargé — par l'interprétation du vent du battement de l'aile d'un charognard qui n'exista pas, inséré dans un faux souvenir d'un génie qui n'était ni malade ni un patient — de dissimuler l'absence de preuve, et puis de convertir patients, prosélytes et lecteurs à son ignorance agissante. Son succès fut donc éclatant, et il n'est pas terminé.

NOTES

¹ Freud (1910), *Eine Kindheits Erinnerung des Leonardo da Vinci* (titre que je réduirai désormais à *Léonard*).

² Le terme est utilisé par Freud lui-même, précisément dans *Léonard*. Sur le *Léonard* de Freud, voir principalement Jones, vol. 2 : 367-370; Ellenberger (1970) : 530-531; et Gay, vol. 1 : 422-431. Stannard (1980), in Crews (1998) : 200-211, et Eysenck (1985), chap. 7, font un bonne revue. Mais la meilleure étude est celle du hollandais Han Israëls (1993), *Freud and the Vulture*.

³ D'une statue de Michel-Ange en 1914, par exemple. L'expression *Saxa Loquuntur* est dans Freud (1896), *Zur Ätiologie der Hysterie* (trad. fr., p. 84).

⁴ *Lettre à Freud*, 11/8/1910.

⁵ En 1906, lors d'une enquête sur les meilleurs livres (1907, *Antwort auf eine Rundfrage* « Vom Lesen und von guten Büchern »), il plaça le roman de Merejkovski parmi ses dix préférés.

⁶ *Lettre à Jung*, 17/10/1909.

⁷ Cf. Nunberg & Federn, *Minutes de la Société Psychanalytique de Vienne* (vol. 2) à cette date.

⁸ *Lettre de Freud à Ferenczi*, 13/2/1919 (in Jones, vol. 2 : 369) ou bien de *Freud à Lou Andreas-Salomé*, 9/2/1919 (in Gay, vol. 1 : 424).

⁹ Gay, vol. 1 : 422-423. Et Peter Gay place étrangement le *Léonard* dans son chapitre *Thérapie et Technique*.

¹⁰ Comme le signale John Kerr (1994) : 280-281.

¹¹ Cf. sa *Lettre à Ferenczi*, 1/1/1910. Cf. *Minutes*, vol. 2 : 10/3/1909, pour l'intervention d'Adler sur le marxisme devant la Société Psychanalytique de Vienne.

¹² Freud (1910), *Die zukünftigen Chancen der psychoanalytischen Therapie*.

¹³ *Lettre de Freud à Jung*, 17/10/1909.

¹⁴ Ce *Codex* est accessible sur CD-ROM. L'original du *Codex Leicester* fut acquis en 1997 par Bill Gates pour la modique somme de 30 millions de dollars.

¹⁵ Fin du chap. 1 de *Léonard*.

¹⁶ Freud (1/12/1909), Soc. Psychan. Vienne, *Minutes*, vol. 2 : 334 (italiques miennes).

¹⁷ Freud à Joseph Wortis le 18/1/1935 (Wortis (1954), *Psychoanalyse à Vienne, 1934. Notes sur mon analyse avec Freud* : 164).

¹⁸ *Léonard* : 63.

¹⁹ *Lettre à Jung*, 17/10/1909.

²⁰ *Léonard*, chap. 2, note 1 (Freud citant le *Codex Atlanticus F65 v.*, tiré du texte de Scognamiglio, 1900). À l'époque, *nibbio* s'écrivait encore *nibio*.

²¹ *Léonard* : 54.

²² *Ibid.* : 97.

²³ Lors de la discussion de l'exposé de Freud sur *Léonard*, le 1^{er} décembre 1909, Viktor Tausk enseigna aux fidèles que les croates croient aussi que les enfants illégitimes sont nés d'une fécondation par le vent, car ils ont une expression pour eux, disant : « il lui a fait un enfant d'un pet » (*Minutes*, vol. 2 : 344). Les admirateurs furent comblés. S. Freud donna plus tard son avis d'expert : « J'ai remarqué, en analysant plusieurs musiciens, un intérêt particulier, et qui remonte jusqu'à leur enfance, pour les bruits que l'on produit avec les intestins. [...] Une forte composante anale dans cette passion pour le monde sonore ? Je laisse la question en suspens ». C'est bien le fondateur de la psychanalyse qui écrit (*Lettre à Stefan Zweig*, 25/6/1931).

²⁴ *Léonard* : 58. Là « fable scientifique » (*Das Wissenschaftliche Märchen*) est ici une répétition textuelle de la terrible critique de von Krafft-Ebing lors de la conférence truquée de Freud du 21 avril 1896 (*Zur Ätiologie der Hysterie*). Cf. ici le chapitre 12.

²⁵ *Léonard* : 59 (c'est moi qui souligne).

²⁶ *Léonard* : 61.

²⁷ Freud (1/12/1909), Soc. Psychan. Vienne, *Minutes*, vol. 2 : 336 (italiques miennes).

²⁸ *Léonard* : 63 (italiques miennes).

²⁹ O. Pfister (1913), cité par Freud dans l'édition 1919 de *Léonard* (chap. 4, note 18).

³⁰ *Jung à Freud*, 17/6/1910.

³¹ *Freud à Jung*, 19/6/1910.

³² *Lettre de Ferenczi à Freud*, 12/6/1910.

³³ Séailles, G. (1892), *Léonard de Vinci, l'artiste et le savant. Essai de biographie psychologique*, Paris, Perrin.

³⁴ Cf. Bromly (1988) : 139 sq.

³⁵ Jack Spector (1972), *The Aesthetics of Freud : a Study in the Psychoanalysis of Art*, mentionné sans référence par Gay, vol. 1 : 431, que reproduit sans référence Rodrigué (1996), vol. 1 : 532.

³⁶ Eric MacLagan (1923), « Leonardo in the consulting room », *Burlington Magazine for Connoisseurs*, vol. 42 : 54-57.

³⁷ Israëls (1993), *Freud and the Vulture* : 580.

³⁸ *Minutes*, vol. 2 : 338.

³⁹ *Léonard*, chap. 2, note 1 (voir plus haut).

⁴⁰ Freud (1898), *Zum psychischen Mechanismus der Vergesslichkeit* : 103.

⁴¹ G. Vasari (1550), *La vie des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes*.

⁴² Israëls (1993), *Freud and the Vulture* : 583.

⁴³ Israëls (1993), *ibid.* : 581, fig. 4.

⁴⁴ Freud (1914), *Der Moses des Michelangelo*; et Freud (1927), *Nachtrag zur Arbeit über den Moses des Michelangelo*. Cf. *Lettres de Jones à Freud*, 11/5/1921, et de *Freud à Jones*, 3/3/1927.

⁴⁵ « Der grosse Vogel brauchte ja gerade kein Geier gewesen zu sein. » Et « wie es von Leonardo mit dem zum Geier ernannten Vogel... » (*Léonard*, chap. 2, n2).

⁴⁶ L'échange se trouve dans Israëls (1993), *Freud and the Vulture* (p. 583-584). L'Écriture Sainte (*Holy Scripture*) est évidemment celle de Freud, et l'image-devinette (*Vexierbild*) est le tableau reconnu par Pfister et Jung comme contenant le vautour.

⁴⁷ Jones, vol. 2 : 370.

⁴⁸ Jones, vol. 2 : 370.

⁴⁹ Introduction à *Souvenir d'enfance de L. de Vinci* (*SE 11 : 59-62, principalement p. 60-61).

⁵⁰ *Journal of the History of Ideas*, 1956, vol. 17, n° 2 : 147-148.

⁵¹ Paul Federn, qui assista à cette séance du 1^{er} décembre 1909, eut longtemps la charge des *Minutes* de la Société Psychanalytique de Vienne après Otto Rank. Il s'est suicidé en 1950, mais son fils Ernst lui succéda. Margarethe (la fille aînée d'Oscar Rie) fut analysée par Freud soi-même, son mari Hermann Nunberg par Paul Federn, et Ernst Federn par... Hermann Nunberg ! Encore une affaire de famille !

⁵² J.B. Pontalis, avertissement à Nunberg & Federn (Eds), *Minutes*, vol. 1 : 6.

⁵³ Le texte de l'exposé de Freud du 1/12/1909 est dans *Minutes*, vol. 2 : 333 sq., et la note p. 335.

⁵⁴ Cité par Israëls (1993), *Freud and the Vulture* : 579.

⁵⁵ Maïdani Gérard (1994) : 36.

⁵⁶ *Ibid.* : 223.

⁵⁷ *Ibid.* : 12.

⁵⁸ *Ibid.* : 256 (syntaxe d'origine).

⁵⁹ N. Abraham & M. Torok (1976), *Cryptonymie : le verbiage de l'Homme aux loups*, Paris, Aubier (cf. aussi Mahony, *Les hurlements de l'homme aux loups* : 48 sq.).

⁶⁰ Un point final sur ces procédés est donné dans l'étude de Lilienfeld *et al.* (2000). On peut l'obtenir sur internet : http://www.psychologicalscience.org/newsresearch/publications/journals/pspi/pspi1_2.pdf.

⁶¹ Cf. Hornung (1971), et le site internet : <http://www.dieuxegyptiens.com/index.html>.

⁶² Gay, vol. 1 : 430.

⁶³ On trouve aussi dans «Mout» la sonorité du mot allemand *Mut*, qui a plusieurs sens, dont le *courage*, mais Freud est de toutes façons décidé pour la mère (*die Mutter*). L'analyse fait dire aux nombres, comme aux sons, ce qu'elle veut.

⁶⁴ (1900), *L'Interprétation des Rêves* : 495 (italiques de Freud, qui connaissait la Bible en détails depuis sa septième année).

⁶⁵ Cf. Hornung (1971).

⁶⁶ *Minutes*, vol. 2 : 335.

⁶⁷ *Lettre de Jung du 10/4/1959* (citée dans *Correspondance Freud-Jung*, introduction : 26). Carl Jung est décédé le 6 juin 1961.

⁶⁸ Freud & Bullitt, *Le président Thomas Woodrow Wilson. Portrait psychologique*. Rédigé entre 1930 et 1939, il serait apocryphe, selon ses familiers et Anna Freud; du moins, seule l'introduction *pourrait* être de S. Freud, encore qu'elle ne fût pas de sa main. Le reste *serait* de Bullitt seul. Selon Roazen (1993), la collaboration de S. Freud est claire, mais le résultat, publié seulement en 1967, tellement mauvais que son entourage l'a répudié. L'ouvrage n'a jamais été mis en doute par E. Jones, qui proposa à J. Strachey de le faire figurer dans la *Standard Edition* au même titre que le collectif *Études sur l'Hystérie* de 1895 (Jones à Bullitt, 7/6/1956, cité par Roazen (1975) : 344). Roudinesco (1994), vol. 2 : 142, y voit une œuvre majeure de S. Freud, et le place à la hauteur du *Prince de Machiavel* (!) *Le Président Wilson* reste une énigme que les nombreuses pages de Peter Gay [(1988), chap. 11 et étude bibliographique du même chapitre], n'ont pas épuisée. Voilà encore un magnifique *objet* pour un historien impartial.

⁶⁹ Freud (1907), *Der Wahn und die Träume in W. Jensens «Gradiva»*; (1913), *Totem und Tabu*; (1932), *Zur Gewinnung des Feuers...*

⁷⁰ Wittmayer Baron (1939), cité par Jones, vol. 3 : 419.

⁷¹ Abraham Shalom Yahuda (1946), cité par Jones, vol. 3 : 419. Gay préfère indiquer que Freud radote et que la construction désordonnée de son *Moïse* est «un trait de sénilité» (1988, vol. 2 : 366). Sur le *Moïse* de S. Freud, voir l'analyse de Yerushalmi (1991).

⁷² *Lettre de Freud à Ferenczi*, 30/11/1911 (c'est moi qui souligne), citée par Gay (1988), vol. 1 : 505.

⁷³ Freud (1925), *Einige psychischen Folgen des anatomischen Geschlechtsunterschieds* : 124.

⁷⁴ *Lettres à Fliess*, 9/2/1898 et 11/9/1899.

⁷⁵ Cf., par exemple, sa *Lettre à Fliess* du 22/7/1899.

⁷⁶ Freud (1939), *Der Mann Moses und die monotheistische Religion* (chap. 2, § 3, note p. 37). Sa «totale incompetence» figure deux pages plus haut.

⁷⁷ *Lettre de Freud à Lou Andréas Salomé*, 6/1/1935 (c'est moi qui souligne).

⁷⁸ *Les trois maîtres* de S. Zweig (1920) est traduit chez Belfond en 1988.

⁷⁹ *Lettre de Freud à Stefan Zweig*, 19/10/1920, et Freud (1928), *Dostojewski und die Vatermordung*.

⁸⁰ *Lettre de Freud à S. Zweig*, 19/10/1920.

⁸¹ *Lettre de Freud à S. Zweig*, 4/9/1926.

⁸² Karl Kraus, *Die Fackel*, 30/5/1913 (in Szasz (1976) : 106).

⁸³ *Minutes*, vol. 1, séance du 11/12/1907.

⁸⁴ Cf. *Minutes* de la société psychanalytique de Vienne, le 21/10/1908 par exemple, où Freud avait fait cette appropriation de l'épilepsie par la psychanalyse, en faisant de la

comitativité une hystérie, selon des idées qu'on note déjà dans sa correspondance avec Fliess.

⁸⁵ Cf. Geschwind (1984), *Dostoevsky's Epilepsy*.

⁸⁶ James Rice (1998), chap. 8 et 9, et 211-215.

⁸⁷ Freud (1930), *Goethe-Preis 1930. Ansprache im Frankfurter Goethe-Haus* : 185.

⁸⁸ Freud (1923), *Brief an Fritz Wittels (Lettre de Freud à Wittels, 18/12/1923)*.

⁸⁹ *Lettre de Freud à L. Binswanger*, 2/4/1928.

⁹⁰ Freud, «Conférence sur Léonard», Société psychanalytique de Vienne, 1^{er} décembre 1909 (*Minutes*, vol. 2 : 336).

⁹¹ Wortis (1954) : 103 (séance du 6/12/1934, italiques miennes).

⁹² Cf. des revues des travaux dans : Green (1985); Ellis & Ames (1987); Friedman (1988); Zucker & Green (1991); Le Vay (1993); Green (1994); Corraze (1994); Paikoff & Brooks-Gunn (1994); et tout le chapitre 19 de Kaplan & Sadock (Eds), «Comprehensive Textbook of Psychiatry» (Lippincott, Williams and Wilkins, 7th ed. 2000) est consacré à ces problèmes.

⁹³ Cf. Corraze (1994) : 34-41.

⁹⁴ Bieber *et al.* : 274.

⁹⁵ Freud à Joseph Wortis le 27/12/1934 et le 18/1/1935 (Wortis (1954), *Psychanalyse à Vienne, 1934...* : 137 et 163).

⁹⁶ *Lettre d'Anna Freud à Gomperts*, 28/10/1948, citée par Young-Bruehl (1988) : 466 n25.

⁹⁷ *DSM II*, 2nd ed. 1968 (Special Note, 7th Printing 1974 : vi).

⁹⁸ Dixit le psychanalyste américain Nicolosi, en réponse à une enquête de journalistes (Gelman *et al.* (1992), *Newsweek*, February 24 : 38-44).

⁹⁹ Freud (1920), *Über die Psychogenese eines Falles von weiblicher Homosexualität* : 249 et 270.

¹⁰⁰ Le Vay (1993) : 163.

TROISIÈME PARTIE

LA BIFURCATION

«... il a perfectionné la méthode de raisonner par imagination, par réverbération, par allitération, par assonance, par antithèse; ce très-grand et très-aimable rhétoricien et théologien, si merveilleusement spirituel, a rendu la logique du surnaturel la plus spécieuse du monde; il l'a proprement constituée; il a réponse à tout, explication pour tout; dans les défilés d'où la raison pure et simple, d'où le bon sens pédestre ne se tirerait jamais, il passe par-dessus en métaphore : ses écrits sont un arsenal où, depuis, tous les orateurs et les raisonneurs sacrés sont venus puiser et se fournir. — Avec un tel auteur, si on s'y enferme, la mine, on le croira, est inépuisable.»

Sainte-Beuve¹

NOTE

¹ *Port-Royal, Livre troisième*, chap. 1 (Gallimard, La Pléiade, 1952, vol. 1, page 815n). Le personnage ici évoqué par Sainte-Beuve, au milieu du XIX^e siècle, est Saint Augustin, mais on reconnaît dans le trait ses reliques modernes de moindre talent.

Chapitre 11

L'enfance de l'art

«Freud [...] est un prophète, un chef de secte, un réformateur "religieux". Il a constamment confondu sa mission avec la vérité, au grand préjudice de celle-ci. On ne se figure pas esprit moins objectif, parmi les hommes de science bien entendu. Il y avait en lui du fanatique, de l'homme de l'ancienne Alliance.»

Emil Cioran (1969)¹

Il est désormais admis qu'*aucun* malade n'a été guéri par Sigmund Freud, et on ne dispose d'aucune preuve qu'un seul ait été réellement amélioré par sa «méthode». De nombreux historiens, quelquefois issus du comité dévoué à sa cause, ont fait valoir les lacunes et les incohérences des données cliniques, les fabrications et inventions manifestes des «observations» de patients qu'on a pu identifier dans ses publications, pour autant que ceux-ci aient tous vraiment existé. Nous disposons actuellement de nombreux arguments montrant une contrefaçon délibérée, et pour tout autre que Freud, on n'hésiterait pas à invoquer la fraude.

L'INDIGENCE

En 1970, Benjamin Brody recensa dans la littérature de l'inventeur de la doctrine 145 cas cliniques, dont la moitié durant les dix premières des cinquante-trois années de sa carrière².

Qui sont-ils ?

Une juste appréciation des faits est rendue extrêmement difficile par l'indigence des renseignements objectifs publiés par Freud. Une part infime de ses travaux est consacrée aux données factuelles, ou simplement vraisemblables : on peut l'estimer à bien moins de 5 % dans les publications «cliniques» les plus spécialisées³, alors que ses malades lui fourniraient des informations innombrables, «irréfutables» et précises. Dans la plupart des cas, nous devons ignorer leur état civil (la situation matrimoniale n'est mentionnée qu'une fois sur deux par exemple), la

description même résumée de la biographie et des symptômes, la durée et les détails du «traitement», les prétendus effets, et l'évolution ultérieure. Nous sommes parfois informés de leurs âges et de leurs sexes. Deux malades sur trois étaient des femmes, apparemment de jeunes adultes, mais c'est à peu près tout ce que nous savons. Le reste est affaire de confiance et de naïveté, ou d'un abus des deux.

Il est clair, bien que Freud ne le dise pas, que les trois-quarts de ses patients appartenaient aux niveaux socio-économiques supérieurs, disons surtout issus de la haute bourgeoisie, un peu de l'aristocratie.

En dehors des mornes heures de la première guerre — quand le client ou l'élève pouvait régler en nature, avec une boîte de cigares et un poulet par exemple —, ils payaient d'ailleurs des honoraires fort élevés pour l'époque. Ainsi, entre 1910 et 1914, chaque jour pendant quatre ans et demi, l'illustre «Homme aux Loups» versait à Freud — sans compter ses frais d'hôtellerie et les dépenses de personnel — 40 couronnes par séance, ce qui représentait, pour une heure d'analyse, trois à quatre fois le prix de journée d'un sanatorium de première classe⁴. Au début des années 1920, pendant l'inflation, Freud se contentait de 10 dollars, soit 33.000 couronnes, la valeur de 450 repas à Vienne pour une heure de son travail. Puis, le Professeur demanda 25 dollars la séance, ce qui équivalait alors, avant la dévaluation de 1936, à la moitié du salaire mensuel d'un enseignant débutant dépensée en cinquante-cinq minutes. Ensuite, il exigea 40 dollars, sur les conseils de sa fille Anna, elle-même ancienne institutrice, qui se contentait de 20 dollars, y compris pour chaque rencontre analytique avec chacun des quatre enfants de sa grande et fortunée amie Dorothy Burlingham, avec les bénéfices thérapeutiques que l'on sait.

Seulement trois pour cent des patients de Freud étaient économiquement défavorisés, et 74 % relevaient des couches sociales les plus aisées⁵. Et, dans sa consultation, il ne faut pas négliger, surtout à partir de 1919, une forte prédominance de jeunes psychiatres destinés à reproduire les boutures, car la première indication de la psychanalyse est la conversion des freudiens. Ces personnes ne sont pas représentatives des malades de l'époque, ni de ceux fréquentant les asiles ou les milieux hospitaliers, et, bien plus encore, cette petite population d'élites névrosées ne reflète pas, loin s'en faut, la composition démographique de la société, serait-elle autrichienne avant l'invasion. C'est là une erreur de recrutement, méthodologiquement suspecte, qui ferait sourire un épidémiologiste débutant ou s'agiter les nerfs d'un spécialiste des sondages. Les malades d'Alfred Adler étaient dans des situations sociales inverses,

avec les préoccupations correspondantes, bien réelles, et, recourant à une «méthode d'enquête» identique, sa théorie fut radicalement différente.

Par l'interprétation de quelques cas pathologiques non représentatifs d'eux-mêmes, Sigmund Freud prétend accéder à une compréhension universelle des faits humains, normaux et déviants. De même qu'il croira reconstruire l'enfance ordinaire à partir de quelques malades mentaux adultes, manipulés par ses soins.

La gravité des affections mentales, dont les diagnostics sont encore aujourd'hui discutés — quand les spécialistes peuvent disposer des informations —, varie de façon élastique en fonction des besoins rhétoriques ou publicitaires. Pour valoriser sa technique révolutionnaire, Sigmund Freud prétend hériter des cas les plus sévères et rebelles, qui ont résisté aux plus éminents psychiatres avant lui. S'il doit les rapprocher de la population normale, les mêmes malades deviennent soudain sous sa plume des cas mineurs. Car il estime, à défaut de pouvoir le prouver, avoir «le droit de considérer comme exacts les résultats de [ses] recherches, puisqu'elles n'ont pas été pratiquées sur des sujets très anormaux»⁶.

Sur les 145 malades retenus par Brody, plus de 130 sont simplement évoqués, et seuls quelques-uns ont été décrits par Freud.

La collaboration avec Josef Breuer aux «Études sur l'hystérie», éditées en mai 1895, nous vaut l'évocation de 12 patientes, mais seulement cinq sont abordées avec quelques détails, dans le second chapitre, les autres étant simplement mentionnées. Il s'agit du fameux cas historique de Breuer (*Anna O.*), suivi de ceux de Sigmund Freud, qui résument sept à huit ans d'expérience, durant la période «pré-psychanalytique». Or, *tous ces cas* sont des fiascos notoires, formulés de façon triomphale. Ces patientes ne purent se satisfaire d'aucun bienfait. Même les plus fervents admirateurs du freudisme doivent admettre qu'«aucune d'entre elles n'avait été «guérie», ni vraiment de ses symptômes, ni surtout de sa névrose»⁷.

ANNA O. : L'ENCHÂSSEMENT

En 1972, Henri Ellenberger dû recourir à l'expertise d'une photographie de Bertha Pappenheim pour découvrir que cette malade — connue sous le pseudonyme d'*Anna O.* jusqu'à ce que Jones l'en libérât publiquement en 1953⁸ — fut hospitalisée, au moment où son image impressionna la pellicule, dans la clinique psychiatrique Bellevue à Kreuzlin-

gen, à la frontière suisse, près de Constance. L'examen microscopique de la photographie, par les laboratoires de la police scientifique de Montréal — bigre ! —, permit de localiser cet établissement sanitaire, puis de retrouver son rapport clinique manuscrit par Josef Breuer, qui l'y adressa à plusieurs reprises et longuement. Les historiens purent alors assembler des documents disjoints, qui démentent formellement les publications officielles et la propagande des freudiens sur son cas.

Sigmund Freud connaissait bien la clinique de Kreuzlingen, possession de la famille Binswanger depuis des générations : il y enverra souvent ses propres patients et entretenait des relations fréquentes et étroites avec Ludwig Binswanger. Bertha Pappenheim, alias Anna O., était une familière de la fiancée de Freud. Le père de Bertha était en effet le tuteur de Martha depuis la mort de Berman Bernays, le père de cette dernière, en 1879. Les deux femmes se voyaient fréquemment et Martha était informée de l'avancement des problèmes d'Anna O. pendant et après sa «cure», dont elle communiquait tous les détails à sa mère et à Sigmund, lequel rencontrait régulièrement Josef Breuer au moment de cette «cure historique».

Le mercredi 7 juin 1882 marque soi-disant, selon les *Études sur l'Hystérie* de 1895, «la fin définitive [sic] de la maladie». Après qu'elle fut passée pendant plus de mille heures⁹ dans les bras d'une prétendue «thérapie cathartique» par Breuer, entre novembre 1880 et juin 1882, Anna O. quitta Vienne débarrassée de tous ses symptômes pour se reposer et, «depuis, elle jouit d'une parfaite santé»¹⁰.

Mais, en réalité, le samedi 18 novembre 1882, au moment où Sigmund Freud discutait pour la première fois¹¹ de Bertha Pappenheim en détails avec Josef Breuer, la patiente venait à peine de quitter la clinique, où elle avait été admise le 12 juillet, après sa chimérique guérison du 7 juin. Et on désespérait encore de la soigner des hallucinations, convulsions, perturbations névrotiques, troubles du langage, névralgie faciale, puis de sévères problèmes compliqués par l'intoxication iatrogène au chloral et surtout d'une grave addiction à la morphine.

Et elle sera à nouveau hospitalisée de 1883 à 1884, en 1885 et en 1887.

Freud ne pouvait rien ignorer de la sévérité de l'état de la patiente de Breuer, car il était directement instruit par Martha Bernays et par Josef Breuer. Tous étaient informés du désastre depuis le début. Sigmund annonça le 5 août 1883 à Martha que «Breuer parle d'elle constamment, et dit qu'il souhaiterait qu'elle soit morte afin que la pauvre femme soit

délivrée de ses souffrances. Il dit qu'elle ne se remettra jamais, qu'elle est complètement détruite»¹². De son côté, Martha Freud racontait encore en 1887 à sa mère que Bertha Pappenheim était venue la voir plusieurs fois et qu'elle était bien perturbée¹³. Elle était en effet suffisamment détraquée pour être à nouveau adressée à la clinique de Kreuzlingen quelques mois plus tard. Alors, comment Freud pouvait-il prétendre, en 1888, l'année suivante, que la méthode de Josef Breuer «amène des succès thérapeutiques impossibles à obtenir autrement» ?¹⁴

Les sédatifs et narcotiques que Breuer utilisait en 1882, provoquant des dégâts et une dépendance dont il faudra à la malade des années pour se défaire, ne sont évidemment pas non plus mentionnés dans le cas officiel de 1895. Ce que les *Études sur l'hystérie* ne signalent pas davantage est que la patiente Anna von Lieben (alias Mme Cécilie M. dans les *Études*) fut — telles Bertha Pappenheim et plus tard Emma Eckstein — rendue dépendante de la morphine pendant des années¹⁵. D'autre part, Freud omet étrangement de rapporter qu'il pouvait préconiser ce «moyen artificiel», la morphine, pour calmer les attaques hystériques. La suppression de ces informations d'importance devait-elle se conformer à l'avis autorisé de Sigmund Freud, contraire à sa pratique mais déjà paru en 1888, comme quoi «la prescription de narcotiques dans une hystérie aiguë n'est rien moins qu'une grave erreur technique» ?¹⁶

Le dossier clinique de Josef Breuer — que l'on peut lire avec d'autres documents dans la superbe biographie de Breuer par Albrecht Hirschmüller¹⁷ — décrit sans équivoque Anna O. comme sévèrement perturbée, en contradiction avec son cas publié 13 années plus tard, en 1895, et avec les allégations de Sigmund Freud lui-même, qui, jusqu'à sa propre mort, la déclara officiellement guérie, alors qu'il était informé depuis 1882 de l'échec du traitement.

Quand, en mai 1895, nos deux auteurs — le prudent Breuer, écrivant avec réticence sous la pression persuasive de Sigmund Freud jusqu'à leur fâcherie de 1894¹⁸ — firent paraître les *Études sur l'hystérie* où Anna O. était affirmée guérie depuis juin 1882, en réalité la malheureuse Bertha luttait encore contre la maladie mentale, et ils le savaient bien. Comment s'étonner alors que les Viennois, reconnaissant Bertha Pappenheim dans Anna O. — car son identité était «de notoriété publique»¹⁹ —, aient mis en doute l'honnêteté de la publication, puisqu'il s'agissait d'une fabrication ? D'autant que Freud, en avril 1896, un an après la parution des *Études*, annonça dans une conférence à la Société de Psychiatrie de Vienne, qu'en «suivant la méthode de Breuer», «le malade conserve ses symptômes inchangés» !²⁰

Et ce n'était pas non plus une «catharsis» — ce dévouement d'émotions pathogènes qu'il convenait de «décoincer» — pour la bonne raison que Breuer n'avait pas utilisé cette méthode à l'époque. Il ne le pouvait pas. Comment aurait-il pu négliger de faire, en 1882, la publicité d'une thérapie aussi efficace? «L'abréaction cathartique» ne figure d'ailleurs pas dans son rapport confidentiel déniché par Ellenberger : elle fut injectée de façon parasitaire 13 ans plus tard dans l'histoire officielle du cas. Son traitement était en réalité parfaitement conforme aux thérapeutiques du moment et n'avait pas d'originalité²¹.

De quoi fallait-il alors persuader les lecteurs? D'abord, il fallait les convaincre que La Méthode «supprime souvent et à jamais [les symptômes et les accès] parce qu'elle est radicale et nous semble dépasser de très loin l'efficacité du procédé par suggestion directe, tel que le pratiquent aujourd'hui les psychothérapeutes»²². Ensuite, que la fondation de la psychanalyse, qui allait jaillir de la catharsis, ne devait rien à ses prédécesseurs, et en particulier au français Pierre Janet qui, parmi d'autres, utilisait une cure cathartique dès 1888, avant Sigmund Freud. Entre 1882 et 1888, Janet avait effectué des études cliniques au Havre, publiées en 1888 («L'automatisme psychologique»), insistant sur le rôle des souvenirs traumatiques oubliés, dissociés de la conscience mais encore actifs dans le «subconscient». Sa thérapie consistait déjà à rendre conscients ces événements responsables²³. De même, dès 1868, le psychiatre Moriz Benedikt avait ramené l'hystérie à la sexualité infantile, à des souvenirs secrets de traumatismes. Dénigré par le freudisme comme un *hypnotiseur*, Benedikt utilisait en fait une psychothérapie verbale *sans l'hypnose* pour débusquer ces souvenirs dès 1889, avant Freud, lequel, pour le traitement symptomatique, recourait encore à la suggestion hypnotique directe jusqu'en 1892-1893²⁴. D'ailleurs, Freud, qui n'est plus à une contradiction près, va se trahir en rappelant, en 1905, dans ses «Trois Essais sur la Théorie de la Sexualité», que le traitement cathartique fut «la méthode pratiquée pour la première fois par Breuer et par moi-même en 1893»²⁵. Et la première mention publique de la «catharsis» fut faite par Breuer et Freud dans leur «communication préliminaire» de 1893²⁶.

Anna O. devait être guérie de tous ses maux dès 1882, «à une époque où les travaux de Janet étaient encore à venir»²⁷. Dès lors, la «catharsis» sera insérée rétroactivement dans son cas, surgissant soudain, dès 1880-1882, pour que le passé corresponde au besoin présent des *Études* de 1895, et asseoir le caractère innovateur d'une technique prétendue nouvelle au regard de la compétition. Ainsi sera valorisé le génie de Freud qui, par des améliorations substantielles de cette méthode prélimi-

naire — repoussant la technique hypnotique puis introduisant «l'association libre»²⁸ —, inventera la miraculeuse psychanalyse, définitive et plus originale encore. Mais la «catharsis» était une idée vulgarisée bien avant que Freud commençât à s'intéresser à la psychopathologie. Par exemple, entre 1857, date de la parution d'un ouvrage à succès sur la «purification des passions», rédigé par un spécialiste d'Aristote, Jacob Bernays — l'oncle de Martha, la future épouse de Sigmund Freud —, et sa deuxième édition en 1880, pas moins de 70 publications sur ce thème avaient paru en langue allemande.

Voilà donc «le prototype d'une guérison cathartique», qui «ne fut ni une guérison ni une catharsis. Anna O. était devenue une morphinomane grave qui avait conservé une partie de ses symptômes les plus manifestes...»²⁹.

Ce montage historique nécessaire à l'édification de la légende psychanalytique et pour renforcer l'originalité doctrinale du freudisme sera aussi à la source d'une autre série de mensonges, qui toucheront l'honnête Josef Breuer, au moment de sa mort quand il ne pouvait plus s'expliquer, pour opposer cette fois Breuer le conservateur à notre soi-disant révolutionnaire Héros, seul découvreur des ténèbres de la sexualité humaine. Sulloway pourra considérer que Josef Breuer fut la première grande victime de la reconstruction historique de la psychanalyse³⁰.

En 1914, avec *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique* — qui règle des comptes avec les dissidents, et surtout destiné à bombarder le camp jungien et adlerien —, Freud prétendit d'abord que Breuer s'était opposé à sa conception originale du «rôle essentiel que la sexualité joue dans le déterminisme des névroses» et s'être heurté de sa part «aux premières réactions de cette mauvaise humeur et de cette réprobation qui, dans la suite, me sont devenues si familières»³¹. En fait, Freud trouvait chez son courageux collègue un soutien inconditionnel sur l'hystérie et ses rapports à la vie sexuelle lors des discussions savantes devant, et contre, les autorités médicales de Vienne³². Dès le début des années 1880, Breuer était converti à la doctrine de la sexualité, conviction très ancienne et répandue dix ans avant la naissance du fondateur de la psychanalyse (Romberg, 1846, puis Benedikt, 1868)³³.

L'adhésion de Josef Breuer à la théorie sexuelle figurait noir sur blanc à l'époque dans les courriers privés de Sigmund Freud³⁴, et sans équivoque dans un chapitre des *Études sur l'Hystérie* signé par Breuer lui-même³⁵.

Cependant, Breuer ne pouvait accepter l'insistance fanatique de Freud, qui croyait au rôle *exclusif* des facteurs sexuels dans tous les cas et dans *toutes* les névroses³⁶. Josef Breuer excluait l'origine sexuelle unique dans le cas particulier d'Anna O., à la fois dans son dossier clinique de 1882 et dans la publication officielle de 1895³⁷, et à ce moment, Freud était en total accord avec lui sur ce point. Mais Freud, catégorique et définitif, dont la théorie sexuelle ne saura supporter aucune exception, changera d'avis en 1914 et incrustera *a posteriori* — «en relisant l'observation de Breuer à la lumière des expériences acquises au cours de ces vingt dernières années...», précisait-il³⁸ — l'interprétation rétrospective d'une étiologie sexuelle chez une patiente qu'il ne connaissait pas personnellement, alors même qu'à l'époque, Josef Breuer excluait *avec son aval* cette affirmation hautement spéculative.

En 1914, le même pamphlet de Freud («contribution à l'histoire du mouvement...») présente Breuer comme inapte à saisir ce qui s'imposera à l'inventeur de la psychanalyse longtemps plus tard, et incapable d'interpréter correctement les signes de la sexualité dans les symptômes d'Anna O. et dans la relation médecin-malade. Alors Breuer, refusant d'admettre dans «l'amour de transfert» la «preuve irréfutable» du rôle des motivations sexuelles dans l'étiologie des névroses, aurait arrêté là tout net le traitement.

Notons que ce n'est qu'en 1912, dans un article³⁹ sur la «dynamique du transfert», que Freud fera la relation entre le transfert — par lequel le patient reproduirait dans le rapport avec l'analyste ses désirs sexuels infantiles — et l'étiologie des névroses, voyant dans celui-ci la vérification de celle-là, et qu'il ne peut loyalement reprocher au Breuer de 1882 ou de 1895 une ignorance qui était aussi la sienne à l'époque. Remarquons de même que, paradoxalement, malgré l'aveuglement de Breuer, malgré l'indigence des interprétations qui ne sont pas La Bonne Méthode que Freud n'avait pas encore fabriquée, et malgré l'interruption prématurée de la thérapie (en réalité du fait d'Anna O. et non de Breuer), ce fut un de ces «succès thérapeutiques impossibles à obtenir autrement»⁴⁰, un «grand succès thérapeutique»⁴¹ Voilà un curieux leitmotiv : dans les écrits freudiens, Bertha Pappenheim, comme toutes les hystériques, est toujours guérie, même sans la psychanalyse réputée sans égale.

En février 1925 paraissait l'autre pamphlet historique, la *Selbstdarstellung*, qui répète presque mot pour mot ce qu'affirmaient les «Études» trente ans auparavant : grâce à son procédé, «Breuer réussit, au prix d'un long et pénible travail, à libérer sa malade de tous ses symptômes. La malade était guérie, et elle est restée depuis en bonne santé...»⁴² Mais

ici, Freud nous enseigne une découverte rétrospective inédite : Breuer, en 1882, se serait enfui «avec effarement» à l'instant de la fin du traitement, montrant par cette opportune frayeur son refus de l'évidence de l'érotisme de cet «amour de transfert», nouvelle preuve de l'origine sexuelle de la maladie selon Freud. Dix pages plus tôt, dans ce même fascicule autobiographique arrangé, l'auteur insistait honnêtement sur le fait que sur le dénouement du traitement d'Anna O. «régnait une obscurité que Breuer ne dissipa jamais»⁴³. Sigmund Freud avait pourtant tout compris, plus de 40 années après le dénouement et quelques mois avant le décès de Breuer (le 20 juin 1925). Et cette «obscurité» n'empêcha pas Freud de révéler à Carl Jung — qui le rapportera publiquement au printemps 1925 dans son célèbre séminaire de psychanalyse à Zurich⁴⁴ — que la fameuse guérison de Bertha Pappenheim n'en avait pas été du tout une, en totale contradiction avec ses propres publications... Il écrira aussi en privé, à Stefan Zweig, en 1932, que «le soir du jour où tous les symptômes avaient été surmontés [par Breuer], on l'appela de nouveau ; il la trouva délirante, se tordant avec des crampes du bas ventre [...] il prit la fuite et abandonna la malade à un collègue. Elle lutta encore pendant des mois dans un sanatorium pour sa guérison»⁴⁵. Que pouvait donc penser le subtil Stefan Zweig en lisant «tous les symptômes avaient été surmontés» suivi de «elle lutta encore pendant des mois... pour sa guérison» ?

L'aventure continue, en 1953, avec Ernest Jones qui tient de son maître la solution du mystère Breuer-Anna O. Breuer, pudique et timoré, voyait sa patiente comme une «aséxué», à l'encontre de l'évidence ultérieure de la psychanalyse bien sûr. Or, le dernier jour du traitement, voilà Bertha Pappenheim victime d'une grossesse nerveuse, conclusion heureuse de leur relation, et démonstration de la cécité de Breuer devant le désir sexuel réprouvé. Bouleversé, Breuer aurait pris la poudre d'escampette, et rejoint aussitôt Mathilde, sa femme jalouse. Dès le lendemain, les époux Breuer s'enfuirent à Venise, où fut conçue leur fille Dora, dans la réconciliation d'une seconde lune de miel⁴⁶.

Il y a ici des invraisemblances historiques.

D'abord, Breuer dut s'occuper de sa malade — qui n'avait pas de grossesse nerveuse — au moins jusqu'au 19 juin 1882, puis il l'adressa à la clinique psychiatrique Bellevue de Kreuzlingen un mois plus tard pour ses multiples perturbations. Ensuite, Breuer prit cet été-là ses vacances à Gmunden, au bord du lac Traunsee, à l'est de Salzbourg, et non à Venise. Enfin, il est hautement improbable que sa fille Dora Breuer, née le 11

mars 1882, ait été conçue après le 7 juin de la même année... La biologie est plus têtue que le freudisme.

Or, Ernest Jones n'a rien inventé. Il se contentait de rapporter aveuglément les dires de Freud, qui avait déjà informé de cette fable Marie Bonaparte — à qui il avait affirmé, pour faire bonne mesure, que Mathilde Breuer avait tenté de se suicider, montrant ainsi, dans sa jalousie, l'acuité qui manquait à son mari Josef. Sigmund Freud mit également dans la confidence son analysé et traducteur James Strachey, puis, plus clairement encore, Stefan Zweig dans sa lettre du 2 juin 1932⁴⁷. Et Jones ne corrigera jamais les montages de son maître, qu'il jugea préférables aux demandes écrites de rectification des proches de Josef Breuer⁴⁸.

Pauvre Josef Breuer ! Comme les mensonges gigognes ne suffisaient pas, la nouvelle édition des *Studien über Hysterie*, contemporaine de la publication de la *Selbstdarstellung* de Freud et de sa mort en 1925, excluait ses contributions personnelles.

Bizarre, bizarre. Les correspondances essentielles entre Freud et Breuer, du moins ce qu'il en reste, sont toujours consignées dans les coffres, et une lettre en particulier ne sera ouverte qu'en 2102, soit 177 ans après la mort de son destinataire, sauf si les documents appartiennent au lot expressément prohibé jusqu'en 2113, c'est-à-dire 188 ans après le décès de Breuer ! Les lettres de Josef Breuer à Sigmund Freud ont été détruites en majeure partie par ce dernier, et seuls quelques fragments épars ont été conservés, mais interdits. Celles de Breuer à Wilhelm Fliess, achetées en même temps que le courrier de Freud à Fliess par Marie Bonaparte, et qui furent nombreuses, particulièrement de 1894 à 1898, sont également entreposées dans les Archives Freud à Washington. Paradoxe dans le paradoxe, bien qu'elles n'étaient ni de la main de Freud, ni destinées à lui mais à Fliess, elles restent encore bloquées⁴⁹. Enfin, les propos de Freud à l'encontre de Breuer, très discourtois et injustes, ont été éliminés pendant trente-cinq ans dans les premières éditions du courrier à Fliess, et demeurent escamotés dans l'édition française. Connaissant la désinformation très active du mouvement sur les rapports qu'entretenait Freud avec Fliess et avec Breuer, on est, là aussi et à nouveau, obligé de s'interroger sur les motifs de l'interdiction.

Le cas Anna O. — qu'on considère, depuis que Freud, et lui seul au départ, l'a affirmé puis répété, comme le fondement historique de la théorie et du traitement psychanalytiques — était en fait une lamentable erreur de diagnostic⁵⁰ et un échec thérapeutique complet. Ce cas était de loin le plus long et le plus détaillé des « Études » : alors que penser des

autres ? Il ne nous apprend rien sur les problèmes réels de Bertha Pappenheim, mais beaucoup sur le respect de la vérité, le respect des patients, et le respect des admirateurs, par les analystes dès les origines de la psychanalyse. Depuis un siècle, cette histoire est un enchâssement de falsifications avalées par les fanatiques, malgré les preuves. Mais, comme l'écrivit Lou Andréas-Salomé, « ce n'est pas un mélange affadi de science et de sectarisme qui rend la psychanalyse si vivante, mais le fait qu'elle érige en principe vital le principe suprême de l'esprit scientifique : l'honnêteté » !⁵¹

La désinformation continue. Récemment encore, un lourd et savant dictionnaire de psychanalyse — publié dans notre territoire considéré comme « le pays le plus freudien du monde » — n'hésitait pas à appliquer l'étiquette collante et calamiteuse d'*historiens révisionnistes* aux auteurs qui eurent l'impudence de ne pas se contenter de la propagande et d'aller aux sources⁵². Les « révisionnistes » en question ne sont pas cités, sauf une petite poignée. Sans doute s'agit-il de Paul Roazen, Peter Swales, Frederick Crews, Malcolm Macmillan, Mikkel Borch-Jacobsen, Han Israëls, Max Scharnberg, Allen Esterson, Robert Wilcocks, Richard Webster, John Kerr, Ernest Gellner, Edward Erwin, James Rice, Edward Dolnick, Patrick Mahony, et bien d'autres après les coups de semonce de Frank Cioffi, Henri Ellenberger, Frank Sulloway, Jeffrey Masson ou Adolf Grünbaum.

En France, le label « révisionniste » est aujourd'hui calomnieux, ou pour le moins ambigu, depuis son assimilation aux opinions des « négationnistes » des chambres à gaz⁵³. Le mot « révisionniste » est en fait indifférent quant à l'usage de la révision : après l'aventure du boulangisme, il fut originellement utilisé par ceux — Bernard Lazare, Emile Zola, Georges Clemenceau — qui désiraient la *révision* du procès du capitaine Alfred Dreyfus, et ensuite par les communistes contre leurs dissidents.

Dans l'historiographie de la psychanalyse, le premier « révisionniste » fut, si l'on excepte les déformations de Sigmund Freud, Fritz Wittels, en 1924, qui déplut énormément au précédent⁵⁴.

A la fin de son entrée « Pappenheim Bertha », ce dictionnaire affirme qu'aux « États-Unis à partir de 1985 [date de parution des *Lettres complètes de Freud à Fliess*, un an après la bombe de Grünbaum] et sous l'impulsion de l'historiographie révisionniste, plusieurs chercheurs s'attachèrent à démontrer que Freud était un mystificateur. [...] A force de méconnaître l'histoire de la conscience subjective [?] des savants, de réduire les mythes fondateurs à des mystifications et de passer du culte

positiviste de l'archive à la dénonciation antifreudienne, l'historiographie révisionniste américaine aura donc fini en 1995 [la seule référence à cette date est ici Borch-Jacobsen] par adopter à propos d'Anna O. la méthode interprétative dénoncée chez Ernest Jones et par épouser, au nom de la différence des sexes, les thèses les plus rétrogrades des médecins de la fin du XIX^e siècle qui regardaient l'hystérie comme une simulation»⁵⁵.

La pièce la plus riche du répertoire théâtral est le Tartufe, car le personnage principal est partout dans la salle — pour paraphraser l'heureuse formule d'Alfred Sauvy. Et il est difficile, même à des cuistres, de «réduire les mythes fondateurs à des mystifications», puisqu'il s'agit déjà de falsifications *ab ovo* que tempèrent des fabrications posthumes *ad hoc*.

L'idée rebattue comme quoi les contestations de la psychanalyse sont pathologiques en soi et relèvent par définition de l'antisémitisme reprend la ritournelle de Freud⁵⁶. Elle avait déjà été affirmée en 1996 par un des auteurs du dictionnaire⁵⁷. Comme l'écrit à son propos Frederick Crews⁵⁸, ce rapprochement hasardeux avec l'antisémitisme prétendu des opposants à la psychanalyse, dépeints comme des nazis attardés faisant campagne contre les Juifs freudiens, peut au moins surprendre, sinon émouvoir ces contestataires, dans la mesure où nombres d'entre eux, juifs, ont été naguère victimes des nazis antisémites. Des Juifs ont été de savants critiques du freudisme : Karl Kraus, pour ne citer que lui, fut un des premiers et des plus virulents.

«Mais n'oublions pas ceci !», disait Joseph de Maistre, «on n'a rien fait contre les opinions tant qu'on n'a pas attaqué les personnes»⁵⁹. Dans l'antiquité, les messagers porteurs de mauvaises nouvelles étaient exécutés, mais il restait leurs mauvaises nouvelles. La calomnie moderne est bien plus efficace : par réification, elle détruit le message et l'homme. Prenons un simple exemple, inspiré d'une technique *Kominform*. Si vous affirmez que Sigmund Freud chantait faux, vous êtes antisémite. Si vous persistez et fournissez des preuves acoustiques à la clef d'une oreille absolue, vous êtes révisionniste. Ici, l'insulte fait du contestataire, par l'amalgame, un être objectivement vil dans toute sa personne et sa pensée. Le mal est fait contre le propagateur de cette très mauvaise nouvelle. Cependant, le freudien continue de chanter faux.

Anna O. est un montage comme les autres, même si les preuves sont données par votre pire ennemi, quel que soit votre amour pour Freud. Les arguments des critiques ramènent ici aux événements historiques, non à des interprétations sous-tendues par leur supposée malveillance.

La discussion porte *sur des faits*, non sur des opinions «amorales», ou par la Loi réputées criminelles, qu'on attribue à ceux que l'on veut rendre méprisables. Et il est toujours permis, le cas échéant, à un fou, disposant d'évidences factuelles, d'avoir raison sur les faits ou de vous donner l'heure exacte, à défaut d'être respecté par les promoteurs des boniments qu'il conteste.

Quant aux «thèses les plus rétrogrades des médecins de la fin du XIX^e siècle», on néglige pudiquement celles de Freud regardant «la différence des sexes». Savez-vous que, selon les découvertes freudiennes, la femme n'a jamais pu inventer que le tissage, pour dissimuler son absence de pénis ? Et n'oublions pas que «les femmes n'ont que faiblement contribué aux découvertes et aux inventions de l'histoire de la civilisation»⁶⁰. En effet, «un homme âgé de trente ans environ est un être jeune, inachevé, susceptible d'évoluer encore [...] Une femme du même âge, par contre, nous effraie par ce que nous trouvons chez elle de fixe, d'immuable ; sa libido ayant adopté des positions définitives semble incapable d'en changer. Là, aucun espoir de voir se réaliser une évolution quelconque ; tout se passe comme si le processus était achevé, à l'abri de toute influence, comme si la pénible évolution vers la féminité avait suffi à épuiser les possibilités de l'individu»⁶¹. Sigmund Freud, fort de son expérience répétée de la féminité normale, ajoutait que «la femme, il faut bien l'avouer, ne possède pas à un haut degré le sens de la justice, ce qui doit tenir, on s'en doute, à la prédominance de l'envie dans son psychisme»⁶². Depuis que les statistiques existent, et Freud pouvait avoir connaissance de quelques données élémentaires, les femmes n'ont jamais, nulle part au monde, dépassé le seuil de 4 à 5 % de la population incriminée par la justice. Au moins quatre-vingt-quinze pour cent des coupables sont des hommes, soit vingt fois plus, et plus les crimes ou délits sont graves moins il y a de femmes. Mais soyons rassurés car, «individuellement, la femme peut être considérée comme une créature humaine»⁶³. *Mulier taceat in ecclesia* : que la femme se taise en l'église !

Ayant déjà affirmé que «le complexe de castration est la plus profonde racine inconsciente de l'antisémitisme...», Freud se plaît également à faire de son «complexe» la source de la misogynie, car «il n'est pas de racine plus profonde au sentiment de supériorité sur les femmes»⁶⁴. Sur quoi reposaient les convictions de Freud, si celles-ci ne retrouvent des préjugés personnels et ceux de sa culture, à son époque et avant ? Parle-t-il d'expérience, et d'où lui viendrait-elle ? D'une auto-analyse ? S'agit-il d'un souvenir de son traitement d'Ida Bauer, le cas Dora ?

Comme le fait remarquer Malcolm Macmillan, les « faits » invoqués ne sont certainement pas des faits cliniques, auraient été difficilement des faits tout courts, et la psychologie féminine selon le freudisme « est non seulement fausse mais aussi totalement inutile »⁶⁵. Les « cas cliniques » ne sont ni cliniques ni des cas. Sigmund Freud est beaucoup moins intéressé par l'amélioration de l'état des malades que par sa propagande et la persuasion du lecteur ou de ses patients. Mais il est, du début à la fin, parfaitement conscient de l'inefficacité thérapeutique de son procédé. « Je dois me souvenir, écrivit Sandor Ferenczi à la fin de sa vie, de certaines remarques de Freud, qu'il a laissé tomber en ma présence, comptant manifestement sur ma discrétion : "Les patients, c'est de la racaille". Les patients ne sont qu'à nous faire vivre, de toute façon. C'est du nihilisme thérapeutique, et malgré cela, par la dissimulation de ces doutes et l'éveil d'espoirs, des patients se laissent prendre »⁶⁶.

Les évidences historiques ou démographiques ici ou là, les faits cliniques ailleurs, « mais qui s'en soucie, au fond, dans cet univers proprement déréel qu'est la psychanalyse, où l'interprétation vaut pour réalité et la fiction pour vérité ? »⁶⁷.

OCCULTATIONS

La psychanalyse possède des procédures défensives destinées à faire obstruction aux vérifications et aux questions élémentaires. Donc à protéger sa doctrine et son pouvoir en péril. D'abord, il y a la démarche pathologique, qui consiste à avilir la contestation : le contestataire, ou le curieux, est un malade qui n'est pas analysé, ou l'a mal été, ou pas assez longtemps, donc n'est pas autorisé à la discussion ni au doute. Comprendre la psychanalyse requiert d'être soi-même analysé. Ce qui revient à dire que pour apprécier Mozart, il faut être compositeur, et que, pour déguster une omelette, le gourmand doit être capable de pondre des œufs. Ensuite, dans les publications des freudiens, la suppression des éléments cliniques précis permet, par l'illusion rhétorique, de justifier à tout coup les interprétations spéculatives de données absentes, ou jamais décrites et simplement inventées. Un fidèle de La Cause pouvait certifier qu'il « existe en psychanalyse la funeste tradition de défigurer les sources du matériel clinique »⁶⁸. Pourquoi s'en étonner ?

Comme l'a bien montré, parmi d'autres, le suédois Max Scharnberg, spécialiste de la psychologie du mensonge et de l'analyse textuelle, Sigmund Freud fournit ses théories *ad hoc avant* d'avoir vu ses patients,

et, affirmant les avoir rencontrés, place dans leurs bouches des propos qu'ils ne pouvaient tenir, qu'ils n'avaient jamais tenus. Freud invente au fur et à mesure, puis fabrique ses généralisations empiriques illusoires, *ad libitum*, sur l'étiologie et les effets thérapeutiques, sans se rendre compte que ces spéculations se contredisent réciproquement dans ses publications officielles, au point de devenir absurdes, et sans craindre évidemment que les lecteurs — privés de tous les documents que les fidèles successeurs ont caviardés ou interdits de consultation — pourront accéder dans le futur aux démentis de ses affirmations publiques. C'est une vieille habitude, que nous lui connaissons depuis ses lettres à sa dulcinée Martha, les mirages cocaïniques et les enchâssements mensongers d'Anna O. Dans une note rajoutée en 1907 à sa « Psychopathologie de la vie quotidienne », Freud signala gentiment qu'à chaque fois qu'il essayait de mentir, il était trahi par un lapsus ou un acte « manqué » révélateur. Quand, de temps en temps, il paraît s'apercevoir *in extremis* des incohérences, ce grand détective de l'inconscient — que Frederick Crews⁶⁹ assimile à « cet empoté d'inspecteur Clouseau » de la Panthère Rose ! — rend les choses pires encore en niant les avoir formulées, ou en tentant de réparer *a posteriori* les contradictions par l'ajout de nouvelles absurdités. Ou alors en fabriquant la fable du complexe d'Édipe afin de sauver l'édifice rhétorique, le faisant basculer dans un délire irréfutable, par la magie d'une bifurcation métaphysique supposée immuniser définitivement le système contre la venimeuse vérification. Car le pire ennemi du freudisme est la réalité.

Pour commencer, prenons le cas des articles de 1895 relatifs à la névrose d'angoisse. Le premier, rédigé en 1894⁷⁰, contient une masse considérable de généralisations, dans nombres de catégories pathologiques, que bien peu de médecins confirmés peuvent rassembler en toute une vie professionnelle. Toutes ces catégories originales sont de Sigmund Freud. Or, Freud a 38 ans, et n'exerce que depuis quelques années : les cas neurologiques prédominaient au début dans sa consultation, et les patients invoqués, loin de représenter toute sa clientèle, sont en quantité très exagérée à cette époque. Il ne peut pas les avoir. Ce travail, n'ayant pu convaincre faute de preuves, vaut à son auteur une contestation immédiate, sévèrement argumentée, de Löwenfeld, un savant qui s'appuie sur une série de malades personnels, dont environ la moitié contredisent les thèses de Freud, lequel, doit-il regretter, ne peut se réclamer que de très peu de cas. Dans sa riposte à Leopold Löwenfeld⁷¹, Freud feint d'avoir déjà fourni les détails indispensables dans son précédent article, sans réellement répondre et, en guise de faits cliniques démonstratifs, va fabriquer des exemples additionnels pour encore appuyer la force de conviction ; mais il se perd alors dans de malheureux

ses et révélatrices contradictions textuelles. Ainsi, lisant son texte, nous apprenons d'abord que, dans la névrose d'angoisse, la prédisposition héréditaire ne manque *jamais*; ensuite, que la névrose d'angoisse ne peut naître sans cette prédisposition mais qu'on trouve *rarement* un patient affecté chez lequel on ne puisse détecter cette influence. Puis, un peu plus loin dans le même article, il faut admettre que la prédisposition héréditaire *n'est pas* une condition indispensable à l'émergence de cette névrose, que tout individu peut développer *avec ou sans* la prédisposition⁷². Invraisemblable? Non! c'est le freudisme. Bien entendu, ces incohérences textuelles deviennent pour Freud des évidences, claires comme de l'eau de roche, qui auraient échappé à son détracteur.

Bien qu'il ne puisse, en 1970, disposer de l'intégralité des lettres à Fliess, Benjamin Brody, vigilant, avait été contraint d'éliminer de son recensement des écrits freudiens une soi-disant «collection de plus de deux cents cas»⁷³ de neurasthénie, car Freud ne fournissait alors, dans son article de 1898 consacré à «la sexualité dans l'étiologie des névroses», aucune information utilisable au sujet de ces 200 malades dont sa théorie se réclame, et pour cause. Il est hautement improbable en effet qu'il possédât une telle quantité de «neurasthéniques» dans sa consultation de l'époque. Cette profusion est tout à fait inouïe : Pierre Briquet (1859) avait eu besoin de dix années au moins, en ne faisant que ça, pour réunir ses 400 cas d'hystérie, l'affection en vogue alors infiniment plus commune.

À cette époque, Freud ne peut rencontrer que 6 ou 7 patients par jour ouvrable ; mais il ne possède que très peu de *nouveaux cas*, et quelques-uns sont encore des malades neurologiques ou de médecine générale. Alors qu'il se consacre à l'hystérie depuis des années et que les «neurasthéniques» sont très minoritaires dans sa clientèle, au point de disparaître mystérieusement de ses publications ultérieures, avec leur étiologie (encore la masturbation, décidément) spéculative et absurde⁷⁴, voilà soudain, en janvier 1898, une formidable «collection de plus de deux cents cas», qui ne peut jaillir que par l'enchantement de son imagination. D'ailleurs, *le jour même* où il vient d'achever la rédaction de cet article — «suffisamment bon pour le public, mais qui ne mérite pas d'en parler entre nous», puis «tout à fait impertinent et fondamentalement destiné à offenser» —, Freud se plaint à Fliess de manquer cruellement de patients depuis quelques temps déjà, en particulier de ne pouvoir mener à son terme l'étude d'un *seul cas* d'hystérie, et craint d'être dépourvu de tout matériel clinique pour l'année à venir!⁷⁵ Mais il assure, pour le public, avoir élaboré un procédé thérapeutique, qu'il propose d'appeler «psychanalytique», auquel il doit «de nombreux succès»⁷⁶,

que ses courriers à Wilhelm Fliess démentent à ce moment même. En outre, il affirme retrouver une «étiologie sexuelle dans tous les cas de névrose», y compris dans la soi-disant neurasthénie, et simultanément avoue n'avoir expérimenté sa technique psychanalytique que «sur des cas graves d'hystérie et de névrose obsessionnelle»⁷⁷.

Sigmund Freud *n'avait pas* ces deux cents cas de neurasthénie.

À juste titre confondue avec la névrose de Fliess, la neurasthénie de l'américain George Beard était depuis 1881 une invention fourre-tout de l'époque ; elle disparaîtra 70 ans plus tard de la nomenclature officielle des diagnostics avec l'hystérie et toutes les «névroses». Notons au passage que les neurasthéniques sont des patients pour lesquels le traitement psychanalytique est, selon Freud, contre-indiqué, sans qu'il nous dise par quoi le remplacer, ce qui n'empêcha pas ses successeurs de leur imposer la psychanalyse malgré tout, y compris quand ce diagnostic tombera en désuétude. Mais il faut commencer par diagnostiquer une maladie inexistante pour ensuite prétendre magiquement l'avoir guérie — ce que savaient tous les charlatans avant Molière, et bien avant l'apparition du Docteur Knock sur la scène du triomphe de la médecine en 1923. «L'insomnie peut être due à un trouble essentiel de la circulation intracérébrale, particulièrement à une altération des vaisseaux dite "en tuyau de pipe". Vous avez peut-être, madame, les artères du cerveau en tuyau de pipe», assurait Knock (et non Freud ni Fliess) à sa patiente. Laquelle se reconnut dans la précision clinique : «Ciel! En tuyau de pipe! L'usage du tabac, docteur, y serait-il pour quelque chose? Je prise un peu...»⁷⁸. Et ce n'était point une poudre magique.

NOTES

¹ Emil Cioran, *Carnets 1957-1972* [11 février 1969], NRF, Gallimard, 1997, p. 688.

² Brody (1970), *Freud's Case Load*. Pour la période 1907-1939, cf. aussi Lynn & Vaillant (1998).

³ Selon le décompte de Scharnberg (1993), vol. 1 : 137 sq., dans l'article princeps de Freud (1896), *Zur Ätiologie der Hysterie*, par exemple.

⁴ Obholzer (1980), *Entretiens avec l'homme aux loups* : 68.

⁵ Izidor Wasserman (1958), *American Journal of Psychotherapy*, 12 : 623-627, cité par Sulloway (1979) : 362.

⁶ Freud (1933), *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse* : 159 [c'est moi qui souligne].

⁷ Roudinesco & Plon (1997) : 275.

⁸ « Nous savons que la découverte de la méthode cathartique lui est due. C'est pourquoi son nom mérite d'être révélé. Elle s'appelait Berthe Pappenheim (27 février 1859-28 mai 1936) » (Jones, vol. 1 : 246 n5).

⁹ Selon les calculs de Fritz Schweighofer, cité par Borch-Jacobsen (1995) : 50.

¹⁰ Breuer (1895) (in Freud & Breuer (1895), *Études sur l'hystérie*, chap. 2 : *Histoires de malades*) : 24 et 30; cf. aussi Freud (1925), *Selbstdarstellung* : 36, où l'auteur répète ces propos.

¹¹ Jones, vol. 1 : 249 (qui renvoie à une lettre de Freud à Martha du 19/11/1882). Selon Gay (1988), vol. 1 : 131, c'est durant l'été 1883 que la discussion eut lieu, ce qui ne changerait rien même si c'était vrai.

¹² *Lettre de Freud à Martha, 5/8/1883*, citée par Hirschmüller (1978) : 159. Selon Borch-Jacobsen qui la cite aussi (1995 : 34), cette lettre a été étouffée pendant des décennies, puis retrouvée par Jeffrey Masson qui la déposa aux Sigmund Freud Copyrights de Wivenhoe.

¹³ Hirschmüller (1978) : 160.

¹⁴ Freud (1888), *Hystérie* : 166.

¹⁵ *Cécilie M.* est évoquée dans le chap. 2 des *Études*. Quotidien pendant trois années, le traitement très lucratif de cette patiente par Freud, en qui la famille n'avait aucune confiance, ne mena nulle part et fut encore un échec. Cf. Peter Swales (1986), in Crews (1998) : 22 sq.

¹⁶ Freud (1888), *Hystérie* : 166.

¹⁷ Hirschmüller (1978), *Josef Breuer* : 359 sq.

¹⁸ Selon Ellenberger (1970) : 483. Cf. aussi *Lettre de Freud à Fliess, 18/12/1896*. Freud s'est éloigné de Breuer au moment où celui-ci fut nommé à l'Académie des Sciences.

¹⁹ Hirschmüller (1978) : 213.

²⁰ Freud (1896), *Zur Ätiologie der Hysterie* : 87.

²¹ Ellenberger (1970) : 484.

²² Freud & Breuer (1893), *Les mécanismes psychiques des phénomènes hystériques : communication préliminaire* (chap. 1 des « Études sur l'hystérie » de 1895) : 13.

²³ Cf. les analyses historiques solidement documentées et étayées de Malcolm Macmillan (1991), chap. 4, et de Jacques Corraze (1976 et 1983).

²⁴ Sur Moriz Benedikt, cf. Ellenberger (1973), qui lui rend hommage.

²⁵ Freud (1905), *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie* : 50. Ici, Freud contredit, entre autres, les *Études* de 1895, où il insistait sur l'affirmation (p. 212, par ex.) que le cas Anna O. de Breuer était bien la première cure cathartique. Ernest Jones ne s'arrête pas sur cette incohérence et participe au mensonge indispensable à son maître : Anna O. doit avoir été traitée par la catharsis puisque « la découverte de la méthode cathartique lui est due » (vol. 1 : 246 n5).

²⁶ *Über den psychischen Mechanismus hysterischer Phänomene* (cf. chap. 1 des *Études*), rédigé en décembre 1892 par les deux auteurs en vue d'une conférence (Wiener medizinischen Klub, 11/1/1893) portant le même titre.

²⁷ Freud (1925), *Selbstdarstellung* : 34. Freud affirme aussi que le nom de Janet ne fut pas prononcé pendant son séjour à la Salpêtrière, ce qui est impossible.

²⁸ Cf. Freud (1914), *Zur psychoanalytischen Bewegung* : 70.

²⁹ Ellenberger (1972) : 352.

³⁰ Sulloway (1979) : 100.

³¹ Freud (1914), *Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung* : 76.

³² Cf. Sulloway (1979) : Appendice A, p. 507 sq.; et Masson (1985), *Complete Letters Freud-Fliess* : 151 n1.

³³ Hirschmüller (1978) : 236 sq.; Sulloway (1979) : 76, 79-80.

³⁴ Cf., par exemple, *Lettre de Freud à Fliess du 25/5/1895*.

³⁵ Breuer (1895), *Considérations théoriques* : 200.

³⁶ Cf. Sulloway (1979) : 85, 89.

³⁷ Cf. Hirschmüller (1978) : 360 (dossier clinique de 1882) et Breuer (in Freud & Breuer (1895), *Études sur l'hystérie*) : 14.

³⁸ Freud (1914), *Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung* : 75.

³⁹ Freud (1912), *Zur Dynamik der Übertragung*.

⁴⁰ Freud (1888), *Hystérie* : 166 (déjà cité).

⁴¹ Freud (1923), *Psychoanalyse* : 51.

⁴² Freud (1925), *Selbstdarstellung* : 36.

⁴³ Freud (1925), *Selbstdarstellung* : 36 et 46.

⁴⁴ Ellenberger (1972) : 337. Ce séminaire est celui dont le contenu restera interdit jusqu'en 1989 au lecteur non psychanalyste (cf. plus haut et Noll (1997) : 131), mais Ellenberger avait été initié au jungisme.

⁴⁵ *Lettre de Freud à Stefan Zweig, 2/6/1932*.

⁴⁶ Jones, vol. 1 : 247-248.

⁴⁷ Cf. la *Correspondance Freud-Stefan Zweig*; Borch-Jacobsen (1995) : 53; Roudinesco & Plon (1997) : 761; et Hirschmüller (1978) : 177.

⁴⁸ Cf. Borch-Jacobsen (1995) : 38 et Appendice 2.

⁴⁹ Hirschmüller (1978) : 344.

⁵⁰ On a fourni sur Anna O. des diagnostics multiples et contradictoires (cf. Ellenberger (1972) : 336-337; Macmillan (1991) : 17 sq.; Webster (1995) : 116 sq.) : elle pouvait souffrir de plusieurs affections, dont au moins une épilepsie temporale gauche. Les autres cas posent la même question.

⁵¹ *Andréas-Salomé : journal d'une année 1912-1913* (in Andréas-Salomé, *Correspondance*).

⁵² Roudinesco & Plon (1997) : *passim*.

⁵³ E. Roudinesco, dans une note en bas de page de son dernier livre (1999 : 114 n26), distingue fort opportunément le révisionnisme du « négationnisme ».

⁵⁴ Cf. ici le chapitre : *La potion magique*.

⁵⁵ Roudinesco & Plon (1997) : 763 [incrustations miennes]. Borch-Jacobsen, aujourd'hui professeur de littérature comparée à l'université de Washington, docteur en philosophie de l'université de Strasbourg, fut longtemps un excellent traducteur des œuvres de Freud en français. L'historiographie, celle qui déplaît, n'est pas seulement « américaine », mais internationale, scandinave, allemande, anglaise, australienne, italienne, canadienne...

⁵⁶ Cf., entre autres, Freud (1925) : *Die Widerstände gegen die Psychoanalyse*. Les publications de Freud rédigées durant l'été 1924 (« Die Widerstände... » et aussi « Selbst-darstellung ») sont largement destinées à répondre aux critiques et aux dissidences.

⁵⁷ E. Roudinesco, « Le révisionnisme antifreudien gagne aux États-Unis », *Libération* 26/1/1996, p. 7.

⁵⁸ Crews (1998) : xxi.

⁵⁹ Joseph de Maistre, cité par Sainte-Beuve, *Port-Royal : Livre troisième*, note du chap. 15 (Pléiade, Gallimard, 1954, vol. 2, p. 232).

⁶⁰ Freud (1933), *Neue Folge der Vorlesungen...* (5^e conférence, « La féminité » : 174).

⁶¹ (1933), *ibid.*, *Nouvelles conférences* : 177.

⁶² (1933), *Nouvelles conférences* : 131.

⁶³ (1933), *Nouvelles conférences* : 178.

⁶⁴ Freud (1909), *Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben (der kleine Hans)* : 109 n1 (trad. fr.).

⁶⁵ Macmillan (1991) : 520.

⁶⁶ Ferenczi, *Journal clinique* : 148.

⁶⁷ Borch-Jacobsen (1995) : 54. Sur Anna O., outre l'excellent Borch-Jacobsen (1995) (*Souvenirs d'Anna O. Une mystification centenaire*), cf. : Andersson (1962-1965), chap. 3 et 4; Ellenberger (1970) : 480 sq.; Ellenberger (1972); Sulloway (1979) : 54 sq.; Thornton (1986); Macmillan (1991), 1^{re} partie; Webster (1995) : chap. 4.

⁶⁸ Rodrigué (1996), vol. 2 : 195.

⁶⁹ Crews (1998), *Unauthorized Freud Doubters confront a Legend* : introduction, p. x.

⁷⁰ Freud (1895) : *Über die Berechtigung von der Neurasthenie einem bestimmten Symptomenkomplex als «Angstneurose» abzutrennen*.

⁷¹ Freud (1895) : *Zur Kritik der Angstneurose*.

⁷² Cf. Scharnberg (1993), vol. 1 : 220 sq.

⁷³ Freud (1898), *Die Sexualität in der Ätiologie der Neurosen* : 85.

⁷⁴ Cf. Scharnberg (1993), vol. 1 : 261.

⁷⁵ Cf., par ex., *Lettre de Freud à Fliess*, 4/1/1898 (*\$P), 22/1/1898 (*\$E), et 9/2/1898 (*\$P : nombreux caviardages, en particulier sur ces informations). Freud est alors en train de concocter sa *Traumdeutung*.

⁷⁶ Freud (1898), *Die Sexualität in der Ätiologie der Neurosen* : 93.

⁷⁷ Freud (1898), *Die Sexualität in der Ätiologie der Neurosen* : 80 et 95.

⁷⁸ Jules Romains (1923), *Knock ou le triomphe de la médecine* : Acte II, scène v.

Chapitre 12

La substance clinique

«Commençons donc par écarter tous les faits, car ils ne touchent point à la question.»

Jean-Jacques Rousseau (1755)¹

L'honnêteté de Sigmund Freud avait été sévèrement mise en cause dès 1973 par Frank Cioffi au nom d'arguments solides et de textes déjà accessibles à tous les lecteurs². Max Scharnberg, Han Israëls et Morton Schatzman pourront en administrer la preuve finale, par différents chemins mais la même année, en 1993³. S'appuyant sur les nouveaux documents historiques, ils ont dévoilé une autre falsification centenaire, sans doute la plus importante dans l'histoire au regard de ses implications. Cette mystification est constitutive de la fabrication du complexe d'Œdipe, la bonne à tout faire du freudisme.

En tout cas, l'affaire qui va nous occuper devrait mettre un terme à toutes les prétentions freudiennes, et justifie ces propos de Frederick Crews : Sigmund Freud «était un charlatan» et «si un scientifique se comportait de cette façon aujourd'hui, il serait bien entendu renvoyé de son travail, perdrait ses fonds de recherche, et serait déshonoré pour le restant de ses jours»⁴.

Au printemps 1896, un an après la publication des *Études sur l'hystérie*, Freud va avoir 40 ans et vient d'inventer la psychanalyse⁵. La nouvelle méthode «révolutionnaire» est simultanément un traitement et un moyen de connaissance des origines inconscientes des psychonévroses. L'efficacité du premier est la vérification de la valeur des secondes, et la psychanalyse garantit des résultats sans équivalent dans ces deux directions.

Ces résultats, quels sont-ils ? Au moment où il s'apprête à résoudre les légers problèmes de la saignée d'Emma Eckstein, nous pouvons craindre le pire.

Depuis longtemps, Sigmund Freud est convaincu que toutes les «névroses» sont toujours d'origine sexuelle, et qu'il n'y a aucune excep-

tion à la doctrine de la sexualité⁶. Mais il y a deux catégories de névroses. D'abord, les «névroses actuelles», la neurasthénie et la névrose d'angoisse, ont leurs sources dans le présent : la masturbation (*abusus sexualis*) engendre la neurasthénie selon le modèle de la névrose réflexe de Fliess, alors que le *coitus interruptus* ou *reservatus*, c'est-à-dire l'excitation sexuelle frustrée, amène la névrose d'angoisse. Les névroses actuelles ne sont pas du ressort de l'analyse standard.

Par contre, les «psychonévroses» trouvent leurs causes dans le passé : des expériences sexuelles pré-pubertaires en sont responsables. Elles sont un terrain de choix pour l'analyse.

Quelle est donc l'étiologie de l'hystérie, une des psychonévroses ?

Le mardi 21 avril 1896, le grand explorateur se présente devant les autorités de la Société de Psychiatrie et de Neurologie de Vienne pour exposer sa découverte des «sources du Nil» (*caput Nilí*) de la psychopathologie, les origines de l'hystérie⁷. Nous connaissons déjà ce type de situation. Toujours à la recherche de sa niche écologique, sous l'influence de la substance magique qu'il dira n'abandonner qu'en fin de la même année, il va renouveler son exploit d'octobre 1886 à la Société Impériale de Médecine. D'ailleurs, des auditeurs, les éminences de la sexologie, de la neurologie et de la psychiatrie, qui n'étaient ni sourds ni amnésiques, purent assister aux deux prestations à dix ans d'intervalle. Cette fois, nous disposons des textes publics et privés qui vont dévoiler l'imposture. Ces textes sont les lettres de Freud à Fliess entre 1895 et 1898 — mais l'édition originelle est bien entendu purgée de ces informations —, et les articles parus au début 1896, principalement «Zur Ätiologie der Hysterie» qui reprend cette conférence du 21 avril. C'est cet article crucial, sur l'étiologie de l'hystérie, que je vais maintenant examiner.

Freud annonce à son auditoire que, dans ses «recherches» sur l'hystérie, il trouve toujours, dans chaque cas, au moins un traumatisme sexuel subi dans la petite enfance. Les actes sexuels se sont produits invariablement avant 8 ans, et au-delà de la poussée des dents définitives, la maladie ne peut plus être causée... [*Étiologie...*, p. 104]. Ces scènes, évidentes chez l'adulte, «sont reproductibles grâce au travail analytique malgré des intervalles de temps de plusieurs décennies» [p. 95]. Les événements traumatiques, indiscutables, appartiennent aux premières années de la jeunesse, sont toujours refoulés et demeurent toujours inconscients. Un individu qui se souviendrait de ces abus ne serait pas hystérique. D'ailleurs, s'en souvenir c'est guérir, et seule sa psychanalyse le permet. «Chez nos malades, ces souvenirs ne sont jamais conscients. Nous les guérissons de leur hystérie en transformant en souvenirs conscients leurs

souvenirs inconscients de scènes infantiles» [p. 103]. Les malades ne peuvent en avoir conscience, ils ne le savent pas, ne l'avouent pas, sauf avec résistance et la plus extrême répugnance. «Les malades ne savent rien de ces scènes avant l'application de l'analyse. Il est de règle qu'ils s'indignent lorsqu'on leur annonce que de telles scènes *risquent* de faire surface. C'est seulement sous la puissante contrainte du traitement qu'ils sont amenés à s'engager dans le processus de reproduction. En rappelant à leur conscience ces expériences infantiles, ils endurent les sensations les plus violentes, dont ils ont honte et qu'ils cherchent à cacher» [p. 96]. Il rajoute : «Les malades doivent avoir véritablement vécu les scènes d'enfance qu'ils reproduisent *sous la contrainte de l'analyse*» [p. 97]. Pour les déterrer, il faut exercer un puissant travail de sape dans l'armature des résistances, lesquelles sont pour l'expert chevronné les empreintes du vrai ; dès lors, ce qui rejaillit dans la conscience, ce sont des souvenirs d'événements réels, non pas des fantasmes ni des mensonges. L'analyse débouche *invariablement* sur ces scènes d'abus réel refoulées. Et dans 18 cas d'hystérie, par un examen individuel laborieux exigeant *un minimum de cent heures d'analyse pour chacun*, il est arrivé à reconstituer ces expériences infantiles [p. 99, 111]. Certes, on pourrait lui objecter qu'il n'a traité que dix-huit patients, et non vingt, et que les deux autres, qu'il n'a pas vus, auraient pu éventuellement diminuer la valeur de sa proposition universelle à 100 %, qui ne serait alors vraie qu'à 80 % [p. 91]. Mais les choses sont ainsi : il a pu prouver, dans chacun des dix-huit cas, les connexions entre chaque symptôme et ces événements par le succès thérapeutique de la psychanalyse. Ayant supprimé les causes, les symptômes ont disparu un à un jusqu'au dernier. La psychanalyse complète signifie une guérison radicale d'une hystérie, et l'efficacité thérapeutique démontre la valeur de la théorie étiologique comme de l'authenticité des abus réels [p. 97]. Les preuves sont amplement suffisantes pour éteindre la contestation, et pour ne pas confondre ses déclarations avec des spéculations à bon marché.

Voilà quels sont les résultats de «la méthode breuerienne modifiée», la psychanalyse, qui est à la psychiatrie traditionnelle ce que la microscopie est à l'anatomie macroscopique [p. 111]. Il termine en refusant de croire que «la psychiatrie veuille différer encore longtemps l'utilisation de ce nouveau moyen de connaissance» [p. 112]. C'était la présentation de sa profession de foi que la tradition appellera «la théorie de la séduction».

Mais, quelques jours après cette conférence du 21 avril 1896, Freud ne dissimule pas son amertume. Une lettre à Fliess qualifie de «glaciale» la réception de son exposé par «les ânes» de la société de psychiatrie, qui

peuvent tous «aller en enfer». Il a été particulièrement outragé par une remarque du psychiatre Krafft-Ebing, qui aurait dit : «Ça ressemble à un conte de fées scientifique» (*Es klingt wie ein wissenschaftliches Märchen*), alors qu'il avait apporté à l'excellente assemblée la solution d'un problème plus que millénaire, une *caput Nili*⁸. Freud est ulcéré et ne comprend pas cet accueil.

Ses auditeurs attendaient toutefois autre chose d'un exposé clinique aussi original. La sexualité des enfants et les abus sexuels, leur existence, leurs effets, étaient étudiés et discutés par les psychiatres et la médecine légale depuis des décennies en Europe, et ne pouvaient pas provoquer l'indignation des spécialistes présents. Mais, de tous les facteurs étiologiques envisagés dans l'hystérie à l'époque (Krafft-Ebing, 1877; Kraepelin, 1882; Albert Moll, par exemple), Freud n'en conserve qu'un seul auquel il octroie un rôle exclusif, nécessaire et suffisant, qu'il généralise à tous les cas, sans l'ombre d'un doute, ni preuve objective ni argument crédible. En fin de siècle, il n'y avait pas d'étude permettant d'accepter cela, et d'ailleurs aujourd'hui, nous n'en avons toujours pas allant en ce sens après un siècle de travaux. La charpente creuse de son édifice rendait impossible la vérification. La différence entre Freud et ses auditeurs résidait dans la prudence, car leur univers mental n'était pas le territoire des certitudes définitives, et ils avaient de l'administration des preuves une autre conception. Enfin, ses nombreuses incohérences ne pouvaient qu'éveiller leur scepticisme⁹.

Par exemple, Freud se réclame de 18 patients complètement psychanalysés, chez lesquels tous les symptômes disparaissent nécessairement quand on a extirpé le traumatisme originaire, présent en mémoire dans tous les cas; mais quelques-uns de ces malades ne perdent pas leurs symptômes. Il affirme avoir invariablement prouvé la réalité des abus sexuels par le succès thérapeutique chez ses névrosés, puis être arrivé à identifier les expériences sexuelles «dans la totalité des dix-huit cas», mais il annonce n'avoir eu confirmation directe de ces scènes que dans deux cas seulement [p. 98-99]. Parmi les arguments en faveur de la réalité des scènes d'agressions sexuelles, il notait l'uniformité des détails soi-disant rapportés, qui étaient de même nature, à moins qu'il y ait eu préalablement une entente secrète entre les patients [p. 97], sans avoir à l'esprit qu'il est le seul dénominateur commun dans cette homogénéité et que ses auditeurs n'étaient pas des naïfs en matière de suggestion... Quelle arithmétique élémentaire accepte que 18 patients représentent 80 % de vingt personnes?! Freud promet de livrer une démonstration clinique de sa théorie, car il lui apparaît qu'une analyse complète et détaillée est la vérification du modèle étiologique et de la réalité des

abus. Il ne le fera pourtant pas, mais se contente d'exemples succincts et *fictifs* qui ne sont pas tirés de son expérience : «Je les ai inventés», avoue-t-il, en ajoutant que sont de bien piètres inventions [p. 88]. Pourquoi donc, s'il a 18 cas réels analysés à fond sous la main, ne présente-t-il pas le résumé représentatif mais crédible d'un seul? Même les «ânes arrogants» de la psychiatrie qui l'écoutaient, en fait des experts acquis aux progrès véritables de la connaissance médicale, ne pouvaient que douter d'allégations invérifiables. Aucun cas n'est décrit; les traumatismes passés sont à peine évoqués alors qu'il les dit essentiels; aucune information pertinente n'est disponible sur la majorité des malades (le sexe est le seul renseignement connu pour tous); les faits cliniques, les symptômes, sont absents, confus, contradictoires et seul le style de l'orateur est talentueux, mais tortueux. Il ne fallait pas chercher bien loin les explications de la remarque du Baron von Krafft-Ebing : c'est extravagant, ça manque de sérieux selon les standards de la psychopathologie de la fin du XIX^e siècle, et sa pseudologie ressemble vraiment à un conte fantastique.

Mais il y a beaucoup plus. Qui sont en effet ses dix-huit patients?

Faut-il inclure dans ce groupe les douze malades des *Études sur l'hystérie* parues en mai 1895? C'est difficile à croire pour plusieurs raisons. D'abord, la spéculation de la séduction ne commença à émerger qu'à l'automne 1895, après le bouclage des *Études*¹⁰. Ensuite, il rappelle que la méthode de Breuer était décevante car «le malade conserve ses symptômes inchangés, malgré le premier résultat que nous a livré l'analyse» [p. 87]. C'est là, au passage, une nouveauté qui fait douter de cette publication où le contraire était avancé, notamment que le réveil des souvenirs, même triviaux, faisait disparaître les symptômes par leur méthode. Freud, qui proclame la naissance de la nouvelle analyse sur les ruines de l'ancien procédé cathartique, exclut les malades des *Études*.

Qui sont alors ces nouveaux patients?

Quand on examine ses lettres adressées à Wilhelm Fliess, on tombe sur des indications surprenantes. Le 27 avril 1895, un an avant la conférence, Sigmund Freud a bien quelques patients, mais les cas de névrose sont devenus très rares à sa consultation. À l'automne de la même année, au moment où il devrait avoir commencé les dix-huit analyses, il se plaint plusieurs fois de n'avoir à sa consultation que deux névrosés, qui ne progressent pas¹¹.

Et puis, quatre mois et demi plus tard, il se réclamera de 18 cas achevés, affirmant avoir consacré à chacun une centaine d'heures d'analyse

intensive et souvent davantage [*Étiologie...*, p. 111]. Le calendrier est cruel : il n'avait que quelques semaines, entre novembre 1895 (deux névrosés qui n'avancent guère) et fin avril 1896 (dix-huit malades difficiles ont été analysés à fond). Pour Max Scharnberg, c'est impossible, en 170 jours, et les lettres à Fliess le prouvent¹². Comme Freud l'écrit lui-même, travaillant au mieux de sa forme, avec acharnement durant 9 à 13 heures, il ne pouvait assurer à ce moment-là que 6 à 8 séances quotidiennes¹³. Les patients «névrosés» ne constituaient pas la majorité de sa clientèle : 18 % seulement étaient des «hystériques» et nous savons qu'il suivait d'autres types de malades à l'époque. À moins de voir tous ces 16 ou 18 patients quotidiennement, 6 jours par semaine, en leur consacrant au minimum 12 heures chaque jour jusqu'au matin de la conférence, il ne le peut pas. D'autant qu'il aurait dû exclure tous les autres malades en se livrant à des acrobaties dans son carnet de rendez-vous, et qu'il faut aussi compter avec les jours fériés, avec le temps nécessaire à ses publications, à ses courriers, à quelques lectures. Tout ceci est invraisemblable.

En février 1896, dans deux articles¹⁴ postés simultanément, il dit déjà avoir psychanalysé complètement 13 des 18 malades de la conférence d'avril, ce qui est un exploit en si peu de temps : il avait eu besoin de sept ans pour réunir les 12 hystériques illustrant les *Études*, et s'estimera autorisé à ne pas tenir compte de ces patientes traitées sans succès par la méthode dépassée de Breuer. Quelques jours avant la conférence, il espère encore guérir l'hystérie et la névrose obsessionnelle¹⁵. Puis, le 4 mai 1896, quelques jours après sa conférence, il écrit à Fliess que *son cabinet est vide depuis des semaines, qu'il n'a vu aucun nouveau visage, et que parmi ceux qui sont en cours, aucun n'est achevé*. Le 17 décembre 1896, il se plaindra encore qu'aucun traitement n'est terminé, qu'il rencontre toujours les mêmes difficultés, et qu'il n'a pas fini un seul cas.

En réalité, comme le montre son courrier à Fliess, de la fin de l'année 1895 au début 1898, *pas un seul cas n'est mené à son terme*. L'analyse textuelle de Max Scharnberg est claire : lors de sa conférence du mardi 21 avril 1896, Freud ne pouvait s'appuyer que sur trois, peut-être quatre malades hystériques, qui n'étaient ni améliorés ni guéris¹⁶. Il est d'ailleurs possible qu'Emma Eckstein fit partie des miraculés...

De toutes façons, peu nous importe : le mardi 21 septembre 1897, dans une très célèbre lettre (caviardée) à Wilhelm Fliess, Sigmund Freud annonce solennellement devoir abandonner la théorie de la séduction réelle. Ses raisons sont nombreuses. Parmi les motifs importants de son reniement, il invoque : la fuite des personnes qui semblaient le mieux se

prêter au traitement, les rechutes bien trop fréquentes, et surtout l'absence de succès thérapeutique. Et il écrit ceci : «Des déceptions continues m'ont empêché de mener *une seule analyse à bon terme*»¹⁷.

Nous y sommes. Dix-sept mois plus tôt, il avait présenté sa théorie sans fait ni malade. Encore une fois, il était sûr de posséder la vérité sans avoir rencontré quiconque et avant une seule analyse. Ensuite, il dut certes en croiser quelques-uns, les pressant de se soumettre à ses attentes, en pure perte. Maintenant, reconnaissant son échec, mais en privé seulement, il rejoint ses critiques, et justifie la contestation de ses détracteurs d'alors, dont il paraît soudain découvrir tout seul la pertinence, sans les nommer. En 1896, la théorie de la séduction reposait sur l'analyse complète de dix-huit patients. Dix-sept mois plus tard, il avoue que pas une seule analyse n'avait été menée à bien, et ne revendique plus aucun succès sur des hystériques qu'on recherche vainement. Dans le cas Fleischl von Marxow, la victoire totale fut déclarée alors qu'il connaissait depuis un an l'état pitoyable de son ami, du fait de ses œuvres. Le cas Anna O. est certifié à partir de 1895, mais en public seulement, une éclatante guérison, bien qu'il sache la vérité depuis 1882, qu'il révélera en secret. Emma Eckstein est aussi la première psychanalyse réussie...

Pendant une année, Freud n'avait plus donné de nouvelles d'Emma Eckstein à Wilhelm Fliess. C'est étrangement dans la lettre d'avril 1896, où il fait état de sa désagréable aventure à la société des ânes de la psychiatrie, qu'il rompt le silence à son sujet. Les nouvelles sont bonnes. Freud a résolu le problème : les hémorragies d'Emma étaient hystériques, elles résultent d'un désir érotique inconscient, et non de la double faute médicale¹⁸. L'affaire Emma Eckstein venait de lui fournir l'astuce, la recette : la source des troubles névrotiques est le malade lui-même, qui est responsable. Alors Freud, dans la fabrication d'une nouvelle étiologie, va commencer à fuir les réalités, et progressivement se réfugier dans le fantasme et les mythes. Plusieurs mois de réflexion intense seront encore nécessaire à l'élaboration du complexe d'Œdipe. D'abord, «tout rétrograde vers les trois premières années de la vie» (3 janvier 1897), puis le souvenir du traumatisme se rapproche de plus en plus de la naissance, et le 6 avril 1897, Freud situe l'événement vers 6 à 7 mois. Va-t-il atteindre la fécondation, sinon remonter le chemin de l'hérédité des caractères acquis vers la préhistoire ? Non ! Du moins pas encore. En quelques mois, les idées de séduction réelle s'estompent, puis il y renonce (21 septembre). Enfin, en quinze jours, les réalités implorent dans les limbes fantasmatiques du complexe d'Œdipe (3 et 15 octobre 1897).

Pour éliminer sa propre hystérie, Freud se livre à son auto-analyse. Un rêve décrypté lui permet de reconstruire un épisode qui aurait dû se produire à 2 ans et demi, lorsqu'il fit un voyage avec sa mère de Leipzig à Vienne, au cours duquel il aurait vu celle-ci nue¹⁹. La clientèle lui laisse beaucoup de temps libre pour réfléchir à cette affaire et le patient le plus important de Freud est Sigmund. D'abord, il fait un rapprochement singulier avec une observation de Wilhelm Fliess : son fils Robert, le futur analyste qui n'avait que quelques mois, eut une érection en présence de sa mère Ida. Ignorant le caractère spontané de ce phénomène chez les nourrissons, Freud voit aussitôt dans l'érection devant Ida Fliess non pas une coïncidence, mais l'effet de l'excitation sexuelle du petit Robert à l'égard de sa mère. C'est un désir. *Matrem Nudam, Œdipus Rex!* Ça suffit, Sigmund Freud a tout compris à son cas personnel : son rêve lui révèle qu'il éprouva lui-même dans la petite enfance un désir érotique pour sa mère Amalia, à 2 ans et demi, quand il la vit nue dans le train. (Du moins le croit-il : en fait le voyage eut lieu quand il avait 4 ans, mais les réalités n'ont plus d'importance.)

La généralisation de sa spéculation est immédiate. Il n'a qu'un seul cas et une interprétation herméneutique, par lui-même, de son rêve de confirmation, mais c'est là un désir universel et vrai. Quelques jours plus tard, le 15 octobre, grâce à l'auto-illumination, la construction est accomplie : « Une idée unique de portée générale a vu le jour en moi. J'ai découvert, dans mon propre cas aussi, un amour porté à ma mère et de la jalousie envers mon père. Je considère, à présent, qu'il s'agit d'un événement universel, au cours de la petite enfance... »²⁰.

La théorie de la séduction était également une proposition définitive et de valeur universelle.

Quelle est alors la nouvelle théorie ?

La résolution de l'affaire Eckstein lui avait fait comprendre l'importance des désirs érotiques inconscients, dont la malade est l'origine, et produisant les symptômes. Maintenant, nous savons que les hystériques, et non Freud, avaient pris leurs désirs d'inceste pour des réalités. Les abus réels dans l'enfance ne sont plus nécessaires : les désirs œdipiens y pourvoient. C'est un désir incestueux, endogène et inconscient, où la réalité n'a plus de poids. Voilà le complexe d'Œdipe, fantaisie personnelle présentée d'abord comme un fantasme inconscient, une « psycho-mythologie » et un « mythe endopsychique »²¹, mais qu'il fera bien vite apparaître comme un fait général déjà certifié, que ses brigades vont confirmer. Aujourd'hui, le complexe d'Œdipe est un acquis culturel occidental, un totem dont la mise en doute est taboue, d'autant que la clien-

tele aussi se présente sur le divan convaincue du dogme, et nourrit le système de ses propres croyances.

À ce propos, une lettre de Marie Bonaparte à Freud ne manque pas de saveur. En octobre 1932, elle fit la connaissance du physicien Niels Bohr à Copenhague, et eut quelques difficultés à suivre ce qu'elle appelait une métaphysique. Elle ne put accepter un point des « spéculations atomiques » du lauréat du prix Nobel, sans signaler le niveau d'information qu'elle possédait pour en discuter. Alors, la Princesse quitta Bohr avec l'impression que cette métaphysique « qui s'est développée si magnifiquement à partir de la physique des anciens Grecs, ferme ainsi la boucle. Les physiciens modernes sont en même temps d'éternels métaphysiciens. *Le complexe d'Œdipe est moins hypothétique* »²².

Pour bien comprendre Sophocle, dit l'helléniste Jean-Pierre Vernant, « je dois m'astreindre à mesurer le poids et la portée des mots qu'il emploie, des contextes dans lesquels il les utilise. Si nous imaginons que tout se passe dans « Œdipe roi » comme chez nous, nous tombons dans le travers des mauvais freudiens pour qui tout est simple, puisque chacun de nous est un Œdipe, a évidemment rêvé de tuer son père et de coucher avec sa mère. [...] Cette notion de complexe d'Œdipe me paraît une pure construction de l'esprit. [...] J'attends toujours qu'on me cite les vers de Sophocle faisant apparaître un élément de sexualité dans les rapports entre Œdipe et Jocaste. Rien ne me met plus en rage que d'entendre décréter, avant même d'avoir lu la tragédie, l'interprétation qui s'impose, simplement parce que M. Freud, qui avait quelque teinture d'Antiquité classique, a donné à quelque chose le nom d'Œdipe. Cette attitude rejoint celle des marxistes des années 1960, qui savaient ce que nous devions trouver dans les sociétés que nous étudions. Tous ceux qui croient qu'il existe une clé universelle ouvrant toutes les portes du savoir sont des demeurés ! »²³ Vernant, généreux, présume que « Monsieur Freud » avait quand même « quelque chose » à habiller sous l'uniforme de l'Œdipe. Mais là encore, le Viennois n'avait aucun fait à sa disposition. Il n'en a plus besoin. D'ailleurs, le 15 mars 1898, il apprend à Fliess qu'il ne s'est toujours pas documenté sur la légende d'Œdipe.

Quelques années plus tard, il va réviser rétrospectivement ses écrits de la période « pré-œdipienne » de sa carrière, afin que les erreurs du passé soient conformées aux nouvelles « vérités » du présent.

D'abord, et ce n'est qu'une expression de son éternel combat contre l'idée qu'il suggère à ses malades des pensées qui ne sont pas les leurs mais les siennes, il va écrire à maintes reprises qu'à l'époque, les patients lui *avouaient* spontanément avoir été séduits.

En 1914, par exemple, il revient sur ces travaux de 1896 et insiste sur une conception erronée qui aurait failli être fatale à la jeune science. Il était alors *influencé par le récit des malades* qui ramenaient leurs symptômes à des expériences sexuelles subies dans les premières années de la vie. Il avait été trompé par ces propos inventés ou imaginés, et ce n'est qu'ensuite, par un travail clinique épuisant, qu'il s'est extrait de cette influence néfaste et qu'il a fini par comprendre que le traumatisme n'avait pas eu lieu²⁴. À l'époque, dit-il ailleurs, il n'était pas en mesure de différencier les souvenirs illusoires des traces d'événements réels, comme il a appris à le faire ensuite²⁵. On a l'impression que Freud n'a pas lu ses articles de 1896, ou qu'il méprise la compréhension de ses lecteurs. En réalité, comme on le voit dans les articles en question, il s'affirmait capable de faire cette distinction en toute certitude, puis accumulait les arguments rhétoriques pour rejeter fermement les affabulations et les inventions mensongères. Les patients, insistait-il en 1896, ne pouvaient pas faire le récit de ces événements. Dans le cas contraire, ils n'auraient pas été névrosés, par définition. Ils refusaient ses interprétations, ne pouvaient ni «rapporter» des séductions incestueuses, ni s'en souvenir, précisément à cause du «refoulement», la condition obligatoire de leur pathologie. L'expert n'avait aucun doute sur la véracité des scènes dont *ils ne savaient rien* en venant à l'analyse. L'analyste, lui, savait, puis venait à bout de leur énorme résistance sous la pression la plus énergique «pour leur arracher le souvenir morceau par morceau, et pendant qu'il s'éveille dans leur conscience, ils deviennent la proie d'une émotion difficile à contrefaire»²⁶. Freud était épuisé et aphone, à force d'interventions directives et autoritaires pendant ses analyses : il devait briser la résistance afin que les scènes traumatiques devinssent des souvenirs conscients. Ce ne sont pas là, chez les malades, des récits très spontanés.

En 1899, Leopold Löwenfeld commenta les articles de 1896, et la théorie de la séduction qu'il refusa de retenir, car il y voyait des patients assujettis à la persuasion de l'analyste, et, dans leur résistance, une aversion légitime à la suggestion du faux. Dans son expérience, ces abus subis dans l'enfance sont rares, et la relation causale avec la symptomatologie hystérique inconcevable en l'état de la science. Ce médecin psychiatre eut l'occasion de suivre, après Freud, un de ses propres malades, qui lui affirma incidemment que tout cela, la séduction dans l'enfance, n'était que pure élucubration et que rien de tel ne s'était produit. Löwenfeld avoua ne pas arriver à comprendre comment Freud pouvait continuer de déclarer que ces fantasmes, qui ne sont pas le fait des patients, sont des souvenirs d'événements authentiques²⁷.

En 1905, dans ses *Trois Essais*, Freud pense qu'il n'a certainement pas exagéré la fréquence ou l'importance des cas de séduction²⁸. Mais il rédige en même temps que les *Trois Essais* une réponse à Löwenfeld, où il écrit exactement l'inverse : en 1896, il avait fortement surestimé la fréquence de ces abus, par accident. Le recrutement lui avait amené, par un malencontreux hasard, une quantité démesurée de patients chez lesquels la séduction jouait un rôle capital, unique²⁹. On a vraiment du mal à croire que tous les hystériques abusés de Vienne s'étaient donnés rendez-vous pour leurrer Sigmund Freud dans son cabinet de consultation, et qu'il n'était pas responsable de l'exagération.

En 1895-1896, c'était l'inlassable défilé de malades qui validaient automatiquement sa thèse «irréfutable» de la séduction réelle : tous avaient été traumatisés. Après 1897, il répudie cette théorie révolutionnaire, et en invente une autre, la théorie «irréfutable» du fantasme universel. C'est alors un autre cortège d'innombrables patients qui lui donnent encore raison : rares sont ceux qui admettent avoir été victimes d'abus, les agressions sexuelles s'effacent et les fantasmes de désirs conflictuels les remplacent dans ses analyses. On ne peut éviter de conclure que ce prodige est le fait de la suggestion active des malades par Freud, avec et sans l'hypnose, avant et après 1897. Le seul élément constant et unificateur dans cette histoire est Sigmund Freud, qui s'efforcera sa vie durant de persuader ses lecteurs qu'il n'a pas manipulé ses patients.

Les impossibilités et les incohérences sont telles qu'on peut avoir le sentiment que Freud, au moment où il invente la psychanalyse, perd la connexion avec les réalités, entre ses postulats et le monde empirique. En fait, il ne l'a jamais eue. Il n'a aucune conscience du caractère irréel et irrationnel de ses affirmations péremptoires. Comme le remarque Allen Esterson, «il est difficile d'échapper à la conclusion que se mentir à soi-même (*self deception*) et la malhonnêteté jouent simultanément un rôle dans cette histoire, bien qu'à certains moments, il soit presque impossible de distinguer l'un de l'autre»³⁰.

Cependant, une erreur doit être évitée. Sigmund Freud n'a jamais totalement rompu, comme on le prétend, avec la réalité des événements, qu'ils soient traumatiques ou autres. Il y revient sans cesse jusqu'à la fin, quand ils lui servent, pour les quitter aussitôt et retrouver les fantasmes si la théorie est en péril, ou fabriquer de nouvelles issues dans les situations autrement insolubles. Quand la contestation porte sur les réalités, du développement des enfants ou bien des effets de la thérapie, par exemple, alors des fantasmes sont avancés pour se soustraire aux interro-

gations. Si on fait remarquer que «les relations d'objets œdipiennes», en tant que fantasmes inconscients, échappent à toute objectivation, il est toujours possible de dénicher une indication donnant l'impression du contraire (l'enfant aime sa mère, craint son père); mais si l'on note des contradictions dans les faits ou leurs explications, alors le complexe d'Œdipe est brandi telle une entité fantasmatique invérifiable. C'est une valse-hésitation de l'un à l'autre, comme on le verra dans les «cas cliniques» où les deux langages s'entremêlent en fonction des nécessités.

À la fin de sa vie, dans un article pessimiste sur sa thérapeutique, il se retourne encore vers ses anciennes positions, et affirme que dans les séquelles des traumatismes précoces, authentiques, l'analyse va s'avérer magistrale et «c'est seulement en pareil cas qu'on peut parler d'une analyse terminée»³¹. Mais si l'on objecte qu'une analyse n'est jamais achevée, même dans ces cas (et il est bien placé pour le savoir), les fantasmes sont tirés du carquois : il n'y a pas d'expérience réellement vécue, mais des fantasmes de désirs, et la réalité psychique inconsciente importe plus que la réalité matérielle³². Pile je gagne, face tu perds.

La répudiation de la théorie de la séduction à laquelle l'exégèse fait remonter l'invention de la psychanalyse, dans ce qu'elle aurait eu de profondément original, n'a jamais été complète. Après 1897, rien ne change fondamentalement, c'est-à-dire que la «réalité psychique», celle des désirs inconscients et des fantasmes, présentée comme plus importante que la réalité matérielle des événements et des communications, n'est pas une rétractation, mais la conservation d'une ancienne théorie à côté d'une nouvelle. C'est une duplicité bien commode, car ainsi la théorie bicéphale est immunisée, l'une retournée en parade à la critique de l'autre, et les deux ensemble pouvant tout expliquer sans jamais trouver de réfutation. Rien ne change non plus au fait que la substance clinique, antérieure ou postérieure à 1897, est toujours aussi vide, ou contrefaite. Le problème de Sigmund Freud est toujours Sigmund Freud.

La véritable raison de sa volte-face est son incapacité à accéder à l'objectivité. Quelles que soient ses prétentions scientifiques répétées, il ne peut tenir compte des faits, les décrire, en les dissociant des interprétations. Il ne peut les vérifier, produire des résultats tangibles, communiquer des informations reproductibles pour les faire partager au monde scientifique. Cette faiblesse était présente longtemps avant 1897. Eût-il avancé une évidence vérifiable, et sa théorie n'aurait jamais posé de problème ni suscité de si justes critiques.

La fabrication de l'analyse était incomplète sans l'onirisme invérifiable de l'Œdipe, un dispositif de verrouillage des réalités bien plus habile

et robuste que la destruction des textes ou leur dissimulation. Il infiltre et protège la substance même du freudisme. L'invention du complexe d'Œdipe est un cosmétique permettant d'abord de cacher l'incapacité de Freud d'accéder aux problèmes réels des patients, ensuite de dissimuler l'invention des patients avec leurs symptômes, et l'étiologie correspondant à ses illusions, enfin d'interdire toute vérification objective, par une bifurcation dans un monde virtuel inaccessible, étanche ou auto-immunisé *contre* le monde réel. D'ailleurs, la réfutation de la psychanalyse par elle-même ne lui a jamais fait aucun mal. L'édifice spéculatif pouvait tout supporter, bien avant, mais surtout après la bifurcation de 1897.

SEULEMENT SIX CAS

A partir de l'invention de La Méthode psychanalytique en 1896-1897, seulement six cas cliniques ont ensuite été un peu, mais très contradictoirement, explorés. Ce qui est bien modeste, pour de telles prétentions. Et tous sont encore des échecs thérapeutiques exposés comme des illustrations triomphales de son procédé révolutionnaire. Ces défaites érigées en preuves sont devenues la nourriture pédagogique favorite des freudiens. Ils sont si douteux et si peu démonstratifs qu'on doit s'étonner avec Sulloway³³ que le Viennois ait pensé à les publier, puis trouver avec Fisher et Greenberg «à la fois curieux et surprenant que Freud choisisse de démontrer l'utilité de la psychanalyse par la description de cas aussi lourdement infructueux»³⁴.

Je passe rapidement sur le dernier en date, un cas d'homosexualité féminine, en 1920, qui, comme il l'écrit, ne fut pas en réalité l'objet d'une psychanalyse et ne présenta aucune amélioration. Il contient des informations très pauvres, contradictoires avec ses publications précédentes, et s'achève dans la constatation, en toute logique opposée aux certitudes éternelles de son *Léonard* : «La psychanalyse n'est pas appelée à résoudre le problème de l'homosexualité»³⁵.

Restent donc les cinq cas historiques les plus célèbres : Dora, le Petit Hans, l'Homme aux Rats, le Président Schreber et l'Homme aux Loups³⁶.

1900, le cas Dora³⁷

On ne peut être surpris qu'il choisisse, comme il l'écrit dès les premières lignes de sa publication, de présenter ce cas pour corroborer ses assertions de 1895-1896 dans la mesure où il ne disposait d'aucun résul-

tat à l'époque. Mais il est paradoxal qu'une théorie sur l'origine des symptômes hystériques, dite théorie de la séduction, alléguée sans preuves en 1896, puisse recevoir une confirmation en 1905, alors qu'il l'avait répudiée à l'automne 1897! Ce qui surprend moins est l'inefficacité du traitement.

À 17-18 ans, *Ida Bauer* alias «Dora», fut adressée 19 Berggasse sous contrainte pour une analyse forcée et payée par son père, qui ne croyait pas à son histoire. La jeune fille s'était en effet rebellée, à 16 ans, contre l'assaut sexuel d'un homme mûr de l'âge de son père. Les plaintes et troubles émotionnels consécutifs à cet attentat feront d'elle, pour Freud quand il la reçut à l'automne 1900, une malade, car une adolescente qui s'indigne dans ces conditions, et qui éprouve du dégoût et non le désir, est hystérique *par définition*! Avant cet assaut, Dora s'était révoltée lors d'une précédente tentative, à 14 ans. Ayant manifesté une profonde révulsion, alors qu'elle devait être traversée par «une sensation nette d'excitation sexuelle», son comportement était déjà «tout à fait hystérique», selon le maître viennois de la psychologie. Il rajoute cette leçon de sa jeune science : «*Je tiens sans hésiter pour hystérique toute personne chez laquelle une occasion d'excitation sexuelle provoque surtout ou exclusivement du dégoût, que cette personne présente ou non des symptômes somatiques*»³⁸. Une jeune fille de 14 ou 16 ans qui se refuse aux faveurs d'un agresseur de 40 ou 50 ans est une parfaite hystérique.

Pendant quelques semaines, Freud va la traiter d'une manière directive, «comme une adversaire», la presser autoritairement, attendant son aveu final pour valider, par la persuasion, des convictions qu'il possédait dès 1895 avant de la rencontrer.

Les rapprochements entre l'aventure d'Emma Eckstein et l'histoire de *Dora* sont plus que singuliers, au point que des événements biographiques, et les fantasmes freudiens, qui auraient touché la première semblent venir s'incruster dans la vie reconstituée ou fabriquée de la seconde. Ainsi, elles sont toutes deux des masturbatrices, ont de ce fait des gastralgies, ont des troubles locomoteurs, ont soi-disant été victimes de tentatives de séduction par un commerçant dans une boutique : Emma par deux fois (à 8 ans et à 13-14 ans), et Dora à 14 ans³⁹. Mais *Ida Bauer* n'eut pas droit à la trépanation.

Ici encore, la masturbation occupe avec l'inceste une place prépondérante. Les crampes d'estomac de *Dora* nous renvoient aux grandes découvertes de Fliess, et ces manifestations doivent être interprétées comme les preuves de sa masturbation, car Freud *sait* déjà avec quelle

fréquence les gastralgiques sont des masturbateurs. Les pertes blanches ne peuvent résulter d'une infection génitale, décide le grand docteur, mais de sa masturbation. *Dora* a-t-elle eu un épisode d'énurésie? «Cette incontinence n'a, à ce que je crois, aucune cause plus vraisemblable que la masturbation»⁴⁰. Joue-t-elle machinalement avec son petit porte-monnaie, l'ouvrant, le fermant, puis introduisant le doigt dans ce joli symbole «bifolié» de sa vulve? Cette activité stéréotypée est l'équivalent de sa masturbation. Et non, bien sûr, les marques de son exaspération et de son désir de quitter les lieux en ouvrant et claquant la porte... Freud «considère, sur de tels indices, que la preuve indubitable de la masturbation infantile est faite»⁴¹.

Ses difficultés respiratoires répètent la respiration haletante du rapport sexuel de ses parents, sa toux spasmodique *signifie* un désir de fellation sur la personne de son père, et différents autres troubles seront des signatures des désirs incestueux de *Dora*. Elle aura même des tendances homosexuelles, à l'égard de la maîtresse de son père, laquelle est l'épouse de celui qui tenta d'abuser d'elle à 16 ans⁴².

Sa boiterie a un sens inconscient, et l'analyste ne peut pas imaginer qu'une chute dans un escalier puisse dans les réalités en être la cause. *Dora*, en raison d'une fièvre, de douleurs abdominales, d'une constipation, d'une difficulté à marcher et d'une douleur du pied droit, s'inquiète d'une appendicite⁴³. Mais le Docteur Freud voit dans sa boiterie la marque d'un *faux-pas*, conversion de son désir sexuel, et semble ignorer que cette association symptomatique connue des médecins se rencontre dans des appendicites authentiques, *même chez les hystériques*. Freud, outre son indifférence vis-à-vis des souffrances réelles liées à un traumatisme psychologique réel et non à des désirs, refuse de prêter attention aux inquiétudes de sa patiente sur sa santé, et d'effectuer un examen médical de routine. Il peut être aveuglé. Il est impossible à un esprit aussi vif de faire coexister une hystérie *et* une maladie organique authentique. Freud avait d'ailleurs soigné la tante préférée d'*Ida Bauer*, *Malvine Friedmann*, pour une prétendue «névrose» : elle en était morte très rapidement. Dans «La psychopathologie de la vie quotidienne», rédigée début 1901 en même temps que le cas *Dora*, Freud dit qu'il a eu, en psychanalyse, une autre jeune fille, âgée de 14 ans, qui se plaignait d'une douleur abdominale et qu'il diagnostiqua sans hésitation comme une hystérique avérée. Déclarée guérie mais toujours porteuse de la même douleur abdominale..., elle devait mourir deux mois plus tard d'un sarcome des ganglions abdominaux. Freud affirme alors que l'hystérie, à laquelle elle était malgré tout «prédisposée», *l'avait empêché de voir la maladie*⁴⁴.

Les craintes de Dora étaient pourtant légitimes du fait de la nature des symptômes (aphonie, toux spasmodique, etc.), alors même qu'il était informé d'une contamination par la tuberculose, et par la syphilis, chez des proches qu'il avait soignés auparavant. Ida Bauer attendait de Freud un geste médical, éventuellement compassionnel. Mais ses plaintes ne pouvaient être pour lui que l'indice d'une «complaisance somatique» accompagnant la conversion hystérique, ce «saut du mental dans le physiologique».

Coïncidence ? Des années plus tard, en 1923, le Docteur Felix Deutsch rencontra une malade qui souffrait alors des insupportables vertiges de Ménière : il reconnut en elle *le cas Dora*, toujours boitant et dotée selon lui d'un caractère épouvantable. Deutsch, psychanalyste et ancien médecin de Freud, restera très allusif en rapportant publiquement en 1957 cette entrevue avec Ida Bauer, mais insistera sur «la nécessité de réévaluer la théorie freudienne de la conversion», car des troubles digestifs chroniques trop longtemps négligés avaient abouti à un cancer du colon, diagnostiqué trop tard et qui emporta Dora en 1945⁴⁵. À juste raison. Nous savons en effet depuis plus de quarante ans que des troubles organiques, notamment neurologiques, les maladies métaboliques et de système, sont beaucoup trop souvent diagnostiqués à tort comme «hystériques» par les psychiatres. Au moins 60 % des qualifications de la soi-disant «conversion» hystérique s'avèrent erronées, ce qui justifie l'abandon d'un diagnostic réputé inutile et dangereux.

La «conversion» n'est d'ailleurs pas de l'ordre du diagnostic — qui est une organisation reconnaissable et objective de symptômes —, mais de l'interprétation spéculative d'une psychopathogénèse. Les troubles somatoformes (*i.e.* la prétendue «conversion») se rencontrent bien plus souvent (dans 90 % des cas) sans l'hystérie qu'avec elle. La majorité des hystériques n'ont pas la «conversion». Et on comprend très mal qu'une «conversion» puisse servir à se défendre contre un conflit — à réduire l'angoisse jusqu'à «la belle indifférence des hystériques» —, dans la mesure où plus les troubles somatoformes sont importants, plus les perturbations affectives sont sévères⁴⁶. Enfin, de très fervents analystes peuvent considérer que l'hystérie est une contre-indication à la psychanalyse puisque des années de cette thérapie ne modifient pas la personnalité hystérique ni les symptômes dits de «conversion».

Plus Dora s'oppose aux interprétations, plus sa résistance, signe d'une lutte contre la vérité freudienne qu'elle refuse en elle, conforte les certitudes du maître des lieux, car pour Freud la résistance ne peut jaillir contre une affirmation fausse.

Las ! Dora en aura assez, et mettra fin à leurs relations au bout de quelques semaines. Freud admet l'échec thérapeutique, dont il attribue les causes à sa malade, mais ni son aveuglement, ni ses erreurs de diagnostic, ni sa responsabilité, ni la contribution active de ses attitudes coercitives, inquisitoriales, à la rébellion de celle-ci.

De nombreux auteurs — l'analyste Mahony, le psychologue Scharnberg, des féministes, par exemple — estiment que le Viennois a aggravé la situation médico-psychologique, puis que sa publication fut une manière de revanche destinée à laver les affronts de son propre revers et de la révolte d'une malade qui lui fit brièvement confiance. Sans compter qu'il ne semble avoir rien fait pour éviter qu'elle fût reconnue dans sa rédaction du cas. Quand, un an et demi après son fiasco, Ida Bauer vint à nouveau lui réclamer de l'aide, cette fois pour une violente névralgie faciale qui la tourmentait jour et nuit, Freud fit encore preuve de sa profonde sympathie, de sa compréhension et de sa compétence médicale. Herr Professor vit «au premier coup d'œil» sur sa physionomie tourmentée que sa demande ne pouvait être sérieuse. C'était en effet, affirme-t-il au lecteur sans lui dire par quel examen neurologique il s'en était assuré, une «pseudo-névralgie» signalant sur son visage une *autopunition*, en remords tardif de la gifle administrée à l'homme qui tenta d'abuser d'elle⁴⁷. Dora s'était révoltée contre deux attentats sexuels, elle était donc doublement hystérique ; ensuite, elle résista à l'analyse, et la voilà punie par une névralgie hystérique qui donne encore raison aux interprétations de l'infaillible médecin viennois. Sigmund Freud ne la revit plus jamais.

La conclusion terrible et courageuse de Patrick Mahony, faisant le point historique sur cette exhibition rhétorique mensongère, y reconnaît : la preuve du rejet de la patiente par son thérapeute ; un cas éminent d'associations sous contrainte et de rêves forcés ; une légitimation écrite, et publiée par son propre analyste, des sévices sexuels subis par une jeune fille, et enfin, dans son acharnement hostile, la continuation de l'abus qui justifiait la révolte de l'adolescente. «Dora avait été traumatisée», écrit Mahony, «et Freud l'a traumatisée une seconde fois. Et pendant à peu près un demi-siècle, la communauté psychanalytique a, soit gardé un silence complice sur ces brutalités, soit ignoré celles-ci par adoration aveugle».

Sauf erreur de ma part, c'est la première fois dans l'histoire des études freudiennes qu'un fidèle adepte profère de telles accusations sur la moralité de Sigmund Freud et condamne aussi durement ses compétences cliniques.

Enfin, conclut Mahony, c'est la remarquable démonstration « d'un des plus grands désastres psychothérapeutiques »⁴⁸.

Aux yeux de l'orthodoxie traditionnelle, la catastrophe du cas Dora reste toujours un modèle de réussite dans la confirmation de la théorie.

1907 et 1909, le double cas du Petit Hans

Ce petit garçon est d'abord évoqué dans un article de 1907 où Freud fait la promotion d'une éducation des enfants selon les directives de la psychanalyse⁴⁹. C'est la méthode préventive, sans égale, contre l'installation ultérieure des déboires névrotiques si difficiles à soigner. Ceux qui ignorent le savoir freudien ne peuvent s'attendre qu'à des désagréments, comme le démontrent quelques malheureuses négligences. Par contre, l'évolution d'Herbert, cet enfant qu'il prend en guise d'illustration, devrait vaincre les dernières résistances contre les bienfaits pédagogiques du freudisme.

Le musicologue Max Graf rencontre Freud en 1900 au moment où sa femme Olga König, comédienne, est en analyse 19 Berggasse. Dès 1902, Max Graf appartient à la société psychanalytique du mercredi et le couple devient familier du maître viennois. Herbert Graf naît en 1903, et se développe sous les yeux de ces parents freudiens, très attentifs aux affaires sexuelles de leur garçon, qu'ils surveillent, convaincus des valeurs du freudisme et de l'éducation dirigée selon ses préceptes. L'intérêt des parents est centré sur son sexe, la mère se dénuie et se lave devant le petit garçon, et tous prennent leurs bains ensemble. Au fur et à mesure du déroulement des « stades libidinaux », l'un et l'autre vont l'endoctriner et, dès qu'il parle, répondre à ses questions sexuelles polymorphes, qu'ils provoquent, livrant « les vérités » puisées dans les publications et les propos du professeur, en utilisant les ressources encyclopédiques des « Trois essais sur la théorie de la sexualité » parus en 1905.

Dès lors, Freud peut affirmer victorieusement, en 1907, que grâce à cette éducation par des parents prédisposés à être les meilleurs instruments de la prophylaxie analytique, Herbert est, à 4 ans, protégé comme par un vaccin contre la survenue future de troubles névrotiques.

Freud, dans cet article militant — où il se réclame également d'une lettre instructive d'Emma Eckstein adressée à un fils qui n'existe pas —, conclut que les réformateurs et les pédagogues devraient imiter, sans aucun doute et partout dans le monde, ces principes d'hygiène mentale dans l'éducation de la jeunesse. Plus tard, grâce aux fondamentales découvertes que Frau Hermine von Hug-Hellmuth venait de faire en

1913, il y revient aussitôt : « C'est entre les mains d'une éducation psychanalytiquement éclairée que repose ce que nous pouvons attendre d'une prophylaxie individuelle des névroses »⁵⁰. Mais hélas ! Outre l'ignorance de la psychanalyse, il y a l'ennemi, « dans les pays où l'éducation est entièrement ou partiellement aux mains du clergé, on ne peut bien sûr prétendre à de telles exigences. » Et il faudrait « transformer les fondements du système entier »⁵¹.

Ce que Freud ne dit pas est qu'il y a d'autres ennemis. Par exemple, le redoutable Albert Moll, ce psychiatre et sexologue que nous connaissons déjà. Comme l'indique sa correspondance du printemps 1908, Sigmund Freud était informé de l'imminence de la parution du nouveau livre de Moll, « La vie sexuelle de l'enfant ». Il lui faut vite préparer une leçon, et une deuxième propagande.

La rédaction du cas du « petit Hans », achevée en août 1908, publiée en mars 1909⁵², sera la parade contre Moll, et aussi une tentative de validation de la psychanalyse de l'adulte pour l'édification des incrédules restant. Car, évidemment, ces « découvertes surprenantes » sur la sexualité de l'enfant et les stades libidinaux « ont été d'abord acquises par l'analyse d'adultes, mais elles ont pu être ensuite, à partir de 1908 environ, confirmées par des observations directes d'enfants, jusque dans les moindres détails et avec toute la profusion désirable »⁵³.

Dès lors, Herbert Graf va soudain sombrer dans une maladie, contre laquelle il bénéficiait d'une sainte immunité freudienne quelques mois plus tôt, et en être guéri par la psychanalyse en quelques semaines. Herbert Graf, ce modèle d'équilibre de 1907, est devenu le cas Hans, un « modèle de perversité », en 1908. Étrangement, le petit garçon est nommé Herbert dans le premier article, Hans dans le second, du moins dans les éditions anglaise et allemande. Mais il s'agit bien du même enfant, décrit par le même Sigmund Freud, qui, pour donner raison à ses « Trois essais... » et « écraser Moll », donne tort à son précédent article.

Hans a maintenant une « hystérie d'angoisse » (*Angsthysterie*), c'est-à-dire une névrose phobique, comme on dira plus tard. La peur de la morsure d'un cheval révèle l'angoisse de castration. Hans est « un petit Œdipe » qui veut évincer son père et le remplacer auprès de sa mère. Puis, la résolution du complexe va faire disparaître la névrose — ce qui est d'autant plus plausible que ce complexe incestueux n'existe pas. Le 19 mai 1908, dans une lettre à Jung, Freud déclara Hans guéri.

Freud — qui n'aura rencontré Herbert que quelques instants, le 30 mars 1908 quand il avait 5 ans — dirige sa psychanalyse par l'intermé-

diaire de son père docile, qui tient un journal détaillé des opérations. Le recueil des informations présente les interprétations du père (ou de Freud) comme des faits, incruste ses propres fantaisies dans le discours du petit garçon, et des sentiments qui ne sont pas les siens comme si l'enfant en était l'auteur. Ensuite, Freud sélectionne dans ce journal ce qui correspond aux impératifs de sa démonstration, et élimine des notes du père ce qui le contredit.

Mais la manipulation réciproque et la suggestion des partenaires sont exclues selon Freud : « Il est vrai qu'au cours de l'analyse, bien des choses doivent être dites à Hans qu'il ne sait pas dire lui-même, que des idées doivent lui être présentées dont rien encore n'a révélé en lui la présence, que son attention doit être dirigée du côté d'où son père attend que quelque chose surgisse. Voilà qui affaiblit la force de conviction émanant de cette analyse, mais dans toute analyse on agit ainsi »⁵⁴. Pour Peter Gay, « Freud était convaincu que l'analyse ne devait rien à l'action suggestive de son père : le tableau clinique était parfaitement cohérent ; le malade n'avait fait siennes les interprétations que lorsqu'elles convenaient »⁵⁵. Mais à qui convenaient-elles ? Comme le dira un autre admirateur, Fritz Wittels, « Freud était arrivé à ses conclusions *avant* d'avoir analysé le petit garçon... »⁵⁶.

Dans l'article précédent, Hans était sous l'influence des pressions éducatives grâce auxquelles ses parents l'avaient vacciné contre la névrose ! Quelques mois plus tard, le même enfant échappe aux suggestions des mêmes adultes, de son père, de sa mère, et de Freud. En tout cas, Sigmund Freud sous-estime lourdement le caractère suggestible et impressionnable d'un enfant de 4 ou 5 ans, qui répond à ce qu'il croit que l'adulte, son père ou le Professeur barbu attend pour ne pas lui déplaire, y compris aux communications non verbales et à des questions qu'il ne comprend pas. En réalité, le petit garçon se conforme aux valeurs attendues par Freud autant dans son texte de 1907 que dans sa narration de 1909. Il se soumet à la rhétorique freudienne successivement dans deux articles qui se contredisent : avant son opportune « névrose » chargée de démontrer le complexe d'Œdipe, contre Moll, il était influençable, et puis le voilà, en 1909, magiquement libéré du joug de la suggestion pour être guéri ! La seule réalité du double personnage est virtuelle, ou narrative. Hans-Herbert *n'est qu'un texte* soumis à la volonté de son rédacteur, metteur en scène manœuvrant ses acteurs, comme ses lecteurs pris dans le filet du rhéteur. Le déni de la suggestion était *en soi* une technique de persuasion.

Des années plus tard, à 19 ans, en 1922, Herbert Graf ne se reconnaîtra pas dans le récit de son cas, et pour cause. Mais Freud verra dans cette amnésie une nouvelle preuve, encore irréfutable, de la résolution de la névrose infantile⁵⁷.

Il ne s'agissait pas d'une phobie, mais d'une *peur acquise* du cheval, chez un garçonnet rendu anxieux et dépendant de sa mère par les attitudes de l'entourage. Lors d'une promenade, le 7 janvier 1908, il avait assisté à l'effondrement brutal d'un énorme cheval de trait, sur le sol devant ses pieds. Il faudra trois mois au petit Herbert pour en faire état. Ce type de traumatisme affectif commun n'a rien à voir avec la sexualité, et disparaît spontanément en quelques semaines sans traitement dans la majorité des cas. Si l'enfant épouvanté avait visité Lourdes, on aurait invoqué un miracle, mais comme il avait rencontré Freud, il avait été guéri, par l'analyse, d'une névrose inexistante. Cinq mois se seront donc écoulés entre le choc psychologique de janvier et la prétendue guérison de mai 1908. Herbert Graf utilisa ses craintes comme instrument de communication pour capter l'attention de sa mère et se maintenir au domicile, avec succès. Mais on peut présumer sans trop s'avancer que sa peur du cheval se serait éteinte plus rapidement si de tels efforts, concentrés sur sa petite personne par des adultes curieux jusqu'à l'inquisition perverse, et avides de sa névrose, ne l'avaient pas empêché de parler plus tôt de son effroi, seule émotion normale et bien réelle dans cette narration⁵⁸.

Pour la petite histoire, je rajouterai que Sigmund Freud avait offert à Herbert, pour son troisième anniversaire, un gâteau au chocolat et... *un cheval à bascule*⁵⁹.

Enfin, toutes les tentatives d'éducation préventive selon les préceptes freudiens ont été des échecs de la « prophylaxie analytique » depuis 1907. Les conclusions des expertises des soixante dernières années montrent un rapport inverse entre la durée des traitements préventifs et les effets obtenus⁶⁰.

1907-1908 : l'Homme aux Rats

Les 26 et 27 avril 1908 devait se tenir à Salzbourg le premier congrès international de psychanalyse. Sigmund Freud prit la chose très au sérieux et dut préparer une conférence de caractère historique, un coup médiatique démontrant à la face du monde et contre les contestataires son efficacité thérapeutique, dans un triomphe sans précédent ni possibilité de réplique. Depuis *Dora*, qu'il reconnaît comme un échec, aucun

cas n'était présentable. Le 19 avril 1908, il écrit à Carl Jung qu'à ce moment, *aucun cas n'est achevé*. Le petit Hans n'était toujours pas «guéri» dans les délais et ce n'est qu'après ce congrès, le 19 mai, qu'il annoncera à Jung sa soi-disant victoire sur la phobie de l'enfant. On peut penser qu'il préférerait exposer, devant 40 invités venus de 6 pays différents, un succès plutôt qu'un cas inachevé. Dès lors, une semaine avant le congrès, Freud se décida à présenter le cas de *l'homme aux rats*. Freud «n'était quand même pas assez masochiste pour ne livrer que ses échecs»⁶¹. Fin avril, à Salzbourg, Freud maintint son auditoire hypnotisé et suspendu à ses lèvres cinq heures d'affilée. Mais il se refusa à rédiger sa conférence sur le moment, et il fallut attendre encore une année pour qu'il le fasse.

Sur ce patient, *Ernst Lanzer*, deux documents de Freud sont disponibles : le cas officiel publié en juillet 1909, et les notes cliniques transcrites pendant son analyse.

Le lecteur a de la chance : le *journal clinique de l'Homme aux Rats*, relevé par la main de Sigmund Freud, n'aura été retenu que pendant 66 années, et non jusqu'au XXII^e siècle dans les archives secrètes. C'est malheureusement le seul relevé «clinique» de cas qui nous soit parvenu, les autres ayant été éliminés. Car Freud avait l'habitude de détruire régulièrement ses notes cliniques et les manuscrits ayant servi à leur rédaction, avec les intentions les plus pures bien entendu.

Jusqu'en 1974, le lecteur ne disposait que du modèle officiel du cas *Rattenmann*, et puis, lui faisant suite dans la *Standard Edition*, d'une version (l'*Addendum*) sévèrement expurgée du journal clinique en question⁶². Compte tenu des fabrications et des dérives considérables que l'on a dévoilées dans tous les autres cas, on comprend qu'il était indispensable à leur auteur, pour assurer l'immunité de ses fictions contre la critique, d'évacuer ses différents manuscrits, et aux successeurs de caviarder ce journal afin de ne pas malmener la tradition.

Freud prétend rédiger son cas d'après son journal clinique, et en se rapprochant «autant que possible des paroles mêmes du malade»⁶³. Les admirateurs affirment aussi, en le répétant bien qu'ils disposent aujourd'hui des évidences du contraire, que Freud suit de près ses notes cliniques⁶⁴. Mais ce n'est pas du tout ce qui s'est passé.

Il y a une indiscutable et sérieuse divergence entre les notes cliniques et le cas officiel. La comparaison terme à terme du journal clinique de 1907-1908 avec le cas public de 1909 fait apparaître dans ce dernier des contradictions majeures, des incohérences graves, des suppressions de

données cruciales, des inversions d'événements, puis des incrustations d'informations absentes du journal et dont on sait désormais qu'elles ont été délibérément inventées. Ces distorsions manifestes font du cas officiel une confabulation intentionnelle et une transfiguration mythologique savamment orchestrée⁶⁵.

Prenons quelques exemples.

Dès les premières lignes du modèle officiel, Freud affirme à ses lecteurs que «le traitement de ce cas dura environ une année et aboutit au rétablissement complet de la personnalité et à la disparition des inhibitions du patient»⁶⁶.

La durée du traitement d'*Ernst Lanzer* se heurte à des impossibilités. Le journal clinique commence à la première consultation, le 1^{er} octobre 1907, puis s'interrompt brutalement le 20 janvier 1908, soit un total de trois mois et vingt jours, et non onze mois ou un an comme Freud le prétend. La reconstitution de Mahony, d'après les documents et les correspondances de dates, permet d'imaginer qu'au printemps 1908, quelques séances très sporadiques, non relevées dans le journal, auraient pu éventuellement venir s'y ajouter. Mahony pense, en comptant ces supposées consultations, que Freud l'a suivi pendant 9 mois et demi, simplement parce que Freud ayant quitté Vienne pendant de longues semaines cet été-là, il ne put le rencontrer au-delà de début juillet 1908. Mais si Freud évoque à quelques reprises son patient, à la société psychanalytique de Vienne ou dans ses courriers, nulle part il ne dit l'avoir revu après janvier 1908⁶⁷. James Strachey affirme de son côté, et c'est probablement ce qui s'est passé, que l'analyse de l'homme aux rats fut terminée peu de temps avant la parution d'un article de mars 1908⁶⁸. Ernest Jones précise aussi que Freud donna une présentation complète du cas au congrès de Salzbourg d'avril 1908, *après l'arrêt du traitement*⁶⁹. Le traitement ne put s'étendre que sur cinq mois, peut-être six au maximum, régulièrement pendant le premier trimestre, très épisodiquement ensuite.

Après l'échec du cas Dora — mais sans doute songeait-il également au fiasco des soi-disant dix-huit cas de 1896 —, Freud avait insisté sur le fait qu'on ne pouvait rien attendre d'une analyse qui durerait moins de 6 mois, et qu'il fallait parfois compter plusieurs années, surtout dans les cas sévères⁷⁰. Alors, avec *Rattenmann*, dans un cas aussi grave de névrose obsessionnelle, Freud procède à une dilatation temporelle, laissant entendre que la durée nécessaire au «transfert» est considérable, et que les difficultés techniques de l'analyse sont immenses. Le cas est grave, le problème infiniment sérieux, il est complexe, la tâche est

lourde, sa compréhension exige une longue expertise, très difficile et douloureuse, inaccessible à un non-analyste. Mais il va réussir l'exploit de tout débrouiller, d'autant que ce malade avait été soigné préalablement sans succès par l'éminent psychiatre Julius Wagner-Jauregg. Le tournant thérapeutique fut atroce, interminable, à cause de «cette école de souffrance que fut le transfert pour ce patient...»⁷¹. En réalité, le journal clinique montre que l'affaire fut expédiée en sept séances pour que le suggestible *Ernst Lanzer*, déjà convaincu du freudisme avant de s'installer sur le divan, fût persuadé des bonnes interprétations de son cas : l'homosexualité, la haine de son père et la signification de son obsession des rats. De même, Freud déroule lentement sur une semaine entière ce qui n'aura en fait demandé qu'une seule séance, le 8 décembre 1907⁷².

Pendant la consultation du 3 octobre 1907, Ernst Lanzer rapporte une histoire horrible qu'il a entendue dans une caserne. C'est une torture orientale, où des rats sont placés vivants dans un pot attaché au fondement nu du supplicié, pour ensuite, s'ils survivent, le dévorer de l'intérieur. Au début, comme on le voit dans le journal, Freud ne comprend pas de quoi parle son malade, et croit qu'il évoque un empalement : «Je ferai tout ce qu'il me sera possible pour deviner exactement ce à quoi il fera allusion. Veut-il, par hasard, parler de l'empalement (*Pfählung*)?»⁷³. L'idée du pal symbolise le pénis, donc les rats doivent symboliser aussi le pénis. Voilà des fantasmes homosexuels. En vérité, *Freud est le seul à évoquer l'empalement et le pénis*. Rattenmann n'en parle pas et d'ailleurs refuse ces idées. Mais l'année suivante, la présentation romantique du cas officiel fait que la pénétration rectale par les rats devient un fantasme anal, homosexuel, dont Lanzer est la source, et qui s'impose ensuite à son analyste telle une évidence non suggérée⁷⁴. Comme le journal clinique est caché au lecteur, celui-ci ignore que cette interprétation analogique, qui le conduit d'une façon lourdement persuasive à l'homosexualité, dérive, non pas des propos factuels du patient qui ne la contiennent pas, mais d'un mécanisme psychologique de Freud.

Il possédait cette solution avant de rencontrer Ernst Lanzer. En tout cas, il l'avait dès la première séance. «N'avais-je pas reconnu la composante homosexuelle dès les déclarations de la première séance?», écrit-il dans son journal⁷⁵. Que se passa-t-il réellement lors de cette séance, qui aurait permis à Freud de deviner la composante homosexuelle? Lanzer parla uniquement de ses inclinations hétérosexuelles. Mais l'analyste reconnut l'homosexualité dès ses premières paroles car, dans les souvenirs de jeunesse de Rattenmann, une très jolie jeune femme de ses tous premiers émois amoureux s'appelait «Mademoiselle Robert», patronyme de consonance masculine. Freud déclare alors sans hésiter : «Je l'identi-

fie comme homosexuel»⁷⁶. Ah! C'en était fait : comme dans le faux souvenir de Léonard de Vinci, il avait tout saisi en un mot et la suite devenait inutile. Depuis ses «identifications œdipiennes», l'homme aux rats était doté de tendances anales, homosexuelles. *L'homme aux lous*, son autre malade, dira à la fin de ses jours, «Qu'est-ce qui entre de neuf dans la psyché? Pour Freud, tout s'y trouve dès l'enfance»⁷⁷.

Le reste de l'analyse de Rattenmann est alors un pur exercice de style d'écriture, apparaissant au lecteur comme un puzzle complexe au suspense haletant, s'il arrive à suivre la démonstration (Sandor Ferenczi eut bien des difficultés, malgré ses pouvoirs astrologiques et médiumniques). Et l'expansion de la durée soi-disant indispensable pour mener ce problème à son terme est une illusion, un tour de passe-passe rhétorique. Il fallait emporter la conviction du lecteur, ce qui requiert du temps. La fin de l'analyse, la résolution de l'énigme freudienne comme quoi le récit du supplice des rongeurs a évoqué l'érotisme anal du patient et les fantasmes sexuels associés, était connue de son rédacteur dès le départ. Son malade ne lui apprend rien ensuite qu'il ne sache déjà. Tel Arthur Conan Doyle écrivant ses enquêtes de Sherlock Holmes à la même époque, il avait la clef du mystère avant d'y entrer, et puis, il maintient l'amateur en haleine jusqu'au *happy end* : «La solution une fois trouvée, l'obsession aux rats a disparu»⁷⁸.

Dans Rattenmann, Freud ne se contente pas de dilater la durée. Il combine également entre elles des informations qu'il a provoquées ou recueillies en des séances séparées, de sorte que les événements auxquels elles se réfèrent apparaissent par agglutination sur le même plan ou se fusionnent en un seul. Et pour appuyer sa logique, le temps des verbes est adapté : l'événement passé se conjugue au présent, ou le fait actuel se conjugue au passé. Parfois, l'ordre de la succession est inversé : ce qui vient *après* dans le journal peut arriver *avant* dans le cas officiel. Ce qui occasionne des phénomènes *quantiques* très étranges : l'effet peut précéder la cause!

Par exemple, dans le cas public⁷⁹, Freud nous dit que Lanzer avait l'habitude de travailler la nuit, mais une compulsion se déclenchait, le contraignant, entre minuit et une heure du matin, à ouvrir la porte d'entrée, puis à rentrer et à contempler sa verge dans un miroir. Après cela, au paragraphe suivant de la même page, Freud dit *qu'en se basant sur ces renseignements* qu'il vient d'obtenir, il peut fournir l'interprétation du comportement compulsif. Tout se passe comme si, inspectant son organe dans le miroir, il attendait la visite de son méchant père défunt, «à l'heure où sortent les fantômes». Car, à six ans, un châtimement de son

père aurait mis fin à sa masturbation, ce qui aurait laissé en lui une rancune ineffaçable contre son père, ce qui, depuis, gêne sa vie sexuelle.

En réalité, les renseignements sur la compulsion (supposée effet symptomatique) sont obtenus *après* l'interprétation de la cause présumée (la correction paternelle) dont il se réclame : l'exhibition phallique devant le miroir est rapportée dans le journal clinique le 27 octobre, et l'interprétation est donnée le 12 octobre ! On a peine à croire qu'une interprétation d'une compulsion soit fondée sur une confession évoquée 15 jours plus tard. Dans le cas public, les séquences et les repères sont intervertis, la conjugaison des verbes ajustée, l'ensemble du stratagème donnant l'illusion que Freud possède vraiment des ingrédients objectifs apportés par Lanzer pour construire ses interprétations.

Enfin, le triomphe annoncé arrive : il aboutit « au rétablissement complet de la personnalité et à la disparition des inhibitions du patient ». Freud ajoutera rétrospectivement, en 1923, que « l'analyse restitua la santé psychique » de l'homme aux rats⁸⁰. Mais ses propres courriers, écrits quelques semaines à plusieurs mois après cette prétendue victoire de 1908, font douter de l'authenticité de sa satisfaction. En réalité, la guérison de ce patient, mort en 1914 sans avoir « résolu le complexe du père », n'a pas eu lieu. Et, comme le dira l'analyste Patrick Mahony, toujours admiratif de la rhétorique freudienne, « voyons ce qu'il en reste pour donner un verdict : de la magnificence dans la faillite »⁸¹.

1911 : le Président Schreber⁸²

Eugen Bleuler, un des fondateurs de la psychiatrie moderne, adhérent de l'association internationale freudienne qui venait d'être créée en 1910, en avait vite démissionné, parce qu'il désapprouvait la manière autoritaire, « monarchiste » et intransigeante dont Freud gérât son entreprise, et l'orientation antiscientifique de ses travaux. Bleuler se justifia : « Le principe du "tout ou rien" qui exige que "celui qui n'est pas avec nous est contre nous" est indispensable dans les sectes religieuses et les partis politiques. Je comprends une telle attitude, mais dans le domaine de la science, je l'estime nuisible. Il n'y a pas de vérité absolue. [...] Il n'y a pour moi en matière scientifique ni portes ouvertes ni portes closes ; il n'y a pas de portes du tout, pas de frontières »⁸³. Sigmund Freud venait de perdre, avec Eugen Bleuler, un soutien universitaire et politique capital. Il tenta d'abord de séduire le psychiatre suisse, mais échoua.

Aussi, quelques mois après son « merveilleux Léonard », Sigmund Freud, qui n'était pas psychiatre, voit dans sa nouvelle pathographie le « merveilleux Schreber », « le coup le plus audacieux contre la psychiatrie... » et particulièrement contre Bleuler⁸⁴. À la lecture des tirés à part, Carl Jung, élève et ancien associé de Bleuler avec lequel il avait un différend personnel, trouva aussitôt le cas « délicieux, désopilant »⁸⁵.

Il est très étrange que la rédaction de l'article, commencée à l'automne 1910 et achevée début mars 1911, fût prête à paraître *avant* la mort de Daniel Paul Schreber, le 14 avril 1911. « Analyser un homme vivant est à peine admissible et certainement impoli », dira l'auteur, qui n'envisagea pas un seul instant d'adresser « le résultat de la vivisection à sa victime », pour employer ses propres expressions quand la vivisection le concernait⁸⁶. On peut aussi s'étonner que Freud n'ait pas rencontré le malade ni même songé à entretenir une correspondance avec lui, par simple courtoisie ou pour vérifier ses interprétations, dont certaines pouvaient être jugées insultantes. Il était sûr de son fait. Même si les analyses cliniques présupposent une « grande familiarité avec leur objet », Sigmund Freud n'a jamais psychanalysé Schreber, et n'a donc aucun contrôle de son sujet par la longue, pénible, analyse des associations libres et du « transfert », exigence stricte qui régit son art interprétatif. Il ne s'agit pas d'une psychanalyse au sens exact défini par son fondateur, qui se prive des garanties du divan requises de n'importe quel amateur qui se lancerait dans cet exercice pour se réclamer de l'autorité du freudisme. C'était encore une fois une reconstruction mythographique, un document littéraire, un exercice de style non clinique. Ce qui est analysé n'est qu'un récit, les « mémoires de névropathe »⁸⁷ de Daniel Paul Schreber, un ancien président de cour d'appel qui a sombré dans la folie. Mais, comme Freud l'écrit dans une lettre à Carl Jung du 1^{er} octobre 1910, il n'a pas lu la moitié de ce journal qu'il connaît déjà les solutions, car ils les possédait avant de l'ouvrir.

On sait depuis une cinquantaine d'années que, dans la fabrication de son cas, Freud a délibérément rejeté les documents biographiques ou médicaux qu'on lui avait confiés, qui montraient le contraire de son système de pensée unique. Il éjecte de son récit une quantité considérable d'éléments et ignore volontairement ce qui ne convient pas à ses postulats. Même Zvi Lothane, membre officiel de l'association internationale de psychanalyse, est obligé de conclure que Freud a « manipulé les événements décrits par Schreber et les a changés pour qu'ils conviennent à ses affirmations »⁸⁸.

Schreber devait être un homosexuel et un paranoïaque pour confirmer sa théorie : la paranoïa est une défense contre les tendances à l'homosexualité. Freud voyait dans le délire de Schreber une réaction de défense, une tentative de guérison, bien qu'on comprenne mal comment un désordre mental aussi sévère puisse servir de défense contre une « déviance » aussi anodine que l'homosexualité⁸⁹. Or, les diagnostics de Freud sont faux, car le malade, qu'il ne connaît pas, n'était ni paranoïaque ni homosexuel latent, estime encore le psychanalyste Lothane, qui considère cette affaire comme un « assassinat moral » des deux Schreber, père et fils⁹⁰.

Le président Schreber, certes peu capable d'assurer sa charge professionnelle, n'est qu'un doux dingue inoffensif. Il est pourtant abandonné par son médecin psychiatre qui l'envoie de force dans un asile de fous incurables. Légitimement furieux de cette trahison et de l'enfermement, il se révolte et le voilà donc, par ses réclamations, désigné paranoïaque. Comme disait Karl Kraus, « le psychiatre reconnaît infailliblement le fou à son agitation au moment de l'internement »⁹¹. Bien que stabilisé et pacifique, il va croupir dans cet établissement pendant des années. Magistrat et expert en droit, il poursuit alors en justice la direction de l'asile d'aliénés pour obtenir sa libération, d'autant qu'il peut se plaindre des « indignités » que lui fait subir le personnel soignant de l'asile et des menaces réelles planant sur son intégrité personnelle. Cette attitude, rationnelle et adaptée, n'est pas ce qui ne fait pas de lui un paranoïaque ; et quand bien même serait-il doté de troubles paranoïdes, un patient a le droit de se défendre contre une authentique injustice. Pour appuyer son recours, il rédige ses fameux souvenirs de névropathe, sans nier ni dissimuler ses problèmes, et se soumet à des expertises indépendantes qui vont lui donner raison. Il gagne son procès, malgré les protestations du directeur de l'asile contre... une paranoïa aussi procédurière.

D'après Freud, Schreber doit avoir un attachement homosexuel refoulé à son « excellent père » ; c'est une homosexualité « transparente » mais inconsciente, qu'expriment les projections de la prétendue paranoïa. Cependant, dans l'article, l'image du père de Daniel Paul Schreber, et les relations entre le père et le fils, ne correspondent pas aux renseignements que Freud possède. Dans sa publication, il écarte des données essentielles pour remplacer les faits par une fiction, alors qu'il est parfaitement informé, comme l'indique son courrier. En privé, il reconnaît par exemple dans le père un despote, un « tyran domestique »⁹² ; mais il en fait un « excellent père » dans le cas publié pour renforcer ses interprétations. Par ailleurs, Schreber est resté toute sa vie hétérosexuel exclusif et aucun élément objectif ne peut argumenter ces spéculations doctrinaires.

Au plus fort du désordre, Schreber se voyait changé en femme par son psychiatre et par Dieu, pensée contre laquelle il devait lutter. « L'importance colossale de l'homosexualité pour la paranoïa est confirmée par le fantasme central de l'émasculat... », assure alors Freud⁹³. Certes, dans ce qui apparaît comme une schizophrénie paranoïde, et non pas une paranoïa⁹⁴, Schreber manifesta un délire de transformation corporelle. Mais il est superflu d'invoquer des craintes déréelles d'émasculat, un fantasme de castration ramenant à l'enfance, puisque les idées de Schreber, du moins à cet égard, étaient solidement ancrées dans les réalités et le présent. En effet, le directeur médical de l'asile, Paul Flechsig, neuro-anatomiste et médecin psychiatre de Schreber, pratiquait vraiment ce traitement barbare, la castration qui le terrorisait. Freud le savait : il avait sur son bureau les publications correspondantes de Flechsig (1884), qui les lui avait envoyées avant sa rédaction⁹⁵. Là encore, il ne tient aucun compte du danger réel de castration car son dogme nécessitait un « fantasme central d'émasculat » pour transformer un soi-disant paranoïaque en un faux homosexuel. Il fallait que Daniel Paul Schreber fût les deux : paranoïaque parce qu'homosexuel.

« Toutefois, l'histoire du cas du président Schreber et les études concomitantes de Freud sur la paranoïa », écrit Peter Gay, « ne relèvent pas de la biographie mais de la science »⁹⁶. Ce n'était ni l'une ni l'autre. Ce n'était pas non plus une psychanalyse : il n'avait ni patient ni traitement. Freud estimait que des observations empiriques, qui n'avaient pas été faites, viendraient, plus tard, confirmer ses affirmations. Mais la théorie freudienne de la paranoïa a été démentie aussi bien par les études psychopathologiques réalisées depuis 1910, que par l'inefficacité de sa thérapie pratiquée sur des êtres de chair et de sang et non artificiellement dans des mots.

1914 : l'Homme aux Loups⁹⁷

De tous les patients de Sigmund Freud, *der Wolfsmann*, considéré comme exemplaire sinon le plus démonstratif de tous, est le seul sur lequel on possède un recul suffisant. L'homme aux loups détient le record absolu. Il fut suivi pendant 70 ans, par dix psychanalystes qui se sont relayés jusqu'à sa mort en 1979 à l'âge canonique de 92 ans. Et, bien qu'ils aient prétendu l'avoir guéri plusieurs fois successivement de plusieurs maladies mentales, il ne fut jamais amélioré ni guéri.

Au départ, *Sergueï Constantinovitch Pankejeff*, aristocrate russe très fortuné souffrant de troubles dépressifs compliqués, consulta sans succès différents psychiatres renommés du continent : Anton à Berlin en 1905,

puis, en 1908, Bechterev à Saint Petersburg, Kraepelin à Munich, et Ziehen à Berlin. Après avoir vainement tenté de l'analyser en 1909, Leonid Drosnès, médecin d'Odessa, convoqua l'illustre et malheureux patient à Vienne, 19 Berggasse, en février 1910⁹⁸.

Les enjeux étaient considérables et Sigmund Freud, songeant au statut du malade et à l'avenir de la psychanalyse en Russie, devait absolument faire mieux que ses célèbres prédécesseurs. La guérison de cette grave « névrose obsessionnelle » était obligatoire.

La première analyse se déroula de février 1910 à juillet 1914, six jours par semaine, pendant quatre ans et demi, soit durant plus de 700 heures. Quelques jours après l'attentat de Sarajevo, Freud le déclara guéri. Mais deux rechutes successives nécessiteront une autre « tranche » pendant l'hiver 1919-1920, afin de « liquider un morceau de transfert ». Pour reprendre l'homme aux loups sur le divan, Freud, qui manquait de place, mit brutalement fin à l'analyse de Helene Deutsch, la renvoya, et celle-ci présenta alors une dépression pour la première fois de sa vie⁹⁹.

Freud put heureusement guérir à nouveau son malade. Mais quelques temps plus tard, l'état psychologique de Pankejeff se retrouva pire qu'au départ. Le Professeur confia alors son patient difficile à Ruth Mack-Brunswick, plus jeune, plus perturbée que lui et encore en analyse à ce moment avec Freud. L'homme aux loups avait été guéri deux fois de sa névrose, mais il avait maintenant, décida Mack-Brunswick, une autre maladie : il était devenu psychotique, paranoïaque, ce que Freud aurait donc ignoré ! La troisième analyse intensive va l'en guérir en plusieurs mois, de 1926 à 1927. Comme le dira Pankejeff lui-même : « Vous le voyez, Mme Mack a fait un diagnostic erroné, et par ce diagnostic erroné, elle m'a guéri »¹⁰⁰. Hélas ! De nouvelles rechutes réclameront de Ruth Mack-Brunswick des retouches en plusieurs époques jusqu'en 1938, pour assurer de nouveaux succès. Après la seconde guerre mondiale, plusieurs analystes vont encore se succéder sans relâche. L'un d'entre eux, Kurt Eissler, psychanalyste *der Wolfsmann* pendant plusieurs semaines, quotidiennement, chaque été de 1956 jusqu'à la mort du malade en 1979, et enregistra consciencieusement son témoignage. Car Eissler, dira Pankejeff, « pense qu'il faut suivre le patient jusqu'à son dernier soupir... quand on en attrape un comme moi... il faut l'examiner jusqu'au bout ». Mais « avec lui, je ne progresse pas... à son avis, je ne me conforme pas à ce que Freud a dit »¹⁰¹. Il trouvera cependant Kurt Eissler « assez intelligent » mais, en y réfléchissant bien, il ajoutera que, finalement, « non ; c'est un psychanalyste orthodoxe, et là l'intelligence ne sert à rien, ceux-là sont obtus »¹⁰².

Sur ce qui s'est passé réellement, on a bien tenté de dissimuler l'information, comme d'habitude, et par différents procédés.

De tous les cas cliniques de Freud, *der Wolfsmann* est de loin le plus étudié dans le monde et celui sur lequel on a le plus publié¹⁰³. Mais les éléments qu'il reste à éditer dépassent très nettement ce qui a paru sur ce malade. Il manque¹⁰⁴ : le deuxième rapport de Ruth Mack-Brunswick (le premier a été édité en 1929, puis par Gardiner en 1971), un examen psychologique réalisé en deux jours par Frederick Weil en août 1955, les 180 bandes magnétiques de ses entretiens étendus sur quinze années avec son analyste Kurt Eissler, sa correspondance avec Sigmund Freud, Muriel Gardiner, Eissler, Marie Bonaparte, Ernst Kris, Richard Sterba, et peut-être Ernest Jones¹⁰⁵. Sans doute les trouvera-t-on dans les trente containers scellés — interdits de consultation dans la section réservée aux manuscrits de la bibliothèque du Congrès à Washington —, lesquels, selon son catalogue, ne pourront être explorés qu'entre 2000 et 2014¹⁰⁶.

De son côté, la psychanalyste Muriel Gardiner publia, en 1971, avec le premier récit partiel de Mack-Brunswick, les mémoires de Wolfsmann, dont elle censura plusieurs parties essentielles. Car l'homme aux loups devait apparaître, dans un recueil définitif des vérités absolues, comme un vieillard heureux sauvé par la psychanalyse. Rien ne doit diminuer la conviction que les résultats positifs de l'analyse de l'homme aux loups « sont véritablement impressionnants »¹⁰⁷. « Telle est, comme vous savez, la théorie : Freud m'avait guéri à cent pour cent », et il fallait, dit encore Pankejeff, « montrer au monde comment Freud a guéri un homme gravement malade »¹⁰⁸.

Outre le contrôle des ressources documentaires, on utilisa d'autres moyens. L'homme aux loups, ruiné par la révolution bolchevique, fut subventionné de 1920 à 1926 par le mouvement. Freud, après lui avoir offert des Livres anglaises en quantité, organisait à cet effet une collecte chaque année à Pâques. Puis, à partir des années 1960, Kurt Eissler décida de lui octroyer sur les fonds des Archives Freud une pension à vie. En plus de ses analyses gratuites, Pankejeff, retraité du freudisme, recevait l'équivalent de 1.000 dollars par mois sous réserve qu'il ne s'exprimât pas en public sans l'accord des analystes officiels. C'était là, pour l'obéissant et scrupuleux homme aux loups, un engagement, « un contrat moral ». Cette personnalité soumise appartenait à la cause. Il était captif.

Gardiner et Eissler feront également tout leur possible pour empêcher que des personnes non assermentées approchent le patient ; ils le dissuadèrent d'émigrer aux États-Unis pour éviter toute publicité sur ses propos, puis l'incitèrent à demeurer à Vienne dans l'anonymat, la dépen-

dance financière à l'égard du mouvement et sous surveillance. Enfin, Kurt Eissler, le maître des Archives Freud, et Muriel Gardiner, la conservatrice de la mémoire figée de «l'éternel patient de Freud», ne ménagèrent aucun effort pour convaincre Pankejeff de ne pas collaborer avec la journaliste autrichienne Karin Obholzer.

Karin Obholzer retrouva un vieil homme aux loups encore très lucide à 87 ans, à Vienne, en 1974. Elle dut faire preuve d'une solide obstination pour enregistrer ses souvenirs, mais finit par contourner l'opposition des cerbères et obtint son accord au bout de six mois de pénibles tractations par l'entremise d'un avocat. Pankejeff, de son côté, dut mentir à Muriel Gardiner, manifestement inquiète, et nier qu'il rencontrait la journaliste¹⁰⁹.

Dans son fascinant témoignage, paru après sa mort, Wolfsmann dément ce qui a paru le concernant sur un très grand nombre de points cruciaux. D'abord, il ne fut jamais guéri. «En réalité», dit-il à Obholzer, «toute l'affaire me fait l'effet d'une catastrophe. Je me trouve dans le même état qu'avant d'entrer en traitement chez Freud...». Il rajoute : «C'est ainsi qu'au lieu de me faire du bien, les psychanalystes m'ont fait du mal»¹¹⁰.

Venons en maintenant à ce qui valut à Serguëï Pankejeff son surnom.

Nous sommes en 1913, sur le divan de la Berggasse. Le malade a 26 ans. Il se rappelle avoir fait, entre 3 et 5 ans, un cauchemar dans lequel 6 ou 7 loups blancs étaient assis, tous perchés dans un arbre devant la fenêtre. Pankejeff dessinera la scène, mais avec seulement 5 animaux. Le cauchemar contient un message de l'inconscient que l'interprétation freudienne va décoder¹¹¹.

Selon les déductions analogiques de Freud, le rêve eut lieu à 4 ans : exactement le 23 décembre 1890 ! Ensuite, Pankejeff sombra dans la névrose, car le rêve d'angoisse était allé réveiller des grappes de souvenirs traumatiques beaucoup plus anciens, et en particulier les désirs inconscients associés à «la scène primitive».

Les loups sont blancs, donc ils évoquent les sous-vêtements blancs des parents. Les loups sont alors les parents, et leurs grandes queues sont des symboles phalliques ; c'est le retour de l'angoisse de castration. Les animaux du rêve sont statiques sur leurs branches ? Alors les parents étaient très actifs ; la scène du cauchemar est nocturne ? Donc l'événement se produisit dans la journée. En hiver ? Donc l'événement était estival. Il y avait cinq canidés ? Donc la scène se déroula à cinq heures de l'après-midi. Conclusion : le petit Serguëï a assisté à «la scène origi-

naire» des rapports sexuels entre ses parents à 17 heures, un après-midi d'été pendant la sieste. Il avait alors 18 mois. Il a vu son père et sa mère, occupés dans un *coitus a tergo more ferarum*, une copulation sauvage en position quadrupède comme les loups, *trois fois de suite dans la demi-heure*. Il a tout observé avec attention, son cerveau immature a mémorisé à 18 mois tous les détails des organes sexuels, l'absence de pénis chez sa mère, et les expressions faciales des émotions. Découverte des différences anatomiques entre les sexes, désir d'être sexuellement possédé de cette façon par le père, désir aussitôt refoulé du fait de l'angoisse de castration. Et puis, à 4 ans, lorsque le cauchemar des loups lui rappela la scène en un retour du refoulé, il a sombré dans une attitude de dépendance et de soumission passive à l'égard des hommes, de type homosexuel, et dans la névrose obsessionnelle jusqu'à sa rencontre avec Freud. Voilà l'origine de sa morbidité, décryptée dans un rêve fait à quatre ans que *l'homme aux loups* rapporterait 22 ans plus tard en 1913 sur le divan.

La reconstruction prodigieuse de Sigmund Freud — qui n'est pas sans rappeler les acrobaties de son *Léonard* —, après avoir été considérée comme véridique, admirable et indiscutable, fut démentie par le témoignage de Pankejeff, qui la trouve «improbable», et par la logique élémentaire¹¹². Les animaux du cauchemar étaient des chiens blancs, des spitz, et non des loups, mais peu importe. Pankejeff trouve impossible de concilier le récit de Freud avec le fait que, pendant les premières années de sa vie, il dormait, non pas dans la chambre de ses parents, mais dans celle de sa nourrice, y compris lors de ses accès paludéens. Comment le petit Serguëï, hyperthermique, léthargique, voire convulsif ou comateux du fait de la malaria, pouvait-il être assez attentif aux détails de la scène à 1 an et demi, au point de s'en souvenir 25 ans plus tard ? Comment est-il possible qu'un cerveau de 18 mois puisse, quand bien même serait-il éveillé, s'imprégner de tels souvenirs ? Comment le petit Serguëï, sur le dos ou sur le ventre, put-il inspecter les organes génitaux de ses parents, alors que leur position quadrupède est la plus impropre à cette observation ? À moins d'être placé entre les quatre jambes des partenaires excités, physiquement, c'est quand même un peu difficile... Comment un homme normalement constitué peut-il avoir «trois rapports sexuels complets en une demi-heure» ? La performance du spectacle lubrique n'ébranle pas l'entendement du grand sexologue viennois.

Les «investigations de Freud et Brunswick ont un air d'irréalité telle que nous finissons par nous poser des questions sur le caractère tendancieux du discours scientifique des deux analystes, voire même sur leurs propres rêves et cauchemars diurnes», écrira fort justement l'analyste

Patrick Mahony¹¹³. Ainsi, l'analyse du rêve montre qu'à 18 mois, Wolfsmann aurait déféqué devant le spectacle de ses parents agités, mettant un terme à leurs occupations charnelles (sans doute y aurait-il eu, sinon, un quatrième rapport sexuel!). Freud affirme alors le libérer, grâce à cette révélation, des problèmes intestinaux qui l'embarrassaient depuis la première enfance : la constipation opiniâtre est réglée en quelques semaines. Le malade récupère avec l'analyse, par ce dernier retour du refoulé, une fonction digestive normale si longtemps endommagée. En fait, les troubles du transit réapparurent aussitôt, et Pankejeff dut se résoudre à s'administrer à nouveau des lavements, en moyenne deux fois par semaine, le reste de son existence, comme auparavant. Par contre, Freud, au moment où il prétend cela, fut lui-même incommodé pendant plusieurs mois par ces mêmes désordres intestinaux, et dut subir des examens médicaux désagréables¹¹⁴.

De même, le *coïtus a tergo* semble bien incruster le contenu du «rêve du Château de Prague» de Freud, qu'il inséra dans la deuxième édition (1909) de la *Traumdeutung*, avant de rencontrer Pankejeff. Freud fait également état d'une autre fantaisie, qu'il interprète en détails. Il s'agit de la jeune servante *Grousha*, vue de dos à genoux sur le sol et dont les fortes fesses auraient excité le jeune Wolfsmann. Pankejeff n'est pas capable de se souvenir de la personne de *Grousha*, ni de la fantaisie, alors que Freud aurait dû lui en parler longuement pendant l'analyse car c'était un argument nodal de sa construction. Le fait que Pankejeff ne s'en souvienne absolument pas a sans doute une explication fort simple. La scène en réalité répète un agglomérat de souvenirs de l'enfance de Freud, notamment un célèbre fragment autobiographique qu'il publia en 1899, en le prêtant déjà à quelqu'un d'autre¹¹⁵.

Comme tous les autres cas, *der Wolfsmann* était un montage flamboyant. Le fidèle freudien Patrick Mahony trouve même ridicule («ludicrous»¹¹⁶) la fabrication de Sigmund Freud. Pour lui, l'immortelle histoire de ce légendaire patient témoigne d'une «impressionnante série d'incohérences» et «nous réalisons rétrospectivement qu'on ne nous a offert un terrain changeant que pour mieux poursuivre une argumentation amiboïde avec son mouvement pseudopodal»¹¹⁷.

Quoiqu'il en soit, l'homme aux loups, soi-disant guéri plusieurs fois par une escouade d'analystes de renom, détenant le record mondial de durée de la psychanalyse, garda des troubles psychologiques toute sa vie.

Thomas Szasz estime que toutes ces histoires de cas sont des forgeries («fake case histories») : les étiologies sont fabriquées, souvent les patients sont inventés, la «cure» est une charlatanerie et, insiste-t-il encore, «les affirmations de Sigmund Freud sont frauduleuses», au point qu'on peut aujourd'hui «rapprocher son montage du saint suaire de Turin»¹¹⁸. Même les plus conservateurs admettent que la substance clinique est truquée, ou vide. Mais ce n'est pas gênant, l'important étant la démonstration narrative, et il est toujours possible de *corriger* les cas...

Cependant — assure Wallerstein, qui fut deux fois président de l'association internationale de psychanalyse —, «notre confiance dans notre travail doit reposer [...] sur de solides faits d'observation, rassemblés méticuleusement dans la situation analytique et évalués avec objectivité, car c'est sur ce type de procédure qu'est fondée l'affirmation que la psychanalyse se situe parmi les sciences empiriques»¹¹⁹. On doit donc s'attendre à ce que les successeurs de Sigmund Freud, durant les décennies qui suivirent sa disparition, aient fait infiniment mieux que le maladroite précurseur pour tenir ses promesses, en particulier dans le domaine thérapeutique, qui ne fut qu'un fiasco répété du fondateur. Malheureusement, le progrès empirique ne s'est pas réalisé. Et, comme disait enfin *der Wolfsmann* à Karin Obholzer, «en ce qui concerne les psychanalystes, on peut dire que la situation n'est pas fameuse. Ils n'avancent pas. Ils devraient pourtant avancer au moins d'un pas. Ils opèrent continuellement avec ce que Freud a dit. Avec les mêmes principes et les mêmes symboles, et ils n'avancent pas»¹²⁰.

NOTES

¹ *Discours sur l'origine, et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* : introduction, p. 169. Cette réponse de Rousseau à une question de l'Académie : «Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes, et si elle est autorisée par la loi naturelle?», commençait fort mal.

² Cioffi (1973), *Was Freud a Liar?* (article repris dans Crews (1998) : 34-42, et dans Cioffi (1969-1998) : chap. 7).

³ Israëls & Schatzman (1993); Scharnberg (1993), vol. 1. Cf. aussi Esterson (1993) et Esterson (1998).

⁴ Frederick Crews, le 14/8/1999, dans une entrevue avec Harry Kreisler à l'université de Berkeley, accessible sur Internet (<http://globetrotter.berkeley.edu/people/Crews/crews-con0.html>). La qualification de charlatan (*quack*) avait été déjà prononcée dans une prestigieuse revue de médecine par Raymond Tallis : «le verdict est constamment négatif :

- comme scientifique, métapsychologue et diagnosticien de la société, Freud demeure un charlatan» (Tallis, «Burying Freud», *The Lancet*, march 1996 : 669).
- ⁵ La psychanalyse et les psychonévroses sont mentionnées pour la première fois dans «L'hérédité et l'étiologie des névroses» publié en français le 30/3/1896.
- ⁶ Cf., par ex., Freud (1898), *Die Sexualität in der Ätiologie der Neurosen* : 80.
- ⁷ Freud (1896), *Zur Ätiologie der Hysterie* : 95.
- ⁸ *Lettre à Fliess du 26-28/4/1896* (exclue de l'édition originelle).
- ⁹ Ces incohérences sont exposées en détails par Scharnberg (1993); Israëls & Schatzman (1993); et par Esterson (1993, 1998).
- ¹⁰ *Lettres à Fliess*, 8 et 15/10/1895; cf. Sulloway (1979) : 128.
- ¹¹ *Lettres à Fliess des 31 octobre, 2 et 29 novembre 1895*.
- ¹² Scharnberg (1993) : vol. 1.
- ¹³ *Lettres à Fliess*, 29/11-1895, 29/3/1896.
- ¹⁴ Freud (1896), *Weitere Bemerkungen über die Abwehr-Neuropsychosen*, et Freud (1896), *L'hérédité et l'étiologie des névroses*. Envoyés aux éditeurs le même jour, le 5/2/1896.
- ¹⁵ *Lettres à Fliess*, 2 et 16/4/1896.
- ¹⁶ Scharnberg (1993), vol. 1 : 234.
- ¹⁷ «Die fortgesetzten Enttäuschungen bei den Versuchen, eine Analyse zum wirklichen Abschluss zu bringen» (*Lettre à Fliess du 21/9/1897*, caviardée). Masson traduit correctement «eine Analyse» par «a single analysis», c'est-à-dire «une seule analyse» (cf. *Complete Letters Freud-Fliess* : 222 n3).
- ¹⁸ *Lettres à Fliess des 26/4 et 4/5/1896*; voir plus haut.
- ¹⁹ *Lettres à Fliess*, 3 et 15/10/1897.
- ²⁰ *Lettre à Fliess*, 15/10/1897. C'est moi qui souligne. La traduction française de cette lettre écrivainée par les éditeurs n'est pas fidèle.
- ²¹ *Lettre à Fliess*, 12/12/1897. La 1^{re} mention publique du «complexe» est faite, en 1899, dans la *Traumdeutung*, (1900, chap. V, p. 216 sq., «Le rêve de personnes chères»).
- ²² *Lettre de Bonaparte à Freud*, 20/10/1932 (c'est moi qui souligne), citée par Schur (1972) : 519.
- ²³ Jean-Pierre Vernant, *Le Point*, 22 juin 2001. Cf. Vernant (1988), *Œdipe et ses mythes*.
- ²⁴ (1914), *Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung*, chap. 1. Cf. aussi (1925), *Selbstdarstellung* : 57-58.
- ²⁵ Freud (1906), *Meine Ansichten über die Rolle der Sexualität in der Ätiologie der Neurosen* : 116-117.
- ²⁶ (1896), *L'hérédité et l'étiologie des névroses* : 56.
- ²⁷ Cf. Masson (1984), *Assault on truth* : 119 sq. et note de Masson, *Complete Letters Freud-Fliess* : 413n.
- ²⁸ (1905), *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie* : 86.
- ²⁹ Freud (1906), *Meine Ansichten über die Rolle der Sexualität in der Ätiologie der Neurosen* : 116-117 (rédigé en juin 1905).
- ³⁰ Esterson (1993), 31. Cf. Cioffi (1973), *passim*, et Scharnberg (1993) : 160.
- ³¹ Freud (1937), *Die endliche und die unendliche Analyse* : 235-236.
- ³² Cf., par ex., Freud (1925), *Selbstdarstellung* : 58.
- ³³ Sulloway (1991), *Freud's Cases Histories : the social Construction of Psychoanalysis* : 251.
- ³⁴ Fisher & Greenberg (1977) : 285.
- ³⁵ Freud (1920), *Über die Psychogenese eines Falles von weiblicher Homosexualität* : 270.
- ³⁶ En France, ces cinq cas constituent «Freud : cinq Psychanalyses» (PUF, 1970).
- ³⁷ Freud (1905), *Bruchstück einer Hysterieanalyse*. Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora).
- ³⁸ Freud (1905), *Fragment d'une analyse d'hystérie* : 18.
- ³⁹ L'attentat sexuel contre Emma se trouve dans Freud (1895), *Entwurf einer Psychologie* : 364.
- ⁴⁰ Freud (1905), *Fragment d'une analyse d'hystérie* : 54.
- ⁴¹ Freud (1905), *Fragment d'une analyse...* : 57.
- ⁴² *Fragment d'une analyse...* (p. 90, note rajoutée rétrospectivement en 1923).
- ⁴³ Freud (1905), *Fragment d'une analyse...* : 75.
- ⁴⁴ Freud (1901), *Zur Psychopathologie des Alltagslebens* (trad. fr., chap. 7, 156n). Le sarcome est une forme de cancer.
- ⁴⁵ Deutsch (1957), *Apostille au «Fragment de l'analyse d'un cas d'hystérie» de Freud*.
- ⁴⁶ Les enquêtes épidémiologiques sérieuses ont débuté dans les années 1930. Cf. Corraze (1983), *La question de l'hystérie*; M.M. Jones (1980); Marsden (1986); et Corraze (1999) : 32 sq.
- ⁴⁷ Freud (1905), *Fragment d'une analyse...* : 90-91.
- ⁴⁸ Mahony (1996) : 234. Mahony, analyste pro-freudien qui s'était déjà occupé d'autres cas, rejoint sur Dora les sévères commentaires des spécialistes : Eysenck (1985); Thornton (1986); Sulloway (1991); Wilcocks (1991); Macmillan (1991) : 249 sq.; Scharnberg (1993), vol. 1; Esterson (1993) : 33 sq.; Kerr (1994) : 96 sq. Cf. aussi Lakoff & Coyne (1993), *Father Knows Best; The Use and Abuse of Power in Freud's Case of Dora*.
- ⁴⁹ Freud (1907), *Zur sexuellen Aufklärung der Kinder*.
- ⁵⁰ Freud (1913), *Das Interesse an der Psychoanalyse* : 213.
- ⁵¹ Freud (1907), *Zur sexuellen Aufklärung der Kinder* : 13.
- ⁵² Freud (1909), *Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben (der kleine Hans)*.
- ⁵³ Freud (1925), *Selbstdarstellung* : 65. Cf. aussi Freud (1905), *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie* (note 58, rajoutée en 1910) et (1914), *Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung* : 85.
- ⁵⁴ Freud (1909), *Analyse der Phobie...* (*Cinq Psychanalyses*, p. 167).
- ⁵⁵ Gay (1988), vol. 1 : 412.
- ⁵⁶ Wittels, *Freud et la femme enfant* : 100.
- ⁵⁷ Freud (1922), *Nachschrift zur Analyse des kleinen Hans* (épilogue au cas, in *Cinq Psychanalyses* : 198).
- ⁵⁸ Sur ce cas, cf. Wolpe & Rachman (1960); Bowlby (1973), *Attachment and Loss*, vol. 2 : 284 sq.; Ellenberger (1970) : 508 sq.; Van Rillaer (1980) : 141; Eysenck (1985), chap. 4; Esterson (1993) : 56 sq.; Kerr (1994) : 253 sq.; et Crews (1998) : 162 sq. reprend, avec des commentaires, l'article de Wolpe & Rachman (1960). Jones (vol. 2 : 275 sq.) et Gay (1988, vol. 1 : 405), comme tous les hagiographes, donnent le seul point de vue freudien.
- ⁵⁹ Max Graf (1942), *Reminiscences...*
- ⁶⁰ Cf. le dossier des enquêtes, présenté par Fuller Torrey (1992), *Freudian Fraud...*
- ⁶¹ Gay (1988), vol. 1 : 422. La rédaction du cas fut terminée début juillet 1909.
- ⁶² Le cas officiel : Freud (1909), *Bemerkungen über einen Fall von Zwangsneurose (Rattenmann)*. Le journal caviardé : Freud (1907-1908), *Addendum : Original record of the case* (il ne fut publié qu'en 1955, *SE 10 : 251-318). Le journal clinique non censuré : Freud (1907-1908), *L'Homme aux rats*. *Journal d'une analyse* (PUF, 1974, édition bilingue).
- ⁶³ (1909), *Rattenmann*, *Cinq Psychanalyses* : 202 n1.
- ⁶⁴ Par ex., Gay (1988), vol. 1 : 44 (dans sa bibliographie, Gay cite Mahony (1986), qui montre exactement le contraire).
- ⁶⁵ «My book pointed out Freud's intentional confabulation and documented the serious discrepancies between Freud's day-to-day process notes of the treatment and his

published case history of it», écrira Mahony (*American Journal of Psychiatry*, 147 : 8, August 1990, p. 1110), à propos de son livre de 1986 (*Freud et l'Homme aux Rats*), lequel contenait déjà le nécessaire pour le jugement. Cf., sur ce cas également, Kerr (1994) : 183 sq.; Grünbaum (1984) : 251 sq.; Sulloway (1991) : 255 sq.; Grünbaum (1993) : 121 sq.; Scharnberg (1993), vol. 1; Grünbaum (1996) : 371 sq.

⁶⁶ Freud (1909), *Bemerkungen über einen Fall...* (Rattenmann, in *Cinq Psychanalyses* : 199).

⁶⁷ Cf. *Correspondance avec Jung entre 1907 et 1909*; *Minutes*, 30/10/1907 et 8/4/1908.

⁶⁸ Strachey, introduction à Freud (1908), *Charakter und Analerotik* (*SE, vol. 9 : 168).

⁶⁹ Jones, vol. 2 : 280-281.

⁷⁰ Freud (1904), *Die Freudsche psychoanalytische Methode* : 8.

⁷¹ (1909), *Rattenmann*, *Cinq Psychanalyses* : 235.

⁷² (1909), *Rattenmann*, *Cinq Psychanalyses* : 226 sq.

⁷³ Freud (1907-1908), *L'Homme aux rats*. *Journal d'une analyse* : 35.

⁷⁴ (1909), *Rattenmann*, *Cinq Psychanalyses* : 206 sq.

⁷⁵ (1907-1908), *Journal d'une analyse* : 45.

⁷⁶ (1907-1908), *Journal d'une analyse* : 39. Mademoiselle Robert, de son vrai nom *Fräulein Rudolf*, devient Mlle Pierre dans le cas public (*Cinq Psychanalyses* : p. 202).

⁷⁷ Obholzer (1980) : 177.

⁷⁸ (1909), *Rattenmann*, *Cinq Psychanalyses* : 242.

⁷⁹ (1909), *Rattenmann*, *Cinq Psychanalyses* : 232.

⁸⁰ (1909), *Rattenmann*, *Cinq Psychanalyses* : 261, note de 1923.

⁸¹ Mahony (1986) : 243.

⁸² Freud (1911), *Psychoanalytischen Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia (Dementia Paranoides)*.

⁸³ *Lettre de Bleuler à Maier, 11 mars 1911* (citée par Alexander & Selesnick (1966) : 231-232).

⁸⁴ *Lettre de Freud à Jung, 18/12/1910*. L'antipathie de Freud à l'égard de Bleuler est lisible dans : Freud (1914), *Zur Geschichte des psychoanalytischen Bewegung* (fin du chap. 2).

⁸⁵ *Lettre de Jung à Freud, 19/3/1911*.

⁸⁶ *Lettre de Freud à Binswanger, 2/4/1928* (déjà citée).

⁸⁷ Schreber (1903), *Mémoires d'un névropathe* (tr. fr., Seuil, Points, 1975).

⁸⁸ Zvi Lothane (*Psychoanalytic Review*, 1989, 76 : 221), cité par Sulloway (1991) : 254.

⁸⁹ Freud (1911), *Psychoanalytischen Bemerkungen...* (*Cinq Psychanalyses*, p. 315).

⁹⁰ Zvi Lothane (1992), in *Defence of Schreber*. Cf. aussi Israël (1981), *Schreber Père et fils*.

⁹¹ Karl Kraus, *Die Fackel*, 2/7/1907, in Szasz (1976) : 127.

⁹² *Lettre de Freud à Ferenczi, 6/10/1910*.

⁹³ *Lettre de Freud à Jung, 31/10/1910*.

⁹⁴ Bien que son titre comporte «Dementia paranoïdes», Freud n'a jamais accepté ni compris la schizophrénie de Bleuler (1911).

⁹⁵ Janet Malcolm (1984) : 145; et Wilcocks (1994) : 219 n24 (citant Roy Porter, *a social history of madness*, Weidenfeld & Nicolson (1987), p. 156).

⁹⁶ Gay (1988), vol. 1 : 442.

⁹⁷ Freud (1918), *Aus der Geschichte einer infantilen Neurose (der Wolfsmann)*. Rédigé fin 1914, il ne fut publié qu'en 1918.

⁹⁸ La société psychanalytique de Vienne recruta Drosnès le 18 janvier 1911 (*Minutes*). Grâce à lui et à Moshe Wulff, médecin de famille de Pankejeff, une association psychanalytique s'organisa en Russie la même année. Et, en 1923, avec 30 membres officiels, 1/8

de l'association psychanalytique internationale était russe. L'affaire était conclue, jusqu'à la condamnation de la psychanalyse par l'ukase de Staline en 1933.

⁹⁹ Mahony (1984) : 132.

¹⁰⁰ Obholzer (1980) : 94.

¹⁰¹ Obholzer (1980) : 214.

¹⁰² Obholzer (1980) : 211.

¹⁰³ Cf. Mahony (1984); Fish (1986); Sulloway (1991) : 258 sq.; Esterson (1993) : 67-93;

Rice (J., 1993) : 93 sq.

¹⁰⁴ Selon Mahony (1984) : 21.

¹⁰⁵ Jones l'affirme en 1955 («Je continue à correspondre avec lui», vol. 2 : 291), ce que Wolfsmann dément («Jamais je n'ai correspondu avec lui») dans ses entretiens avec Karin Obholzer (1980 : 207).

¹⁰⁶ Rice, James (1993) : 95.

¹⁰⁷ Gardiner (1971) : 365.

¹⁰⁸ Obholzer (1980) : 149.

¹⁰⁹ Obholzer (1980) : 123.

¹¹⁰ Obholzer (1980) : 211, 149.

¹¹¹ L'analyse se trouve in Freud (1918), *Aus der Geschichte einer infantilen Neurose* (*Cinq Psychanalyses*, p. 342 sq.). Elle est déjà abordée dans Freud (1913), *Märchenstoffe in Träumen*.

¹¹² Obholzer (1980); Mahony (1984); et Scharnberg (1996), vol. 2 : 31 sq.

¹¹³ Mahony (1984) : 149.

¹¹⁴ *Lettres de Freud à Abraham, 25/3 et 13/5/1914*.

¹¹⁵ Freud (1899), *Über Deckerinnerungen*. Cf. Esterson (1993), chap. 5.

¹¹⁶ Mahony, *American Journal of Psychiatry*, 147 : 8, August 1990, p. 1110.

¹¹⁷ Mahony (1984) : 8 et 63.

¹¹⁸ Szasz (1976), *Anti-Freud* (préface, 1990, p. xiii).

¹¹⁹ Wallerstein (1988), cité par Grünbaum (1993) : 162.

¹²⁰ Obholzer (1980) : 174.

Chapitre 13

Thaumaturgie

«Gardons-nous de laisser faussement croire à certains que la complexité du monde est telle que toute explication doit nécessairement compter une parcelle de vérité. Non, notre esprit a conservé la liberté d'inventer des rapports, des relations qui n'ont aucun équivalent dans la réalité et il attache un grand prix à cette faculté en en faisant, dans la science et ailleurs encore, un important usage.»

Sigmund Freud (1939)¹

Sigmund Freud a maintes fois affirmé que son traitement sans rival, à nul autre pareil, «sans contredit le plus puissant»² et «plus efficace que tout autre traitement», obtenait «des améliorations considérables et même des guérisons»³ dans d'innombrables cas et de multiples indications. Il est indiscutable que sa méthode unique procure, assurait-il, «des succès thérapeutiques qui ne le cèdent en rien aux plus beaux résultats qu'on obtient dans le domaine de la médecine interne, et je puis ajouter que les succès dus à la psychanalyse ne peuvent être obtenus par aucun autre procédé de traitement»⁴. Il prévoyait bien des effets objectifs tangibles et quasi automatiques car l'«élimination des symptômes de souffrance n'est pas recherchée comme but particulier, mais, à la condition d'une conduite rigoureuse de l'analyse, elle se donne pour ainsi dire comme bénéfice annexe»⁵. Tout cela eut été aisément vérifiable, dans le monde vivant, par l'administration de la preuve de tels effets, mais demeura une pure rhétorique de propagande. La thaumaturgie actuelle reproduit cette tradition : l'amélioration de la condition de souffrance n'est pas, du moins pour l'analyste, la cible visée, mais peut survenir par surcroît comme effet spontané et inopiné d'une «narration dépurative» (*Wegerzählung* des *Études sur l'Hystérie*) qui y pourvoit par la force des bonnes vibrations psychanalytiques. Mais, des *Études* sur l'hystérie de 1893-95 ou de l'invention de La Méthode, il y a un siècle jusqu'aux psychanalystes modernes, en passant par toutes les étapes intermédiaires, aucune preuve n'a été administrée quant à l'efficacité de la méthode, dans le traitement de troubles qu'elle assure soigner mieux que d'autres,

quand bien même un tel bénéfice surviendrait-il automatiquement par surcroît. Les patients sont bien réels, leurs souffrances authentiques, leurs espèces sonnantes et trébuchantes, et les démonstrations navrantes de l'inefficacité de la technique amplement répétées.

Dans la Grèce antique, plus de 100 centres psychothérapiques existaient, lesquels, les Temples d'Esculape sous le règne d'Alexandre le Grand, promettaient les mêmes bénéfices que les psychanalystes modernes, y compris la guérison inopinée et l'analyse des rêves. Parmi les approches contradictoires, toutes issues du freudisme et pourtant inconciliables, quels sont dès lors *les faits objectifs* qui, du point de vue des patients, font juger préférable la psychanalyse lacanienne à l'orthodoxie freudienne, ou adlérienne, ou rankienne, ou jungienne, ou ferenczienne, ou kleinienne, ou annafreudienne, ou winnicottienne, ou bien toute « technique » psychanalytique unique et indivisible... à un procédé prétendant obtenir les mêmes résultats 330 ans avant Jésus-Christ ?

« Je sais », écrivait Freud, « que je ne suis pas très ouvert à des pensées étrangères qui ne vont pas exactement dans ma direction, et que je trouve difficile de les assimiler »⁶. « L'analyse est comme le Dieu de l'Ancien Testament, il ne peut tolérer qu'il y ait d'autres dieux », rajoutait-il⁷. Quand on demanda au psychanalyste Charles Brisser — coauteur, en 1967, avec Paul Bernard, du *Traité de Psychiatrie* de Henri Ey — ce qui faisait juger préférable la psychanalyse freudienne à celle de Jung ou d'Adler, ou à toute autre, l'auditoire l'entendit répondre : « Il vaut mieux choisir Dieu à ses prophètes »⁸. Longtemps plus tard, l'auteur de ces lignes posa la même question (quels sont *les faits* qui permettent, dans le choix d'une psychothérapie, de préférer Anna Freud à Melanie Klein, ou à Winnicott ?) à un psychanalyste pour enfants (tarif de la séance : 600 francs les 20 minutes hebdomadaires, soit 1.800 francs l'heure à la fin des années 1980). L'analyste répondit : « Quand nous avons la conviction que la psychanalyse est le seul traitement possible, alors, dans ce cas, elle est préférable... ». Mais nous attendons toujours *les faits* justifiant la préférence.

On ne peut nulle part faire obligation au médecin de guérir, mais partout dans le monde civilisé, il a le devoir de soigner en recourant, par principe éthique général, aux meilleurs moyens connus pour aboutir aux meilleurs résultats possibles dans son art, eu égard aux progrès de la science supposés connus. En France, et ailleurs, les psychothérapies ne sont pas tenues de faire la preuve de leur efficacité, ni de leur innocuité, exigences auxquelles doit pourtant s'astreindre n'importe quel remède avant son autorisation de mise sur le marché, alors que les médicaments

utilisés en psychiatrie visent en général les mêmes souffrances et les mêmes troubles que ceux auxquels on destine les soins « psychothérapiques ». Cependant, les psychothérapies modernes s'imposent des contraintes d'efficacité depuis plus de 50 ans. Il s'avère que les formes de psychothérapies qui ont le plus activement contribué aux recherches sur les effets des traitements — indispensables à leur exercice dirigé par des résultats objectifs — sont précisément celles que la psychanalyse tourne systématiquement en dérision depuis des lustres, dans des campagnes de calomnies et de désinformation bien orchestrées, en vertu de principes qu'elle n'est pas capable de s'appliquer, et malgré les tares dont elle est elle-même entachée. La psychanalyse s'est réellement montrée efficace dans la persuasion collective mais jamais dans l'administration des preuves de ses bienfaits intrinsèques ou de son innocuité, et on comprend très bien dès lors l'impérieuse nécessité de dissimuler la vérité et de dévaluer ses terribles adversaires.

Il était impératif de mentir. Si la psychanalyse avait quelque efficacité supérieure aux autres psychothérapies, lesquelles se sont éprouvées sans qu'on le leur demande vraiment, on peut faire confiance aux soldats de Freud : ils se seraient empressés de faire valoir la supériorité de leurs brillants résultats, et la discussion serait close car l'adversaire eut été dans l'obligation morale d'y souscrire quand bien même serait-il opposant à l'idéologie psychanalytique, c'est-à-dire névrosé puisque non analysé. On ne peut résister à la force des faits : on s'y soumet ou bien on disparaît. Or, il n'y a pas de fait et c'est la lacune fondamentale qu'essaient de dissimuler la rhétorique et la désinformation psychanalytiques depuis 100 ans pour empêcher l'élimination du freudisme.

Les prétentions à la guérison affirmées avec suffisance par Freud il y a un siècle sont des incantations dans leur forme, et des mensonges quant à leur contenu. Il prétend après avoir tenté, ensemble ou séparément, les massages, la suralimentation de Weir-Mitchell⁹, la cure de repos, la gymnastique, l'électrothérapie et la balnéothérapie, obtenir à chaque fois des guérisons, et, « dans le cas de l'hystérie, le succès est souvent miraculeux et durable »¹⁰. Mais il les abandonne tour à tour pourtant malgré leur « inestimable » efficacité. Alors, il recourt d'abord à l'adjonction de l'hypnose (1887), ensuite à la méthode cathartique (1893), enfin, de 1895-1896 à 1939, à « l'association libre » sans jamais abandonner la suggestion (car « l'association libre n'est pas vraiment libre »¹¹) pour persuader et manipuler ses patients. Quelles que soient les différences de techniques qu'il emploie successivement, la guérison automatique est toujours pourvue. Comment comprendre alors l'abandon d'une méthode

aussi redoutable que la première, puis plus tard sa préférence soudaine pour la troisième à la seconde ?

Alors qu'il n'était pas psychiatre, l'original Wilhelm Fliess faisait aussi état à la même époque, en 1893-1897, des innombrables succès thérapeutiques de ses opérations des fosses nasales dans la «névrose réflexe» ou la terrible masturbation. Pourquoi donc ses collègues oto-rhino-laryngologistes n'ont-ils pas tenu compte de cette prodigieuse découverte, d'ailleurs admirée et sincèrement jalousée par son ami Freud ? Étaient-ils tous des ignorants ou des malades mentaux faute d'avoir eux-mêmes été opérés selon cette technique, que Sigmund fit pratiquer sur sa propre anatomie et à plusieurs reprises par son ami Wilhelm ?

Le mouvement eut deux princesses psychanalystes : Alessandra Tomasi, épouse du Prince Giuseppe di Lampedusa, l'auteur du «Guépard», et puis la descendante de Lucien Bonaparte. La princesse Marie Bonaparte fut longtemps analysée par Freud, à partir de 1925 et plusieurs fois ensuite, par «tranches» successives, jusqu'en 1938. Elle lui amena également sa fille Eugénie dans les années trente¹². Mettant une fortune qu'elle tenait de son grand-père fondateur du casino de Monte-Carlo au service de la cause freudienne, la princesse resta son amie fidèle, sa traductrice de grande classe, contribua à l'implantation et au rayonnement de la psychanalyse, à la protection de ses dirigeants contre les nazis, et à la conservation de documents d'une importance historique capitale. Plus tard, elle sera à nouveau analysée, ainsi que son fils, par Rudolf Loewenstein, dont elle devint la maîtresse, après avoir été celle d'Aristide Briand, le ministre multiple et double président du conseil, car elle fut toute sa vie à la recherche de sensations qu'elle n'eut jamais malgré ses psychanalyses et les qualités des partenaires. Le chirurgien Halban, de Vienne, avait inventé la panacée concurrente : le *déplacement du clitoris*, dont elle vanta les mérites sous le pseudonyme de Narjani dans un article de 1924, préconisant le rapprochement du petit organe et du vagin, trop éloignés selon lui chez la femme frigide¹³. Marie Bonaparte avait déjà dévoilé ses seins esthétiquement améliorés à Sigmund Freud, au cours d'une séance impudique¹⁴, mais ce n'est sans doute pas ce qui poussa le Viennois à écrire qu'elle était, à 43 ans, «une femme remarquable, homme pour plus de la moitié»¹⁵. Et puis, elle fit pratiquer *trois fois* sur Sa Personne l'opération chirurgicale de Halban — lequel lui retira l'utérus dans la foulée — pour essayer à nouveau de trouver la sensation. Ce fut encore un échec, comme ses psychanalyses. Malgré l'insuccès total, elle continua jusqu'à la fin de recommander et de croire en la valeur de ces traitements combinés. La princesse n'a pas

été débarrassée d'une aristocratique frigidité par ses psychanalyses, et l'histoire ne dit pas où le clitoris bonapartien termina son voyage. Serguèï Pankejeff, l'Homme aux Loups, dira après l'avoir rencontrée «qu'elle n'était pas tout à fait normale»¹⁶. Mais elle devint psychanalyste¹⁷.

Dans des cas d'hystérie, on pouvait utiliser aussi l'ovariectomie et la clitoridectomie¹⁸, différentes amputations gynécologiques, la compression des ovaires, la suspension par la tête, la chaise rotative pour évacuer les mauvaises humeurs et vapeurs, des sels aromatiques, l'électricité, la cocaïne, la morphine, le chloral, les bains d'eau glacée, ou tout cela successivement à la grande satisfaction des Docteurs. Le *psychrophore* consistait en un sondage profond de la verge par des tiges métalliques réfrigérées par circulation d'eau. Il était préconisé, après Wilhelm Winternitz en 1890, dans l'épouvantable onanisme par Rohleder, en 1902, qui y voyait une cure «relativement satisfaisante» de la masturbation, laquelle fut un gros problème psychologique pour Freud. «Je m'empêche de penser — écrit un dernier admirateur du freudisme — que le plus grand sexologue de tous les temps ne fut qu'un timide et furtif “branleur”»¹⁹. Peut-être. Mais une chose est claire : Sigmund Freud recourut au barbare psychrophore pour ses propres patients, ceci *largà manu* et longtemps²⁰.

Alors, que fallait-il choisir ? Le déplacement du clitoris, les massages, l'hypnose, la douche froide, la cocaïne, la castration, qui menaça réellement le *Président Schreber* ? Comment donc le malade de 1895 pouvait-il choisir entre le psychrophore, la cautérisation ou la trépanation de Fliess, la catharsis de Janet ou de Breuer, ou les passes hypnotiques de Freud, tous promettant les mêmes résultats pour les mêmes perturbations ? Albert Moll, Moriz Benedikt, Paul-Charles Dubois, August Forel, Pierre Janet, Hippolyte Bernheim, et d'autres encore, auraient pu revendiquer des résultats spectaculaires grâce à des psychothérapies verbales à la même époque et pour les mêmes perturbations névrotiques.

Quand la méthode psychanalytique, s'élevant d'un bond au-dessus de la cure miracle d'Anna O., fut originellement proposée, l'impératif catégorique était d'en affirmer d'emblée la suprématie écrasante et indiscutable par rapport à toutes les approches rivales des prédécesseurs et des contemporains, dont les techniques furent alors décriées et réduites à la suggestion par les freudiens. Mais cette affirmation fut prononcée *avant* d'en avoir recueilli la moindre confirmation, et maintenue ensuite malgré l'incapacité permanente à fournir une seule preuve.

Jamais la psychanalyse n'a prouvé la supériorité de son procédé spécial par rapport à la suggestion. Ses fidèles furent en grande difficulté pour répondre aux contradicteurs ou aux questions sur les effets sans précédents de la technique révolutionnaire, et il était nécessaire d'évaluer toute l'information.

À la fin des années 1930, une expertise sérieuse de l'efficacité de l'homéopathie fut diligentée par les autorités allemandes. Fritz Donner, expert homéopathe réputé, épaulé par un pharmacologue et un médecin interniste, contrôla sévèrement une opération de contrôle à très grande échelle. Les résultats furent négatifs, à l'instar des enquêtes précédentes. L'échec était complet, et Donner rajouta dans ses conclusions : « J'ai évité au maximum de mentionner dans mon rapport tout ce qui aurait pu être trop fatal à l'homéopathie »²¹. Alors, le dossier fut écrasé et jamais publié. C'est ce que Jung, lui aussi, fut contraint de faire avec l'analyse car, écrit-il à Freud, « j'ai considéré comme plus prudent de ne pas trop m'appuyer sur le succès thérapeutique, sinon on aura vite rassemblé un matériel apte à y montrer que le résultat thérapeutique est très mauvais, ce qui ferait du mal à la théorie également »²².

On ne peut s'empêcher de faire des rapprochements entre les processus mentaux communs aux deux croyances, et le bilan de l'homéopathie, ou de la psychanalyse, est toujours le même aujourd'hui. Cependant, le code de la santé publique a été modifié en France pour dispenser les médicaments homéopathiques « de produire tout ou partie des résultats des essais pharmacologiques, toxicologiques et cliniques lorsqu'il peut démontrer par référence détaillée à la littérature publiée et reconnue dans la tradition de la médecine homéopathique pratiquée en France que l'usage homéopathique du médicament ou des souches homéopathiques le composant est bien établi et présente toutes garanties d'innocuité »²³. Les substances homéopathiques sont donc autorisées à être mises sur la marché en arguant d'une tradition assise sur des travaux... qui montrèrent en réalité l'inefficacité de ces produits. De même Freud, et ses successeurs, renvoient aux publications antérieures — c'est toujours avant, toujours ailleurs —, à d'innombrables cas du passé légitimant la propagande présente, alors que tous furent des échecs de la méthode. Freud assure de façon répétée que l'on s'oppose irrationnellement aux succès éclatants de la psychanalyse, et que la plus grande partie « des psychiatres et des neurologues a une attitude de refus envers le nouveau procédé de guérison et récuse les présupposés et les résultats de celui-ci »²⁴. Mais Sigmund Freud ne publia jamais les résultats objectifs que tous attendaient, et bien que le mouvement psychanalytique eut un siècle pour accumuler quelques preuves reproductibles, nous les attendons toujours.

Il faut savoir qu'à l'époque, il avait déjà affaire à la forte concurrence de psychothérapies répandues partout en Europe, et à des institutions spécialement destinées à leur évaluation. Une des premières fut fondée dix ans avant l'invention de la psychanalyse, à Amsterdam, en 1887, par Van Renterghem et Van Eeden, qui, quelques années plus tard, purent prétendre obtenir 75 % de « guérisons » chez 1.800 patients l'an, par un savant mélange de psychothérapies verbales et de suggestion²⁵. Même si ces chiffres sont exagérés par l'enthousiasme des hollandais, on doit constater que les valeurs fournies par Otto Fenichel²⁶, célébrant les dix ans de l'Institut Psychanalytique de Berlin en 1930, sont évidemment, avec 52,3 % de sujets « améliorés à guéris » pour 1.955 patients, une grande déception car la suggestion simple, voire l'absence de tout traitement chez l'adulte jeune, peut obtenir plus vite un meilleur effet. C'est d'autant plus navrant qu'en réalité, sur dix ans, parmi ces 1.955 patients, 700 avaient été orientés vers des analystes et 111 seulement furent jugés « guéris », soit moins de 16 % de ceux qui avaient été réellement soignés par eux. Auparavant, Max Eitingon avait déjà publié²⁷ les résultats, qui n'ont de « statistiques » que le nom, sur plus de 200 malades de la polyclinique psychanalytique de Berlin. 92 de ces patients ont alors interrompu la « cure » et, parmi eux, 18 sont déclarés « guéris », soit seulement 20 %.

Sans trop s'arrêter sur les curiosités méthodologiques de ce travail, Sigmund Freud avait rédigé, en 1922, une jolie préface pour son ami bègue, s'estimant très satisfait de travaux si prometteurs²⁸... Du fait de ces insuffisances, les milieux psychanalytiques se sont bien gardés d'en faire étalage et ont réservé l'information à leur usage restreint. Dans le cas contraire, la vérité universelle eût été révélée au grand jour et en fanfare pour sa réclame.

En 1927, Huddelson avait déjà fourni les résultats de 200 cas suivis pendant 5 ans, puis le psychologue Hans J. Eysenck publia en 1952 la revue de 24 études portant sur environ 7.300 individus traités de différentes façons, ou non soignés ; les conclusions, très défavorables à la psychanalyse, déclenchèrent un tollé²⁹.

Les compilations des publications ultérieures et les bilans négatifs de l'état des lieux faits sans discontinuer n'ont pu qu'entériner le constat de l'échec de la psychanalyse : il est clairement reconnu aujourd'hui que cette « thérapie » n'a pas été capable d'infléchir le cours des troubles qu'elle prétend, depuis un siècle, soigner mieux que toutes les autres psychothérapies³⁰. La méthode psychanalytique, quelles qu'en soient la spécificité et l'étendue, demeure intrinsèquement inefficace. Même des

auteurs *a priori* favorables à la psychanalyse, du moins l'étaient-ils encore à l'époque, furent contraints de reconnaître que si des patients «font une psychanalyse, ils s'en sortent manifestement plus mal qu'avec une autre forme spécifique de psychothérapie, ou sans aucun traitement»³¹. Quant à la prétendue «substitution des symptômes» — que fourniraient par définition les thérapies qui n'iraient pas détruire le soi-disant conflit inconscient provoquant la morbidité «névrotique» —, voilà un nouveau mythe, car il n'y a pas d'évidence qu'elle se soit produite *une seule fois* dans les psychothérapies non analytiques, alors que les preuves abondent de longue date que la psychanalyse est responsable de substitutions de symptômes (chez 18 % à 20 % des patients, d'après le freudien Cremerius en 1962) et de rechutes ou d'aggravation des problèmes dans une proportion bien plus importante et inquiétante de cas³². Nous savons qu'il lui arrive d'être nocive. Et même pour des freudiens, elle «peut causer et cause effectivement du tort à une partie de la population qu'elle est censée aider»³³.

Certes, parmi les patients, quelques-uns affirment parfois éprouver une satisfaction subjective à l'issue de leur analyse, mais qu'un directeur de conscience, un rabbin, un marabout, un gourou, aurait pu leur prodiguer plus vite à bien moindre coût. Dans ces conditions, mais sous réserve de posséder la conviction préalable, le confessionnal peut être jugé préférable au divan. Alors restent les bienfaits, supposés aspécifiques, de «la relation» entre le patient et le psychothérapeute. Néanmoins, il n'est pas du tout évident qu'une analyse personnelle, quelle que soit sa durée, améliore les qualités relationnelles des psychanalystes — en particulier leurs capacités empathiques —, leurs compétences professionnelles, ou leur propre santé mentale, ni les protège contre le suicide, puisqu'elle s'avère aussi inefficace pour eux. Celle-ci leur octroie par contre l'onctuosité ecclésiastique, l'arrogance dogmatique de la conversion, et la valorisation narcissique.

Le fameux «*Handbook of Psychotherapy and Behavior Change*» est une de ces énormes compilations, éclectiques sinon œcuméniques, et une synthèse périodique sur les recherches en psychothérapie que l'on remet régulièrement à jour en fonction de l'avancement des connaissances objectives. Il a eu quatre éditions justement réputées³⁴. Les deux premières, de 1971 et 1978, comportent chacune un chapitre consacré au bilan des traitements analytiques, qu'on est obligé de considérer comme navrants compte tenu de leurs prétentions et de l'état de la concurrence.

On apprend dans la seconde³⁵ qu'il avait fallu attendre le mois de décembre 1975 pour que l'Association Américaine de Psychanalyse,

troublée par l'absence de recherche par sa discipline et par l'indigence méthodologique des travaux de ses membres, se décidât enfin à promouvoir une fondation pour la recherche psychanalytique en psychothérapie. Mais, en 1986, dans la troisième édition du même traité, les éditeurs, peu suspects d'antipathie à l'égard du freudisme, décident de ne pas publier un chapitre spécifique car, comme le signale l'avant-propos, ils ne disposent toujours pas de nouveaux matériaux suffisants pour le faire, et puis parce que les recherches en matière de psychanalyse standard... ont disparu de la scène internationale³⁶.

Enfin, dans la quatrième, en 1994, un chapitre réapparaît qui, d'abord, doit admettre que la pratique psychanalytique du moment n'est toujours pas guidée par une recherche empirique plus solide que 15 ans plus tôt, et ensuite est forcé de faire totalement l'impasse sur la cure classique, de longue durée. L'examen des travaux s'y consacre alors à des traitements d'inspiration approximativement analytique, encore non concluants, mais brefs, pour faire face à la concurrence d'autres méthodes obtenant de bien meilleurs effets en un laps de temps plus court, ce que l'on savait déjà depuis les évaluations du début des années 1960³⁷. Les conclusions de Piper (1996) sont analogues, malgré sa sympathie pour le freudisme : la quantité des travaux méthodologiquement sérieux consacrés aux psychanalyses brèves (*time-limited psychodynamic psychotherapy*) est, selon lui, bien faible, et les thérapeutes sont enclins à modérer leur enthousiasme au regard des faits. Et le très pondéré bilan des dix dernières années de recherches pour la revue de l'avancement des sciences ne fait simplement plus mention de la psychanalyse en 1999³⁸.

Il est navrant aussi, dans ces publications qui intègrent les performances de centaines de chercheurs et de cliniciens de différents pays, de constater que la prestation des psychanalystes français soit si restreinte, et c'est un euphémisme, alors qu'ils seraient si nombreux et si efficaces chez nous, dans la nation la plus freudienne du monde.

La méta-analyse statistique de 475 études, par Smith et collaborateurs³⁹, fut déjà contrainte, en 1980, à rejeter catégoriquement les travaux des psychanalystes à cause de leur incapacité à se soumettre aux exigences minimales de la rigueur nécessaire à la recherche clinique : leurs carences méthodologiques les rendent impropres à toute comparaison. De même, en 1986, le recensement par Garfield et Bergin des travaux mettant en relation la fréquence des consultations et les bénéfices du traitement, en utilisant des évaluations objectives, ne pouvait plus comporter d'étude sur des adultes consultant deux fois ou plus par semaine, et pendant plus de six mois. La concentration de tous les

travaux disponibles n'a pas été capable d'argumenter l'affirmation d'une supériorité des thérapies verbales au long cours (au-delà d'un an) dont la psychanalyse n'est qu'une expression.

Bien qu'il n'existe aucune corrélation entre la durée de l'analyse et son efficacité, la durée *moyenne* était réputée *supérieure à 40 mois* dans les années 1960⁴⁰. Une analyse terminée pouvait coûter, en France, vers le milieu des années 1970, l'équivalent d'une petite maison de campagne au patient, et un psychanalyste pouvait alors vivre très confortablement avec quatre patients réguliers. Et la psychanalyse peut être interminable.

Selon les autorités de l'Association de Psychiatrie Académique et les directeurs de formation hospitalo-universitaire des États-Unis, la situation était en train de changer dans les années 1990. La durée des traitements psychologiques a substantiellement diminué en 25 ans, de sorte que la psychanalyse disparaît, avec ses variantes et d'autres psychothérapies de longue durée. La durée optimale alors fixée par la Société de Recherche en Psychothérapie est de 20 à 24 semaines à raison d'une consultation par semaine, eu égard au fait qu'il n'est pas possible de garantir de meilleurs effets en dépassant ce seuil. Le combat centenaire de la thaumaturgie freudienne est perdu : sa forme historique standard a disparu de la réalité et rien n'est venu la remplacer du fait des analystes.

L'étude méthodique par K. Altshuler de 163 programmes officiels de formation des psychiatres montre, en 1990, une disparition de la psychothérapie de longue durée, intensive et fréquente, dans les milieux académiques les plus qualifiés des États-Unis, conformément aux données annuelles de la Société de Recherche en Psychothérapie. Son recensement des recherches des quinze années précédentes indique qu'aucun travail satisfaisant n'a été publié qui soit favorable à la psychanalyse ou aux « psychothérapies analytiquement orientées », en contraste avec l'abondance des études sur les thérapies cognitives et interpersonnelles non « psychodynamiques ». Il peut d'ailleurs arriver que des spécialistes clairvoyants, sentant le danger pour le freudisme, s'efforcent de récupérer les succès des traitements psychologiques modernes. On assure ainsi que « la thérapie cognitive et la thérapie interpersonnelle sont toutes deux dérivées de la thérapie psychodynamique, qui reste la plus générale et la plus hétérogène des thérapies »⁴¹.

Parmi les raisons très prosaïques de sa décadence, il se trouve que la psychanalyse est incapable de résister à la concurrence d'autres traitements, qui ne sont pas que des psychothérapies. Et puis, la clientèle est aspirée de son côté vers d'autres gourous, ou bien par des formes plus efficaces et moins coûteuses de psychothérapies parmi un choix reconnu

de plus de 400 types différents, et un peu plus de 200 destinées aux enfants⁴².

Rares sont les freudiens qui eurent le courage de faire état des évidences, ou de les accepter. Il est vrai qu'ils sont dans ce cas victimes de l'ostentatisme, sinon des insultes venues de leur camp, puis contraints de se démettre. En outre, des années de formation, de sacrifices, de besogne laborieuse pour se renier et endosser le costume freudien, pour penser comme un analyste, font que l'adepte résiste à modifier des dispositions mentales qui lui ont de surcroît assuré le prestige et le pouvoir, et qu'en bifurquant, l'hérétique n'aurait vraisemblablement rien d'autre à mettre à la place, faute de s'être informé sur le reste du monde pendant sa carrière auto-protégée dans la Thébaïde freudienne. Quittant l'analyse, les plus honnêtes peuvent d'ailleurs revenir... à l'hypnose.

Il fallut attendre 1966 pour qu'un pur analyste comme Anthony Storr osât écrire que « les preuves que la psychanalyse guérit qui que ce soit sont si fragiles qu'elles en sont pratiquement inexistantes. [...] L'American Psychoanalytic Association, *a priori* bien disposée envers sa propre spécialité, entreprit de dresser un bilan pour tester l'efficacité de la psychanalyse. Les résultats obtenus furent si décevants qu'elle renonça à leur publication »⁴³. Et « il faut oser l'affirmer : ni Freud, ni Lacan, ni aucun psychanalyste n'a réussi à guérir grand monde... », écrira trente ans plus tard le psychanalyste Roland Brunner⁴⁴.

Un des coups les plus cruels fut infligé par une autorité historique de la psychanalyse, et dans une revue prestigieuse. Melitta Schmideberg publia, en 1970, un article terrible sur les échecs de la cure. Elle évoqua les graves détériorations de l'état de patients, malgré 15, 20 ou 30 ans de psychanalyse ininterrompue : « Plusieurs analystes de premier plan ont ouvertement critiqué la psychanalyse, mais ils n'ont jamais tiré toutes les conclusions de ces observations, probablement parce qu'ils n'avaient rien à mettre à la place de la psychanalyse. Pour ma part, je me trouve dans une situation inhabituelle. Étant la fille d'une psychanalyste (Melanie Klein), j'ai été élevée avec la psychanalyse, et, pendant longtemps, j'ai considéré toute critique comme un préjugé réactionnaire. Mon mari était un ami personnel de Freud et de sa famille, et j'ai été amenée à connaître personnellement tous les grands analystes d'Europe et des États-Unis. J'ai publié de nombreux articles dans des revues de psychanalyse et j'ai été analyste-didacticienne de la Société Britannique de Psychanalyse jusqu'au moment de mon départ pour les États-Unis. Je suis cependant devenue de plus en plus critique envers la théorie et la pratique psychanalytiques et en particulier envers les sociétés de psychanalyse ».

nalyse, où la libre discussion s'avère impossible. [Il y a plusieurs années] j'ai donné ma démission de membre de l'Association Psychanalytique Internationale et de la Société Britannique de Psychanalyse. [...] Il m'a fallu de nombreuses années pour comprendre que nombres de patients qui m'étaient envoyés par leur analyste étaient en fait des échecs de la psychanalyse, et que le traitement antérieur les rendaient plus difficiles à traiter; aussi, bien que je me considère encore comme une analyste, sans doute quelque peu hétérodoxe, j'en suis venue depuis longtemps déjà à ne plus pratiquer la psychanalyse»⁴⁵. De son côté, Alice Miller finit par comprendre que Freud avait bâti une méthode parfaite pour se mentir à soi-même et fuir les réalités, et que «si l'on ne veut pas savoir la vérité sur sa propre vie, on peut trouver de l'aide auprès de la psychanalyse»⁴⁶. Alors, après vingt ans d'exercice de l'analyse, elle lui refusa toute valeur thérapeutique et la quitta.

Quand la libre concurrence s'exerce, là où le totalitarisme démagogique ne peut plus forcer son emprise sur les consciences informées, alors les pressions des groupes de consommateurs, des associations de familles et de patients, des assurances privées ou encore des avocats, sont telles que sa pénétration est en péril.

Lorsque des réformes des assurances devant s'appliquer à tout le champ de la santé furent proposées aux États-Unis par l'administration Clinton, il était hors de question que la psychanalyse fût désormais remboursée, en raison de son inefficacité officiellement reconnue, en vertu des enquêtes, par Frederick Goodwin, directeur du *National Institute of Mental Health*⁴⁷. L'obligation de résultats n'étant pas, et de loin, honorée par les soins psychanalytiques individuels, ou collectifs en institution spécialisée, leurs excès et leurs dangers n'étant plus délibérément masqués par l'*omertà* de la famille psychanalytique, alors elle se trouve confrontée à une répugnante réalité qui lui résiste solidement : les lois du marché, après celles de la nature, se vengent toujours.

Il y a des contraintes sociologiques et économiques d'une force considérable dont sont obligés de tenir compte les psychothérapeutes. Durant ces dernières années, des procès fracassants ont été intentés aux États-Unis contre les professionnels de la psychothérapie qui n'ont pas été épargnés dans l'inflation des poursuites judiciaires contre les milieux médicaux, et dont les débours — car la plupart ont été gagnés par les plaignants éventuellement après appel —, étaient tels qu'une loi oblige désormais au respect d'une limite dans la réclamation des réparations, qui ne peut être dépassée qu'après entente préalable sous contrôle du département de la justice. Au printemps 1996, un américain sur dix est

en procès avec l'administration, surtout dans des affaires regardant la santé. Le risque d'être poursuivi est de 40 % pour un médecin, et des équipes entières d'avocats se sont spécialisées dans ces problèmes car le marché, là aussi, est juteux : une simple fracture du fait d'un trou dans un trottoir peut rapporter 75.000 dollars à l'accidenté, une petite brûlure par renversement d'une tasse de café des centaines de milliers de dollars. Plusieurs compagnies d'assurances font faillite, en particulier celles des médecins, lesquels hésitent aujourd'hui à pratiquer certaines tâches routinières. En France, ce mouvement est d'ores et déjà en marche.

Un de ces procès retentissants fut exposé par Gerald Klerman en avril 1990 dans une grande revue de psychiatrie⁴⁸. L'affaire «Osheroff *versus* Chesnut Lodge» avait eu lieu quelques années auparavant, et était déjà réputée, dans le monde judiciaire et psychiatrique, représentative de ces problèmes susceptibles de heurter la morale publique mais qui ne semblent pas avoir beaucoup tourmenté la conscience des milieux psychanalytiques.

Début 1979, le médecin Osheroff, du Maryland, présente un épisode dépressif majeur invalidant. Il est hospitalisé dans la clinique psychiatrique Chesnut Lodge — une institution privée de la banlieue de Washington, considérée alors depuis quarante ans comme un phare de la psychanalyse, où de nombreuses notoriétés du freudisme se sont succédées. Chesnut Lodge avait la réputation de fonder son traitement sur la soi-disant modification de la personnalité des malades, dont les conflits inconscients, abrasés par l'analyse du transfert et une fois réaménagés, devaient automatiquement faire tomber les symptômes devenus inutiles au nouvel équilibre. Aussi, une psychanalyse individuelle est-elle administrée au Dr Osheroff à raison de quatre séances par semaine sans qu'on se préoccupe de savoir s'il était en mesure d'y contribuer du fait de son état et en excluant tout autre traitement ou médication. Dès lors, les troubles s'aggravent : le malade souffre d'une insomnie sévère, d'accès d'agitation au cours desquels il se blesse ; il perd 20 kilos.

La famille s'inquiète et doit faire intervenir un médecin extérieur pour obtenir des informations et qu'une décision soit prise. Une commission se réunit à Chesnut Lodge qui décide qu'il convient de ne rien changer car la psychanalyse aura assurément raison des troubles, plus tard. La condition psychopathologique et physique empire : le patient est prostré, il a des escarres, sa survie est menacée. Au bout de sept mois de ces bons et loyaux services, la famille, excédée, impose finalement le transfert du Dr Osheroff dans un service psychiatrique où la médication standard par antidépresseurs et sédatifs, puis l'adjonction d'entretiens

psychologiques, auront raison de l'essentiel des problèmes en trois semaines. La rémission lui permet de quitter l'établissement quelques semaines après, puis des consultations externes authentifient une consolidation autorisant une reprise rapide des activités professionnelles et familiales, ce que l'absence de rechute ultérieure confirmera.

Son procès contre Chesnut Lodge sera intenté deux ans et demi plus tard, et gagné après arbitrages d'experts, avec accord final entre les parties pour la somme de 250.000 dollars. Le chef d'accusation principal était la non-administration d'un traitement éprouvé, et le plaignant exigea réparation des dommages financiers, de la perte de sa clientèle, des dégâts familiaux et physiques dont la faute médicale était directement responsable, et du *pretium doloris*⁴⁹.

Il était pourtant notoire, à la fin des années soixante-dix, que des soins efficaces existaient et que ceux appliqués dans cette institution n'en faisait pas partie. Plusieurs études avaient d'ailleurs été réalisées par des spécialistes de Chesnut Lodge (Alfred Stanton, en 1954, par exemple⁵⁰), qui avaient eux-mêmes documenté l'inintérêt de cette psychothérapie. Les traitements éprouvés et validés, *qui lui étaient dûs*, ont été rejetés sans aucun respect du code de déontologie médicale, uniquement pour des raisons idéologiques : ils n'ont jamais été tentés, ni envisagés, ni exposés objectivement à l'entourage comme alternative thérapeutique. Une psychanalyse a été imposée bien que le malade fut hors d'état de la recevoir, et n'a jamais été interrompue ni modifiée malgré l'absence de bénéfice, malgré la dégradation évidente de sa santé pendant plusieurs mois, malgré les risques encourus, malgré les inquiétudes de la famille. Il n'y a aucune justification rationnelle qui permette de soutenir un seul instant les incohérences de ces conduites — qu'un des experts qualifia de « négligences criminelles » lors du procès —, et il n'y en a pas plus pour accepter le rejet, par les psychanalystes, de l'administration simultanée d'un autre traitement que le leur.

En l'occurrence, la question n'est pas « psychothérapie ou bien thérapie biologique, mais plutôt l'opinion ou bien l'évidence », insistait Klerman⁵¹. Comme le remarquait Gaston Bachelard, « la science, dans son besoin d'achèvement comme dans son principe, s'oppose absolument à l'opinion [...] l'opinion a, en droit, toujours tort. [...] On ne peut rien fonder sur l'opinion ; il faut d'abord la détruire. Elle est le premier obstacle à surmonter »⁵². Et l'évidence n'est pas une question d'opinion : il y a des traitements réellement efficaces et on ne voit pas de raison d'en faire l'économie. Il n'y a aucune raison de ne pas employer simultanément plusieurs méthodes ou plusieurs perspectives psychothérapiques, ni

d'empêchement à la combinaison d'une psychothérapie moderne avec une médication moderne, l'une et l'autre potentialisant réciproquement leurs effets par des mécanismes connus⁵³. Les programmes thérapeutiques actuels exigent cet éclectisme éprouvé et des approches multimodales simultanées, et il est rare qu'on puisse se contenter d'un seul traitement⁵⁴.

Dans la toute puissance de ses idées — ou plutôt de sa pensée monothéiste et totalitaire —, la psychanalyse n'a pas de doute. Elle *doit* traiter toutes les perturbations, réduites à une seule source, toute exploration est superflue ou unimaginable car « la cause » unique est déjà connue avant de rencontrer le patient. Aucune alternative thérapeutique n'est envisageable puisqu'il n'y a qu'une seule attitude avec tous les patients, et le « consentement éclairé » est inutile, en contravention avec les règles élémentaires de l'éthique. Mais comment comprendre qu'on se limite, dans le cas des incapacités de lecture et de dyslexie de l'enfance, à une psychothérapie excluant pendant des années toute autre perspective ? Quels sont les moyens par lesquels la psychanalyse apprendra à un enfant à lire, quand bien même profiterait-il de cette relation ? Comment se fait-il qu'on exclut les traitements modernes programmés pouvant assurer 75 % de réussites en 5 à 12 semaines dans le cas de l'énurésie des enfants et qu'on préfère encore la psychanalyse pourtant réputée, depuis 1938, une des méthodes les moins efficaces de tous les traitements jamais inventés ?⁵⁵ Faut-il croire, comme le remarquait ironiquement Daniel Lagache, que l'enfant toujours énurétique après 8 ans, 10 ans ou plus de psychanalyse est maintenant *fier de pisser au lit*, malgré les dégâts causés par son problème dans sa vie sociale et affective ? Comment les psychanalystes peuvent-ils apporter les compétences sociales qui font si cruellement défaut aux sociophobes ? Comment concevoir que nombres d'institutions médico-psychologiques spécialisées n'aient souvent rien d'autre à proposer que la psychanalyse pendant des années à leurs patients, quels que soient leurs troubles ? Imagine-t-on qu'un hôpital recoure à un seul et unique traitement pour tous ses malades ? Enfin, comment comprendre que la psychanalyse, qui méprise tant les réalités — qui n'auraient aucune importance —, puisse prétendre traiter les souffrances authentiques alimentées par des événements réels, et de quelle manière ?

L'affaire Osheroff était exemplaire et Klerman la jugea suffisamment représentative pour en tirer les leçons éthiques puis poser de justes et graves questions sur la responsabilité du monde psychiatrique dans nos sociétés désinformées en dépit de l'accroissement considérable des moyens d'informations instantanés. Autant sa charge que ses standards

déontologiques sont parfaitement applicables dans notre pays. Car il faut se rappeler que, selon l'article 30 du code de déontologie médicale de 1979, les « médecins ne peuvent proposer aux malades ou à leur entourage, comme salubre et sans danger, un remède ou un procédé illusoire ou insuffisamment éprouvé. Toute pratique de charlatanisme leur est interdite »⁵⁶.

Au bout de cent ans de freudisme, le bilan final d'une méthode révolutionnaire de traitement psychologique — qu'elle soit utilisée par Sigmund Freud, par ses catéchumènes, ou par les successeurs — est négatif, alors que son efficacité devait servir de garant, de rempart, et d'ultime validation directe du contenu de ses dogmes, ce qui prive de sa substance le contenu de la psychanalyse. Comme le note Eysenck, l'incapacité de la psychanalyse à démontrer une seule supériorité de sa thérapie est un échec de la théorie et des postulats de son fondateur⁵⁷. Et l'examen terminal minutieux de tous les travaux scientifiques depuis 60 ans sur ces questions par l'épistémologue Edward Erwin, pourtant très prudent, peut s'achever ainsi : « Alors que le siècle s'achève, un siècle que certains ont nommé "le siècle de Freud", l'évidence autorise les verdicts suivants. L'efficacité de la thérapie de Freud a-t-elle été établie ? Non. Quelle part de sa théorie a-t-elle été confirmée ? Pratiquement aucune. Ces verdicts sont probablement les derniers »⁵⁸. C'est là ce que Frederick Crews peut appeler l'épithaphe, rajoutant la sienne : « Il n'y a littéralement rien à dire de l'intérêt scientifique et thérapeutique de l'ensemble du système freudien, et de chacun des dogmes qui le composent »⁵⁹.

Et malgré tout, l'opinion demeure, contre les évidences, que la psychanalyse « reste la plus efficace, sur la longue durée, pour le traitement de toutes les affections psychiques »⁶⁰.

NOTES

¹ *Der Mann Moses und die monotheistische Religion* : 145 n1.

² Freud (1933), *Neue Folge der Vorlesungen...* (Nouvelles conférences) : 201).

³ Freud (1926), *Psychoanalysis* : 154.

⁴ Freud (1916-1917), *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse* : 435.

⁵ Freud (1923), *Psychoanalyse et libidothéorie* : 69.

⁶ *Lettre de Freud à Ferenczi, 4/2/1924* (citée par Jones, vol. 3 : 64), traduction revue.

⁷ Theodor Reik (1956) : 37.

⁸ Jacques Corraze, communication personnelle.

⁹ Cf. Freud (1887), *Rezension von S. Weir Mitchell, Die Behandlung gewisser Formen von Neurasthenie und Hysterie*.

¹⁰ Freud (1888), *Hystérie* : 166.

¹¹ Freud (1925), *Selbstdarstellung* : 68.

¹² Annotation de Molnar, in Freud (1939), *Kürzeste Chronik* : 224.

¹³ Narjani, A.E., *Considérations sur les causes anatomiques de la frigidité chez la femme*, Bruxelles Médical, Avril 1924.

¹⁴ Berthelsen (1989) : 68.

¹⁵ *Lettre de Freud à Max Eitingon, 30/10/1925* (non publiée, citée par Gay (1988), vol. 2 : 274).

¹⁶ Obholzer (1980) : 98.

¹⁷ Elle avait trois patients réguliers au début des années trente — conduits en sa demeure de Saint-Cloud en limousine de maître, ayant droit à des séances dans le jardin les jours de beau temps — dont Sigmund Freud faisait la supervision par correspondance... Sur le triple déplacement de l'organe, cf. les annotations de Molnar, in Freud (1939), *Kürzeste Chronik* : 66 et 98.

¹⁸ Cf. Veith (1965), *Hysteria, the History of a Disease (passim)* et Kerr (1994) : 22.

¹⁹ Rodrigué (1996), vol. 1 : 177.

²⁰ Cf., par ex., sa *Lettre à Ludwig Binswanger du 9/4/1910*.

²¹ Abgrall (1998), *Les charlatans de la santé* : 45 sq.

²² *Lettre de Jung à Freud, 4/12/1906*.

²³ *Journal officiel* n° 25 du 30/11/1998.

²⁴ Freud (1913), *L'intérêt de la psychanalyse* : 188.

²⁵ Van Rillaer (1980) : 330.

²⁶ Fenichel (1930), *Rapport statistique sur l'activité thérapeutique entre 1920-1930*.

²⁷ Eitingon, *International Zeitschrift für Psychoanalyse*, 1922 (VIII : 506) et 1924 (X : 229).

²⁸ Freud (1923), *Vorwort zu M. Eitingon « Bericht über die Berliner psychoanalytische Poliklinik »*. Max Eitingon, que Freud analysa à la volée sur les trottoirs de Vienne, restera bégue jusqu'à la fin de ses jours.

²⁹ Huddelson (1957), cité par Bergin & Lambert (1978); et Eysenck (1952), « The effects of psychotherapy : An evaluation », *Journal of Consulting Psychology*, 16 : 319-324.

³⁰ Cf., sur l'inefficacité de la psychanalyse : Eysenck (1952), Rachman (1971), Kline (1972), Eysenck & Wilson (1973), Spitzer & Klein (1976), Lambert (1976), Luborsky, Singer & Luborsky (1976), Fisher & Greenberg (1977), Bergin & Lambert (1978), Kazdin (1982, 1991), Eysenck (1985), Macmillan (1991 : 542 sq.), Shirk & Russel (1992), Freedheim (1992), Lambert & Bergin (1994), Erwin (1996, chap. 6), Grünbaum (1993 & 1996), etc.

³¹ Farrell, B.A. (1981), *The Standing of Psychoanalysis*, Oxford, p. 178 (cité par Garfield (1985) : 168).

³² Cf. Yates (1958); Cahoon (1968); Kazdin (1982); Erwin (1996) : 281-282.

³³ Bergin (1978). Cf. Strupp et al. (1977) et Ellis (1968) (et le site Internet www.irebt.org/pamphlet.html#P252).

³⁴ Bergin & Garfield (1971); Garfield & Bergin (1978); Garfield & Bergin (1986); Bergin & Garfield (1994).

³⁵ Luborsky & Spence (1978) : 360.

³⁶ Garfield & Bergin (1986) : p. ix et x.

³⁷ Henry et al. (1994).

³⁸ Kopta et al. (1999).

³⁹ Citée par Altshuler (1990) : 429.

⁴⁰ Rachman (1971) : 55.

Chapitre 14

La grande illusion

«J'ai toujours pensé que ce seraient les porcs et les spéculateurs qui se jetteraient en premier sur ma doctrine.»

Sigmund Freud¹

D'UN DOGME À UN AUTRE

L'infiltration du freudisme, comme celle de l'horoscopie, n'est évidemment pas universelle. La psychanalyse est en soi un produit culturel local et provisoire qui n'affecte ni la Chine ni l'Afrique, ni les sociétés musulmanes, ni l'extrême Orient, à l'exception marginale du Japon. Quant à son intrusion au pays des soviets, elle fut bien éphémère, grâce à l'entregent de Trotski, entre 1911 jusqu'à l'ukase de Staline en 1933².

En France, l'imprégnation de la culture aura demandé tout au plus une vingtaine d'années, principalement entre les deux guerres.

Le sociologue Serge Moscovici avait réalisé une enquête réputée dans la population et la presse du milieu des années cinquante, et identifié déjà une forte banalisation du langage, des croyances et des automatismes freudiens dans la littérature populaire (1.500 articles dans plus de 200 journaux et périodiques de forte diffusion, avec un article dans chaque livraison de «Elle»), et à tous les échelons socio-économiques des familles françaises, malgré la concurrence de cultes plus anciens. Quelques magazines s'étaient spécialisés, dès la fin de la seconde guerre, dans la promotion et la diffusion de masse de l'idéologie psychanalytique.

La très médiatique Maryse Choisy avait ainsi fondé, en janvier 1946, la revue «Psyché», qui allait vite devenir, jusqu'en 1959, un groupe d'influence où se retrouvaient des notables de l'intelligentsia, dramaturges, artistes de renom, écrivains, savants, acteurs, journalistes, responsables politiques, ecclésiastiques, médecins, et... leurs psychanalystes

⁴¹ [sic] «Abstract Psychiatrie» (n° 216, juin 2000, p. 14). Ce document fait état en 2 pages du «2000 American Psychiatric Association Annual Meeting», et le petit article dont ces propos sont extraits, intitulé «Quelle est la place des diverses psychothérapies aux États-Unis?», résulte d'un entretien avec Robert Michels, psychiatre-psychanalyste, ancien Doyen de la Faculté de Médecine Cornell de New York.

⁴² Cf. Kazdin (1991); Kopta *et al.* (1999) : 445.

⁴³ Cité par Gellner (1985) : 169-170.

⁴⁴ Brunner, *Le Journal des Psychologues*, novembre 1996.

⁴⁵ Schmideberg (1970), «Psychotherapy with Failures of Psychoanalysis», *British J. of Psychiatry*, 116 : 199.

⁴⁶ A. Miller (1988) : 224 (italiques siennes).

⁴⁷ P. Gray, «The Assault on Freud», *Time*, 29/11/1993 : 39.

⁴⁸ Klerman (1990), *The Psychiatric Patient's Right to Effective Treatment*. Cf. aussi Dolnick (1998), chap. 18.

⁴⁹ On trouvera bien d'autres affaires semblables dans le livre de Dolnick (1998).

⁵⁰ Cité par Klerman (1990) : 413.

⁵¹ Klerman (1990) : 415.

⁵² Bachelard (1938), *La Formation de l'Esprit Scientifique* : 14.

⁵³ Cf. Spitzer & Klein (1976); Klerman *et al.* (1994).

⁵⁴ Cf. un exemple caractéristique, celui du syndrome déficitaire d'attention, dans Corraze & Albaret (1996).

⁵⁵ Cf. Walker *et al.* (1988); Mikkelsen (1991); Shaffer (1994).

⁵⁶ Le dernier code de déontologie médicale accessible sur Internet dans le site du Conseil National de l'Ordre des Médecins reprend cet article à la lettre : <http://www.conseil-national.medecin.fr>.

⁵⁷ Eysenck (1985) : 44.

⁵⁸ Erwin (1996), *A final Accounting* : 296.

⁵⁹ Crews (1996), *The Verdict on Freud* : 63.

⁶⁰ Roudinesco & Plon (1997) : 1149 (italiques miennes). Deux ans plus tard, Elisabeth Roudinesco (1999 : 109) écrira que les enquêtes ne permettent pas d'affirmer que la psychanalyse est supérieure aux autres psychothérapies, tout en se réclamant, d'après une enquête d'opinion, du merveilleux chiffre de 80 % de réussite soi-disant procurée par cette thérapie...

respectifs, chacun s'efforçant avec son talent de valoriser l'idéal freudien, en dehors du cadre freudien. Mais a-t-il vraiment des limites? *Psyché*, sous-titrée «Revue Internationale de Psychanalyse et des Sciences de l'Homme», devait concurrencer la «Revue Française de Psychanalyse» de La Cause orthodoxe. L'impact de «Psyché» fut considérable, au point que les «cousins» communistes y virent un danger, car ce magazine faisait partie de ces «organes» qui «mettent la psychanalyse au service du capitalisme»³.

Maryse Choisy était une de ces égéries intrigantes, narcissiques et effaçables, se trouvant toujours au bon moment, au bon endroit, pour tisser des liens avec les bonnes personnes. En l'occurrence, comme souvent, le monde était très petit. Simple journaliste parlementaire à *L'intransigeant*, elle put approcher le pouvoir et les célébrités, fut l'amie d'hommes d'état, dont Edouard Herriot, de savants et religieux, dont Pierre Teilhard de Chardin, de gens du spectacle, de tous ceux dont on parle pour que le peuple entende.

Elle était la rivale de Marie Bonaparte.

Sa rencontre avec Sigmund Freud, en 1922, à 19 ans, dit-elle, fut très brève et l'analyse d'un rêve l'épouvanta tant qu'elle rentra aussitôt en France. Marie Bonaparte fut étonnement, dès son premier contact en 1925 avec Freud, surprise par une expérience existentielle identique, et dût dare-dare revenir à Paris pour une vérification des interprétations rétrospectives de sa biographie par le gourou viennois. Le fameux rêve du chat de Maryse Choisy, soi-disant analysé par Freud — pour autant que l'événement ait réellement eu lieu (en 1922, selon les uns, ou bien en 1924, selon d'autres), car la description varie selon les auteurs et elle-même reste la seule source du témoignage⁴ —, ne fut rapporté que par elle et en 1963; c'est-à-dire après que Marie Bonaparte eût fait état de sa propre révélation et un an après la disparition de cette dernière. Maryse Choisy se déclara complètement analysée par le Grand Homme, ce qui n'était finalement que la répétition de l'histoire, puisqu'une minorité des premiers analystes ont été «psychanalysés» plus de quelques instants. Mais cela lui permit de s'affirmer dans le clan freudien de France l'égale de Marie Bonaparte — sinon sa supérieure du fait de l'antériorité affirmée de ce divin contact avec Le Professeur. De la même manière, elle fut aviatrice et dompteuse. Elle se fera embaucher comme femme de ménage dans un bordel pour écrire, en 1928, un *best-seller* intitulé «Un mois chez les filles», tiré à 200.000 exemplaires, puis chez les moines orthodoxes du Mont Athos pour publier «Un mois chez les hommes», son météore qui eut moins de succès. La connaissance des notoriétés du

mouvement et de ses cercles d'influences croissantes était une aubaine, et la psychanalyse un tout petit monde.

La conquête freudienne du catholicisme et des milieux ecclésiastiques est en bonne partie due à l'activisme de Maryse Choisy.

En raison de son contenu ouvertement antireligieux, mais surtout anticatholique et contre-culturel, le freudisme était de longue date mis à l'Index, notamment sous Pie XII, qui avait lancé une campagne de discipline dans un clergé se laissant trop aisément séduire par les sirènes du nouveau dogme séculaire. Comme M. Choisy l'indique dans ses mémoires de 1925-1939 — dont le sous-titre était «Sur le chemin de Dieu, on rencontre d'abord le diable» —, elle faillit d'abord basculer vers le communisme, puis se convertit au catholicisme, en 1936, lors de son rapprochement avec Pierre Teilhard de Chardin. S'entourant de religieux autant que de psychanalystes de renom, elle diffusait, par sa revue *Psyché*, l'idée d'une Sainte Alliance, et créa d'ailleurs «l'Alliance Mondiale des Religions» pour ne négliger aucune obédience et brasser large. Maryse Choisy organisa donc un congrès de psychothérapeutes catholiques à Rome, en avril 1953, puis profita de l'occasion pour obtenir une audience privée avec le Saint Père, en compagnie de l'analyste lacanien Serge Leclaire, et de Jacques Lacan lui-même, le nouveau seigneur qui baisa enfin l'anneau pontifical.

Mais il faudra attendre Jean XXIII, le successeur de Pie XII, pour assister à une authentique baisse de la garde de l'autorité catholique. C'est à cette époque que de nombreux jésuites allaient vers le freudisme après être entrés en religion, et que les deux dogmes se confondirent. Certains, sautant derechef du confessionnal à la sacristie, pouvaient faire leurs «cures» en soutane entre deux messes et, en moins de temps qu'il en fallait pour consacrer l'eau bénite, glisser dans les fumées d'encens d'un *Pater noster* à l'envie du pénis. Au début des années 1960, le père Grégoire Lemerrier réunissait soixante moines bénédictins pour une psychanalyse de groupe contrôlée par deux analystes officiels (IPA) dans un monastère mexicain, près de Cuernavaca. Deux ans plus tard, «Lemerrier lui-même et quarante moines se défroquèrent, soit pour se marier, soit pour avoir des relations sexuelles»⁵, ce qui est bien plus confortable. D'autres abandonnaient l'église pour livrer leurs âmes intègres au divin freudisme, par exemple François Roustang, originellement Père jésuite jusqu'à sa rencontre avec Serge Leclaire, auquel il dut sa défection de la Compagnie de Jésus, puis son mariage, et ses épousailles d'un temps avec le lacanisme, dont il divorcera pour renouer avec l'hypnose après avoir été également déçu par l'analyse.

Au milieu des années cinquante, selon la première enquête de Moscovici, 75 % des publications catholiques adoptent alors une attitude très positive vis-à-vis du freudisme, au point que les familles pratiquantes apparaissent plus favorables (60 % d'entre elles) que les familles non pratiquantes ou indifférentes à l'égard de la religion (44 %). Vingt ans plus tard, Serge Moscovici reproduit la même étude sociologique sur les populations et les publications, et montre une intrusion bien plus substantielle de l'idée freudienne dans la communauté et la culture, qui ne devra qu'une part de sa position dominante au revirement opportuniste des communistes après la mort de Staline.

Pourtant, Sigmund Freud voyait dans les rites et les pensées du Christianisme les indices d'une pathologie mentale à rapprocher de la névrose obsessionnelle. Ce qui gêne la psychanalyse est une croyance qui n'est pas la psychanalyse. Les croyances religieuses et les idéologies, y compris le marxisme, irrationnelles quand elles ne sont pas imprégnées de freudisme, méritent donc l'interprétation analytique à défaut de son traitement. De leur côté, les opposants russes au régime communiste ont été assimilés à des malades mentaux (des «schizophrènes asymptomatiques») et ont reçu la rééducation qu'ils méritaient. Sigmund Freud n'aimait pas le marxisme, «religion révélée» remplaçant Bible et Coran, car «douter de son bien fondé est un crime passible de châtiement comme autrefois l'hérésie aux yeux de l'église catholique» et «tout comme la religion, le bolchevisme fournit à ses croyants, pour les dédommager de leurs souffrances, de leurs privations actuelles, les promesses d'un au-delà meilleur où nul besoin ne restera insatisfait»⁶. Mais ces deux superstitions ont bien promis un paradis sur terre, aux malades pour l'une et à la société pour l'autre, ainsi qu'une rédemption prochaine exigeant une longue patience et de forts sacrifices immédiats, promesses qui se sont révélées vaines dans les deux cas. Toutes les prévisions de leurs théories se sont avérées fausses aussi. Quand *Le Capital* parut, les deux auteurs — Engels, pour les deux tiers, et Karl Marx pour le tiers restant de la publication —, savaient pertinemment qu'ils y décrivaient un capitalisme avec des données économiques antérieures au capitalisme industriel, et Marx s'est toujours opposé violemment à toute contestation factuelle, fût-elle issue de ses propres rangs fanatiques⁷. Les soubassements factuels des deux édifices idéologiques étaient aussi fallacieux, fabriqués et dépassés au moment où ils furent publiés, bien que l'un et l'autre se soient toujours réclamés de la «recherche scientifique». Ces deux dogmes se sont malgré tout épaulés dans leurs tentatives de conquête. Et, comme le dit Yosef Hayim Yerushalmi, le bolchevisme et le freudisme avaient «la même idée en tête, la destruction de la famille»⁸.

DANS LA MOUVANCE HEXAGONALE

Les communistes ont condamné la psychanalyse aussi longtemps que l'ordre du parti leur indiquait cette pensée originale comme politiquement convenable, jusqu'à la mort de Staline en 1953. En France, les attaques les plus rudes furent d'abord celles de Georges Politzer.

Politzer avait fréquenté la société psychanalytique viennoise à la fin de la première guerre mondiale, puis adhéré au Parti Communiste en 1929. Il critiqua alors le freudisme. Dix ans plus tard, en novembre 1939, honorant Sigmund Freud qui venait de trépasser, il avança que la doctrine «en fait appartenait déjà au passé. L'intérêt pour les conceptions et les méthodes de Freud n'a cessé de diminuer durant les dix dernières années. Il a même disparu dans les milieux scientifiques réellement avancés (...) Il est vraisemblable que la psychanalyse subira un sort analogue à celui de la phrénologie et de l'hypnotisme»⁹. Politzer est un visionnaire reconnu.

L'hostilité jaillit surtout à la libération lorsque les militants communistes firent, avant les antipsychiatres qu'ils rejoignirent plus tard, de la psychanalyse une «idéologie réactionnaire». Le modèle à suivre avait été donné par le journal *L'Humanité*, d'abord le 27 janvier 1949, où Guy Leclerc traitait la psychanalyse d'«idéologie de basse police et d'espionnage», puis, le 17 février 1949, d'«arme de propagande crapuleuse», dans les mains de ceux qui «tentent d'abrutir les peuples à coup de complexes». Pour que ce soit plus clair, Sven Follin nous apprend deux ans plus tard que «la psychanalyse rejoint la famille des idéologies fondées sur l'irrationnel, jusque et y compris l'idéologie nazie. Hitler ne faisait pas autre chose en cultivant les mythes de la race et du sang, forme nazie de l'irrationnel des instincts»¹⁰. Ce rapprochement entre le nazisme et le freudisme, sous la plume d'un auteur réputé «sous-marin» des soviets, est quand même offensant, quand on sait que la quasi totalité des notables de la psychanalyse étaient des Juifs à l'époque. Enfin, un collectif de camarades rédacteurs — c'est-à-dire le même Sven Follin associé à Serge Lebovici, Lucien Bonnafé, Evelyne et Jean Kestemberg, Louis Le Guillant, Jules Monnerot, et Salem Shentoub — estima que la psychanalyse était un «instrument politique» destiné à transformer «le révolté en névrosé», car «la psychanalyse vient renforcer la psychotechnique ordinaire dans un travail policier qui fonctionne au service du patronat et de l'occupant américain en vue de l'élimination des indociles et des résistants»¹¹. Cet assaut de violence ne manque pas de saveur non plus, eu égard d'abord au sens des mots, notamment du dernier, ensuite au fait que parmi les huit signataires communistes se trouvait Serge

Lebovici, lequel, inscrit au « parti des travailleurs » à trente ans en 1945, deviendra un haut dignitaire de la psychanalyse. Alors, tout à coup silencieux contre elle, il pourra vanter après sa conversion la « valeur adaptative » de la cure freudienne qu'il insultait lors de sa croisade communiste, en dénigrant tout ce qui n'était pas la psychanalyse. Serge Lebovici, étiqueté « méchant lapin » par Lacan¹², devint à deux reprises, de juillet 1973 à 1977, le premier président français de l'Association Internationale de Psychanalyse... C'est sous sa présidence, au 30^e congrès IPA à Jérusalem en juillet 1977, qu'Anna Freud adressa un texte déclarant que la qualification de « science juive » était un titre de gloire pour la psychanalyse. Ce que son père n'aurait certainement pas apprécié, car, avait-il écrit, « l'existence d'une science aryenne et d'une science juive est inconcevable. Les résultats scientifiques doivent être identiques, quelle que puisse être la façon de les présenter. Si des différences se reflètent dans l'appréhension des paramètres scientifiques objectifs, c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas »¹³. Mais Serge Lebovici s'opposera à la psychiatrie mondiale — dite péjorativement « anglo-saxonne » parce que, dans le monde scientifique, l'outil de communication est depuis longtemps l'anglais, y compris pour les japonais, quoique le « saxon » soit aujourd'hui rarement employé... —, c'est-à-dire à sa nomenclature nosographique *internationale*, jugée trop « adaptative ». *Ô tempora ! Ô mores !*

La ligne du parti changea donc à la mort de son maître Staline et dans la foulée de la dénonciation prudente de ses crimes par Krouchtchev en 1956. Les marxistes, prenant les psychanalystes tels les « *idiots utiles* » désignés à leur attention par Lénine, s'en rapprochèrent et, témoignant d'une excellente acuité diagnostique, assimilèrent le freudisme à une contre-culture nécessaire à leur stratégie, notamment dans la mouvance de mai 1968.

Les rapprochements entre les agitateurs et les psychanalystes ont été soulignés par plusieurs commentateurs. On pouvait d'ailleurs passer sans trop s'en rendre compte d'un camp à l'autre, voire appartenir aux deux. Elisabeth Roudinesco occupe une place de choix à la croisée des chemins de l'histoire. Sa mère Jenny Weiss (épouse Roudinesco puis Aubry), fidèle entre les fidèles de Lacan, était aussi la sœur cadette de Louise Weiss, la célèbre militante féministe du mouvement des suffragettes. Puis, Françoise Dolto psychanalyisa durant quelques mois l'enfant Elisabeth pétrissant de la pâte à modeler, ce qui fixa le destin de l'historienne du lacanisme. Elisabeth Roudinesco adhéra en 1969 au groupe lacanien et, de 1971 à 1979 — c'est-à-dire entre l'invasion de la Tchécoslovaquie et celle de l'Afghanistan —, également au Parti Communiste

Français¹⁴. Roudinesco rappelle que de nombreux familiers de Jacques Lacan furent, à l'époque, les « compagnons de route » de « la gauche prolétarienne » ou d'autres « groupuscules ». Leur ambition avouée était de « détruire l'université »¹⁵, et de remplacer la culture dominante par l'idéologie lacanienne. L'argent passait alors directement des poches des patients dans celles des contestataires, et Jacques Lacan leur « annonça que le pavé et la bombe lacrymogène remplissaient la fonction de l'objet *a* »¹⁶. Fallait-il lire « l'objet petit *a* » ou bien « l'objet petit *tas* » ?

Jacques Lacan, prétendu maurassien dans sa jeunesse, était à l'époque lié à une intelligentsia communiste plus conservatrice et devait garder opportunément une distance de réserve avec l'agitation, ce que ses fidèles lui reprochèrent, mais il dut concevoir à leur endroit quelques craintes du fait de la concurrence. « La révolution, c'est moi », dira-t-il au gauchiste Alain Geismar, rajoutant : « Vous rendez ma révolution impossible, et vous m'enlevez mes disciples »¹⁷.

Quelques années plus tard, après l'épisode 68, quand la houle s'apaisa dans le liquide révolutionnaire de circonstance, chacun occupa des positions jugées dignes de sa peinture, qu'il estimait lui revenir dans la hiérarchie de la société, puis s'étant approprié un pouvoir qu'il n'aurait pas eu aussi facilement sans le marxisme ou sans la psychanalyse, rentrera dans les rangs du nouvel ordre social qu'il s'était fabriqué.

Les élites de la vieille garde freudienne, qui avaient exclu Lacan en 1963, occupaient déjà des places honorifiques chèrement gagnées dans l'université française. Ils étaient inamovibles. Dès lors, les nouvelles générations et les dissidents du freudisme durent, attendant une heure plus propice, s'installer ailleurs, à l'université nouvelle de Vincennes par exemple, ou investir des îlots protégés, grâce au communiste Louis Althusser, qui obtint de Fernand Braudel une charge de conférence et put ouvrir à l'École Pratique des Hautes Études un séminaire lacanien dès 1964 (la 1^{re} intervention fut « l'excommunication »). Ainsi, l'École Normale Supérieure devint un creuset freudo-marxiste très prisé des intellectuels activistes.

Le marxisme et le lacanisme s'épaulaient, mais l'entraide pouvait déplaire à quelques-uns. La colère des justes¹⁸ et les condamnations morales souvent issues des rangs de l'analyse, se révoltant cette fois contre le nouveau totalitarisme et l'adulation freudo-lacanienne, n'y feront rien. L'opposition contre l'idéologie sectaire, à la fois ferment et produit de la décomposition du monde occidental, qui — par Louis Althusser, Michel Foucault, ou Roland Barthes — a « infesté la scène parisienne » en effectuant « des opérations de diversion pour le compte

du Parti Communiste» et se servant du «signifiant» pour masquer les monstruosités du stalinisme et du maoïsme¹⁹, ou encore l'offensive contre Gilles Deleuze et Felix Guattari, ces «braves et imperturbables professeurs de philosophie, devenus soudain prophètes de la schizophrénie des ci-devant marxistes orthodoxes tentant d'asperger l'univers, en dépit de toute économie, de leur flux libidinal»²⁰, toutes ces gesticulations ne pourront rien changer. Les attaques terribles des philosophes, des spécialistes de l'érudition et de la linguistique²¹, les défections des anciens défenseurs tout à coup clairvoyants et déçus²², resteront sans écho véritable. Car la coquille était vide.

LACAN, AYATOLLAH-KHAN

Les révélations sur «Dieu le Père, l'Ayatollah-Khan», comme on se plut à le qualifier, n'ont pas provoqué d'état d'âme chez ses dévots, parfaitement informés.

La psychanalyse de Jacques Lacan, de juin 1932 à décembre 1938, se déroula dans des conditions chaotiques, du fait de particularités psychologiques telles que son analyste Rudolf Loewenstein l'avait considéré «inanalysable» et suffisamment détraqué depuis des années pour lui refuser la titularisation. Lacan l'obtint pourtant le 20 décembre 1938, une semaine après sa rupture avec Loewenstein et contre l'avis de celui-ci, grâce à l'intervention d'Edouard Pichon — le gendre de Pierre Janet, l'ennemi de Freud. Lacan n'escomptait qu'un seul profit de son analyse : être titularisé à tout prix.

Ce prodigieux génie — qui affirma avoir découvert la psychanalyse en 1932 avant d'avoir pris connaissance des publications freudiennes, *sui generis* en somme, bien qu'il eut déjà traduit Freud²³, et que les milieux psychiatriques français fussent informés du freudisme depuis plus de vingt-cinq ans — pratiquait, comme les autres, l'analyse avant d'avoir été analysé. Dès 1931, Lacan avait proposé l'onction analytique à Marguerite Pantaine, atteinte d'un état paranoïde, qui venait d'être arrêtée en plein théâtre lors d'une tentative de meurtre à l'arme blanche sur la personne de la comédienne Huguette Duflos. Mais Marguerite Pantaine, dont Lacan fera son célèbre cas «Aimée», l'avait refusée. Elle trouvait en effet «Lacan trop séducteur et trop pitre pour lui faire confiance», selon les termes du fils de cette dernière, le psychologue Didier Anzieu, lequel à son tour entra en analyse avec Lacan en janvier 1949, sans savoir que sa mère était «Aimée», un montage méconnaissable²⁴.

Sa seule innovation technique, jamais justifiée par un gain objectif de bienfaits thérapeutiques, consista à écourter les séances, donc à augmenter le nombre des patients par unité de temps, ce qui lui valut, en 1963, après enquête officielle des autorités, «l'excommunication majeure». Il fut exclu, non de l'IPA, mais de la liste des didacticiens de la Société Française de Psychanalyse, au nom d'une durée minimale à respecter qui n'était pas plus fondée sur la démonstration d'une efficacité supérieure de «la cure» standard. Cette radiation, qui ne lui interdit jamais d'officier ni de former ses semblables, emporta avec lui quelques alliés, dont Françoise Dolto — le «dragon de Lacan», comme elle-même se désigna au congrès de Rome en 1953 —, ce qui n'empêcha pas non plus celle-ci d'accéder à la gloire médiatique.

Dans les années 1970, un jeune médecin spécialisé en psychosomatique, «héritier d'une cinquantaine de millions et en analyse chez Lacan, avoue payer 400 francs des séances de dix minutes. Il y retourne (...) jusqu'à dix fois par semaine, ce qui représente une somme pouvant atteindre deux millions anciens par mois d'analyse», une dépense énorme à l'époque. Mais «il considère une analyse avec Lacan comme un investissement à plus ou moins court terme», car elle «lui permettra d'emblée de pratiquer des tarifs plus élevés que ses confrères...»²⁵.

Durant les dix dernières années, de 1970 à 1980, Lacan continua ainsi de *soigner* des malades et empocha effectivement, le plus souvent en espèces, *plus de quatre cents millions des centimes* de l'époque grâce à eux, à raison de quelques mots, si le patient avait le temps de les prononcer, par séance de quelques minutes en moyenne. Ses «analyses» se déroulaient en voiture — sa femme trouvait qu'il exagérait lorsqu'il en expédiait trois le temps qu'elle garât la sienne —, dans un ascenseur, un couloir, un bistrot, parfois sur un divan, quand il n'en introduisait pas simultanément deux par mégarde dans son cabinet, ou encore le long d'un trottoir renouant avec la tradition péripatéticienne des années de plomb du fondateur de l'église. Cette pratique était juteuse et trouvait évidemment d'ardents défenseurs²⁶, estimant dans leur plaidoyer que ces acrobaties eurent l'excuse d'avoir été étalées au grand jour et d'être le fait de la plupart des psychanalystes, imitant fidèlement ce «génie méconnu et méprisé» et «hors du commun»²⁷. Bref, «tout est permis. Il est l'analyse»²⁸.

Jacques Lacan, inventeur de la «forclusion du nom du père» pour des raisons apparemment autobiographiques, pouvait être limpide s'il était opportun d'être bien entendu. En 1956, un article très violent de lui contre la bureaucratie de l'IPA faisait comprendre, *ad hominem*, que «ce

cadavre sous hypnose et en hibernation» était comblé de «Suffisances, de Petits-Souliers, de Bien Nécessaires, et de Béatitudes»²⁹. En 1961, la direction de l'IPA est très intelligiblement un «imbroyable fumier», Hartmann (notoriété du Mouvement et collaborateur de Rudolf Loewenstein) «un crabe avide de considération», Ernest Jones «un petit gallois revanchard» (évidemment : voir plus bas, en 1936, au congrès de Marienbad), les hommes de l'orthodoxie «des froussards fuyant devant les femmes», c'est-à-dire Melanie Klein, Lampl de Groot, Anna Freud («raidie, précautionneuse et traquée») et Marie Bonaparte («un cadavre ioneskien»). Ces propos sont tous de Lacan, et ces personnages sont tous intervenus dans l'enquête qui le condamnera.

Mais la littérature lacanienne à prétention «scientifique» ou d'enseignement était d'un ordre différent. L'illisibilité était une tactique, qui obligea néanmoins à plusieurs reprises au retrait de ses articles de la publication. Dès 1938, un article pour l'Encyclopédie Française est retiré, puis un autre en 1955 — devant justifier les raccourcissements de la cure, et destiné à l'Encyclopédie Médico-Chirurgicale à la demande d'Henri Ey —, puis un 3^e encore, «Kant avec Sade», où il fait de Sade un exégète de Kant, est écarté par Jean Paulhan en 1962, mais il sera quand même repris en 1963, après correction.

Réputé incompréhensible et amphigourique même pour Heidegger — qui estima, avant Noam Chomsky, que «ce psychiatre a besoin d'un psychiatre»³⁰ —, Jacques Lacan affectait une extravagance comportementale et de style qu'on a considéré comme une coquetterie de gourou, mais qui dévoila sa nature avec l'âge, malgré la protection de la célébrité. La biographie de Roudinesco (1993) contient tous les ingrédients nécessaires aux diagnostics. Mais, en 1987, Raymond Tallis avait déjà consacré un article à l'état mental de Lacan, qu'il résumera de façon lapidaire en mars 1996, dans la grande revue médicale *The Lancet* : «Peu de psychanalystes sont aussi ouvertement psychopathes que Lacan, le plus éminent disciple français de Freud»³¹.

L'hermétisme lacanien était une méthode de manipulation des adorateurs captifs, maintenus dans l'attente d'une illumination, ou de la solution future d'un profond mystère. C'est ce que François George, dans son brillant pamphlet de 1979, appela *l'Effet'Yau de poêle de Lacan et des lacaniens*. Le mystère est qu'il n'y a pas de mystère, et aucune révélation n'advint car il n'y avait rien à révéler. C'était là, dans l'amphigouri, le jeu de mots, et les contrepèteries refusées par l'Almanach Vermot ou le Canard Enchaîné, une technique masquant également la vacuité totale des «études» lacaniennes : aucun cas de clinique psycha-

nalytique n'a été publié par Jacques Lacan. La bibliographie des «Écrits» est également vide, car les références extérieures sont inutiles au psychanalyste «qui ne s'autorise que de lui-même»³².

Dès 1963, même le communiste Louis Althusser avait confié à ses élèves que «si vous allez au séminaire, vous y verrez toutes sortes de gens en prière devant un discours incompréhensible pour eux. C'est la méthode du terrorisme intellectuel»³³. Dix ans plus tard, le psychanalyste René-R Held avait une vision nette de la manipulation des foules par les prêches lacaniens, «par les vertus magiques d'un verbe prenant systématiquement à rebrousse-poil les règles syntaxiques et sémiologiques d'une langue qui pourrait être intelligible, ce qui ne saurait être toléré à aucun prix, là se produisent d'intenses échanges affectifs croisés qui n'osent dire leur nom. Là, sous le regard fascinant chargé de "mana" de leur prophète... ou de leur gourou, les nouveaux catéchumènes du Séminaire lacanien, dans l'attente d'une grande révélation, tenus à l'abri d'émotions insupportables par les vertus protectrices d'une langue incompréhensible, aux distorsions incantatoires très calculées, imaginent que leurs espoirs, toujours déçus et toujours renouvelés, seront, à la fin des "Temps séminaristes", enfin comblés ! C'est l'attente fiévreuse de cette "communion transférentielle de groupe", d'une exégèse totale et définitive des "Évangiles lacaniens", qui fait courir, vers cette atmosphère à la fois charismatique et un tantinet luciférienne, les innombrables auditeurs et admirateurs de Jacques Lacan»³⁴.

L'incompréhensibilité est l'instrument d'une persuasion collective, ou d'une transe hypnotique de masse. Ce qui fit mériter à ses idôlatres — «regardez-les, ils ne comprennent rien, il y a un tel vide dans leurs yeux : je suis absolument sûr qu'ils ne comprennent rien» — la qualification très accessible de «petits minuscules» par leur maître, lequel ajoutera, à Roman Jakobson, la constatation finale : «Tous mes élèves sont des cons». Lacan est pourtant encensé par les ténors de l'intelligentsia faisant semblant de l'entendre.

L'anthropologue Claude Lévi-Strauss fut plus vigilant et, ayant assisté à une de ses homélies, il ne remettra plus les pieds au séminaire. «J'ai vu fonctionner», dit-il, «pas mal de chamans dans des sociétés exotiques et je retrouvais là une sorte d'équivalent de la puissance chamanistique. J'avoue franchement que, moi-même l'écouter, au fond je ne le comprenais pas. Et je me trouvais au milieu d'un public qui semblait le comprendre»³⁵.

Et Lacan avait prévenu les étudiants qui le conspuèrent, à l'université de Vincennes en 1969 : «Ce à quoi vous aspirez comme révolution-

naires», tonnait-il, «c'est à un Maître. Vous l'aurez»³⁶. De fait, ils l'eurent et ne furent pas déçus : «le texte sacré voulant dire que les puissances d'en bas résonnent à l'invocation de la parole. C'est là (...) ce que la voix divine fait entendre dans le tonnerre : Soumission, don, grâce. Da da da. Car Prajapâti à tous répond : "vous m'avez entendu"»³⁷.

À partir de 1974, la logomachie va transformer «le discours lacanien en une boîte à miracle pour sectes messianiques»³⁸, et devenir une schizophasie asyntaxique jaillissant des ténèbres de l'inconscient, du royaume d'en bas. Lacan est l'inconscient. Car, dit-il en 1978, «c'est que nous sommes z'hommes. LOM : en français ça dit bien ce que ça veut dire. Il suffit de l'écrire phonétiquement : ça le faunétique (faun...), à sa mesure : l'eauscène... Hissecroibeau à écrire comme l'hessecabeau sans lequel hihanappat qui soit ding! d'nom dhom. LOM se lomelise à qui-mieux-mieux. Mouille, lui dit-on, faut le faire : car sans mouiller pas d'hessecabeau»³⁹.

L'aveuglement des zélotes à la démence qui s'aggrave au milieu des années 1970 n'eut d'égales que la dissimulation par ses proches et l'ignorance du Conseil de l'Ordre. Les médecins de ses relations — la mère d'Elisabeth Roudinesco, Jenny Weiss-Aubry, par exemple —, qui osèrent soupçonner qu'il perdait la tête, furent victimes d'une campagne de calomnies suffisante pour étouffer cet autre «grand secret». Noam Chomsky avait déjà fait le diagnostic, lors d'un voyage de Lacan aux États-Unis en décembre 1975⁴⁰ où, incapable de se faire comprendre des autorités du MIT et de l'université de Yale, il se montra également inapte à répondre à des questions autrement que par association illogique de mots par consonances, ce qui l'eut fait considérer comme un grand malade dans n'importe quel milieu neuro-psychiatrique, s'il n'avait été Lacan, continuateur de la légende et d'une politique du mensonge qui avait encore grand besoin de son idole vivante.

Car Lacan perd sa salive, et la parole par éclipses. Confus et désorienté, négligé, sujet à des automatismes moteurs et à des accès de rage, à des suspensions de la conscience et de la mémoire, il n'écrit plus et n'entend plus. Il est un simulacre désarticulé, pathétique, qu'on déplace dans les cocktails où, inerte et aphasique, il ne reconnaît plus personne. Tout cela «sans jamais perdre la totalité de sa lucidité», nous rassure une admiratrice⁴¹! Car «on disait que le maître faisait exprès de se taire, pour mieux écouter, que sa lucidité était toujours intacte et son oreille sublime»⁴². La foule des patients continue de se presser pour bénéficier, avant l'échéance, de l'analyse du grand homme. Oreille sublime mais demi-sourde, il les reçoit, au réveil, braguette ouverte, ou

en peignoir défilé, en présence de son coiffeur et de sa manucure. Ses crises de fureur, ses coups de poing, ses bruits corporels, sont autant de subtiles interventions thérapeutiques qui «donnent longtemps à penser, et que ça fasse son chemin». Il ne les reconnaît plus, les confond, peut se précipiter sur une personne et se moucher sur ses vêtements, tirer la chevelure d'une autre («vous allez parler, oui!») laquelle, née à Sétif en Algérie, entendra en larmes l'interprétation d'un fidèle («Lacan t'a tiré ces tifs») qui l'a certainement réconciliée avec la psychanalyse dont elle venait de rencontrer le dernier et le plus représentatif héros de sa mythologie après Sigmund Freud.

Comme le fait plaisamment remarquer Jacques Corraze, dans un article dévastateur sur la mystique du *Moi-peau* de Didier Anzieu, «le délire demeure la seule activité mentale d'un esprit qui, ayant évacué sa substance et les principes de la logique, s'accroche à une seule idée, comme les dernières molécules d'un gaz sont soudées à la paroi d'une enceinte où l'on a fait le vide»⁴³. Continuant de faire l'objet d'un véritable culte, Jacques Lacan ne pouvait pas être un homme comme un autre et aucune faiblesse organique ne devait avoir de prise sur lui, qui continua jusqu'à la fin, parlant au papier peint («Papillon!», lui dit-il), énigmatique, tréssant avec des bouts de ficelle entrelacés ses nœuds borroméens, dont toute la chaîne se défait quand on en tire un seul, sans entendre des malades qui ne l'avaient jamais compris.

Mais Prajapâti à tous répond : vous m'avez entendu ?

Le mercredi 9 septembre 1981, quand la nouvelle de sa mort tomba sur les téléspectateurs, la stupeur du peuple fut suivie de l'incrédulité des adorateurs, puis de réactions de détresse irrationnelle semblables à celles observées lors de la disparition de Staline. Sigmund Freud et Jacques Lacan eurent leurs souffrances abrégées, le premier à sa demande (et avec l'aval d'Anna) avec une forte dose de morphine par son médecin Max Schur; le second avec du potassium. Mais les fidèles refusèrent d'admettre que les forces biologiques puissent avoir raison à 80 ans du corps de Lacan, croyant à une nouvelle perfidie de ses ennemis, lâchement glissée sur les antennes de télédiffusion, par ceux-là même, les vils, qui avaient osé rendre publiques des informations méchantes sur la fréquence élevée des suicides sortis des divans de l'école lacanienne.

Colette Chiland avait, parmi d'autres, noté que «les suicides sont fréquents dans l'École Freudienne de Paris»⁴⁴ et Balmory, en 1979, qu'«il faut un réel courage pour simplement énoncer dans certains milieux psychanalytiques les noms des victimes qui circulent». Juliette Labin, jeune analyste «symbole de ce que la psychanalyse avait produit

de meilleur»⁴⁵ et qui avait sur son divan une immense clientèle rescapée des barricades de 1968, se voit refuser l'agrément, appelé «la passe» — sorte de tribunal inquisitorial destiné à honorer ou à rejeter le candidat au titre de psychanalyste — et met fin à ses jours en mars 1977. Quelques jours plus tard, Jeanne Favret, membre du cénacle lacanien, démissionne, car dit-elle, celle dont elle avait «depuis toujours, aimé la vitalité, le rire et l'insolence, s'était tuée peu de temps après avoir été prise, comme bien d'autres, dans cette machine à mouliner les sujets qui se nomme la passe (...). La passe ne peut produire que des élèves, des morts ou des fous»⁴⁶.

Bref, comme le disait François George, «Lacan, semblable à cet épiciers de Marcel Pagnol qui écoule sous l'étiquette de produits exotiques des anchois avariés, du désastre se fait une spécialité»⁴⁷.

NOTES

¹ Freud à Ludwig Binswanger, qui lui demandait pourquoi les analystes étaient si extravagants (*Correspondance Freud-Binswanger* : 188).

² Le Japon, où une société de psychanalyse fut fondée par Yabe et Otsuki à Tokyo en 1928, possédait une trentaine de membres IPA en 1992, de même l'Australie. Sur la Russie, voir James Rice (1993), *Freud's Russia*; Ellenberger (1970) : 820 sq.; Turkle (1978); Fuller Torrey (1992); Roudinesco (1993 et 1994), vol. 1 et 2; Ohayon (1999); Miller, M.A., *Freud and the Bolsheviks*. Sur l'Amérique : Roudinesco (1994) : 178 sq., puis l'analyse vigoureuse de Fuller Torrey (1992) et surtout les deux imposantes études de Nathan G. Hale (1971 et 1995).

³ *La Nouvelle Critique*, 7 : 6/1949, dans l'article signé par Lebovici cité plus bas.

⁴ Flem (1986) : 91; Bertin (1989) : 281-282. Sur le rêve du chat de Choisy, cf. le redoutable Schamberg (1996), vol. 1 : 139 sq. Maryse Choisy est décédée en 1979.

⁵ Roudinesco & Plon (1997) : 241.

⁶ Freud (1932), *Neue Folge der Vorlesungen...* : 238, 239.

⁷ Cf. Paul Johnson (1988) : chapitre 3.

⁸ Yerushalmi (1991) : 28.

⁹ «Fin de la psychanalyse», *La Pensée*, 3. Politzer signa son pamphlet anti-freudien sous le pseudonyme de Th.W. Morris, un médiocre anagramme de Maurice Thorez, sans doute pour saluer le secrétaire général du parti communiste français. Car, le 4 octobre 1939, après le pacte Germano-Soviétique du 23 août, M. Thorez venait de désertier, en suivant la ligne du Komintern, pour se réfugier en Belgique, puis à Moscou en mai 1940.

¹⁰ Sven Follin, «Bilan de la psychanalyse», *La Nouvelle Critique*, 27, juin 1951 : 43.

¹¹ «Autocritique. La psychanalyse, idéologie réactionnaire», in *La Nouvelle Critique*, 7, juin 1949 : 52-73. Cf. S. Turkle (1978) : 119 et 126 note 34; Roudinesco (1994), vol. 2 : 196 et 261; et Ohayon (1999) : 338 sq.

¹² Cité par Roudinesco (1994), vol. 2 : 250.

¹³ *Lettre de Freud à Ferenczi*, 8/7/1913.

¹⁴ Roudinesco (1994), *Généalogies* : 37 et 49.

¹⁵ Roudinesco (1993) : 439.

¹⁶ Roudinesco (1993) : 438.

¹⁷ Roudinesco (1993) : 430.

¹⁸ Le très honnête François Roustang (1976), par exemple.

¹⁹ Propos de Cornelius Castoriadis, cités par Roudinesco (1993) : 497.

²⁰ Cornelius Castoriadis, *ibid.*

²¹ J.F. Revel (1957, 1968); R. Pommier (1978); F. George (1979); etc.

²² Cf. l'indulgence très sélective de la lacanienne communiste Catherine Clément (1978), par exemple.

²³ Il s'agissait de «Über einige neurotische Mechanismen bei Eifersucht, Paranoia, und Homosexualität» de Freud (1922), cf. Roudinesco (1993) : 101.

²⁴ Roudinesco (1993) : 79, et sur le cas Aimée-Marguerite, *ibid.* : 57 sq. Anzieu arrêta durant l'été 1953, puis eut droit à une 2^e «tranche» didactique avec Georges Favez.

²⁵ Dominique Frischer (1977) : 246.

²⁶ Roudinesco (1993) : 499.

²⁷ *Ibid.* Roudinesco ajoute d'ailleurs : «Dolto et Lacan avaient du génie, alors que leurs homologues n'avaient que du talent» (1993 : 323).

²⁸ Cité par Turkle (1978) : 276.

²⁹ Lacan, *Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956*.

³⁰ Roudinesco (1993) : 306.

³¹ Tallis (1996), *Burying Freud* : 270. Cf. Tallis (1987), *The Strange Case of Jacques L.*

³² J. Lacan, «Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école», *Scilicet*, 1968 : 14-30 (et *Analytica 8. Supplément à Ornicar?*, 1978 : 15).

³³ Cité par Roudinesco (1993) : 397.

³⁴ René-R Held, *Le Monde*, 5 avril 1973, p. 21. Le même jour, dans la même page de ce quotidien, le spécialiste Georges Mounin écartait toute prétention de Lacan à se réclamer de la linguistique. Plus tard, on l'éliminera des prétentions mathématiques.

³⁵ Entretien de 1985 cité par Roudinesco (1994), vol. 2 : 371.

³⁶ «L'impromptu de Vincennes», *Magazine Littéraire*, 2/1977, n° 121, p. 24.

³⁷ J. Lacan, dernières lignes (p. 207-208) de «Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse», texte du congrès de Rome de septembre 1953 où Françoise Dolto apparut en petit dragon.

³⁸ Roudinesco (1993) : 439.

³⁹ Lacan, cité fidèlement par Roudinesco (1993) : 483 (orthographe d'origine!).

⁴⁰ Cf. l'épilogue de Turkle (1978).

⁴¹ Roudinesco (1993) : 516.

⁴² Roudinesco (1993) : 515.

⁴³ Corraze (1998) : 59 n1.

⁴⁴ *Le Monde*, 9/2/1980.

⁴⁵ Roudinesco (1993) : 494, et Roudinesco (1994), vol. 2 : 636 sq.

⁴⁶ Jeanne Favret-Saada, *Temps Modernes* (juin 1977), citée par Van Rillaer : 206. Sur ce terrorisme intellectuel de la passe, cf. Turkle : 162 sq., et Roudinesco (1994), vol. 2 : 450 sq.

⁴⁷ George (1979), *L'Effet' Yau de poêle* : 71.

Chapitre 15

La dérélction du freudien dans son monde virtuel

«La science ancienne refusait de reconnaître l'instinct sexuel chez des adultes. La science nouvelle admet que le nourrisson éprouve déjà de la volupté sur le pot. La conception ancienne était meilleure. Car la contredisaient au moins certains dires des intéressés.»

Karl Kraus¹

À TRAVERS LE MIROIR

Jacques Lacan est, je crois, l'un de ceux qui ont le mieux compris l'essence et l'intérêt du montage psychanalytique. L'inconscient est organisé par lui comme un langage, mais un langage qui commencerait par répudier les lois de la linguistique, puis celles de la logique, et ignorant la vie réelle. Rappelons l'acrobatie pseudo-mathématique qui l'autorise, devant son parterre émerveillé, à définir «la signification», «selon l'algèbre dont nous faisons usage», dit-il, par *la racine carrée de moins un!*, la «signification» devenant dès lors une valeur imaginaire et proprement farfelue qu'il s'empresse d'assimiler à un organe érectile, sans doute parce que la vérité du psychanalyste est aussi élastique que ce mol accessoire anatomique².

Son fameux «stade du miroir» est également une invention locale se dispensant de toute évidence initiale, qui a résisté ensuite à toutes les démonstrations du contraire, et que l'on continue malgré tout d'enseigner dans les universités françaises comme la grande découverte. Le stade du miroir est «un fait de psychologie comparée» révélé «dans l'expérience psychanalytique» de Lacan, mais de lui seul, qui n'a jamais tenu compte de la psychologie comparée³. Il est surtout une fiction narrative, et n'a pas plus de substance que le Monstre du Loch Ness. L'incantation psalmodiée lui a peut-être conféré l'existence dans la conscience des naïfs mais il n'apparaît toujours pas dans la réalité psychologique.

Il y a quelques années, une notoriété de la psychiatrie médiatique française vint de Provence enseigner aux jeunes générations hospitalo-universitaires de la région toulousaine les rapports intimes qu'entretenaient la psychanalyse et l'éthologie⁴. Le public ébahi s'absorba dans la révélation audiovisuelle (avec diapositives) d'une éthologie devenue source scientifique d'inspiration majeure pour la psychanalyse, qui ne l'a jamais ignorée. Puis l'orateur affirma que Jacques Lacan avait fondé sa fabrication du stade du miroir sur les travaux de Gallup.

De la salle, un auditeur informé fit remarquer qu'il aurait été très difficile à Lacan de tenir compte, en 1936, d'expériences réalisées par Gordon G. Gallup sur le chimpanzé dans les années 1970⁵.

Au silence pesant de l'auditoire succéda son indignation brisant la paralysie du respect aveugle dû à l'autorité de la chose sacrée, comme si, tout à coup, cet évergumène dérangeait le recueillement d'une mosquée par la promotion de la charcuterie. L'information était un inimaginable blasphème. L'orateur provençal, en habitué roué du transport de la «vérité narrative» et disposant d'un culot de cuir, ne se démonta pas : le Gallup dont se serait inspiré Lacan était, en effet, répliqua-t-il, le père de celui qui réalisera les expériences près de trente-cinq ans plus tard !

Dans un livre de Nikos Kazantzakis, le père Yannaros se voit présenter dans un monastère le crâne de Saint Kyrikos. Il s'étonne : mais enfin, dit-il au moine, je ne comprends pas, l'autre jour, on m'a montré le crâne d'un enfant et l'on m'a affirmé que c'était celui de Saint Kyrikos ! Oh, répond le moine, alors ce devait être le crâne du saint quand il était petit...

Pour autant que le père de Gordon Gallup n'ait pas été bonnement quinquagénaire dans le Bronx, ou bien le créateur du célèbre institut de sondage, il reste que, dans notre pauvre monde réel, il est hautement improbable qu'il eût connaissance d'expériences exécutées un tiers de siècle plus tard par son fils putatif, et qu'il instruisit alors Lacan en 1936 de publications faites à partir des années 1970. Manipulation dans le fantasme, cette nouvelle invention narrative, tout simplement un bricolage mensonger d'un psychanalyste provençal, permet de sauver ce qu'il restait de la première galéjade. Gallup passa à travers le miroir après 1970, et rejoignit Jacques Lacan le lundi 3 août 1936 au congrès de Marienbad pour le conseiller utilement aux fins d'édification de la crédulité future, juste avant que celui-ci — ayant dépassé son temps de parole et naturellement interrompu par Ernest Jones, ce qui rendit Lacan furieux pendant trente ans, faisant de Jones «un petit gallois revanchard» — ne quittât l'audience pour assister aux jeux olympiques de Berlin.

«Jacques Lacan, dont il faudra un jour montrer le génie en matière d'éthologie»⁶, ignorait l'éthologie qu'il avait falsifiée et n'avait bien entendu psychanalysé aucun enfant à l'époque qui lui aurait permis le cas échéant de fournir quelques «observations» dignes de recevoir sa construction du miroir : aucun fait extrait du monde réel n'était vraiment utile. Quand, plus tard, les faits ont été rendus accessibles par la psychologie du développement, démentant le «stade du miroir» de Lacan, le montage merveilleux poursuivait inexorablement sa carrière, indifférent aux évidences les plus communes, car il s'en est dispensé depuis le début. La logomachie du *Sacha Guitry de la psychanalyse*⁷ — mais Guitry avait de l'esprit — nous rassure : «Les non-dupes errent». Au nom du Père à tous, les affabulations de Jacques Lacan eurent en effet de grands successeurs.

LA TRANSFIGURATION DE BRUNO BETTELHEIM

Le tragique destin de Bruno Bettelheim est une autre illustration du pouvoir dissociatif du freudisme. Sa virtualisation narrative et emphatique dans la presse populaire, par d'innombrables ouvrages et articles élogieux, en firent d'abord une gloire très prisée de l'édition. Par exemple, la traduction française de «La forteresse vide», en 1969, assura à elle seule un chiffre de vente impressionnant pour ce genre de littérature puisque plus de cent mille exemplaires furent vendus en un temps très bref, alors que sur la même durée, l'édition originale ne dépassa pas quinze mille unités aux États-Unis où les lecteurs potentiels sont cinq fois plus nombreux. Ensuite, il devint une vedette très bien vendue dans la diffusion électronique de masse à laquelle on consacra des émissions régulières sur notre territoire, bien qu'il fut plutôt marginal dans son pays. L'homme Bettelheim adhéra à cette valorisation cathodique et graphique : tous avaient à y gagner, et se justifiaient réciproquement dans la communauté virtuelle.

Il faudra attendre le suicide, en mars 1990, de Bruno Bettelheim, qui s'asphyxia dans un sac en plastique, pour que l'on osât rendre publique un autre message. De nombreux journaux et périodiques publièrent des lettres sur celui qui avait pu, tout en prétendant proscrire ces comportements, recourir à la violence physique dans son activité thérapeutique sur la personne des malades, et terroriser ses collaborateurs pendant les trente années de son règne sur l'école orthogénique de Chicago. Un assez long article de Charles Pekow (*Washington Post*, 26 août 1990) rapporta de nombreux témoignages d'anciens patients et de membres de son personnel faisant état de brutalités et de mauvais traitements dont ils

furent victimes de la part de Bettelheim. Il était « un vrai salaud, un des pires individus que la psychanalyse ait jamais produit », selon le psychanalyste Kenneth Colby⁸. Darnton (*Newsweek*, 10 septembre 1990) le qualifia également de « Beno Brutaalheim ». Il deviendra « Borrowheim » (l'emprunteur, si l'on veut) sous la plume d'Alan Dundes (*Newsweek*, 18 février 1991) qui rapporta, ce qu'on savait depuis 1978, le plagiat éhonté et indiscutable d'un livre de Julius Heuscher par Bettelheim dans sa « Psychanalyse des contes de fées » de 1976, ce qui n'empêcha pas ce dernier ouvrage de recevoir de nombreux prix littéraires, dont le fameux *National Book Award*, et de très bien se vendre, notamment en France⁹.

Il était un tyran, mais aussi, comme vont le révéler les enquêtes biographiques de Paul Roazen en 1992 et de Richard Pollak en 1997, un mythomane et un mystificateur, une sorte de Baron Münchhausen, « une invention flamboyante de soi-même »¹⁰.

D'abord, il se fabriquait un rôle de Juif résistant, modèle de correction politique qui donnera des leçons de courage à ses coreligionnaires présumés passifs sous la terreur nazie, déclenchant alors de violentes polémiques quand il les accusera d'avoir été complices de leurs bourreaux, tels « des lemmings marchant par millions au devant de la mort »¹¹. Dans l'immédiat avant-guerre, Bettelheim aurait, de-ci de-là, distribué en effet de dangereuses conférences antinazies en Autriche et en Allemagne puis, après l'*Anschluss*, été capturé lors d'une tentative d'évasion, dans un avion moteurs en marche, et enfin été torturé pendant trois jours. En réalité, il n'avait pas été impliqué dans la résistance, ni été directement concerné par les événements, n'avait pas quitté le territoire autrichien, et était davantage occupé à décrocher un diplôme indispensable à une carrière académique à laquelle il songeait depuis 1926. Il fut arrêté en mai 1938 parmi 2.000 personnes parce qu'il était juif — « *schutzhaftling Jude* » selon les termes de l'administration hitlérienne, cyniquement : Juif détenu pour sa protection — et non du fait de sa résistance intellectuelle contre l'occupant.

De juin à septembre 1938, à 35 ans, il fut prisonnier au camp de concentration de Dachau, puis jusqu'en avril 1939, à Buchenwald, et s'installa sur le continent américain un mois plus tard. Une soi-disant enquête tirée de son expérience concentrationnaire, que Bettelheim publia en 1943, le fera considérer sa vie durant comme un expert en psychologie des conditions extrêmes, en dépit des protestations vigoureuses des vrais spécialistes et des rescapés des camps. Il y proclame avoir interrogé plus de 1.500 prisonniers pendant ces dix mois et demi d'incarcération, ce qui était matériellement impossible¹².

De la même façon, il alléguera, en 1969, dans un texte (« *The Children of the Dream* ») consacré aux enfants des kibboutzim, avoir fait en Israël des relevés soigneux pendant sept semaines (en fait un mois tout au plus) grâce à des entretiens avec plusieurs centaines d'individus (au maximum une cinquantaine), livrant des conclusions fausses qu'il possédait déjà avant toute étude et ne reniera jamais malgré le démenti des savants. Outre ses affabulations sur les conditions de ses détentions, il prétendra aussi devoir sa libération de Buchenwald à l'intercession personnelle d'Eleanor Roosevelt, l'épouse du président, et à l'intervention d'Herbert Lehman, le gouverneur de New York. Il savait que ceux-ci n'y étaient pour rien, mais oubliera de remercier les véritables responsables.

Toutefois, les plus formidables morceaux de bravoure dans l'imposture et l'escroquerie vont être en premier lieu ses *curriculum vitae*, et en second lieu la fiction, nécessaire à son idolâtrie, d'une réussite thérapeutique dans le domaine original de l'autisme.

Un dossier de candidature¹³ à l'université de Chicago forgea, durant l'été 1942, l'illusion d'un passé grandiose s'ajoutant à l'invention d'une résistance antinazie, dans un palmarès destiné à duper les naïfs, dont il modifiera les éléments à plusieurs reprises en fonction des besoins.

Bettelheim se proclame membre de la Société de Musique Moderne de Vienne, personnellement conduit par Arnold Schönberg, et associé de recherche en histoire du théâtre pendant de nombreuses années. Il assure avoir pratiqué la peinture et la sculpture sous la direction des meilleurs artistes du moment. Attaché au Bureau d'Architecture de Vienne, professeur de philosophie et d'histoire de l'art à l'université, et assistant de recherche en antiquités romaines du musée de la capitale, il aurait voyagé en Europe et en Asie mineure pour effectuer des fouilles archéologiques.

Quand Bettelheim affirme avoir été étudiant à l'université de Vienne pendant quatorze années, il n'exagère que de dix ans pour couvrir la période durant laquelle, sans discontinuer, il remplaça en fait son père, décédé en 1926, dans une entreprise de commerce de bois. Il se dit détenteur de doctorats en philosophie, en histoire de l'art, et en psychologie, avec mentions suprêmes « *summa cum laude* », mais n'eut, en mai 1937, qu'un diplôme en esthétique du paysage (prétendument inspiré par le freudisme) sans aucune mention. Le doctorat de philosophie était alors, en février 1938, attribué sans thèse pour couronner des études générales à la faculté. Il s'ajouta quelques enseignements de psychologie, vite interrompus par l'invasion.

Bettelheim avait, comme d'autres, détruit ses documents et correspondances¹⁴, et répugnait à fournir quelques détails biographiques précis, mais jouissait de la confiance illimitée de ses admirateurs complaisants, à défaut de celle de son entourage. Ces assemblages mensongers, qui lui permirent d'abord d'accéder au monde académique (*Rockford College*, Chicago), longtemps non vérifiés et indiscutables, sont ensuite devenus officiels.

Mais ce montage n'était pas suffisant : il lui faudra l'épaissir en couches successives, car l'école orthogénique de Chicago va s'offrir à lui, à l'automne 1944. La proie est facile. Il certifie alors aux autorités qu'il possède également des compétences en psychologie sociale et en éducation spécialisée dans l'enfance inadaptée, et avoir enseigné ces disciplines puis dirigé des recherches en Autriche pendant douze ans, jusqu'à l'*Anschluss*. Puis il se fabrique le passé, politiquement correct à l'époque et avec le romantisme convenable, d'un psychanalyste formé à l'école de Vienne.

Le jeune étudiant Sigmund Freud aurait fréquenté un oncle de Bruno Bettelheim, puis ces deux camarades, voyez-vous, auraient fait leur service militaire ensemble, au moment où les premières générations de psychanalystes étaient en culottes courtes... Des parents de Bettelheim étaient, bien entendu, des habitués de la famille de Sigmund Freud. Bettelheim lisait Freud en cachette dès l'âge de 13 ou 14 ans (sa mémoire est infidèle, mais il fut parmi les premiers) et fut aussitôt converti au freudisme. Puis il avait posé sa candidature à l'Institut Psychanalytique de Vienne au milieu des années trente. Lors d'une séance de contrôle de ses qualités, en présence d'Anna Freud et de Paul Federn qui hésitaient, la porte de la salle s'ouvrit soudain pour faire apparaître le maître des lieux. Freud le père s'exclama alors : «Voilà exactement l'homme qu'il nous faut...!»¹⁵. Il n'y a aucune trace de cette candidature.

On soutient qu'il aurait entamé une analyse avec Richard Sterba¹⁶. L'événement se serait produit quelque part entre 1926 et 1936, à l'époque où il était entièrement absorbé par son entreprise de bois. Bruno Bettelheim assure qu'il subit une analyse intensive pendant plusieurs années. Mais selon sa première épouse Regina Altstadt — qui connaissait bien les deux Sterba, Richard et Editha —, si une analyse personnelle a réellement eu lieu, à son insu, elle n'aurait pu se dérouler que pendant quelques mois au milieu des années trente¹⁷. En fait, comme le révèle Annie Reich (la veuve de Wilhelm) dans un entretien avec Roazen, Bettelheim n'a pas bénéficié d'une formation analytique, ce

qu'il admettra lui-même lors d'une entrevue de 1988, publiée après sa mort : au moment de l'*Anschluss*, il aurait à peine commencé une psychanalyse didactique¹⁸. Paul Roazen rappellera, en 1992, que Bettelheim n'a jamais été reconnu comme psychanalyste par les milieux officiels, lesquels ont toujours gardé, publiquement du moins, une réserve prudente à son égard. L'Institut Psychanalytique de Chicago l'avait enregistré en tant que «membre non thérapeute», et le laissa malgré tout exercer la psychanalyse, contrairement à ses propres règles car il n'était pas non plus médecin.

L'attitude de la nomenklatura irrita vivement Bettelheim, qui attendait une reconnaissance, universelle et sans discussion, de son statut et de sa renommée. On lui reprochait ses excès, son irrespect de la théorie, ses mensonges, son arrogance et ses sarcasmes vis-à-vis des notoriétés du mouvement, y compris Gerhard Piers, qui avait pris une part déterminante dans sa libération de Buchenwald sans jamais avoir été remercié. Gerhard Piers connaissait bien son passé, son mépris, ses affabulations, et le savait intellectuellement malhonnête. Du fait de l'*omertà* des autorités du mouvement, aucune accusation publique ne fut lancée. Mais, à partir de 1961, les revues officielles refusèrent de publier des articles de Bettelheim, car, en réponse aux demandes des comités de lecture, il s'opposait violemment à justifier le contenu de ses exagérations. Le *Dr. B.* ne s'autorisait que de lui-même.

L'école orthogénique de Chicago, dont il s'était emparé en 1944, accueillait, bon an mal an, une quarantaine d'enfants affectés de troubles et retards de natures très hétérogènes. Malgré la diversité et la sévérité des problèmes initiaux, Bettelheim affirme à deux reprises, en 1950 dans «Love is not Enough» et en 1955 dans «Truants for Life», avoir améliorés ou guéris plus de 80 % de ses patients, son nombre magique, tout en assurant qu'aucune statistique n'était possible dans ces cas... De fait, aucune étude sérieuse ne sera réalisée pendant plus de 40 ans, alors que les moyens et le recul l'eussent permis, puisque les informations étaient déjà disponibles au début des années cinquante. Patrick Zimmerman, après avoir compilé tous les dossiers des anciens résidents de l'institution entre 1944 et 1953, c'est-à-dire durant la période concernée par les propos de Bettelheim, montrera en 1991 que l'immense majorité des patients présentaient encore des perturbations évaluées par des critères objectifs au moment de la sortie de l'établissement, et que leur évolution ultérieure ne justifia absolument pas les allégations de son directeur¹⁹.

Ces prétentions mensongères, et sa mirifique biographie encore améliorée, vont agrémenter en 1955 le dossier d'une demande d'allocation

tion d'une bourse («Grant») de la Fondation Ford pour une recherche thérapeutique sur l'autisme. L'équivalent d'un million et demi de dollars actuels, ce qui est énorme pour un si petit nombre de patients, lui sera attribué sans hésitation. L'octroi des fonds était subordonné à la rédaction annuelle d'un rapport détaillé et circonstancié sur les dépenses et les résultats obtenus. Du début à la fin du *Grant*, tous les rapports seront au mieux approximatifs, au pire truqués et trompeurs²⁰. Le premier est contredit par les courriers privés de Bettelheim (à David Rappaport, par exemple), où il dit ne rien avoir à montrer pour mériter le mécénat. La seconde année, il fait état des progrès de douze patients, qui n'existent pas. De 1956 à 1963, pendant toute la durée du *Grant*, 6 patients et seulement 6 seront en effet qualifiés d'autistes sur un total de 48 admissions dans l'institution de Bettelheim. Les comptes rendus s'amenuisent progressivement et le dernier, de quelques lignes, renvoie sèchement les généreux donateurs à son travail, qui paraîtra quatre ans plus tard...

Le 19 février de 1963, l'année du dernier rapport, Bettelheim est accueilli en grandes pompes en une réunion académique protocolaire, et honoré pour sa contribution «sans équivalent» au monde de l'enfance inadaptée. Les notables de haut rang et 17 journalistes bien placés assistent «à la canonisation d'un Saint»²¹, qui rappelle à nouveau publiquement que 80 % de ses pensionnaires continuaient de quitter l'école orthogénique sans problème particulier.

Grâce au financement de la fondation Ford, à l'admiration des foules désinformées et des médias, il devint, en quelques années, le Pape de la psychanalyse des enfants, en particulier de ceux atteints du syndrome de Kanner, ou autisme infantile. Il savait tout, «bien avant que Kanner donne la première description de l'autisme infantile précoce», selon l'avant-propos du traducteur français de «La Forteresse vide», vraisemblablement parce que, selon un procédé connu, Bruno Bettelheim informa en 1943 Leo Kanner de ses propres «résultats» prétendument obtenus après 1955. Il est possible toutefois, mais les témoins hésitent, que Bettelheim fût passé derrière le miroir temporel au moment de la rédaction de son expérience en 1967; on assure qu'il rencontra dans sa forteresse vide Sigmund Freud cherchant Albert Moll et Wilhelm Fliess, puis Jacques Lacan avec Gallup le père accompagné de son guide provençal.

Il fit croire, en effet, qu'il s'était occupé d'autistes dès le début des années 1930, avant tout le monde et avant même la définition du désordre «autisme infantile» par Kanner en 1943. En réalité, sa femme Regina, éducatrice d'enfants, et lui-même, avaient hébergé de 1931 à

1938 une jeune fille handicapée, Patricia Lyne, venue des États-Unis se faire soigner, faute de mieux, par les milieux psychanalytiques viennois, en l'occurrence le couple Sterba²². Bruno Bettelheim fut le seul, et beaucoup plus tard, à qualifier d'autiste cette enfant. Il omit de mentionner l'intervention de la psychanalyste Editha Sterba, et de sa propre femme qui s'était profondément attachée à sa protégée. Bettelheim ne s'occupa jamais personnellement de l'enfant, mais assurera pourtant l'avoir fait et que, grâce à ses soins, elle acquit le langage, alors qu'elle le possédait déjà en arrivant à Vienne à 7 ans. Pour faire bonne mesure, il ajoutera à son palmarès un autre enfant autiste, ensuite plusieurs autres²³ tous prétendument améliorés par son intervention dès les années trente, alors que Patricia Lyne fut la seule accueillie par les Bettelheim, et n'a jamais été diagnostiquée «autiste» par les spécialistes ni reconnue comme telle par ceux qui l'ont rencontrée.

The Empty Fortress, la forteresse vide, publication de 1967 qui le rendra célèbre en Europe, fait la synthèse de ses réflexions sur l'autisme.

Il s'aventure dans l'étiologie de la maladie, et reprend les prodigieux succès thérapeutiques de sa méthode qui garantit des réussites dans 80 % des cas, ce qui évidemment mérite toutes les félicitations dithyrambiques car aucun traitement rééducatif au monde n'a encore aujourd'hui osé prétendre à un tel triomphe²⁴. «L'extraordinaire de l'expérience de Bettelheim n'est pas seulement qu'il obtient ainsi des succès et même des guérisons, mais aussi ce qu'il découvre et révèle sur la genèse de la maladie de ces enfants», put écrire Madeleine Chapsal dans sa promotion du livre en France²⁵.

Les résultats de l'école orthogénique sont inouïs, meilleurs que ceux de la concurrence de l'époque, en particulier d'Eisenberg et de Leo Kanner. Bettelheim se réclame d'un total de 46 autistes traités, mais n'en retient que les 40 pour lesquels il a suffisamment de recul²⁶. Sur ces 40 patients, 8, qui ne possédaient pas le langage au départ, n'ont pas progressé favorablement, «malgré une amélioration» initiale. Les 32 autres (soit 80 % du groupe suivi) ont évolué de façon très satisfaisante, et plus de la moitié d'entre eux (17) peuvent être considérés comme «pratiquement guéris».

Quelques mois après avoir pris sa retraite, Bettelheim résume — en 1974, dans «A Home for the Heart» — les 25 dernières années de l'école et assure avoir obtenu 85 % de réussite. En octobre de la même année, dans une émission de la télévision française consacrée, comme d'habitude, à l'éloge de Bruno Bettelheim, celui-ci atteste une victoire

dans 50 % des cas d'autisme, et dans 85 % des cas pour l'ensemble des pensionnaires de l'école orthogénique de Chicago²⁷.

Tous ces chiffres sont très étranges, comme le montre l'enquête de Patrick Zimmerman en 1991. Entre 1944 et 1973, sur les 220 résidents que compta en tout l'école orthogénique de Chicago pendant les trente années du règne de Bruno Bettelheim, seulement 13 pensionnaires (dont 6 pendant le *Grant*) purent recevoir le diagnostic d'autisme infantile en recourant à une acception très large dans sa définition. Et pourtant, Bettelheim, qui faisait le diagnostic précis et restrictif « sans hésitation », prétend en trouver 46, puis que 80 % des 40 patients suivis avec attention ont été « améliorés à guéris » par ses soins... D'où viennent-ils ? Qui sont-ils ?

Parmi les cas évoqués et un peu décrits dans « La forteresse vide » — mais que les collaborateurs du Dr B. eurent beaucoup de mal à reconnaître —, *un seul* avait reçu le diagnostic d'autisme à l'entrée de l'établissement, et fait partie de ceux que Bettelheim élimine de son étude car la patiente n'était pas restée suffisamment longtemps. Et comment peut-il prétendre, au milieu des années soixante, avoir traité « des centaines de schizophrènes », alors qu'il n'eut qu'une minorité de schizophrènes parmi les 220 malades de cette institution ?²⁸

Comme ses prédécesseurs analystes, Bruno Bettelheim, « invention flamboyante de soi-même », s'était créé des patients, une méthode thérapeutique sans égale, et les effets correspondants. Il restait à fabriquer les causes originales *ad hoc*.

Après avoir donné aux parents d'autistes un formidable espoir de guérison, il les accable et les anéantit. Pour Bettelheim, les enfants sont normaux mais rendus autistiques par un défaut d'amour dont les parents sont responsables, surtout la mère. L'expert aux compétences universelles, que tous ses lecteurs avaient des raisons de croire, n'hésite pas à assimiler aimablement la condition de ces enfants à celle des prisonniers des camps de concentration. Et les parents sont rapprochés des gardiens nazis, car le désir destructeur est le même dans les deux cas. Ce n'est pas une bactérie, ce n'est pas un virus, mais la mère « mortifère » qui est la source de cette destruction mentale. Il conviendra donc de séparer les autistes de leurs redoutables mères pathogènes (c'est l'opération de la « parentectomie » !) et compenser le déficit d'amour par la thaumaturgie analytique adéquate, toujours sans rivale, celle de Bruno Bettelheim.

Malgré leurs immenses qualités, plusieurs analystes eurent l'infortune d'être eux-mêmes parents d'enfants autistes, ou d'enfants à problèmes.

Fallait-il leur appliquer la même règle ? Un des cas les plus célèbres d'autistes, fils d'un membre officiel de la société britannique de psychanalyse — le cas « Dick » de Melanie Klein, qui conçut le concept de « mauvaise mère » —, fut encore en 1929 un des exemples des échecs de la psychanalyse. Nous n'avons toujours aucune preuve au début du *XXI^e* siècle qu'*un seul* patient souffrant d'autisme ait été seulement *amélioré* par la méthode freudienne.

Il y avait quand même là, outre l'imposture et la misogynie, un manque cruel d'empathie et de compréhension à l'égard de ces familles, car il est tout à fait extraordinaire qu'à aucun moment, on n'envisagea que les parents puissent être affectivement *perturbés par* les souffrances de leur enfant malade, ou par la culpabilité dont on les accablait pendant des années. Richard Hunter, psychiatre et historien de la psychiatrie, avait noté en 1972 qu'il n'y pas d'autre spécialité que la psychanalyse qui ait autant blâmé les patients pour leurs maladies, et pour sa propre incompétence thérapeutique²⁹. Fuller Torrey, professeur de psychiatrie et longtemps haut responsable au *National Institute of Mental Health*, rappelle aussi que dans 125 articles de la littérature spécialisée en psychiatrie infanto-juvénile, inspirés par le dogme freudien de 1970 à 1982, les mères sont rendues responsables de 72 sortes de désordres mentaux chez leurs enfants ; aucune mère n'est déclarée émotionnellement intacte, alors que la plupart des pères le sont³⁰. Il est remarquable que les mouvements féministes, d'habitude plus vigilants et agressifs, n'aient pas jugé utile de dresser l'étendard de l'indignation contre cette idéologie. C'est pourtant à eux que l'on devait déjà en grande partie la répudiation, au milieu des années soixante, du modèle freudien de la psychologie féminine, et non à une prise en compte, par la psychanalyse, des évidences scientifiques disponibles de longue date dans les enquêtes de la psychopathologie.

La contradiction entre, d'une part, les travaux méthodiques sur l'autisme, consciencieux, plus modestes dans leurs prétentions, réalisés par différentes équipes dans le monde et aisément accessibles dans la publication internationale depuis de nombreuses années, et puis, d'autre part, la légende indispensable à la politique psychanalytique, n'a pas encombré l'esprit critique. Il faut bien reconnaître que les campagnes de dénigrement diffamatoire, de ce qui était contraire aux certitudes officielles, furent efficaces dans la majorité des cas. La soustraction active ou passive de l'information, qui est avec le mensonge une arme de désinformation et de persuasion courante dans l'histoire du freudisme, permit également de maintenir les non-spécialistes dans l'ignorance, donc de les dominer, et consistait par exemple à retenir les traductions. Il est ainsi

connu qu'un psychanalyste français de haut rang dans l'IPA a longtemps bloqué la traduction d'un ouvrage d'un des meilleurs spécialistes mondiaux de l'autisme, en s'attribuant auprès de l'éditeur américain l'exclusivité des droits³¹. Et le lecteur français risque d'attendre longtemps encore la parution du terrible réquisitoire de Richard Pollak — au début de l'été 2000, plus de douze éditeurs français avaient refusé sa traduction — sur celui qu'on considéra à juste titre comme un véritable héritier de Sigmund Freud.

IMPLOSION ET DÉRÉLICTION

Sous l'emprise terrible de la psychanalyse, les lois, biologiques comme celles de la raison, semblent modestement s'effacer, entraînant dans leur sillage l'humble et malheureuse condition humaine. Même au faite de leur gloire aux USA, les psychanalystes n'ont jamais représenté plus de 10 % des effectifs de tous les psychiatres; mais l'influence du freudisme dans la culture américaine fut considérable, disproportionnée³². Et ce qu'est le freudisme en France, dans ce qu'il a de plus représentatif par le nombre de ses adhérents, c'est-à-dire le lacanisme, mais aussi partout où ils sont confortablement installés, tient au sens propre de la discordance, entre d'un côté sa valeur objective intrinsèque, et puis de l'autre sa fantastique puissance de conviction et de pénétration massive dans les représentations mentales et les collectivités démocratiques. Voilà un véritable exploit que peuvent lui envier des religions.

Du fait de la désinformation très active des freudiens, on a peu d'idée en France de l'effondrement de la psychanalyse dans sa propre vacuité. Dans les départements universitaires de psychiatrie de Grande-Bretagne, du Canada, des États-Unis, d'Australie, de Nouvelle Zélande, des pays scandinaves ou de Belgique, les freudiens autrefois dominants sont réputés aujourd'hui minoritaires ou en voie de l'être. Leurs contrats d'enseignement, quand ils étaient honorés par ceux qui émergeaient aux budgets des universités, ne sont plus renouvelés.

En 1976, Bertram Brown, ex-directeur du prestigieux *National Institute of Mental Health* (NIMH), notait qu'en 1945-1955, il était inimaginable, en tout cas difficile, de devenir responsable ou professeur d'un département de psychiatrie aux États-Unis sans être analyste. En 1955, les 14 programmes officiels de formation des psychiatres s'inspiraient tous des dogmes freudiens, et sur les 89 départements de psychiatrie dénombrés en 1962, 52 étaient entre les mains des freudiens³³. Paul Roazen avait confirmé — dans le numéro d'octobre 1994 de la même

revue académique *American Journal of Psychiatry* — qu'être analyste était encore, dans les années soixante, une condition nécessaire pour assurer des responsabilités élevées au sein de la psychiatrie en Amérique du Nord, en particulier là où l'enseignant forme ses semblables, et dans les milieux hospitaliers, mais que, trente ans plus tard, la psychanalyse était devenue désormais un obstacle rédhibitoire à toutes ces fonctions³⁴. Enfin, Edward Shorter, dans une récente histoire de la psychiatrie moderne, peut affirmer que les idées freudiennes «sont aujourd'hui en train de disparaître comme les dernières neiges de l'hiver»³⁵. Parler aujourd'hui de la psychanalyse en l'appariant à d'autres perspectives psychologiques scientifiques modernes, voire se poser la question de ses rapports avec la biologie, ou avec la neuropsychologie et les sciences cognitives, n'est plus possible. Ce serait comme si on discutait à la NASA, avant de lancer une navette, de l'astrologie sous le signe du sagittaire ascendant vierge, à la hauteur de l'astronomie et de la physique contemporaines, ou comme si le néphrologue, ignorant la seringue emplie de produit de contraste radiologique à côté d'un scanner, se contentait de goûter l'urine de son malade pour faire son diagnostic.

Il est difficile de déterminer quand le reflux a débuté, d'autant qu'il ne fut pas simultané dans tous les pays, ni homogène à l'intérieur d'une même nation. Et d'ailleurs, la France désinformée semble épargnée, jusqu'à présent, par l'impitoyable déclin. Il appartiendra aux historiens de se prononcer sur ce dépérissement et surtout sur ses motifs. Mais il apparaît rétrospectivement que la décadence débuta insidieusement au début des années soixante dans la plupart des cas, intéressant en premier lieu les pays de langue anglaise, là où le freudisme s'était implanté avec le plus d'aisance et de vitesse. Ainsi, le nombre des patients suivis par la clinique psychanalytique de l'Université de Columbia, représentative aux USA de ce qui pouvait se faire de mieux, est passé de 803 en 1964, à 500 en 1967, puis à 162 en 1971, soit une perte de 80 % de ses effectifs en sept ans, et corrélativement une chute équivalente de la candidature à la formation³⁶. À la génération précédente, 120 candidats à la formation s'y bouscuaient encore pour mériter les 9 places disponibles pour l'analyse didactique, mais ils n'étaient plus que 12 au milieu des années soixante-dix, soit dix fois moins pour le même nombre de places. Une enquête officielle de l'Institut National de la Santé Mentale (NIMH) des États-Unis montra, à la même époque, que l'analyse n'était plus préconisée que pour 2 % des malades, et, d'autre part, que le nombre des spécialistes formés à la psychanalyse était passé, en trente ans, de 1945 à 1975, de un sur sept à un sur vingt³⁷. Même en France, la plupart des analystes de renom se disent lassés du combat contre les critiques et pensent qu'il ne faut en aucun cas débattre avec les adversaires de Freud, «et surtout

pas avec les hommes de science». Le freudien Jean-Bertrand Pontalis remarque tristement que la psychanalyse «n'intéressera bientôt plus qu'une frange de plus en plus restreinte de la population. N'y aura-t-il plus que des psychanalystes sur les divans des psychanalystes?»³⁸

La candidature à la formation dans les instituts psychanalytiques les plus prestigieux diminue. Leurs élites sont maintenant obligées de regretter que les esprits les plus brillants des jeunes générations se dirigent de plus en plus vers les neurosciences, la neuropsychologie, ou les traitements éclectiques modernes les plus à la pointe des progrès, sur quoi les freudiens n'ont rien à dire.

Comme le nota dans son bilan Drew Westen, psychologue et psychothérapeute «psychodynamiquement orienté», aucune recherche moderne sur les processus cognitifs inconscients, et ces travaux sont copieux, ne cite plus aujourd'hui les publications psychanalytiques. Les concepts freudiens sont de moins en moins représentés dans les périodiques spécialisés, ou dans les milieux cultivés. Depuis plus de soixante ans, continue Westen, la communauté psychanalytique s'est toujours efforcée, comme un mouvement religieux, de protéger ses dogmes plutôt que de contribuer à leur vérification. Il découle de cette attitude un désintérêt croissant, chez les psychologues informés, pour le freudisme tout entier³⁹. Et, depuis un quart de siècle, on peut tranquillement enseigner dans les universités la psychologie moderne en ignorant tout du freudisme.

Il faut pourtant constater que la croissance *démographique* des psychanalystes dans le monde est exponentielle depuis cent ans, et ne doit rien aux qualités de la doctrine, ni à la valeur de son traitement. Il y a une relation inverse entre l'irrésistible déferlement du mouvement psychanalytique et son statut scientifique : l'incrémentation de l'un est corrélative de la ruine de l'autre. De fait, l'indépendance est totale. Contrairement à la propagande de ses partisans, il n'y eut pas d'opposition réelle à cette explosion. Freud, en 1914, dut reconnaître d'ailleurs, «contre toute attente», que l'expansion fut rapide, dès 1907⁴⁰. Comme le faisait remarquer Eysenck en 1973, le dogme freudien s'est initialement répandu «avec beaucoup moins de critique qu'aucune idée révolutionnaire du même genre ne le fut jamais»⁴¹. Et Alasdair MacIntyre ne connaît pas d'autre exemple d'un système de croyances sans fondement qui se soit propagé avec un tel succès⁴². L'ostracisme dont elle aurait été victime est un slogan, et l'hostilité du reste du monde à son égard une légende organiquement nécessaire à l'édification du mythe : l'isolement des psychanalystes est l'œuvre des psychanalystes, à commencer par le

premier d'entre eux. Et, comme l'histoire l'a montré, aucune résistance extérieure ne pouvait vraiment les gêner, bien au contraire : elle justifiait leurs plaintes.

Minoritaires avant la première guerre mondiale, les analystes inscrits aux registres officiels de l'Association Psychanalytique Internationale (IPA, seule source fiable depuis sa création en 1910) sont au nombre de 307 en 1931, 762 en 1952, croissent de 900 % de 1960 à 1980, passent de 6.210 en 1985 à 7.000 en 1987, puis à 8.253 en 1992. Les prévisions pour le début de ce troisième millénaire sont de l'ordre de 20.000 sur le globe terrestre. Ces valeurs doivent être au moins doublées si l'on comptabilise les satellites et diverticules du mouvement, les groupes dissidents se réclamant exclusivement de la psychanalyse, y compris les hérétiques et excommuniés (car ils se qualifient ainsi) par le groupe orthodoxe central, tels les lacaniens. Aussi, dans notre pays, fallait-il ajouter, aux 570 réguliers IPA de 1992, une bonne trentaine de sociétés, dont la vie parfois éphémère, au nom baroque, est compensée aussitôt par le bouturage et la naissance de plusieurs autres, tout à coup fédérées puis en proie à des convulsions schismatiques, à des fragmentations cellulaires frénétiques, bourgeonnant encore, enfin s'étiolant comme une plante sauvage, anarchique et sans jardinier. À tout cela, il convient d'adjoindre les innombrables cohortes de psychologues, éducateurs, psychiatres, membres de corps de santé, travailleurs sociaux, qui, même s'ils n'ont pas la formation correspondante, ne connaissent que la psychanalyse qu'ils pensent pratiquer dans leurs activités professionnelles, mais qui ne sont pas officiellement référencés.

L'efflorescence des psychanalystes tient du prodige et peut être spectaculaire, comme en Argentine par exemple, «où la psychanalyse est devenue à la fois une composante majeure de la vie intellectuelle et *une réelle thérapeutique de masse*»⁴³. Et il n'est pas indifférent de voir «que les pays qui connaissent une forte poussée de la démographie analytique sont ceux où la pensée de Lacan trouve de nombreux adeptes»⁴⁴.

Dès 1985, avec près de 480 membres officiels (IPA), la France pouvait déjà revendiquer le quatrième rang mondial pour le nombre des psychanalystes, et le premier quant à *leur concentration au kilomètre carré* ! À la fin du XX^e siècle, on pouvait dénombrer une cohorte d'environ 5.000 personnes proclamées analystes en France, pays qui détient le record mondial du taux de psychanalystes par nombre d'habitants, et devenu la terre promise la plus freudienne avant l'Argentine⁴⁵.

C'est d'abord par la maîtrise des moyens de distribution et de contrôle de l'information, y compris dans l'attribution des postes d'enseignement

et la formation des enseignants, ensuite par l'influence personnelle de quelques-uns de ses membres bien placés à différents niveaux du pouvoir, que cette vulgarisation évangélique a pu se faire, puis l'infusion démocratique s'étendre ici comme ailleurs.

Dans le domaine de l'édition et la distribution des produits audiovisuels, la psychanalyse, avec ses gloires et ses miracles qui ont peu à craindre de la concurrence de Lourdes, est devenue une affaire comme une autre. « Pour l'édition française, la psychanalyse devenait une affaire rentable », notait déjà en 1978 la sociologue Sherry Turkle, car « la demande précède l'offre », et il suffit, affirme l'éditeur, de placer le mot magique (« Freud », ou « Psychanalyse ») sur la jaquette d'un livre pour garantir sa vente automatique. De toutes façons, « il est toujours possible d'ajouter quelque chose sur Freud au texte »⁴⁶. Au début des années 1970, Turkle avait dénombré plus de 50 collections réservées à la psychanalyse. Et il n'est, aujourd'hui comme hier, certainement pas plus de bonne politique commerciale pour l'éditeur qu'il n'est avantageux pour le mouvement freudien, ou le compte en banque de ses pratiquants, de publier des travaux susceptibles de contrecarrer les profits, ni de faciliter le transfert d'un savoir mettant en péril leur statut social et l'exercice du pouvoir. Aussi, seule une infime partie des publications internationales faisant état des faits contraires accumulés depuis des décennies, et ils le sont pratiquement tous, a-t-elle été traduite. Le risque encouru est maintenant faible, car la conviction du bien-fondé et des bienfaits de ce dogme imprègne aussi bien la conscience de la plupart des libraires, des vendeurs, que celle des acheteurs potentiels.

Dès lors, les devantures, les rayonnages et les catalogues des grandes maisons de presse reflètent matériellement le déluge de l'idéologie dominante, et non pas l'évolution du savoir. Le chaland oisif peut aisément contempler les effets de l'impérialisme et tenter cette expérience : compter simplement dans ce flot de fournitures d'une masse égale à celle des rayons « ésotérisme » et « astrologie » — là où on les trouve généralement —, les publications s'y référant, relativement à la quantité d'ouvrages sans rapport avec la psychanalyse, dans les départements « psy » des librairies les plus représentatives de la cité. Quand les traductions sont faites, ce qui est exceptionnel, des précautions ont été prises : le dénigrement préalable de la personnalité de l'auteur (par exemple « révisionniste », « antisémite »...), ou bien des contestations à côté des arguments sans signaler qu'il y a déjà répondu, ou encore des attaques sur des notions qu'il n'a jamais défendues. Dans ces conditions, le terrain étant opportunément préparé par une savante désinformation, s'il paraît vraiment nécessaire de diffuser ensuite la traduction en question

pour autant que celle-ci respecte l'intégralité du texte originel, car plusieurs exemples d'éditions tronquées ont été recensées —, et si les vendeurs politiquement corrects ne l'ont pas écartée de l'étal et cachée en fond de tiroir, alors le lecteur curieux de s'informer perdra probablement le courage de parcourir l'ouvrage incriminé. Et s'il ose enfin l'ouvrir, l'honnête homme se sentira vraiment très solitaire, car « en augmentant la sagesse, on augmente le chagrin, et qui accroît sa science accroît sa douleur », dit l'Ecclésiaste (1 : 18).

Pourtant, on peut, si on a encore du temps à perdre, compulser les indices bibliométriques⁴⁷ ou bien se les constituer soi-même, pour objectiver la place réelle de la publication proprement psychanalytique dans l'édition scientifique mondiale spécialisée dans le domaine de la psychologie et de la psychopathologie. Cette besogne triste et fastidieuse est consternante : minuscule hier, elle est totalement insignifiante aujourd'hui. Le psychologue Jacques Van Rillaer — qui fut analyste avant de critiquer le freudisme dans un ouvrage justement célèbre — avait déjà comptabilisé, sur les 20.000 et 25.000 travaux recensés par les « Psychological Abstracts » de 1968 et 1978, respectivement 1,5 % et 1,6 % de publications spécifiquement psychanalytiques⁴⁸. Dans le monde réel des sciences psychologiques, bien moins de 1 % des travaux sont aujourd'hui en rapport avec le freudisme, et il s'agit le plus souvent des critiques de la psychanalyse. « Psychological Bulletin », une des meilleures revues au monde dans ces disciplines et de très haut niveau, ne publie pas d'article concernant directement la psychanalyse depuis plus de vingt-cinq ans et, si cela se produit, tout son contenu dément celle-ci⁴⁹. « American Journal of Psychiatry » et « Archives of General Psychiatry », mondialement renommées, sont à la même enseigne depuis longtemps. Au XXVI^e congrès international de psychologie qui s'est tenu à Montréal du 16 au 21 Août 1996, et qui rassemblait les plus hautes compétences contemporaines, aucune place n'a été accordée à la psychanalyse par les organisateurs. Ou encore un survol des cinquante dernières années de « Annual Review of Psychology » devrait informer les psychologues de l'avancement de leur science indépendante du freudisme.

Mais tenter de publier actuellement en France un article contraire à la mythologie analytique dans une des revues destinées aux psychologues ou aux psychiatres tient de l'exploit, quand il ne s'agit pas d'une performance suicidaire. Une forte proportion de comités de lecture est occupée par des membres de l'establishment lacano-freudien ou bien par leurs alliés occultes inamovibles depuis des années. De cette façon, malgré l'évidence du déclin de la psychanalyse dans le monde scientifique, « l'influence qu'elle exerce en France tant sur la psychiatrie que sur la

philosophie et la littérature ne cesse de croître», comme le remarquait déjà Rolland Jaccard dans le journal *Le Monde* du 3 novembre 1977, après H.J. Eysenck et d'autres spécialistes dans différents pays.

La propagande avait édifié un modèle mental, créé le besoin, préparé son incursion dans l'éducation, puis attiré la clientèle sur le divan, vers les comptes en banque. Écrivains et journalistes, ecclésiastiques et hommes politiques, acteurs et cinéastes, l'artiste et l'universitaire se sont conformés sans discussion aux nouvelles valeurs et s'allongèrent, ou bien trouvèrent dans ce culte clientéliste une source de revenus dans le nouveau marché, car les idées freudiennes sont bonnes pour le commerce et la valorisation de soi. En France, l'invasion de la culture, de l'éducation, de la presse, de l'édition, du cinéma, de la télévision, des groupes d'influence politique et de manipulation de l'opinion... tout cet univers brassant l'information et organisant activement notre conception des réalités et nos valeurs est investi par la conviction en un dogme jamais mis en question : la psychanalyse est La vérité même et en discuter, simplement en douter, est encore du domaine de l'inimaginable ou du blasphème. Université, édition, journalisme, sont propagateurs de la bonne nouvelle : la psychanalyse est un savoir infaillible et une sagesse universelle tels qu'on est stupéfait d'avoir pu vivre sans elle jusqu'à présent, aussi est-elle bonne pour vous, à moins que vous ne soyez pas assez bon pour elle, et elle vous aidera à réussir dans votre vie.

Des générations d'étudiants en psychologie, pléthoriques dans notre pays — ils sont de loin les plus nombreux des inscrits, dans des études sans débouchés réels et attendant leur chômage —, peuvent fort bien, en 5 ou 6 années d'études universitaires coûteuses, n'avoir jamais eu l'expérience d'un seul enseignement faisant objection au freudisme. Dans les spécialités «psychologie clinique» ou «psychopathologie», une recherche doctorale qui ignorerait les dogmes, les psaumes, les évangiles et la liturgie du freudisme serait condamnée au mépris puis à l'excommunication par le clergé universitaire. Leurs enseignants, qui vivent de ces étudiants en surnombre, sont choisis en fonction de leur appartenance idéologique par la grande confraternité des psychanalystes déjà en place aux postes décisifs de la hiérarchie universitaire depuis des années. Ainsi, dans une des universités françaises les plus représentatives par le nombre des étudiants en psychologie, l'unité «sciences humaines cliniques» — jargon qu'on doit en cette occurrence qualifier d'oxymoron — comptait, en 1983-84, 2.500 élèves inscrits, 160 chargés de cours, 30 assistants et maîtres-assistants, 11 professeurs attirés. Mais sur ces 201 enseignants, quatre seulement n'avaient pas reçu l'onction ecclésiastique sur le divan⁵⁰.

C'est surtout l'arrivée en masse des étudiants dans les universités «démocratiques», à partir de 1965, qui apporta d'une part le contingent de postes convoités et nécessaires aux freudiens, d'autre part une véritable armée de jeunes partisans avides, d'adeptes moins érudits, plus malléables, qui garniront les troupes idolâtres, permettant tout à la fois la valorisation narcissique des petits maîtres, l'éloignement de la doctrine des contraintes scientifiques, la rupture avec la tradition médicale, le triomphe de l'analyse «profane», l'illusion d'accéder enfin à la culture, et puis la certitude pour tous les démiurges et thaumaturges de posséder un pouvoir sur les hommes.

L'essentiel pour les psychanalystes institutionnels a bien été l'utilisation d'un instrument démagogique efficace dans l'ascension sociale, contre la psychiatrie officielle dont il fallait conquérir les domaines et les postes clés de la hiérarchie hospitalo-universitaire, s'emparer des systèmes de contrôle de l'information et de la presse, se saisir des organes décisifs de distribution de l'enseignement et de la recherche. Bref, le but était l'appropriation d'un pouvoir, puis son exercice dans la société et la culture, quelquefois au plus haut niveau de la vie politique, ou bien sur la vie et la conscience d'individus allongés sur un divan, assujettis par la manipulation de leur régression, liés par un fort investissement financier, engagés dans l'attente d'un impossible soulagement. Tel a été aussi le puissant moteur de l'ascension du mouvement psychanalytique, et cette partie du contrat fut bien remplie.

L'intérêt n'est évidemment pas d'introduire un contre-pouvoir, pour eux politiquement incorrect. Ils sont d'ailleurs, avec leurs anciens élèves, les pourvoyeurs des emplois et il est impératif aux futurs diplômés de se conformer au profil attendu en s'allongeant, ou bien de disparaître. Toute connaissance divergente serait de bien peu d'utilité, sinon une gêne, voire un danger dans la mesure où les centres spécialisés et institutions médico-psychologiques de France ont des équipes intégralement convaincues, du médecin responsable à la secrétaire, et où il importe de faire preuve avant l'embauche d'une conversion convenable. La pensée conformiste s'accompagne partout d'une élimination des brebis galeuses et d'une homogénéisation des esprits dans la pure tradition freudienne.

La situation dans les facultés de médecine est semblable. Les principaux organisateurs de la formation des psychiatres appartiennent au corps professoral hospitalo-universitaire nommé à vie — et non, comme cela se fait dans d'autres pays, sous contrat éventuellement renouvelé en fonction des compétences réelles —, quoiqu'ils fassent par la suite. La nomination dépend du ministère, mais se fait sur proposition collégiale

par leurs pairs, c'est-à-dire encore par appartenance à une même famille idéologique. Le mandarin idéal ne fait pas d'ombre et donc présente des talents selon un calibre qui ne resplendit pas de lumière non plus. De la sorte, psychologues « cliniciens » et psychiatres peuvent fort bien obtenir leurs diplômes en ignorant tout de ce qui n'est pas la psychanalyse, et puis soudain s'introniser psychothérapeutes sans avoir une idée de ce qu'est réellement une psychothérapie.

En 1936, Sigmund Freud avait appris qu'on étudiait les théories d'Adler — un ennemi personnel qui mourra un an plus tard — à l'institut psychothérapique allemand, ce qui ne l'étonna guère : « Ses idées et sa technique peuvent facilement s'apprendre en deux semaines parce qu'avec Adler, il y a si peu à savoir »⁵¹, alors que la vraie technique freudienne est beaucoup plus exigeante. Vraiment ?

Pendant la première guerre mondiale, les autorités militaires demandèrent à Albert Moll, alors psychiatre renommé, concurrent de Freud, son avis d'expert pour la préparation rapide d'un membre des services de renseignement, intelligent et imaginaire, dont la couverture était d'exercer la médecine dans les colonies allemandes. Moll avait *quatre jours* pour opérer et rendre l'émule méconnaissable dans son rôle. La seule spécialité d'allure médicale que l'on puisse intégrer en un laps de temps si court pour passer inaperçu fut, pour Moll, ... la psychanalyse. La proposition fut acceptée, et durant ces quatre jours, l'élève se forma au jargon, aux clefs de l'interprétation des songes, aux attitudes freudiennes et à quelques astuces du métier pour se sortir d'affaire en cas de difficulté. Un examen sévère des compétences de la recrue donna toute satisfaction et, sous ses habits couleur de muraille, il psychanalyisa de façon très honorable des bataillons de la mère patrie pendant tout le reste du conflit⁵². Aujourd'hui encore, de nombreux amateurs restent invisibles parmi les analystes chevronnés, car quelques recettes rapides de la cuisine familiale trompent tous les experts des métiers de bouche. Pour la petite histoire, le cas d'Ernst Halberstadt est un peu spécial. Ce petit-fils de Sigmund Freud — qui en fit l'enfant à la bobine du « Fort-Da » dans « Au-delà du principe de plaisir »⁵³ — devint psychanalyste standard. Puis, grâce à l'aval de sa tante Anna Freud — qui l'avait psychanalyisé pour une part, Willi Hoffer pour une autre —, il abandonna le nom de son père, le photographe Max Halberstadt, préférant celui d'Ernest W. Freud pour attirer la clientèle. Il s'installa près de Cologne dans un cabinet de consultation destiné aux étrangers, et comprit aussi aisément l'intérêt d'un traitement accéléré, *en 20 heures tout compris*⁵⁴. Jacques Lacan, qui n'était pas de la même famille, fut excommunié pour moins que ça.

Aujourd'hui, un psychiatre est formé quand il peut choisir entre la psychanalyse et le médicament. Dès lors, pas plus que les patients ou les familles, les médecins généralistes et les pédiatres n'ont de véritable choix. Convaincus de longue date de la vanité du monde « psy », et n'ayant pas de formation bien ordonnée eux-mêmes puisque ce sont les psychiatres précédents qui les forment, les médecins de ville confrontés à des difficultés psychologiques réelles chez leurs malades, recourent de préférence à ces médicaments de l'esprit dont la France est un des premiers consommateurs au monde, ce qui leur vaudra ensuite les attaques disqualifiantes et indignées des principaux responsables de l'incurie générale.

Dans cette conquête homérique, il fallait à tout prix empêcher la connaissance des faits et gestes historiques du mouvement freudien — remplacés par des mirages, des mensonges et des mythes —, et par tous les moyens interdire aux élèves et au public l'accès au savoir qui n'est pas la psychanalyse. Le danger est l'information, et le maintien dans l'ignorance est l'outil du pouvoir. Le bon freudien est amnésique : il doit ignorer l'histoire du freudisme. Le bon freudien est aveugle : il doit répudier les sciences psychologiques. Dans les cas contraires, il ne serait plus psychanalyste. La fin d'une analyse est assurée par l'abandon des résistances du patient ; elle est parfaite quand il est possédé par le freudisme. Enfin, le psychanalyste est accompli quand il possède des certitudes et dans sa trousse à outils les trois ou quatre clefs passe-partout du freudisme. Il se dispense du reste, car il sait définitivement tout. Et le savoir est son ennemi.

NOTES

¹ Karl Kraus (*Die Fackel*, 5/6/1908), in Szasz (1976) : 103-104.

² Lacan (1960) : 181 et 185. Cf. aussi Sokal & Bricmont (1997), « Impostures intellectuelles », dont le chap. 1 est consacré à Lacan.

³ La conférence originelle du 16 juin 1936 par Lacan sur son invention du « stade du miroir » devant la Société Psychanalytique de Paris n'a pas été publiée. Celle de Marienbad, le 3 août 1936, n'a pas été conservée à moins d'avoir été écartée, mais fut reprise en 1938 dans un article de l'Encyclopédie Française sur la famille (tome VIII), puis étendue au Congrès international IPA de Zurich le 17 juillet 1949 d'où ces propos sont extraits.

⁴ Le seul rapport qui aurait pu être fructueux fut, en 1958, le concept clé de l'attachement du psychanalyste John Bowlby (cf. Bowlby, 1969), mais la révision dirimante ne put se faire et la psychanalyse n'intégra *par définition* aucune connaissance moderne. Alors, l'attachement progressa sans elle, avec les psychologues du développement.

⁵ Cf. Gordon G. Gallup (1970), *Chimpanzees : Self-recognition*. Pour une revue de ces travaux, qui ne peuvent faire aucun cas de Lacan, cf. Corraze (1980) et Boysen & Himes (1999).

⁶ Sic, Elisabeth Roudinesco, introduction à Ellenberger (1954-1991) : 22.

⁷ Comme le qualifiait Jean-François Revel (1957) : 133, réédition 1997 : p. 97.

⁸ Colby, cité par Dolnick (1998) : 211. Les termes «son of a bitch» (*fils de pute* ou *salaud*) s'associent quelquefois à «sadique» dans certains jugements, par exemple celui de Leon Eisenberg (*ibid.*).

⁹ Cf. Pollak (1997) : 343 sq., qui publie des extraits des deux textes, l'original de Heuscher (1963), *A Psychiatric Study of Fairy Tales*, et celui de Bettelheim (1976), *The Uses of Enchantment*.

¹⁰ Selon les termes d'Eric Schopler, cité par Pollak (1997) : 216.

¹¹ «What was new, unique, terrifying, was that millions, like lemmings, marched themselves to their own death», Bettelheim, in Préface à Miklos Nyiszli, «Auschwitz» (Fawcett Publications, Inc., New York, 1961).

¹² Bettelheim, B., «Individual and Mass Behavior in Extreme Situations», *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 1943, 38 : 417-452. Cf. Pollak (1997) : 80.

¹³ Cf. Pollak (1997) : 110 (avec fac-similés des archives du *Rockford College*).

¹⁴ Pollak (1997) : 17.

¹⁵ Plusieurs versions disponibles, voir Pollak : 50.

¹⁶ Roudinesco & Plon (1997) : 112.

¹⁷ Pollak (1997) : 35 et 231.

¹⁸ Roazen (1992) : 240.

¹⁹ Zimmerman (1991). Cf. Pollak (1997) : 181 sq.

²⁰ Pollak (1997) : 253 sq.

²¹ Pollak (1997) : 224.

²² Cf. Pollak (1997) : 127 sq.

²³ Dans «La forteresse vide» (p. 25), il en réclame deux ; dans d'autres cas, il en verra davantage...

²⁴ Le célèbre analyste américain Harry Stack Sullivan prétendit aussi que 80 % des malades schizophrènes étaient améliorés par ses soins (Dolnick (1998) : 93). John Rosen, de son côté, alla jusqu'à 100 %, mais, en 1983, il fut poursuivi par l'État de Pennsylvanie pour plus de 100 violations des règles médicales, dut rendre sa licence et abandonner la médecine (Dolnick (1998) : 107 et 116).

²⁵ *L'Express*, du 15 au 21/12/1969 (p. 120). M. Chapsal, depuis plus de vingt ans membre du jury du prix Goncourt, était une familière de Lacan, lequel, lors de leur première rencontre, l'invita à danser en s'affublant d'une merveilleuse perruque, hirsute et rouge flamboyant. Une forte proportion de l'équipe rédactionnelle de *L'Express*, tenu par J.J. Servan-Schreiber, était passée sur les divans lacaniens, tels François Giroud et deux enfants de celle-ci (dont Caroline Eliacheff, qui deviendra d'ailleurs psychanalyste ; et Lacan fut, avec Althusser, témoin du mariage de cette dernière en 1971 avec le psychanalyste Jacques Nassif). Plus tard, F. Giroud fut quelques temps Secrétaire d'Etat à la condition féminine, à partir de juillet 1974, et Servan-Schreiber fut aussi un ministre éclair.

²⁶ Son analyse se trouve pages 507-508 de la traduction française (1969) de *La forteresse vide*.

²⁷ «Un autre regard sur la folie», du journaliste communiste Daniel Karlin, documentaire en quatre épisodes à grand succès, dont son collègue Tony Lainé vantera les mérites dans «L'Humanité» du 14 octobre 1974. Mais, dans une publication posthume, parue en 1993, Bettelheim dira que «personne ne sait traiter ces enfants» (cité par Dolnick (1998) : 213).

²⁸ Cf. Pollak (1997) : 187.

²⁹ Hunter (1972), cité par Dolnick (1998) : 284.

³⁰ Fuller Torrey (1992) : 250 ; et voir surtout Dolnick (1998). Fuller Torrey dira du livre d'Halward Dolnick, terrible condamnation morale du freudisme, que tout psychanalyste devrait le lire «trois fois en pénitence»... (Dolnick (1998) : note de couverture).

³¹ La même mésaventure est arrivée à la traduction du livre de H.J. Eysenck (1985), *Decline and Fall...*, «bloquée sous douane huit ans», dit de façon sibylline la préface française du «Déclin et Chute de l'Empire Freudien» (F.X. de Guibert, Paris, 1994, p. 11).

³² Dolnick (1998) : 56.

³³ H.S. Brown, *American Journal of Psychiatry*, 5/1976 (133 n° 5 : 489-495) [cité par Dolnick (1998) : 57].

³⁴ Roazen, *American Journal of Psychiatry*, 10/1994 ; et Roazen (2001) : 7.

³⁵ Shorter (1996) : vii.

³⁶ Rachman & Wilson (1980), cités par Scharnberg (1993), vol. 1 : 131-132.

³⁷ *Time Magazine*, 2/4/1979.

³⁸ Cité par Roudinesco, dans un article consacré à l'avenir de la psychanalyse, *Le Monde*, vendredi 8 janvier 1999.

³⁹ Westen (1998), *Psychological Bulletin*, 1998, vol. 124, n° 3 : 333-371.

⁴⁰ Freud (1914), *Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung*.

⁴¹ Eysenck (1973), *Le déclin et la chute...* : 59.

⁴² MacIntyre (1976), cité par Cioffi (1998) : 288. Cf. aussi Sulloway (1979), Ellenberger (1970) : 450-455, ou Cioffi (1973), «The Myth of Freud's Hostile Reception» (repr. in Cioffi (1998) : 161-181).

⁴³ Roudinesco, *L'Humanité*, 18/4/1997 (italiques miennes).

⁴⁴ René Major (1990) : 197.

⁴⁵ Pour ces chiffres, cf. Roudinesco (1993) : 412 sq. ; Roudinesco & Plon (1997) : 325 ; Roudinesco (1999) : 182. Pour équilibrer les forces, la présidence de l'AIP fait une rotation, tous les deux ans, entre l'Amérique du Nord, l'Europe et l'Amérique du Sud.

⁴⁶ Turkle (1978) : 243 et 244.

⁴⁷ La bibliométrie est l'analyse quantitative des publications.

⁴⁸ Van Rillaer (1980) : 23.

⁴⁹ Cf. Westen (1998), *The Scientific Legacy of Sigmund Freud*.

⁵⁰ Roudinesco (1994), vol. 2 : 556.

⁵¹ Freud (1939), *Kürzeste Chronik* : 219.

⁵² Cf. Sulloway (1979) : 473-474.

⁵³ Freud (1920), *Jenseits des Lustprinzips* (chap. 2). Ernest Halberstadt était le fils de Sophie Freud, disparue à 27 ans en janvier 1920.

⁵⁴ Berthelsen (1989) : 153.

Chapitre 16

Des verdicts

«Seul Freud, aussi obstiné, rusé, et cynique, qu'il était ambitieux, était susceptible de transformer une faillite en victoire au service de sa promotion personnelle sur une échelle d'une telle grandeur.»

Frederick Crews (1998)¹

Ayant estimé, «en pesant mes mots», dit-il, que «Freud a fait reculer la psychiatrie de plus de cinquante ans»², Hans J. Eysenck avoue trouver une situation assez étrange «en ce sens que la psychanalyse est largement acceptée par les profanes et ceux qui n'ont aucune notion de ce qu'est la psychologie, tandis qu'elle est rejetée par ceux qui possèdent dans ce domaine des connaissances sérieuses»³. En effet, la dérive totale entre la situation du freudisme dans la culture, d'un côté, et l'évolution du savoir, de l'autre, est bien curieuse.

Les critiques factuelles et sur l'organisation épistémique de la psychanalyse ne sont pas récentes. Elles ont toujours existé, et furent d'emblée pertinentes pour la plupart. Mais, depuis toujours aussi, les psychanalystes les ont ignorées et, faisant fi de tout sauf d'eux-mêmes, se sont définitivement figés en un dogmatisme glacé, fermé au monde extérieur. Cinquante ans avant Eysenck, celle de Adolf Wohlgemuth⁴ fut radicale, mais ne reçut aucune réponse d'un mouvement freudien sourd et aveugle. Comme tous ceux qui l'ont précédé ou suivi, Wohlgemuth n'eut aucune incidence sur une idéologie hermétique, stérile, qui n'a tenu compte d'aucune réfutation mineure ou d'envergure en un siècle, et vivant pour elle-même dans l'autarcie virtuelle et puérile de l'illusion collective. Une publication de Colby et Stoller, en 1988, est encore une démonstration étonnante de cette dissociation⁵. Colby peut estimer, eu égard aux preuves, que la psychanalyse est vide de tout fait, en dehors de l'inconscient dont elle n'est ni l'inventeur ni un explorateur fiable : aussi est-elle une perte de temps pour la psychologie moderne qui doit s'en dispenser définitivement. Mais Stoller, de son côté, ayant admis les arguments du premier et considéré qu'ils sont vrais, affirme imperturbablement continuer d'y croire et de pratiquer un traitement, qu'à bon droit on

ne peut donc plus discerner d'un acte de foi, s'il n'était fondamentalement, du point de vue du consommateur, une escroquerie.

Il n'y a pas de raison d'accorder à cette doctrine, qui n'est pas un objet sacré, une protection spéciale dans l'examen critique, pas plus qu'à n'importe quelle branche de l'histoire des idéologies. Les jugements des savants informés sont négatifs.

Peter Medawar, prix Nobel en 1960, écrivait en 1975 que «les psychanalystes continueront à perpétrer les plus épouvantables des bêtises tant qu'ils persévéreront dans leur conviction impudente et intellectuellement débiliteuse qu'ils jouissent d'un "accès privilégié à la vérité". L'opinion gagne du terrain que la psychanalyse doctrinaire est le plus formidable abus de confiance intellectuelle du ^{xx}e siècle; et un produit terminal également, quelque chose d'apparenté à un dinosaure ou à un zeppelin dans l'histoire des idées, une vaste structure d'un modèle radicalement mal conçu et sans postérité»⁶. Friedrich August Von Hayek, prix Nobel en 1974, rajoutera qu'à «l'avenir, les hommes se retournant sur le passé verront dans notre époque une ère de superstition, essentiellement associée au nom de Karl Marx et de Sigmund Freud»⁷.

Il y a plus de vingt ans, Hans J. Eysenck disposait déjà d'éléments suffisamment solides sur ses carences épistémiques pour rejeter sévèrement la psychanalyse, tant pour son appareil théorique que pour ses insuffisances thérapeutiques dont l'évaluation systématique l'avait occupé depuis la fin de la seconde guerre mondiale. Son verdict était dur : les énoncés les plus fondés du freudisme, et qui sont les plus rares, sont empruntés à ses prédécesseurs ou bien relèvent du sens commun; les énoncés les plus originaux, proprement psychanalytiques, sont sans fondement et relèvent de l'absurdité⁸. Quand Eysenck, ayant déjà pesé ses mots en 1973 pour annoncer que «Freud a fait reculer la psychiatrie de plus de cinquante ans», s'interroge à nouveau en 1985 sur la place de Freud dans l'histoire, il peut affirmer sans l'ombre d'un doute qu'il est «un génie, non de la science mais de la propagande, non de la preuve rigoureuse mais de la persuasion, non dans l'organisation d'expériences mais de l'art littéraire. Sa place n'est pas, comme il le réclame, aux côtés de Copernic et de Darwin, mais avec Hans Christian Andersen et les frères Grimm, narrateurs de contes de fées»⁹. Un bilan plus récent des déformations freudiennes par Allen Esterson peut s'achever avec la constatation que «l'accession de la psychanalyse à sa position dominante au vingtième siècle sera probablement regardée comme une des plus extraordinaires aberrations de l'histoire de la pensée occidentale»¹⁰.

Après avoir examiné, en 500 pages, les déformations historiques et les incohérences internes grossières du système freudien, et avant d'aborder les réfutations externes de celui-ci, l'australien Malcolm Macmillan conclut que ses «soi-disant découvertes dépendent de méthodes d'enquête et d'interprétation si défectueuses que même des praticiens entraînés à leur usage sont incapables de fournir des conclusions vaguement convergentes», puis qu'après un siècle, «les psychanalystes doivent tout recommencer», mais malheureusement, «la méthode psychanalytique n'est pas capable de découvrir des faits cliniques sur lesquels on puisse s'accorder». Dès lors, «la psychanalyse est non pas une mauvaise théorie, mais plutôt une théorie à la recherche de quelques faits»¹¹.

La théorie et la méthode thérapeutique de la psychanalyse sont un *fiasco* (Grünbaum, 1984 à 1996; Erwin, 1996), une banqueroute intellectuelle frauduleuse sinon dangereuse (Wilcocks, 1991; Frederick Crews, 1993 à 1999; Max Scharnberg, 1993 et 1996; Esterson, 1993 et 1998). Et, alors que le freudisme entame son deuxième siècle, nous en sommes toujours au même point : au départ.

Soyons clairs, au début de ce siècle, car, depuis cent ans, aucun travail n'a pu apporter une preuve acceptable du rôle étiopathogénique d'un conflit sexuel refoulé dans l'enfance et susceptible de rendre compte d'une morbidité rencontrée ensuite à quelque moment que ce soit dans le reste de l'existence. Aucune étude à ce jour n'a pu montrer que le traitement psychanalytique standard est plus efficace que la simple suggestion. Aucune recherche ne permet d'accepter les prétentions de la psychanalyse à décrire et expliquer dans son édifice théorique le développement normal ou pathologique. Pas une seule des prévisions intrinsèquement psychanalytiques n'a été confirmée dans quelque dimension que ce soit car toutes ont été démenties. Enfin, Sigmund Freud, prétendant à l'originalité et à l'innovation révolutionnaire, se réclama de fondements biologiques déjà dépassés et rejetés par la science de son époque, au moment même où il publia ses réflexions, et n'a jamais intégré une nouvelle connaissance indépendante de la psychanalyse¹².

Toutes ces évidences sont publiques et accessibles au lecteur attentif dans la littérature mondiale volontairement étouffée et méprisée par les freudiens. La psychanalyse a ceci de singulier qu'elle n'a rien d'original dans ce qu'elle a de vrai — l'inconscient, quoique la science lui accorde aujourd'hui une place très différente de celle octroyée par de nombreux auteurs bien avant la naissance de Sigismund S. Freud en 1856, ou bien des processus psychologiques décrits 150 ou 200 ans avant lui —, et ceci d'original qu'elle n'a rien de particulier qui soit vrai.

La critique de Karl Popper, en 1953, n'en fut finalement pas une¹³. Dire que la psychanalyse est irréfutable, au-delà de la ligne de démarcation épistémologique et hors du domaine de la science, donc sur le terrain des croyances, n'a fait aucun mal à son expansion, bien au contraire, comme la suite de l'histoire l'a montré. La psychanalyse a été confortée, et elle s'est immunisée contre une telle contestation. Avant Popper, Karl Kraus, en 1910, puis Albert Moll, en 1912, Havelock Ellis, en 1919, avaient d'ailleurs déjà vu, en pure perte, dans le freudisme la faille épistémologique de l'irréfutabilité : l'interprétation freudienne a toujours raison, car il est impossible de démontrer qu'une seule de ses allégations est fausse¹⁴. Une croyance est sans doute une proposition qu'on ne peut ni confirmer ni infirmer. Cependant, outre l'idée qu'il convenait d'abord de *prouver que le freudisme est irréfutable...*, ce que Popper ne put réaliser ni imaginer, Adolf Grünbaum (1984, 1996) avait fait remarquer que l'astrologie, le marxisme, et la psychanalyse, sont testables mais réfutés par l'expérience et par l'histoire. Ce ne sont pas des croyances, mais des paradigmes faux.

Les assauts de la philosophie des sciences et de l'épistémologie contemporaines, surtout depuis 1984 avec Adolf Grünbaum, n'ont pas — pas plus que la démonstration, répétée ces dernières décennies, des fabrications mensongères de Sigmund Freud et de ses catéchumènes — atteint l'édifice alors qu'ils eussent été fatals à n'importe quel autre candidat à la science. D'ailleurs, les psychanalystes les ignorent et n'ont pas répondu à un seul argument crucial. En réalité, la question ne se pose plus actuellement de savoir si la psychanalyse est une science, même très molle, *car elle n'a jamais eu ni fait ni méthode*. Elle s'est soustraite aux réalités et n'a fondamentalement rien à voir avec une science : fantasme qui prétend que la science n'est qu'un fantasme¹⁵, elle est une chimère ayant bifurqué il y a un siècle et pris son indépendance évolutive irrémédiablement étrangère aux faits. Au regard de la science, dont s'est toujours réclamé Freud, la psychanalyse n'est pas morte : elle n'est tout simplement jamais née.

L'ouverture des dossiers d'archives par les spécialistes, les enquêtes des historiens (Ellenberger, Sulloway, Macmillan, Hirschmüller, etc.) sur les documents que les autorités du mouvement ont activement soustraits, verrouillés, et caviardés selon des procédés dignes du KGB, puis les recoupements de preuves, font apparaître une discordance telle que la réalité de l'histoire du freudisme et de ses célébrités est réputée aujourd'hui très éloignée de la fiction dressée par les hagiographes et les exégètes (Jones, Fine, Schur, Gay, Rodrigué, etc.). La psychanalyse a fabriqué son histoire qui n'est pas une vérité mais une mystification avec

ses légendes et ses héros. Les travaux de l'expertise textuelle rationaliste (H. Israëls, M. Scharnberg, etc.), textes en mains que tout le monde avait sous les yeux depuis leurs publications, confrontés à d'autres accessibles à n'importe quel homme sérieux, montrent que les écrits psychanalytiques, à commencer par ceux de Freud, sont sujets à des distorsions et des contrefaçons délibérées, et à des inventions manifestes. Tous les cas connus de Freud furent des échecs thérapeutiques érigés en triomphe universel. Dans n'importe quel autre domaine de l'histoire des idées, il s'agirait d'une imposture; et pour n'importe quelle autre thau-maturgie, il s'agirait d'une escroquerie.

Ainsi, « pas à pas, nous apprenons que Freud a été le personnage le plus surévalué de toute l'histoire des sciences et de la médecine — celui qui a causé d'immenses dégâts par la propagation de fausses étiologies, de diagnostics erronés, et de méthodes d'étude stériles »¹⁶.

Depuis un siècle, le freudisme est une fantastique machine destinée premièrement à conforter les fantasmes des psychanalystes; deuxièmement à extraire les malades de leurs réalités, et à leur suggérer qu'ils appartiennent à une autre; troisièmement à persuader les psychothérapeutes en formation et le public que l'interprétation freudienne est toujours plus vraie que les faits. La psychanalyse est enfin une formidable rhétorique du mensonge destinée aux lecteurs et une altération permanente des évidences communes à l'intérieur de la relation thérapeutique, tout en assurant qu'il ne s'agit pas d'une manipulation de l'information.

C'est là sans doute que le freudisme arrogant a été réellement efficace et a déployé son vrai talent : dans la dissimulation de son indigence factuelle, clinique et thérapeutique¹⁷. La rhétorique freudienne a contre-fait la récolte et la description des données cliniques initiales, a falsifié les justifications de ses interprétations généralisées à toute l'humanité y compris à ses vestiges préhistoriques, a trompé sur l'efficacité de son traitement, a menti sur les sources étiologiques, et enfin a déformé sa propre histoire dans une extraordinaire propagande de masse, qui se poursuit, visant à faire croire qu'elle ne désinforme pas, qu'elle détient le secret du péché originel, et qu'elle est immunisée contre toute critique du monde normal. Plus le mouvement a été valorisé dans les médias et les cultures, plus la persuasion était aisée, moins on eut recours aux évidences.

Dans un dernier avatar, croyant comme toujours se soustraire aux critiques et aux exigences de la raison, vis-à-vis desquels elle s'imaginait par nature et privilège exclusif protégée, la psychanalyse s'est enfin baptisée

«vérité narrative». Le déterminisme des comportements humains normaux ou pathologiques échappe ainsi à toute appréciation pragmatique car la réalité concrète des événements biographiques n'aurait pas d'importance dans l'organisation de la personnalité ni dans ses troubles, pas plus qu'elle n'aurait de poids dans les psychothérapies. Le freudisme auto-proclame son territoire défini par des règles privées qui le réduiraient à une sorte de matière verbale, une vibration de l'atmosphère prenant du sens par sa répétition, persuadant simultanément l'analysant et l'analysé soudés l'un à l'autre par une vérité intersubjective, mais étrangère aux lois de l'objectivité scientifique et de la connaissance sensible.

Ainsi, pendant l'analyse, au fur et à mesure «que les associations et les interprétations sont *insérées* dans le récit en train de se développer, elles deviennent vraies en devenant familières et donnent un sens aux parties disjointes de la biographie du patient»¹⁸. En fait, peu importe que les interprétations soient vraies, fausses, ou délibérément fabriquées. Elles sont «insérées» par la manipulation de l'analyste et «deviennent vraies»... si elles ne l'étaient pas. Telle est la magie du verbe qui pétrit la réalité comme une terre meuble. Mais quels sont donc *les faits* décrits par la «vérité narrative»? Où est donc l'administration des preuves de son existence en dehors des péroraisons des psychanalystes? Quelles sont, enfin, les évidences des effets thérapeutiques qu'on en obtiendrait et qui seraient inaccessibles à l'objectivité?

Il fallait se persuader que la psychanalyse existe. Or, l'évacuation des faits est aux origines mêmes de la psychanalyse. La virtualisation de sa pensée narrative lui est consubstantielle et congénitale, car l'incapacité à tenir compte des réalités est apparue *ab initio* chez Sigmund Freud, que les fidèles successeurs ont entérinée dans un regroupement en une secte d'adorateurs du vide, et que les hagiographes ont sacralisée. Cette incapacité d'accès à l'objectivité est en effet la définition de leur identité, et ce qui par tropisme les absorbe dans le mouvement. Dans l'univers factuel, la psychanalyse n'existe pas, ni dans le nôtre, ni dans le vôtre, ni dans celui des malades : elle n'a aucune substance et n'en a jamais eu. Rompant avec la clinique d'abord, avec la biologie de son époque ensuite, avec sa propre histoire enfin qu'elle va falsifier, elle ne pourra réintégrer une évolution scientifique dont elle s'était détachée *ab ovo*. L'inconscient est un escroc intérieur dont Freud s'est emparé il y a un siècle. Et sa ruse machiavélique, remarque Ernest Gellner, «l'habitude de tripatouiller les faits, n'est pas une chose que l'on ajoute plus ou moins subrepticement à la théorie lorsqu'elle cafouille ou qu'elle se heurte à des difficultés. Elle a toujours été là, en toute bonne foi. Le

subterfuge n'est pas introduit pour sauver la théorie : *c'est* la théorie même»¹⁹. Freud voulait que sa progéniture, définitive et imperfectible, résistât à l'épreuve du temps et, telle une statue survivant à l'artiste, atteigne l'éternité dans toute sa pureté immaculée. Dès lors, le freudisme est un système entièrement construit de manière à se soustraire à toute réfutation, et accéder à l'universalité. Mais ce rêve d'immortalité a échoué.

Aujourd'hui, cerné de toutes parts dans un monde qu'il a imprégné de son idéologie dominante, le freudisme se protège encore dans sa mythologie. «Vérité narrative» insérée dans les consciences, il a pénétré les démocraties en s'assurant une conquête fictive dans un monde virtuel, mais finit en France là où tout a commencé : dans le surréalisme. Des territoires ont bien été conquis ou annexés sans grande résistance. Mais ce colossal investissement de la culture et le déferlement irrésistible des soldats de l'Armée du Phallus sont une grande illusion dans une forteresse vide.

«L'Immuable École du Rien»²⁰, qui se voulait science du fantasme et science de l'âme, est bien un fantasme, non une science et n'a pas d'âme. Elle avait certes de nombreux élèves, qui ne pouvaient assurer aucune victoire avec du Rien dans le monde vivant. La vérité ne se divise pas, et ne se multiplie pas. La fidélité des soldats à leurs dogmes et à leurs rites ne fait pas leur validité. Les croisés pouvaient aussi se rassembler dans l'adhésion à la doctrine de la résurrection du Christ, mais leur accord démocratique n'augmenta pas significativement les chances de résurrection du Sauveur, empêchée par des lois bien naturelles, auxquelles les combattants de la juste mission, quels que fussent leurs nombres et la force de leur conviction vociférée, ne purent échapper.

NOTES

¹ Crews (1998), *Unauthorized Freud* Doubters confront a Legend : xxxi.

² Eysenck (1973), *Le déclin et la chute...* : 71.

³ Eysenck (1973), *ibid.* : 59.

⁴ Wohlgemuth, A. (1923), *A critical Examination of Psychoanalysis*, Allen & Unwin (cité par Wolpe & Rachman, 1960); cf. aussi Wohlgemuth, A., «The Refutation of Psychoanalysis», *J. Mental Science*, July 1924, et Robert Woodworth, «Some Criticisms of Freudian Psychology», *J. Abnormal Psychol.*, 1917 : 174-194.

⁵ Colby & Stoller (1988), *Cognitive Science and Psychoanalysis*.

⁶ Medawar (1975) : 17.

⁷ Von Hayek (1978), cité par Gellner (1985) : 230.

⁸ Eysenck & Wilson (1973).

⁹ Eysenck (1985) : 208.

¹⁰ Esterson (1993) : 254. Cf. aussi Webster (1995) : 438.

¹¹ Malcolm Macmillan (1991) : 505-506 et 548.

¹² Sulloway (1979); Macmillan (1991).

¹³ «La Science : Conjectures et Réfutations», conférence donnée par Popper à Cambridge en 1953 à partir d'idées qu'il formula dès les années trente, éditée dans le recueil de Popper (1962), *Conjectures et réfutations* (chap. 1).

¹⁴ K. Kraus, *Die Fackel*, 15/1/1908 : 31, in Szasz (1976) : 29. Albert Moll (1912), in Sulloway (1979) : 470-471. Havelock Ellis avait repris cette contestation en 1919 («pile je gagne, face tu perds»), et Freud avait tenté d'y répondre dans un article (1920), *Zur Vorgeschichte der analytischen Technik*, publié sous le couvert de l'anonymat.

¹⁵ «L'important est que la science n'est qu'un fantasme» (J. Lacan, *Ornicar*, 1977, Ouverture de la session clinique, p. 9).

¹⁶ Crews (1995) : 295.

¹⁷ Cf. Wilcocks (1991); Sulloway (1979 et 1991); Esterson (1993); et Webster (1995).

¹⁸ Donald Spence (1982, italiques miennes), cité par Borch-Jacobsen (1995) : 19. Voir également le numéro spécial du 75^e anniversaire de «International Journal of Psychoanalysis», 1994.

¹⁹ Gellner (1985) : 172 (italiques siennes).

²⁰ Pour reprendre une formule de Jules Michelet, *Histoire de France*, introduction au Tome IX.

Références bibliographiques

AVERTISSEMENT

Je me suis efforcé de référencer toutes les citations du texte, qui renvoient aux notes.

Afin que le lecteur se retrouve facilement dans une bibliographie assez copieuse, car je donne ici la bibliographie intégrale des œuvres de Sigmund Freud, les références citées dans les notes commencent par le nom de l'auteur, suivi de l'année d'édition, puis du titre originel.

Les pages citées sont précédées de deux points. Mais il y a souvent plusieurs éditions d'un même titre. Dès lors, sauf exceptions précisées en note, et par commodité, la source de la citation est toujours la dernière dans l'ordre de la référence bibliographique.

Par exemple, la référence notée :

Freud (1910), *Eine Kindheitserinnerung des Leonardo da Vinci* : 63.

se trouve dans la bibliographie à :

Freud, 1910. *Eine Kindheitserinnerung des Leonardo da Vinci*. *GW 8 : 127-211; *SE 11 : 59-137. *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Gallimard, coll. Idées 1977 (trad. M. Bonaparte).

Ici, le lecteur pourra trouver la citation, non pas dans le texte originel de Freud (GW), ni dans l'édition anglaise (SE), mais bien p. 63 de cette traduction française.

BIBLIOGRAPHIE COMPLÈTE DE SIGMUND FREUD (2002)

Abréviations conventionnelles :

*GW = *Gesammelte Werke chronologische geordnet*. Frankfurt : Fischer, et London, Imago. 1940-1975 [18 volumes].

*GWN = *Gesammelte Werke Nachtragsband : Texte aus den Jahren 1885-1938*. Frankfurt : Fischer, 1987.

*SE = *Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud*. London, The Hogarth Press. 1953-1974 [24 volumes, paginations variables selon les éditions].

*CP = *Collected Papers*. The Hogarth Press & The Institute of Psycho-Analysis. London, 1924-1950 [5 volumes].

*OC = *Œuvres Complètes de Sigmund Freud*. Paris, Presses Universitaires de France [quelques volumes, en 2002].

*RIP 1 = *Résultats, Idées, Problèmes*. Vol. 1; Paris, Presses Universitaires de France, 1984.

*RIP 2 = *Résultats, Idées, Problèmes*. Vol. 2; PUF, 1985.

*NPP = *Névrose, Psychose et Perversion*. PUF, 1973.

*TP = *La Technique psychanalytique*. PUF, 1970.

*5P = *Cinq Psychanalyses*. PUF, 1970.

*EPA = *Essais de Psychanalyse Appliquée*. Paris, Gallimard, 1933 (réédité sous le titre : *L'inquiétante étrangeté et autres essais*. Gallimard, 1985, non utilisé).

*VS = *La Vie Sexuelle*. PUF, 1969.

*META = *Métapsychologie*. Gallimard, Collection Idées, 1968.

*Essais = *Essais de psychanalyse*. Paris, Payot, 1968.

[Entre crochets] les dates des rédactions originelles de Sigmund Freud, ou mes annotations.

1. 1871. *Zerstreute Gedanken*, in K.R. Eisler et al. (1974), *Aus Freuds Sprachwelt und andere Beiträge*. Jahrbuch der Psychoanalyse, suppl. 2 : 101.
2. 1876. *Zwei Stiependiengesuche für zoologische Studien* [Deux travaux pour une bourse de recherche en biologie]. In Josef Gicklhorn (1955), *Wissenschaftsgeschichtliche Notizen zu den Studien von S. Syrski (1874) und S. Freud (1877) über männliche Flussaale*, Sitzb. Österr. Akad. Wissensch., 164, I. Abteilung : 1-24.
3. 1877. *Beobachtungen über Gestaltung und feineren Bau der als Hoden beschriebenen Lappenorgane des Aals*. Sitzungsber. Akad. Wissensch. Wien (Math.-Naturwiss. Kl.), I. Abteilung, Bd. 75 : 419-431.
4. 1877. *Über den Ursprung der hinteren Nervenwurzeln im Rückenmark von Ammonoetes (Petromyzon Planeri)*. Sitzungsber. Akad. Wiss. Wien (Math.-Naturwiss. Kl.), 3. Abt., Bd. 75 (1877), S. 15-27.
5. 1878. *Über Spinalganglien und Rückenmark des Petromyzon*. Sitzungsber. Akad. Wissensch. Wien (Math.-Naturwiss. Kl.), III Abteilung, Bd. 78 : 81-167.
6. 1879. *Notiz über eine Methode zur anatomischen Präparation des Nervensystems*. Zentralbl. f. med. Wissensch. n° 26, 17 : 468-469.
7. 1880. *Übersetzungen von : J. St. Mill, Enfranchisement of Women (1851); Review of Grote's Plato and the Other Companions of Sokrates (1866); Thornton on Labour and its Claims (1869); Chapters on Socialism (1879), unter den Titeln Über Frauenemanzipation; Plato; Die Arbeiterfrage; Der Sozialismus*. Mill, J.S., *Gesammelte Werke*, hrsg. von Th. Gomperz, Bd. 12, Leipzig : 1880 [diverses traductions pour le tome 12 des œuvres complètes de John Stuart Mill en allemand, éditées par Theodor Gomperz].
8. 1882. *Über den Bau der Nervenfasern und Nervenzellen beim Flusskrebs*. [1881] Sitzungsber. K. Akad. Wissensch. Wien (Math.-Naturwiss. Kl.), III Abteilung, Bd. 85, : 9-46.
9. 1883. [Arnold] *Spina's Studies on the Bacillus of Tuberculosis*. [Compte rendu non signé, en anglais] Medical News, Philadelphia, 7/4/1883, vol. 42 : 401-402. Journal of the American Psychoanalytic Association, 1971, 19 n° 2 : 243-246.
10. 1883. *Krankenbericht über einen an chronischem Alkoholisismus mit Delirium tremens leidenden Tagelöhner*. J.A. Stargardt Katalog, 1969, 591 n° 389 [extrait].
11. 1883. *Krankengeschichte Karolin Sz.* Sigmund Freud House Bulletin, 1983, vol. 7 n° 2 : 1-5.
12. 1883. *Fünfundvierzig Krankengeschichten*. In A. Hirschmüller, 1989 : *Die Wiener Psychiatrie der Meyner-Zeit*. Med. Habil.schr., Tübingen : 262-380.
13. 1884. *Die Struktur der Elemente des Nervensystems*. [1882] Jahrbücher für Psychiatrie und Neurologie (1884) 5, n° 3 : 221-229.
14. 1884. *Eine neue Methode zum Studium der Faserungsverläufe im Zentralnervensystem*. [15/3/1884] Archiv. Anat. Physiol.; Abteilung : 453-460 [détaillé]. [Résumé, même titre : Zentralbl. f. med. Wissensch. 22, n° 11 : 161-163. & Résumé en anglais : A new histological Method for the Study of Nerve-Tracts in the Brain and Spinal Cord. Brain, vol. 7 : 86-88].
15. 1884. *Ein Fall von Hirnblutung mit indirekten basalen Herdsymptomen bei Scorbut*. Wiener med. Wochenschr. 34, n° 9 : 244-246, & n° 10 : 276-279.
16. 1884. *Über Coca*. [7/1884 pour une revue puis nouveau tirage en édition séparée en 1885] De la Coca. in S. Freud : *De la cocaïne*. Éditions Complexe 1976 : 75-98.
17. 1884. *Cocaine*. Medical News, Philadelphia, 1/11-1884 vol. 45 : 502. [en anglais, non signé] Journal of the American Psychoanalytic Association, 1971, 19 n° 2 : 252-253.
18. 1884. *The Bacillus of Syphilis*. [en anglais, non signé] Medical News, Philadelphia, 14/12/1884, vol. 45 : 673-674. Journal of the American Psychoanalytic Association, 1971, 19 n° 2 : 257-258.
19. 1885. *Curriculum Vitae*. [Lettre candidature Dozentur, 21/1/1885] *GWN : 46-47; fac-similé, & trad. partielle dans : Le Pichon & Harari (Eds) : *Le Musée retrouvé de Sigmund Freud*. Paris, Stock. 1991 : 68.

20. 1885. *Habilitationsgesuch; Lehrplan, Reisestipendium-gesuch*. [publié en 1960] *GWN : 45-49.
21. 1885. *Beitrag zur Kenntniss der Cocainwirkung*. [11/1/1885] Contribution à la connaissance de l'action de la cocaïne. in S. Freud : De la cocaïne. Edit. Complexe 1976 : 113-121.
22. 1885. *Gutachten über das Parke Cocain*. Wiener med. Presse, Bd. 26 (1885), Sp. 1036. La panacée de Parke. in S. Freud : De la cocaïne. Edit. Complexe 1976 : 131-136 (trad. partielle).
23. 1885. *Nachträge zur «über Coca»*. [2/1885] Addenda à S. Freud, 1884 : De la Coca. in S. Freud : De la cocaïne. Edit. Complexe 1976 : 122-124.
24. 1885. *Über die Allgemeinwirkung des Cocains*. [conférence Soc. Psychiat. Vienne, 5/3/1885, publié 7/8/1885 in *Zschr. Therap.*, vol. 3 : 49-51] A propos de l'action générale de la cocaïne. in S. Freud : De la cocaïne. Edit. Complexe 1976 : 125-130.
25. 1885. *Zur Kenntniss der Olivenzschicht*. *Neurol. Zentralblatt*, 17/5/1885; 4, n° 12 : 268-270.
26. 1885. *Ein Fall von Muskelatrophie mit ausgebreiteten Sensibilitätsstörungen (Syringomyelie)*. Wiener med. Wochenschr., vol. 35, 3 & 4/1885; n° 13 col. 389-392; n° 14 col. 425-429.
27. 1885. *Rezension von : Ollivier, Hauteruptionen neben Chorea und Rheumatismus* (*Gaz. des Hôpitaux*, Nr. 63, 1884). *Vjschr. Dermatol. Syphil.*, Bd. 12 (1885) p. 307.
28. 1885. *Rezension von : Pozze, Trophische Störungen bei traumatischer peripherer Neuritis* (*Gaz. médic. de Paris*, 14. Oct. 1883). *Vjschr. Dermatol. Syphil.*, Bd. 12 (1885), p. 315.
29. 1885. *Rezension von : Pitrès, Vaillard, Beiträge zur Kenntniss der peripheren, nicht traumatischen Neuritiden* (*Arch. de Neurologie*, Nr. 14, 15 und 17, 1883). *Vjschr. Dermatol. Syphil.*, Bd. 12 (1885), p. 317.
30. 1885. *Rezension von : Joseph-Jules Déjerine, Acute centrale Myelitis in der Frühepoche der Syphilis* (*Revue de médecine*, Nr. 1, 1884). *Vjschr. Dermatol. Syphil.*, vol. 12 (1885), p. 382.
31. 1886. *Akute multiple Neuritis der Spinalen- und Hirnnerven*. Wiener med. Wochenschr., 2/1886; 36, n° 6 : col. 168-172.
32. 1886. *Über die Beziehung des Strickkörpers zum Hinterstrang und Hinterstrangkern, nebst Bemerkungen über zwei Felder der Oblongata*. [Paris 21/3/1886, en coll. avec L. O. Darkschevitch]. *Neurol. Zentralbl.* 5. n° 6 : 121-129.
33. 1886. *Über den Ursprung des Nervus acusticus*. *Monatschr. für Ohrenheilkunde*, neue Folge, 20 n° 8 : 245-251; & n° 9 : 277-282.
34. 1886. *Über männliche Hysterie. Zweiteiliger Vortrag, gehalten in der Gesellschaft der Ärzte in Wien am 15. Oktober und 26. November 1886* [Referate von fremder Hand]. In : *Anz. K.K. Ges. Ärzte Wien*, (1886), Nr. 25, S. 149-152, Nr. 31; *Allg. Wiener med. Ztg.*, Bd. 31 (1886), S. 505-507, 579; *Münch. med. Wschr.*, Bd. 33 (1886), S. 768, 885f.; *Wiener med. Wschr.*, Bd. 36 (1886), Sp. 1445-1447 [nur über die Sitzung vom 15.10.1886]; *Wiener med. Presse*, Bd. 27 (1886), Sp. 1407-1409, 1597; *Wiener med. Blätter*, Bd. 9 (1886), Sp. 1292-1294 [nur über die Sitzung vom 15.10.1886]. [compte-rendus des interventions de Freud à la Société Impériale de Médecine de Vienne les 15 octobre et 26 novembre 1886 sur l'hystérie masculine]
35. 1886. *Beobachtung einer hochgradigen Hemianästhesie bei einem hysterischen Manne*. (Beiträge zur Kasuistik der Hysterie I). [le cas du 26-XI-1886, Société Impériale de Médecine de Vienne]. *GWN : 54-64; *SE I : 24-31.
36. 1886. *«Über einen Fall von hysterischer Coxalgie aus traumatischer Ursache bei einem Manne»*. [traduction d'un cas de Jean-Martin Charcot «Sur un cas de coxalgie hystérique de cause traumatique chez l'homme»] Wiener med. Wschr., Bd. 36 (1886), Sp. 711-715, 756-759.
37. 1886. *Übersetzung mit Vorwort des Übersetzers und zusätzlichen Fussnoten von : Jean-Martin Charcot, Leçons sur les maladies du système nerveux*. [Préface et notes à la traduction du tome III des «Leçons sur les maladies du système nerveux» de J.M. Charcot (1887)]. *SE I : 19-22; *GWN : 50-53.
38. 1886. *Bericht über meine mit Universität-Jubiläums-Reisestipendium unternommene Reise nach Paris und Berlin*. [publié 1956] *GWN : 34-44; *SE I : 3-15. Rapport sur mes études à Paris et Berlin. *Revue Française Psychanalyse* 20, 3, 1956 : 299-306. & *L'Écrit du Temps*, 3, printemps 1983 : 5-16.
39. 1887. *Rezension von : J. H. Auerbeck, Die akute Neurasthenie* (1886). *GWN : 65-66; *SE I : 35-36.
40. 1887. *Rezension von : S. Weir Mitchell, Die Behandlung gewisser Formen von Neurasthenie und Hysterie* (1887). *GWN : 67-68; *SE I : 37-38.
41. 1887. *Diskussionsbemerkung zu einem Vortrag von Adolf Lorenz, Die Entstehung der Gelenkscontracturen nach der spinalen Kinderlähmung*. [Intervention sur l'exposé d'Adolf Lorenz : Gesellschaft der Ärzte, Vienne 13/5/1887]. *Anzeiger der Gesellschaft der Ärzte in Wien*, 1887 : 107 sq.
42. 1887. *Diskussionsbemerkung zu einem Vortrag von Victor Urbantschitsch, Über den Einfluss einer Sinneserregung auf die übrigen Sinnesempfindungen*. [Intervention sur l'exposé de V. Urbantschitsch : Gesellschaft der Ärzte, Vienne 21/10/1887]. *Anzeiger der Gesellschaft der Ärzte in Wien*, 1887 : 174.
43. 1887. *Bemerkungen über Cocaïnsucht und Cocaïnfurcht*. (Beiträge über die Anwendung des Cocain. Zweite Serie.) [9/7/1887] Cocaïnomanie et cocaïnophobie. in S. Freud : De la cocaïne. Ed. Complexe 1976 : 169-174.
44. 1887. *Rezension von : Otto Buss, «Zur Lehre von der Dystrophia muscularis progressiva»*. *Zentralblatt für Kinderheilkunde*, vol. 1 : 15-16.
45. 1887. *Rezension von : Richard Friedländer, In welchem Zeitpunkt ist es angezeigt, mit der elektrischen Behandlung acut entzündlicher Krankheiten des Nervensystems zu beginnen?* *Zentralblatt für Kinderheilkunde*, 1887 vol. 1 : 16.
46. 1887. *Rezension von : Henry Dwight Chapin, «Peripheral Neuritis and the painful paralysis of early life»*. (*Medical Record*, Nr. 3, 1887). *Zentralblatt für Kinderheilkunde*, 1887 vol. 1 : 37.
47. 1887. *Rezension von : Oswald Berkhan, «Versuche, die Taubstummheit zu heuern und die Erfolge dieser Versuche»*. *GWN : 103-104.
48. 1887. *Rezension von : Moritz Freyer, «Zur Tabes im jugendlichen Alter»*. (*Berliner klin. Wochenschr.* Nr. 6, 1887, S. 91). *Zentralblatt für Kinderheilkunde*, 1887 vol. 1 : 38.
49. 1887. *Rezension von : W. G. Winner, «A case of basilar meningitis»*. (*Detroit Therapeutic Gazette*, 15. Januar 1887, p. 24). *Zentralblatt für Kinderheilkunde*, 1887 vol. 1 : 39.
50. 1887. *Rezension von : Heinrich Hochhaus, «Meningitische Hemiplegie»*. (*Berl. kl. Woch.* Nr. 1, 1887). *Zentralblatt für Kinderheilkunde*, 1887 vol. 1 : 39.
51. 1887. *Rezension von : Paul Julius Möbius, «Über aussteigende Lähmung nach Keuchhusten»*. *Zentralblatt für Kinderheilkunde*, vol. 1 : 62-63.
52. 1887. *Rezension von : George Andreas Berry & Byrom Bramwell, «Case of Ophthalmoplegia externa acuta probably due to a scrofulous lesion of the Pons Varolii; Recovery»*. (*Edinburgh Med. Journal*, Vol. XXXII, Nr. 9, p. 817). *Zentralblatt für Kinderheilkunde*, 1887 vol. 1 : 63 sq.
53. 1887. *Rezension von : Stephen Mackenzie, «Report on Chorea»*. (*British Medical Journal*, 26/2/1887, p. 425). *Zentralblatt für Kinderheilkunde*, 1887 vol. 1 : 122-126.
54. 1887. *Rezension von : R. Laufener, «Über Hysteroepilepsie der Knaben»*. (*Zentralbl. f. Nervenheilk.* Nr. 6, S. 161, 1887). *Zentralblatt für Kinderheilkunde*, vol. 1 : 247.
55. 1887. *Rezension von : Roderich Stintzing, «Über hereditäre Ataxie»*. (*Münch. med. Woch.* Nr. 21, S. 389-392, 1887). *Zentralblatt für Kinderheilkunde*, 1887 vol. 1 : 247-248.
56. 1887. *Rezension von : Ludwig Unger «Über multiple inselförmige Sklerose des Centralnervensystems im Kindesalter»*. *Zentralblatt für Kinderheilkunde*, vol. 1 : 248-249.

57. 1887. Rezension von : Maximilian Herz, «Über Hemiatrophia facialis progressiva nebst Mittheilung eines diesbezüglichen Falles.» Zentralblatt für Kinderheilkunde, vol. 1 : 249.
58. 1887. Rezension von : Gotthold Scholz, «Über schwere diphtheritische Lähmungen und deren balneotherapeutische Heilung.» Zentralblatt für Kinderheilkunde, vol. 1 : 249-250.
59. 1887. Rezension von : Ephraim Fletcher Ingals, «Traumatic Tetanus.» Zentralblatt für Kinderheilkunde, 1887 vol. 1 : 250.
60. 1887. Rezension von : John Abercrombie, «Clinical lecture on Hemiplegia in Children.» (Brit. med. Journ. 18; 01/1887, p. 1323). Zentralblatt für Kinderheilkunde, 1887 vol. 1 : 415 sq.
61. 1887. Rezension von : Edouard Bugnion, «Chute sur la tête, enfoncement de l'os frontal, troubles consécutifs de l'intelligence et de la mobilité.» (Revue médicale de la Suisse romande No 4, 1887, p. 210). Zentralblatt für Kinderheilkunde, 1887 vol. 1 : 419.
62. 1887. Rezension von : Karl Gerling, «Über Athetosis» (Inaug.-Diss., Kiel 1887). Zentralblatt für Kinderheilkunde, vol. 1 : 420.
63. 1887. Rezension von : Chever Bevil & H. D. Fry, «Neurasthenia or Chlorosis.» (St. Louis Courier of medicine, XVII, Nr. 3, March 1887, p. 229). Zentralblatt für Kinderheilkunde, 1887 vol. 1 : 422.
64. 1887. Rezension von : Carlos Arthur Moncorvo, «De l'étiologie de la sclérose en plaque chez les enfants» (Revue mensuelle des maladies de l'enfance, Juni 1887, p. 242; ital. in Arch. d. pathol. infant., 1887, Fasc. 3). Zentralblatt für Kinderheilkunde, 1887 vol. 1 : 423.
65. 1887. Communications à la Société des Médecins de Vienne, in Le Bulletin Médical, vol. 1 : Séance du 1/04-1887, p. 186 sq.; 29/04-1887, p. 301; 6/05-1887, p. 331; 13/05-1887, p. 365; 20/05-1887, p. 394; 27/05-1887, p. 426; 10/06-1887, p. 492 sq.
66. 1887. Rezension von : Heinrich Obersteiner, Anleitung beim Studium des Baues der nervösen Centralorgane im gesunden und kranken Zustande, Leipzig und Wien 1888. Wiener med. Wochenschr. 1887 Vol 37, n° 50, col. 1642-1644.
67. 1887. Rezension von : J. Pal, Ein Beitrag zur Nervenfärbetechnik (Wiener med. Jahrb. 1886). Neurol. Zentralbl. 1887 Vol. 6, n° 6 : 53f.
68. 1887. Rezension von : Alessandro Borgherini, Beiträge zur Kenntniss der Leitungsbahnen im Rückenmarke (Mittheilungen aus dem Institute für allgemeine und experimentelle Pathologie in Wien, 1886, I). Neurol. Zentralbl. 1887 Vol. 6, n° 4 : 79.
69. 1887. Rezension von : Albert Adamkiewicz, Monoplegia anästhetica (Wiener med. Blätter, Nr. 4 und 5, 1887). Neurol. Zentralbl. 1887 Vol. 6, n° 6 : 131-133.
70. 1887. Rezension von : Julius Nussbaum, Über die wechselseitigen Beziehungen zwischen den centralen Ursprungsgebieten der Augenmuskelnerven (Wiener med. Jahrb., II, 1887). Neurol. Zentralbl. Vol. 6, n° 23 : 543f.
71. 1887. Das Nervensystem. in : Eduard von Buchheim, (Edit.) Ärztliche Versicherungsdagnostik, (Abschnitt V). Wien, Alfred Holder : 188-207.
72. 1888. Über Hemianopsie im frühesten Kindesalter. Wiener med. Wochenschr. Vol 38, n° 32 : 1081-1082, & n° 33 : 1116-1121.
73. 1888. Aphasie, Gehirn I. Anatomie des Gehirns, Hysterie, Hysteroepilepsie. [articles non signés] in Villaret (Edit.) : Handwörterbuch der gesamten Medizin, Stuttgart, F. Enke Verlag, Vol. 1 : 88-90 (Aphasie), 684-697 (Gehirn). *GWN : 69-90 (Hysterie), *GWN : 91-92 (Hysteroepilepsie); *SE 1 : 41-57 (Hysteria), 58-59 (Hystero-Epilepsy). «Hystérie» in : Cahiers Confrontations n° 7, printemps 1982 : 153-169.
74. 1888. Corpus. [paragraphes q, r, t; non signés] in Villaret (Edit.) : Handwörterbuch der gesamten Medizin, Stuttgart, F. Enke Verlag (vol. 1, p. 354-355). Jahrbuch der Psychoanalyse, 1974 vol. 7 : 117-125.
75. 1888. Rezension von : Bernhard Sachs, «Kurze Mittheilung über einen Fall von solitärem Tuberkel des Halsrückmarkes.» (Neurol. Centralblatt Nr. 1, 1887). Zentralblatt für Physiologie, 1888 vol. 1 : 31 sq.

76. 1888. Rezension von : Friedrich A. Nieden, «Ein Fall von Lesescheu, Dyslexie (Dysanagnosie) mit Sectionbefund.» (Archiv f. Augenheilk. XVII, 2). Zentralblatt für Physiologie, 1888 vol. 1 : 51 sq.
77. 1888. Rezension von : E. S. Reynolds, «On changes in nervous system after amputation of limbs, with bibliography and a recent case» (Brain, Jan. 1887, XXXVI, p. 494). Zentralblatt für Physiologie, 1888 vol. 1 : 76.
78. 1888. Rezension von : William Thorburn, «Cases of injury to the cervical region of the spinal cord.» (Brain XXXVI, 1887). Zentralblatt für Physiologie, 1888 vol. 1 : 101.
79. 1888. Rezension von : Leonard Landois, Über die Erregung typischer Krampfanfälle nach Behandlung des centralen Nervensystems mit chemischen Substanzen, mit besonderer Berücksichtigung der Urämie (Wiener med. Presse, Nr. 7, 8, 9, 1887). Zentralblatt für Physiologie, 1888 vol. 1 : 127 sq.
80. 1888. Rezension von : Philipp Knoll, «Über die Augenbewegungen bei Reizung einzelner Theile des Grosshirns.» (Wiener akad. Sitzb. XCIV, III. Abth., Octoberheft, 1886). Zentralblatt für Physiologie, 1888 vol. 1 : 189 sq.
81. 1888. Rezension von : Philipp Knoll, «Über die nach Verschluss der Hirnarterien auftretenden Augenbewegungen.» (Wiener akad. Sitzb. XCIV, III. Abth., Octoberheft, 1886). Zentralblatt für Physiologie, 1888 vol. 1 : 190.
82. 1888. Rezension von : Edmond Beraneck, «Histogénèse des nerfs céphaliques.» (Archives des sciences physiques et naturelles XVII.3, p. 240). Zentralblatt für Physiologie, 1888 vol. 1 : 209.
83. 1888. Rezension von : Charles Julin, «Le système nerveux grand sympathique de l'Ammocoetes (Petromyzon Planeri).» (Anatom. Anzeiger II, 7, 1887). Zentralblatt für Physiologie, 1888 vol. 1 : 236.
84. 1888. Rezension von : W. Leube, «Über Herderkrankungen im Gehirnschenkel in der Gegend des hinteren Vierhügelpaares.» (Deutsches Arch. f. kl. Med. XI, 2, S. 217). Zentralblatt für Physiologie, 1888 vol. 1 : 252.
85. 1888. Rezension von : Carl Rabl, «Über das Gebiet des Nervus facialis.» (Anat. Anzeiger II, 8, S. 212). Zentralblatt für Physiologie, 1888 vol. 1 : 262.
86. 1888. Rezension von : Max Friedmann, «Einiges über Degenerationsprocesse im Hemisphärenmark.» (Neurologisches Centralblatt 1887, Nr. 4 und 5, S. 73). Zentralblatt für Physiologie, 1888 vol. 1 : 263.
87. 1888. Rezension von : C-A. Phisalix, «Sur les nerfs crâniens d'un embryon humain de trente-deux jours» (Compt. rend. CIV, 4, p. 241). Zentralblatt für Physiologie, 1888 vol. 1 : 268.
88. 1888. Rezension von : Victor Urbanschtsch, «Über den Einfluss von Trigeminusreizen auf den Tast- und Temperatursinn der Gesichtshaut.» (Pflüger's Arch. XLI, 1887, S. 46). Zentralblatt für Physiologie, 1888 vol. 1 : 507.
89. 1888. Rezension von : Giovanni Mingazzini, Nota sopra tre cervelli di feti trigemini umani (Bulletino della Reale Accademia Medica di Roma XIII, p. 112). Zentralblatt für Physiologie, 1888 vol. 1 : 596.
90. 1888. Rezension von : W. Bechterew, Über die hinteren Nervenwurzeln, ihre Endigung in der grauen Substanz des Rückenmarkes und ihre centrale Fortsetzung im letzteren (His-Braune's Arch. 1887, Nr. 2 u. 3, S. 126). Zentralblatt für Physiologie, 1888 vol. 1 : 598-600.
91. 1888. Rezension von : H. Obersteiner, «Der Hypnotismus mit besonderer Berücksichtigung seiner klinischen und forensischen Bedeutung» (Klinische Zeit- und Streitfragen, 1. Band, 2. Heft, S. 49-80), Wien 1887. *GWN : 105-106.
92. 1888. Rezension von : Nussbaum, Über die wechselseitigen Beziehungen zwischen den centralen Ursprungsgebieten der Augenmuskelnerven (Wiener med. Jahrbücher II, 1887). Zentralblatt für Physiologie, 1888 vol. 1 : 628 sq.
93. 1888. Hypnose durch Suggestion. Wiener med. Wochenschr. Vol 38, col. 898-900.
94. 1888-89. Papers on Hypnotism and Suggestion. *SE 1 : 61-72.

95. 1888-89. Übersetzung mit Vorrede des Übersetzers und zusätzlichen Fussnoten von : Hippolyte Bernheim «Die Suggestion und ihre Heilwirkung». [Avant propos, et notes à la traduction de H. Bernheim : De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique. Paris 1886. 1^{re} partie (trad. 2^e partie : O. von Springer. Wien. Deuticke 1888)] *GWN : 107-122. Préface reprise in : *Hypnotism and suggestion*. *CP 5 : 11-24; & *SE 1 : 73-87. *Hypnotisme et suggestion*. in : *L'Écrit du temps* 6, 1984 : 87-98.
96. 1889. Rezension von : W. Bechterew, *Über die Bestandsheile des vorderen Kleinhirnschenkels* (His-Braune's Archiv 1888, Nr. 2 bis 4, S. 124). Zentralblatt für Physiologie, 1889 vol. 2 : 456 sq.
97. 1889. Rezension von : J. Belloni, *Über die centrale Endigung des Nervus opticus bei den Vertebraten* (Zeitschrift f. Zoologie XLVII.1, S. 1). Zentralblatt für Physiologie, 1889 vol. 2 : 554 sq.
98. 1889. Rezension von : August Forel, *Der Hypnotismus*. *GWN : 125-139; *SE 1 : 89-102. Compte rendu du livre de Forel «L'hypnotisme, sa signification et son emploi», in : *L'Écrit du temps*, 3, 1983 : 203-218.
99. 1889. Einweisungsschreiben «Mathilde S.» in A. Hirschmüller, 1889 : Freuds «Mathilde S.». Ein weiterer Tagesrest zum Irmatraum. *Jahrbuch der Psychoanalyse*, vol. 24.
100. 1890. Rezension von : L. O. Darkshevitch, *Über den oberen Kern des Nervus oculomotorius* (A. f. Anat. u. Physiol., Anat. Abh. 1889). Zentralblatt für Physiologie, 1890 vol. 3 : 84 sq.
101. 1890. Rezension von : Kücckenthal, M. und Theodor Ziehen, *Das Centralnervensystem der Cetaceen* (Aus den Denkschriften d. med.-naturwissensch. Ges. zu Jena III. B., 1889). Zentralblatt für Physiologie, 1890 vol. 3 : 626-631.
102. 1890. *Psychische Behandlung* (Seelenbehandlung). *GW 5 : 287-315; *SE 7 : 281-302 (daté 1905). Traitement psychique (traitement d'âme). *RIP 1 : 1-23.
103. 1891. *Klinische Studie über die halbseitige Cerebrallähmung der Kinder*. [en coll. avec Oscar Rie] Beiträge zur Kinderheilkunde; Ed. Kassowitz (Wien) Perles; vol. 3 (25,31).
104. 1891. *Hypnose*. Bum, Anton, *Therapeutisches Lexikon*, Wien : 1891. *GW 140-150.
105. 1891. *Cerebrale Kinderlähmung und Poliomyelitis infantilis*. [en coll. avec Oscar Rie] Wien. klin. Wochenschr. Vol 41, n° 5 : 193-196, n° 7 : 244-246, n° 8 : 292-294.
106. 1891. *Zur Auffassung der Aphasien. Eine kritische Studie*. On Aphasia : A Critical Study. (International Universities Press, 1950) Contribution à la conception des aphasies. Paris, PUF 1983.
107. 1891. *Kinderlähmung, und Lähmung*. [articles non signés] in Albert Villaret : *Handwörterbuch der gesamten Medizin*. Stuttgart, Enke. 1891 Vol 2 : 91-93 & 169-171.
108. 1891. *Mitteilung über eine Sulfonalvergiftung*. In A.F. Jolles : *Über das chemische Verhalten der Harnstoffe nach Sulfonal-Intoxikation*. International klinische Rundschau, 1891 vol. 6, col. 1913-1916 & 1953-1959.
109. 1891. *Anamnese «Nina R.»*. [publié en 1978] *GWN : 313-315.
110. 1891. *Hypnose*. *GWN : 141-150; *SE 1 : 103-114. *Hypnose*, in : *L'Écrit du temps*, 3, 1983 : 101-109.
111. 1892. Beitrag zu : Rosenthal, Emil, *Contribution à l'étude des diplégies cérébrales de l'enfance* [Thèse]. Lyon : 1892.
112. 1892. Rezension von : Schaffer, R., *Vergleichend-anatomische Untersuchungen über Rückenmarksfaserung* (Archiv f. mikr. Anat. XXXVIII, 1891). Zentralblatt für Physiologie, 1892 vol. 5 : 656.
113. 1892. Rezension von : Joseph EF Babinski, *Paraplégie flasque par compression de la moelle* (Archiv de Méd. expér. Nr. 2, 1891). Zentralblatt für Physiologie, 1892 vol. 5 : 677 sq.
114. 1892. Rezension von : Bernheimer, *Über die Schnervenwurzeln des Menschen* (Wiesbaden 1891). Zentralblatt für Physiologie, 1892 vol. 5 : 767 sq.

115. 1892. Rezension von : L. Sala, *Sull'origine del nervo acustico* (Monitore zoologico italiano No. 11, 1891). Zentralblatt für Physiologie, 1892 vol. 5 : 860.
116. 1892. Rezension von : M. Sternberg, *Hemmung, Ermüdung und Bahnung der Sehnenreflexe im Rückenmark* (Wiener Akad. Sitzber. 01-1891). Zentralblatt für Physiologie, 1892 vol. 5 : 859.
117. 1892. *Diskussionsbemerkung zu einem Vortrag von Hermann Schlesinger, Fall von Augenmuskellähmung nach Herpes zoster*. [Intervention à l'exposé de Hermann Schlesinger sur l'herpès zoster, Wiener medizinischer Klub, 12/10-1892]. Neurologische Zentralblatt, vol. 11 : 761 sq.
118. 1892. *Brief an Josef Breuer*. [29/06-1892, publié 1941] *GW 17 : 5-6; *CP 5 : 25-26; *SE 1 : 147-148.
119. 1892. *Über Hypnose und Suggestion*. [exposé Wiener medizinischen Klub, 27/04 & 4/05-1892] *GWN : 165-178 De l'hypnose et de la suggestion. in : *L'Écrit du Temps*, 3, 1983 : 219-230.
120. 1892. Übersetzung von : Bernheim, Hippolyte, *Hypnotisme, suggestion et psychothérapie, études nouvelles, Paris 1891*. [traduction de H. Bernheim : *Hypnotisme, suggestion, et psychothérapie, études nouvelles*. Paris 1891. Sous le titre *Neue Studien über Hypnotismus, Suggestion und Psychotherapie*. Leipzig & Wien, Deuticke 1892].
121. 1892. *Notiz III*. [publié en 1941] *GW 17 : 15-18; *CP 5 : 31-32; *SE 1 : 149-150. Notice «III» *RIP 1 : 29-30.
122. 1892. *Zur Theorie des hysterischen Anfalls*. [avec Josef Breuer, 1^{re} publication 1940] *GW 17 : 7-13; *CP 5 : 27-30; *SE 1 : 151-154. Pour une théorie de l'attaque hystérique. *RIP 1 : 25-28.
123. 1892-93. *Ein Fall von hypnotischer Heilung nebst Bemerkungen über die Entstehung hysterischer Symptome durch den «Gegenwillen»*. [1^{re} partie publiée en décembre 1892, 2^e en janvier 1893] *GW 1 : 3-17; CP 5 : 33-46; *SE 1 : 115-128. Un cas de guérison hypnotique avec des remarques sur l'apparition de symptômes hystériques par la contre-volonté. *RIP 1 : 31-43.
124. 1892-93. *Vorwort und Anmerkungen zur Übersetzung von J. M. Charcot («Polyklinische Vorträge»)*, Wien und Leipzig. [préface, et notes à la traduction des «Leçons du Mardi, 1887-1888», Vol 1, de J. M. Charcot]. *GWN : 153-178; *SE 1 : 131-143. Préface : in *L'Écrit du temps*, 7, automne 1984 : 55-88.
125. 1893. Beitrag zu : Ludwig Rosenberg, *Casuistische Beiträge zur Kenntniss der cerebralen Kinderlähmungen und der Epilepsie*. Wien : 1893. Beiträge zur Kinderheilkunde, neue Folge n° 4 : 92-111.
126. 1893. *Über hysterische Lähmungen*. (Referat von Hermann Schlesinger). [conférence Wiener medizinischen Klub 24/05-1893]. Neurol. Zentralblatt 12 : 709.
127. 1893. Rezension von : M. Sternberg, *Über die Beziehungen der Sehnenreflexe zum Muskeltonus* (Wiener Akad. Sitzber. Juni 1891). Zentralblatt für Physiologie, 1893 vol. 6 : 24.
128. 1893. Rezension von : Otto Snell, *Die Abhängigkeit des Hirngewichtes von dem Körpergewicht und den geistigen Fähigkeiten* (Arch. f. Psych. XXIII, 2). Zentralblatt für Physiologie, 1893 vol. 6 : 86.
129. 1893. Rezension von : B. Lange, *Inwieweit sind die Symptome, welche nach Zerstörung des Kleinhirns beobachtet werden, auf Verletzungen des Acusticus zurückzuführen?* (Pflüger's Archiv. L, 1891). Zentralblatt für Physiologie, 1893 vol. 6 : 159 sq.
130. 1893. Rezension von : Isidor Steiner, *«Sinnessphären und Bewegungen.»* (Pflüger's Archiv L, 1891). Zentralblatt für Physiologie, 1893 vol. 6 : 187 sq.
131. 1893. Rezension von : Danilewsky, *«Zur Physiologie des Centralnervensystems von Amphioxus.»* (Pflüger's Archiv 1892). Zentralblatt für Physiologie, 1893 vol. 6 : 454 sq.

132. 1893. *Über den psychischen Mechanismus hysterischer Phänomene. Vorläufige Mitteilung.* [fin 1892 avec Josef Breuer] *GWN : 181-193; *GW 1 : 81-98; *CP 1 : 24-41; *SE 2 : 3-17. Les mécanismes psychiques des phénomènes hystériques : communication préliminaire. Chap. 1 des « Études sur l'hystérie », PUF 1971 : 1-13.
133. 1893. *Über den psychischen Mechanismus hysterischer Phänomene.* [conférence Wiener medizinischen Klub, 11/01-1893]. *GWN : 181-193; *SE 3 : 25-39. Le mécanisme psychique des manifestations hystériques. in *Esquisses Psychanalytiques*, 19; 1993.
134. 1893. *Krankengeschichte « Nina R. ».* [cas clinique publié en 1983] *GWN : 316-319.
135. 1893. *Über familiäre Formen von cerebralen Diplegien.* Neurol. Zentralbl. 12, n° 15 : 512-515 & n° 16 : 542-547.
136. 1893. *Charcot.* *GW 1 : 21-35; *CP 1 : 9-23; *SE 3 : 9-23. Charcot. *RIP 1 : 61-73.
137. 1893. *Zur Kenntniss der cerebralen Diplegien des Kindersalters (im Anschluss an die „Little'sche Krankheit“).* Beiträge zur Kinderheilkunde. Neue Folge 3 : 1-158. Leipzig und Wien : Deuticke. (abstract in *SE 3 : 245).
138. 1893. *Beitrag zu : Rosenthal, Emil, Les diplégies cérébrales de l'enfance.* Paris : 1893.
139. 1893. *Les diplégies cérébrales infantiles.* [en Français] Revue Neurologique Tome I, n° 8 : 177-183.
140. 1893. *Über ein Symptom, das häufig die Enuresis nocturna der Kinder begleitet.* Neurol. Zentralblatt, vol 12, n° 21 : 735-737.
141. 1893. *Quelques considérations pour une étude comparative des paralysies motrices organiques et hystériques.* [en Français pour Archives Neurol.] *GW 1 : 39-55; *CP 1 : 42-58; *SE 1 : 157-172; *RIP 1 : 45-59.
142. 1893. *Freud, Sigmund* [art. autobiographique]. In : Eisenberg, Ludwig, *Das geistige Wien. Künstler- und Schriftsteller-Lexikon*, Bd. 2 : *Medizinisch-naturwissenschaftlicher Theil*, Wien : 1893, S. 132f.
143. 1893-94. *Accessoriuskrampf; Accessoriuslähmung; Agraphie; Alalie; Alexie; Amnesie; Anarthrie; Anosmie; Aphasie; Aphrasie; Bradylalie; Bradyphrasie; Dysgraphie; Dyslalie; Dyslexie; Dysphrasie; Echolalie; Paraphrasie.* Diagnostisches Lexikon für praktische Ärzte, hrsg. Moritz von Anton Bumund & T. Schnirer, Bd. 1 (1893) und Bd. 3 (1894), Wien und Leipzig. [18 articles pour un dictionnaire de neurologie] Articles *Amnésie*, & *Aphasie* repris in : *Psyche*, 1987 n° 6 : 508-528.
144. 1894. *Rezension von : Jahrbuch der praktischen Medizin, begr. von Paul Börner, hrsg. von Julius Schwalbe, Jahrgang 1894.* Stuttgart 1894. [Gezeichnet : F.]. Internationale klinische Rundschau, vol. 8, col. 1492 sq.
145. 1894. *Rezension von : E. Flatau, « Atlas des menschlichen Gehirns und des Faserverlaufes ».* Internationale klinische Rundschau, vol. 8, col. 54 Sp. 1131f.
146. 1894. *Rezension von : Platonow, « Zur Frage über die allgemeine progressive Paralyse der Irren und ihre Behandlung bei den Syphilikern ».* Internationale klinische Rundschau, vol. 8, col. 54.
147. 1894. *Rezension von : Emil Hougberg, « Beiträge zur Kenntniss der Ätiologie der progressiven Paralyse mit besonderer Berücksichtigung der Syphilis ».* Internationale klinische Rundschau, vol. 8, col. 321.
148. 1894. *Rezension von : Justin Karlinksi, « Zur Hydrologie des Bezirkes Konjica in der Hercegovina ».* Sarajevo 1893. Internationale klinische Rundschau, vol. 8, col. 772.
149. 1894. *Rezension von : Vogel & Biedert, « Lehrbuch der Kinderkrankheiten ».* Internationale klinische Rundschau, vol. 8, col. 1526.
150. 1894. *Die Abwehr-Neuropsychosen, Versuch einer psychologischen Theorie der erworbenen Hysterie, vieler Phobien und Zwangsvorstellungen und gewisser hallucinatorischer Psychosen.* *GW 1 : 39-74; *CP 1 : 59-75; *SE 3 : 43-68; *OC, vol 3 : 1-18. Les psychonévroses de défense. *NPP : 1-14.
151. 1895. *Rezension von : L. Eninger, « Eine neue Theorie über die Ursachen einiger Nervenkrankheiten, insbesondere der Neuritis und der Tabes ».* (Volkmann's Vorträge Nr. 106, 1894). Wiener klinische Rundschau, vol. 9, n° 2 : 27-28.
152. 1895. *Rezension von Alfred Hegar « Der Geschlechtstrieb Eine social-medicinische Studie. Stuttgart 1894. ».* *GWN : 489-490. La pulsion sexuelle de A. Hegar. *OC, vol 3 : 92-96.
153. 1895. *Rezension von P. J. Möbius « Die Migräne ».* [03/03-1895]. *GWN : 360-369. La migraine de Möbius. *OC, vol 3 : 99-103.
154. 1895. *Obsessions et phobies, leur mécanisme psychique et leur étiologie.* [1894 en Français pour Revue Neurologique] *GW 1 : 345-353; *CP 1 : 128-137; *SE 3 : 71-82 (& appendix 1895 : 83-89); *NPP : 39-45.
155. 1895. *Mechanismus der Zwangsvorstellungen und Phobien.* [conférences 12-1894 & 15/01-1895, Vereins für Psychiatrie und Neurologie in Wien] *GWN : 352-359. Mécanismes des représentations de contrainte et des phobies. *OC, vol 3 : 79-91.
156. 1895. *Diskussionsbemerkung zur Vorstellung eines Falls von tabischer Polyarthropathie durch Dr. Hirschl.* [28/05-1895, Vereins für Psychiatrie und Neurologie in Wien] Wiener klinische Wochenschrift, vol. 8 : 742; Neurologische Zentralblatt, vol. 14 : 1149.
157. 1895. *Diskussionsbemerkung zur Vorstellung dreier Kranker mit Chorea chronica durch Dr. Von Sölder.* [28/05-1895, Vereins für Psychiatrie und Neurologie in Wien] Wiener klinische Wochenschrift, vol. 8 : 743 sq.; Neurologische Zentralblatt, vol. 14 : 1149.
158. 1895. *Rezension von : Koch (I L A), Das Nervenleiden des Menschen. Zur Belehrung, zu Rat und Trost.* Verlag von Otto Maier, Ravensburg. 1895. Die Zeit, 2/03-1895, n° 22 : 142.
159. 1895. *Studien über Hysterie.* [avec Josef Breuer] *GW 1 : 75-312 (sans les contributions de Breuer) *GWN : 217-310 (avec préfaces & contributions de Breuer); *SE 2. Études sur l'hystérie. PUF 1971.
160. 1895. *Zur Psychotherapie der Hysterie.* *GW 1 : 252-312; *SE 2 : 255-305. La psychothérapie de l'hystérie. in *Études sur l'hystérie* PUF 1971 : 205-247.
161. 1895. *Über Hysterie.* [Trois conférences : Wiener medizinischen Dokorenkolegium, les 14, 21 & 28/10-1895] *GWN : 328-351.
162. 1895. *Entwurf einer Psychologie.* [publié 1950] *GWN : 387-477; *SE 1 : 281-397. Esquisse d'une psychologie scientifique. in *S. Freud : La naissance de la psychanalyse.* PUF 1969 : 307-396.
163. 1895. *Über die Berechtigung, von der Neurasthenie einem bestimmten Symptomenkomplex als « Angst-Neurose » abzutrennen.* [1894] *GW 1 : 315-342; *CP 1 : 76-106; *SE 3 : 87-117; *OC, vol 3 : 29-58. Qu'il est justifié de séparer de la neurasthénie un certain complexe symptomatique sous le nom de « névrose d'angoisse ». *NPP : 15-38.
164. 1895. *Zur Kritik der « Angstneurose ».* *GW 1 : 357-376; *CP 1 : 107-127; *SE 3 : 119-140. Sur la critique de la « névrose d'angoisse ». *OC, vol 3 : 59-78.
165. 1895. *Über die Bernhardt'sche Sensibilitätsstörungen am Oberschenkel.* Neurol. Zentralblatt, Bd. 14 n° 11 : 491-492.
166. 1896. *Diskussionsbemerkung zu einem Vortrag von Docent Dr. Hermann Schlessinger über die acut entzündlichen Formen der Bulbärlähmungen.* [10/03-1896, Vereins für Psychiatrie und Neurologie in Wien] Wiener klinische Wschr, Bd. 9 : 282.
167. 1896. *L'hérédité et l'étiologie des névroses.* [original en Français : *Revue Neurol.* 30/03-1896 : 161-169]. *GW 1 : 407-422; *CP 1 : 138-154; *SE 3 : 141-157; *NPP : 47-59.
168. 1896. *Weitere Bemerkungen über die Abwehr-Neuropsychosen.* [publié 15/05-1896] *GW 1 : 379-403; *CP 1 : 155-182; *SE 3 : 159-186; *OC, vol 3 : 121-146. Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense. *NPP : 61-81.

169. 1896. *Zur Ätiologie der Hysterie*. *GW 1 : 423-439; *CP 1 : 183-219; *SE 3 : 187-222; *OC, vol 3 : 147-180. [conférence 21/04-1896, Soc. Psychiatrie & Neurologie, Vienne] L'étiologie de l'hystérie. *NPP : 83-112.
170. 1896. *Vorwort zur zweiten deutschen Auflage* [von Bernheim, Hippolyte, Die Suggestion und ihre Heilwirkung, unter (1888- 89)], überarb. von Max Kahane, Wien : 1896]. *GWN : 121-122. Preface to the Second German Edition of Bernheim's «Suggestion». *SE 1 : 86-87.
171. 1896. *Der Begriff des Unbewussten in der Psychologie*. (ed. J.F. Lehman 1897). [conférence 3^e Congrès Internat. Psychologie du 4 au 7/08-1896, Munich]
172. 1897. *Die infantile Cerebrallähmung*. in Nothnagel, Edit. : «Handbuch der Speziellen Pathologie und Therapie». Wien, Hölder, (vol. 9, pt. 2, sec. 2). Extraits in S. Freud, 1891 : Contribution à la conception des aphasies. PUF 1983 : 35-49.
173. 1897. *Inhaltsangaben der wissenschaftlichen Arbeiten des Privatdozenten Dr Sigm. Freud, 1877-1897*. [publié 05-1897] *GW 1 : 461-488; *SE 3 : 225-257. Résumé des travaux scientifiques du Docteur Sigmund Freud, 1877-1897. *OC, vol 3 : 183-213.
174. 1897. *Cerebrale Kinderlähmung I*. [32 revues bibliographiques sur les paralysies infantiles] Jahresbericht über die Leistungen und Fortschritte auf dem Gebiete der Neurologie und Psychiatrie 1 : 613-632.
175. 1898. *Cerebrale Kinderlähmung II*. [29 revues bibliographiques sur les paralysies infantiles] Jahresbericht über die Leistungen und Fortschritte auf dem Gebiete der Neurologie und Psychiatrie 2 : 632-642.
176. 1898. *Die Sexualität in der Ätiologie der Neurosen*. [01 & 02-1898] *GW 1 : 491-516; *CP 1 : 220-248; *SE 3 : 261-285; *OC, vol 3 : 217-240. La sexualité dans l'étiologie des névroses. *RIP 1 : 75-97.
177. 1898. *Zum psychischen Mechanismus der Vergesslichkeit*. *GW 1 : 519-528; *SE 3 : 288-297; *OC, vol 3 : 241-251. Sur le mécanisme psychique de l'oubli. *RIP 1 : 99-107.
178. 1899. *Cerebrale Kinderlähmung III*. [22 revues bibliographiques sur les paralysies infantiles] Jahresbericht über die Leistungen und Fortschritte auf dem Gebiete der Neurologie und Psychiatrie 3 : 611-618.
179. 1899. *Über Deckerinnerungen*. [25/05-1899] *GW 1 : 531-554; *CP 5 : 47-69; *SE 3 : 301-322; *OC, vol 3 : 254-276. Sur les souvenirs-écrans. *NPP : 113-132.
180. 1899. *Eine erfüllte Traumahnung*. [10/11-1899, publié 1941] *GW 17 : 21-23; *CP 5 : 70-73; *SE 5 : 623-625. Une prémonition onirique accomplie. *RIP 1 : 109-111.
181. 1900. *Die Traumdeutung*. *GW 2/3; *SE 4 & 5. L'interprétation des rêves. [édition 1929] PUF 1967.
182. 1901. *Freud, Sigm., 1901*. [1899] *GWN : 370-371; *SE 3 : 324. Notice autobiographique. *OC, vol 3 : 278-279.
183. 1901. *Zur Psychopathologie des Alltagslebens*. *GW 4; *SE 6 : 1-279. [nombreux ajouts de 1905 à 1920]. Psychopathologie de la vie quotidienne. Payot 1968.
184. 1901. *Über den Traum*. [10-1900] *GW 2/3 : 643-700; *SE 5 : 631-686. Le rêve et son interprétation. Gallimard, coll. Idées 1969.
185. 1903. *Diskussionsbeiträge zu Gespräch über das Rauchen* in : Wilhelm Stekel, Gespräch über das Rauchen, Prager Tagblatt, 28. Jan. 1903. [original 1902].
186. 1903. *Rezension von : Biedenkapp, Georg, Im Kampfe gegen Hirnbacillen (Berlin 1902)*. [Neue Freie Presse 8/02-1903]. *GWN : 491-492. Three Contributions to the «Neue Freie Presse». *SE 9 : 253 sq.
187. 1904. *Rezension von : Bigelow, John, The Mystery of Sleep (London 1903)*. [Neue Freie Presse 4/02-1904]. *GWN : 493.
188. 1904. *Rezension von : Baumgarten, Alfred, Neurasthenie. Wesen, Heilung, Vorbeugung (Würzburg 1903)* [Neue Freie Presse 4/02-1904]. Three Contributions to the «Neue Freie Presse». *SE 9 : 253 sq.
189. 1904. *Notiz über Magnetische Menschen*. [Neue Freie Presse 6/11-1904]. Three Contributions to the «Neue Freie Presse». *SE 9 : 253 sq.
190. 1904. *Die Freudsche psychoanalytische Methode*. [1903] *GW 5 : 3-10; *CP 1 : 264-271; *SE 7 : 249-254 La méthode psychanalytique de Freud. *TP : 1-8.
191. 1904. *Über Psychotherapie*. [conférence 12/12-1904, Collège des Médecins de Vienne, publié 1905] *GW 5 : 13-26; *CP 1 : 249-263; *SE 7 : 257-268. De la psychothérapie. *TP : 9-22.
192. 1904. *Professor S. Hammerschlag* [11/11-1904]. *GWN : 733 sq. Obituary of Samuel Hammerschlag. *SE 9 : 255-256.
193. 1904. *Rezension von : Löwenfeld, Die psychischen Zwangerscheinungen*. *GWN : 496-499.
194. 1905. *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten*. *GW 6; *SE 8. Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient. Gallimard, coll. Idées 1969.
195. 1905. *Bruchstück einer Hysterieanalyse*. [1901 puis révisé] *GW 5 : 161-286; *CP 3 : 13-146; *SE 7 : 3-122. Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora). *SP : 1-91.
196. 1905. *Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie*. [plusieurs éditions avec ajouts] *GW 5 : 27-145; *SE 7 : 125-245. Trois essais sur la théorie de la sexualité. [édition 1924] Gallimard, coll. Idées 1967.
197. 1905. *Stellungnahme zur Ehrechtenquete*. In : Protokolle der Enquete betreffend die Reform des österreichischen Ehrechts (Fred Falker, Mitteilungen der Kulturpolitischen Gesellschaft [3], Wien 8/02-1905). *Réponses à une enquête sur les lois du mariage*. In : Le Bloc Notes de la Psychanalyse; n° 8 : 267-270. (Buchen Chastel, 1988).
198. 1905. *Stellungnahme zum Fall Prof. Dr. Beer*. Die Zeit (Wien) 27/10-1905.
199. 1905. *Rezension von : Wichmann, Lebensregeln für Neurastheniker (1903)*. Morgenblatt, Neue frei Press 03/08-1905 : 21.
200. 1905. *Freud, Sigm.* [autobiographischer Artikel]. in Degener, Hermann A. L., Wer ist's? Unsere Zeitgenossen, Zeitgenossenlexikon [...], 1. Ausgabe, Leipzig 1905 : 229f.
201. 1905-1906. *Psychopathische Personen auf der Bühne*. (publié 1942) *SE 7 : 304 sq. Personnages psychopathiques à la scène. *RIP 1 : 123-129.
202. 1906. *Zwei Briefe an Magnus Hirschfeld*. Monatsbericht des wissenschaftlich-humanitären Komitees, Bd.5 : 30.
203. 1906. *Vorwort zu Freud : Sammlung kleiner Schriften zur Neurosenlehre aus den Jahren 1893-1906*. *GW 1 : 557-558; *SE 3 : 5-6.
204. 1906. *Tatbestandsdiagnostik und Psychoanalyse*. *GW 7 : 3-15; *CP 2 : 13-24; *SE 9 : 99-114. La psychanalyse et l'établissement des preuves en matière judiciaire par une méthode diagnostique. *EPA : 43-57.
205. 1906. *Meine Ansichten über die Rolle der Sexualität in der Ätiologie der Neurosen*. [06-1905] *GW 5 : 149-159; *CP 1 : 272-283; *SE 7 : 269-280. Mes vues sur le rôle de la sexualité dans l'étiologie des névroses. *RIP 1 : 113-122.
206. 1906. *Antwort auf eine Rundfrage « vom Lesen und von guten Büchern »*. *GWN : 662-664. Contribution to a Questionnaire on Reading. *SE 9 : 245-247 (daté 1907).
207. 1907. *Zur sexuellen Aufklärung der Kinder*. *GW 7 : 19-27; *CP 2 : 36-44; *SE 9 : 130-139. Les explications sexuelles données aux enfants. *VS : 7-13.
208. 1907. *Der Wahn und die Träume in W. Jensens « Gradiva »*. [1907 et postface 1912] *GW 7 : 29-122; *GWN 696 (note); *SE 9 : 3-97. Délire et rêves dans la «Gradiva» de Jensen. Gallimard, coll. Idées 1971.
209. 1907. *Zwangshandlungen und Religionsübungen*. *GW 7 : 129-139; *CP 2 : 36-44; *SE 9 : 116-127. (1^{re} édit. in S. Freud, «L'avenir d'une illusion», PUF 1973 : 81 sq.). Actions compulsives et exercices religieux. *NPP : 133-142.
210. 1907. *Werbeschrift zu « Schriften zur angewandten Seelenkunde »*. *SE 9 : 248-249.
211. 1907-1908. *Addendum : Original Record of the Case*. [Manuscrit partiel du cas Rattenmann de 1909, publié en 1955] *SE 10 : 251-320. Revue Française Psychanalytique 1971, 35 n° 4 : 475-526.

212. 1907-1908. *L'homme aux rats. Journal d'une analyse*. Édition complète, & bilingue, par Hawelka, PUF 1974.
213. 1908. *Die «kulturelle» Sexualmoral und die moderne Nervosität*. *GW 7 : 143-167; *CP 2 : 76-99; *SE 9 : 179-204. La morale sexuelle civilisée et la maladie nerveuse des temps modernes. *VS : 28-46.
214. 1908. *Über infantile Sexualtheorien*. *GW 7 : 171-188; *CP 2 : 59-75; *SE 9 : 207-226. Les théories sexuelles infantiles. *VS : 14-27.
215. 1908. *Der Dichter und das Phantasieren*. [conférence 6/12-1907] *GW 7 : 213-223; *CP 4 : 173-183; *SE 9 : 142-153. La création littéraire et le rêve éveillé. *EPA : 69-81.
216. 1908. *Charakter und Analerotik*. *GW 7 : 203-209; *CP 2 : 45-50; *SE 9 : 167-176. Caractère et érotisme anal. *NPP : 143-148.
217. 1908. *Hysterische Phantasien und ihre Beziehung zur Bisexualität*. *GW 7 : 191-199; *CP 2 : 51-58; *SE 9 : 157-166. Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité. *NPP : 149-155.
218. 1908. *Vorwort zu W. Stekel «Nervöse Angstzustände und ihre Behandlung»*. *GW 7 : 467-468; *SE 9 : 250-251.
219. 1908. *Visitenkarte an Karl Kraus*. [2/10-1904]. in *Die Fackel*, Bd. 10 (1908), Nr. 257/258 : 40.
220. 1909. *De la genèse du fétichisme*. [conférence Soc. Psychanalytique Vienne 24/02-1909, absente des Minutes] Revue Internationale d'Histoire de la Psychanalyse (PUF) 1989, n° 2 : 423-437.
221. 1909. *Vorwort zu S. Ferenczi*. *GW 7 : 252. Préface à Ferenczi. [ouvrage en hongrois]. in : Correspondance Freud-Ferenczi. Vol 1, Calmann-Levy 1992 : 117-118.
222. 1909. *Vorwort zur zweiten Auflage* [der Studien über Hysterie (1895)]. Leipzig und Wien : 1909 (gemeinsam mit : Breuer, Josef). *GW 1 : 79 sq. & *GWN : 219 sq.
223. 1909. *Interview with Albrecht Albrecht*. [11/09-1909. Boston Evening Transcript] in H. M. Ruitenbeek (ed.) *Freud as we knew him*. Detroit Michigan. Wayne State University Press, 1973 : 22-27.
224. 1909. *Über Psychoanalyse*. [conférences Clark University 31/08 au 4/09/1909, publié 1910] *GW 8 : 1-60; *SE 11 : 3-56. Cinq leçons sur la psychanalyse. Payot 1968.
225. 1909. *Allgemeines über den hysterischen Anfall*. [1908] *GW 7 : 235-240; *CP 2 : 100-104; *SE 9 : 228-234. Considérations générales sur l'attaque hystérique. *NPP : 161-165.
226. 1909. *Der Familienroman der Neurotiker*. *GW 7 : 227-231; *CP 5 : 74-78; *SE 9 : 236-244. Le roman familial des névrosés. *NPP : 157-160.
227. 1909. *Analyse der Phobie eines fünfjährigen Knaben («der kleine Hans»)*. [rédigé été 1908, publié 03-1909] *GW 7 : 241-377; *CP 3 : 149-287; *SE 10 : 3-149. Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans (le petit Hans). *SP : 93-198.
228. 1909. *Brief an Josef Breuer*. [08/10-1909] *GW 17 : vii.
229. 1909. *Bemerkungen über einen Fall von Zwangsneurose (der «Rattenmann»)*. *GW 7 : 379-463; *CP 3 : 293-283; *SE 10 : 151-249. Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (l'homme aux rats). *SP : 199-261.
230. 1910. *Brief an Friedrich S. Kraus über die Anthropophyteia*. [26/06-1910] *GW 8 : 224-225; *SE 11 : 233-235. Lettre au Dr Friedrich S. Kraus. *OC, Vol 10 : 215-219.
231. 1910. *«Über den Gegensinn der Urworte»*. *GW 8 : 214-221; *CP 4 : 184-191; *SE 11 : 154-161. Des sens opposés dans les mots primitifs. *EPA : 59-67.
232. 1910. *Beiträge zur Psychologie des Liebeslebens I : Über einen besonderen Typus der Objektwahl beim Manne*. [1909] *GW 8 : 66-77; *CP 4 : 192-202; *SE 9 : 164-175. Contributions à la psychologie de la vie amoureuse I : Un type particulier de choix d'objet chez l'homme. *VS : 47-55.

233. 1910. *Zur Einleitung der Selbstmord-Diskussion*. [Soc. Psychanalytique Vienne 04-1910]. *GW 8 : 62-63; *SE 11 : 231-232. Pour introduire la discussion sur le suicide. *RIP 1 : 131-132.
234. 1910. *Die psychogene Sehstörung in psychoanalytischer Auffassung*. [04-1910] *GW 8 : 94-102; *CP 2 : 105-112; *SE 11 : 209-218. Le trouble psychogène de la vision dans la conception psychanalytique. *NPP : 167-173.
235. 1910. *Eine Kindheits Erinnerung des Leonardo da Vinci*. *GW 8 : 127-211; *SE 11 : 59-137. Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci. Gallimard, coll. Idées 1977 (trad. M. Bonaparte).
236. 1910. *Die zukünftigen Chancen der psychoanalytischen Therapie*. [conférence 2^e Congrès Psychanalytique Nuremberg, 30 et 31/03-1910]. *GW 8 : 104-115; *CP 2 : 285-296; *SE 11 : 139-151. Perspectives d'avenir de la thérapeutique analytique. *TP : 23-34.
237. 1910. *Beispiele des Verrats pathogener Phantasien bei Neurotikern*. *GW 8 : 228.
238. 1910. *Über «wilde» Psychoanalyse*. [31/10-1910] *GW 8 : 118-125; *CP 2 : 297-304; *SE 11 : 220-230. A propos de la psychanalyse sauvage. *TP : 35-42.
239. 1910. *Beispiel des Verrats pathogener Phantasien bei Neurotike*. *GW 8 : 236-237. Exemples révélateurs de fantasmes pathogènes chez les névrosés. *RIP 1 : 133-134.
240. 1910. *Rezension von : Neutra, Wilhelm, Briefe an nervöse Frauen (1909)*. *GWN : 500. *Review of Wilhelm Neutra's «Letters to neurotic Women»*. *SE 11 : 238. Compte rendu de lettres à des femmes nerveuses du Dr W. Neutra. *OC, Vol 10 : 221-223.
241. 1910. *Typisches Beispiel eines verkappten Ödipustraumes*. [pour Zentralblatt n° 1, puis inséré dans la *Traumdeutung*] *GW 3/4 : 404. Un exemple typique de rêve Oedipien déguisé. in *L'interprétation des rêves*. (édition 1929) PUF 1967 : 132 & 342.
242. 1910-11. *Mehr Kinder*. [Antwort auf eine Rundfrage über einen Gesetzentwurf zum Verbot von Empfängnisverhütungsmitteln]. In : *Der Sturm*, Bd. 1 (1910/11), p. 444.
243. 1911. *Traume in Folklore*. [30/03-1911, avec D.E. Oppenheim, publié 1957] *SE 12 : 177-203. Rêves dans le folklore. *RIP 1 : 145-168.
244. 1911. *Ein Beitrag zum Vergessen von Eigennamen*. *GW 4 : 37.
245. 1911. *Die Bedeutung der Vokalfolge*. *GW 8 : 348; *SE 12 : 341. La signification de l'ordre des voyelles. *RIP 1 : 169.
246. 1911. *Askese* [Beitrag von Sigmund Freud]. Verein zur Unterstützung mittelloser israelitischer Studierender in Wien/I, Seidenstettengasse 2. Denkschrift mit [...] Beiträgen hervorragender Männer und Frauen unserer Zeit, hrsg. vom Vereinsvorstande, eingel. und redigiert von Guido Fuchsgelb, Wien : 1911.
247. 1911. *Psychoanalytischen Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia (Dementia Paranoides)*. [1910]. *GW 8 : 239-316; *CP 3 : 387-370; *SE 12 : 3-79. Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (Dementia Paranoides) : le Président Schreber. *SP : 263-321.
248. 1911. *Formulierungen über die zwei Prinzipien des psychischen geschehens*. [1910] *GW 8 : 230-238; *CP 4 : 13-21; *SE 12 : 215-226. Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques. *RIP 1 : 135-143.
249. 1911. *Nachträge zur Traumdeutung*. [02-1911 pour Zentralblatt, puis inséré dans la *Traumdeutung*] *GW 2/3 : 365-370, 412 sq.; *GWN 604-611; *SE 5 : 360-366 & 408-409. in S; Freud, *L'interprétation des rêves*. (édition 1929) PUF 1967 : 309-314.
250. 1911. *Über Ätiologie und Behandlung der Psychoneurose*. Zentralblatt Psychoanal. vol. 1 : 137-154. [Traduction de J. J. Putnam «On the Etiology and Treatment of the Psychoneuroses» 1910, Boston Med. Journal, vol. 163] & note in *GWN : 766.
251. 1911. *Die Handhabung der Traumdeutung in der Psychoanalyse*. *GW 8 : 350-357; *CP 2 : 305-311; *SE 12 : 91-96. Le maniement de l'interprétation des rêves en psychanalyse. *TP : 43-49.

252. 1911. *Nachtrag zu dem autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia (Dementia paranoides)*. [Conférence 3^e Congrès internat. Psychoanalytique Weimar, 21 et 22/09-1911]. *GW 8 : 317-320; *SE 12 : 80-82. Appendice au cas Schreber *5P : 321-324.
253. 1911. *Rezension von : Greve, G., Sobre psicología y psicoterapia de ciertos estados angustiosos*. *GWN : 501-502.
254. 1911. *Notiz zu W. Stekel «zur Psychologie des Exhibitionismus»*, Zentralblatt, n° 1 : 495.
255. 1911. *Diskussionsbeiträge zu «Der kleine Kohn»*, in : Stekel, Wilhelm, *Nervöse Leute*, Wien 1911, p. 129-137.
256. 1912. *«Gross ist die Diana der Epheser.»* *GW 8 : 360 sq.; *SE 12 : 342 sq. Grande est la Diane des Ephésiens. *RIP 1 : 171-173.
257. 1912. *Über neurotische Erkrankungstypen*. *GW 8 : 322-330; *CP 2 : 113-121; *SE 12 : 229-238. Sur les types d'entrée dans la névrose. *NPP : 175-182.
258. 1912. *Zur Einleitung der Onanie-Diskussion, und Schlusswort der Onanie-Diskussion*. *GW 8 : 332-345; *SE 12 : 241-254. Pour introduire la discussion sur l'onanisme. *RIP 1 : 175-186.
259. 1912. *Zur Dynamik der Übertragung*. *GW 8 : 364-374; *CP 2 : 312-322; *SE 12 : 97-108. La dynamique du transfert. *TP : 50-60.
260. 1912. *Ratschläge für den Arzt bei der psychoanalytischen Behandlung*. *GW 8 : 376-387; *CP 2 : 323-333; *SE 12 : 109-120. Conseils aux médecins sur le traitement analytique. *TP : 61-71.
261. 1912. *Beiträge zur Psychologie des Liebeslebens 2 : Über die Allgemeinste Erniedrigung des Liebesleben*. [12-1911] *GW 8 : 78-91; *CP 4 : 203-216; *SE 11 : 178-190. Contribution à la psychologie de la vie amoureuse 2 : Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse. *VS : 55-65.
262. 1912. *A Note on the Unconscious in Psychoanalysis*. [en anglais pour la Soc. for Psychical Research, *SE 12 : 257-266. *CP 4 : 22-29, & idem : 1913, *Einige Bemerkungen über den Begriff des Unbewussten in der Psychoanalyse*. *GW 8 : 430-439] Note sur l'inconscient en psychanalyse. *META : 175-187.
263. 1912. *Nachfrage über Kindheitsträume*. *GWN 612.
264. 1912-13. *Einleitungspassagen zu : Über einige Übereinstimmungen im Seelenleben der Wilden und der Neurotiker*. *GWN : 743-745.
265. 1913. *Kindheitsträume mit spezieller Bedeutung*. *GWN : 613.
266. 1913. *Zur Einleitung der Behandlung*. *GW 8 : 454-478; *CP 2 : 342-365; *SE 12 : 122-144. Le début du traitement. *TP : 80-104.
267. 1913. *Vorwort zu «Die psychischen Störungen der männlichen Potenz» von Dr Maxim Steiner*. *GW 10 : 451 sq.; *SE 12 : 345-346.
268. 1913. *Zwei Kinderlügen*. [conférence 18/01-1913] *GW 8 : 422-427; *CP 2 : 144-149; *SE 12 : 304-309. Deux mensonges d'enfants. *NPP : 183-187.
269. 1913. *Totem und Tabu*. [1912-1913, 1^{re} parution anonyme in *Imago*] *GW 9; *SE 13 : 1-162. Totem et tabou. Payot 1967.
270. 1913. *Die Disposition zur Zwangsneurose. Ein Beitrag zum Problem der Neurosenwahl*. [Conférence 4^e Congrès internat. Psychoanalyse, Munich 7 et 8/09-1913] *GW 8 : 442-452; *CP 2 : 334-341; *SE 12 : 311-326. La disposition à la névrose obsessionnelle. *NPP : 189-197.
271. 1913. *Ein Traum als Beweismittel*. *GW 10 : 12-22; *CP 2 : 133-143; *SE 12 : 267-278. Un rêve utilisé comme preuve. *NPP : 199-207.
272. 1913. *Das Motiv der Kästchenwahl*. *GW 10 : 24-37; *CP 4 : 244-256; *SE 12 : 290-301. Le thème des trois coffrets. *EPA : 87-103.
273. 1913. *Das Interesse an der Psychoanalyse*. [10/03-1913, in *Scientia*] *GW 8 : 389-420; *SE 13 : 163-190. L'intérêt de la psychanalyse. *RIP 1 : 187-213.
274. 1913. *Märchenstoffe in Träumen*. *GW 10 : 2-9; *CP 4 : 236-243; *SE 12 : 280-287. Matériaux des contes dans les rêves. *RIP 1 : 215-221.

275. 1913. *Erfahrungen und Beispiele aus der analytischen Praxis*. *GW 2/3 : 238, 359-361; & *GW 10 : 40-42; *SE 13 : 192 sq. Expériences et exemples tirés de la pratique analytique. *RIP 1 : 223-225.
276. 1913. *Über fausse reconnaissance («démà raconté») während der psychoanalytischen Arbeit*. *GW 10 : 116-123; *CP 2 : 334-341; *SE 13 : 200 sq. De la fausse reconnaissance (démà raconté) au cours du traitement analytique. *TP : 72-79.
277. 1913. *Geleitwort zu «Der Unrat in Sitte, Brauch, Glauben und Gewohnheitsrecht der Völker»*, von John Gregory Bourke. *GW 10 : 453-455; *CP 5 : 88-91; *SE 12 : 334-337. Préface à J. G. Bourke : Rites scatologiques de tous les peuples. PUF 1981.
278. 1913. *Geleitwort zu «Die psychoanalytische Methode» von O. Pfister*. *GW 10 : 448-450; *SE 12 : 328-331. Introduction à Pfister O. : La méthode psychanalytique, in : Ornicar, 1975 n° 2 : 67-69. (Navarin).
279. 1913. *On Psycho-Analysis*. [05-1911 en anglais, pour un congrès médical australien] *GWN : 723-729; *SE 12 : 205-211.
280. 1914. *Freud, Sigmund*. [article non signé]. Meyers Kleines Konversations-Lexikon, Bd. 7 : Ergänzungen und Nachträge, Leipzig, Wien : 1914.
281. 1914. *Darstellung der «grossen Leistung» im Traum*. *GW 2/3 : 416f (unvollständig); *GWN : 620f. (vollständig).
282. 1914. *Zur Psychologie der Gymnasiasten*. *GW 10 : 204-207; *SE 13 : 240 sq. Sur la psychologie du lycéen. *RIP 1 : 227-231.
283. 1914. *Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung*. [02-1914] *GW 10 : 44-113; *CP 1 : 287-359; *SE 14 : 3-66. Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique. in S. Freud : Cinq leçons sur la psychanalyse. Payot 1968 : 67-155.
284. 1914. *Zur einföhrung des Narzissmus*. [03-1914] *GW 10 : 137-170; *CP 4 : 30-59; *SE 14 : 69-102. Pour introduire le narcissisme. *VS : 81-105.
285. 1914. *Erinnern, Wiederholen und Durcharbeiten*. *GW 10 : 126-136; *CP 2 : 366-376; *SE 12 : 145-156. Remémoration, répétition et élaboration. *TP : 105-115.
286. 1914. *Der Moses des Michelangelo*. [02-1914, 1^{re} publication anonyme in : *Imago*] *GW 10 : 172-201; *CP 4 : 257-287; *SE 13 : 210-236. Le Moïse de Michel-Ange. *EPA : 9-42.
287. 1914. *Brief an Frederick van Eeden*. [18/12-1914] *SE 14 : 301. Lettre à Frederick van Eeden. *OC, vol 13 : 119-123.
288. 1915. *Mitteilung eines der psychoanalytischen Theorie widersprechenden Falles von Paranoia*. *GW 10 : 234-246; *CP 2 : 150-161; *SE 14 : 261-272. Communication d'un cas de paranoïa en contradiction avec la théorie. *NPP : 209-218.
289. 1915. *Brief an Frau Dr. Hermine von Hug-Hellmuth*. [27/04-1915] *GW 10 : 456; *SE 14 : 341. Lettre à Madame le Dr. Hermine von Hug-Hellmuth. *OC, vol 13 : 302-303.
290. 1915. *Bemerkungen über die Übertragungsliebe*. [01-1915] *GW 10 : 306-321; *CP 2 : 377-391; *SE 12 : 158-171. Observations sur l'amour de transfert. *TP : 116-130.
291. 1915. *Trieb und Triebchicksale*. *GW 10 : 210-232; *CP 4 : 60-83; *SE 14 : 109-140; *OC, vol 13 : 163-185. Pulsions et destin des pulsions. *META : 11-44.
292. 1915. *Die Verdrängung*. *GW 10 : 248-261; *CP 4 : 84-97; *SE 14 : 141-158. Le refoulement. *META : 45-63.
293. 1915. *Das Unbewusste*. *GW 10 : 264-303; *CP 4 98-136; *SE 14 : 159-215; *OC, vol. 13 : 203-242. L'inconscient. *META : 65-123.
294. 1915. *Übersicht der Übertragungsneurose*. [28/07-1915, 1^{re} publication 1985] *GWN : 634-651. «Vue d'ensemble des névroses de transfert : un essai métapsychologique.» (Édition bilingue). Gallimard 1986. Vue d'ensemble des névroses de transfert. *OC, Vol. 13 : 1988 : 283-300.
295. 1915. *Wir und der Tod*. [conférence B'nai B'rith 16/02-1915] Nous et la Mort. in : Revue du secrétariat E.C.H. Strasbourg, *Palea*, 03-1991 n° 12 : 8-13.

296. 1915. *Zeitgemässes über Krieg und Tod*. [03 & 04-1915] *GW 10 : 324-355; *CP 4 : 288-317; *SE 14 : 271-302; *OC vol 13. Considérations actuelles sur la guerre et la mort. *Essais : 235-267.
297. 1916. *Vergänglichkeit*. [11-1915] *GW 10 : 358-361; *CP 15 : 79-82; *SE 14 : 304-308. Une éphémère destinée. *RIP 1 : 233-238.
298. 1916. *Einige Charaktertypen aus der psychoanalytischen Arbeit*. *GW 10 : 364-391; *CP 4 : 318-344; *SE 14 : 310-333. Quelques types de caractère dégagés par la psychanalyse. *EPA : 105-136.
299. 1916. *Mythologische Parallele zu einer plastischen Zwangsvorstellung*. *GW 10 : 398-400; *CP 4 : 345-346; *SE 14 : 337-338. Parallèles mythologiques à une représentation obsessionnelle plastique. *EPA : 83-85.
300. 1916. *Eine Beziehung zwischen einem Symbol und einem Symptom*. *GW 10 : 394-395; *CP 2 : 162-163; *SE 14 : 339-340. Une relation entre un symbole et un symptôme. *RIP 1 : 237-238.
301. 1916-17. *Anmerkung des Herausgebers* [der Internationalen Zeitschrift für ärztliche Psychoanalyse] zu : Jones, Ernest, *Professor Janet über Psychoanalyse*. *GWN : 201, Ann. 768. Footnote to Ernest Jones «Professor Janet über Psychoanalyse.» *SE 2 : xii-xiii.
302. 1916-17. *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*. *GW 11; *SE 15 & 16 : 3-496. Introduction à la Psychanalyse. Payot 1968.
303. 1917. *Über Triebumsetzungen, insbesondere der Analerotik*. *GW 10 : 402-410; *CP 2 : 164-171; *SE 17 : 125-134. Sur les transpositions des pulsions, plus particulièrement dans l'érotisme anal. *VS : 106-112.
304. 1917. *Eine Schwierigkeit der Psychoanalyse*. *GW 12 : 3-12; *CP 4 : 347-356; *SE 17 : 136-144. Une difficulté de la psychanalyse. *EPA : 137-147.
305. 1917. *Eine Kindheitserinnerung aus «Dichtung und Wahrheit»*. [conférences Soc. Psychanalytique Vienne 13/12-1916 & 18/04-1917, puis rédigé 1917] *GW 12 : 15-26; *CP 4 : 357-367; *SE 17 : 146 sq. Un souvenir d'enfance dans «fiction et vérité» de Goethe. *EPA : 149-162.
306. 1917. *Metapsychologische Ergänzung zur Traumlehre*. *GW 10 : 412-426; *CP 4 : 137-151; *SE 14 : 219-235. Complément métapsychologique à la théorie du rêve. *META : 125-146.
307. 1917. *Trauer und Melancholie*. *GW 10 : 428-446; *CP 4 : 152-170; *SE 14 : 239-260. Deuil et mélancolie. *META : 147-174.
308. 1918. *Beiträge zur Psychologie des Liebeslebens 3 : Das Tabu der Virginität*. *GW 12 : *CP 4 : 217-235; *SE 11 : 192-208. Contributions à la psychologie de la vie amoureuse 3 : Le tabou de la virginité. *VS : 66-80.
309. 1918. *Aus der Geschichte einer infantilen Neurose (der Wolfsmann)*. [rédigé 2^e semestre 1914]. *GW 12 : 29-159; *CP 3 : 473-605; *SE 17 : 3-123; *OC vol 13 : 1-119. Extrait de L'histoire d'une névrose infantile (l'homme aux loups). *SP : 325-420.
310. 1918. *Wege der psychoanalytischen Therapie*. *GW 12 : 183-194; *CP 2 : 392-402; *SE 17 : 158-168 [conférence 5^e Congrès Psychanalytique Budapest, 28/09-1918, publié 1919] Les voies nouvelles de la thérapeutique psychanalytique. *TP : 131-141.
311. 1919. *James J. Putnam*. *GW 12 : 315; *SE 17 : 271-272.
312. 1919. *Soll man Psychoanalyse an die Universität lehren?* [original hongrois] *SE 18 : 170-173. Doit-on enseigner la psychanalyse à l'université? *RIP 1 : 239-242.
313. 1919. *Einleitung zu «Zur Psychoanalyse der Kriegsneurosen»*. [09-1918]. *GW 12 : 319-324; *CP 5 : 87-89; *SE 17 : 206-215. Introduction à la psychanalyse des névroses de guerre. *RIP 1 : 243-247.
314. 1919. *Das Unheimliche*. *GW 12 : 229-268; *CP 4 : 368-407; *SE 17 : 219-256. L'inquiétante étrangeté. *EPA : 163-211.
315. 1919. «Ein Kind wird geschlagen». *Beitrag zur Kenntnis der Entstehung sexueller Perversionen*. *GW 12; *CP 2 : 172-201; *SE 17 : 177-204. «Un enfant est battu». *NPP : 219-243.
316. 1919. *Vorrede zu Reik, «Probleme der Religionspsychologie»*. *GW 12 : 325-329; *CP 5 : 92-97; *SE 17 : 258-263.
317. 1919. *Viktor Tausk*. [nécrologie signée «die Redaktion»] *GW 12 : 316-318; *SE 17 : 273-275.
318. 1919. *Internationaler psychoanalytischer Verlag und Preiszuteilungen für psychoanalytische Arbeiten*. *GW 12 : 333-336; *SE 17 : 267.
319. 1919. E. T. A. Hoffmann über die Bewusstseinsfunktion. *Internat. Zschr. Anal. Psychoanal.* Bd. 5 (1919), S. 308.
320. 1920. *Gutachten über elektrische Behandlung der Kriegsneurotiker*. [rédigé 23/02-1920, lu 14/10-1920, publié 1956] *SE 17 : 211-215. Rapport d'expert sur le traitement électrique des névrosés de guerre. *RIP 1 : 249-253.
321. 1920. *Zur Vorgeschichte der analytischen Technik*. *GW 12; *CP 5 : 101-104; *SE 18 : 263-265. [anonyme, signé «F.» en réponse à une critique de H. Ellis 1919 contre la psychanalyse] Sur la préhistoire de la technique psychanalytique. *RIP 1 : 255-258.
322. 1920. *Dr. Anton von Freund*. *GW 13 : 435; *SE 18 : 267.
323. 1920. *Gedankenassoziation eines vierjährigen Kindes*. *GW 12; *SE 18 : 266 sq. Association d'idées d'un enfant de quatre ans. *RIP 1 : 259-260.
324. 1920. *Über die Psychogenese eines Falles von weiblicher Homosexualität*. *GW 12; *CP 2 : 202-231; *SE 18 : 146-172. Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine. *NPP : 245-270.
325. 1920. *Jenseits des Lustprinzips*. [03-1919 à 07-1920] *GW 13 : 1-70; *SE 18 : 3-64; *OC vol 15 : 273-339. Au-delà du principe de plaisir. *Essais : 7-81.
326. 1920. *Ergänzungen zur Traumlehre*. [conférence 6^e congrès AIP, La Haye 8-12/09-1920]. *SE 18 : 4-5.
327. 1921. *Preface to J.J. Putnam's «Addresses on Psycho-Analysis»*. [en Anglais] *GW 13 : 437; *SE 18 : 269-270. Préface à J.J. Putnam «Addresses on Psycho-Analysis». *OC, vol 16 : 147-148.
328. 1921. *Massenpsychologie und Ich-Analyse*. *GW 13; *SE 18 : 67-143. Psychologie collective et analyse du moi. *Essais : 83-175.
329. 1921. *Introduction to Varendonck's «Psychology of Day-Dream»*. [en Anglais] *GW 13 : 439-440; *SE 18 : 271-272. Introduction à Varendonck. *OC, vol 16 : 151-152.
330. 1921. *Psychoanalyse und Telepathie*. [manuscrit «Vorbericht», rédigé 2 au 6/08-1921, lu au Comité 09-1921, publié 1941] *GW 17; *SE 18 : 175-193; *OC vol 16 : 99-119. Psychoanalyse et télépathie. *RIP 2 : 7-23.
331. 1922. *Traum und Telepathie*. [12-1921] *GW 13; *CP 4 : 408-435; *SE 18 : 196-220; *OC vol 16 : 119-145. Rêve et télépathie. *RIP 2 : 25-48.
332. 1922. *Über einige neurotische Mechanismen bei Eifersucht, Paranoia und Homosexualität*. [1921 pour le Comité] *GW 13; *CP 2 : 232-243; *SE 18 : 222-232. Sur quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité. *NPP : 271-281.
333. 1922. *Das Medusenhaupt*. [publié 1940] *GW 17; *CP 5 : 105-106; *SE 18 : 273 sq. La tête de Méduse. *RIP 2 : 49-50.
334. 1922. *Nachschrift zur Analyse des kleinen Hans*. *GW 13; *CP 3 : 288-289; *SE 10 : 148. Épilogue (au cas du petit Hans, 1909). *SP : 198.
335. 1922. *Preface to Raymond de Saussure's «The psychoanalytic Method»*. *SE 19 : 283. Préface à Raymond de Saussure «La méthode psychanalytique». *OC, vol 16 : 157-160.
336. 1923. «Psychoanalyse» und «Libidotheorie». [deux articles d'encyclopédie rédigés en 1922] *GW 13; *CP 5 : 107-135; *SE 18 : 234-259. «Psychoanalyse» et «Théorie de la libido». *RIP 2 : 31-77.

337. 1923. *Bemerkungen zur Theorie und Praxis der Traumdeutung*. [lu Comité 09-1921 puis rédigé 1922] *GW 13; *CP 5 : 136-149; *SE 19 : 109-121. Remarques sur la théorie et la pratique de l'interprétation du rêve. *RIP 2 : 79-91.
338. 1923. *Josef Popper-Lynkeus und die Theorie des Traumes*. *GW 13; *SE 19 : 260-263. Josef Popper-Lynkeus et la théorie du rêve. *RIP 2 : 93-95.
339. 1923. *Das Ich und das Es*. [1922] *GW 13; *SE 19 : 3-66. Le moi et le ça. *Essais : 177-234.
340. 1923. *Die infantile Genitalorganisation (Eine Einschaltung in die Sexualtheorie)*. *GW 13; *CP 2 : 244-249; *SE 19 : 140-145. L'organisation génitale infantile. *VS : 113-116.
341. 1923. *Eine Teufelsneurose im siebzehnten Jahrhundert*. [1922] *GW 13; *CP 4 : 436-472; *SE 19 : 69-105. Une névrose démoniaque au XVII^e siècle. *EPA : 213-254.
342. 1923. *Dr. Ferenczi Sandor (zum 50. Geburtstag)*. *GW 13; *SE 19 : 266. Docteur Ferenczi Sandor. *OC, vol 16 : 325-330.
343. 1923. *Brief an Luis Lopez-Ballesteros y de Torres*. [7/05-1923 en espagnol] *GW 13; *SE 19 : 289. Lettre sur l'édition espagnole au traducteur Luis Lopez-Ballesteros y de Torres. *OC, vol 16 : 311-333.
344. 1923. *Etwas vom Unbewussten*. [résumé conférence au 7^e congrès Berlin 09-1922] *Quelleque chose de l'inconscient*. *OC, vol 16 : 208-209.
345. 1923. *Vorwort zu Max Eitingon, «Bericht über die Berliner psychoanalytische Poliklinik»*. [lu par Max Eitingon au 7^e congrès Berlin, 26/09-1922] *GW 13; *SE 19 : 285. Avant propos au compte rendu de M. Eitingon sur la Polyclinique de Berlin. *OC vol 16 : 322-324.
346. 1923. *Brief an Fritz Wittels*. [18/12-1923] *SE 19 : 286-289. Lettre à Fritz Wittels. *OC, vol 16 : 355-363.
347. 1924. *Brief an Fritz Wittels*. [15/08-1924] in Byck, 1975 (Edit.) *Sigmund Freud. De la Cocaïne*. Éditions Complexe 1976 : 224-225.
348. 1924. *Der Untergang des Ödipuskomplexes*. *GW 13; *CP 2 : 269-276; *SE 19 : 172-179. La disparition du complexe d'œdipe. *VS : 117-122.
349. 1924. *Neurose und Psychose*. [1923] *GW 13; *CP 2 : 250-254; *SE 19 : 148-153. Névrose et psychose. *NPP : 283-286.
350. 1924. *Der Realitätsverlust bei Neurose und Psychose*. [04-1924] *GW 13; *CP 2 : 277-282; *SE 19 : 182 sq. La perte de la réalité dans la névrose et la psychose. *NPP : 299-303.
351. 1924. *Das ökonomische Problem des Masochismus*. [01-1924] *GW 13; *CP 2 : 255-268; *SE 19 : 157-170. Le problème économique du masochisme. *NPP : 287-297.
352. 1924. *Kurzer Abriss der Psychoanalyse*. [10 & 11-1923, pour Encyclopaedia Britannica] *GW 13 : 403-427; *SE 19 : 190-209. Petit abrégé de psychanalyse. *RIP 2 : 97-117.
353. 1924. *Lettre au «Disque Vert»*. [26/02-1924, en français] *GW 13; *SE 19 : 290.
354. 1924. *Rundbrief*, 15/02-1924. Lettre circulaire aux membres du Comité, in *Correspondance avec K. Abraham*, Gallimard 1969 : 350-353.
355. 1924. *Editorial changes in the «Zeitschrift»*. *SE 19 : 293.
356. 1924. *Letter* (in : *Jewish Observer and Middle East Review*, n° 3; 23/06-1924).
357. 1925. *On the occasion of the opening of the Hebrew University*. [03-1925, en anglais] *GW 14; *SE 19 : 292. Message à l'occasion de l'inauguration de l'Université hébraïque. *OC, vol 17 : 149-151.
358. 1925. *Brief an den Herausgeber der «Jüdischen Presszentrale Zürich»*. *GW 14 : 566; *SE 19 : 291. Lettre à l'éditeur de «Jüdischen Presszentrale Zürich». *OC, vol 17 : 147.
359. 1925. *Die Verneinung*. *GW 14 : 11-15; *CP 5 : 181-185; *SE 19 : 235-240. La négation. *RIP 2 : 135-139.
360. 1925. *Notiz über den «Wunderblock»*. [1924] *GW 14 : 3-8; *CP 5 : 175-180; *SE 19 : 226-232. Note sur le «bloc-notes magique». *RIP 2 : 119-124.
361. 1925. *Einige psychischen Folgen des anatomischen Geschlechtsunterschieds*. [conférence 9^e Congrès psychanalytique Bad-Homburg, 03/09-1925] *GW 14 : 20-32; *CP 5 : 186-197; *SE 19 : 243-258. Quelques conséquences psychologiques de la différence anatomique entre les sexes. *VS : 123-132.
362. 1925. *Selbstdarstellung*. [08 à 09-1924, puis ajouts jusqu'en 1935] *GW 14 : 31-96; *SE 20 : 3-70. (Ma vie et la psychanalyse. Gallimard 1950) Sigmund Freud présenté par lui-même. Gallimard 1984.
363. 1925. *Die Widerstände gegen die Psychoanalyse*. *GW 14 : 99-110; *CP 5 : 163-174; *SE 19 : 212-222. [original en français, rédigé 09-1924 pour R. Cohen, publié in : «Revue Juive» de Genève, 15/03-1925] Résistances à la psychanalyse. *RIP 2 : 125-134.
364. 1925. *Josef Breuer*. [06-1925] *GW 14 : 562-563; *SE 19 : 278-280. Joseph Breuer. *OC, vol 17 : 149-151.
365. 1925. *Geleitwort zu Aichhorn, «Verwahrloste Jugend»*. [6/07-1925] *GW 14; *CP 5 : 98-100; *SE 19 : 272. Préface à «Jeunesse à l'abandon». *OC 1992, vol 17 : 161-163.
366. 1925. *Einige Nachträge zum Ganzen der Traumdeutung*. *GW 3 : 559-574; *CP 5 : 150-162; *SE 19 : 125-138. Quelques additifs à l'ensemble de l'interprétation des rêves. *RIP 2 : 141-152.
367. 1926. *Ansprache an die Mitglieder des Vereins B'nai B'rith*. [publié 1941] *GW 17; *SE 20 : 271. in *Freud, Correspondance 1873-1939*. Gallimard 1966 : 397-399.
368. 1926. *Brief an Romain Rolland zum 60. Geburtstag*. *SE 20 : 279.
369. 1926. *Psycho-Analysis : Freudian School*. [original en anglais, Encyclopaedia Britannica] *GW 14; *SE 20 : 261-270. Psycho-Analysis. *RIP 2 : 153-160.
370. 1926. *Hemmung, Symptome und Angst*. [07-1925, révisé 1935] *GW 14 : 113-205; *SE 20 : 77-175. Inhibition, Symptôme et Angoisse. PUF 1968.
371. 1926. *Letter to M. E. Eder*. in J.B. Hobman «David Eder». Gollancz, 1945 : 20-21.
372. 1926. *Karl Abraham*. *GW 14 : 564; *SE 20 : 277-278; *OC, vol 18 : 101-103.
373. 1926. *Bemerkungen zu E. Pickworth Farrow, «Eine Kindheitserinnerung aus dem 6. Lebensmonat»*. *GW 14; *SE 20 : 280; *OC, vol 18 : 105-107.
374. 1926. Note sur «The Unconscious» d'Israël Levine, 1923, (trad. par Anna Freud : *das Unbewusste*). *SE 14 : 205.
375. 1926. *Dr. Reik und die Kurpfuschereifrage*. [Brief an Neue Freie Press 18/07-1926]. *SE 21 : 247.
376. 1926. *Die Frage der Laienanalyse*. [07-1926] *GW 14 : 209-286; *SE 20 : 179-250. (repris dans S. Freud : La question de l'analyse profane. Gallimard, 1985). Psychanalyse et médecine. in S. Freud : Ma vie et la psychanalyse. Gallimard, coll. Idées 1968 : 95-184.
377. 1927. *Nachwort zur «Frage der Laienanalyse»*. *GW 14 : 287-296; *CP 5 : 205-214; *SE 20 : 251-258. Postface (à S. Freud, 1926 : La question de l'analyse profane. Gallimard, 1985 : 141-154).
378. 1927. *Nachtrag zur Arbeit über den Moses des Michelangelo*. *GW 14; *SE 13 : 237-238. Appendice (à S. Freud, 1914 : Le Moïse de Michel-Ange). *EPA : 41-42.
379. 1927. *Der Humor*. [lu par Anna Freud, 10^e congrès internat. psychanalytique 09-1927, Innsbruck] *GW 14; *CP 5 : 215-221; *SE 21 : 160 sq. L'humour. in S. Freud : Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient. Gallimard, coll. Idées 1969, Appendice : 367-376.
380. 1927. *Fetichismus*. *GW 14; *CP 5 : 198-204; *SE 21 : 149-157. Le fétichisme. *VS : 133-138.
381. 1928. *Die Zukunft einer Illusion*. [09-1927] *GW 14; *SE 21 : 3-56; *OC vol. 18. L'avenir d'une illusion. PUF 1971.

382. 1928. *Ein religiöses Erlebnis*. [1927] *GW 14; *CP 5 : 243-246; *SE 21 : 168 sq. Un événement de la vie religieuse. in S. Freud : L'avent d'une illusion. PUF 1971 : 97-100.
383. 1928. *Dostojewski und die Vatermordung*. [05/1926 à 1927] *GW 14; *CP 5 : 222-242; *SE 21 : 175. Dostoevski et le parricide. *RIP 2 : 161-179.
384. 1929. *Brief an Theodor Reik*. *SE 21 : 195-196.
385. 1929. *Ernest Jones zum 50. Geburtstag*. *GW 14; *SE 21 : 249-250; *OC, vol 18 : 241-244.
386. 1929. *Lettre à Maxime Leroy sur quelques rêves de Descartes*. [en français] *GW 14; *SE 21 : 199 sq. Revue Française de Psychanalyse, 1981, XLV, n° 1 : 2 sq.
387. 1930. *Das Unbehagen in der Kultur*. [07-1929] *GW 14; *SE 21 : 59-145; *OC vol 18 : 245-333. Malaise dans la civilisation. PUF 1971.
388. 1930. *Brief an Dr Alfons Paquet*. *SE 21 : 206.
389. 1930. *Lettre à Juliette Boutonnier*. [11/04-1930] Bull. Soc. Franç. Philo. 1955, vol 49, n° 1 : 3-4.
390. 1930. *Goethe-Preis 1930. Ansprache im Frankfurter Goethe-Haus*. *GW 14; *SE 21 : 206-212. Prix Goethe 1930. Allocution prononcée à la maison de Goethe à Francfort. *RIP 2 : 181-185.
391. 1930. *Introduction to the special psychopathology number of the Medical Review of Reviews*, Vol. 36. [en anglais] *GW 14; *SE 21 : 254-255.
392. 1930. *Vorrede zur hebräischen Ausgabe von « Totem und Tabu »*. [publié 1934] *GW 14 : 569; *SE 13 : 15.
393. 1930. *Vorwort zu « Zehn Jahre Berliner psychoanalytisches Institut »*. *GW 14; *SE 21 : 257. Préface à « On forme des psychanalystes. Rapport original sur les 10 ans de l'Institut Psychanalytique de Berlin, 1920-1930. » Denoël, 1985.
394. 1931. *Geleitwort zu « Elementi di Psicoanalisi » von Edoardo Weiss*. *GW 14; *SE 21 : 256.
395. 1931. *Brief an Victor Bauer*. in V. Bauer, Journal de la maison. Lausanne, Veillon. 1952.
396. 1931. *Brief an Georg Fuchs*. *SE 22 : 251.
397. 1931. *Über die weibliche Sexualität*. *GW 14; *CP 5 : 252-272; *SE 21 : 223-243. Sur la sexualité féminine. *VS : 139-155.
398. 1931. *Über libidinöse Typen*. *GW 14; *CP 5 : 247-251; *SE 21 : 216-220. Des types libidinaux. *VS : 156-159.
399. 1931. *Das Fakultätsgutachten im Prozess Halsmann*. [publié 1948] *GW 14; *SE 21 : 251 sq. L'expertise de la faculté au procès Halsmann. *RIP 2 : 187-189.
400. 1931. *Letter to the Burgomaster of Pribor*. *SE 21 : 259. Lettre au maire de Pribor. in Correspondance 1873-1939. PUF 1960 : 444-445.
401. 1932. *Warum Krieg? Pourquoi la guerre? Why war?* [09/1932, Institut International de Coopération Intellectuelle, publié Paris 1933] *GW 16; *CP 5 : 273-287; *SE 22 : 197-215. Pourquoi la guerre? Lettre à Albert Einstein. *RIP 2 : 203-215.
402. 1932. *Zur Gewinnung des Feuers*. *GW 16; *CP 5 : 288-294; *SE 22 : 185-193. Sur la prise de possession par le feu. *RIP 2 : 191-196.
403. 1932. *Meine Berührung mit Josef Popper-Lynkeus*. *GW 16; *CP 5 : 295-301; *SE 22 : 218-224. Ma rencontre avec Josef Popper-Lynkeus. *RIP 2 : 197-202.
404. 1932. *Geleitwort zu « Allgemeine Neurosenlehre auf psychoanalytischer Grundlage » von Hermann Nunberg*. *GW 16; *SE 21 : 258 sq. Préface, à H. Nunberg, Principes de Psychanalyse, leur application aux névroses. PUF 1957.
405. 1933. *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*. [02 à 08-1932] *GW 15 : 1-208; *SE 22 : 3-185. Nouvelles conférences sur la psychanalyse. Gallimard, Coll. Idées 1971.
406. 1933. *Sandor Ferenczi*. [4/06-1933] *GW 16; *SE 22 : 226-229.
407. 1933. *Brief an Siegfried Hessing*. En hommage à Spinoza, p. 222.
408. 1934. *Geleitwort zu « Edgar Poe, eine psychoanalytische Studie », von Marie Bonaparte*. *GW 16; *SE 22 : 254. Avant Propos à Marie. Bonaparte : « Edgar Poe. Étude psychanalytique » Denoël & Steele 1933, 2 vols.
409. 1934. *Vorrede zur hebräischen Ausgabe der « Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse »*. *GW 16 : 274-275.
410. 1935. *Thomas Mann zum 60. Geburtstag*. [lettre d'avril 1935]. *GW 16; *SE 22 : 255. Lettre à Thomas Mann pour son 60^e anniversaire. in Freud S. : Correspondance 1873-1939. Gallimard, 1966 : 464.
411. 1935. *Die Feinheit einer Fehlhandlung*. *GW 16; *CP 5 : 313-315; *SE 22 : 232 sq. La finesse d'un acte manqué. *RIP 2 : 217-219.
412. 1935. *A letter to an American Mother*. [9/04-1935, en anglais à « N.N. »] in Freud, Correspondance 1873-1939. Gallimard, 1966 : 461-462.
413. 1935. *Nachschrift*. *GW 16 : 28-34; *SE 20 : 71-74. Post scriptum (à S. Freud, 1925 : Selbstdarstellung, Trad. fr. : 121-126).
414. 1936. *Brief an Romain Rolland : Eine Erinnerungsstörung auf der Akropolis*. [01-1936] *GW 16; *CP 5 : 302-312; *SE 22 : 238 sq. Un trouble de mémoire sur l'Acropole. *RIP 2 : 221-230.
415. 1936. *Lettre à G. Hermann*. Revue Internationale d'Histoire de la Psychanalyse, 2, 1989 : 261-262.
416. 1936. *Preface to Richard Sterba « Dictionary of Psychoanalysis »*. *SE 22 : 253.
417. 1936. *Letter to Barbara Low*. in : J.B. Hobman's « David Eder : Memoirs of a Modern Pioneer ». London, Victor Gollanz 1945.
418. 1936. *Köpfe und Tröpfe, Profile aus einem Vierteljahrhundert*. (Brief an Kurt Hiller). Hamburg-Stuttgart, Rowohlt. 1950 : 308.
419. 1937. *Lou Andreas-Salomé*. *GW 16 : 270; *SE 23 : 297.
420. 1937. *Die endliche und die unendliche Analyse*. [30/04-1937] *GW 16 : 59-99; *CP 5 : 316-357; *SE 23 : 209-254. L'analyse avec fin et l'analyse sans fin. *RIP 2 : 231-268.
421. 1937. *Konstruktionen in der Analyse*. *GW 16 : 43-56; *CP 5 : 358-371; *SE 23 : 255-270. Constructions dans l'analyse. *RIP 2 : 269-281.
422. 1938. *Die Ichspaltung im Abwehrvorgang*. [inachevé 01-1938, publié 1940] *GW 17 : 59-62; *CP 5 : 372-375; *SE 23 : 273-278. Le clivage du moi dans le processus de défense. *RIP 2 : 283-287.
423. 1938. *Ergebnisse, Ideen, Probleme*. [fragments 16/06 au 22/08-1938, publié 1941]. *GW 17; *SE 23 : 299-300. Résultats, idées, problèmes. *RIP 2 : 287-288.
424. 1938. *Abriss der Psychoanalyse*. [publié 1940] *GW 17 : 67-138; *SE 23 : 141-207. Abrégé de psychanalyse. PUF 1967.
425. 1938. *Some elementary lessons in psychoanalysis*. [texte allemand, titre anglais, publié 1940] *GW 17 : 141-147; *CP 5 : 376-382; *SE 23 : 280-286. Trad. fr. (même titre) *RIP 2 : 289-295.
426. 1938. *Ein Wort zum Antisemitismus*. *GWN : 777; *SE 23 : 287-293.
427. 1938. *Antisemitism in England*. *SE 23 : 301 sq.
- 428a. 1938. *Der Fortschritt in der Geistigkeit*. [lu par Anna Freud au 15^e Congrès international de Psychanalyse, Paris, 2/8/1938] *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse und Imago*, 1939, 24 : 6-9.
- 428b. 1939. *Der Mann Moses und die monotheistische Religion : Drei Abhandlungen*. [de 08-1934 à 07-1938, publié 1939] *GW 16; *SE 23 : 3-137. Moïse et le monothéisme. Gallimard, Coll. Idées 1967.
429. 1939. *Der Goldenhaarige Chow*. [avec Anna Freud de 05-1935 à 04-1938] Traduction de M. Bonaparte : « Topsy, Chow-Chow au poil d'or ». Denoël & Steele. 1937.
430. 1939. *Foreword to J.B. Hobman's « David Eder : Memoirs of a Modern Pioneer »*. London, Victor Gollanz, 1945 : 9.
431. 1939. *Brief an Charles Berg*. in Charles Berg : War in the Mind, The case Book of a medical Psychologist, Londres. 1941, p. 6.

432. 1939. *Kürzeste Chronik*. [1^{re} publication 1992] Chronique la plus brève. Carnets intimes 1929-1939 (annoté et présenté par Michael Molnar, Edit.) Albin Michel, 1992.
433. 1939. *Last Will. (Probate Copy). Journal of the American Academy of Psychoanalysis*, 1990; 18 (3) : 386-391.
434. FREUD (S.), BULLITT (W.C.) : *Le président Thomas Woodrow Wilson. Portrait psychologique*. [1930-1939 apocryphe? 1^{re} publication 1967] Albin Michel, Coll. 10/18, 1974.

CORRESPONDANCES DE SIGMUND FREUD

435. FREUD *Lettres de jeunesse*. Gallimard 1990
436. FREUD 1872-1874, Lettres de Freud adolescent. (Gallimard) *Nouvelle revue de Psychanalyse* n° 1, 1970 p. 167-184
437. FREUD *Correspondance 1873-1939*. Gallimard 1966
438. *Lettres de Famille de Sigmund Freud et des Freud de Manchester, 1911-1938*. Presses Universitaires de France 1996.
439. FREUD & Karl ABRAHAM : *Correspondance 1907-1926*. Gallimard 1992.
440. FREUD & Lou ANDRÉAS-SALOMÉ 1965 : *Correspondance avec Sigmund Freud 1912-1936, suivie du Journal d'une année 1912-1913*. Gallimard 1980.
441. FREUD & Ludwig BINSWANGER : *Correspondance 1908-1938*. Calmann-Levy 1995 (Édition revue)
442. FREUD & E. BLEULER : (extraits) in ALEXANDER (F.), SELESNICK (S.T.) : *Freud-Bleuler Correspondance. Archives of General Psychiatry*, 12 (January 1965) : 1-9.
443. FREUD & Marie BONAPARTE : in BERTIN (C.), *La dernière Bonaparte*. Perrin 1982
444. FREUD & André BRETON : in DAVIS (F.B.), *Three letters from Sigmund Freud to André Breton. J. Amer. Psychoanal. Assn.*, 1973, XXI : 127-134
445. FREUD & Abel de CASTRO : in *Four letters from Freud to Abel de Castro (4/7/24, 22/9/27, 28/9/28, 26/9/29). Internat. Rev. Psychoanal.* vol 6, 1979 : 437-440.
446. FREUD & Jean-Martin CHARCOT, in Gelfand T. « Mon cher Docteur Freud » : *Charcot's unpublished correspondence to Freud, 1888-1893. Bull. Hist. Med.*, (1988) 62 : 563-588.
447. FREUD & H. DOOLITTLE : in DOOLITTLE (H.), *Visage de Freud*. Denoël 1977
448. FREUD & S. FERENCZI : *Correspondance Vol. 1. 1908-1914*. Calmann-Levy 1992
449. FREUD & S. FERENCZI : *Correspondance Vol. 2. 1914-1919*. Calmann-Levy 1996
450. FREUD & W. FLIESS : *Lettres à W. Fliess 1887-1902, Notes et Plans; in : La naissance de la psychanalyse*. PUF 1969 : 45-306.
451. FREUD & W. FLIESS : *The Complete Letters of Sigmund Freud to Wilhelm Fliess 1887-1904*. (Masson edit.) Belknap Press of Harvard University Press. 1985.
452. Sigmund FREUD, *Briefe an Wilhelm Fliess 1887-1904. Vollständige Ausgabe. Herausgegeben von Jeffrey Moussaieff Masson; Bearbeitung der deutschen Fassung von Michael Schröter; Transkription von Gerhard Fichtner*. S. Fischer Verlag in Frankfurt am Main 1986.
453. FREUD & GRODDECK (1917-1934) : in GRODDECK (G.), *Ça et moi. Lettres à Freud, Ferenczi et quelques autres*. Gallimard 1977
454. FREUD & Stanley HALL, in ROSENZWEIG (S.) *The historic expedition to America (1909) : Freud, Jung, and Hall the king-maker; with G. Stanley Hall as host and William James as guest*. St. Louis, Rana House. 1994.
455. FREUD & S. E. JELLIFFE, in John BURNHAM : *Jelliffe. American psychoanalyst and physician; His correspondance with Freud and C. G. Jung*. University of Chicago Press 1983.

456. FREUD & Ernest JONES : *Correspondance complète, 1908-1939*. (Pakauska, édit. 1993); Presses Universitaires de France, Paris 1998.
457. FREUD & C.G. JUNG : *Correspondance 1906-1914*. Gallimard 1992
458. FREUD & René LAFORGUE : *La correspondance entre Freud et Laforgue. 1923-1937. Nouvelle Revue de Psychanalyse*, XV, 1977 : 236-314
459. FREUD & O. PFISTER : *Correspondance 1909-1939*. Gallimard 1991 (collection Tel).
460. FREUD & J.J. PUTNAM : in *L'introduction de la psychanalyse aux États-Unis : autour de J.J. Putnam*. Gallimard 1978
461. FREUD & Romain ROLLAND : in *Sigmund Freud et Romain Rolland, Correspondance 1923-1936*. (Vermorel Édit.) Presses Universitaires de France. 1993
462. FREUD & Theodor REIK (1911-1938) : in REIK (Th.) 1956. *Trente ans avec Freud*. Complexe 1975
463. FREUD & Arthur SCHNITZLER : in S. FREUD, *Briefe an Arthur Schnitzler. Neue Rundschau*, LXVI (1955)
464. FREUD & SILBERSTEIN : in *The Letters of Sigmund Freud to Eduard Silberstein, 1871-1881*. (Boehlich edit.) Cambridge Mass. Harvard University Press. 1991.
465. FREUD & SIMMEL; in : *Journal of Amer. Psychoanal. Assn.*; vol. 12, n° 1 (january 1964) : 103-106
466. FREUD & S. SPIELREIN, in Aldo CAROTENUTO : « *Sabina Spielrein entre Freud et Jung* » précédé de « *Journal d'une symétrie secrète* ». Aubier Montaigne, 1981
467. FREUD & STRACHEY : in *Bloomsbury/Freud. James et Alix Strachey, Correspondance 1924-1925*. Presses Universitaires de France. 1990.
468. FREUD & E. WEISS (1919-1936) : in FREUD (S.) WEISS (E.), *Lettres sur la pratique psychanalytique*. Privat 1975.
469. FREUD & Arnold ZWEIG : *Correspondance 1927-1939*. Gallimard 1973.
470. FREUD & Stefan ZWEIG : *Correspondance*. Payot & Rivages 1995.
471. « Freud, sa correspondance et ses correspondants », in *Revue Internationale d'Histoire de la Psychanalyse*, 1989 n° 2.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

472. ABGRALL (J.-M.) 1998. *Les Charlatans de la Santé*. Documents Payot.
473. ALEXANDER (F.G.) SELESNICK (S.T.) 1966. *Histoire de la psychiatrie. Pensée et pratique psychiatriques de la préhistoire à nos jours*. Librairie Armand Colin, Paris 1972.
474. ALTSHULER (K.Z.) 1990. *Whatever happened to Intensive Psychotherapy? American Journal of Psychiatry*. n° 147 : 4 : 428-430.
475. ANDERSSON (O.) 1962-1965. *Freud avant Freud. La préhistoire de la psychanalyse*. Synthélabo (Coll. Les Empêcheurs de penser en rond) 1997.
476. ANDREW (C.) GORDIEVSKY (O.) 1990. *Le KGB dans le Monde*. Fayard, 1990.
477. AUGEROLLES (J.) 1989. *Mon analyste et moi*. Édition Lieu commun.
478. BACHELARD (G.) 1938. *La Formation de l'Esprit Scientifique*. Paris, Vrin 1972.
479. BAIRD (D.) 1995. *Anais Nin. Biographie*. Stock 1996.
480. BAKAN (D.) 1958. *Freud et la tradition mystique juive*. Payot 1977.
481. BERGIN (A.E.) LAMBERT (M.J.) 1978. *The Evaluation of Therapeutic Outcomes. In GARFIELD & BERGIN, 1978 : 139-189.*
482. BERGIN (A.E.) GARFIELD (S.L.) Eds. 1971. *Handbook of Psychotherapy and Behavior Change. An Empirical Analysis*. (1st Edition) John Wiley & Sons.
483. BERGIN (A.E.) GARFIELD (S.L.) Eds. 1994. *Handbook of Psychotherapy and Behavior Change. An Empirical Analysis*. (4th Edition) John Wiley & Sons.

484. BERNFELD (S.) 1953. *Les études de Freud sur la cocaïne*, in BYCK, 1975 : 278-306.
485. BERTHELSSEN (D.) 1989. *La famille Freud au jour le jour. Souvenirs de Paula Fichtl*. Presses Universitaires de France, 1991.
486. BERTIN (C.) 1989. *La femme à Vienne au temps de Freud*. Stock.
487. BETTELHEIM (B.) 1967. *La forteresse vide*. Gallimard, 1969.
488. BIEBER (I.) & al. 1962. *Homosexuality*. New York, Basic Books.
489. BLANTON (S.) 1971. *Journal de mon analyse avec Freud*. Presses Universitaires de France, 1973.
490. BLEULER (E.) 1911. *Dementia Praecox, ou Groupe des Schizophrénies*. Éditions du G.R.E.C & E.P.E.L. Paris 1993.
491. BORCH-JACOBSEN (M.) 1995. *Souvenirs d'Anna O. Une mystification centenaire*. Aubier.
492. BORCH-JACOBSEN (M.) 2000. How a Fabrication Differs from a Lie. *The London Review of Books*, vol. 22 n° 8 : 13/04-2000.
493. BOURGERON (J.P.) 1993. *Marie Bonaparte et la psychanalyse, à travers ses lettres à René Laforgue et les images de son temps*. Genève, Champion-Slatkine.
494. BOVERESSE (J.) 1996. *Philosophie, mythologie et pseudo-science*. Wittgenstein lecteur de Freud. Éditions de L'Éclat (2de édition).
495. BOWLBY (J.) 1969. *Attachment and Loss*. Volume 1 : *Attachment*. N.Y. Basic Books.
496. BOWLBY (J.) 1973. *Attachment and Loss*. Volume 2 : *Separation, Anxiety and Anger*. N.Y. Basic Books.
497. BOYSEN (S.T.) HIMES (G.T.) 1999. Current Issues and Emerging Theories in Animal Cognition. *Annual Review Psychol.* 1999, 50 : 683-705.
498. BREUER (J.) 1895. Considérations Théoriques. in *Freud & Breuer : Études sur l'Hystérie*, PUF 1971 : 146-204.
499. BRIAN (D.) 1996. *Einstein. A Life*. John Wiley & Sons.
500. BRODY (B.) 1970. Freud's Case Load. *Psychotherapy : Theory, Research, & Practice*, 7 : 8-12.
501. BROME (V.) 1982. *Ernest Jones : Freud's alter Ego*. Caliban.
502. BROMLY (S.) 1988. *Léonard de Vinci; une Biographie*. Jean-Claude Lattès.
503. BYCK (R.) Edit. 1975. *Sigmund Freud. De la Cocaïne*. Éditions Complexe 1976.
504. CAHOON (D.D.) 1968. Symptom substitution and the behavior therapies. *Psychological Bulletin* 69, 3 : 149-156.
505. CHALIAND (G.) Éd. 1990. *Anthologie Mondiale de la Stratégie*. Robert Laffont (coll. Bouquins).
506. CHARCOT (J.M.) *L'hystérie*. Textes choisis et présentés par E. Trillat. Toulouse, Privat 1971.
507. CHAUVELOT (D.) 1992. *Pour l'Amour de Freud, ou l'autre ronde*. Denoël.
508. CHOURAKI (A.) 1992. *La pensée juive*. Presses Universitaires de France (6^e édition).
509. CIOFFI (F.) 1969-1998. *Freud and the Question of Pseudoscience*. Open Court, Chicago and La Salle Ill. 1998.
510. CLEMENT (C.) 1978. *Les fils de Freud sont fatigués*. Grasset.
511. COLBY (K.M.) STOLLER (R.J.) 1988. *Cognitive Science and Psychoanalysis*. The Analytic Press.
512. CONQUEST (R.) 1988. *La Grande Terreur* (nouvelle édition; précédée de *Sanglantes Moissons*, 1986). Robert Laffont (coll. Bouquins), 1990.
513. COOPER (J.) 1993. *Speak of Me as I am, the Life and Work of Masud Khan*. Karnak.
514. CORRAZE (J.) 1976. *De l'Hystérie aux Pathomimies*. Dunod.
515. CORRAZE (J.) 1980. La psychologie de l'image spéculaire du corps, ou les ruses de Narcisse. In : *CORRAZE (J.)*, Éd. : *Image spéculaire du corps*. Privat, 1980 : 7-106.
516. CORRAZE (J.) 1983. La question de l'hystérie. In : POSTEL (J.) QUETEL (C.) Eds : *Nouvelle Histoire de la Psychiatrie*. Privat, 1983 : 401-411.
517. CORRAZE (J.) 1994. *L'homosexualité*. (4^e Édition) Presses Universitaires de France.
518. CORRAZE (J.) 1998. Le Moi-peau ou le merveilleux psychanalytique. *Évolutions Psychomotrices*, vol. 10 n° 40 : 59-87.
519. CORRAZE (J.) 1999. *Les troubles psychomoteurs*. Marseille, Solal.
520. CORRAZE (J.) ALBARET (J.M.) 1996. *L'enfant agité et distrait*. Expansion Scientifique Française.
521. CREWS (F.) 1995. *The Memory Wars. Freud's Legacy in Dispute*. A New York Review Book.
522. CREWS (F.) 1996. The Verdict on Freud. *Psychological Science*, 7 : 63-67.
523. CREWS (F.) 1998. *Unauthorized Freud Doubters confront a Legend*. New York, Viking.
524. DENNET (D.C.) 1991. *La Conscience Expliquée*. Éditions Odile Jacob, 1993.
525. DEUTSCH (F.) 1957. Apostille au « Fragment de l'analyse d'un cas d'hystérie » de Freud. *Revue Française de Psychanalyse* 05/1973, vol. 37 n° 3 : 407-414.
526. DOLNICK (E.) 1998. *Madness on the Couch : Blaming the Victim in the Heyday of Psychoanalysis*. Simon & Schuster.
527. DSM II : *Diagnostic & Statistical Manual of Mental Disorders*. American Psychiatric Association, 2d edition 1968.
528. DSM IV : *Diagnostic & Statistical Manual of Mental Disorders*. American Psychiatric Association, 4th edition 1994.
529. EDMUNDS (L.) 1988. His Master's Choice. *Johns Hopkins Magazine*, 40, n° 2, April 1988 : 40-49 (rep. in *Crews*, 1998 : p. 260-276).
530. ELLENBERGER (H.F.) 1968. La conférence de Freud sur l'hystérie masculine (Vienne, le 15 Octobre 1886). in *ELLENBERGER, 1954-1991* : 207-225.
531. ELLENBERGER (H.F.) 1970. *The Discovery of the Unconscious : The History and Evolution of Dynamic Psychiatry*. Basic Books.
532. ELLENBERGER (H.F.) 1972. Histoire d'Anna O. Étude critique avec documents nouveaux. in *ELLENBERGER, 1954-1991* : 329-352.
533. ELLENBERGER (H.F.) 1973. Moriz Benedikt, ou le destin tragique d'un pionnier de l'inconscient (1835-1920). in *ELLENBERGER, 1954-1991* : 123-142.
534. ELLENBERGER (H.F.) 1977. Histoire d'Emmy von R. Étude critique avec documents nouveaux. in *ELLENBERGER, 1954-1991* : 353-374.
535. ELLENBERGER (H.F.) 1954-1991. *Médecines de l'âme. Essais d'histoire de la folie et des guérisons psychiques*. Fayard, 1995.
536. ELLIS (A.) 1968. Is Psychoanalysis Harmful? *Psychiatric Opinion*, vol 5 n° 1, January 1968 : 16-25.
537. ERWIN (E.) 1996. *A final Accounting. Philosophical and empirical Issues in Freudian Psychology*. Bradford Book, the MIT Press.
538. ESTERSON (A.) 1993. *Seductive Mirage : an Exploration of the Work of Sigmund Freud*. Chicago, Open-Court.
539. ESTERSON (A.) 1998. Jeffrey Masson and Freud's seduction theory : a new fable based on old myths. *History of the Human Sciences*, vol. 11, no. 1, pp. 1-21.
540. EYSENCK (H.J.) 1952. The effects of psychotherapy : An evaluation. *Journal of Consulting Psychology*. 16 : 319-324.
541. EYSENCK (H.J.) WILSON (G.D.) Eds, 1973. *The experimental Study of Freudian Theories*. London : Methuen.
542. EYSENCK (H.J.) 1973. Le déclin et la chute de l'empire Freudien. *Nouvelle École*. n° 23 : 57-73.

543. EYSENCK (H.J.) 1985. *Decline and Fall of the Freudian Empire*. Penguin Books.
544. FARRELL (J.) 1996. *Freud's Paranoid Quest. Psychoanalysis and Modern Suspicion*. New York University Press.
545. FENICHEL (O.) 1930. Rapport statistique sur l'activité thérapeutique entre 1920-1930. in : *On forme des psychanalystes, 1985* : 55-71.
546. FERENCZI (S.). *Journal clinique* ; janvier -octobre 1932. Payot 1985.
547. FINE (R.) 1963. *Freud : a critical re-evaluation of his theories*. Allen & Unwin.
548. FISH (S.) 1986. Withholding the missing portion : Power, meaning and persuasion in Freud's «the Wolf-Man». [London] *Time Literary Supplement* August 29, 1986 : 935-938. (rep. in Crews, 1998, chap.15).
549. FISHER (S.) GREENBERG (R.P.) 1977. *The Scientific credibility of Freud's Theory and Therapy*. Basic Books.
550. FLAUBERT Gustave, 1880. *Bouvard et Pécuchet*. Gallimard 1979.
551. FLEM (L.) 1986. *La vie quotidienne de Freud et ses patients*. Hachette.
552. FLEM (L.) 1991. *L'homme Freud : une biographie intellectuelle*. Seuil.
553. FORRESTER (J.) 1994. «A whole Climate of Opinion» : Rewriting the History of Psychoanalysis. in MICALE (M.S.) & PORTER (R.), eds. *Discovering the History of Psychiatry*. Oxford University Press. (p. 174-190)
554. FREEDHEIM (D.K.) Edit. 1992. *History of Psychotherapy : a Century of Change*. American Psychological Association, Washington
555. FREEMAN (D.) 1983. *Margaret Mead and Samoa*. Harvard University Press.
556. FREEMAN (D.) 1999. *The fateful Hoaxing of Margaret Mead. A historical Analysis of Her Samoan Research*. Westview Press (Perseus Group).
557. FRIEDLÄNDER (A.A.) 1911. Hysteria and Modern Psychoanalysis. *Journal of Abnormal Psychology*, vol 5 : 297-319.
558. FRIEDMAN (R.C.) 1988. *Male Homosexuality : a contemporary psychoanalytic perspective*. Yale University Press.
559. FRISCHER (D.) 1977. *Les analysés parlent*. Stock.
560. FULLER TORREY (E.) 1992. *Freudian Fraud : The Malignant Effect of Freud's Theory on American Thought and Culture*. Harper Collins.
561. GABBARD (G.O.) LESTER (E.O.) 1996. *Boundaries and Boundary Violations in Psychoanalysis*. Basic Books.
562. GALLUP (G.G.) 1970. Chimpanzees : Self-recognition. *Science*, 1970, 167 : 86 (repris dans Corraze, 1980 : 131-137).
563. GARDINER (M.) 1971. Edit. *The Wolf-Man By the Wolf-Man*. Basic Books.
564. GARFIELD (S.L.) BERGIN (A.E.) Eds, 1978; *Handbook of Psychotherapy and Behavior Change. An Empirical Analysis*. (2d Edition) Wiley.
565. GARFIELD (S.L.) BERGIN (A.E.) Eds, 1986; *Handbook of Psychotherapy and Behavior Change. An Empirical Analysis*. (3d Edition) Wiley.
566. GAY (P.) 1988. *Freud, une vie*. Hachette 1991 (Collection Pluriel, 2 Vol. 1995).
567. GELMAN (D.) FOOTE (D.) BARRET (T.) TALBOT (M.) 1992. Born or Bred. *Newsweek*. (February 24) : 38-44.
568. GELLNER (E.) 1985. *La Ruse de la déraison : le mouvement Psychanalytique*. Presses Universitaires de France. 1990.
569. GEORGE (F.) 1979. *L'Effet 'Yau de poêle de Lacan et des lacaniens*. Hachette.
570. GESCHWIND (N.) 1984. Dostoevsky's Epilepsy. in : D. Blumer (Edit), *Psychiatric Aspects of Epilepsy*. American Psychiatric Press : 325-224.
571. GRAF (M.) 1942. Reminiscences of Professor Sigmund Freud, *Psychoanal. Quarterly*, 1942, II : 267.
572. GREEN (R.) 1985. Atypical Psychosexual Development. in : RUTTER (M.) HERSOV (L.) Eds *Child and Adolescent Psychiatry. Modern Approaches*. Blackwell Scientific Publications (2d Ed.) : 638-649
573. GREEN (R.) 1994. Atypical Sexual Development. in : RUTTER (M.) TAYLOR (E.) HERSOV (L.) Eds. *Child and Adolescent Psychiatry. Modern Approaches*. (3^e Edit.) Blackwell Science. : 749-758.
574. GROSSKURTH (P.) 1986. *Melanie Klein. Son Monde et son œuvre*. PUF (Coll. Quadrige 2001)
575. GROSSKURTH (P.) 1991. *Freud, l'Anneau Secret*. Presses Universitaires de France. 1995
576. GRÜNBAUM (A.) 1984. *The Foundations of Psychoanalysis : a philosophical critique*. University of California Press.
577. GRÜNBAUM (A.) 1986. *Précis of The Foundations of Psychoanalysis : a philosophical critique. The Behavioral and brain Sciences*. n° 9 : 217-284.
578. GRÜNBAUM (A.) 1993. *Validation in the Clinical Theory of Psychoanalysis : a Study in the Philosophy of Psychoanalysis*. International University Press.
579. GRÜNBAUM (A.) [sd]. *La Psychanalyse à l'épreuve*. Éditions de l'Éclat. 1993
580. GRÜNBAUM (A.) 1996. *Les Fondements de la Psychanalyse*. Paris, Presses Universitaires de France. (Traduction de Grünbaum, 1984 *The Foundations...*, édition revue et augmentée par l'auteur).
581. HALE (N.G.) 1971. *Freud and the Americans : the Beginnings of Psychoanalysis in the United States, 1876-1917*. New York, Oxford University Press.
582. HALE (N.G.) 1995. *The Rise and Crisis of Psychoanalysis in the United States, 1917-1985*. New York, Oxford University Press.
583. HENRY (W.P.) STRUPP (H.H.) SCHACHT (T.E.) GASTON (L.) 1994. Psychodynamic Approaches. in BERGIN & GARFIELD, Eds 1994 : 467-508.
584. HIGGINS (M.) 1967. *Reich parle de Freud*. Paris, Éditions Payot, 1970.
585. HIRSCHMÜLLER (A.) 1978. *Josef Breuer*. Presses Universitaires de France, 1991
586. HIRSCHMÜLLER (A.) 1998. «Inapte à être psychiatre?», la rencontre de Freud avec la psychiatrie clinique. in GEERARDYN (F.) & VAN DE VIJVER (G.), Eds *Aux sources de la psychanalyse. Une analyse des premiers écrits de Freud (1877-1900)*. Paris, éditions de L'Harmattan, 1998 : 43-54.
587. HIRSCHMÜLLER (A.) 1998. Les études de Freud sur la cocaïne. in GEERARDYN (F.) & VAN DE VIJVER (G.), Eds *Aux sources de la psychanalyse. Une analyse des premiers écrits de Freud (1877-1900)*. Paris, éditions de L'Harmattan, 1998 : 89-98.
588. HOBSON (A.J.) 1988. *Le cerveau rêvant*. Gallimard. 1992
589. HORNUNG (E.) 1971. *Les Dieux de l'Égypte. L'un et le multiple*. Flammarion. 1992.
590. INTERNATIONAL JOURNAL OF PSYCHOANALYSIS. december 1994 vol. 75 : 866-1265. *Special 75th Anniversary Issue : The Conceptualisation and Communication of Clinical facts in Psychoanalysis*.
591. ISRAËLS (H.) 1981. *Schreber, père et fils*. Éditions du Seuil 1986.
592. ISRAËLS (H.) 1993. Freud and the Vulture. *History of Psychiatry*, iv : 577-586.
593. ISRAËLS (H.) SCHATZMAN (M.) 1993. The Seduction Theory. *History of Psychiatry*, iv : 23-59.
594. JACQUARD (R.) 1986. *La Guerre du Mensonge. Histoire secrète de la désinformation*. Plon.
595. JAFFE (J.H.) 2000. Cocaine-Related Disorders. In : Kaplan & Sadock (Eds) : chap. 11.6.
596. JOHNSON (P.) 1988. *Le grand mensonge des intellectuels*. Laffont. 1993
597. JONES (Ernest) 1953-1957. *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*. Presses Universitaires de France. 1958 (vol. 1) 1961 (vol. 2) 1969 (vol. 3).
598. JONES (M.M.) 1980. Conversion Reaction : Anachronism or Evolutionary Form? A review of the Neurologic, Behavioral, and Psychoanalytic Literature. *Psychological Bulletin*. n° 3 : 427-441.
599. JOUVET (M.) 1992. *Le sommeil et le rêve*. Editions Odile Jacob.

600. JURJEVICH (Ratibor-Ray M.) 1915. *The Houx of Freudism, a study of Brainwashing*. Crane publ. 1985.
601. KANNER (L.) 1943. Autistic Disturbances of affective Contact. *Nerv Child*, 2 : 217-250.
602. KAPLAN (B.J.) & SADOCK (V.A) Eds 2000. *Comprehensive Textbook of Psychiatry*. (7th Edition) Lippincott, Williams & Wilkins.
603. KARDINER (A.) 1977. *Mon analyse avec Freud*. Belfond 1978
604. KAZDIN (A.E.) 1982. Symptom Substitution, Generalization and Response Covariation : Implications for Psychotherapy Outcome. *Psychological Bulletin*. n° 2 : 349-365.
605. KAZDIN (A.E.) 1991. Learning theory and behavioral Approaches. in : LEWIS (M.) Edit. *Child and Adolescent Psychiatry : A comprehensive Textbook*. Williams & Wilkins 1991 : 87-99.
606. KERR (J.) 1994. *A Most Dangerous Method. The Story of Jung, Freud, and Sabina Spielrein*. Sinclair-Stevenson.
607. KLEIN (D.B.) 1981. *Jewish origins of the Psychoanalytic Movement*. Praeger.
608. KLERNAN (G.L.) 1990. The Psychiatric Patient's Right to Effective Treatment : Implications of Osheroff Vs. Chesnut Lodge. *American J. Psychiatry*. n° 4 : 409-418.
609. KLERNAN (G.L.) WEISSMAN (M.M.) MARKOWITZ (J.) GLICK (I.) WILNER (P.J.) MASON (B.) SHEAR (M.K.) 1994. Medication and Psychotherapy. in : BERGIN & GARFIELD, Eds 1994 : 734-782.
610. KLINE (P.) 1972. *Fact and Fantasy in Freudian Theory*. Methuen.
611. KOLLER BECKER (H.) 1963. Carl Koller et la cocaïne. in BYCK, 1975 : 227-277 («Coca Koller»).
612. KOPTA (S.M.) & al. 1999. Individual Psychotherapy Outcome and Process Research : Challenges Leading to Greater Turmoil or a Positive Transition? *Annual Review of Psychology*, vol. 50 : 441-469.
613. KOYRÉ (A.) 1943. *Réflexions sur le Mensonge*. Éditions Allia, 1996.
614. KRAFFT-EBING (R. von) 1898 sq. *Psychopathia Sexualis*. (édition revue et augmentée en 1923 par Albert Moll ; Préface de Pierre Janet). Paris, Agora Pockett, 3 Tomes, 1999.
615. KRÜLL (M.) 1979. *Sigmund, fils de Jacob*. Gallimard, 1983.
616. LACAN (J.) 1949. Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je. in *Écrits, volume 1*; Éditions du Seuil, coll. Points 1970 : 89-97.
617. LACAN (J.) 1953. Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse. in *Écrits, volume 1*; Éditions du Seuil, coll. Points 1970 : 111-208.
618. LACAN (J.) 1956. Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956. in *Écrits, volume 2*; Éditions du Seuil, coll. Points 1971 : 9-40.
619. LACAN (J.) 1960. Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien. in *Écrits, volume 2*; Éditions du Seuil, coll. Points 1971 : 151-191.
620. LACAN (J.) 1963. Kant avec Sade. in *Écrits, volume 2*; Éditions du Seuil, coll. Points 1971 : 119-148.
621. LAKOFF (R.T.) COYNE (J.C.) 1993. *Father Knows Best : The Use and Abuse of Power in Freud's Case of Dora*. Teacher College Press.
622. LAMBERT (M.J.) 1976. Spontaneous Remission in Adult Neurotic Disorders : a Revision and Summary. *Psychological Bulletin*. n° 4 : 107-119.
623. LAMBERT (M.J.) BERGIN (A.E.) 1994. The Effectiveness of Psychotherapy. in : BERGIN & GARFIELD, Eds 1994 : 143-189.
624. LE VAY (S.) 1993. *Le cerveau a-t-il un sexe?* Flammarion, 1994.
625. LEWIN (L.) 1924. Le cocaïnisme. in BYCK, 1975 : 211-223. (Extrait de *Phantastica*)
626. LILIENFELD (S.O.) WOOD (J.M.) GARB (H.N.) 2000. The scientific Status of projective Techniques. *Psychological Science in the Public Interest*. Vol. 1 N° 2, November 2000 : 27-66.
627. LOTHANE (Z.) 1992. *In defence of Schreber*. Hillsdale, N.J. The Analytic Press.
628. LUBORSKY (L.) SINGER (B.) LUBORSKY (L.) 1976. Comparative studies of psychotherapies; is it true that «Everybody has won and all must have prizes»? in : SPITZER & KLEIN Eds, 1976 : 3-22.
629. LUBORSKY (L.) SPENCE (D.P.) 1978. Quantitative research on Psychoanalytic Therapy. in GARFIELD & BERGIN Eds, 1978 : 331-368.
630. LYNN (D.J.) VAILLANT (G.E.) 1998. Anonymity, Neutrality, and Confidentiality in the Actual Methods of Sigmund Freud : a Review of 43 Cases, 1907-1939. *American Journal of Psychiatry*. (February 1998) 155 : 2, 163-171.
631. MACLAGAN (E.) 1923. Leonardo in the consulting room. *Burlington Magazine for Connoisseurs*, 1923 vol. 42 : 54-57.
632. MACLEAN (G) RAPPEN (U.) 1991. *Hermine Hug-Hellmuth : Her Life and Work*. New York : Routledge.
633. MACMILLAN (M.) 1991. *Freud evaluated : The Completed Arc*. Elsevier, Amsterdam. North Holland.
634. MAHONY (P.J.) 1984. *Les Hurlements de l'Homme aux Loups*. (Édit. remaniée par l'auteur) PUF 1995.
635. MAHONY (P.J.) 1986. *Freud et l'Homme aux Rats*. PUF 1991.
636. MAHONY (P.J.) 1996. *Dora s'en va. Violence dans la psychanalyse*. Les empêchements de penser en rond/Le Seuil, 2001.
637. MAÏDANI GERARD (J. P.) 1994. *Léonard de Vinci. Mythologie ou théologie?* Presses Universitaires de France.
638. MAJOR (R.) 1990. Situation contemporaine de la psychanalyse. *Encyclopaedia Universalis* (supplément 1 : 190-198).
639. MALCOLM (J.) 1984. *Tempête aux archives Freud*. Presses Universitaires de France, 1986
640. MARMOR (J.D.) 1970. Limitations of free associations. *Archives of General Psychiatry* n° 22 : 160-165
641. MARMOR (J.D.) 1979. Psychoanalytic Training : Problems and Perspectives. *Archives of General Psychiatry* n° 36 : 486-489.
642. MARMOR (J.D.) 1980. Recents Trends in Psychotherapy. *American J. Psychiatry*, n° 4 : 409-416.
643. MARSDEN (C.D.) 1986. Hysteria • a Neurologist's View. *Psychological Medicine*, 16 : 277-288
644. MASSON (J.) 1984. *The Assault on Truth : Freud's suppression of the seduction theory*. Penguin Books (2d Ed. 1985).
645. MEDAWAR (P.B.) 1975. Victims of Psychiatry. *New York Review of Books*; January 23, page 17.
646. MICALÉ (M.S.) 1994. Henri F. Ellenberger : The History of Psychiatry as the History of the Unconscious. in MICALÉ (M.S.) & PORTER (R.), Eds. *Discovering the History of Psychiatry*. Oxford University Press. 1994 : 112-134.
647. MIKKELSEN (E.J.) 1991. Modern Approaches to Enuresis and Encopresis. In LEWIS (M.) Edit. *Child and Adolescent Psychiatry; a Comprehensive Textbook*. Williams & Wilkins 1991 : 583-591.
648. MILLER (A.) 1988. *La connaissance interdite*. Aubier, 1990.
649. MILLER (M.A.) 1998. *Freud and the Bolsheviks : Psychoanalysis in imperial Russia and the Soviet Union*. Yale University Press.
650. MINUTES de la Société Psychanalytique de Vienne (1906-1918). Nunberg (H.) Federn (P.) Eds, 1962-1975 : *Les Premiers Psychanalystes* (vol 1 : 1906-1908, vol 2 : 1908-1910, vol 3 : 1910-1911, vol 4 : 1912-1918). Gallimard, 1976-1983.
651. MOSCOVICI (S.) 1961. *La psychanalyse, son image et son public*. Presses Universitaires de France, 1986 (2de Édition).
652. NOLL (R.) 1997. *Jung. «le Christ Aryen»*. Les secrets d'une vie. Plon 1999.
653. OBHOLZER (K.) 1980. *Entretiens avec l'homme aux loups. Une psychanalyse et ses suites*. Gallimard, 1981.

654. OHAYON (A.) 1999. *L'impossible rencontre. Psychologie et psychanalyse en France, 1919-1969*. Paris, Éditions de la Découverte.
655. ON FORME DES PSYCHANALYSTES. *Rapport original sur les dix ans de l'Institut de psychanalyse de Berlin, 1920-1930*. Denoël, 1985.
656. OXAAL, POLLAK, BOTZ (Eds) 1987. *Jews, Antisemitism and Culture in Vienna*. Routledge & Kegan Paul.
657. PAIKOFF (R.L.) BROOKS-GUNN (J.) 1994. Psychosexual Development across the Life-Span. In : RUTTER (M.) HAY (D.F.) Eds *Development through Life*. Blackwell Scientific Publications : 558-582.
658. PARIS (B.) 1994. *Karen Horney. A Psychoanalyst's Search for Self Understanding*. Yale University Press.
659. PIPER (W.E.) 1996. Psychodynamic Psychotherapy. In DICKSTEIN, RIBA, OLDHAM, (Eds) *Review of Psychiatry*, vol. 15 : 109-128. American Psychiatric Press, Washington.
660. POLLAK (R.) 1997. *The Creation of DR. B. : A Biography of Bruno Bettelheim*. New York, Simon & Schuster (Touchstone Book Edition, 1998).
661. POMMIER (R.) 1978. *Assez décodé*. Roblot.
662. POPPER (K. R.) 1962. *Conjectures et réfutations : la croissance du savoir scientifique*. Payot 1985.
663. PRIBRAM (K. H.) GILL (M. M.) 1976. *Freud's Project reassessed*. Hutchinson of London.
664. RACHMAN (S.) 1971. *The effects of Psychotherapy*. Pergamon Press.
665. REIK (Th.) 1956. *Trente ans avec Freud*. Complexes. 1975
666. REVEL (J. F.) 1957. *Pourquoi des philosophes ?* J. J. Pauvert. 1968. (2d éd). [réédition 1997, Robert Laffont, Coll. Bouquins : 3-121]
667. RICE (Emmanuel) 1990. *Freud and Moses : The Long Journey Home*. State University of New York Press.
668. RICE (James) 1993. *Freud's Russia. National Identity in the Evolution of Psychoanalysis*. Transaction Publishers.
669. ROAZEN (P.) 1969. *Brother Animal : The Story of Freud and Tausk*. Brunswick N.J. Transaction Books 1990 (revised Edit.)
670. ROAZEN (P.) 1975. *Comment Freud analysait*. Navarin 1989 (trad. partielle de «*Freud and his followers*»).
671. ROAZEN (P.) 1975. *La Saga freudienne*. Presses Universitaires de France. 1986 (trad. partielle de «*Freud and his followers*»).
672. ROAZEN (P.) 1975. *Freud and his followers*. (2d Edition) N.Y. Da Capo Press 1990.
673. ROAZEN (P.) 1990. Introduction to «*Freud's Last Will*». *Journal of the American Academy of Psychoanalysis*, 18 (3) : 383-385.
674. ROAZEN (P.) 1992. The Rise and Fall of Bruno Bettelheim. *Psychohistory Review*, (Spring) : 221-250.
675. ROAZEN (P.) 1993. *Meeting Freud's Family*. University of Massachusetts Press, Amherst.
676. ROAZEN (P.) 2001. *The Historiography of Psychoanalysis*. Transaction Publisher.
677. ROBERT (M.) 1974. *D'œdipe à Moïse. Freud et la conscience juive*. Callman-Lévy.
678. RODRIGUÉ (E.) 1996. *Freud. Le siècle de la psychanalyse*. Payot 2000 (2 volumes).
679. ROUDINESCO (E.) 1993. *Jacques Lacan. Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*. Fayard.
680. ROUDINESCO (E.) 1994. *Histoire de la Psychanalyse en France. Volume 1 : 1885-1939. Volume 2 : 1925-1985*. (Nouvelle édition). Fayard.
681. ROUDINESCO (E.) 1994. *Généalogies*. Fayard.
682. ROUDINESCO (E.) PLON (M.) 1997. *Dictionnaire de Psychanalyse*. Fayard.
683. ROUDINESCO (E.) 1999. *Pourquoi la psychanalyse ?* Fayard.
684. ROUSSEAU Jean-Jacques. 1755. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. Garnier Flammarion, 1992
685. ROUSTANG (F.) 1976. *Un destin si funeste*. Éditions de Minuit.
686. SACHS (H.) 1945. *Freud, mon maître et ami*. Denoël 1977.
687. SARTRE (J-P.) *Le scénario Freud*. Gallimard 1984.
688. SCHARNBERG (M.) 1993. *The Non-Authentic Nature of Freud's Observations*. Volume 1 : *The Seduction Theory*. Volume 2 : *Felix Gattel's Early Freudian Cases, and the Astrological Origin of the Anal Theory*. Acta Universitatis Upsaliensis, Uppsala.
689. SCHARNBERG (M.) 1996. *Textual Analysis : A Scientific Approach for Assessing Cases of Sexual Abuse*. Volume 1 : *The Theoretical Framework, the Psychology of Lying, and Cases of Older Children*. Volume 2 : *Cases of Younger Children, Including a Case of Alleged Necrophilia, and the Shortcomings of Judicial*. Acta Universitatis Upsaliensis, Uppsala.
690. SCHMIDEBERG (M.) 1970. Psychotherapy with Failures of Psychoanalysis. *British J. of Psychiatry*. n° 116 : 195-200.
691. SCHUR (M.) 1972. *La mort dans la vie de Freud*. Gallimard 1975 (collection TEL, 1982)
692. SEBEOK (T.A.) ROSENTHAL (R.) Eds 1981. *The Clever Hans Phenomenon : Communication with Horses, Whales, Apes and People*. Annals of the New York Academy of Sciences. n° 364.
693. SHAFFER (D.) 1994. Enuresis. In RUTTER (M.) TAYLOR (E.) HERSOV (L.) Eds *Child and Adolescent Psychiatry : Modern Approaches*. Blackwell. (3d Ed), 1994 : 505-519.
694. SHARA (M.) 1983. *Fury on Earth, a Biography of Wilhelm Reich*. Andre Deutsch.
695. SHIRK (S.R.) RUSSEL (R.L.) 1992. A Reevaluation of Estimates of Child Therapy Effectiveness. *J. Amer. Acad. Child Adolesc. Psychiatry* 31 ; 4 (July) : 703-709
696. SHORTER (E.) 1996. *History of Psychiatry : From the Era of the Asylum to the Age of Prozac*. New York, John Wiley.
697. SOKAL (A.) BRICMONT (J.) 1997. *Impostures intellectuelles*. Éditions Odile Jacob.
698. SOLMS (M.) 1998. Une introduction aux travaux neuroscientifiques de Sigmund Freud. In GEERARDIN (F.) & VAN DE VIJVER (G.), Eds *Aux sources de la psychanalyse. Une analyse des premiers écrits de Freud (1877-1900)*. Paris, éditions de L'Harmattan, 1998 : 23-42.
699. SPITZER (R.L.) KLEIN (D.F.) Eds 1976. *Evaluation of Psychological Therapies. Psychotherapies, Behavior Therapies, Drug Therapies, and their Interactions*. The Johns Hopkins University Press.
700. STONE (I.) 1971. *La vie de Freud*. Trad. Fr. Pygmalion/Gérard Watelet, 1998.
701. STRUPP (H.H.) HADLEY (S.W.), GOMES-SCHWARTZ (B.) 1977. *Psychotherapy for better or worse : the problem of negative effects*. Aronson.
702. SULLOWAY (F.J.) 1979. *Freud : Biologist of the Mind. Beyond the psychoanalytic Legend*. Harvard University Press, 1992 (2d Edit.)
703. SULLOWAY (F.J.) 1991. Freud's Cases Histories : the social Construction of Psychoanalysis. *Isis*. n° 82 : 245-275.
704. SWALES (P.) 1982. Freud, Minna Bernays and the Conquest of Rome : New Light on the Origins of Psychoanalysis. *New American Review*, 1 : 1-23.
705. SZASZ (T.) 1976. *Anti-Freud : Karl Kraus's Criticism of Psychoanalysis and Psychiatry*. Syracuse University Press, 1990 (2d Edition).
706. TALLIS (R.C.) 1987. The Strange Case of Jacques L. *P. N. Review*, 14 : 23-26.
707. TALLIS (R.C.) 1996. Burying Freud. *Lancet*, (march 9) Vol. 347 : 669-671.
708. THORNTON (E.M.) 1986. *The Freudian Fallacy : Freud and Cocaine*. Paladin (Revised Edition).
709. TURKLE (S.) 1978. *La France freudienne*. Grasset 1982.

710. VAN DYKE (C.) BYCK (R.) 1982. *Cocaine*. *Scientific American*, 03/1982 : 108-119.
711. VAN RILLAER (J.) 1980. *Les Illusions de la Psychanalyse*. Bruxelles, Mardaga.
712. VASARI (G.) 1550. *La vie des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes*. (vol. 5) Paris, Berger-Levrault 1983.
713. VEITH (I.) 1965. *Hysteria, the History of a Disease*. The University of Chicago Press. (Phoenix Books 1970).
714. VERNANT (J.-P.) 1988. *Œdipe et ses mythes* (en coll. avec Pierre Vidal-Naquet). Bruxelles, Éd. Complexe.
715. VOLKOFF (V.) 1999. *Petite histoire de la désinformation. Du cheval de Troie à Internet*. Éditions du Rocher.
716. WALKER (C.E.) MILLING (L.S.) BONNER (B.L.) 1988. Incontinence Disorders : Enuresis and Encopresis. in D.K. ROUTH, Edit. : *Handbook of Pediatric Psychology*. The Guilford Press, 1988 : 363-397.
717. WASHOTON (A.M.) STONE (N.S.) 1984. The Human Cost of Chronic Cocaine Use. *Medical Aspect of Human Sexuality*, 1984 ; vol. 18, n° 11 : 122-130.
718. WEBSTER (R.) 1995. *Why Freud was wrong : Sin, Science, and Psychoanalysis*. Harper Collins.
719. WESTEN (D.) 1998. The Scientific Legacy of Sigmund Freud : Toward a Psychodynamically Informed Psychological Science. *Psychological Bulletin* ; vol. 124, n° 3 : 333-371.
720. WEISZ (G.) 1975. Scientists and sectarians : The case of Psychoanalysis. *Journal of the History of Behavioral Sciences*, 11 : 350-364.
721. WHYTE (L.) 1960. *L'inconscient avant Freud*. Payot, 1971.
722. WILCOCKS (R.) 1991. *Maelzel's Chess Player : Sigmund Freud and the Rhetoric of Deceit*. Rowman & Littlefield.
723. WILCOCKS (R.) 2000. *Mousetraps and the Moon. The Strange Ride of Sigmund Freud and the Early Years of Psychoanalysis*. Lexington Books.
724. WITTELS (F.) *Freud et la femme-enfant. Mémoires de Fritz Wittels*. (posthume : Timms Édit. 1995) Suivi de Wittels, 1924 : *Sigmund Freud, l'homme, la doctrine, l'école*. Paris, PUF 1999.
725. WOLPE (J.) RACHMAN (S.) 1960. Psychoanalytic « Evidence » : a Critique Based on Freud's Case of Little Hans. *Journal of Nervous and Mental Diseases*, 131 : 135-148. (rep. in CREWS 1998 chap.13)
726. WOODWORTH (R.S.) 1917. Some Criticisms of the Freudian Psychology. *Journal of Abnormal Psychology*, 12 : 174-194.
727. WORTIS (J.) 1954. *Psychanalyse à Vienne, 1934. Notes sur mon analyse avec Freud*. Denoël, 1974.
728. YATES (A.J.) 1958. Symptoms and symptom substitution. *Psychological Review* 65, 6 : 371-374.
729. YERUSHALMI (Y.H.) 1991. *Freud's Moses. Judaism Terminable and Interminable*. Yale University Press.
730. YOUNG-BRUEHL (E.) 1988. *Anna Freud*. Paris, Payot, 1991.
731. YOUNG-BRUEHL (E.) 1994. A History of Freud Biographies. in MICALE (M.S.) & PORTER (R.), eds. *Discovering the History of Psychiatry*. Oxford University Press. 1994 : 157-173.
732. ZIMMERMAN (P.) 1991. The Clinical Thought of Bruno Bettelheim : A Critical Historical Review. *Psychoanalysis and Contemporary Thought*, 1991 (vol. 14) n° 4 : 685-721.
733. ZUCKER (K.J.) GREEN (R.) 1991. Gender Identity Disorders. In : LEWIS (M.) Ed. *Child and adolescent psychiatry : a comprehensive Textbook*. Williams & Wilkins, 1991 : 604-613.

Index des personnages

Abraham, Karl, 21, 23, 28, 30, 37, 46, 48, 54, 108, 114 Abraham, Nicolas, 211 Adler, Alfred, 43, 44, 61, 93, 184, 199, 232, 292, 344, et le patient obsédé : 114, 115 Aïchhorn, August, 67 Akhen-Aton, Amenhotep IV, Pharaon, 216 Alexander, Franz, 21, 30 Alexandre le Grand, 7, 176, 177, 292 Allendy, René, 67 Althusser, Louis, 315, 319 Altshuler, K., 300 Altstadt, Regina, 330, 333 Amadori, Donna Albiera, 200 Andersen, Hans Christian, 350 Andréas-Salomé, Lou, 24, 77, 217, 241 Anna O. (Bertha Pappenheim), 39, 245, 257, le cas : 233 sq. Anrep, Vassili von, 143 Anton, G., 279 Anzieu, Didier, 316, 321 Aristote, 174, 237 Aschaffenburg, Gustav, 46 Aubry, Jenny, 314, 320	144, 149, 151, 154, 155, 164, 174, 176, 177, 234, 235, 245 Bernays, Minna, <i>belle-sœur de S. Freud</i>, 35, 104, <i>relations avec S. Freud</i>, 65, 66 Bernfeld, Siegfried, 148, 149, 154, 155, 160, 179 Bernheim, Hippolyte, 295 Bernstein, Leonard, 44 Best, Doris, 70 sq. Bettelheim, Bruno, 61, 89, <i>imposture</i>, 327-336 Bibring, Edward, 61 Bijur, Abraham, 70 sq. Bijur, Angelika, 70 sq. Bijur et Frink, <i>l'affaire</i>, 69-75 Billinsky, John, 65 Billroth, 150, 177 Binswanger, Ludwig, 21, 90, 115, 234 Binswanger, Robert, 133 Bismarck, Otto von, Prince, 130, 131 Blanton, Smiley, 38, 92, 103 Bleuler, Eugen, 21, 184, 276, 277 Blum, Harold P., 66 Böcklin, Arnold, 189 Bohler, Eugen, 92 Bohr, Niels, 259 Bonaparte, Marie, 17, 73, 90, 110, 162, 169, 215, 240, 259, 281, 294, 295, 318, et les lettres à Fliess, 28 sq., <i>Journal</i>, 85, 86, et M. Choisy, 309-311 Bondy, Mélanie, épouse d'Oscar Rie et sœur d'Ida Fliess, 30 Bonnafé, Lucien, 313 Borch-Jacobsen, Mikkel, 85, 86, 168, 241, 242 Bouvard et Pécuchet, 121, 133, 160, 168, 211 Bovet, Pierre, 53 Braudel, Fernand, 315 Brettauer, Josef, 145 Breuer, Dora, fille de Mathilde et Josef, 239, 240 Breuer, Josef, 16, 27, 28, 30, 39, 121, 150, 151, 154, 167, 178, 184, 233, 295, cf. Anna O. (le cas)

- Breuer, Margarethe, fille de J. Breuer, épouse d'Arthur Schiff, 30
 Breuer, Mathilde, épouse de Josef, 239
 Briand, Aristide, 294
 Brill, Abraham, 39, 69 sq.
 Briquet, Pierre, 181, 246
 Brisset, Charles, 292
 Brodmann, 40
 Brody, Benjamin, 231, 233, 246
 Brown, Bertram, 336
 Brücke, Ernst, 150, 176, 177, 184
 Brunner, Roland, 301
 Brunswick, Mark, époux de Ruth Mack-Brunswick, 39, 62
 Bullitt, William C., 215
 Burlingham, Dorothy, 24, 63, 64, 73, 232
 Burlingham, Mary, fille de Dorothy, épouse de Simon Schmderer, 64
 Burlingham, Robert, fils de Dorothy, 64
 Buti, Antonio, 205
 Byck, Robert, 161
- Carrington, Hereward, 106
 Caterina, mère de Léonard de Vinci, 200 sq., 205
 Céline, Louis Ferdinand, 13
 Chapsal, Madeleine, 333
 Charcot, Jean-Martin, 14, 27, 95, 157, 163, 164, 176, 178 sq., 193
 Chateaubriand, François René de, 6
 Chiland, Colette, 321
 Choisy, Maryse, 106, 309-311
 Chomsky, Noam, 318, 320
 Christensen, Erwin, 210
 Christophe Colomb, 7, 177
 Cioffi, Frank, 6, 241, 251
 Cioran, Emil, 231
 Claparède, Edouard, 53, 54
 Claus, Carl, 177
 Clinton (administration), 302
 Clemenceau, Georges, 241
 Clouseau, l'inspecteur empoté, 245
 Colby, Kenneth, 328
 Colby et Stoller, 349
 Comte, Auguste, 7
 Copernic, Nicolas, 177, 350
 Corraze, Jacques, 321
 Cremerius, 298
 Crews, Frederick, 66, 75, 241, 242, 245, 306, 349, 351
 Cromwell, Oliver, 177
- Danton, Georges Jacques, 177
 Darkshevitch, Liborius Osipovitch, 178
 Darnton, 328
 Darwin, Sir Charles, 169, 177, 350
 David et Goliath, 116
 Deleuze, Gilles, 316
- Deutsch, Felix, 162, 266
 Deutsch, Helene, 21, 30, 38, 60, 77, 78, 106, 191, 280
 Devereux, Georges, 106
 Dickens, Charles, 217
 Dieux de l'ancienne Egypte, 202, 212, 213
 Dobrick, Edward, 241
 Dolto, Françoise, 314, 317
 Donner, Fritz, 296
 Doolittle, Hilda, 92
 Dora, (Ida Bauer), 24, 39, 40, 124, 243 le cas Dora, 263 sq.
 Dostoïevski, Fiodor Mikhaïlovitch, 34, 216-220
 Doyle, Sir Arthur Conan, 275
 Dreyfus, Alfred, 241
 Drosnès, Leonid, 280
 Drucker, Ernestine, *Esti* Freud, 16
 Dubois, Paul-Charles, 295
 Duflos, Huguette, 316
 Dukas, Helen, 17
 Dundes, Alan, 328
- Eckstein, Emma, 16, 33, 148, 193, 235, 251, 256-258, 264, 268, *trépanation et saignée*, 124-128
 Ehrenfels, Christian von, 22
 Einstein, Albert, 16, 17, 135, 187
 Eisenberg, Leon, 333
 Eissler, Kurt, 16 sq., 54, 63, 125, 138, 280-282
 Eitingon, Leonid Alexandrovitch, 51, 52
 Eitingon, Max, 45, 46, 73, 297, *mystère*, 51-53
 Ellenberger, Henri, 7, 88, 233, 241, 352
 Ellis, Havelock, 207, 209, 352
 Engels, Friedrich, 312
 Erlenmeyer, Albrecht, 156-158
 Erwin, Edward, 241, 306, 351
 Esterson, Allen, 241, 261, 350, 351
 Eugénie de Grèce, Princesse, fille de M. Bonaparte, 86, 294
 Exner, Sigmund, 145, 154
 Ey, Henri, 292, 318
 Eysenck, Hans Jurgen, 213, 297, 306, 338, 342, 349, 350
- Favret, Jeanne, 322
 Fechner, Gustav Theodor, 175
 Federn, Ernst, fils de Paul, 210
 Federn, Paul, 30, 44, 60, 61, 330
 Fenichel, Otto, 44, 297
 Ferenczi, Sandor, 14, 22, 23, 39, 44-48, 67, 73, 90, 136, 187, 204, 244, 275, *dissidence*, 49, 50, *et la famille Palos*, 68, 69, *occultisme*, 105 sq., 131
 Ferstel, Baronne Marie von, 188
 Fichtl, Paula, 64
- Fine, R., 135, 352
 Fisher (Seymour) et Greenberg (Roger P.), 263
 Flaubert, Gustave, cf. *Bouvard et Pécuchet*
 Flechsig, Paul, 279
 Fleisch von Marxow, Ernst, 75, 175, 178, 189, *le 3^e fléau*, 150-162, 164, 167, 257
 Fliess, Ida, née Bondy, épouse de Wilhelm, 28 sq., 30, 63, 258
 Fliess, Robert, fils de Wilhelm et Ida, 30, 31, 62, 138, 258
 Fliess, Wilhelm, 14, 27 sq., 55, 89, 115, 163, 165, 166, 168, 173, 176-178, 188, 240, 246, 247, 255 sq., 294, 295, 332
 Fliess W. et S. Freud, cf. chap. 2, 6 et 7
 Föllin, Sven, 313
 Forel, August, 295
 Foucault, Michel, 315
 François-Joseph 1^{er}, Empereur, 130, 188, 189
 Freud et W. Fliess, cf. chap. 2, 6 et 7
 Freud, Alexander, frère de S. Freud, 176
 Freud, Anna, 17 sq., 35, 45, 46, 54, 60, 63, 64, 75, 84, 107, 161, 162, 169, 176, 177, 186, 187, 192, 222, 232, 292, 314, 318, 330, 344, *analysée par son père*, 22-24, *lettres à Fliess*, 29 sq., 124, 136, 138
 Freud, Emmanuel, demi-frère de S. Freud, 134
 Freud, Ernest W., cf. Halberstadt, Ernst W.
 Freud, Ernst, fils de S. Freud, 176
 Freud, Jakob, père de S. Freud, 34, 38, 112, 130, 131, 166
 Freud, Maria, «Mitzi», sœur de S. Freud, 59, 123
 Freud, Martha, «Thom», nièce de S. Freud, épouse de Jankev Seidmann, 59
 Freud, Martha, épouse de S. Freud, cf. Bernays, Martha
 Freud, Martin, fils de S. Freud, 16, 43, 103, 104, 176
 Freud, Mathilde, fille de S. Freud, 102, 103, 123, 129, 176
 Freud, Moritz, Beau-frère de S. Freud
 Freud, Oliver, fils de S. Freud, 16, 176
 Freud, Rosa, sœur de S. Freud, 59, 153
 Freud, Sophie, fille de S. Freud, 59, 176
 Freud, Theodor, «Teddy», neveu de S. Freud, 59
 Freund, Anton von, 46, 73
 Friedländer, A.A., 46
 Friedmann, Malvine, 265
 Frink, Horace, 39
 Frink et Bijur, *l'affaire*, 69-75
 Fromm, Erich, 23, 67
 Fruchaud, Tatiana, 89
 Fuchs, 192
 Fuller Torrey, Emmanuel, 333
- Gaedeke, Friedrich von, 143
 Galdston, Iago, 138
 Gallup, Gordon G., 326, 327
 Gardiner, Muriel, 73, 281, 282
 Garfield et Bergin, 299 sq.
 Garibaldi, Giuseppe, 177
 Gattell, Felix, 111
 Gay, Peter, 34, 52, 87, 134, 135, 148, 184, 187, 199, 213, 279, 352
 Geismar, Alain, 315
 Gellner, Ernest, 50, 101, 241, 354
 George, François, 95, 318, 322
 George VI, 168
 Goethe, Johann Wolfgang von, 77, 91, 101, 219
 Goodwin, Frederick, 302
Gradiava (de Jensen), 216
 Graf, Caecilia, nièce de Freud, 59-61
 Graf, Herbert, cf. *Petit Hans*
 Graf, Hermann, neveu de Freud, 59
 Graf, Max, 23, 44, 115, 218, 268 sq.
 Graf, Rosa, sœur de Freud, cf. Freud, Rosa
 Greenson, Ralph, 63
 Grimm, les frères, 350
 Gross, Otto, 61, 67, 158
 Grosskurth, Phyllis, 46, 54, 69, 83, 134
 Grünbaum, Adolf, 6, 32, 241, 351, 352
 Guattari, Felix, 316
 Guilbert, Yvette, 24
 Guillaume le Conquérant, 177
 Guity, Sacha, 327
 Gütschow, Carl von, 205
 Gykatilla, 113
- Hajek, Marcus, 162
 Halban, Josef, 294
 Halberstadt, Ernst Wolfgang, petit fils de S. Freud, 344
 Halberstadt, Heinz, «Heinerle», 59
 Hall, Stanley, 177
 Halsted, William, 156
 Hannibal, 7, 177
 Hans (Herbert Graf), cf. *Petit Hans*
 Happel, Clara, 61
 Hartel, Wilhelm von, 189, 190
 Hartmann, Frank, 85
 Hartmann, Heinz, 44, 318
 Hayek, Friedrich August von, 350
 Heidegger, Martin, 318
 Held, René-R., 319
 Herriot, Edouard, 310
 Herzfeld, Marie, 200, 206-209, 211
 Herzl, Theodor, 39
 Heuscher, Julius, 328
 Higgins, Mary, 22
 Hirschmüller, Albrecht, 66, 235, 352
 Hirst, Albert, 16, 125, 148

- Hitschmann, Eduard, 107
 Hobson, Allan, 176
 Hoche, Alfred, 46
 Hoffer, Willi, 344
 Holmes, Sherlock, 275
Homme aux Loups, (Sergueï Constantinovitch Pankejeff, *der Wolfsmann*), 62, 86, 232, 275, 295, *le cas*, 279 sq.
Homme aux Rats (Ernst Lanzer, *Rattenmann*), 199, *le cas*, 271 sq.
 Honegger, Johann, 61
 Horney, Karen, 67, 68
 Huddelson, J.H., 297
 Hug-Hellmuth (Hermine Hug von Hugenstein), 35, 75 sq., 127, 268
 Hugo, Victor, 10
 Hunter, Richard, 335

Irma (l'injonction faite à), 33
 Israëls, Han, 64, 205-207, 210, 251, 353

 Jaccard, Rolland, 342
 Jackson, Mickaël, 18
 Jaffé, Aniëla, 90
 Jakobson, Roman, 319
 Janet, Pierre, 46, 236, 295, 316
 Jauregg (Julius Wagner von), cf. Wagner von Jauregg
 Jean XXIII (Angelo Giuseppe Roncalli, Pape), 311
 Jekels, Ludwig, 60
Jéhovah, 146
 Joffe, Adolf, 61
 Jones, Ernest, 23, 24, 29, 38-40, 44, 49, 54, 61, 67-69, 72-75, 124, 130, 133-136, 148, 149, 154, 155, 160-162, 166, 185, 186, 213, 233, 239, 240, 242, 273, 281, 318, 326, 352, *l'hagiographe*, 83 sq., 90, 208, 209, *l'occultisme*, 103 sq.
 Jones, Herbert, «Joseph II», 68
 Joseph (de la Genèse), 177
 Jung, Carl Gustav, 16, 23, 37-39, 43, 44, 53, 61, 65, 67-69, 73-75, 83, 86, 102, 104, 105, 115, 117, 131, 137, 158, 184, 198, 204, 209, 212, 215, 239, 272, 277, 292, 296, *Abraxas Léontocéphale*, 89 sq.
Jupiter, 147

 Kahane, Max, 61
 Kann, Loe, 39, 68, 69, 158
 Kanner, Leo, 332
 Kardiner, Abram, 37, 45, 62, 71, 92
 Katan, Annie, nièce d'Oscar Rie, 30
 Kazantzakis, Nikos, 326
 Kepler, Johannes, 130, 133, 177
 Kerr, John, 69, 89, 241

 Keutenberg, Evelyne et Jean, 313
 Khan, Mamud, 67, 73
 Kipling, Rudyard, 188
 Klein, David, 190
 Klein, Melanie, 23, 45, 54, 61, 93, 187, 292, 301, 318, 335
 Klerman, Gerald, 303-305
 Knock, Docteur, 247
 Koller, Karl, 143-150, 154, 180
 Koller-Becker, Hortense, 143
 König, Olga, mère de Herbert Graf, alias *le petit Hans*, 23, 268
 Königstein, Leopold, 143-150
 Koyré, Alexandre, 9, 83
 Kraepelin, Emil, 254, 280
 Krafft-Ebing, Richard von, 131, 188, 191, 192, 254
 Kraus, Karl, 115, 116, 121, 218, 242, 278, 325, 352
 Kris, Anton, fils d'Ernst et Mariane Kris, 30
 Kris, Ernst, 29 sq., 44, 132, 135, 138, 281
 Kris, Mariane, épouse d'Ernst Kris, fille d'Oscar Rie et nièce d'Ida Fliess, 30 sq., 63
 Krouchtchev, Nikita, 314
 Krüll, Mariane, 38
 Kundt, August, 134

 Labin, Juliette, 321
 Lacan, Jacques, 61, 68, 93, 211, 301, 311, 314-322, 332, 344, 345, *stade du miroir*, 326, 327
 Laforgue, René, 52
 Lagache, Daniel, 305
 Lainer, Grete, «Rittas», 77
 Lampedusa, Prince, Giuseppe di, 294
 Lampl de Groot, Jeanne, 318
 Landauer, Karl, 61
 Lanzer, Ernst, cf. *Homme aux Rats*
 Lazare, Bernard, 241
 Le Guillant, Louis, 313
 Le Vay, Simon, 223
 Lebovici, Serge, 313, 314
 Leclair, Serge, 311
 Leclerc, Guy, 313
 Lehman, Herbert, 329
 Leidesdorf, Maximilian, 183, 189
 Lemerrier, Grégoire, 311
 Lénine, Vladimir Ilitch Oulianov, alias Lénine, 18, 314
 Léonard de Vinci, 34, 37, 55, 116, 177, 263, 275, cf. chap. 10
 Lévi-Strauss, Claude, 319
 Lewin, Louis, 156, 158
 Lichtheim, Rudolf, 174
 Lieben, Anna von, alias «Mme Cécilie», 235

- Liebman, Julius, 16
 Lindner, S., 36
 Löwenstein, Rudolf, 294, 316, 318
 Lothane, Zvi, 277
 Löwenfeld, Leopold, 245, 260, 261
 Loy, Mirna, 62
 Ludwig, Emil, 177
 Lueger, Karl, 189
 Lyne, Patricia, 333

 MacCarthy, Mary, 44
 MacCormick, famille, 93, 94
 MacIntyre, Alasdair, 338
 Mack, David, frère de Ruth Mack-Brunswick, 62, 63
 Mack, Julian, 73
 Mack-Brunswick, Ruth, 31, 39, 62, 63, 73, 158, 162, 280 sq.
 MacLagan, Eric, 205, 207, 209
 Macmillan, Malcolm, 88, 241, 244, 351, 352
 Mahler, Margaret, 67
 Mahony, Patrick, 40, 241, 267, 273, 283, 284
 Maïdani Gérard, Jean-Pierre, 210, 211
 Maistre, Joseph de, 242
 Marcellin Ammien, 99
 Marx, Karl, 312, 350
 Masson, Jeffrey Moussaieff, 28 sq., 31, 85, 88, 124, 241
 Mead, Margaret, 106
 Medawar, Peter, 350
 Médicis, famille, 204
 Meller, J., 144, 149
 Mellon, famille, 94
 Menninger, Karl, 62
 Merck, E., 152, 153, 169
 Merejkovski, Dimitri, 198, 200, 205, 206
 Meyer, Adolph, 69, 72
 Meyer, Monroe, 61, 62
 Meynert, Theodor, 174, 177, 179, 181, 189, et Freud, 183-186
 Michaelis, Edgard, 220
 Miller, Alice, 302
 Miller, Yevguéni Karlovitch, Général, 51-53
 Mitchell, T.W., 105, 207
Mithra, 91, 92
 Moïse, 7, 136, 177, 207
Moïse et le monothéisme, 216, 217
 Molière, 247
 Moll, Albert, 34, 36 sq., 55, 149, 182, 199, 254, 269, 270, 295, 332, 344, 352
 Monnerot, Jules, 313
 Monroe, Marilyn, 63
 Montazeri, Ayatollah, 197, 221
 Morgernstern, Sophie, 61
 Morsier, Georges de, 54

- Mosbacher, Eric, alias «Bernard Marsch», 21
 Moscovici, Serge, 309, 312
 Mozart, W.A., 244

 Nansen, Fridtjof, 177
 Narjani, A.E., alias Marie Bonaparte, 294
 Nathan, Otto, 17
 Nathansohn, Amalia, mère de S. Freud, 206, 214
 Nathansohn, Jacob, grand-père maternel de S. Freud, 214
 Newton, Isaac, 168
 Niemann, Albert, 143
 Nietzsche, Friedrich, 143
 Nin, Anaïs, 67
 Noll, Richard, 89 sq.
 Nothnagel, Hermann, 177, 184, 188, 192
 Nunberg, Hermann, 30, 54, 62, 135, 210
 Nunberg, Margarethe, fille d'Oscar Rie, nièce d'Ida Fliess, épouse de H. Nunberg, 30, 62, 210

 Oberndorf, Clarence, 71, 72
 Obersteiner, Heinrich, 154, 156, 158
 Obholzer, Karin, 86, 282-285, cf. *Homme aux loups*
Edipe (complexe), 111, 117, 167, 221, 245, 269, *fabrication*, 251-263
 Orwell, Eric Arthur Blair, «George Orwell», 99
 Osheroff versus Chesnut Lodge, 303-305

 Pacella, Bernard L., 66
 Palos, Gizella, Elma et Magda, 39, 68, 69
 Pankejeff, Sergueï Constantinovitch, cf. *Homme aux Loups*
 Pantaine, Marguerite, 316
 Pappenheim, Bertha, 18, cf. *Anna O.*
 Parke, Davis & Co., 153
 Paulhan, Jean, 318
 Peck, Martin, 61
 Pekow, Charles, 327
 Pemberton, John, 168
Petit Hans (Herbert Graf), 23, 37, 44, 75, 115, 116, 199, 211, *le cas*, 268 sq.
 Pfister, Oscar, 21, 67, 186, 203, 204, 209, 212
 Piaget, Jean, 53
 Pichon, Edouard, 316
 Pie XII, Eugenio Pacelli, Pape, 311
 Piers, Gerhard, 331
 Piper, W.E., 299
 Plevitskaïa, Nadejda, 51, 52
 Politzer, Georges, 313
 Pollak, Joseph, 152
 Pollak, Richard, 328 sq., 336
 Pontalis, Jean-Bertrand, 338

Popper, Karl, 352
 Popper-Lynkeus, Josef, 134
 Preiswerk, Samuel, Emilie, Hélène et Luise, 91
 Président Schreber (Daniel Paul Schreber), 34, 216, 295, *le cas*, 276 *sq.*
 Puner, Helen, 38

 Rado, Sandor, 21, 44, 51, 67
 Raigorodsky, Léonid, 52
 Raimann, Emil, 192
 Rank, Otto, 21, 44-46, 54, 61, 67, 93, 106, 107, 114, *apostasie*, 47-49, 146
 Rank, Tola, 21
 Rappaport, David, 332
 Rattenmann, Ernst Lanzer, *cf. Homme aux Rats*
 Reich, Annie, 330
 Reich, Wilhelm, 22, 23, 67
 Reichmann, Frieda, 67
 Reik, Theodor, 45, 61, 63
 Ricchetti, 164
 Rice, James, 52, 241
 Rie, Margarethe, *cf. Nunberg*, Margarethe
 Rie, Mariane, *cf. Kris*, Marianne
 Rie, Oscar, 30, 36, 133
 Rivière, Joan, 54, 84
 Roazen, Paul, 15, 17 *sq.*, 69, 83, 85, 148, 149, 241, 328, 331, 336
 Robert, Marthe, 135
 Rockefeller, famille, 73, 93, 94, 106
 Rodrigué, Emilio, 78, 88, 89, 352
 Roheim, Geza, 61
 Rohleder, Hermann, 295
 Rokitansky, Carl, 150
 Romberg, Moritz Heinrich, 237
 Roosevelt, Eleanor, 329
 Roosevelt, Président, 73
 Rosanès, Ignaz, 126
 Rosenberg, Ludwig, père d'Annie Katan, 30
 Rosenfeld, Eva, 24
 Rosenthal, Moritz, 183, 189
 Rosenthal, Tatiana, 61
 Roth, Alexander, «le Professeur», 107
 Rothschild, Banque, 28
 Roudinesco, Elisabeth, 86, 190, 314, 315, 318
 Rousseau, Jean-Jacques, 251
 Roustang, François, 46, 50, 311
 Rudolf, «Rolf», 75 *sq.*
 Russel, Bertrand, 61

 Sachs, Hanns, 44, 46, 107
 Sade, Marquis de, 318
 Sadger, Isidor, 75, 76
 Sainte-Beuve, Charles Augustin, 229
 Sartre, Jean-Paul, 43

 Sauvy, Alfred, 242
 Scharnberg, Max, 40, 111, 244, 251, 256, 267, 351, 353
 Schatzman, Morton, 251
 Schiff, Arthur, 30
 Schmideberg, Melitta, fille de Melanie Klein, 23, 301, 302
 Schmiderer, Simon, 64
 Scholz, Friedrich, 177
 Schönberg, Arnold, 329
 Schreber, Daniel Paul, *cf. Président Schreber*
 Schroff, Karl Damian, 143
 Schrötter, Karl, 61
 Schur, Max, 62, 84, 87, 88, 125, 133, 135, 136, 162, 166, 186, 321, 352
 Scognamiglio, Smiraglia, 200, 201, 206, 208
 Séailles, Gabriel, 204
 Seidler, Frau, 105
 Seidmann, Jankev, époux de Martha, nièce de Freud, 59
 Semmelweis, Ignaz, 180
 Shapiro, Meyer, 209
 Shentoub, Salem, 313
 Shorter, Edward, 337
 Sidis, Boris, 46
 Silberer, Herbert, 61
 Silberstein, Eduard, 60
 Silberstein, Pauline, 60
 Skoblin, Nikolai, 51, 52
 Smith *et al.*, 299
 Sokal, Alan, 115
 Sokolnicka, Eugenia, 61
 Spielrein, Sabina, 53, 54, 69
 Spock, Benjamin, 44
 Stahl, Reinhold, 28
 Staline, Joseph Vissarionovitch Djougatchvili, *alias* Staline, 18, 309, 312-314, 321
 Stanley, Sir Henry Morton, 177
 Stanton, Alfred, 304
 Stekel, Wilhelm, 44, 61, 67, 75, 92, 106, 113
 Stephen, Karen, nièce de Bertrand Russel, 61
 Sterba, Editha, 330, 333
 Sterba, Richard, 281, 330, 333
 Stone, Irving, 15
 Storr, Anthony, 301
 Strachey, James, 31, 85, 136, 208, 209, 240, 273
 Stricker, Solomon, 145, 174, 175
 Sulloway, Frank, 7, 15, 24, 34, 134, 138, 237, 241, 263, 352
 Sun-Tsé, 9
 Swales, Peter, 19, 38, 66, 241
 Szasz, Thomas, 285

Tallis, Raymond, 318
 Tausk, Viktor, 24, 61, 67, 191, *suicide*, 60, 73
 Teilhard de Chardin, Pierre, 310, 311
 Thornton, Elisabeth M., 166, 168
 Tiffany, famille, *cf. Burlingham*, Dorothy
 Tomasi, Alessandra, 294
 Torok, Maria, 211
 Trilling, Diana, 62
 Trotski, Lev Davidovitch Bronstein, *alias* Trotski, 51, 61, 309
 Turkle, Sherry, 340

 Van Emden, Frederick, 297
 Van Renterghem, A.W., 297
 Van Rillaer, Jacques, 341
 Vasari, Giorgio, 200, 206
 Vernant, Jean-Pierre, 259
 Vinci, Ser Piero da, père de Leonardo, 200 *sq.*, 205
 Vinci, Leonardo da, *cf. Léonard de Vinci*

 Waelder, Robert, 44
 Wagner von Jauregg, Julius, 175, 179, 274, *et Freud*, 191, 192
 Waldeyer, Wilhelm, 174
 Wallerstein, R., 285
 Webster, Richard, 168, 179, 241
 Weil, Frederick, 281
 Weininger, Otto, 33, 115, 137
 Weir-Mitchell, S., 293
 Weiss, Edoardo, 22, 61

 Weiss, Louise, 314
 Weisz, George, 46
 Wernicke, Carl, 174
 Westen, Drew, 338
 Whittman, Blanche, 178
 Wilcocks, Robert, 121, 168, 241, 351
 Wilson, Thomas Woodrow, Président, 215
 Winnicott, Donald, 61, 67, 292
 Winternitz, Wilhelm, 295
 Wittels, Fritz, 45, 144, 219, *et Kraus*, 115, *et Freud*, 146-148, 184, 241
 Wohlgemuth, Adolf, 349
 Wolfsmann (der), *cf. Homme aux Loups*
 Wortis, Joseph, 92, 176, 220

 Xerxès, 177

 Yerushalmi, Yosef Hayim, 312
 Young-Bruehl, Elisabeth, 38, 134

 Zazzo, René, 5
 Zeissl, Hermann von, 177
 Zeus, 177
 Ziehen, Theodor, 40, 280
 Zimmerman, Patrick, 331, 334
 Zola, Emile, 241
 Zweig, Arnold, 21, 44, 86
 Zweig, Stefan, 21, 34, 77, 217-219, 239, 240

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE
LA DÉSINFORMATION

Chapitre 1	
L'embargo des archives	13
Les bons exemples du créateur	13
Les inquiétantes étrangetés des Archives Freud	14
Les cerbères et le fil à plomb	18
Chapitre 2	
L'Histoire grotesque et sérieuse des Lettres à Fliess	28
Lettres purifiées	28
La fabrication du Héros	33
Maquillage, et toilette éditoriale	37
Chapitre 3	
La cause freudienne et son parrain	43
Capo di tutti capi	43
Le Seigneur des Anneaux	46
Le mystère Max, de la horde sauvage	51
Chapitre 4	
Une courte chronique des années de plomb	59
Une cause légitime de décès ?	59
Freud Museum, 20 Maresfield Gardens	62
Les iconoclastes et l'amour de transfert	65
Une affaire de Frink et de Bijur	69
Von Hug-Hellmuth, assassinée	75
Chapitre 5	
La légende hagiographique	83
Mythographies	83
Carl Gustav Jung, Antéchrist Léontocéphale	89
Coda	95

DEUXIÈME PARTIE
MENTERIES ET DÉRAISON

Chapitre 6	
Superstitions	101
Signes de croix	101
Transmissions de pensées	103
Nombres	110
Chapitre 7	
Délire à deux	121
Les serruriers et la névrose réflexe	122
La saignée d'Emma	124
Périodicité vitale	129
Solipsisme	135
Chapitre 8	
La potion magique	143
Cocaïnum Muriaticum, solution à 5 %	143
Le troisième fléau	150
Le monsieur fougueux qui a de la cocaïne dans le corps	161
Le fin mot de l'histoire ?	168
Chapitre 9	
L'occultation d'une bévue	173
Le Contexte	173
La Bévue	180
La Soustraction	182
Envies et Gratitude	187
Chapitre 10	
Léonard et les drôles d'oiseaux	197
Abracadabra, le vautour passa	198
Le vol du milan	204
Les dévots sont embarrassés	208
Le vautour dans le nid du coucou	211
Apostille : l'ablation de grands secrets	215

TROISIÈME PARTIE
LA BIFURCATION

Chapitre 11	
L'enfance de l'art	231
L'indigence	231
Anna O. : l'enchâssement	233
Occultations	244

Chapitre 12	
La substance clinique	251
Seulement six cas.....	263
1900, le cas Dora.....	263
1907 et 1909, le double cas du Petit Hans.....	268
1907-1908 : l'Homme aux Rats.....	271
1911 : le Président Schreber	276
1914 : l'Homme aux Loups	279
Chapitre 13	
La thaumaturgie	291
Chapitre 14	
La grande illusion	309
D'un dogme à un autre.....	309
Dans la mouvance hexagonale	313
Lacan, Ayatollah-Khan.....	316
Chapitre 15	
La dérélition du freudien dans son monde virtuel	325
À travers le miroir	325
La transfiguration de Bruno Bettelheim.....	327
Implosion et dérélition	336
Chapitre 16	
Des verdicts	349
Références bibliographiques	357
Bibliographie complète de Sigmund Freud	358
Correspondances de Sigmund Freud.....	380
Bibliographie Générale	381
Index des Personnages	391